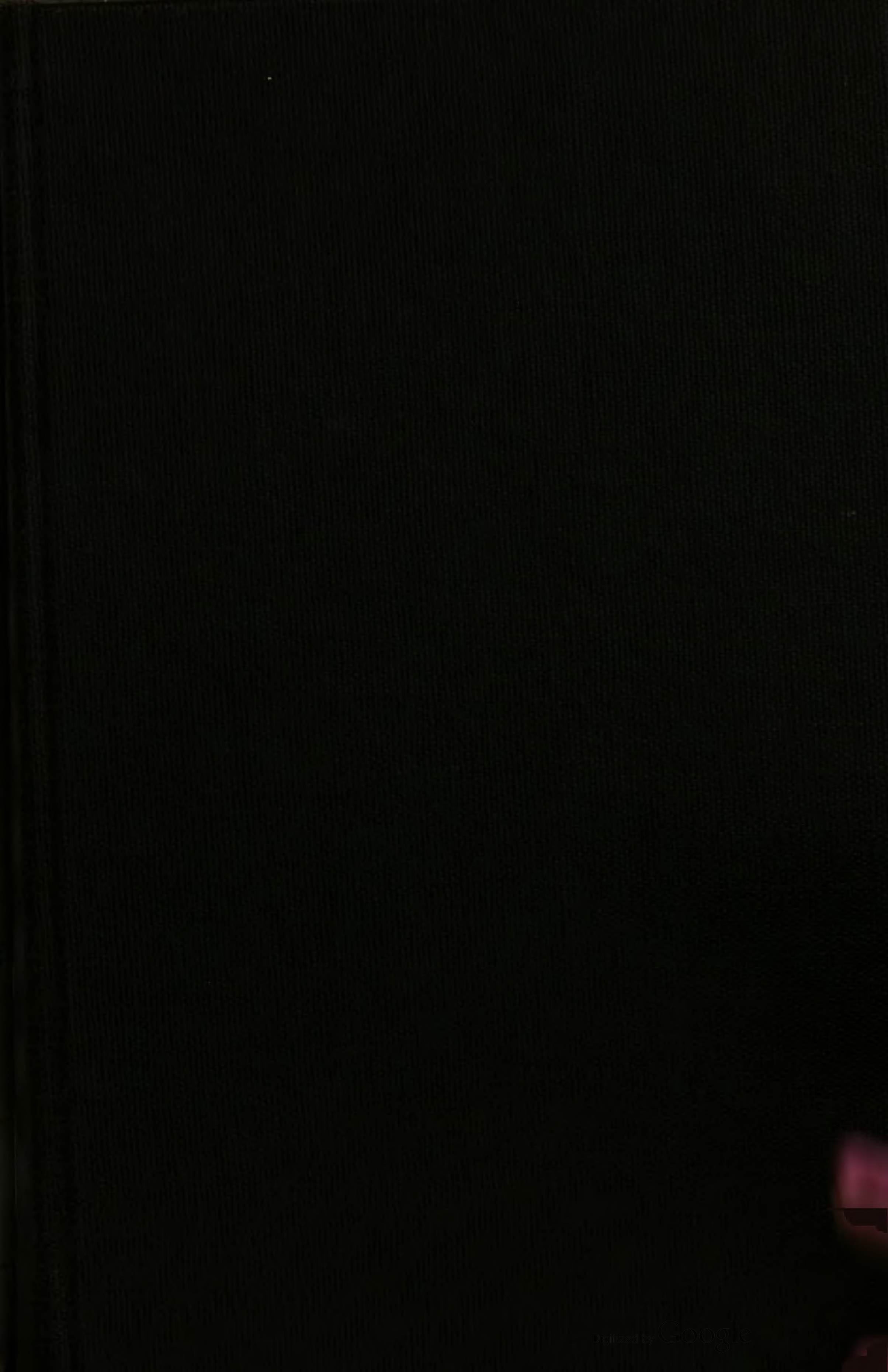



REGENTS OF THE UNIVERSITY OF MINNESOTA
OMNIBUS ARTIBUS
COMMUNE VINCULUM


REGENTS OF THE UNIVERSITY OF MINNESOTA
OMNIBUS
ARTIBUS
COMMUNE VINCULUM




REGENTS OF THE UNIVERSITY OF MINNESOTA
OMNIBUS ARTIBUS
COMMUNE VINCULUM

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU, 9-11, RUE GUIRAUDE.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXXVIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME XVI

1914



Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Lyon : Henri GEORG, 36-42, passage de l'Hôtel-Dieu

Marseille : Paul RUAT, 54, rue Paradis | **Montpellier :** C. COULET, 5, Grand'Rue

Toulouse : Édouard PRIVAT, 14, rue des Arts

Madrid : MURILLO, Alcalá, 7

Paris :

FONTEMOING & Cie, 4, rue Le Goff

Alphonse PICARD & FILS, 82, rue Bonaparte.

Vol. XVI. Janvier-Mars 1914 N° 1.

ART NÉOLITHIQUE ET PEINTURES RUPESTRES

EN ESPAGNE

Les peintures rupestres découvertes en Espagne par l'abbé Breuil et ses collaborateurs ont confirmé et étendu une idée que m'avait déjà suggérée l'étude de l'art néolithique ibérique. La voici, énoncée sans atténuation afin d'attirer l'attention des chercheurs sur les faits qui pourraient lui imposer des restrictions : *Il est impossible d'établir dans l'art néolithique ibérique de coupure chronologique, et cet art, dans son ensemble, est inséparable des peintures rupestres les plus récentes.*

M. Siret distingue dans l'art néolithique trois époques (néolithiques ancien, moyen et récent), datées par le mobilier et l'industrie correspondants. Nous allons commencer par

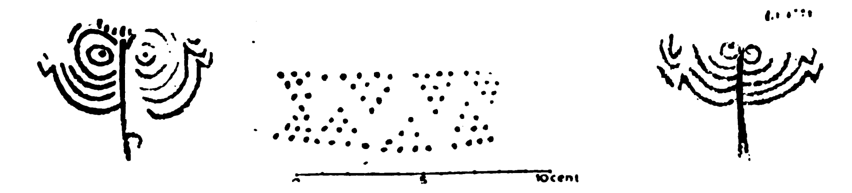


Fig. 1. — Décoration peinte d'un vase des Millares (sépult. 21).

examiner les œuvres d'art rapportées au néolithique récent ou énéolithique (Almizaraque et les Millares), c'est-à-dire le plus éloigné chronologiquement des peintures rupestres, attribuées par M. Breuil à des populations capsiennes contemporaines du magdalénien final.

Un point à signaler d'abord est relatif à la technique. Trois décorations céramiques des Millares présentent, pour un même motif, peint à plusieurs exemplaires dans l'un des cas (fig. 1), gravé dans les deux autres (fig. 2 et 3), l'usage de

ponctuations groupées. Or, cette technique remonte jusqu'aux peintures rupestres, et même aux peintures pariétales, et les motifs auxquels elle est appliquée s'y trouvent aussi figurés en traits continus[1]. On trouve en effet d'abord des ponctuations disposées en série linéaire : telles sont la verticale (Niaux [fig. 4], la Batanera [fig. 5]), l'horizontale (Castillo [fig. 6], Pindal [fig. 7]), une sorte de V (les Batuecas [fig. 8]), une horizontale faiblement incurvée (el Gabal [fig. 9]), deux parallèles horizontales (Niaux [fig. 10]) ou obliques (Altamira [fig. 11]). Bien plus, on trouve les deux procédés appliqués à l'exécution d'un même signe, non seulement dans des stations différentes (le scutiforme ponctué des Batuecas [fig. 12] correspondant au scutiforme en traits continus de la Batanera [fig. 13], le jugiforme ponctué de Novalès [fig. 14] au jugiforme en trait continu de la Batanera [fig. 15]), mais aussi dans la même station (les parallèles verticales, qui se trouvent en traits continus à Niaux, Pindal, Jimena, la Batanera, la Gavilane, se

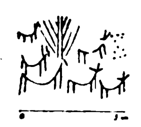
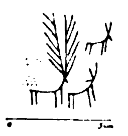



Fig. 2 et 3. — Décoration gravée sur vases des Millares (2, sépult. 7 ; 3, sépult. 15).

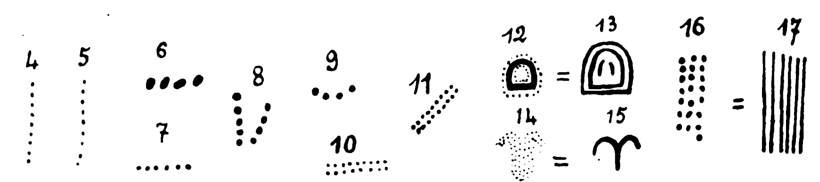


Fig. 4-17. — Ponctuations rupestres et pariétales (4, 10, Niaux ; 5, 13, 15, la Batanera; 6, Castillo; 7, Pindal; 8, 12, 16, 17, les Batuecas; 9, el Gabal; 11, Altamira; 14, Novalès).

présentent aux Batuecas à la fois en lignes ponctuées et en traits continus [fig. 16 et 17]). Les signes circulaires, sur lesquels nous aurons à revenir plus loin, donnent lieu à des remarques analogues. En résumé, dans le groupe des pein-

1. Nous ne pouvons utiliser que les quelques spécimens actuellement publiés (Breuil et Obermaier, *Les premiers travaux de l'Institut de paléontologie humaine*, in *L'Anthropologie*, t. XXIII [1912], p. 1 et suiv.; Breuil, *L'âge des cavernes et roches ornées de France et d'Espagne*, in *Rev. archéol.*, 1912, I, p. 193 et suiv.); mais il nous semble extrêmement vraisemblable que le nombre des rapprochements se multipliera quand tous les signes relevés auront été publiés et qu'on les aura étudiés d'après ce fil conducteur.

tures rupestres et même pariétales, on retrouve un ensemble de signes semblables tracés tantôt en trait continu, tantôt en ponctuations groupées.

Il est d'ailleurs à remarquer que la technique de la ponctuation n'est pas une nouveauté dans cette région, et se trouve déjà usitée dans la période naturaliste, soit pour former le trait limitant une surface, soit pour couvrir toute cette surface. A Marsoulas, deux bisons ont le corps rempli d'un pastillage, noir pour l'un, rouge pour l'autre ; dans ce dernier, les jambes sont également figurées par un trait pointillé[1]. Des biches rouges de Covalanas, dont une partie du contour est faite en pointillé, portent sur le corps des ponctuations[2]. Sur le côté droit du grand plafond d'Altamira, un pointillé décore l'arrière-train d'un cervidé à cornes palmées peint en rouge, fort détérioré[3]. Le pointillé est encore employé dans les polychromes du même plafond, c'est-à-dire à l'apogée de la peinture naturaliste dans la région cantabrique, pour le contour de l'oreille d'un bison femelle[4].

Nous conclurons donc sur ce point, d'une part que la technique de la ponctuation apparaît en Espagne dès une époque bien antérieure au néolithique récent; d'autre part, que le motif des Millares que nous envisageons ici est tout simplement l'ensemble de deux triangles isocèles réunis par leur sommet.

Les deux fragments céramiques des Millares sur lesquels est gravé ce double triangle ponctué (fig. 2 et 3) y juxtaposent un autre motif dont le sens est limpide : c'est un cerf entouré de biches. Or, non seulement le cerf et la biche sont figurés dans les peintures rupestres, mais bien plus dans certaines ils ont absolument le même style, qui, pour le cerf du moins, est assez caractéristique. En effet, non seulement les cerfs des Millares ont les bois de face sur un corps de profil, mais en outre les andouillers sont rabattus en dehors pour chaque bois, de

1. *L'Anthropologie*, t. XVI (1905), p. 439, fig. 9.
2. *Rev. archéol*, 1912, I, p. 209, fig. 16.
3. Cartailhac et Breuil, *La Caverne d'Altamira*, fig. 56 et pl. VI.
4. *Ibid.*, fig. 82 et pl. XIX.

ponctuations groupées. Or, cette technique remonte jusqu'aux peintures rupestres, et même aux peintures pariétales, et les motifs auxquels elle est appliquée s'y trouvent aussi figurés en traits continus[1]. On trouve en effet d'abord des ponctuations disposées en série linéaire : telles sont la verticale (Niaux [fig. 4], la Batanera [fig. 5]), l'horizontale (Castillo [fig. 6], Pindal [fig. 7]), une sorte de V (les Batuecas [fig. 8]), une horizontale faiblement incurvée (el Gabal [fig. 9]), deux parallèles horizontales (Niaux [fig. 10]) ou obliques (Altamira [fig. 11]). Bien plus, on trouve les deux procédés appliqués à l'exécution d'un même signe, non seulement dans des stations différentes (le scutiforme ponctué des Batuecas [fig. 12] correspondant au scutiforme en traits continus de la Batanera [fig. 13], le jugiforme ponctué de Novalès [fig. 14] au jugiforme en trait continu de la Batanera [fig. 15]), mais aussi dans la même station (les parallèles verticales, qui se trouvent en traits continus à Niaux, Pindal, Jimena, la Batanera, la Gavilane, se

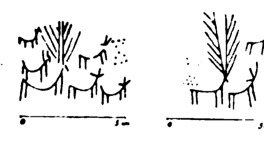


FIG. 2 et 3. — Décoration gravée sur vases des Millares (2, sépult. 7 ; 3, sépult. 15).

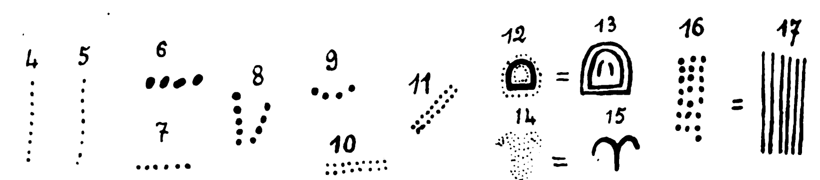


FIG. 4-17. — Ponctuations rupestres et pariétales (4, 10, Niaux ; 5, 13, 15, la Batanera; 6, Castillo; 7, Pindal; 8, 12, 16, 17, les Batuecas; 9, el Gabal; 11, Altamira; 14, Novalès).

présentent aux Batuecas à la fois en lignes ponctuées et en traits continus [fig. 16 et 17]). Les signes circulaires, sur lesquels nous aurons à revenir plus loin, donnent lieu à des remarques analogues. En résumé, dans le groupe des pein-

1. Nous ne pouvons utiliser que les quelques spécimens actuellement publiés (Breuil et Obermaier, *Les premiers travaux de l'Institut de paléontologie humaine*, in *L'Anthropologie*, t. XXIII [1912], p. 1 et suiv.; Breuil, *L'âge des cavernes et roches ornées de France et d'Espagne*, in *Rev. archéol.*, 1912, I, p. 193 et suiv.); mais il nous semble extrêmement vraisemblable que le nombre des rapprochements se multipliera quand tous les signes relevés auront été publiés et qu'on les aura étudiés d'après ce fil conducteur.

tures rupestres et même pariétales, on retrouve un ensemble de signes semblables tracés tantôt en trait continu, tantôt en ponctuations groupées.

Il est d'ailleurs à remarquer que la technique de la ponctuation n'est pas une nouveauté dans cette région, et se trouve déjà usitée dans la période naturaliste, soit pour former le trait limitant une surface, soit pour couvrir toute cette surface. A Marsoulas, deux bisons ont le corps rempli d'un pastillage, noir pour l'un, rouge pour l'autre ; dans ce dernier, les jambes sont également figurées par un trait pointillé[1]. Des biches rouges de Covalanas, dont une partie du contour est faite en pointillé, portent sur le corps des ponctuations[2]. Sur le côté droit du grand plafond d'Altamira, un pointillé décore l'arrière-train d'un cervidé à cornes palmées peint en rouge, fort détérioré[3]. Le pointillé est encore employé dans les polychromes du même plafond, c'est-à-dire à l'apogée de la peinture naturaliste dans la région cantabrique, pour le contour de l'oreille d'un bison femelle[4].

Nous conclurons donc sur ce point, d'une part que la technique de la ponctuation apparaît en Espagne dès une époque bien antérieure au néolithique récent; d'autre part, que le motif des Millares que nous envisageons ici est tout simplement l'ensemble de deux triangles isocèles réunis par leur sommet.

Les deux fragments céramiques des Millares sur lesquels est gravé ce double triangle ponctué (fig. 2 et 3) y juxtaposent un autre motif dont le sens est limpide : c'est un cerf entouré de biches. Or, non seulement le cerf et la biche sont figurés dans les peintures rupestres, mais bien plus dans certaines ils ont absolument le même style, qui, pour le cerf du moins, est assez caractéristique. En effet, non seulement les cerfs des Millares ont les bois de face sur un corps de profil, mais en outre les andouillers sont rabattus en dehors pour chaque bois, de

1. *L'Anthropologie*, t. XVI (1905), p. 439, fig. 9.
2. *Rev. archéol*, 1912, I, p. 209, fig. 16.
3. Cartailhac et Breuil, *La Caverne d'Altamira*, fig. 56 et pl. VI.
4. *Ibid.*, fig. 82 et pl. XIX.

sorte que ces bois sont figurés de face à la fois en ce qui concerne la tige et en ce qui concerne les andouillers. Or, la même disposition des bois se retrouve dans les cerfs rupestres de la province espagnole méridionale (los Letretos [fig. 18], el Gabal [fig. 19]), remontant à une époque relativement ancienne par leur caractère encore assez naturaliste, tandis que dans les cerfs des peintures pariétales (la Pasiega) ou des peintures rupestres de la province orientale (Alpera, Calapata, Cogul, même dans ceux de cette dernière station qui par leur caractère schématique se rapprochent de ceux de la province méridionale), si les bois sont figurés de face pour leur tige, les andouillers sont rabattus en avant pour les deux bois, c'est-à-dire vus de profil. Ainsi le prototype des cerfs des Millares peut se retrouver dans les peintures rupestres — et non les plus récentes — de la même région [1].

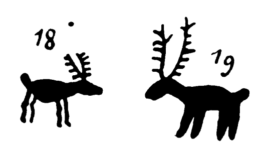


FIG. 18 et 19. — Cerfs des peintures rupestres (18, los Letretos; 19, el Gabal).


FIG. 20. Décoration gravée d'un vase des Millares (sépult. 4).

La décoration gravée d'un fragment de vase des Millares (fig. 20) comprend un motif constitué par la répétition en rangée verticale d'une sorte d'M à angles obtus, dont on peut rapprocher les lignes chevronnées parallèles gravées sur une plaque en os d'Almizaraque (fig. 21). Ce motif, que M. Siret rapproche du signe égyptien de l'eau et qui, dans certains objets nettement anthropomorphiques, semble représenter une chevelure (fig. 22-25), pourrait avoir ici une origine qui le rattacherait aux peintures rupestres. Parmi les figures stylisées de la province méridionale dérivées du bon-

FIG. 21. Plaque en os gravée (Almizaraque).

1. Cette conclusion ne retire pas son intérêt au rapprochement institué par M. Déchelette (*Chronol. préhist. de la pénins. ibér.*, in *Rev. archéol.*, 1908, II, p. 225) entre les cerfs des Millares et les images zoomorphiques schématisées des poteries et fusaïoles d'Hissarlik. La ressemblance est même plus grande encore qu'il ne l'indique, car il n'a pas aperçu la ressemblance très caractéristique de la figuration des bois dans les deux séries (il semblerait, d'après son texte, qu'il ait pris pour « une sorte de palme » les bois des cerfs des Millares).

homme par multiplication des membres, il en est où les membres sont ainsi représentés par des M superposés et coupés

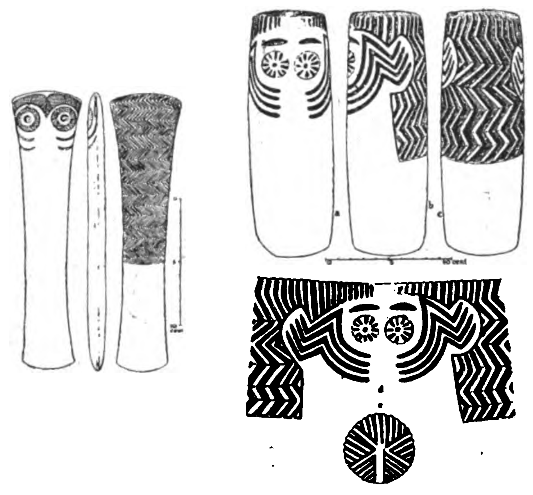


FIG. 22 et 23. — Objets anthropomorphes
(22, Badajoz; 23, Musée de Madrid).

en leur milieu par une verticale continue correspondant au tronc (fig. 26-28). Le signe qui nous occupe pourrait donc dériver de ces bonshommes stylisés par suppression du tronc[1].

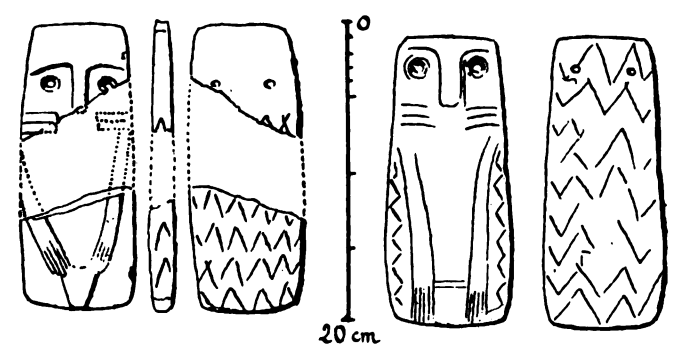


FIG. 24 et 25. — Plaquettes de schiste anthropomorphes
(24, Garrovillas de Alconetar, Musée de Madrid; 25, collection Rotondo).

Il est à remarquer d'ailleurs que dans l'ornementation de la

1. Il est curieux et instructif de retrouver dans l'art de la Nouvelle-Calédonie une évolution identique qui, à travers les mêmes intermédiaires, conduit du bonhomme réaliste à la ligne chevronnée.

plaque gravée d'Almizaraque (fig. 21), la ligne chevronnée à laquelle nous attribuons une origine anthropomorphique est associée à un autre élément décoratif, le triangle. Or, on peut également trouver pour ce nouveau motif, qui se rencontre encore dans la décoration d'« idoles » néolithiques de divers types (fig. 29, 31, 32, 34; cf. fig. 67), une signification anthropomorphique et une origine dans les peintures rupestres. Dans un certain nombre de ces dernières figures, des bonshommes indiscutables ont une tête

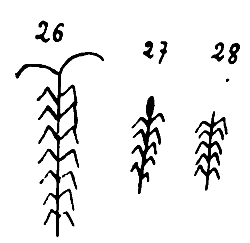


FIG. 26-28. — Peintures rupestres (26, province méridionale; 27, Velez Blanco; 28, Piedra Escrita).

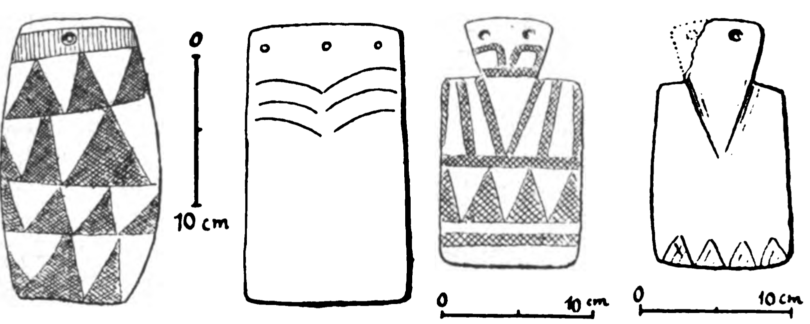


FIG. 29-32. — Plaquettes de schiste (29, valle do Touro; 30, los Millares, sépult. 40; 31, collection Rotondo; 32, Garrovillas, Musée de Madrid).

triangulaire (fig. 37-45). Mais bien plus, dans certains exemples, ce triangle, dont la signification comme tête est confirmée par le fait que dans un cas (fig. 47) il conserve un rudiment de jambes et que dans bon nombre (fig. 46-48) il conserve les « cornes » correspondant peut-être à une coiffure (de plumes?) ou encore tout simplement aux oreilles, est figuré sans corps. Puis le triangle facial ainsi isolé est groupé en séries, verticale dans un cas (fig. 52), horizontales dans plusieurs (fig. 47-50),



FIG. 33-36.
Os gravés (Almizaraque).

conservant parfois les « cornes » et qui, par suppression de celles-ci, donnent un motif tout à fait semblable aux triangles de la plaque d'Almizaraque. Même, un dessin de la Batanera

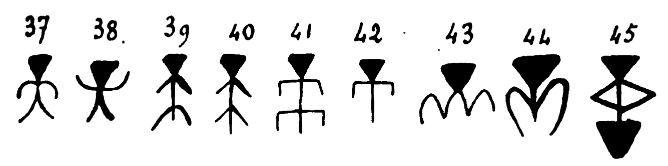


Fig. 37-45. — Bonshommes à tête triangulaire des peintures rupestres (37, 42, province méridionale; 38, 39, Velez Blanco; 40, 41, 43, 44, 45, Piedra Escrita).

(fig. 51) semblerait indiquer le passage de ces séries horizontales de triangles à la ligne chevronnée, pour laquelle par suite cette origine est tout aussi possible que celle que nous

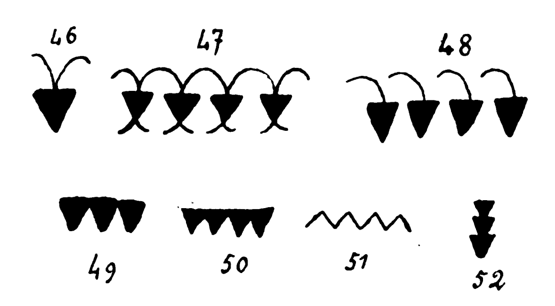


Fig. 46-52. — Peintures rupestres (46, 49, 51, la Batanera; 47, 48, los Letretos; 50, Piedra Escrita; 52, los Molinos).

indiquions ci-dessus (les deux peuvent d'ailleurs être également vraies pour des exemplaires différents); quoi qu'il en soit, dans un cas comme dans l'autre, ce signe a une origine anthropomorphique et dérive des figures rupestres.

Un autre motif gravé sur vases néolithiques est la « grille » (fig. 53 et 54). Ce motif se trouve déjà dans la décoration pariétale (Altamira [fig. 61], Niaux [fig. 62]). M. Breuil voit dans les signes de ce genre des tectiformes de signification analogue à ceux de Bernifal, Marsoulas, les Combarelles, Font de Gaume, etc. Bien que cette

Fig. 53 et 54. Décoration gravée sur un vase des Millares (sépult. 15).

interprétation soit admissible, les peintures rupestres nous en suggèrent une autre, d'après laquelle une partie au moins de ces grilles auraient, elles aussi, une origine anthropomor-

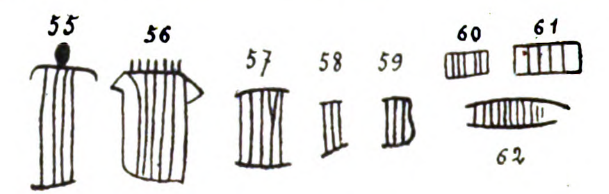


Fig. 55-62. — Origine anthropomorphique de la « grille » (55, 56, 57, la Gavilane ; 58, la Golondrina ; 59, Novalès ; 60, Jimena ; 61, Altamira ; 62, Niaux).

phique. On trouve en effet à La Gavilane, à côté des signes analogues aux idoles néolithiques et sur lesquelles nous reviendrons plus loin, un bonhomme incontestable avec tête

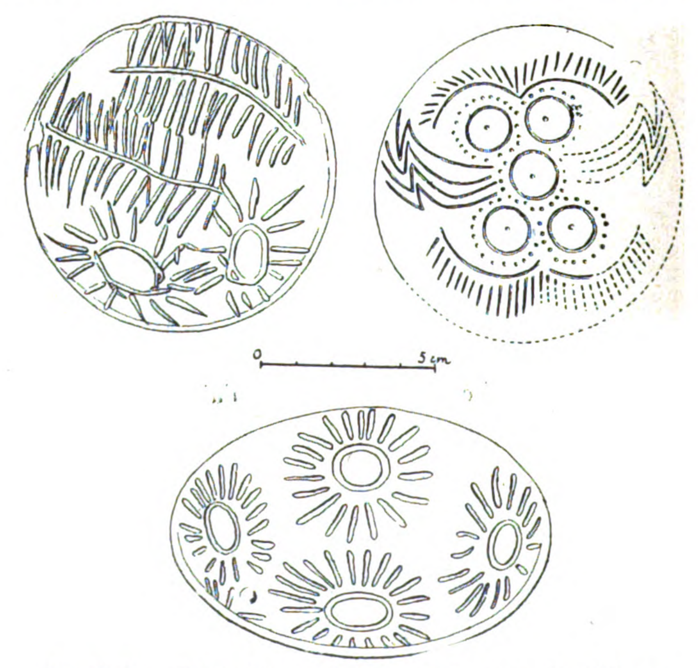


Fig. 63-65. — Décoration gravée de fonds de coupes des Millares (63, sépult. 15 ; 64, sépult. 57 ; 65, sépult. 37).

et bras et dont le corps est figuré par une grille (fig. 55) ; un autre signe, plus déformé (fig. 56), n'a plus de tête, mais de

petits traits verticaux qui pourraient être des cheveux, et conserve dans le haut des expansions latérales triangulaires correspondant aux bras ou aux épaules. Par une simplifica-

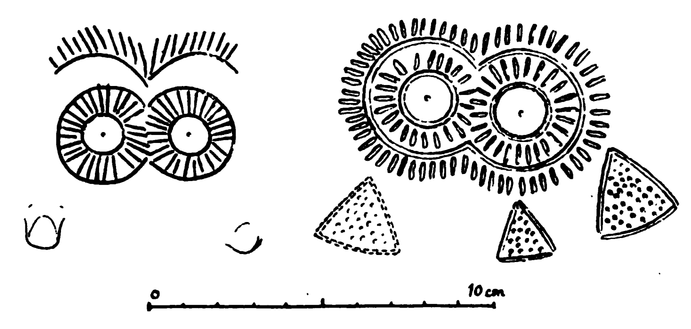


Fig. 66 et 67. — Décoration gravée sur vases des Millares (66, sépult. 15; 67, sépult. 4).

tion nouvelle, le motif se réduit à un rectangle traversé par des lignes verticales. Il se pourrait que les verticales parallèles (fig. 17) soient des dégénérescences de la grille; mais il est manifeste qu'un motif aussi simplifié peut être issu de motifs figurés très divers ou même n'être qu'un groupe de traits à caractère purement géométrique.

Un autre motif fréquent dans la décoration néolithique est le cercle, sous diverses formes (concentrique, centré, radié), qui dans certains cas représente des seins, mais qui, dans d'autres, figure incontestablement des yeux (fig. 63-67). Or, des signes de ce genre existent déjà dans les peintures rupestres,

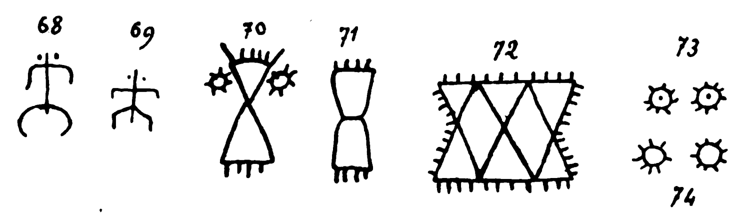


Fig. 68-74. — Peintures rupestres (68, province méridionale; 69, Lubrin; 70-74, el Gabal).

et dans certaines représentent incontestablement des yeux. En effet, dans quelques bonshommes (fig. 68 et 69), les yeux figurés par des points sont disposés de chaque côté de la ligne

correspondant à la tête. Ces bonshommes certains permettent d'attribuer la même signification à la figure d'el Gabal (fig. 70), qui peut s'analyser ainsi : les deux triangles opposés par le sommet représentent le corps du bonhomme; celui du haut est le triangle facial surmonté de cheveux, encadrés peut-être par deux « cornes »; celui du bas est le tronc, où les jambes, par raison de symétrie, sont remplacées par de petites verticales parallèles répétant les cheveux du haut; enfin, les deux cercles radiés qui flanquent latéralement le triangle facial sont les yeux.

Les yeux, ainsi figurés à côté du corps, s'en dissocient

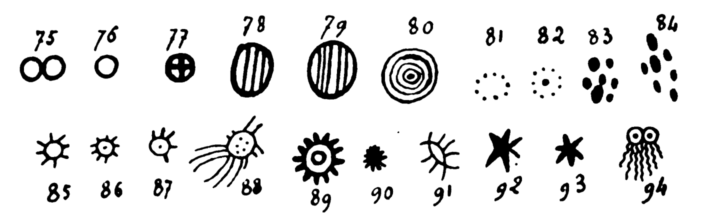


FIG. 75-94. — Signes circulaires des peintures rupestres et pariétales (75, 76, Altamira; 77, Marsoulas; 78, la Golondrina; 79, 89, 92, los Letretos; 80, la Batanera; 81, 82, Niaux; 83, Castillo; 84, 87, 88, 93, les Batuecas; 85, el Gabal, les Batuecas, Piedra Escrita; 86, el Gabal; 90, los Molinos; 91, Piedra Escrita; 94, Jimena).

ensuite sous forme d'un groupe de deux cercles radiés, pupillés (fig. 73) ou non (fig. 74); puis, par application de ce fait général qu'un motif qui primitivement se composait de deux parties symétriques, arrive souvent à se restreindre à l'une de ses moitiés, l'ensemble de deux yeux est remplacé par un œil unique. Il est donc légitime d'interpréter comme des yeux les différents cercles en tracé continu ou ponctué des figures 75-94[1].

1. Certaines de ces figures pourraient avoir une origine autre que l'œil, mais d'ailleurs toujours anthropomorphique. 78 et 79 pourraient être des « grilles » à contours arrondis, et par suite correspondre à des torses, comme les scutiformes. 91, 92 et 93 pourraient dériver du corps entier, notamment les étoiles dont les six branches correspondraient respectivement à la tête, au phallus et aux quatre membres. Enfin, pour le pseudo-poulpe 94, tout en reconnaissant que l'ensemble du motif reste énigmatique et en ne trouvant qu'ingénieuse la conjecture de M. Breuil, qui propose d'y voir un masque cérémoniel, il me semble que les deux cercles pupillés ne sauraient être que des yeux.

Revenons maintenant au signe ponctué des Millares (fig. 1-3). Nous avons établi sa synonymie avec le double triangle; dès lors, ce signe devient l'équivalent de celui d'el Gabal (fig. 70), qui, dans la même station, se retrouve sans yeux (fig. 71) et même donne naissance, par répétition du même motif en série linéaire, à un signe d'apparence purement géométrique (fig. 72). Ainsi ce signe ponctué est un corps humain et par suite l'équivalent des diverses « idoles » néolithiques. Sa signification anthropomorphique dans la décoration peinte des Millares (fig. 1) est encore confirmée par le fait qu'il y est juxtaposé à deux figures humaines schématisées [1].

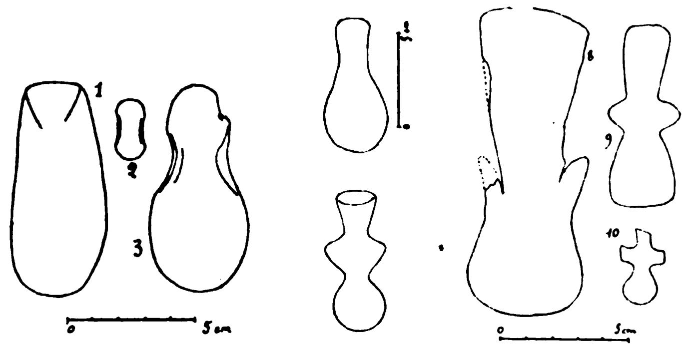


Fig. 95-102. — Idoles néolithiques
(95-97 [= 1-3], el Gárcel; 98, el Arteal; 99, el Acebuchal; 100 et 101 [= 8 et 9], Jocalla; 102 [= 10], Loma de la Torre.

Arrivons maintenant aux autres œuvres artistiques du néolithique ibérique. Elles se rattachent, comme d'autres, notamment MM. Cartailhac et Déchelette, l'avaient déjà dit avant moi [2], à la représentation de la figure humaine et peuvent se répartir (bien entendu en tenant compte des formes de transition) en deux grandes séries: la représentation du corps entier et la représentation du visage et notamment des yeux.

Nous venons de parler des yeux. Pour les représentations

1. On notera que dans le motif des Millares (fig. 1), le premier élément de gauche est seul constitué par deux triangles opposés par le sommet; dans la suite du motif les deux triangles se dissocient. Cette dissociation du double triangle peut être une des origines du triangle simple.

2. Luquet, *Les représentations humaines dans le néolithique ibérique*, in *Revue des Études anciennes*, t. XIII (1911), pp. 437 et suiv.

du corps, il faut remarquer d'abord qu'on ne saurait tirer un indice chronologique de la présence des bras (idoles plus ou moins cruciformes, rapportées par M. Siret au néolithique moyen [fig. 99-102]) ou de leur absence (idoles en forme de violon ou de sandale, qu'il attribue au néolithique ancien [fig. 95-97]). Il se fonde, pour soutenir la postériorité des idoles avec bras, sur une comparaison avec le monde égéen; mais nous avons montré[1] que, même en admettant l'analogie des deux milieux, on trouve déjà des idoles avec bras dans les couches I et II d'Hissarlik (fig. 103-105). En Espagne, la forme en sandale se maintient dans le néolithique moyen (fig. 98) et peut-être même dans le néolithique récent (plaque d'Almi-

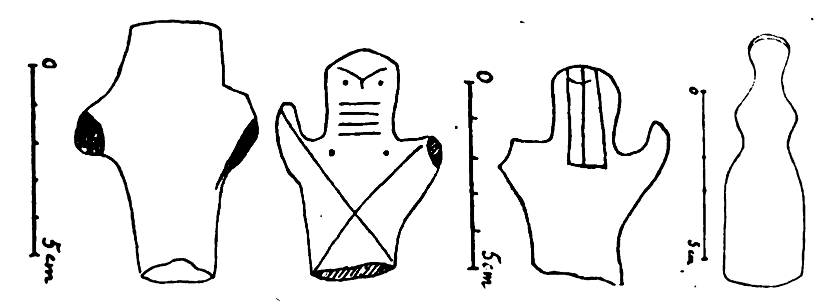


Fig. 103-105. — Idoles avec bras d'Hissarlik I et II (Schliemann, *Ilios*, fig. 86, 200, 201 et 206).

zaraque, fig. 21). Les plaquettes de schiste du néolithique récent n'ont pas de bras découpés dans leur contour (fig. 29-31); dans les très rares qui en présentent (fig. 24 et 25), ils sont figurés en gravure dans le champ. Enfin, nous venons de voir que les doubles triangles ponctués des Millares (fig. 1-3) sont des bonshommes sans bras.

Quant aux bonshommes avec bras, ils se trouvent déjà, comme l'a signalé M. Breuil, dans les peintures rupestres, sous la même forme que dans le néolithique ibérique. Nous ne pouvons suivre ici l'évolution du « bonhomme » dans les peintures rupestres; il nous suffit d'établir que le motif commun à l'art néolithique et aux peintures rupestres et que

1. Luquet, *Rev. Ét. anc.*, *op. cit.*, p. 439.

nous interprétons comme un bonhomme se rattache bien, dans la série rupestre, à des bonshommes indiscutables.

La Gavilane, qui nous a déjà fourni l'origine anthropomorphique de la « grille », présente également un groupe de figures absolument démonstratif pour le point actuel. La première (fig. 107) est un bonhomme qui s'analyse ainsi : un triangle facial avec « cornes », un torse scutiforme où nous verrions l'origine des scutiformes des figures 12 et 13 [1], des bras dressés avec doigts insérés sur le membre même [2], de sorte que, sauf l'absence des jambes et avec les doigts en plus, cette figure est synonyme de la figure 106 de los Letretos. Les figures 108 et 109 présentent un triangle facial et un tronc

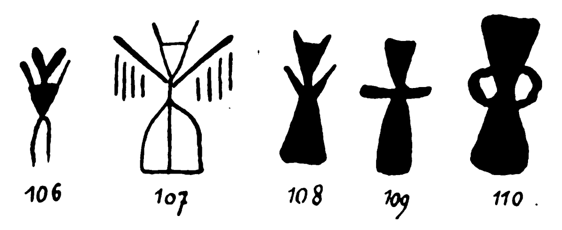


FIG. 106-110. — Peintures rupestres anthropomorphes (106, los Letretos; 107-110, la Gavilane).

analogues à ceux de la figure précédente, avec des bras dressés dans un cas, en croix dans l'autre. La figure 110, très analogue à une « dame » de paveur, ne diffère des deux précédentes que par les bras en anses, qui se retrouvent dans de nombreux exemplaires à Jimena et Velez Blanco, sans parler de celui de Piedra Escrita (fig. 45). Ces trois figures, qui sont manifestement des schématisations du corps humain, ont exactement le même aspect que les idoles néolithiques avec bras [3].

1. On notera que dans les pétroglyphes des mégalithes bretons le signe scutiforme a, comme nous croyons l'avoir établi, la même signification. Par contre, le jugiforme nous semble avoir dans les deux milieux une origine différente : arcades sourcilières et nez en Bretagne, « cornes » dans les peintures espagnoles.

2. Cette insertion est fréquente dans l'art primitif ; cf. par exemple les bonshommes schématisés peints sur la céramique archaïque de la Susiane (Breuil, dans *Congrès internat. préhistor.*, 1906 [Monaco], t. II, p. 332 et suiv.), et une plaquette chypriote en terre cuite du Musée du Louvre (Dussaud, *Les civilisations préhelléniques*, fig. 169).

3. On notera que si, dans les figures peintes, les bras en anses se distinguent des bras en croix par le vide compris entre la concavité du bras et le contour du

*
* *

En résumé, nous croyons avoir établi que les motifs de l'art néolithique attribués à sa phase la plus récente se retrouvent, tant pour les sujets représentés que pour leur style et la schématisation qui leur a donné leur forme graphique, dans les peintures rupestres, c'est-à-dire à une époque antérieure au début du néolithique ou tout au plus contemporaine. Il en résulte donc d'abord qu'il est impossible d'établir dans l'art néolithique espagnol aucune coupure chronologique.

D'autre part, puisque les monuments de l'art néolithique et les peintures rupestres présentent les mêmes caractères, rien n'exige, au moins si l'on se borne au domaine artistique, que les auteurs des deux ensembles appartiennent à des races différentes; rien ne s'oppose à ce que les auteurs des peintures rupestres, par une évolution indigène et sans intervention d'infiltrations ou invasions étrangères, aient abouti aux œuvres de la période néolithique.

Ce n'est pas à dire que nous méconnaissions la différence des deux milieux : le milieu néolithique présente, aux points de vue industriel et religieux, ou plus exactement funéraire, des éléments dont aucune trace n'apparaît dans le milieu des peintures rupestres. A ce point de vue, le milieu néolithique semble bien correspondre à une civilisation différente, qui présente avec le milieu égéen des ressemblances peut-être fortuites mais assez étroites. Mais en Espagne, le mélange des deux civilisations, comme l'analogie de leurs manifestations artistiques, rendent impossible de faire la part de chacune dans les œuvres d'art. Il est donc possible que les plus récentes des peintures rupestres soient, non antérieures au néolithique, mais contemporaines d'une période plus ou moins prolongée de celui-ci.

G.-H. LUQUET.

tronc, il n'en est plus de même dans les figures sculptées comme les idoles néolithiques (fig. 99-102), pour lesquelles il est impossible de déterminer si les sortes d'ailerons latéraux correspondent à des bras en anses ou à des bras en croix.

LA CHRONIQUE LÉONAISE ET LA CHRONIQUE DITE DE SILOS

Malgré l'autorité de Flórez, qui s'appuie sur une note marginale relevée par Berganza[1] sur un manuscrit (*Esp. sagr.*, t. XVII, p. 259), rien ne nous prouve formellement que la Chronique dite de Silos ait été écrite par un moine de Silos. Identifier la *Domus Seminis* où l'auteur de cette chronique déclare avoir pris l'habit monacal et s'adonner à l'étude (§ 7), avec le monastère de Santo Domingo de Silos[2], n'est-ce pas accepter une traduction latine bien bizarre du mot espagnol et français *silo,* qui désigne la cavité souterraine, le trou où l'on renferme la semence ou plus généralement toute espèce de graine? Ne semble-t-il point que l'auteur avait d'autres mots en latin pour traduire celui-là? *Sirus* et *puteus*, par exemple, ou encore *cella*, voire même *spelunca* ou *specus*, puisqu'aussi bien D. Férotin, dans son *Histoire de l'abbaye de Silos*, où il

1. « Lo que yo con certeza puedo assegurar, es, que en el manuscrito, que se conserva en Fredesval, de donde copié esta Historia, en correspondencia de las palabras: *Domus Seminis*, se lee à la margen, escrito por la misma mano: santo Domingo de Silos. » (*Antiguedades de España*, t. II, p. 521.) Nicolas Antonio, qui paraît à la fois distinguer et confondre (*Bibl. hisp. vetus*, VII, 12 et 39-40) le *Chronicon Exiliense* (= *Silense*) et celui que Mexía, Sandoval, Padilla, Higuera et Pellicer attribuent à Pedro de León, connaissait cette note puisqu'il admettait déjà l'identification acceptée par Berganza et Flórez. Il dit en effet: « Coenobium *Domus seminis* appellatum, non aliud videtur, nisi *S. Dominici de Silos ;* nam *Silos* nos vocamus granaria subterranea, quae vere *domus seminis* ». Lui-même par ailleurs observe (I, 60) que le nom donné à ces *silos* par les Latins (Columelle, Varron, Pline) est *sirus*. — Pour ce qui est de l'attribution de la chr. de Silos à Pedro de León, Risco la rejette avec raison (*Esp. sagr.*, t. XXXV, p. 152--5).

2. Il y avait à Tolède un monastère du même nom, fondé par Alphonse VI et dont parle Pisa dans sa *Descripcion de Toledo* (1605), fol. 159v : « Assi mismo edificó (Alfonso VI) en esta ciudad el monasterio de Santo Domingo de *Siles*, vulgarmente llamado el Viejo, o el Antiguo, de monjas de la orde de san Benito, que despues tomaron el habito de la orden o congregacion del Cistel, que llaman de San Bernardo. » Cf. Palazuelos, *Toledo*, *Guía artístico-práctica*, p. 829-836, où est relevée l'inscription DIVO DOMINICO SILENSI, placée sur le temple qui remplaça l'ancien en 1576.

accepte, faute de mieux, l'explication de ce nom par les silos qu'on trouvait dans le voisinage, nous apprend que « sous le nom de *bodegas* (caves), ces silos sont encore très nombreux dans la contrée; mais comme l'indique leur nouvelle désignation, ils ne servent plus qu'à recevoir le vin, qui s'y conserve bien mieux que dans le meilleur des celliers (p. 6, n° 2). Notons que nulle part ailleurs on ne voit ainsi désigné le monastère de Silos.

Je sais bien que le style très remonté de cette chronique autoriserait à supposer que l'auteur a ici eu recours à une équivalence poétique. Mais puisque celui-ci voulait nommer son monastère, pourquoi aurait-il été chercher une périphrase aussi extraordinaire, en disant « apud Coenobium quod *domus seminis* nuncupatur »?

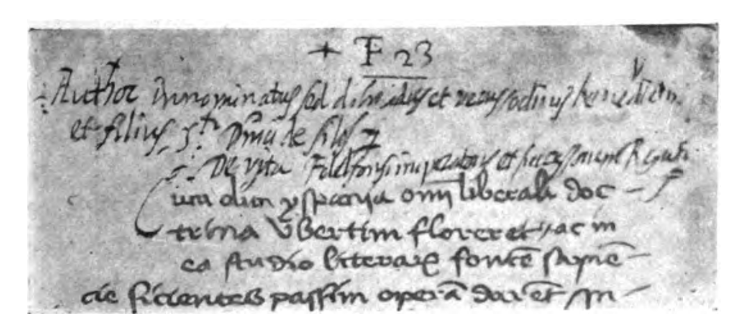
En somme, l'identification admise jusque aujourd'hui ne repose que sur une hypothèse. Il me sera peut-être permis par conséquent, d'imaginer autre chose, à savoir, par exemple, que *seminis* est un nom propre au génitif, équivalent de *Simeonis*, et facile à corriger en *Semenis*. C'est cette forme intermédiaire qui est devenue, dans la suite, *Ximenez*, *Jiménez*, etc. L'orthographe en était très variable. Dans le *Recueil des Chartes de l'abbaye de Silos* publié par Dom Férotin, nous voyons paraître le nom de Siméon, évêque de Burgos, ami de saint Dominique, sous les formes *Simeon* (p. 14), *Simeonis* (sujet) (p. 16), *Simenus* (p. 20), *Scimeonis* (sujet) (p. 22). Et le même nom reparaît dans le *Recueil des Chartes de l'abbaye de Cluny*, de Bruel, sous celle de *Scemenus* (t. IV, p. 562, 607), comme de *Symeon* (p. 624), *Simeon* (p. 625); dans la charte de 1079 publiée dans la *Vie de saint Hugues* par Dom l'Huillier, sous celle d'*Eximinus* (p. 634). Il n'est pas impossible que *domus seminis* veuille dire « Maison de Siméon ». Il s'agirait d'un monastère fondé par un Siméon ou Ximénez à identifier; peut-être par ce même évêque de Burgos, auquel, par une charte de 1077 (Bruel, *ibid.*, p. 625), nous savons qu'Alphonse VI acheta un « parvum habitaculum... in locum quod vocitant Eremitas, sub Alpe Cerratos, procul amne Durio, territorio Kastella, regio Legionense » en l'échangeant « in alium

monasterium Sancto Petro de Campo »[1]. Le nom de *domus Semenis* peut désigner ce monastère ou tout autre fondé par ledit évêque. Pour le cas où ce serait nécessaire, je citerai un exemple (entre beaucoup d'autres) de *domus* désignant un monastère : au tome V du *Recueil des Chartes de Cluny* publié par Bruel (p. 542), l'on voit qu'une lettre de l'évêque de Burgos, écrite entre 1157 et 1161, porte au dos cette note de classement : « de dono *domus* de Caradinna ». L'expression employée par l'archiviste clunisien devait être courante; cf. encore *ibid.*, p. 639 : *domum de Paredo* (en 1180); p. 681, 688 : *domus Villa franche* (en 1188); p. 682 : *domus de Zebreio*, avec l'équivalent espagnol *casa de Monte Zebruario.*

On voudra bien, d'autre part, considérer deux choses. C'est d'abord que la Chronique de Silos a été trouvée par Berganza non pas à Silos, mais à Fredesval[2], près de Burgos. C'est

1. «... elegi parvum abitaculum pro remedium anime mee ad honorem sanctorum Petri et Pauli et monasterium Cluniacensis et sancti Benedicti, cujus ordinem volo et confirmo ic permansurum, et aliorum patrocinii beati Jacobi apostoli et frater ejus Johannes, Petri et Pauli, Martini aepiscopi vel ceteri, cujus reliquie ibidem recondite sunt, in locum quod vocitant Eremitas, sub Alpe Cerratos, procul amne Durio, territorio Kastella, regio Legionense, et emi eum de Simeon, aepiscopus Aucense, in alium monasterium Sancto Petro de Campo ».

2. Sur le monastère de Fresdesval (*Fredesval* ou *Fresdeval*) voir Madoz, *Dic. geogr.* t. IV, p. 568, où il est dit que la bibliothèque de ce monastère fut constituée et en partie *rédigée* par Lorenzo de Padilla. Berganza ne décrit pas autrement son manuscrit. Antonio (*Bibl. hisp. vet.*, VII, 40), s'en rapportant à Pellicer, dit que l'œuvre du cénobite de la *Domus Seminis* se trouvait dans la bibliothèque de la comtesse de Villaumbrosa, veuve de Don Pedro Núñez de Guzmán, troisième marquis de Montealegre (cf. Berganza, *Antigued.*, t. I, p. 427). Ewald signale (*Neues Archiv*, VI, p. 308 et 311) deux mss. contenant la chronique dite de Silos : le F. 181 et le Q. 10 de la Bibl. nac. de Madrid. Le F. 181 (auj. 1181) est en papier, in-4°, d'une écriture droite et ronde. La Chr. de Silos y occupe les folios 1-59. En tête du début, une main plus récente a écrit : « Author innominatus sed dilucidus et verus ordinis


+ F 23

Ms. Bibl. nac. Madrid, F. 181, fol. 1r.

ensuite qu'il n'y en a trace ni dans le catalogue de la Bibliothèque silésienne reconstitué par Dom Férotin dans son *Histoire de l'abbaye de Silos* (appendice I), et en partie connu déjà, pour les quarante-deux manuscrits acquis par la Bibliothèque nationale de Paris, par la nomenclature détaillée qu'en avait donnée Léopold Delisle dans ses *Mélanges de paléographie et de bibliographie*, en 1880. Il est vrai que, dans le manuscrit des Étymologies de saint Isidore, qui est aujourd'hui le n° 2169 nouv. acq. lat. de la Bibliothèque Nationale (cf. L. Delisle, *Mélanges*, p. 106, et Férotin, *Histoire de l'abbaye de Silos*, p. 263), on trouve un catalogue, dressé au XIIIe siècle, des manuscrits que possédait alors le monastère; et l'on y voit figurer d'une part « dos libros de historias », de l'autre « La cronica ». Il est vrai aussi que, dans une liste de prêts inscrits, au XIIIe siècle également, sur un autre manuscrit de Silos, aujourd'hui n° 235 nouv. acq. lat. de la Bibliothèque Nationale (cf. Delisle, *ibid.*, p. 75, et Férotin, *ibid.*, p. 273, où les titres

benedictini et filius Sti Dominici de Silos. » Le texte finit : « Cuių corpus humatum est in ecclesia bti (*dans un blanc, main plus récente :* ioannis baptiste et) ysidori sũmi pontificis, quam ĩpe legione a fundamento cõstruxerat año regni sui. XXVII. mensibus. VI, diebus. XII. » Quant au Q. 10 (auj. 5555), il contient deux fois, comme le marque bien Ewald, mais de deux mains différentes (XVIIIe siècle), le texte de la chronique de Silos avec la préface de Berganza : « Por deposicion propia... con los quatro obispos. » Ewald a relevé le titre : *Historia del Monje de Silos sacada del coronicon del monasterio de Cardeña.*

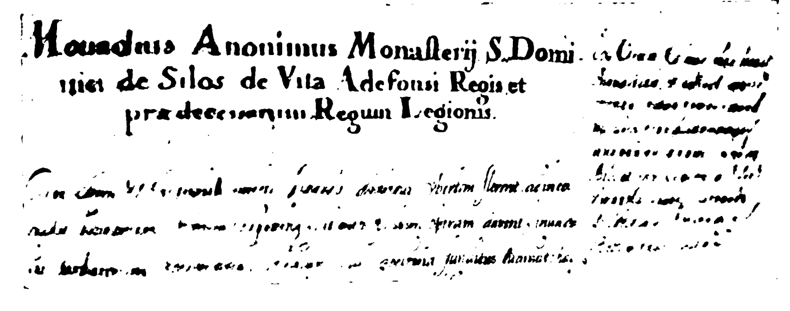
Autres manuscrits qui contiennent la Chronique de Silos :

Le ms. X 190 (= 8592), papier, du fol. XCIX^r au fol. CL^v.

Ms. F 131 (= 1508), papier, XVI-XVIIe siècle, fol. 105^r-136^v.

Ms. Dd 149 (= 13127), papier, XVIIIe siècle, fragment : Translation de Saint Isidore (fol. 37^r-39^r).

Ms. V 183 (= 8395), papier, occupe 26 folios, copie du XVIIe ou XVIIIe siècle. Titre : *Monachus Anonimus Monasterii S. Dominici de Silos. de Vita Adefonsi Regis et*


Monachus Anonimus Monasterij S. Dominici de Silos de Vita Adefonsi Regis et predecessorum Regum Legionis.

Ms. Bibl. nac. Madrid. V. 183, fol. 1r.

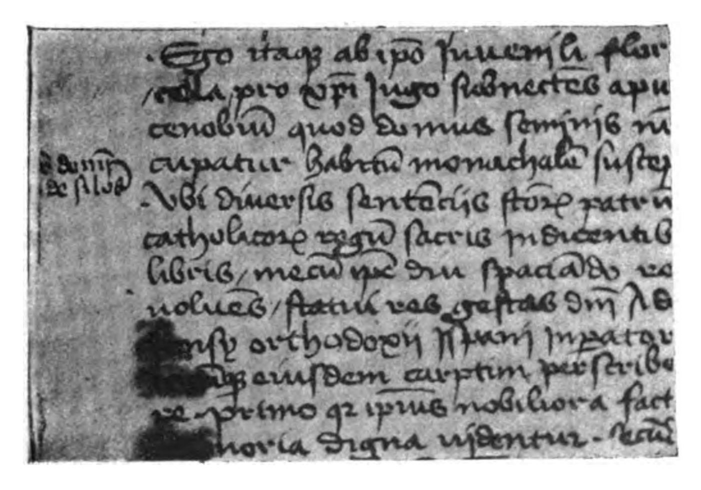
sont rectifiés), figurent « *las unas estorias* », empruntées par « el abat », « las hotras », par D° Per de Lastriella (?), c'est-à-dire sans doute les deux livres d'histoires signalés plus haut, puis « la cronica », empruntée par « el rey », (vraisemblablement, comme dit Dom Férotin, par Alphonse le Savant). Mais il faut avoir bonne volonté pour voir là le signalement de la chronique trouvée par Berganza à Fredesval.

Le catalogue de Dom Férotin, qui constitue un travail bibliographique des plus sérieux, ne nous donne donc aucun indice touchant la Chronique de Silos, et cela est grave, étant donné le bon ordre qui paraît avoir régné dans la bibliothèque de ce monastère, l'époque récente (1857) où elle a été dispersée, et enfin tout ce que nous en avons, comme tout ce que nous en savons.

En revanche, sur l'un des manuscrits entrés à la Bibliothèque Nationale (Nouv. acq. lat., n° 2171), le *Liber comicum*, du

praedecessorum Regum Legionis. En marge, même main : « Ex Veteri Codice eiusdem Monasterii, et tribus copiis recentibus. extat tamen apud me una fere ducentorum annorum, quam habui ex Bibliotheca comitis de Villa Vmbrosa, cuius meminit D. Nicolaus Antonius in Bibliotheca Hispana. » Par *eiusdem monasterii*, le copiste veut désigner sans doute le monastère de l'Escorial (le même recueil contient, de la même main, entre autres choses, une copie du *Chronicon Albaildense*, « ex codice gotico conciliorum... extat nunc in Regia Bibliotheca S. Laurentii in Escoriali »). — Corrections ou variantes marginales.

Les ms. F 181 et X 190 ont attiré plus particulièrement mon attention. En effet, au folio 4ᵛ du premier (F 181), de la même main et de la même encre que le texte,

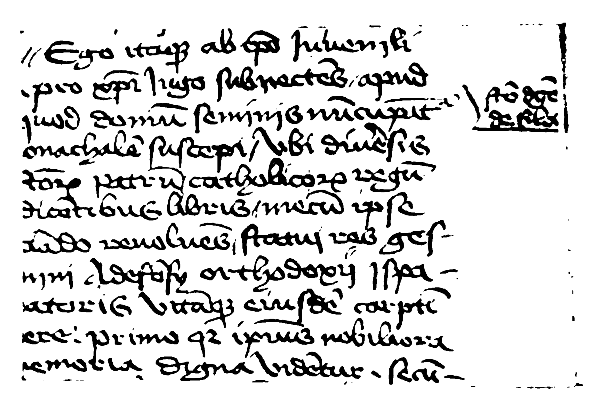


Ms. Bibl. nac. Madrid. F. 181, fol. 4ᵛ.

XIe siècle, publié par Dom Morin en 1893, on lit une note rédigée en un latin peu sûr, qu'ont publiée Berganza dans ses *Antiguedades*, t. I, p. 426, et L. Delisle dans ses *Mélanges*, p. 66, et dans laquelle Alphonse VI est présenté comme étant revenu de Tolède à Zamora, malgré le traité conclu entre lui et son frère, et comme ayant tramé avec les Zamorans l'assassinat de celui-ci. On ne peut s'étonner de voir pareille version acceptée par les moines d'un monastère castillan.

Ce qui pourrait étonner, au contraire, ce sont les sentiments si favorables à Alphonse, dans lesquels aurait été rédigée à Silos la Chronique qui nous occupe. Il est vrai que les faveurs de ce monarque, attestées par plusieurs privilèges qu'a publiés Dom Férotin (*Rec. des chartes*, n° 18, 20, 22, 24, 25, 26, 27) avaient bien pu lui concilier les sympathies des bons moines. Mais alors, comment expliquer la note du *Liber comicum*, dont l'existence sur un manuscrit silésien est un fait, tandis que l'attribution de la Chronique dite de Silos à un moine de Silos n'est qu'une conjecture que rien n'appuie? Or, cette note, d'après les explications de M. L. Delisle, se trouve sur un cahier ajouté après coup au manuscrit, et doit être forcément postérieure à l'acquisition de ce manuscrit, lequel appartenait à l'abbaye dès 1067. Il est donc probable qu'elle a été rédigée par

on trouve cette note marginale, coupée à gauche par le relieur : [*sc*]ō *domj*[go] *de Silos*. Et le second (X 190) porte au fol. CII^r la même note, également de la même main que le texte : *scō dgō de silos*. C'est peut-être l'un ou l'autre de ces manuscrits que Berganza a vu (cf. p. 15, n. 1). Ces deux manuscrits, de même dimension



Ms. Bibl. nac. Madrid X. 190, fol. CIIr.

quelqu'un du monastère : peut-être aussitôt après le meurtre de Sanche (octobre 1072) et avant la mort de saint Dominique (décembre 1073)?

***

La Chronique dite de Silos et la Chronique que j'ai publiée sous le titre de *Chronique Léonaise* (*Bull. hisp.*, 1909 et 1911) se rapprochent en bien des passages. La Vie de Ferdinand, et, dans cette Vie, le récit de la translation du corps de saint Isidore de Séville à Léon, qui occupe les paragraphes 95-102 de la Chronique de Silos, se retrouvent, avec de rares variantes, dans la Chronique léonaise.

En ce qui concerne le récit même de cette translation, il faut dire que la question de priorité et de paternité ne se pose pas entre les seules Chroniques silésienne et léonaise. Le texte s'en retrouve, en effet, avec des modifications partielles, dans la Translation éditée par Flórez dans le tome IX de l'*España sagrada* (p. 371-375 de la première édition). Remarquons tout de suite que cette rédaction est fort ancienne, puisqu'elle est écrite en « letra gothica », nous dit Flórez, c'est-à-dire en caractères wisigothiques, sur un manuscrit wisigothique, ce qui nous reporte probablement au XIe siècle. Est-ce ce texte qui a inspiré l'auteur de la Vie de Ferdinand qui est dans les deux Chroniques dont nous nous occupons? Ou en dépend-il au contraire[1]? Les résultats de la comparaison ne sont pas absolument probants. Pourtant j'inclinerais vers la première hypothèse. En effet, au § 94 du *Silense* on lit « Stupenda loquor, ab his tamen qui interfuere, prolata »; au § 100, « Haec ab illis sunt nota, qui praesentialiter se audisse, testati sunt » (même texte dans la Chronique léonaise). Dans les actes

(205 × 142 pour F 181, 205 × 144 pour X 190), au premier abord sembleraient de la même main, mais à y regarder de près, on trouve des différences sensibles (voir en particulier les *h*). Ils sont tous deux, en tout cas, de la fin du XVe ou début du XVIe siècle. Le ms X 190 porte sur le folio de garde cette note: « No parece estar conprehendida en el expurgat° nouis° del año de 1640. Fray Pedro de Caruajal Pred°r general ». Le F 181 porte une cote plus ancienne F 23. — Tous deux doivent provenir d'un même prototype où avait été écrite en marge cette glose, *Santo Domingo de Silos*, laquelle n'a en somme que la valeur d'une conjecture.

1. C'est la question que se pose Risco, relativement au *Silense* (*Esp. sagr.*, t. XXXV, p. 88).

de la Translation, on lit respectivement à la place de ces deux phrases : « Mira loquar (loquor) : ab his tamen qui interfuere me reminiscor audisse » (V) ; « Haec ab illis qui audiere, me recolo audivisse » (VI). Il semble bien que le rédacteur des actes invoque des témoignages qu'il a recueillis personnellement, et que l'auteur de la Vie de Ferdinand a arrangé les deux phrases de manière à ne pas mentir, n'ayant pas lui-même connu les témoins des faits, mais de manière pourtant à en garantir l'authenticité, que lui garantissait le texte original. J'avoue pourtant que lorsque l'auteur des actes nous déclare : « ut si aliquis peritus litteris ea traderet, non minima librorum volumina conficeret : sed partim imperitia, partim negligentia, silentio sunt oblecta » (VIII), cela est une défaite beaucoup moins naturelle que celle que nous donne l'auteur de la Vie de Ferdinand, lequel nous dit : « quod si aliquis peritus ea membranis traderet, non minima librorum volumina conficeret. Sed mihi qui Regum gesta tantummodo scribere proposui, non est intentio in praesenti evolvere quanta et quam crebra miracula... » ; mais il y a peut-être là tout simplement une habileté de ce dernier, qui a su, d'une constatation de son original, tirer, en la transformant, une transition qui le ramenait à son sujet. Et, en revanche, je remarquerai que ce qu'il dit de la sépulture donnée à Alvitus dans l'église Sainte-Marie : « Alvitus autem venerandus Antistes, in Ecclesia Beatae Mariae, cui praefuerat, Deo annuente, habet sepulchrum » (§ 100 de Silos, même texte dans la Chronique léonaise) manque dans les actes. Pourquoi ceux-ci auraient-ils supprimé pareille phrase ?

Quoi qu'il en soit, comment expliquer qu'un moine de Silos qui s'intéressait au culte de saint Isidore à Léon au point de rédiger ou de transcrire tout au moins cette translation dans le préambule d'une chronique d'Alphonse VI, n'ait pas dit un mot de l'histoire de son propre monastère, ni du saint illustre qui l'avait restauré sous les règnes de Ferdinand I, de Sanche II et d'Alphonse VI ?

Dom Férotin nous montre le rôle important, même au point de vue politique, joué par le restaurateur de Silos, en particulier

sous Ferdinand I[er] (1[re] partie, ch. III). S'appuyant sur un très ancien document d'Oña, qu'on trouvera dans l'*Historia de los reyes de Castilla y Leon* de Sandoval (p. 22-24 de l'éd. Cano), il expose comment saint Dominique fut envoyé en ambassade avec Iñigo, abbé d'Oña, par Ferdinand, auprès du frère de celui-ci, Garsias, roi de Navarre, avant la bataille d'Atapuerca. Comment se fait-il que la Chronique de Silos, qui mentionne cette ambassade et la réception que lui fit Garsias, se contente de qualifier les ambassadeurs de *legatos idoneos*, sans les nommer, pas même l'abbé de Silos? Or, le passage est assez long, et nommer le saint n'eût pas allongé. Sans doute il n'est pas question du fait dans la Vie du saint par Grimald, son disciple; mais, comme le dit Dom Férotin, cet auteur s'est surtout proposé de raconter, de Dominique, les actions qui avaient un caractère miraculeux (p. 53).

Citant cette fois Grimald, Dom Férotin nous dit la part de Dominique dans le transfert des reliques de saint Vincent et des saintes Christète et Sabine d'Avila à Saint-Jean de Léon et à Arlanza (p. 57). Pas un mot de cela dans la Chronique de Silos, dont l'auteur, s'il a été moine de Silos, a dû connaître Grimald ou son écrit [1].

Notons que la présence de saint Dominique à Léon, au moment de la dotation, par Ferdinand, du monastère de Saint-Jean-Baptiste, où les reliques d'Isidore furent déposées, nous est attestée par l'acte même de cette dotation (*Esp. sagr.*, t. XXXVI, p. CXCI), où l'on voit parmi les signataires *Dominicus Abbas de Silos*.

Il est donc difficile d'admettre que la Vie de Ferdinand I[er] que nous trouvons dans la Chronique dite de Silos ait été rédigée par un moine de Silos, ni même simplement transcrite par un moine de Silos, car il aurait bien trouvé l'occasion et le

1. Du récit de la translation du corps de saint Isidore de Séville à Léon, rédigé par Luc et publié par les Bollandistes (4 avril), Dom Férotin tire un épisode légendaire où saint Dominique est le personnage de premier plan. Mais de ce que la Chronique de Silos n'en dit rien, on n'est en droit d'en rien conclure, car ce que raconte Luc peut bien avoir été imaginé dans le courant du XII[e] siècle, et après que cette Chronique était écrite. Il n'en est pas de même pour le fait, nullement merveilleux en somme, que raconte Grimald, car ce Grimald, disciple du saint, a vécu avant l'auteur de la Chronique de Silos, ou en même temps que lui (cf. Férotin, p. 26).



moyen d'y nommer saint Dominique, et j'en conclus que l'attribution de ladite Chronique à un moine de Silos a encore besoin d'être prouvée [1].

Pourtant, abstraction faite de la Translation de saint Isidore, j'admettrais volontiers que la Vie de saint Ferdinand est sortie d'un milieu clunisien, et cela à cause de l'épisode qu'on trouve au § 104, et qui a pour scène le monastère de Sahagún : Ferdinand, à la table de l'abbé, brisant maladroitement un verre à boire et offrant à la place un vase en or qui lui servait habituellement. Mention est faite également de la rente de mille *aureos* qu'il fit aux Clunisiens, sa vie durant, pour les âmes du purgatoire. Au § 84, on n'oublie pas de dire que Garsias, roi de Navarre, fut enseveli à Sainte-Marie de Nájera, qu'il avait construite et ornée lui-même. Or, Sainte-Marie de Nájera était un monastère clunisien.

***

Que la Chronique léonaise, telle que nous la trouvons dans les manuscrits A 189 et G 1 de l'Académie de l'Histoire, soit elle-même une refonte (sinon une rédaction originale) clunisienne, ou bien encore ait subi des retouches clunisiennes, tout au moins, c'est ce que semblent indiquer certains passages où il est encore question du monastère de Nájera, mentionné, on l'a vu, dans la Vie de Ferdinand.

Dans notre Chronique (*Bull. hisp.*, t. XI, p. 277, § 20), la donation du monastère de Nájera aux Clunisiens par Alphonse VI est mentionnée avec la date (era MCXVII = 1079), et telle est bien

1. Je reproduis ici pour mémoire, et en le donnant pour ce qu'il vaut, un argument que j'ai déjà fait valoir, en lui accordant peut-être trop d'importance, dans le *Bull. hisp.*, t. XI, p. 261. Au § 96 de Silos, on lit : « postquam de expeditione illa ventum fuerat Legione, Rex Fernandus convocat ad se Alvitum *hujuscemodi Regiæ urbis*, venerabilem Episcopum, & Ordonium Astoricensem reverendum Antistitem... » *Hujuscemodi* (pour *hujusce?*) se retrouve à la fin du § 97 : « Ego sum Hispaniarum doctor, *hujuscemodi urbis* Antistes Isidorus », où il faut évidemment entendre « Isidore, évêque de cette ville où nous sommes, » c'est-à-dire de Séville, où se trouve alors Alvitus. J'en conclus que dans le premier passage il faut traduire aussi par « cette ville où nous sommes, c'est-à-dire Léon, dont Alvitus était évêque, et non par « la ville qui vient d'être nommée », (*Legione*, qui est dans la même phrase) ; or un moine de Silos ne pouvait parler ainsi. Mais la grammaire perd souvent ses droits quand il s'agit de tels textes.

en effet la date que porte le privilège publié en 1888 par Bruel (t. IV, p. 665) en même temps que par Dom L'huillier[1] (*Vie de Saint Hugues*, p. 632). Au même endroit de notre Chronique, il est rappelé que l'infant Ramiro donna à ce monastère, en 1081 (era MCXIX), « uillam auream z c. », c'est-à-dire Villoria et d'autres lieux. Or Garibay signale la même donation sous la même date (cf. *Bull. hisp.*, t. XI, p. 278, note 1). Le passage en question ne se trouve ni dans Pélage ni dans le *Silense*. Il en est de même pour le § 23 *(ibid.)*, où il est dit que l'infant Ramiro fut enterré dans l'église de Sainte-Marie de Nájera à côté de son père, et que cette église avait été bâtie par son père et comblée par lui « *honoribus* » (traduisons « d'honneurs et de richesses »). Le privilège cité plus haut montre que Sainte-Marie de Nájera et le monastère de Nájera n'étaient qu'une même chose.

Mais ce n'est pas tout. On verra aux §§ 5 et 7 du livre III, dans deux passages qui ne figurent pas davantage dans Pélage, ni dans le *Silense*, comment Garsias, roi de Navarre, au moment de livrer bataille à son demi-frère Ramire près de Tafalla, passa la nuit en prière dans un oratoire souterrain dédié à la Vierge, à l'endroit où est aujourd'hui le monastère de Nájera, eut un songe qui lui promettait la victoire, et fit le vœu de bâtir à cet endroit une basilique en l'honneur de sainte Marie s'il obtenait la victoire. Tenant sa promesse, il fit, avec le butin, construire là un monastère[2] et voulut y faire transporter

1. Il n'est pas mauvais de conférer les deux textes. Bruel, par exemple, lit p. 666 (cf. p. 830): *tanquam Ganabit usque Moeriam, et Ganaberit vobis offero*, là où Dom L'huillier lit *tam quam ganavit usque modo, quam etiam et quod postmodum ganaverit vobis offero* (p. 633).

Du souvenir qu'on avait gardé du roi Alphonse VI dans le monastère de Nájera, nous avons un témoignage dans ce que Pierre le Vénérable (mort en 1156), au livre I, chap. XXVIII de son *De miraculis* (*Patr. lat.*, t. CLXXXIX, col. 906) rapporte du récit d'un vieux moine originaire de Burgos, qu'il vit à Nájera et qui lui narra devant témoins une vision qu'il avait eue étant encore dans le siècle. Une nuit d'hiver, à Estella, étant dans son lit, ce Pierre Engelbert avait reçu la visite de deux fantômes, dont l'un, de la fenêtre, au clair de la lune, lui avait donné des nouvelles du défunt roi Alphonse VI : « Noui ubi fuerit, sed ubi modo sit nescio. Nam aliquandiu tormentis acribus inter reos excruciatus postmodum a Cluniacensibus monachis inde sublatus est. Exinde vero quid de eo factum sit, prorsus ignoro. » Pierre le Vénérable ajoute qu'avant d'avoir vu le visionnaire, il avait déjà entendu parler de l'histoire. Mabillon la cite p. 537 du t. V des *Ann. ord. sancti Benedicti*.

2. Voir, dans Bruel, *Recueil des Chartes de l'abbaye de Cluny*, t. IV, p. 431, la

le corps de saint Émilien ; mais celui-ci, enlevé du monastère où il était, et descendu dans la plaine, ne voulut plus ni avancer ni reculer, et le roi éleva à cet endroit, en l'honneur du saint, un autre monastère, à la tête duquel il plaça Gomisende comme abbé.

L'histoire d'Alphonse VI mis en liberté par Sanche, que saint Pierre, sur l'intercession du fameux Hugues, abbé de Cluny, a épouvanté en songe par ses menaces (*Bull. hisp.*, t. XI, p. 273, § 10) dénonce encore une main clunisienne, soit que le rédacteur se soit inspiré de la Vie d'Hugues par Gilon, soit que ce dernier se soit au contraire inspiré de notre Chronique[1].

La Vie d'Hugues par Gilon étant, semble-t-il, postérieure de peu d'années à la mort du saint (1109)[2], et des dates bien postérieures (ajoutées peut-être à la rédaction primitive) figurant dans notre Chronique, nous ne pouvons pour le moment accepter que la première hypothèse. Ce qui est sûr, c'est qu'en l'état actuel cette Chronique, aussi bien dans la Vie de Ferdinand que dans le reste, est passée par des mains clunisiennes. Un rédacteur étranger à Cluny n'aurait ni rédigé ni inséré, avec ce souci de ne rien oublier, des légendes ou des faits qui intéressaient l'ordre récemment installé en Espagne, ou qui tendaient surtout à le glorifier[3].

charte, datée de 1052, par laquelle Garsias fonde ce monastère « in honore sancte ac beatissime Dei genitricis Marie ecclesiam seu monasterium ». *Ranimirus rex* figure parmi ceux qui la confirment.

1. Je dois dire que notre Chronique, à cet endroit, se rapproche encore plus, quant à la lettre, de la Vie de saint Hugues par Gilon, que de l'*Epitome* qui en a été tirée, et avec laquelle j'avais dû me contenter de la comparer, n'ayant pas à ma disposition la *Vie de saint Hugues* par Dom A. L'huillier, où l'écrit de Gilon se trouve publié pour la première fois (p. 574-618). Voici le passage en question d'après Dom L'huillier (p. 584) : « ...per Episcopum quemdam *beatus Petrus sibi* innotuit, qualiter instantia *precum sancti* Hugonis et suorum pulsatus (*Ep.* ut) brevi ipsum proprie potestati consignaret (*Ep.* reconsignaret) ». Le reste comme dans l'*Epitome* (Migne, *Patr. lat.*, t. CLIX, col. 912). Les mots que je mets en italique manquent dans l'*Epitome*, et se trouvent dans notre Chronique.

2. Cf. L'huillier, ouvr. cité, p. 565-571. Le titre même de l'*Epitome* qui a été tirée de cette Vie indique que celle-ci a été écrite « proxime ab obitu sancti ».

3. Notre Chronique, la chose est à noter, est muette, ainsi que celle de Silos, sur la condition que, suivant Rodrigue de Tolède, Gil de Zamora et la Chronique générale, Sanche II aurait mise à la grâce de son frère, à savoir qu'il prît l'habit au monastère de Sahagún (cf. *Bull. hisp.*, t. XI, n. 1 de la p. 273). Mais le fait est-il certain ? Ni Hildebert, ni Gilon, ni l'*Epitome* n'y font allusion. Toutefois le moine Bernoldus, qui commença sa chronique en 1072 ou 1073 et la conduisit jusqu'à

D'autres constatations nous mènent à la même conclusion. On sait que le monastère de San Salvador d'Oña avait été donné à l'ordre de Cluny par Sanche IV *(el Mayor)*, roi de Navarre, en 1033, ainsi qu'en témoigne une charte publiée par Yepes (*Coronica general de la orden de S. Benito*, t. V, f° 467[1]) et récemment par Bruel (*Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, t. IV, p. 89). Or, au § 2 du livre III de notre Chronique, la fondation de ce monastère par le comte de Castille, Sanche *(el Bueno)*, est rappelée à l'occasion de la mort de celui-ci : « sepultus est apud onie monasterium quod fecerat », passage qui ne se trouve point dans Pélage, ni le *Silense*. Et il en est de même pour le passage (*Bull. hisp.*, t. XI, p. 278, § 23) où il est dit que le comte Gonzalo et ses compagnons, tués à Roda, furent ensevelis à Oña, tandis que Ramiro l'était à Nájera. Quant à l'enterrement de Sanche IV de Navarre dans le même monastère, il en est fait mention dans le *Silense* (§ 76) aussi bien que dans notre chroniqueur (III, § 4), chose très naturelle d'ailleurs. Et il est très naturel aussi que Pélage (§ 9) et le *Silense*, non plus que notre Chronique (*Bull. hisp.*, t. XI, p. 276, § 15) n'omettent de dire que Sanche II de Castille

l'année 1100, où il mourut (*Patr. lat.* de Migne, t. CXLVIII, col. 1275, d'après Pertz, *Mon. Germ. hist. Script.*), dit ceci (à l'année MXCIII, *Patr. lat.*, col. 1414-1415 du même tome) : « His temporibus rex Hispaniae Adefonsus, in fide catholicus et in conversatione Cluniacensis abbatis obedientiarius, sepissime contra paganos pro christianis viriliter dimicavit, multasque aeclesias jamdudum penitus devastatas in pristinum statum restauravit. Ipse etiam Cluniacensi majorem aecclesiam a fundamentis aedificavit, ad cujus aeclesiae aedificationem infinitam pecuniam direxit; *qui etiam jamdudum se ibidem monachum fecisset si domnus abbas* (note de Pertz : « Hugo qui anno 1108 obiit ») *ad tempus eum sub seculari habitu retinere non satius judicaret* ». Mabillon, qui cite en partie ce texte (t. V, p. 316), le met au compte de Bertholdus, dont l'œuvre a été, comme on sait, confondue avec celle de Bernoldus, et qui du reste, contemporain de celui-ci, lui a fait des emprunts littéraux pour les années 1055-1075 (*Patr. lat.*, t. CXLVII, col. 343, notice de Pertz), mais ne parle pas d'Alphonse VI. Cucherat (*Cluny au XI° siècle*, 1851, p. 59), qui se refère à Mabillon, n'a pas rectifié l'attribution. Quoi qu'il en soit, il y a un texte antérieur à notre Chronique et à celle de Silos, et l'on y voit une allusion assez nette à une vocation présentée comme nullement forcée, et au contraire comme contrariée. Ce n'est pas tout à fait ce que nous trouvons dans Rodrigue et Gil, mais ce n'en est pas très loin non plus. Alphonse pouvait avoir pris son parti de la condition imposée et fait contre mauvaise fortune bon cœur. En tout cas je m'étonne que notre Chronique et celle de Silos ne disent rien du tout de cela. Serait-ce une légende clunisienne née hors d'Espagne, à la suite de quelque fausse interprétation ?

1. Mabillon en cite une partie dans son *Elogium* d'Odilon (*Patr. lat.* de Migne, t. CXLII, col. 867).

y fut enseveli également. L'essentiel, pour notre thèse, c'est que notre Chronique ne l'oublie point.

Un autre monastère figure parmi ceux qui appartiennent aux Clunisiens, c'est celui de San Pedro de Cardeña qui leur fut donné en 1142 par Alphonse VII (cf. la charte dans Bruel, t. V, p. 423[1]). Or, l'ensevelissement du comte García Fernández dans ce monastère, est mentionné dans notre Chronique par deux fois (II, § 85 et III, 1); il l'est aussi, d'ailleurs, dans le *Chronicon Burgense* et les *Annales Compostellani*, probablement postérieurs[2]; et le « peuplement » du même monastère est placé (II, § 47) en l'année 875 (Era DCCCCXIII; en 899 dans les *Annales Compostellani* et la Chronique de Cardeña[3]).

*
* *

Mais je ne crois pas pour cela que la Vie de Ferdinand I soit du même auteur que la partie qui comprend, dans notre Chronique, les règnes de Sanche II et d'Alphonse VI. Ce qui m'empêche de le croire, c'est d'abord le passage que l'on trouve gratté et corrigé par une main postérieure, dans A 189, mais que G 1 nous a permis de reconstituer, et d'après lequel Alphonse aurait été l'aîné de Sanche. Or, le contraire est dit dans la Vie de Ferdinand I, aussi bien dans le texte de Silos que dans le nôtre, qui ne présente que des variantes de forme[4]. Nous avons donc sûrement affaire à un continuateur, dont

1. Voir aussi la lettre par laquelle le pape Lucio II, en 1144, enjoint à l'évêque de Burgos de remettre l'église de *Caradigua* (mauvaise lecture pour *Caradigna*) aux Clunisiens « ad reformandam ibidem religionem » (*Patr. lat.* de Migne, t. CLXXIX, col. 928); et enfin les lettres de confirmation de Pierre, évêque de Burgos (Bruel, t. V, p. 541 et 542), postérieures à la mort d'Alphonse VII (1157).

2. Ces chroniques vont l'une jusqu'en 1212, l'autre jusqu'en 1248, et il me paraîtrait tout à fait injustifié de placer la rédaction ultime de notre Chronique après l'une quelconque de ces deux dates. La phrase où il est question de la mort et de l'enterrement de García Fernández étant presque identique dans les trois textes, ou bien elle provient d'un quatrième, inconnu, ou bien elle est due aux rédacteurs de notre chronique.

3. Cf. Muñoz, *Dicc.*, *Cardeña*, n° 1, où il est question d'un ouvrage publié en 1594, qui place la restauration de ce monastère en 883 et l'attribue au comte Diego Porcelos.

4. « *Interea Santia Regina concepit et peperit filium* qui *santius* est vocatus. *Deinde filiam edidit nomine geluira.* Deinde *rursum* concipiens genuit *filium aldefonsum.* Ad ultimum *garsiam minimum genuerunt...* » (Cf. § 81 de Silos; je mets en italique les mots qui s'y retrouvent).

l'assertion à cet égard, formellement contredite encore par Pélage, et par le *Silense* dans son introduction[1], s'explique ou bien par l'ordre dans lequel les trois frères sont nommés dans un autre passage de la Vie de Ferdinand[2], ou par l'aberration d'un Léonais trop fervent, se refusant à admettre que le Léon ait été la part du cadet et non de l'aîné.

Que ce continuateur lui-même soit léonais (c'est-à-dire du royaume de Léon), ce qui nous autorise à le croire, c'est d'abord le parti pris évident chez lui d'innocenter Alphonse en ce qui concerne l'emprisonnement et la mort de son frère Garsias (§ 3 et 25). C'est aussi (et ceci donnerait à penser qu'il vivait à Léon même), que seul il donne (§ 3), pour la mort de Sancha, femme de Ferdinand I, la date complète que Risco (*Historia de la ciudad y corte de Leon y de sus reyes,* p. 278) a relevée dans l'obituaire de San Isidro de Léon. De part et d'autre on lit en effet *VII idus novembris* (Era MCV). — Luc de Tuy, qui avait été chanoine à Léon, dit, il est vrai (d'après l'édition Schott-Mariana), *sexto Idus Nouembris*, mais il peut y avoir là une erreur de transcription ou d'impression.

Nous sommes certains que la Vie de Ferdinand a été écrite après l'époque où fut introduit le rituel romain, puisque l'auteur, nous racontant que la nuit de Noël, trois jours avant sa mort, le roi chanta les matines avec le clergé, a soin de rappeler qu'*alors* on suivait le rite tolédan. Or, c'est en 1077, ou l'année suivante (cf. *Bull. hisp.*, t. XI, p. 277, note 2; Bruel, t. IV, p. 553, lettre d'Alphonse VI, qu'il faut dater de 1077 et non de 1070), que le rite romain fut adopté ; il est vrai que d'après le privilège de Sahagún dont parle Villanueva (*Viage*, t. III, p. 186), ce serait en 1080. En tout cas, la mesure ne fut générale qu'après la prise de Tolède.

Quant à l'époque où fut rédigée la Chronique dite de Silos,

1. « ... genuitque ex praedicta Sancia Regina filios, Urracam, Sancium, Adefonsum, Garseam, et Geloiram » (Pélage, § 7). Cf. Silos, « ... primogenito Sancio... » (§ 8).

2. « Aldefonsum itaque, quem prae omnibus liberis carum habebat, campis Gothorum praefecit, atque omne Legionensium regnum suae ditioni mancipavit. Constituit quoque Sancium primogenitum filium suum super Castellam regem » (§ 103).

des deux indications que Flórez (*Esp. sagr.*, p. 257, n° 4) tire à ce sujet du texte même de cette chronique, il y en a une qui n'est valable, si elle l'est, que pour la Vie de Ferdinand, c'est celle que fournit le passage du § 100, où il est dit : « Haec ab illis sunt nota, qui praesentialiter se audisse testati sunt » (cf. plus haut), cela à propos de l'invention du corps de saint Isidore (même texte dans la Chronique léonaise). L'autre passage est dans le préambule du prétendu *Silense*. C'est celui où, faisant l'éloge des vertus d'Urraca, sœur d'Alphonse VI, ce moine ajoute : « Quippe quod experimento magis quam opinione didiscimus » (§ 12). Or celle-ci est morte en 1101. Et même, s'il était démontré historiquement qu'elle a bien fait assassiner Sanche, on pourrait en conclure que son panégyriste, dont la bonne foi paraît entière, ne l'aurait donc connue que lorsqu'elle s'était assagie avec l'âge; et lui-même pouvait être jeune alors. Il paraît donc bien, comme le voulait Flórez, avoir écrit dans la première moitié du XII[e] siècle, sous Alphonse VII.

La Chronique léonaise, si l'on considère la date la plus récente qui y figure comme appartenant à la rédaction primitive, et non comme faisant partie d'une addition marginale passée ensuite dans le texte (cf. *Bull. hisp.*, t. XI, p. 260 et 280), aurait été écrite après 1159. Elle peut donc, en somme, être d'assez peu postérieure à la Chronique dite de Silos, comme à celle de Pélage, qui mourut en 1153 ou en 1143 (cf. *ibid.*). Mais rien ne nous permet de préciser davantage.

*
* *

Quelle que soit la date où fut rédigée ou compilée cette chronique, une chose me paraît certaine, c'est que déjà à cette époque, la légende avait ajouté ses broderies à l'histoire des événements qui s'étaient passés durant le court règne de Sanche II. Le curieux dialogue qu'échangent ce roi et Rodrigue Campeador (§ 7), le combat de celui-ci contre quatorze Léonais (§ 9), semblent bien des épisodes d'épopée. Je ne sais si le rôle qu'y joue Urraca est également épique ou s'il n'est pas tout simplement historique. J'ai déjà eu l'occasion de

m'expliquer là-dessus [1]. Ce qui me paraît bien épique encore, c'est la poursuite du Cid courant après Vellido, et surtout ce détail (dont on retrouve quelque souvenir un peu transformé dans la Chronique générale, ch. 836), à savoir que le Cid, voyant fuir le traître, s'élança sur un cheval sans selle (*nudo insiliens equo*), le sien probablement, que les écuyers étaient en train de panser (§ 14). La Chronique générale transforme la chose en disant que, ayant demandé son cheval, le Cid ne laissa pas le temps de lui chausser les éperons [2], tandis que Gil attribue l'avance de Vellido à une chute du cheval que montait Rodrigue : on voit qu'il y a eu des variantes.

Voici encore une singulière histoire (§ 16), qu'on ne trouve pas dans la Chronique dite de Silos, et qui reparaît dans Luc, Rodrigue de Tolède et la Chronique générale. Un jour qu'Alphonse était avec le roi de Tolède, en présence d'un grand nombre de vieillards et de sages, on vit ses cheveux se hérisser et se maintenir droits une heure durant. Augurant de là qu'il deviendrait roi de Tolède, les Maures conseillèrent à leur maître de le faire tuer. Luc et Rodrigue ne disent pas que cette démonstration capillaire ait duré une heure, mais ils ajoutent qu'Almaimon ayant voulu de la main ramener les cheveux d'Alphonse à leur position naturelle, ceux-ci se rebellèrent encore davantage. Et la Générale relie cette histoire à celle d'un songe raconté par un Maure, lequel avait vu Alphonse entrant à Tolède à cheval sur un porc. Il y a là évidemment une légende. Avait-elle une origine arabe et tolédane? Etait-ce une épisode d'épopée? C'est à quoi je ne saurais répondre. Mais il me paraît difficile d'y voir quoi que ce soit d'historique.

Il est à noter que dans notre Chronique on ne voit trace des beaux épisodes du *reto* et du champ clos (Arias González et Diego Ordóñez ne sont même pas nommés), non plus que du serment d'Alphonse entre les mains du Cid.

1. V. *Bull. hisp.*, t. XIII, p. 81.
2. La Chronique générale déclare emprunter à Rodrigue de Tolède un détail complémentaire, c'est que le Cid, n'ayant pu atteindre Vellido, « maldixo... a todo cauallero que sin las espuelas caualgasse ». Or rien de tel dans le texte latin de Rodrigue. C'est donc à une « traduction » ou refonte castillane que les auteurs de la Chronique générale ont eu affaire.

On peut en conclure que, au moment où écrivait l'auteur, l'histoire s'était déjà compliquée d'épopée, mais que l'épopée n'était encore ni fixée ni complète. Nous y voyons pourtant déjà la figure du Cid en plein épanouissement épique.

Quant aux vers qui émaillent le texte, précisément dans la partie qui a trait à Sanche, Alphonse et Rodrigue, n'est-il pas légitime d'y retrouver les restes de quelque épique latin, écho monacal et érudit de l'épopée populaire dont la Chronique générale nous a transmis plus abondamment les épisodes, et que M. Ramón Menéndez Pidal a su y retrouver. A la même source aurait puisé le prétendu *Silense*, qui y a pris un hexamètre montrant l'agonie de Sanche, et peut-être encore une fin d'hexamètre. Il est à noter qu'on ne voit de ces vers, dans la Chronique léonaise, que dans la partie qui a trait à Sanche II et Alphonse VI, celle que j'ai publiée dans le t. XI du *Bulletin hispanique,* et dans la Vie de Ferdinand I, qui se retrouve littéralement dans le *Silense.* Abstraction faite de cette Vie, ces différents vers peuvent se répartir en trois groupes :

1° Bataille de Golpejar.

Quo miseri fugitis? uel que uictoria uobis... (*Chr. léon.*, § 9.)
Stulte quid insequeris capti uestigia regis?... (*id.*, *ibid.*)
. . . . equum calcaribus urgens... (*id. ibid.*)

2° Siège de Zamora et mort de Sanche.

. . . . . . magnam succensus in iram... (*id.*, § 13.)[1]
perfos[s]us, vitam pariter cum sanguine fudit. (*Silos*, § 10.)
Nec mora, fit clamor, tolluntur ad ethera uoces.
Turba ruunt. . . . . (*Chr. léon.*, § 15.)
Turbat eos regis mors inopina sui. (Pentamètre, *id. ibid.*)

3° Ordalie des deux rituels.

Ad libitum regum flectantur cornua legum[2]. (*Ch. léon.*, § 19.)

En se repérant sur ces jalons[3], on en arriverait à supposer

1. Le manuscrit G 1 permet de restituer le passage, qu'on lit ainsi dans A 189 *magnam succensus iram.*

2. « Allá van leyes do quieren reyes. » Rodr., VI, 26 : « Quo volunt Reges vadunt leges. »

3. Je l'ai dit (*Bull. hisp.*, t. XI, p. 263), on pourrait penser à des emprunts faits aux poètes latins. Mais pas plus dans Lucain, Valerius Flaccus, Silius Italicus, Stace, Claudien, que dans l'*Ilias latina* d'Italicus (Pindarus Thebanus) et l'*Alexandreis*

un poème dont Alphonse VI serait le centre. On ne voit pas bien en effet en quoi l'affaire du rituel mozarabe se rattacherait à une épopée dont les héros seraient Sanche ou le Cid, ou bien dont le sujet serait le siège de Zamora. Il est vrai que le dernier vers peut avoir été emprunté à un poème distinct. En tout cas, ces quelques vers n'ont rien d'équivalent pour le sens, dans le récit de la Chronique générale, ni par conséquent dans le *Cantar* que croit y retrouver M. Julio Puyol y Alonso.

Quant à la Vie de Ferdinand, voici les fragments que j'y ai relevés :

. . . . (equum) suum calcaribus urget (*Silos*, § 79; *Chr. léon.*, III, 9.)
. . . . . Interea labentibus astris
. . . Sol primo clarus patefecerat orbem
(*Silos*, § 89, même texte dans A. 189.)

Enfin il y en a un dans l'espèce de prologue où le *Silense* raconte la lutte des fils de Ferdinand I :

. . . Tanta fuit discordia fratrum (§ 8).

Là, du reste, il n'y a pas de vers entier[1].

de Gautier de Châtillon, je n'ai relevé autre chose que deux groupes de deux ou trois mots, qui sont d'une part *ad aethera uoces* (Silius Italicus, *Punica*, IX, 305; cf. *Pharsale*, III, 540 : *in aethere uoces*); *aethera uoces* (*Argonautiques*, II, 41); et d'autre part *nec mora*, cliché maintes fois employé (*Pharsale*, IV, 445; *Punica*, XIV, 580; *Achilléïde*, I, 4; I, 558; *Thébaïde*, II, 513; VI, 813; IX, 834; *Ilias latina*, 120, 225, 579; *Alexandreis*, dans la *Patr. lat.*, t. CCIX, v. 401, 1177, 1586, 2399, 2615, 2672, 2917, 4073, 4858, 5102, 5420; très fréquent du reste dans la prose du Moyen-Age). Et c'est tout. Je n'ai rien trouvé dans l'*Enéide*, à part *uitam cum sanguine fudit* (II, 532) : le poète qu'a pillé le chroniqueur a donc pillé lui-même Virgile ; c'est tout ce qu'on peut en conclure.

1. Seuls, les deux fragments *Sol primo clarus patefecerat orbem* et *Tanta fuit discordia fratrum* ont été notés par A. Huici au t. II, p. 7 de *Las Crónicas latinas de la Reconquista*, publication bizarre qui porte comme sous-titre *Estudios prácticos de latín medioeval* (Valencia, 1913), et où l'on trouve les chroniques publiées par Flórez dans l'*España sagrada : Chronicon Burgense, Annales Complutenses, Chronicon Complutense, Annales Compostellani, Chronicon Compostellanum, Chronicon Cerratensis, Chronicon Domini Johannis Emmanuelis, Chronicon Albeldense, Sebastiani Chronicon, Chronicon Sampiri, Chronicon Pelagii, Anales toledanos, Cronicon de Cardeña* (t. I); *Monachi Silensis Chronicon, Chronica Adephonsi imperatoris* (t. II). L'auteur se contente de reproduire Flórez en le corrigeant comme il peut, n'ayant vu aucun manuscrit. Quelques rapprochements, surtout avec la Chronique générale (texte de M. Menéndez Pidal), quelques éclaircissements par-ci par-là, et c'est tout pour le commentaire critique et historique. Ce qu'on trouve en abondance, et systématiquement abondant, ce sont les temps des verbes, exemple : *comburo, comburere, combusi, combustum ; refero, referre, rétuli, relatum.* En tête du tome I, il y a un précis de grammaire latine. Et enfin, les textes sont publiés une première fois en page paire, puis en regard une seconde fois, en page impaire, avec la traduction espagnole interlinéaire, de telle manière que le texte latin adopte cette fois la construction castillane. M. Huici nous

Mais ce ne sont pas seulement ces quelques vers, *disjecti membra poetae,* qui nous avertissent de l'existence d'un texte latin versifié, connu des deux clercs de Léon et de la *Domus Seminis*. C'est aussi le ton épique de leur prose à tous deux, non pas toujours, mais par moments, dans tel passage qui, ou bien a un caractère particulièrement épique, ou bien se prêtait plus spécialement aux développements emphatiques : par exemple la description du tumulte causé dans le camp de Sanche par sa mort imprévue, chez l'un et l'autre chroniqueur.

G. CIROT.

annonce un Luc de Tuy et un Rodrigue de Tolède. Je me demande combien ils lui prendront de volumes avec ce système. Et je me demande aussi quel profit les érudits tireront d'une telle publication, à moins qu'ils n'en soient à apprendre leur rudiment. L'éditeur a rangé ses textes par ordre de difficulté! Il répondra que ce qu'il a voulu, c'est enseigner en effet le latin, et faciliter à ses compatriotes la lecture de l'histoire nationale, dans les textes originaux. Soit, mais il pouvait se dire qu'il y a des grammaires et des dictionnaires et que mettre régulièrement les temps des verbes irréguliers en note ne donnerait pas aux étrangers une haute idée de la culture espagnole.

P.-S. — M. Morel-Fatio veut bien me communiquer la teneur de deux articles qu'il a relevés dans un catalogue de vente daté de Madrid 1677 et intitulé *Museo o Biblioteca selecta de el Exc^mo Señor Don Pedro Nuñez de Guzman, marqués de Montealegre y Quintana... Por el licenciado Don Joseph Maldonado y Pardo.* Les deux articles se suivent immédiatement dans la section des manuscrits, au f° 112 :

« Historia antigua, que comiença desde el Rey Don Pelayo, hasta el Rey Don Fernando el Primero, escrita en lengua Latina por un monge Benito, hijo de la Casa de Santo Domingo de Silos : contiene tambien la historia del despensero, y vn papel del Obispo Don Lope de Barrientos, Sobre si son capaces de gozar Prebendas Eclesiasticas los descendientes de Iudios, en 4. M. S. »

« Cronica de Iulian Perez, que acaba en Don Alonso el Sexto. Tres fragmentos pertenecientes a la historia de aquellos tiempos. El Autor no conocido. del Orden de San Benito, hijo de la Casa de Santo Domingo de Silos, que trata de la vida de Don Alonso el Sexto. Historia del Despensero mayor de la Reina Doña Leonor desde el Rey Don Pelayo, hasta D. Iuan el Primero, 4. M. S. »

Il est probable que l'un de ces manuscrits, le premier de préférence, est celui que Nic. Antonio signale comme ayant fait partie de la bibliothèque de la veuve du troisième marquis de Montealegre (sans doute avant la vente de 1677, qui la dispersa), et auquel il est fait allusion dans la note marginale du ms. V 183 (cf. p. 271-2, note). Mais bien que le F 181 contienne aussi en second lieu (fol. 60-154) la Chronique du *Despensero*, je ne puis l'identifier avec l'exemplaire Montealegre, car, sauf erreur de ma part, il ne contient pas le *papel del obispo Barrientos.*

Quant au second des manuscrits portés au catalogue Montealegre, il parait avoir contenu, avec la même *Historia del Despensero*, la Chronique dite de Silos, mais en trois fragments, soit que ce texte y fût encore plus incomplet que celui qu'a édité Flórez, soit que le caractère fragmentaire qui le distingue y fût plus nettement marqué par la séparation des morceaux. D'autre part, a-t-il pour titre *Cronicon de Iulian Pérez* ? ou bien ces *Tres fragmentos* sont-ils le second texte du recueil ? Ce qui suit, « El autor *no conocido*, del Orden de San Benito, hijo de la casa de Santo Domingo de Silos », prouve que le Julian Pérez et ces fragments anonymes sont deux textes distincts, malgré ce qu'on pourrait croire au premier abord. Je ne puis identifier ce manuscrit, mais il n'est pas bien ancien, puisqu'il contient le Julian Pérez, qui est un faux, ou de Higuera, ou de son confrère et compère, le jésuite Francisco Portocarrero (cf. mon *Mariana historien*, p. 59-63 et 230), ou de quelqu'un de leur bande.

LE PREMIER TÉMOIGNAGE ESPAGNOL

SUR LES

INTERROGATOIRES DE LUTHER A LA DIÈTE DE WORMS

EN AVRIL 1521.

Ce document d'un certain intérêt historique a été publié, il y a tantôt vingt ans, dans les Actes des diètes allemandes sous le règne de Charles-Quint[1], mais, par malheur, d'après une copie moderne assez fautive du ms. Egerton 307[2]. J'en ai trouvé un autre exemplaire beaucoup plus ancien et plus correct aux Affaires Étrangères, dans le volume *Mémoires et documents. Espagne*, 217, fol. 273 et suiv., et il m'a paru à propos de le réimprimer. A vrai dire, ce récit n'a pas un caractère très personnel et ne contient que peu de traits qu'on chercherait en vain ailleurs, chez tel ou tel autre témoin des événements qui se passèrent à Worms en avril 1521. Toutefois on y note quelques impressions assez vives des fameuses séances du 17 et du 18 avril, transcrites en termes que seul un Espagnol pouvait employer et qui rendent une image fidèle de ce qu'il avait ressenti.

L'éditeur du tome II des *Reichstagsakten* s'est demandé si le morceau émane de Lorenzo Galindez de Carvajal, le célèbre jurisconsulte et conseiller de Ferdinand le Catholique et de Charles-Quint, dont plusieurs écrits figurent dans le ms. Egerton 307. Cette conjecture n'a rien d'inadmissible. En effet, Carvajal suivit l'empereur aux Pays-Bas et en Allemagne et revint avec lui en Espagne en 1522. Il avait la plume alerte, comme le prouve son fameux rapport à Charles-Quint sur les membres du Conseil (*Col. de doc. inéditos*, t. I, p. 122). Mais Charles était accompagné de divers Espagnols, à l'un ou à l'autre desquels on peut aussi bien attribuer le morceau, qui ne porte pas, à proprement parler, l'estampille officielle : on y doit voir plutôt une sorte de bulletin destiné à faire connaître aux Espagnols les résultats de la comparution de Luther, à les instruire des sentiments de l'empereur et à les rassurer sur la conduite qu'il se proposait de

1. *Deutsche Reichstagsakten unter Kaiser Karl V. Zweiter Band bearbeitet von Adolf Wrede*, Gotha, 1896, n° 88.

2. D'après le catalogue de Gayangos (*Catalogue of the manuscripts in the spanish language in the British Museum*. t. I, p. 209), le manuscrit serait du XVIII° siècle ; d'après l'éditeur allemand, du XVII°.

tenir à l'endroit du moine révolté. Du bulletin en question un imprimeur aurait fort bien composé qnelqu'une de ces plaquettes en caractères gothiques, comme nous en possédons un certain nombre pour la première moitié du XVIe siècle, et peut-être en effet la *Relación* a-t-elle été imprimée à cette date. Je n'ai pas poussé très loin mes recherches pour m'en assurer, mais en tout cas, si la plaquette a été vraiment exécutée, elle est des plus rares, et comme, d'autre part, le recueil des *Reichstagsakten* ne se trouve pas à la portée de beaucoup d'hispanisants, la réimpression du morceau se justifie assez bien.

L'exemplaire des Affaires Étrangères forme un petit fascicule de six feuillets, cotés 273 à 278, lesquels ont fait partie d'un ancien volume relié de mélanges, comme l'indiquent leur tranche verte et deux anciennes paginations (258-263 et 151-156, cette dernière du XVIIIe siècle). Après les derniers mots du récit concernant Luther, suit immédiatement la copie d'une « Carta en la qual se refiere lo que pasó en el saco de Roma el año de quinientos e veynte y siete », dont la dernière phrase, interrompue au bas du fol. 278vo, se termine ainsi : « el lunes siguiente por la mañana, que fueron seis del presente, por lo mas fuerte de Roma entre Belbed... » L'écriture du fascicule remonte au moins au milieu du XVIe siècle, et pourrait être même contemporaine des événements[1]. Le scribe qui a tenu la plume manquait d'instruction. Outre les formes vulgaires, telles que *ylectores*, *rebusto*, *yñorança*, *abobinable*, *ancia*, *avangelio*, *piadad*, *pertinancia*, deux mots latins, transcrits *pacen* et *coran*, rappellent la prononciation des illettrés d'Espagne; mais la teneur du récit n'a pas été altérée.

Après le compte rendu des deux interrogatoires de Luther, des 17 et 18 avril 1521, qui ne s'écarte guère pour les faits de l'écrit *Acta et res gestae D. Martini Lutheri in comitiis Principum Vuormaciae*, publié en mai 1521 (voir le n° 79 du tome II des *Reichstagsakten*), notre *Relación* reproduit en espagnol le discours que l'empereur, dans la matinée du 19 avril, fit lire d'abord en français, puis en allemand. Cette traduction fort médiocre a dû être faite au pied levé par quelque secrétaire espagnol sur le texte français ou « bourguignon », comme on appelait alors le français parlé à la cour impériale[2]. Viennent

1. Il convient d'avertir que le titre du premier morceau (*Relacion*, etc.) comme celui de la lettre sur le sac de Rome sont d'une autre main que les textes.

2. Sur les diverses rédactions de ce discours, la lettre de Hieronymo de' Medici di Lucha à Frédéric Gonzague, marquis de Mantoue, écrite à Worms, le 19 avril 1521, donne les éclaircissement suivants : « Questa matina... sua Mtà avendo una scritura in mano disse : « Io gli ho pensato e deliberato come è qui scritto, e benchè sia in lingua Borgognona, a voi la farò legere in lingua Germanica. » Et così fece legere una littera, quale era di sua propria mano; et mi afferma un suo secretario, qual era presente quando la scrisse, esser stata composta da sua Maestà senza consulta di persona alcuna; quale io ho veduta de propria mano dil rè et udita leger da quel secretario in lingua Castigliana, in la quale pur qualche cosa intendo. » (*Reichstagsakten*, t. II, n° 193.)



ensuite quelques renseignements sur les placards qui furent affichés sur les murs de Worms par les partisans de Luther, ainsi que sur la démarche de plusieurs princes et électeurs auprès de Charles, pour qu'il consentît à reprendre les négociations avec le novateur. Puis l'auteur mentionne l'arrivée à Worms d'une lettre du Conseil d'Espagne, invitant l'empereur à sévir, et termine par ce qui s'est passé depuis le 26 avril jusqu'au « jour d'aujourd'hui 16 mai ».

Ce qui remplaça bientôt, pour les Espagnols du XVIe siècle, la narration très sommaire dont je viens de donner l'analyse, — que cette narration ait été imprimée ou ait simplement circulé à l'état manuscrit, — ce fut le récit plus circonstancié de Gonzalo de Illescas, dans la seconde partie de son *Historia pontifical y católica*. Je n'ai pas à rechercher ici d'où procède la version qu'Illescas donne des incidents de Worms, mais il ne semble pas s'être servi de notre relation ; même pour le discours de l'empereur, qu'il reproduit en entier, il a eu, semble-t-il, une autre source. De plus, selon son habitude, il ajoute de son propre fonds et enjolive. En somme, son récit est trop dérivé et a subi trop de remaniements pour qu'il y ait lieu de lui reconnaître une réelle valeur historique à côté du bulletin rédigé sur place, de première main, et qui, à cause de cela, mérite d'être remis en lumière, comme résumant bien l'opinion espagnole à l'endroit de la célèbre joute oratoire de Worms.

A. MOREL-FATIO.

RELACION DE LO QUE PASSÓ EL EMPERADOR EN BORMES CON LUTHERO. 1521[1].

En Vormes, a diez y siete de abril deste año de mill y quinientos y veynte y un años, en las casas episcopales donde el emperador don Carlos, rrey d'España, nuestro señor, posa, en presençia de su sacra, çesarea y catholica mag^d y de los prinçipes ylectores del ymperio, espeçialmente estando presentes los arçobispos de Magunçia, Colonia y Treveres, y el Conde palatino y marques de Brandanburque y duque de Sassa y muchos otros prinçipes y señores eclesiasticos y seglares de Alemaña y de otras naçiones, en un lugar baxo, adonde se acostunbrava tener consejo de Alemaña, a la ora de las

1. Il a paru inutile de signaler les mauvaises leçons de l'édition des *Reichstagsakten* : je me bornerai à discuter quelques corrections proposées par l'éditeur. J'ai respecté l'orthographe du document, mais en y introduisant de la ponctuation, quelques accents, des parenthèses et des crochets pour les lettres à supprimer ou à ajouter.



bisperas, que seria a las quatro oras despues de medio dia, fue traydo un onbre, que todos llamavan por nonbre Martino Luterio, de edad de quarenta años, poco mas o menos, rrebusto en el gesto y cuerpo, y en los ojos no bien señalado, el senblante movible que tirava a liviandad; traya vestido un abito de la orden de Sancto Agustin con su çinta de cuero, la corona grande y rrezien hecha, el cabello cortado muy alto, mas de la comun proporçion, y un rrey de armas delante dél que lo guiava. Tras él venian seis o siete honbres, los quales se metieron juntos con él con tanto ynpetu y fuerça que apartaron a todos los que hallaron delante : deçian algunos de los que alli se hallaron que eran sus dicipulos. Luego se hiço gran silençio y se levantó un secretario del cardenal de Gursa, que se llamava Magimiliano[1], y tomó en sus manos un volumen de libros mediano y leyo los titulos de las materias de lo que cada uno contenia, los quales libros estavan ynpresos en molde. El abctor dellos se deçia ser el mesmo Martino Luterio, y, leydos los dichos titulos, el dicho Luterio dixo : « No estan ay todos mis libros. » Y luego se levantó uno que dixeron ser ofiçial del arçobispo de Treveres[2], onbre de gran estatura, y en boz alta, sonora y asaz yntelegible propuso lo que luego se dira, primero en latin y lo mismo tornó encontinente a rreplicar en lengua alemana, porque todos pudiesen bien entender. El efecto del latin en lengua española es este : « Martino Luterio, ya sabe vuestra paternidad a lo que sois llamado: quierese ynformar e saber Su Mag^{d} y los prinçipes ylectores y los otros prinçipes del estado del sacro ynperio si estos libros, que comunmente dizen que los ordenastes y conpusistes, cuyos titulos se an leydo en vuestra presençia, los heçistes vos; lo segundo, quiere saber si perseverais y estais en lo que en ellos se contiene, o si quereis rretratarlo o apartaros dello, como cosa ynsana y eretica; y mirá mucho en esto y el peligro que destar y perseverar en ello se sigue, asi a vuestra conçiencia como a las animas de muchos que en

1. M. A. Wrede suppose qu'il s'agit ici du secrétaire impérial Maximilianus Transsilvanus.
2. Jean von Eck.

estas partes aveis traydo e conduzido a esta falsa doctrina. Encarganos y exortanos que lo mireis con atençion y no seais causa de tanto danpno y mal como dello se siguiria si perseverasedes en ello. » Acabadas estas palabras, el dicho Martino Luterio, que estava en pie, hiço su acatamiento al emperador y dixo que : rrespondiendo a las dos cosas que le eran preguntadas, quanto a lo primero, deçia y confesava que [a]quellos libros eran suyos y él los avia conpuesto y fecho, lo qual él no podia ni aun queria negar ; a lo segundo, dixo que lo que le preguntavan era cosa de gran ynportançia y gravedad y que por quél entendia rre[s]ponder verdad, pedia que le diesen de termino hasta otro dia siguiente, porque con mas deliberaçion pudiese confesar lo que deviese, lo qual él no entendia negar. Traxo por autoridad aquello del evangelio : *Qui me confitebitur coran hominibus, ego confitebor ipsum coram patre meo qui in çelis est.* Esto dixo en latin una vez, y otra en lengua alemana, segun deçian los que la entendian, con mucha ancia y poco sosiego de su senblante y gesto, y mostrando plazer [1] en el meneo y rrostro. Sobre esto avido acuerdo por el emperador con los que con él estavan, mandó que aquel ofiçial le tornase a rreplicar, lo qual él hiço en latin y aleman. El efecto de la rreplica fue que avia oydo su rrespuesta asi en el primer articulo como en el segundo e que, quanto al segundo, no enbargante que lo que se le preguntava(n) eran cosas notables [2] de su mesmo hecho, en que no podia pretender yñorança, por donde luego deviera rresponder sin pedir otra dilaçion, pero que Su Mag[d], husando de clemençia, le plazia de alargar el termino para otro dia a la mesma ora, en que viniese sinplemente rrespondiendo si estava en aquello que estava escrito o lo rrevocava : lo qual se haçia usando con él de mucha clemençia e piadad, e que todavia le exortava y rrogava mirase quanto daño y peligro estava aparejado de su dotrina por toda Alemaña y aun por todo el mundo, si no

1. Il n'y a aucune raison d'introduire *poco* avant *placer*, comme le voudrait M. Wrede. Luther parla alors avec beaucoup d'animation et de crânerie, comme en témoigne le nonce Jérome Aleandro : « El pazzo era entrato ridendo et coram Cesare girava el capo continuamente quà et là, alto et basso » (*Reichstagsakten*, t. II, p. 549, note 2).

2. Inutile de corriger *notorias*.

tornase a sí y se confirmase con la santa madre yglesia catholica y apostolica. Y con esto por este dia se acabó el abcto y el emperador subio a çenar, y todos los otros prinçipes y eletores se fueron a sus posadas.

Otro dia siguiente, que fue jueves diez y ocho del mes de abrill, en la mesma casa episcopal, en una sala baxa grande, se puso la silla y estrado rreal, do se junctó gran copia de xentes, Alemanes, Españoles [y] de otras naçiones; e seria a la ora de las seis despues de medio dia, quando el enperador nuestro señor, aconpañado de los dichos electoros y de otros prinçipes, grandes e perlados y cavalleros, deçendio a la dicha sala, y era tanta la gente que, sino fue la persona rreal, ninguno apenas se pudo asentar en lugar, y, fecho silençio, fue luego traydo el dicho monje fray Martino Luterio, el qual propuso primero en lengua alemana y despues en latina. En efecto dixo que, ante todas cosas, pedia perdon si no hablase con el acatamiento y rreverençia que devia o no diese aquel onor y cortesia a Su Mag^d y a los prinçipes, que con él estavan, que meresçian; que aquello lo atribuyesen a no se aver criado en corte, sino aver bibido siempre en su ençerramiento y rrecogimiento monachal [1], y que ansi mismo todo lo que dixese y avia dicho hasta alli avia de ser y fuese a gloria y onor de Dios y de su yglesia, y que el dia pasado le avian sido puestas dos preguntas : la una, si [2] aquellos libros cuyos titulos se avian leydo publicamente eran suyos; lo segundo, si entendia estar en lo que se entendia en ellos, o rrevocarlo y rretratarlo. Y que agora, rrespondiendo al primero, deçia quél avia escrito los dichos libros en estilo façil y claro, y los quales eran libros por él fechos y conpuestos, si alguno falsamente no avia metido algun cuaderno o hoja en medio, y que no entendia ni queria negar aquellos libros, e otros de que no se haçia mençion, ser suyos, e que si algunas cosas avia escrito contra nuestro muy santo padre Leon deçimo era porque via toda esta naçion alemana vexada y tiranizada por muchas maneras en Roma. E quanto a lo segundo, dixo que los actos y obras de Christo

1. Le ms. porte *manochal*.
2. Ms. : *que*.



avian de ser nuestro exemplo e dotrina, el qual avia dicho en el avangelio : *Si male locutus sum, testimonium peribe de malo*, etc., y que si [a] alguno[1] le paresçia quél avia escrito o dicho mal, que le arguyese e lo fundase por la sacra Escritura del nuevo o viejo testamento y quél rresponderia; y que, siendo convençido, quél rrevocaria su herror y no de otra manera. Y que a la exortaçion que le avia sido hecha el dia antes del mal que susçederia si no rrevocase lo que tenia escrito, quél rrespondia con el abctoridad del Evangelio: *Non veni mitere pacen sed gladium*, etc., y que, por eso, de aquella discordia, si alguna turbaçion se siguiese, él no tenia cargo ni culpa; y concluyendo deçia : o que le mostrasen y fundasen como era herror lo que deçia en sus libros o le diesen licencia para se bolver adonde avia venido. Y luego el dicho ofiçial del arçobispo de Treveres, que avia hablado el dia antes, en nonbre de Su Mag[d] y de los prinçipes ylectores y estado[2] del ymperio, propuso primero en latin y luego lo mismo en aleman. El efecto fue tornando a rreplicar las dos cosas que avia dicho el dia antes al dicho Martino Luterio y que agora mirase mucho que todo lo quél afirmava y ponia en los dichos sus libros que eran eregias, que en tiempos antiguos avian sido condenadas por conçilios, como lo que Johanes de Huss y otros erejes que nonbró avian afirmado, lo qual avia sido rreprovado en el conçilio constançiensi, que por esto no se avia agora de disputar de aquello que ya estava disputado y convençido por malo e rreprovado y condenado, y dello por la yglesia se avia hecho decretos santos y dicisiones muy buenas que la yglesia tenia ya aprouada[s]; y que mirase que era una pequeña cosa entre muchos mayores quél en letras y avctoridad y santimonia de vida, que avian tenido y afirmado lo contrario de lo quél deçia, cuya avtoridad estava confirmada por el martirio y la fee e confision de tantos santos pasados, y que si solo lo quél[3] deçia fuese verdad, convenia tener que aquellos nuestros antepasados de mill años a esta

1. L'introduction ici d'un *a* entre crochets n'est pas indispensable, car devant un mot commençant par *a*, l'usage supprime souvent la préposition.
2. Inutile de corriger *estados*. Cf. plus haut.
3. Ms. : *Y que solo ques el.*

parte avian sido erejes y no se avian salvado, lo qual era gran herror y temeridad que un honbre solo de poca avtoridad quisiese condenar a tantos buenos christianos y perfectos varones tan aprovados; que si el dicho Luterio tuviera e afirmara otras cosas dudosas, que no ovieran sido antes condenadas por los santos padres y conçilios pasados, que en esto era bien fuese oydo, y no en esto que afirmava e tenia en sus libros y dotrina erronea y mala, lo qual no era nuevo mas estava ya antiguamente condenado. El dicho Martino Luterio rreplicó que, sino le convençiesen por el testamento viejo o nuevo, que se afirmava todavia en lo que avia dicho y escrito y que por los conçilios no se tenia por convençido, porque en ellos avia muchas cosas herradas y contrarias unas a otras. El dicho ofiçial encontinente dixo quél y todos eran obligados a tener lo que la yglesia tenia y aprobava, y no podia ninguno venir contra los conçilios por la yglesia aprovados que no viniese contra la yglesia, y que no avia cosa herrada ni contraria en ellos y que dixese en qué por quél mostraria lo contrario. El dicho Luterio tornó afirmarse en lo que tenia dicho, y asi se dio fin con harta confusion a este dialogo tan abobinable (*sic*) con perseverançia y pertinançia del dicho Martino Lutero, y el enperador se subio a su aposento y los prinçipes y electores se fueron a sus posadas. Y toda la otra gente y el dicho Lutero, alegre y aconpañado de muchos Alemanes que le llevavan sobarcado, salio de palaçio. El qual y ellos, alçados los braços y meneando las manos y dedos a la forma que los Alemanes tienen, quando rronpen lanças, en señal de vitoria[1], le llevaron a su posada, y a la salida de palaçio los moços d'espuelas de los Españoles, que estavan esperando a sus amos a la puerta, dieron grita diçiendo : al fuego! al fuego[2]!

Otro dia siguiente, que fue viernes diez y nueve de abril

1. « El Martino, uscito fuora della sala Cesarea, alzò la mano in alto more militum Germanorum, quando exultano di un bel colpo di giostra », dit Aleandro (*Reichstagsakten*, t. II, p. 636, note). Cette façon de triompher était propre aussi aux Espagnols. Dans son récit du clystère administré au comte de Benavente, Villalobos représente le patient : « una mano levantada en alto como quien ha quebrado lanza » (*Problemas*, éd. des *Curiosidades bibliográficas* de la Bibl. Rivadeneyra, p. 447b).

2. On lit à ce propos, dans les *Acta et res gestae* : « Descendentem autem a caes. M[ie] et tribunali Hispanorum bona pars ronchis et plena subsannatione hominem Dei Lutherum longo rugitu prosequuti sunt » (*Reichstagsakten*, t. II, p. 558).



deste año de mill y quinientos y veynte y un años, por la mañana, el emperador se juntó con los dichos prinçipes y electores en la sala alta donde come y les preguntó que[1] qué les paresçia en lo de Martino Lutero, y, antes que ninguno hablase, dixo : « Aunque yo quiero deçiros mi parezer en este caso antes que oya el vuestro », e sacó un papel quél traya escrito de su letra cuyo tenor en español es este que se sigue[2] :

Vosotros sabeis que yo desçiendo de los emperadores christianos de la noble naçion de Germania, de los rreyes catholicos d'España y de los archiduques de Austria y duques de Borgoña, los quales todos an sido hasta la muerte hijos fieles de la yglesia rromana, aviendo seydo siempre defensores de la fe catholica y de las sacras çerimonias, decretos, ordenanças y santas costunbres, a la onrra de Dios, aumentaçion de la fee y salud de las animas, despues de la muerte de los quales por derecho natural y erençia nos a[n] sido dexadas las dichas santas observaçiones catholicas para en ellas bibir y morir a su exemplo, en las quales, como verdadero ymitador de los dichos nuestros predeçesores, avemos por la graçia de Dios hasta oy vevido. A esta causa yo estoy deliberado de mantener todo aquello que los dichos mis predeçesores y yo avemos mantenido hasta agora, espeçialmente aquello que a sido ordenado por los dichos mis predeçesores, ansi en el conçilio de Constança como en otros, porque çierto es que un solo frayle yerra en la christiandad, asi del tiempo pasado, mill años ha, como al presente[3], segun la qual opinion toda la christiandad estaria y avria estado siempre en herror. Por lo qual soy determinado en esto enplear mis rreynos y señorios, mis amigos, mi cuerpo, mi sangre, mi vida y mi alma, porque seria gran verguença a mi y a bosotros, que sois de la noble y nonbra[da] generaçion de Germania, que somos [por] previllejo e preheminençia singular (y) instituydos defensores e protetores de la fee catholica, que en nuestro tiempo, no tan solamente eregia, mas suspeçion della o diminuyçion de la rreligion christiana por nuestra neglixençia quede despues de nos en los coraçones de los onbres con nuestra perpetua desonrra y de nuestros susçesores. E oyda[4] la rrespuesta pertinaçe que Luterio dio ayer em presençia de todos nosotros, yos declaro que me arrepiento de aver tanto

1. L'éditeur allemand supprime à tort ici le *que* annonciatif qui s'emploie couramment avec les verbes *decir*, *preguntar*, etc. (Cf. Bello-Cuervo, § 1154.)

2. Le texte primitif français de la déclaration de Charles-Quint a été publié (d'après une copie collationnée sur l'original que conserve le Record Office) dans les *Reichstagsakten*, sous le numéro 82.

3. Il faudrait ici *del presente*; cf. le français : « tant du temps passé, mille ans et plus, que du présent. »

4. Ms. *e oydia*.

tardado en proceder contra el dicho Luterio y su falsa dotrina, y estoy determinado de no le oyr mas hablar, mas yo acuerdo que luego, segun la forma del mandamiento, sea tornado adonde vino, guardando el tenor de su salvoconduto, sin que predique ni amoneste el pueblo de su malvada dotrina y sin que procure que se haga alguna comoçion. Y, como aqui arriba es declarado, estoy deliberado de yr y proçeder contra él como contra notorio ereje, rrequeriendoos que vosotros os declareis en este caso como buenos christianos, (y) que sois obligados a lo haçer e lo aveis prometido. Fecha en Vormez, a diez y nueve de abril de quinientos y veynte y uno. De mi mano. Yo el rrey.

Otro dia siguiente, que fue sabado veynte de abril, paresçieron por la mañana carteles puestos en que deçian que quatroçientos cavalleros y diez mill onbres de pie, no se nonbrando por nonbres, estaban prestos para defender que las obras del Luterio eran buenas. Este cartel era enderezado al cardenal arçobispo de Magunçia, hermano del marques de Brandaburque, casi atribuyendole culpa de lo que Su Mag^d^ avia declarado contra Luterio.

Despues desto paresçieron por çiertas partes de la çibdad de Vormes unas figuras pintadas en papel negras y disformes y deçia la letra: *Geronimo*. Este era un nunçio espeçial del papa, que avia enbiado sobre lo del Luterio. Tanbien estavan escritas ciertas coplas en aleman en yujuria del dicho Geronimo, nunçio del papa.

A esta cojuntura fue dicho a Su Mag^d^ de parte de algunos prinçipes y eletores del ynperio que se tornase a hablar y amonestar el dicho Luterio. Su Mag^d^ rrespondio que de su parte no se hablase mas; y aunque de su parte no se le habló, pero por parte de algunos prinçipes del ynperio le fue hablado para que se rrevocase de lo que tenia dicho y escrito. El qual dizen que rrespondio que no lo podia hazer, porque a los que le avian ayudado y puesto en aquello les prometio de no se rrevocar sino perseverar todavia, por lo qual se cree que muchos le pusieron en ello para contra del papa y clerezia, yndigna[n]do al pueblo con lo quél dixese. Dixó ansi mismo el dicho Luterio que no podia rrevocarse, porque tenia lo que deçia por rrevelaçion, donde paresçe su liviandad y maldad.



En este tiempo llegó la carta del consejo[1], la qual se mostró a los nunçios del papa y a otros, los quales grandemente la a[la]baron y tuvieron en mucho y sacaron traslados para los enbiar a Roma y a otras partes.

Oy viernes[2], veynte y seis de abrill, se dixo publicamente que Su Mag[d] con consentimiento de los prinçipes y electores del ynperio avia mandado desterrar de Alemaña al dicho Luterio y se avia determinado que sus obras fuesen publicamente quemadas, porque contra su persona, por rrazon del salvoconduto y del escandalo grande que se siguiria si algo se hiçiese, en toda la naçion alemana, no se pudo por otra manera proçeder hasta ser acabados los dias del salvoconduto. Con el qual él partio de Vormes y en el camino salieron çiertos de a cavallo y le tomaron. No se sabia quien eran ni si le avian tomado para le salvar o para le dar pena conforme a sus delitos, hasta oy jueves, diez y seis de mayo, que se supo que le avian tomado aquellos de cavallo por le salvar, para que por el camino no le hiçiesen mal, pero paresçe que le dexaron en el lugar donde él yva, y los nunçios an instado[3] con su Mag[d], el qual les a prometido de lo probeer como cunple, antes que parta desta çibdad de Vormes.

1. Comme l'a indiqué l'éditeur des *Reichstagsakten*, la lettre du Conseil d'Espagne datée de Burgos, 13 avril 1521, a été publiée par Bergenroth, *Calendar of State Papers, Spanish*, supplément aux tomes I et II, n° 88. On voit par cette lettre et par d'autres de la même époque, publiées aussi dans le recueil de Bergenroth, quelle importance le gouvernement, la noblesse et le clergé espagnol attachaient à la condamnation de Luther. M. Paul Kalkoff, traducteur en allemand de notre *Relación* dans les *Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte*, n° 59, dit à tort que ces documents furent portés à Worms par « le jeune duc d'Albe ». Il n'y avait en 1521 qu'un seul duc d'Albe, D. Fadrique Alvarez de Toledo, qui résidait auprès de l'empereur. C'est lui qui fut chargé de transmettre à ce dernier la protestation des grands : « la creencia de los grandes remitida al duque dalva sobre lo de lutero » (n° 87 de Bergenroth). D'ailleurs le successeur de D. Fadrique, son petit-fils Fernando, celui que M. Kalkoff appelle « le jeune duc d'Albe », avait en 1521 quatorze ans et ne succéda à son grand-père qu'en 1531.

2. Le manuscrit Egerton porte *Y viernes*, mais l'expression est insolite. L'auteur n'a pu écrire que *Viernes* tout court, ou, comme nous l'avons dans le manuscrit de Paris, *Oy viernes*. Si l'on adopte cette dernière leçon, le morceau aurait été rédigé en deux fois, la première partie le 26 avril, jour du départ de Luther de Worms, le reste seulement le 16 mai.

3. Ms. : *instando*.

LES DROITS

DE

L'INFANTE ISABELLE-CLAIRE-EUGÉNIE

A LA COURONNE DE FRANCE

A peine la mort du duc d'Anjou (10 juin 1584) fut-elle connue à Madrid que Philippe II, en prévision du cas probable où Henri III mourrait sans héritier direct, résolut de manifester les droits éventuels de sa fille aînée, Isabelle-Claire-Eugénie, au duché de Bretagne et à la couronne de France. La simultanéité de ces deux revendications paraîtrait peut-être surprenante si l'on ne connaissait le goût du Roi Catholique pour les mesures convergentes et son habituel souci de multiplier les précautions.

Relatives à la Bretagne ou à la couronne, les prétentions espagnoles avaient une origine commune. Elles avaient été suscitées par les circonstances et étaient entrées dans la politique de Philippe II comme un expédient, non comme une « directive ». Il s'était, après coup et en considération de leur opportunité, soucié d'établir leur légitimité. D'où la lente élaboration d'une thèse juridique qui ira s'affermissant tandis que les affaires de France péricliteront. La multiplicité des enquêtes et des consultations provoquées par le Roi Catholique montre assez combien étaient peu sûres, dans la pensée du monarque, les voies ouvertes aux revendications strictement juridiques.

Quiconque scrute les mobiles auxquels Philippe II a obéi en poursuivant la justification des droits successoraux de sa fille, trouve aisément la confirmation de cette remarque. Le duché de Bretagne devait au plus haut point exciter les

convoitises de l'Espagne. C'était la province française dont la péninsule eût tiré le meilleur parti. Indépendamment des puissants liens commerciaux qui unissaient les Bretons aux Espagnols, on pouvait espérer tirer parti du profond mécontentement de la vieille province traditionnaliste et catholique à l'égard des Valois, contempteurs des privilèges octroyés par la reine Anne et suspects de compromissions avec les hérétiques. Au-dessus même de ces considérations, il y avait deux arguments d'un intérêt actuel, immédiat, qui devaient faire de la revendication de la Bretagne l'un des principaux ressorts de la politique extérieure de Philippe II. Le premier est suggéré par la nouvelle phase dans laquelle entre la question de Cambrai après la mort du duc d'Anjou. La reine-mère a pris cette place sous sa protection, en gage sinon en dédommagement des droits qu'elle prétend avoir au trône de Portugal. Or, ces droits, pour imaginaires qu'ils soient, n'en constituent pas moins depuis quelques années la base de la politique espagnole de Catherine, qui se refuse énergiquement à entrer dans une négociation où il n'en serait pas fait état. Le meilleur moyen de déjouer cette tactique n'est-il pas de s'en inspirer et d'opposer une revendication successorale à une autre? Philippe II abandonnerait sans doute les droits de l'infante sur la Bretagne pour que Catherine abandonnât ceux qu'elle prétendait avoir sur le Portugal et restituât Cambrai — restitution qui serait le profit tangible d'un échange de droits fictifs.

Le second argument — celui qui semble avoir donné toute son âpreté à la politique bretonne du Roi Catholique — procède de la grande préoccupation de la fin du règne: l'entreprise contre Élisabeth. Comment ne pas croire que Philippe II ait été séduit par les facilités merveilleuses qu'eût offertes la Bretagne à une flotte se proposant de fondre à l'improviste sur l'Angleterre? Tout eût été, dans cette province, admirablement réuni pour assurer le succès d'un coup de main: l'emplacement des ports, cent fois plus propices et moins périlleux que ceux des côtes de Galice[1], les ressources d'un

1. Cf. à ce propos Cabrera de Cordoba, *Historia de Felipe segundo*, t. III, pp. 490-491.

ravitaillement sur place pour ainsi dire inépuisable, la sécurité en cas de retraite, même précipitée, enfin l'hostilité séculaire nourrie par les Bretons contre leurs voisins d'outre-Manche.

En ce qui concerne la revendication de la couronne de France, les mobiles qui ont inspiré Philippe II sont encore plus clairs : l'anarchie du royaume sous Henri III, l'orthodoxie menacée, le principe de la monarchie discuté, enfin le redoutable problème de succession ouvert par la mort du frère du roi.

Ce ne fut d'ailleurs pas à l'occasion de cette mort que la question des droits de l'infante fut posée pour la première fois. Il y avait longtemps que Juan Manrique, au cours d'un dîner, avait soutenu devant la reine Élisabeth que Charles IX n'était roi que par l'exclusion inique de Jeanne, fille de Louis le Hutin, au profit de Philippe le Long, et que le successeur légitime de saint Louis était le Roi Catholique. Un traité sur les droits de Philippe II avait même été fait au temps du pape Pie IV[1], traité qui était, à ce que nous apprend Fourquevaux, le « manuel ou enchiridion des plus grandz d'Espaigne ».

Toutefois, les desseins ambitieux du Roi Catholique ne se précisent qu'à la mort de François d'Alençon. En effet, à la fin de juin 1584, il fait adresser par Juan de Idiaquez à Granvelle et au commandeur de Castille, Juan de Zuñiga, une sorte de questionnaire[2] portant sur neuf propositions relatives à la situation dans laquelle la mort du duc mettait le royaume de France. Trois de ces propositions sont fondées sur les droits de l'infante au duché de Bretagne et à la couronne.

La réponse des conseillers est timide. Granvelle et Zuñiga avouent ne pas connaître les titres que l'infante peut invoquer; ils craignent au surplus que la loi salique ne rende ces titres sans valeur. En tout cas, il faut, avant de rien entreprendre, soumettre l'affaire aux légistes[3]. Interrogé à son tour, l'ambassadeur de Philippe II à Paris, Bernardino de Mendoza,

1. Fourquevaux à Catherine de Médicis, du 11 février 1566, éd. Douais, t. I, pp. 53-54.
2. 26 juin 1584. *Correspondance du cardinal de Granvelle* dans *Collection des chroniques belges*, t. XI, supplément, pp. 419 et ss.
3. *Ibidem*, pp. 428 et ss., 619 et ss.

garde la même réserve. La loi salique ne saurait être invoquée pour écarter un hérétique du trône. Elle est interprétée d'après la coutume, et le Parlement de Paris est seul juge de cette interprétation : il sanctionnera le pouvoir d'un usurpateur qui, à n'en pas douter, s'appuiera sur la force. La seule objection sérieuse aux droits successoraux des hérétiques est toute matérielle : c'est la nécessité de l'onction et de la consécration avec l'huile sainte[1].

Conformément à l'avis de ses conseillers, Philippe II décide de soumettre la question à huit docteurs[2] qu'il charge d'examiner :

1° La légitimité, d'après le droit commun, des prétentions de l'infante au duché de Bretagne et à la couronne de France;

2° La valeur de la loi salique en ce qui concerne : *a*) la succession au trône, *b*) l'extension aux fiefs de l'article frappant les femmes d'incapacité successorale.

A cette formidable enquête un nom est resté attaché : c'est celui de Don Rodrigo Zapata[3], grand aumônier de la cathédrale de Saragosse, qui fut chargé, dès octobre 1584, d'en réunir les éléments et d'établir, à l'aide de ces éléments, un mémoire justificatif des droits de l'infante[4].

Philippe II avait la manie des informations copieuses. Jamais il ne fut si bien servi qu'en cette circonstance. De volumineux rapports arrivèrent de tous côtés à Madrid, où ils furent soumis à un examen minutieux, puis renvoyés à Zapata. Les cartons K 1594 et K 1595 du fonds Simancas aux Archives

1. Mendoza à Philippe II, du 5 avril 1585. *Archives nationales*, K 1563, pièce 57.

2. Quatre jurisconsultes et quatre théologiens. Lettre de Longlée à Henri III du 23 septembre 1586 (Alb. Mousset, *Dépêches diplomatiques de M. de Longlée*, p. 310).

3. Zapata, né à Calatayud (Aragon) en 1539, fils aîné de Luis et de Aldonza Palafox, avait étudié le droit à Salamanque. Le roi lui donna une pension ecclésiastique et en 1575 son oncle, D. Pedro Zapata, prieur du sépulcre de Calatayud, résigna en sa faveur la dignité d'aumônier de la cathédrale de Saragosse. Il reçut la prêtrise en 1579 et fut membre du Conseil des Indes. Il mourut à Calatayud le 1er octobre 1591. C'était un des hommes les plus instruits de son temps. Philippe II le tint en grande estime. Ses œuvres, pour la plupart inédites, sont, indépendamment du *Tractatus juridico-historicus* dont il sera parlé plus loin, un « *Discurso sobre los condes de Boloña de la Picardia* », deux notices sur la famille de Zapata, des lettres sur des sujets d'histoire. Un « *discurso y alegacion sobre el privilegio de veinte de la ciudad de Zaragoza* » a été publié par lui en collaboration avec Puyvecino (Saragosse, s. d., 35 pages in-fol.). Latassa, *Biblioteca nueva de los escritores aragoneses*, t. I, pp 514-518.

4. Cf. les minutes de trois lettres de Zapata à Martin de Idiaquez, octobre 1584. *Archives nationales*, K 1594, pièce 4.

nationales gardent un fatras de lettres, minutes, rapports et mémoires qui témoignent de l'activité de Zapata et de l'abondance des matériaux mis en œuvre.

L'enquête fut cependant tenue secrète, par crainte que le roi de France n'eût l'idée de se remarier. Contrairement à leur habitude, les agents espagnols se montrent très réservés sur l'ingérence de leur maître dans les affaires de France. Si l'Espagne favorise la Ligue, écrit Tassis, c'est pour recouvrer les Flandres et « aussi en vue d'autres entreprises qui mettront pour toujours le sceau à notre monarchie »[1]. Mais le silence du roi et les explications ambiguës de ses diplomates ne trompent personne. Ferdinand de Médicis envoie des secours à Henri III, pour prévenir, dit Cabrera, le démembrement de la France au profit de la domination espagnole[2]. Les prétentions de Philippe II se découvrent lentement, suscitant les offres secrètes et les surenchères, jusqu'au jour où la mort d'Henri III viendra mettre en pleine lumière le jeu de la chancellerie espagnole. Nous ne referons pas ici l'histoire des événements politiques qui ont marqué la période comprise entre l'assassinat du roi de France et les États de 1593. Nous nous contenterons de montrer sur quelle base Philippe II fonda les prétentions de sa fille et quelle solution juridique le Roi Catholique voulut donner au problème successoral posé par la mort du dernier des Valois. Le discours adressé aux États par Iñigo de Mendoza, qui sera en quelque sorte la proclamation officielle des conclusions auxquelles avaient abouti les jurisconsultes de Philippe II, marquera le terme de cette courte étude.

Nous laisserons de côté la discussion des droits de l'infante sur le duché de Bretagne[3], discussion qui se réduit, comme

1. « Y intentar otras cosas por donde se echasse el sello a nuestra monarquia para siempre. » Tassis à Idiaquez, du 14 avril 1586. *Arch. des affaires étrangères, Mém. et Doc., Espagne*, vol. 320, f° 96.

2. Cabrera de Cordoba, *Historia de Felipe II*, t. III, p. 371. Cabrera proteste d'ailleurs contre les intentions prêtées à son maître, même lorsque les États sont mis en demeure d'élire un roi. « Era cierto... que... los franceses no le elixirian por su rey, que era bien fuera de la opinion del y dellos. » *Ibidem*, p. 372.

3. Il y a à la Bibl. nationale de Madrid (*ms.* S 128) un mémoire de 43 feuillets, rédigé par un personnage qui signe *el licenciado Polo* et adressé à Philippe II en 1590,

celle de la succession au trône, à la question de la légitimité, ou plus exactement de l'authenticité de la loi salique interprétée ainsi : la royauté est déléguée héréditairement à la race régnante de mâle en mâle, à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance.

Si, pour dégager les arguments essentiels invoqués par les jurisconsultes espagnols ou italiens à l'appui de leur thèse, il fallait analyser les travaux de chacun d'eux, on s'exposerait à des redites fastidieuses et à l'incohérence d'une compilation désordonnée. Il est préférable, après assimilation de tous ces documents, de s'en tenir à un exposé synthétique très sobre, rejetant dans les notes, pour plus de clarté, les références ou citations qui étayent les différentes parties de cette dissertation.

La thèse justificatrice des droits de l'infante telle que nous allons la présenter est tirée :

1° D'un mémoire de Rodrigo Zapata daté de novembre 1589[1], qui est le principal document de l'enquête et dont la rédaction est, de l'aveu de son auteur, le fruit de plusieurs années de travail et le résumé d'innombrables compilations[2].

où cette question est traitée, abstraction faite de la loi salique, inapplicable, selon l'auteur, au duché de Bretagne.

1. Un mémoire (peut-être de Zapata ?) sur les droits de l'Infante avait été soumis dès avril 1586 à Philippe II, ainsi qu'en témoigne ce passage d'une lettre de Longlée à Henri III du 19 juillet 1586 :

« Si diray-je à Vre Mté à ce propoz que ung personnage de qualité m'a faict voir ung livre escrit à la main qui fut présenté à ce Roy icy à ce mois d'avril dernier, et fut commandé à ung secrétaire d'Estat de le garder ; lequel traicte de la succession de la couronne de Vre Mté ; et, plus pour l'impertinence du discours que pour autre raison, je demanday que je le peusse tenir deux heures pour le veoir, esquelles je prins les sommaires des chapitres, que j'ay voulu envoier pour monstrer la vanité des pensements de ce peuple icy, et dire que ledict Roy faict garder ce livre comme chose digne du lieu de ses plus importans papiers ; ayant esté faict grand cas du livre et de l'autheur, qui a esté fort dignement rémunéré de son labeur et dict avoir eu commandement d'y mectre la main. » Alb. Mousset, *Dépêches diplomatiques de M. de Longlée*, p. 284.

2. D. Juan Vitrian, dans sa traduction des Mémoires de Commines (Anvers 1643), annote ainsi le passage qui relate les débuts de la guerre de Cent ans :

« De estas materias de Francia, ley salica y su fuerça, quedaron en poder de D. Juan Idiaquez unos curiosos y bien trabajados papeles de D. Rodrigo Zapata, de consejo de Indias, varon eruditisimo, primo mio, con quien yo me crie y aprendi las lenguas. En estos papeles se contienen dos cosas : la respuesta a los derechos que represento la Reiña madre Catalina de Medicis, el año de mil quinientos ochenta y cinco, pidiendo al Rey D. Felipe segundo el condado de Valencenas en los Paises Bajos como sucesora (que decia ella ser) de los condes de Bolona en Picardia. Y mostrose claramente por estos papeles del Zapata ser esta su pretension tan vana y equi-

C'est une longue relation restée manuscrite, dont Garibay, dans son *Prologo de las ilustraciones genealogicas*[1], et Nicolas Antonio, dans la *Biblioteca hisp. nova*[2], font un grand éloge. Les trente-huit premières pages concernent la succession de Bretagne; le reste est une réfutation de la loi salique en vue d'établir les droits de l'infante à la couronne de France[3].

2° Des « informaciones » utilisées par le docteur Bernardino Bixia[4].

3° D'un avis de Ponçon[5].

voca como la anterior chimeradica que esta propia Reiña represento a la corona de Portugal, queriendo hacer bastardos doce Reyes de Portugal antecesores en ella... La segunda cosa que contenian los papeles del Zapata (que yo vi) era mostrar como esta ley salica con que los Franceses escluyen las hembras de la sucesion de su corona no se hiço en Francia ni por los Reyes della, sino en la provincia de Franconia en Alemana para sola ella, no para Francia; ni a tenido esta ley mas fuerça de la que le an dado las armas del competidor o sucesor mas poderoso, que por qualquiera linea de varon o hembra pudo alçarse con aquella corona de Francia, como los Reyes de Inglaterra y otros antecesores en ella. Y por ventura ningunos otros papeles movieron tanto como estos el animo justificado del Rey D. Felipe segundo para procurar con tantas veras que su hija mayor Doña Isabel (despues archiduquesa de Flandes) fuese reiña de Francia, por ser cabo desta linea de Valois, por su madre Doña Isabel, reiña de España, su tercera mujer. »

1. Page 157.

2. Édit. 1788, p. 272.

3. De ce mémoire il existe aux Archives nationales : 1° une minute et un original en espagnol : K 1594, pièces 23 et 22 ; 2° une minute et un original en latin : K 1595, pièces 3 et 2 ; 3° un autre exemplaire en latin (d'ailleurs tronqué) : K 1595, pièce 4. Enfin dans le carton K 1595, se trouve (pièce 1) un long travail dont le mémoire est la synthèse et qui contient, indépendamment d'une argumentation beaucoup plus développée, les références bibliographiques que ne donne pas le mémoire. Aucun de ces manuscrits n'est paginé.

4. La dissertation de Bixia a été faite, d'après les travaux des auditeurs Peña et Puivezino (cf. *infra*, p. 65), sur la demande de Grégoire XIV, qui n'en put prendre connaissance, étant mort avant qu'elle lui fût présentée. La chancellerie de Madrid a désigné sous le nom de relation A le traité de Bixia, et sous celui de relation B les travaux de Peña et Puivezino. De cette relation B, il existe, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid, une rédaction mise au net, en 58 pages, portant le titre suivant : *Circa successionem regni Franciae ob mortem Henrici 3 regis; Romae, anno Domini 1591, Phil. Puyvezino de Cartro.* (ms. 8510.) Nous citerons de préférence la relation B, naturellement plus complète et aussi plus sincère puisque, de l'aveu de la chancellerie, on ne la fit voir ni au pape ni à personne autre « por no despertarles nuevas dificultades » (*Arch. nat.*, K 1594, pièce 41). La relation A est constituée par la pièce numérotée 42; la relation B, par la pièce 43. Il en existe un duplicata qui, par suite d'une erreur de classement, se trouve partagé entre la pièce 45 du carton K 1594 et la pièce 7 du carton K 1595. C'est le duc de Sessa qui, de Rome, envoya ces documents à Philippe II en mars 1592 (K 1594, pièce 40).

5. Ponçon divise, comme l'ancienne école, le droit en : jus antiquissimum (loi des Douze Tables); jus medium (Digeste); jus novum (postérieur au Digeste). Une note de la chancellerie nous prévient de cette « subtilité d'un autre âge ». L'original latin du discours de Ponçon est la pièce 13, et sa traduction espagnole la pièce 14 du carton K 1595 des Arch nationales. Ni l'un ni l'autre ne sont datés. Zapata s'est visiblement inspiré dans son mémoire de la dernière partie de ce travail, ce qui donne à croire qu'il est antérieur à novembre 1589.

4° D'une dissertation latine de Tornerius[1].

5° De lettres ou commentaires de Zapata[2] et de notes diverses émanant de la chancellerie.

Le premier argument envisagé par les docteurs est tiré du droit commun, qui fait de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, petite-fille d'Henri II par sa mère Élisabeth, la plus proche parente d'Henri III et l'héritière naturelle du royaume.

Ponçon constate que le Code de Justinien est formel sur ces deux points : le plus proche parent du défunt lui succède; rien n'exclut les femmes quand elles sont à un degré plus rapproché que les hommes.

D'autre part, les légistes estiment que les fils des frères et sœurs aînés doivent être préférés à leurs oncle et tante, même si ceux-ci sont à un degré plus rapproché du défunt. A ce titre Isabelle exclut ses tantes Claude et Marguerite, filles puînées d'Henri II, mariées la première à Charles II de Lorraine, la seconde à Henri de Navarre[3]. Quant aux princes dits « du sang », le nombre des degrés qui les séparent du feu roi est si grand « qu'on a peine à les compter », car ils sont sortis de la maison royale depuis plus de trois cent trente ans.

Le principe de la succession par ordre de primogéniture des femmes au degré le plus rapproché, à défaut de mâles, se trouve aussi bien dans le droit romain (loi des Douze Tables, droit prétorien et Code de Justinien) que dans la coutume française. Il ne sert de rien d'objecter que d'après le droit commun la femme, une fois exclue, l'est perpétuellement dans sa personne et dans sa descendance, et qu'Élisabeth a été trois fois de suite exclue par ses frères. Une telle règle ne peut être applicable aux successions royales ou féodales, qui sont par leur nature perpétuelles. Dans ces successions, l'exclusion

1. *Arch. nat.*, K 1595, pièce 9.

2. En particulier, la pièce 37 du carton K 1594, dont les minutes sont les pièces 34-36, et qui répond à neuf propositions transmises par le duc de Sessa. Les pièces 18 à 27 du carton K 1595 rentrent dans cette cinquième catégorie.

3. Mémoire de Zapata; lettre de Francisco Alvarez de Ribera à Philippe II, du 23 octobre 1589. *Arch. nat.*, K 1594, pièce 10; mémoire d'Anibal de Moles, chef de la chancellerie du royaume de Naples, sur la succession féodale des femmes en France, du 10 octobre 1589, *ibidem*, pièce 9. Cf. sur le même sujet Alonso Vazquez, *Los Sucesos de Flandes y Francia*... dans *Colección de documentos inéditos*, t. LXXIV, pp. 208 sqq.

n'est que suspensive : elle est levée par la disparition des excluants [1].

Ainsi établis, les droits de l'infante ne peuvent être infirmés que par l'une des objections suivantes :

1° Existence d'une loi ou d'une coutume écartant les femmes de la succession au trône de France.

2° Substitution, reconnue légitime, du principe de l'élection à celui de l'hérédité.

3° Reconnaissance de Charles de Bourbon pour roi de France (ce qui détruit la portée des arguments empruntés au droit commun puisque, dans ce cas, il s'agit de rechercher le plus proche parent non plus d'Henri III, mais du cardinal) [2].

1° Les jurisconsultes et théologiens affirment, en effet, qu'il existe une loi excluant les femmes du trône et que cette loi a toujours été appliquée : c'est la loi salique. On touche ici à la plus délicate objection qui puisse être soulevée contre les droits de l'infante, car l'attachement des Français à cette loi, qu'ils considèrent comme sacrée, est tel qu'il faudra bien des efforts pour les convaincre de sa fausseté. C'est, en effet, la fausseté de la loi salique que Zapata, à l'encontre de tant de juristes, va essayer de démontrer. Il aborde cette tâche avec une présomptueuse assurance : « Tous ceux, dit-il, qui liront ce que j'écris ici se déclareront satisfaits et confesseront que ni les uns ni les autres n'ont cherché à faire la vérité sur cette question... La conclusion que je pose pour certaine et indéniable est celle-ci : en France, il n'y a pas eu et il n'y a pas de loi salique qui exclue les femmes de la succession à la couronne [3]... » Et, après un rapide exposé historique, il arrive au fond de la question. Quelle est donc cette loi salique, dont tout le monde parle et que si peu semblent connaître? Et pourquoi n'en cite-t-on jamais qu'une phrase? ce qui est contraire au principe d'après lequel il ne faut jamais interpréter une loi qu'en la

1. Relation B, première partie (d'ailleurs tout entière consacrée à la question envisagée au point de vue du droit commun), paragraphes 1, 6, 7, 9; Tornerius; Ponçon.

2. Relation B, première partie, *in fine*.

3. Mémoire de Zapata : « La conclusion que pongo por cierta es que en el reyño de Francia no ha havido ni hai ley salica que excluya de la sucession de aquella corona a las mugeres. »

considérant dans son ensemble. Cette phrase est celle-ci : « De terra vero salica nulla portio hereditatis ad mulierem perveniat sed ad virilem sexum tota terrae hereditas perveniat. » Zapata donne une liste des auteurs qui citent ainsi la loi : un très grand nombre les suivent et, sans même reproduire ce passage, concluent à l'exclusion des femmes. Or, une pareille interprétation trahit la malice des uns et l'ignorance des autres : il n'y a qu'à citer en entier le passage auquel est empruntée cette phrase pour s'en convaincre[1]. La loi prévoit cinq cas : dans tous elle dispose qu'hommes et femmes seront indistinctement admis à succéder. La dernière phrase est une exception qui vise le cas où un homme mourrait sans enfants, sans père ni mère, sans frère ni sœur, sans oncles ni tantes, paternels ou maternels. Or il est manifeste que cette loi ne s'applique pas à la couronne[2]. Le domaine royal est indivisible; les successions dont parle la loi salique peuvent être partagées entre deux, trois, quatre personnes et même davantage, puisqu'elle admet tous les parents au même degré : ceux-ci peuvent être très nombreux. De plus, la loi admet la succession du père à défaut des enfants, avant celle des sœurs ou des frères : c'est le contraire de l'hérédité royale qui se règle par ordre de primogéniture : le frère puîné succède au frère aîné et non les ascendants. Que l'on prenne par exemple le quatrième cas prévu par la loi salique : il reviendrait à dire, si on l'appliquait au royaume de France, que la couronne doit revenir au frère de la mère du dernier roi, à l'exclusion des descendants de la maison de France. La loi salique est, selon ses partisans, faite pour exclure les étrangers; or, dans le cas dont-il s'agit, elle appellerait à la succession de Henri III le frère de Catherine de Médicis. On est donc obligé de convenir qu'il n'y a dans la loi salique aucune disposition réglant la succession au trône[3].

1. Rappelons pour plus de facilité ce passage : « Si quis homo mortuus fuerit et filium non dimiserit, si pater aut mater superfuerint, ipsi in hereditate succedant. Si pater aut mater non superfuerint et frater vel soror reliquerit, ipsi in hereditate obtineant. Quod si nec isti fuerunt, sorores patris in hereditate ejus succedant. Si vero sorores patris non extiterint, sorores matris et hereditatem sibi vindicent. Si autem nulla horum fuerint, quicumque proximiores fuerint de paterna generatione ipsi in hereditatem succedant. De terra vero saliga, etc... »

2. Mémoire de Zapata ; Ponçon.

3. Mémoire de Zapata ; relation B, deuxième partie.

La terre salique, ce n'est pas le royaume, c'est une province d'Allemagne arrosée par la Saale: d'où ce mot de salique. Zapata donne une liste des auteurs qui tiennent pour cette définition, qui est d'autant plus juste que la France occidentale avait d'autres lois que la France orientale (loi des Ripuaires). L'interprétation qu'on a voulu faire de la loi salique est invraisemblable: Zapata a compté jusqu'à trente raisons qui établissent l'invraisemblance[1]: or, en matière de droit, invraisemblance est synonyme de fausseté. Ainsi il n'y a rien dans la loi salique qui s'oppose à ce que l'infante monte sur le trône de France. Tel est l'argument que l'on peut appeler exégétique.

Il trouve sa confirmation historique dans le témoignage de plusieurs vieux auteurs. Froissart raconte que Charles le Bel, voyant au moment de mourir sa femme enceinte, prévit que si elle accouchait d'une fille les barons de France disposeraient du royaume à leur gré. Ainsi il était dans l'inquiétude; ce qui n'eût pas eu lieu s'il y avait eu une loi successorale édictant les dispositions qu'on prête à la loi salique. De même, lorsque le Parlement et les États se prononcent en faveur de Philippe VI à l'exclusion d'Isabelle et de sa descendance, ils ne font aucune allusion à la loi salique: auraient-ils eu seulement besoin d'intervenir si cette loi avait existé?

Quand Monstrelet rapporte la longue querelle de la France et de l'Angleterre, et les innombrables pourparlers auxquels cette querelle a donné lieu, fait-il la moindre mention de la loi salique? Parmi les jurisconsultes, les uns, comme Nicolas Boerius[2] et Balde[3] parlent de la coutume française et non de la loi salique; les autres, comme Thomas Valsingham[4] et Polydore Vergile[5] raillent les Français qui ont tiré la loi salique de leur imagination.

1. Ces trente raisons ne sont développées que dans la minute de Zapata constituée par la pièce 1 du carton K 1595.

2. Nicolas Boerius, jurisconsulte né à Montpellier, mort en 1553.

3. Balde de Ubaldis, jurisconsulte, auteur d'un commentaire du Digeste, né à Pérouse, mort en 1400.

4. Thomas Valsingham, né à Nortfolk, bénédictin de l'abbaye de Saint-Alban, historiographe du roi Henri VI.

5. Polydore Vergile, né à Urbin, devint archidiacre de Wels; il est l'auteur d'une histoire d'Angleterre dédiée en 1533 à Henri VIII. Il y a lieu de noter que la bibliographie des ouvrages consultés par Zapata et les extraits d'auteurs utilisés par lui se trouvent aux Arch. nat. dans le carton K 1595, sous les cotes 16, 17, 28 et 31.

Donc, juridiquement et historiquement, en théorie comme en fait, il n'y a rien dans la loi salique qui puisse être invoqué contre la capacité successorale des femmes au trône de France[1]. L'interprétation qui en a été faite dans ce sens est frauduleuse: on ne la trouve pas avant l'époque de François Ier ou de Louis XII. Or, il se trouve que ces deux princes ne pouvaient arriver au trône qu'en excluant les femmes. On voit, dès lors, le parti qu'on a su tirer de la loi, qui, depuis, soit malice, soit ignorance, a été complètement détournée de son sens.

Même on peut aller plus loin. Supposons, sans préjudice de la vérité, que la loi salique parle de la succession au trône.

Supposons qu'elle spécifie ceci, sans aucune restriction du contexte : « Au royaume de France les femmes ne succèdent pas. » Eh bien, malgré cette disposition, l'infante devrait succéder à Henri III! Car tous les juristes sont d'accord sur ce point: toutes les fois qu'une loi ou un statut porte exclusion des femmes au profit des mâles, sans autres éclaircissements, cela signifie qu'à un même degré les mâles excluent les femmes. Donc, à défaut de mâles du même degré qu'elles, les femmes sont admises. C'est d'ailleurs une disposition de ce genre qu'on trouve dans le Code de Théodoric, dans la loi Gombette et la législation saxonne. Un rapprochement de ces textes avec la loi salique confirme et fortifie les droits de l'infante.

Reste la coutume. Il s'agit de savoir si, en laissant de côté la question de légitimité originelle, il ne s'est pas établi en France une coutume excluant les femmes du trône. Si cette coutume existe, elle s'est introduite par une suite d'actes de violence et d'injustice qui lui ôtent toute valeur[2]. L'histoire est là pour en témoigner: il suffit de passer rapidement en revue les cas où cette coutume est censée avoir prévalu.

Le premier exemple d'exclusion connu date de Philippe V,

1. Zapata et les auteurs de la relation B (paragr. 46) discutent l'opinion de ceux qui voient une relation entre la loi salique et la loi Vocomia, établie par le tribun Quintus Vocomius Saxa pour ôter aux femmes tout droit successoral. Cette loi fut abolie: elle est, en outre, véhémentement condamnée par Cicéron et par saint Augustin.

2. Mémoire de Zapata; Ponçon; relation B, troisième partie. La relation B invoque à l'encontre d'une semblable coutume les c. 27 et 30 des Nombres et le c. 27 de Josué.



qui écarta du trône Jeanne, fille de Louis X le Hutin, mais se montra si peu sûr de son droit qu'il gagna les partisans de sa rivale, Eudes IV duc de Bourgogne et Louis II comte de Flandres, en leur donnant ses filles avec des dots considérables[1]. Nulle part on ne voit qu'il ait invoqué la coutume. Il n'y eut dans le fait de son avènement qu'un acte de spoliation brutale. De même lorsque Philippe VI succéda à Charles IV au détriment d'Édouard, fils d'Isabelle : la sanction de cette nomination par le Parlement fut d'autant moins dictée par le respect d'une coutume que le même Parlement, pendant le même règne, donna raison par deux fois à Mahaut contre Robert III dans le procès pour l'héritage du comte d'Artois.

Le roi d'Angleterre se vengea d'une violence par une violence. Il déclara la guerre à son rival. En vain, au cours de cet interminable conflit, le Pape fut-il pressé d'intervenir par les ambassadeurs des deux nations : il ne put les concilier et ne sut jamais quel terrain d'entente leur proposer; ce qui prouve bien qu'aucune coutume n'existait pour lever les difficultés successorales de ce genre[2]. Au contraire, l'incertitude est si grande que Charles le Mauvais peut profiter de la détention de Jean II pour se dire l'héritier de la couronne par les femmes : nul ne songe à lui opposer la coutume. Puis le roi d'Angleterre triomphe; le traité de Troyes consacre le droit successoral des femmes. A Charles VI succède Henri V, descendant de Philippe le Bel, qui est à peu près unanimement admis en France. Le dauphin est déclaré, par sentence du Parlement, incapable de succéder et ennemi public du royaume. On tourne Charles VII en dérision ; on l'appelle « le roi de Bourges »... Au prix de bien des efforts, et grâce surtout à l'appui de Philippe de Bourgogne, ce prince parvient à chasser les Anglais. Le cardinal de Sainte-Croix a vainement cherché à faire accepter la médiation du pape aux belligérants : c'est toujours une base de conciliation qui fait défaut. Aussi les

1. Cf. lettre de Zapata à Idiaquez du 13 octobre 1584. *Arch. nat.*, K 1594, pièce 4. Voir à ce propos P. Viollet, *Comment les femmes ont été exclues en France de la succession à la couronne*, extr. des *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles Lettres*, pp. 14-15.
2. Cf. P. Viollet, *op. cit.*, pp. 31-57.



rois d'Angleterre continuent-ils les hostilités contre la France jusqu'au temps de Charles-Quint[1].

Et à travers toutes ces luttes et ces rivalités séculaires, il n'y a pas d'exemple que rois, pontifes, États ou parlements aient invoqué une coutume écartant les femmes du trône au profit d'un mâle à un degré plus éloigné. Il y eut seulement une suite de violences spoliatrices, qui ne peuvent être justifiées ni par une tradition ni par un usage consacré[2].

Admettons même qu'une coutume de cette nature ait existé. Il n'en resterait pas moins vrai que jamais le cas ne s'est offert d'une femme offrant un degré de parenté aussi rapproché du roi défunt que celui de l'infante, surtout si on le compare au degré des autres prétendants, comme Henri de Béarn. La coutume, si coutume il y a, ne peut s'appliquer qu'à un cas analogue à l'un de ceux qui ont concouru à son établissement. Cela est d'autant plus logique qu'une disposition légale doit toujours être interprétée dans son sens le plus large et non dans une acception restrictive; *a fortiori*, lorsqu'il s'agit d'une clause ayant un caractère pénal, comme l'a l'exclusion des femmes. La loi va du plus au moins et non du moins au plus. Et Zapata, s'inspirant des cinq cas qui pourraient l'avoir faite, formule la coutume et limite le champ de son application[3]. Elle laisse intacts les droits de l'infante.

Si l'on veut aller plus loin, on peut dire ceci : quand même il y aurait une coutume excluant les femmes de la succession au trône, ni le Béarnais, ni les autres prétendants ne sauraient s'en prévaloir. Cette coutume, en effet, ne peut pas avoir une origine antérieure au règne de Philippe V. Or, le Béarnais et ses coprétendants descendent de Robert, fils de saint Louis : ils n'ont donc pas le droit de l'invoquer[4].

Aussi est-il à prévoir que toute leur préoccupation sera,

1. Mémoire de Zapata; relation B.
2. Mémoire de Zapata; Ponçon.
3. Cet argument, vraisemblablement suggéré à Zapata par Ponçon, est longuement développé sous différentes formes. Ponçon propose cette formule : La coutume admet les mâles à l'exclusion des femmes, en deçà du quatrième degré, mais non ceux qui sont à un degré plus éloigné. Or, les prétendants mâles au trône de France sont au dixième ou onzième degré du roi défunt.
4. Ponçon; mémoire de Zapata.

pour lever cette objection, de faire remonter la coutume à une haute antiquité. Mais ce sera en vain : les données de l'histoire fourniront à leurs arguments une réplique péremptoire. Quel exemple tirer, en effet, de l'ère de violences et d'injustices qui marqua le règne des Mérovingiens? Des femmes n'ont-elles pas, du reste, succédé dans le royaume de Neustrie? Sous les Carolingiens, il n'y a pas d'exemple d'exclusion au préjudice des femmes. Enfin, de Hugues Capet à Louis X, il ne s'est pas présenté une seule occasion de les exclure. Dans ces conditions, quand et comment la coutume aurait-elle pu prendre naissance[1]?

Cette discussion de la loi salique, malgré quelques subtilités et une allure générale tendancieuse, c'est la meilleure partie du mémoire de Zapata. C'est le réquisitoire le plus serré et le plus documenté qui ait jamais été écrit contre l'incapacité successorale des femmes. On sent que tout l'effort des docteurs espagnols a porté sur ce point. Le reste de l'argumentation n'a ni l'originalité ni la vigueur incisive de cette critique. Zapata passe à la discussion du système électif.

2° L'opinion de ceux qui soutiennent que c'est l'élection et non le principe de l'hérédité qui doit pourvoir à la succession de Henri III n'est fondée sur aucun argument sérieux. Ils ont beau remonter aux origines les plus obscures de l'histoire de France, ils ne peuvent nier que, même chez les Mérovingiens, le trône n'ait été héréditaire. Quelques dépositions infligées à des rois incapables ou de mauvaises mœurs ne constituent pas une dérogation à ce principe. En tout cas, depuis Hugues Capet, tous les princes se sont succédé de cette sorte, et il y a lieu de remarquer que les fondateurs de chaque dynastie, en usurpant le trône, ont cherché à se rattacher par un lien de parenté aux dynasties précédentes[2].

3° De tout ce qui précède, il résulte, sans qu'il soit besoin d'une démonstration nouvelle, que le cardinal de Bourbon ne peut à aucun titre porter préjudice aux droits de l'infante. Le Béarnais lui-même, s'il arrivait au trône, devrait toujours

1. Mémoire de Zapata; relation B, troisième partie.
2. Relation B, troisième partie.



être considéré comme un tyran, intronisé par la force, le dol ou l'ignorance[1].

Il n'est pas sans intérêt d'observer ici qu'à une dissertation théorique, les docteurs espagnols ont pris soin de donner une conclusion fort pratique. Ils se sont rendu compte que les droits de l'infante ne s'imposeraient pas par la seule vertu de leur légitimité, fût-elle éclatante. Et ils ont indiqué le moyen de faire efficacement valoir ces droits. Écoutons Francisco Alvarez de Ribera : « Avant de commencer, il faut prendre une résolution : cette résolution prise, il faut agir avec rapidité, se souvenant des sages de l'antiquité qui représentent l'occasion comme une touffe de cheveux sur le front d'un homme dont la nuque est dénudée... Le service rendu à Dieu serait grand si la couronne d'Espagne réunissait toute la partie de l'Europe qui se trouve entre le Rhin et le détroit de Gibraltar[2]. » Magnocavalli rappelle le mot de Cicéron : « Gladium ab ipsis porrigi legibus » et déclare que les armes, prises par les princes pour le recouvrement ou la défense de leurs droits, sont la justification juridique de ces droits[3]. Tornerius, après avoir fait valoir le vœu de tous les catholiques, conclut : « Denique ex stirpe optima eandem esse progeniem credendum est ex unguibus leonem, ut vulgo dici solet[4]. »

Seul Zapata, plus clairvoyant, signale les dangers d'une revendication à main armée. Hérétiques et catholiques de France, politiques et princes du sang pourraient oublier leurs discordes civiles pour s'unir contre l'Espagne. Les princes de la chrétienté et le pape lui-même ne verraient pas sans inquiétude une extension aussi redoutable de la monarchie espagnole. Puis les Turcs ont un traité avec la France : nul doute qu'une flotte ne sorte de Constantinople à l'appel du Roi Très Chrétien. Aussi serait-il imprudent de se lancer dans une aventure qui pourrait troubler la tranquillité des propres

1. Relation B, cinquième partie, § 35 et suiv.
2. Francisco Alvarez de Ribera à Philippe II, du 22 octobre 1589. *Archives nat.*, K 1594, pièce 10.
3. « Le primiere armi che sogliono muovere i gravi et giusti principi a ricuperatione o difesa delle loro ragioni sono le giuridiche giustificationi delle pretensioni loro ». *Arch. nat.*, K 1594, pièce 8.
4. *Arch. nat.*, K 1595, pièce 9.

États du Roi Catholique. Le mieux, selon Zapata, serait de venir largement en aide aux catholiques de France et de mettre à leur disposition une armée formidable, commandée par un chef respecté et sûr, l'archiduc Ernest par exemple... Ce chef, lorsqu'il en jugera le moment venu, profitera de son prestige et de son crédit personnels pour mettre en avant les droits de l'infante[1].

*
* *

Il n'entre pas dans le cadre d'une étude purement historique de faire la critique du système échafaudé par Zapata et les zélés correspondants de la chancellerie espagnole. Mais on peut se demander si, aux assertions des docteurs d'outre-monts, répondit en France un écho ou une protestation. Chose étrange, il semble que toute l'érudition espagnole se soit prodiguée en pure perte et que ses conclusions n'aient pas même eu l'honneur d'une réfutation. On chercherait vainement dans les innombrables pamphlets, discours ou « avertissements » de la période qui suit la mort d'Henri III, une dissertation critique que l'on puisse considérer comme la contre-partie du Mémoire de Zapata.

C'est que la crise qui remplit en France la seconde moitié du XVIe siècle n'a mis aux prises que les défenseurs de l'absolutisme pur (Pierre de Belloy et ses disciples) et les partisans d'une monarchie tempérée, soit par les États (Bodin), soit par le Parlement (Du Haillan). Tout en mettant en question le principe même de la monarchie, les réformateurs s'étaient joints aux absolutistes pour affirmer l'inviolabilité des lois fondamentales du royaume. « C'était, dit M. Georges Weill[2], une de ces formules peu précises, commodes pour les partis d'opposition qui veulent rallier tous les mécontents avec un

1. Zapata à Idiaquez, du 12 décembre 1589. *Arch. nat.*, K 1594, pièce 19. Dans son commentaire sur une relation envoyée par le duc de Sessa, Zapata dénie l'arbitrage du pape, dont il convient cependant de se réserver l'appui. *Ibid.*, pièce 37. Il avait montré antérieurement que le Parlement de Paris ne pouvait pas statuer impartialement sur les droits de l'infante, en raison de la vénalité des charges qui le met sous la dépendance étroite de la couronne. Lettre à Idiaquez, du 16 octobre 1584. *Ibid.*, pièce 4.

2. *Les théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion*, Paris, 1891, in-8°.

même cri de guerre. » Au nombre de ces « lois fondamentales », les plus unanimement reconnues étaient l'inaliénabilité du domaine et la loi salique. Il paraissait impossible qu'un bon Français pût nier la succession masculine : Hotman, assez osé pour enlever à cette loi son origine lointaine, lui avait néanmoins reconnu la valeur d'une coutume [1].

Les Seize eux-mêmes, s'ils appelaient l'intervention de Philippe II et comparaient l'infante à Blanche de Castille, subordonnaient l'élévation de cette princesse au trône de France à son mariage avec un prince français, — Charles de Lorraine, par exemple.

Rien de plus suggestif à cet égard que l'entretien qu'eut à la fin de 1592 l'auditeur de la Rote Francisco Peña [2] avec le syndic de la Sorbonne, qui était venu lui demander si, comme les « Navarristes » en faisaient courir le bruit, le pape allait recevoir le cardinal de Gondi. Au cours de cet entretien, le syndic observe, avec toutes sortes de circonlocutions, qu'il est question de faire élire roi de France un membre de la maison d'Autriche. « C'est, déclare-t-il à son interlocuteur, une chose si contraire à l'humeur des Français qu'elle suffirait pour les jeter dans les bras de n'importe quel autre souverain. » A ce coup droit, Peña riposte par une feinte ignorance. « Sans doute s'agit-il d'une invention des Navarristes pour rendre le Roi Catholique impopulaire, alors que ce prince ne cherche qu'à concourir, en tout désintéressement, à la nomination d'un roi non suspect d'hérésie. » Mis à l'aise par cette hypocrite assurance, le syndic s'ouvre davantage. Il fait un tableau assez peu bienveillant des prétendants. Les Bourbons sont « entachés d'hérésie ou peu sûrs ». Mayenne est « inconstant et dénué de discernement ». Le vieux duc de Lorraine est « lent et sans énergie » ; son fils aîné « s'adonne à la crapule » ; le cardinal est « timoré et irrésolu ». Quant au duc de Guise, nul n'est plus

1. Dans sa *Franco-Gallia* d'abord, puis dans son *De jure successionis regiae in regno Francorum*, s. l., 1588. — Cf. le *Traité de la succession de la couronne de France*, s. l. 1588. (Bibliothèque Nationale, L b 34 433.)

2. Né à Villarvia del Pinar, mort en 1612. Il est l'auteur de divers commentaires ou traités qui ont fait dire de lui qu'il avait « un furieux entêtement pour l'Inquisition ». On lui doit un Mémoire contre l'absolution donnée à Henri IV.



apte que lui à ceindre la couronne. Le malheur est que sa mère (Catherine de Clèves) a été mariée en premières noces à un hérétique notoire : le prince de Porcien. De plus, c'est une femme ambitieuse et superbe : bref, une seconde « Reine Mère ». — « Il n'y a qu'à la cloître, » réplique froidement Peña, amusé par ce bavardage...

Ainsi, si les revendications de Philippe provoquèrent un sursaut du sentiment national, elles n'obtinrent point l'honneur d'une discussion en règle. Guillaume du Vair lui-même, dans son *Exhortation à la paix adressée à ceux de la Ligue*[1], fait œuvre de pamphlétaire, non de juriste. « Si on nous eût proposé cela autrefois, déclare-t-il dans un style qui rappelle celui d'Antoine Arnauld, lorsque nous avions quelque amour de notre patrie et l'affection que nous devons au nom français, le cœur nous eût aussitôt soulevé. »

*
* *

Si les arguments d'ordre historico-juridique, joints à des sollicitations moins abstraites et plus pressantes, étaient impuissants à faire naître en France un « parti de l'infante », il n'était guère plus aisé d'amener la diplomatie soupçonneuse du Saint-Siège à entrer dans les vues de Philippe II. La correspondance d'Olivarès témoigne, au moins depuis 1589, de tentatives réitérées auprès de Sixte-Quint pour faire aboutir les revendications espagnoles. Tentatives d'abord discrètes et qui se bornent à rendre définitive l'exclusion du Béarnais. L'ambassadeur du Roi Catholique redoute en effet de donner à sa proposition un tour intéressé. Il préférerait amener le pape à prononcer lui-même le nom de l'infante. Aussi écarte-t-il avec une surabondance d'arguments les diverses conjectures qui s'offrent à l'esprit du pontife, lorsque la conversation tombe sur la vacance imminente de trône de France. Et il suggère, avec un détachement affecté, l'intervention toujours possible du Roi Catholique son maître, sans

1. *Œuvres*, éd. 1621, p. 24.

préciser sous quelle forme[1] Mais Sixte-Quint évite de s'engager dans cette voie et les finesses du diplomate échouent devant sa clairvoyante réserve. Sa mort et l'éphémère pontificat de ses deux successeurs, Urbain VII et Grégoire XIV, empêchent la cour d'Espagne de tirer parti, comme elle l'eût désiré, de la crise ouverte par la mort d'Henri III. Il ne s'agit plus alors d'agir par des voies détournées. Dès 1590 Olivarès et le duc de Sessa sont entrés en relation avec l'auditeur Peña. Ils lui communiquent les travaux de Ponçon, de Tornerius et de Zapata, établissant les droits de l'infante, avec mission de tirer de ce dossier les arguments susceptibles de décider le souverain pontife à intervenir. Peña expose la thèse espagnole à Grégoire XIV, qui charge, comme on l'a vu plus haut[2], le docteur Bixia de faire un rapport sur cette affaire. La mort empêche le pontife d'en prendre connaissance. Sans se décourager, Peña reprend avec son successeur la conversation interrompue. Le samedi 21 novembre 1591, il obtient une audience qui met enfin la papauté en face d'une prétention ouverte. L'avocat de Philippe II montre comment il s'est peu à peu convaincu de la légitimité des droits d'Isabelle-Claire-Eugénie. Et, patiemment, il développe un par un les arguments de Zapata. Innocent IX l'écoute avec une courtoisie qui n'exclut pas le scepticisme. Quand il entend Peña énumérer la liste des monarques français qui sont arrivés au trône en évinçant les femmes par la violence, il observe qu'à ce compte aucun roi de France n'est légitime depuis Philippe V. « Grand dommage, dit-il, que les États aient toléré cela ! »

Un peu décontenancé, son interlocuteur fait appel à l'argument orthodoxique. Il faut à tout prix barrer la route à l'hérésie. C'est, à vrai dire, le seul objectif du Roi Catholique. Si, par surcroît, son sang lui donne le droit de revendiquer une couronne, « il serait cruel de méconnaître ce droit ». Innocent IX se garde d'aller jusque-là. Il ne voit pas d'incon-

1. Philippe II à Olivarès, du 19 août 1589 (*Archivo de Simancas*, Estado 953, fol. 195); du 30 août (Estado 952, fol. 148); du 18 septembre (Estado 953, fol. 196); Olivarès à Philippe II, du 20 mars 1589 (*ibid.*, fol. 63); du 5 avril 1589 (*ibid.*, fol. 69); du 20 septembre 1589 (Estado 952, fol. 163),

2. Page 52, note 4.

vénient à ce qu'on propose « avec douceur » aux États d'élire l'infante reine de France, pour le plus grand bien de la religion. Peña est sur le point de répliquer que si Isabelle-Claire-Eugénie est l'héritière légitime de la couronne, il est parfaitement inutile de la faire élire. Il se retient « pour ne pas donner à Sa Sainteté l'occasion de lui répondre quelque chose de dur »... Et l'entretien se termine là[1], laissant Peña aussi perplexe que l'avait été naguère Olivarès en présence de Sixte-Quint.

Évidemment la papauté se refusait à confondre la mégalomanie politique de Philippe II avec les intérêts spirituels de l'Église. Innocent mourut le 30 décembre 1591. On connaît le rôle de son successeur, Clément VIII, diplomate avisé que son passé et sa modération devaient soustraire plus complètement encore aux suggestions espagnoles.

***

L'hostilité quasi unanime des Français et la froideur du Saint-Siège auraient dû amener Philippe II à changer de tactique et à ajourner la proclamation officielle des droits de l'infante, quitte à opposer ces droits, quand le moment serait venu, aux prétentions de la maison de Lorraine. Il n'en est rien. Avec son habituelle opiniâtreté Philippe II poursuit sa chimère. Toutefois, il semble que lui-même ne considère plus le point de droit que comme un pis aller. Il songe à étayer les droits de l'infante sur une base plus sûre et propose tour à tour de sanctionner son avènement par l'élection ou par un mariage avec un prince du sang. La multiplicité des solutions mises en avant ne trahit-elle pas la faiblesse de chacune d'elles ?

Ni les résistances du président Jeannin dans sa mission en Espagne (juin 1591), ni la croissante impopularité de l'intervention étrangère ne lui inspirent plus de clairvoyance. Lorsqu'en 1593 Suarez de Figueroa, duc de Feria, se rend

1. Pièce justificative I, page 72. — En se retirant Peña laissa au pape un « mémoire en latin », celui de Ponçon ou celui de Tornerius. Cf. p. 52, note 5.

avec trois autres ambassadeurs auprès des États, ces ambassadeurs entrent en France avec la conviction que les droits de l'infante sont incontestables et qu'ils obtiendront de l'Assemblée tout ce qu'ils prétendront. C'est D. Iñigo de Mendoza, « jurisconsulte espagnol très profond, » qui eut charge de présenter aux États le problème successoral tel qu'il avait été résolu par la chancellerie de Philippe II. D. Iñigo de Mendoza avait été comparé à l'air lorsqu'on avait plaisamment surnommé les agents de Philippe II les « quatre éléments »[1]. Il prononça son discours le 29 mai[2]. Sa tactique oratoire paraît avoir été d'emprunter tour à tour ses effets à la mise en relief d'arguments faciles, soulignés par des comparaisons souvent triviales, et à un étalage fastidieux d'érudition. De là ce contraste entre des passages exprimant des idées fort simples et des amoncellements de citations obscures ou de références, le tout dans un latin prétentieux et grandiloquent. L'impression de ce discours fut nulle : l'argumentation de Mendoza échoua devant l'incompréhension ou l'indifférence des députés. Il n'en est pas moins à propos d'exhumer cette dissertation et d'en analyser les différents points, d'autant plus sommairement qu'elle reproduit des arguments que nous connaissons déjà pour la plupart.

Mendoza commence par établir la priorité, au point de vue successoral, d'Élisabeth de Valois et de sa fille Isabelle sur Claude de Lorraine et Marguerite de Navarre. Puis il disserte longuement sur l'admission des femmes à la succession de leurs parents, admission consacrée par la législation de tous les pays du monde, voire l'Ethiopie, l'Égypte, l'Assyrie, etc. Cette admission est fondée sur le droit commun et sur le droit naturel. Et Mendoza fait ici une digression inattendue qu'il juge de nature à frapper l'esprit des députés. La tendance universelle des êtres vivants est la reproduction de l'espèce « à laquelle mâles et femelles sont également nécessaires ». Les parents ont un égal désir de procréer des mâles ou des

1. Cabrera, *op. cit.* t. IV, pp. 12-13.
2. Le discours de Mendoza a été publié dans son texte latin par Aug. Bernard, *Procès-verbal des États généraux de 1593*, dans *Collection des Doc. inédits*, pp. 704-725.

femelles, un égal devoir de les nourrir, de les élever. A cette égalité dans la nature doit correspondre une égalité dans le droit : il est légitime que mâles et femelles jouissent également des biens de leurs parents.

Du droit naturel, Mendoza passe au droit positif, qui n'est pas moins en faveur de sa thèse. La loi des Douze Tables, le droit prétorien, les constitutions impériales consacrent la capacité successorale des femmes. Il fait une courte allusion au droit divin en citant le chapitre XXVII des Nombres.

Et il constate que partout les filles sont, à défaut d'enfants mâles, admises à la succession de leurs père et mère. C'est encore, dit-il, la conséquence d'un instinct naturel : on cherche à conserver son individu plus que son espèce, et son espèce plus que son nom de famille. Il est ridicule de refuser aux filles le droit de représentation.

Mendoza aborde le problème de la loi salique, dont il rappelle — inexactement d'ailleurs — les termes[1]. Si cette loi, dit-il, concernait la succession au trône, 1° elle devrait s'étendre à tout le royaume : or il n'en est rien ; 2° elle n'appellerait à succéder ni le père, ni les frères de la mère : car en appelant le père, elle supposerait le fils roi du vivant de son père, ce qui est invraisemblable, et en appelant les frères de la mère elle introduirait des étrangers dans la succession, au détriment des princes du sang.

La loi salique n'exclut pas les femmes. Si elle les exclut, c'est au même degré que les mâles. L'exclusion absolue des femmes serait « odieuse et contraire aux bonnes mœurs ». Et s'il y a deux manières d'entendre cette exclusion, il faut l'entendre au sens restrictif et non au sens extensif, de façon à ne contrevenir ni au droit commun, ni au droit public, ni au droit naturel.

En outre, les dispositions de la loi salique s'appliquent aux ascendants de sexe féminin appelés à succéder, et non aux descendants. Bien que la royauté soit venue à Henri III, la succession est comptée à partir d'Henri II, auquel « tanquam

1. « Mulier vero in regno nullam habeat portionem. » Cf. P. Viollet, *op. cit.*, p. 53, note 4.

superiori » Isabelle succède. Jamais les femmes appelées par descendance à la succession n'ont été exclues par la loi salique. La loi salique, ou plus exactement, le cinquième cas de succession prévu au titre « De alodis » de la loi, contient une exception : l'exclusion (dans ce cinquième cas seulement) des femmes au profit des mâles de la ligne paternelle. Isabelle n'étant pas atteinte par le cinquième cas, ne peut l'être par l'exception adjointe à ce cas.

D'ailleurs, comment croire qu'une chose aussi importante que la succession au trône de France puisse être réglée par les dernières dispositions d'une loi, d'une manière pour ainsi dire accessoire et implicite?

Mais si la loi salique ne peut pas être invoquée, n'existe-t-il pas une coutume édictant la même règle? Mendoza rappelle les cinq cas où, depuis Louis X, les femmes ont été exclues du trône. Il évoque les conflits et les guerres qui ont suivi quelques-unes de ces exclusions, et constate que, jusqu'au temps de Louis XII, il n'a jamais été question d'une coutume de ce genre. D'ailleurs (on retrouve ici l'argumentation de Zapata) aucun de ces cinq cas ne saurait s'appliquer à l'infante. Les prétendants mâles actuels au trône de France sont tous à un degré bien plus éloigné d'Isabelle que ne l'étaient Philippe V, Charles IV, Philippe VI, Louis XII et François Ier des femmes qu'ils ont exclues. Et, pour ranimer l'attention des États, que cette discussion aride commence à lasser, Mendoza leur fait le portrait de l'infante, qui n'est ni débile, ni trop jeune, ni corrompue comme l'étaient les princesses qui furent écartées du trône : Isabelle a pour elle « un jugement mûr, les bonnes mœurs, la vertu, la piété, l'intelligence, la beauté physique, le courage et la magnanimité ».

Ces arguments étant développés, Mendoza consacre le reste de son discours à lever quelques objections déjà effleurées dans la première partie.

Si, malgré tout, il existe une coutume excluant les femmes, cette coutume n'a-t-elle pas la même force qu'une loi? Non, réplique Mendoza : la loi a été établie contre la coutume, « stabilita est contraria consuetudini ». La coutume, si

ancienne soit-elle, ne prévaut ni contre la raison, ni contre la loi.

D'autres diront : les Espagnols eux-mêmes ont bien exclu les femmes du trône. C'est tout à fait exceptionnel, répond Mendoza, et, en tout cas, la tolérance d'un mal ne crée pas un précédent : ce qui est odieux en France ne l'est pas moins en Espagne.

Une objection plus sérieuse est celle-ci : si la coutume est injuste, ceux qui ont été portés au trône par elle l'ont été illégitimement et leurs descendants ne peuvent avoir hérité un droit qu'ils n'ont eux-mêmes jamais possédé. Isabelle n'a donc pas plus de droits que Philippe VI, François Ier ou Henri II. Mendoza répond longuement à cette difficulté. L'exclusion des femmes, observe-t-il subtilement, est entachée de malice, mais non l'effet de cette exclusion. Puis l'ignorance, la possession prolongée du titre et la bonne foi ont créé une prescription : « Hereditarium titulum justam reddere possessionem etiamsi predecessor injuste regnum obtinuerit ». L'infante ne peut nier le vice originel de l'héritage, mais elle a le droit de jouir du bénéfice de prescription dont ses prédécesseurs ont joui depuis longtemps, puisque entre elle et les auteurs des spoliations précitées il y a eu plusieurs rois.

Telle est, dans ses grandes lignes, la harangue de Mendoza. On peut dire qu'elle reproduit à peu près les arguments de Zapata, mais sous une forme à la fois moins claire et plus apprêtée. La partie historique de l'argumentation des docteurs espagnols a été abrégée pour des raisons que l'on conçoit aisément. La dissertation exégétique de Zapata pour établir que la loi salique ne peut pas s'appliquer au trône — dissertation qui est la partie la plus forte de son mémoire — a été assez gauchement reprise par Mendoza, qui s'en tient un peu trop aux arguments d'ordre juridique. Le seul passage original de son discours est celui où il fait appel à des considérations analogiques tirées de la nature et de l'instinct.

A vrai dire, fatras de citations, subtilités juridiques et dissertations historiques ne pouvaient pas prévaloir contre la loi salique. Les prétentions de l'Espagne fondées sur la négation

de cette loi n'avaient aucune chance d'être non seulement admises mais discutées. Les députés des États et le Parlement en firent sommairement justice, comme étant formulées « au préjudice de la loy salique et aultres loix fondamentales du royaume »[1].

Cependant on doit reconnaître que les juristes espagnols avaient eu à la fois raison et tort. Ils avaient eu raison en constatant : 1° que l'exclusion des femmes au début du XIVe siècle ne s'était pas faite en vertu de la loi salique; 2° que la loi salique n'avait été appliquée à la succession au trône qu'en vertu d'une interprétation singulièrement abusive.

Mais ils avaient eu tort en ne s'inspirant pas de ce qui était en France un fait hors de toute discussion. La question n'était pas de savoir si la loi ou la coutume avait eu l'agrément des princes, des pontifes, des États, si elle était juste ou injuste. Elle était consacrée par le temps et cela suffisait. Le vice originel dont parlait Iñigo Mendoza, à propos de l'hérédité plusieurs fois séculaire des rois de France, avait été couvert par la prescription. Il en était de même de la loi salique et de sa pseudo-interprétation. Car, comme le fait remarquer Pedro Barbosa avec une belle impartialité, quand une loi est interprétée par une coutume ancienne, il faut s'en tenir à cette interprétation, même si elle s'écarte du sens présumé exact de la loi. Et l'on ne doit pas dire qu'on se conforme à la coutume, mais à la loi interprétée par la coutume. Si donc la loi salique exclut les femmes du trône de France, les femmes sont exclues par les mâles, fussent-ils au millième degré!

En parlant des documents qui établissent les droits de l'infante, Barbosa ajoute : « J'ai vu ces papiers qui assurément sont doctes et consciencieux. Mais je ne peux pas me persuader qu'une pareille revendication doive se faire sous couleur de justice, car il est tellement admis par toutes les nations qu'au trône de France les femmes ne succèdent pas, et au cours de treize siècles cette opinion a été tant de fois confirmée par la coutume, que mettre cette exclusion en doute serait une

1. Du Vair, *Suasion de l'arrest donné au Parlement pour la manutention de la loy salique*, dans *Œuvres*, Paris, 1641, in-4°, pp. 601-618.

scandaleuse innovation (cosa muy nueva y escandalosa)... Je confesse qu'il ne m'est pas agréable de traiter cette matière et que je voudrais être le premier défenseur des droits de l'infante, mais ma conscience m'a obligé à être d'un avis contraire[1]. »

L'opinion du docteur espagnol était, en même temps qu'une leçon de belle impartialité, la preuve d'une connaissance très exacte de la situation. On peut la compléter avec une phrase de Zapata lui-même : « Les successions à d'aussi grands royaumes ne se règlent pas avec la plume et l'encre[2]. »

ALBERT MOÜSSET.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I. Relation de l'entretien de l'auditeur Peña avec le pape Innocent IX [novembre 1591].

Relacion de lo que el Auditor Peña passo con Su Santidad de Papa Ynnocencio nono, informandole de los derechos de la Señora Infanta Doña Ysabel.

El Auditor Peña. Descifrada.

Relacion de lo que precissamente passe con Su Santidad informandole de los derechos de la Señora Infanta Doña Ysabel, sabado 21 de Noviembre 1591.

Entre diziendo a Su Santidad como avia poco mas de un año que el Duque de Sessa y el Conde de Olivares, embaxadores del Rey Catholico mi señor, con gran confiança me avian comunicado ciertos papeles de informaciones embiados de España sobre los derechos que la Señora Infanta tenia á la corona de Francia, para effecto que los viesse y dixesse mi parescer, y que yo con mucha voluntad avia offrescido de verlos con dezir que, en descubriendo alguna dificultad ó poca razon en esta pretension, alçaria la mano deste negocio por que no entendia aprobar lo que no se podia hazer con buena consciencia, siendo cierto

1. Barbosa à J. de Idiaquez, du 10 août 1590, *Arch. nat.*, K 1594, pièces 29-30.

2. « ... Sucesiones de tan grandes reynos no suelen determinarse con pluma y tinta. » Mémoire de Zapata, *in fine*.

que esta era la intencion de mi Rey y de sus embaxadores; y que, luego antes de verlos, se me offrescian dos de mucha consideracion: la una de la ley salica tan nombrada y la otra de la costumbre; pero que, despues de aver con grande atencion y studio examinado este negocio, conformandome con lo que de derecho estava dispuesto, avia descubierto que la Señora Infanta, segun mi parescer, tenia justicia, y que, para mas facilitar el caso, todas las dudas que en el se offrescian se reduzian á tres cabeças principales: la primera si por el derecho comun tenia derecho la Señora Infanta a la corona de Francia; la segunda si le obstava la ley salica; la tercera si le obstava la costumbre de succeder solos varones; y que sobre cada punto discurriria con mucha brevedad y claridad, reffiriendome en lo demas á la singular sabiduria de Su Santidad y á lo que traya escripto en un papel de informacion que tenia yo en las manos.

Su Santidad estuvo á todo atentissimo y, mandandome que le oyesse antes de passar adelante, dixo dos cosas: la una que era muy de hombre christiano el ver y ayudar los negocios mientras se puede con buena consciencia, y que estava bien assegurado de la buena intencion de Su M[d]. La otra fue advertir que, á la fin de cada punto, antes de passar al otro, diria Su Santidad las dificultades que se le offresciessen, por proceder con mayor claridad y menos confusion. Dicho esto, callo Su Santidad y yo passe adelante; y, despues de aver contado el hecho de la succession de Francia desde Enrrico segundo hasta Enrrico tercero, de cuya succession se trata, deduxe con mucha brevedad y claridad lo que tocava al derecho de la Señora Infanta segun derecho comun, diziendo y alegando solamente lo mas principal, segun se contiene en la relacion latina que dexe a Su Santidad; y, aviendome oydo con la misma attencion, replico diziendo que aquellas razones pudieran tener valor y ser de consideracion si el Reyno de Francia se regulara conforme al derecho comun, que oy tenemos contenido en los Digestos y codigo de Justiniano Emperador, ó si el dicho Reyno no fuera comprehendido y subjecto á esto derecho; que no era; y por tanto era necesario ver lo que disponian las leyes particulares de aquel Reyno de Francia o la costumbre que se avia tenido en el reynar; y que esto dezia no para afirmarse en ello, sino por manera de dudar.

Luego pidiendo licencia para responder y dicho Su Santidad que dixesse libremente lo que quisiesse, respondi que, no hallandose ley cierta que en particular dispusiesse del modo de la succession en el Reyno de Francia, como se veria en el segundo y tercero punto sobre la ley salica y costumbre, que parescia necessario aver de regular el modo de succeder en aquel Reyno conforme á este derecho comun que esta fundado en buena razon natural, y era conforme al derecho canonico, que en esta parte no era differente del derecho civil que

llaman comun; y que assi, como si agora se convirtiesse á la fee catholica un Rey barbaro y pidiesse leyes a la Sede Apostolica, no se le podian dar otras mejores que las que se contienen en el derecho comun civil y canonico; ni mas ni menos en el caso presente, faltando ley particular en el Reyno de Francia que disponga sobre la succession, no podia regularse succession con modo mas cierto y seguro que con el que dispone el derecho comun; y que esto se respondia etiam en el presupuesto que avia hecho de que el Reyno de Francia nunca fuesse subdito al derecho comun y leyes de los Romanos, aunque este era articulo controverso y quiça lo contrario era lo mas cierto, pues los franceses fueron alguna vez vencidos por los Romanos.

Aqui dixo Su Santidad que passasse adelante en el segundo articulo; que ya me tenia dicho que levantava estas dificultades por modo de dudar o de motivar.

En el segundo articulo de la ley salica, dixe que yo confesava llanamente que avia estado engañado como casi todo el mundo con esta famosa ley, pero que, en realidad de verdad, yo la avia descubierto fabulosa por quatro razones principales que refferi; en las quales me entretuve un poco por ver que Su Santitad gustava de oyr tan curioso discurso; aprete mucho este passo con refferir muchos autores franceses que la llamavan fabulosa, cuyos dichos enteros se contenian en la relacion dada a Su Santidad, y que las palabras de la dicha ley no tratavan ni hazian mencion del Reyno.

A la fuerça deste discurso no tuvo Su Santidad otra cosa que replicar mas que dezir que, aunque esta ley fuera fabulosa, bastava aver sido consentida y acceptada en la succession del Reyno, y que este comun consentimiento y acceptacion ó observacion subsecuta bastava para darle fuerça y vigor de ley.

Respondi que esta replica de Su Santidad fuera de mucha consideracion si los mismos franceses fundaran la succession de los varones en la ley salica; pero que ellos proprios no osavan fundarse en cosa tan incierta, y que ni Baldo, que siempre avia deffendido el derecho de los varones contra las mugeres en la succession de la corona de Francia, ni otros muchos Doctores que le seguian avian hecho mencion desta ley, pues solamente se fundavan en la costumbre; y en aviendo dicho a Su Santidad el origen que avia podido tener esta fabula de la ley salica concluy este segundo punto, y no replico mas Su Santidad.

Sobre el tercero que avia mayor dificultad, pues, viendo los franceses y los demas Doctores que les faltava ley y razon para defender el derecho de las mugeres, se acogieron a la costumbre, que esta no podian probar ser legitima ni prescripta por estar fundada en actos violentos, començando desde Juana hija del Rey Ludovico Utino, y reffiriendo los demas exemplos todos spoliativos de las mugeres por donde se inferia aver sido justas las guerras que en favor de las

mugeres avian hecho los ingleses contra franceses en diversos tiempos por medio de los quales se avian visto reynar mugeres en Francia; y que, si se replicava que no se podia hazer fundamento en los actos de los *franceses*[1], por ser tambien violentos, que yo lo admitiria de muy buena gana, pero que de aqui se inferia que, siendo los actos de ambas partes violentos, no podian induzir legitima costumbre ni prescriptiva contra las mugeres; y assi quedamos en los puros terminos del derecho comun, por el qual la succession tocava agora a la Señora Infanta, como á la mas propinqua al Rey Enrrico tercero defuncto.

Viendo Su Santitad que apretavan las razones que refferi, replicó solamente diziendo que dellas se seguiria que ninguno de los Reyes de Francia que succedio por excluzion de mugeres avia sido Rey legitimo; lo que parescia gran inconveniente, aviendo sido acceptado por los Estados.

Respondi a Su Santidad que no entrava yo en aquel articulo, el qual podia tener alguna probabilidad para effecto de que los tales Reyes se pudieron salvar, pero que el aver sido tolerados no podia perjudicar al derecho de las mugeres ni, en el caso presente, al de la Señora Infanta, aviendo faltado la linea de los varones y entrado la succession despues de la muerte del Rey Enrrico tercero en la linea de las mugeres y por consiguiente en la persona de la Señora Infanta; la qual jure representationis venia en el lugar de la Reyna nuestra señora, su madre, hermana mayor del difuncto Rey Enrrico tercero, y que no era verdadero el dicho de Baldo que, aviendo varon de la casa de Borbon, etiam in millesimo gradu, avia de succeder en el Reyno y excluyr a las mugeres etiam en grado muy cercano; pues, aunque fuera legitima la costumbre, no se podia estender á grados tan remotos; y acabando la platica fui diziendo con mucha ternura, que paresce movio mucho a Su Santidad, que la intencion del Rey Catholico mi señor, como creya y tenia experiencia dello en casos arduos, principalmente era evitar daños irreparables en las cosas de la religion catholica, a cuya causa tenia exaustos sus thesoros, derramando tanta sangre de sus fieles vassallos, pues por conservar a Flandes y Francia en la obediencia de la Santa sede apostolica avia hecho y hazia lo que via todo el mundo y sabia bien Su Santidad; y que no avia de permittir que hombre herege ó sospechoso de heregia fuesse jamas Rey, pudiendolo impedir, que era el mayor sacrificio que se podia offrescer a Dios y el mas notable servicio que se podia hazer a la sede apostolica; y que, si despues desto tenia derecho su propria sangre, crueldad seria no tener consideracion á ello, pero que, como obediente hijo, queria participar este derecho a Su Santidad para que entendiesse que, en ninguna action y particularmente en una tan grave como esta, se movia sin solidos fundamentos.

1. Lire *Ingleses*.

Respondio Su Santidad con mucho sentimiento y notable *demostracion de descuydo* que no temiesse, que assegurava que ni heretico ni sospechoso de heregia seria Rey de Francia y que con mucha voluntad condescenderia en que la Señora Infanta fuesse Reyna de Francia, como con suavidad se pudiesse tratar con los Estados que la eligiessen por Reyna; en lo qual se remittia á la prudencia y buen govierno de Su M[d]; de cuya christiandad confiava que lo endereçaria todo á buen fin y augmento de la religion catholica; y añadio que esto mismo avia ya señalado a V. S. tratando desta misma pretension.

Vinome á la memoria dezir a Su Santidad que, si de derecho tocava la corona de Francia a la Señora Infanta, no era necessario tratar de hazerla Reyna por election; pero detuveme por buen respecto por no dar occasion á que Su Santidad me respondiera alguna cosa dura, por que, de ver la escriptura que le dexe y poner en peligro a que perseverara en ella y tambien por que dezir con tanta libertad que holgaria que la Señora Infanta fuesse Reyna y que se tratasse con suavidad que fuesse elegida, paresce que presuponia su buen derecho, á lo menos no lo negava particularmente, aviendo dexado la puerta abierta de que lo veria.

Y luego, besandole el pie, le puse en las manos la relacion latina de las pretensiones de la Señora Infanta con unas notas en las margenes para facilitar la inteligencia; de que quedo muy satisfecho Su Santidad y yo muy contento de ver quan favorablemente abraça las cosas del Rey nuestro señor.

(Archivo general de Simancas. Estado. Legajo 958.)

II. Relation de l'entretien de l'auditeur Peña avec le Syndic de la Sorbonne [1592].

Relacion de lo que el auditor Peña passo con el Sindico de la Sorbona en materia de election de Rey de Francia.

Descifrada.

Relacion de lo que el auditor Peña passó con el Sindico de la Sorbona.

Aviendo dicho ciertos Navarristas al Sindico de la Sorbona que finalmente el Papa daria licencia a Gondi para venir a Roma, pues solamente le avia mandado entretener para dar a entender al mundo que no venia llamado con orden espressa del Papa, segun el avia dado á entender en Francia, y hallandose con esto el dicho Sindico muy afligido, á los 29 del presente se vino á mi para entender lo que

passava y declarar de nuevo los grandes daños que desta venida podrian nacer; y entre otras dixo ser una de mucha consideracion que si de Roma yva alguna nueva, verdadera ó falsa, de alguna esperança de recibir al de Bearne, segun el, era engañador, y los Catholicos se hallavan cansados por la larga guerra; bien se podia temer que se hiziesse nombrar Rey y que concurriesen facilmente los que antes lo avian contradicho, por averse publicado por Francia que los Españoles pretendian que uno de la casa de Austria fuesse elegido Rey; cosa tan contraria al humor de los franceses recibir Rey de nacion estrangera que el tenia casi probabilidad que, por evitar esto, recibirian otro qualquiera Rey, aunque no les estuviesse bien; pero, antes de dezirme estas palabras, anduvo con rodeos y hizome muchas salvas, diziendo que, forçado por lo que devia á la religion, me descubria aquel peligro. Respondile que quiça aquella avia sido invencion de los proprios Navarristas para meter al Rey Catholico en mala opinion de toda Francia; siendo su intencion solamente procurar que aya un Rey sin sospecha de heregia, y que no le movia otro respecto humano, como avian podido descubrir de sus passadas y presentes acciones, pues tambien se avia dicho que su intencion era occupar a Francia y dividirla y que, aviendolo podido hazer, se via lo contrario pues tratava de conservarla; que esta era la verdad y que, por su parte, no desseava otra cosa sino que se hallase una persona tan catholica en quien se pudiesse assegurar la corona de Francia. Que si, acerca deste particular, se le offrescia discurrir algo, yo lo oyria de buena gana, pues tenia bien entendida mi condicion y desseo y lo que en tiempo de Sixto quinto avia passado por no consentir que el de Bearne fuesse absuelto, de donde nacia la manifiesta ruyna del Reyno de Francia; con esta seguridad, dixo que me representaria todos los que concurrian á la corona, juntamente con los impedimentos y facilidad que cada uno tenia.

Excluyó primeramente al de Bearne, el qual dixo que no podia ser Rey por inhabilidades conoscidas, sino fuesse por descuydo ó discordia de los Catholicos ó por notable negligencia del Papa que, mirando como de lexos esta causa, no acudiesse á ella como era razon y los Catholicos esperavan.

Sacó tambien qualquier otro estrangero y todos los de la caza de Borbon como á infectos ó poco seguros, viniendo á resolverse en 5 personas, que son el Duque de Umena, Duque de Lorena su hijo mayor y el otro, que es Cardenal, y Duque de Guisa.

En el de Umena dixo que concurrian edad madura para govierno y la experiencia que del tenia en estos tiempos tan peligrosos, pero que le haze gran contrapeso la mucha ambicion que avia mostrado y todavia mostrava, la inconstancia en sus acciones, poco secreto en sus cosas, poco juizio en elegir ministros y governadores y en el

conferir los beneficios ecclesiasticos, quiça se avia manifestado no menos defectuoso y culpable que el mismo Prinçipe de Bearne; por donde en el Reyno de Francia avia oy poca devocion y inclinacion a su persona.

En el Duque de Lorena viejo, dixo hallarse una buena mente y sancto zelo y desseo de extirpar hereges y propagar la religion catholica, pero que su condicion flematica le hazia tan lento en sus acciones, como se avia mostrado en sus acciones presentes, pues fuera de su proprio estado no avia mostrado valor contra hereges en favor de la Liga, aunque esto avia podido nacer por causa de sus consejeros, los quales todos ó la mayor parte son politicos que lo han tenido y tienen amilanado; y que si, siendo Rey, perseverava en esto y se apoderava del su yerno el de Florencia, enemigo descubierto del Catholicismo de Francia, no podia aver buenas esperanças. Que finalmente, en lo tocante a su persona y zelo, no avia que dudar, pero que se dudava de sus resoluciones, conforme a los que se apoderassen de su favor y gracia.

Que su hijo mayor le tenian por muy peligroso, por hombre de baxos pensamientos y muy dado á la crapula y vanidades, principio y fondamento para todo mal.

Al otro menor y Cardenal, lo tenian por mas sabio y recogido y de buenas inclinaciones, pero perplexo y irresoluto y que su proprio motivo no parescia animoso para emprender grandes cosas.

En el Duque de Guisa dixo concurrir grandes partes, pues en el resplandescian los merescimientos de sus passados y la sangre derramada por la religion catholica; y en su propria persona se descubrian grandes partes y mucho valor, y que le avia calificado mucho el que mostro en la prision y sabido escaparse della con tanta discrecion y fortaleza, por donde tenia á Francia tan afficionada que sacando pocos nobles se podia dezir que las voluntades de todos concurrian en su persona; y lo que mas amable le avia hecho y todavia le hazia era descubrirse en el un entero fervor y zelo de las cosas de la religion, que lo mismo que proffessava en publico obra dentro de su camara en secreto, y que, sobre todo, era tan docil y bien inclinado y capaz de lo bueno que con grand facilidad recibia no solo las publicas amonestaciones que oya en los pulpitos y en los consejos pero los documentos que le davan en su camara; y que agora de presente avia recibido en su servicio un Doctor de la Sorbona, gran catholico, con quien comunicava muy familiarmente todo lo tocante á lo bueno de la religion con grande aprovechamiento, y que finalmente era tal que nadie parescia mas apto para la corona en estos miserables tiempos.

Pero que padescia dos notables impedimentos: el uno era de parte del Duque de Umena, el otro de parte de su propria madre; porque, viendose el Duque de Umena con el cargo de Governador de Francia

y presumir merescer la corona por los servicios passados y presentes, procuraria en toda occasion impedirle que no fuesse Rey, reputando a deshonrra que un muchacho le fuesse prefferido y que, por esta razon, quando el Duque de Umena viere que el no puede salir con la corona, antes la procuraria para el Duque de Lorena viejo, pero que este impedimento se podia vencer desengañandole con dulzura y reduziendole á que procurasse el Reyno para su sobrino el Duque de Guisa; de manera que, conosciendo el de Guisa el favor que de su mano recibe, le quede siendo Rey obligado.

El otro impedimento que nace al de Guisa por la madre no es de menos consideracion, por ser ella muger ambiciosissima y sobervia que quanta su linage de casa de Borbon Cleves y Austria, cuyo primero marido fue el Principe Portiense, heretico manifiesto, con quien hizo vida maridable sin pedir separacion, yendo á oyr los sermones de los hereges y ella á las iglesias de los Catholicos, que, aunque en ella no se huviesse descubierto ni heregia, tan poco se ha visto estremada devocion y que, si fuesse madre de Rey, podria facilmente salir otra Regina mera *(sic)*; y diziendose yo al dicho sindico que esto se podria remediar con ponerla en un monasterio y ordenarle que no se metiesse en las cosas tocantes al Reyno, respondio que, como se acudiesse á este peligro de la madre, no se podia acertar mejor ni mas facil Rey que el Duque de Guisa.

Y de aqui passó á los otros discursos.

(Archivo general de Simancas. Estado. Legajo 959.)

VARIÉTÉS

Biographie du Cid, par Gil de Zamora (XIIIᵉ siècle).

Juan Gil de Zamora a écrit au moins deux fois la Vie du Cid. Nous la trouvons sur trois des huit feuilles d'un cahier de papier conservé sous la cote Cc-119 (= 18657 [19]) à la Bibliothèque nationale de Madrid, et copié au XVIIᵉ siècle, sans doute sur l'exemplaire original, aujourd'hui perdu, du *Liber illustrium personarum*. Nous trouvons une rédaction un peu différente dans le *Liber de praeconiis Hispaniae* (au livre IV, intitulé *De Hyspanie fortitudine ʒ nobilium strenuitatum quartus tractatus*), dont il existe plusieurs manuscrits. Sur l'auteur et ses œuvres, j'ai publié récemment un travail *De operibus historicis Iohannis Aegidii Zamorensis* (Bordeaux, Feret, 1913), auquel le mieux que j'aie à faire est de renvoyer pour ne pas me répéter ici. Je dirai seulement que la Vie du Cid qui est dans le *Liber de praeconiis Hispaniae* n'est pas comprise, non plus que le *tractatus quartus* qui la renferme, dans le *Liber de praeconiis ciuitatis numantinae* publié par le P. Fita, dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* (1884, t. V, p. 134-200), et correspondant aux traités VII et VIII du *Liber de praeconiis Hispaniae*, ainsi que je l'explique p. 24 de mon étude. Pour le Cc-119, voir aussi p. 62.

Je publie ici les deux textes, de telle manière qu'ils se complètent l'un l'autre. Pour le manuscrit de Paris, je me sers d'une copie très soignée que M. Morel-Fatio en a faite lui-même intégralement (des douze traités s'entend), il y a une trentaine d'années, et qu'il m'a généreusement donnée.

Je marque et transcris au besoin en bas de page les textes apparentés, à savoir : 1° le *De rebus Hispaniae*, de Rodrigue de Tolède, auquel Gil, dans toute son œuvre, fait de très larges emprunts[1]; 2° la Généalogie du Cid, que Flórez a publiée dans le tome I de ses *Memorias de las Reynas catholicas* (p. 503-505 de la 3ᵉ éd., 1790), et que Risco a reproduite telle quelle dans *La Castilla y el más famoso castellano* (1792); 3° la Généalogie des rois de Castille, que Flórez appelle *Liber Regum* et qu'on trouve pages 492-503 du même tome I des *Reynas*; 4° la *Gesta Roderici Campidocti*, découverte par Risco,

1. C'est de Rodrigue qu'il transcrit littéralement les *Historie regum qui Sancii nomine titulantur*, qui suivent la Vie du Cid dans le Cc-119 et remplissent le reste du cahier.

publiée par lui dans *La Castilla* et récemment par M. Foulché-Delbosc, au tome XXI de la *Revue hispanique* (1909), ainsi que par M. Ad. Bonilla y San Martín (*Gestas de Rodrigo el Campeador*; Madrid, 1911), qui a eu l'avantage d'utiliser un manuscrit resté inconnu des autres éditeurs, le G. 1. de l'Académie de l'Histoire de Madrid (cf. *Bull. hisp.*, t. XIII, p. 438).

Ms. BIBLIOTECA NACIONAL DE MADRID

[Cc 119 = 18657 [19], papier 4°, 8 folios].

Incipit Historia Roderici Didaci dicti Cydy : ex operibus Reuerendi admodum sapientissimique Magistri, Patris Fratris Joannis Egidii Zamorensis deprompta. — Quam sequentur alie, que ex eiisdem operibus in Bibliotheca huius sancti Patris nostri Francisci Zamorensi conventu repertis desiderantur.

Roderici Didaci, dicti Cydi, et militis strenuissimi genus et actus strenuissimos huic operi decreuimus annotare ut inspectis eius strenuitatibus ad actus consimiles animentur milites et barones. Prefatus itaque Rodericus arabice fuit Cydy id est dominus appelatus, sed campiator fuit vulgariter nuncupatus eo quod campum fere semper obtinuit contra hostes et in campo de ipsis viriliter triumphauit.

Iste descendit de genere Flauiny Calui, qui cum Nunione, dicto Rausera, coniudex extitit in Castella; que olim, Bardulia fuit dicta. Castella namque, tunc rege carente, cum a Legionisibus premeretur, nobiles, qui tunc erant, duos, ex se milites, non potentiores, sed prudentiores in iudices elegerunt, qui regerent totam terram; videlicet, Nunionem Rasuera, de quo descendit imperator Castellē, & Flauinum Caluum, de quo descendit Rodericus Dydacy campi ductor. Plus autem Flauinus Caluus, seu Laynus Caluus de militia, quam de iuditiis, cogitabat; erat enim miles colericus, animosus, Hispanicorum militum gerens morem [1]. De cuius genere descendit Rodericus Didacy, tali modo [2]. Flauinus Caluus habuit duos filios, sclt, Fernandum Flauini & Beremudum [a] Flauini. Fernandus vero Flauini genuit filium, Flauinum Fernandi [b]. Beremudus [c] Flauini genuit Rodericum Bere-

Ms. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS [LAT. NOV. ACQ. 175].

De Praec. Hisp. — (Fol. 41.) *Eisdem diebus nobiles de bardulia que nunc est castella tirampnidem exercuerunt in froylam regem suum ʒ dominum ʒ contempto domino naturali super se duos milites in iudices elegerunt. ¶ Alter fuit nunius nunii cathalanus dictus rasayra filius bellide a quo descendit imperator. ¶ Alter uocabatur flauinus caluus qui uulgariter xaynus dicitur seu iauinus ex quo descenderunt multi nobiles de castella specialiter rodericus didaci dictus campiator. ¶ Plus autem flauinus caluus de militia quam de iuditio cogitabat. Erat enim miles*, etc... a) *ueremundum*. — b) *fernandum*. — c) *Veremundus*.

1. Rod. : « Flauinus Caluus, iste tamen aut nil, aut parum de iudiciis cogitabat, sed armis et militiae insistebat. Erat enim facile iracundus, nec causarum uaria pacifice sustinebat, quod non competit iudicanti. » (V, 1.)

2. Rodrigue (V, 1) explique dans les mêmes termes cette généalogie du Cid, mais dans un ordre un peu différent : « Flauinus Caluus habuit duos filios Fernandum Flauini et Veremundum Flauini. Fernandus genuit Flauinum Fernandi. Flauinus

mudi[a]. Flauinus Fernandi genuit Nunionem Flauini. Rodericus vero Beremudi genuit fernandum Roderici[b]; non illum, qui dicitur de Castro. Fernandus autem Roderici genuit Petrum Fernandi, & filiam Hegilo[c] nuncupatam, vulgariter autem Hegylo[d] dicitur[e] Helo. Nunio[f] Flauini duxit vxorem nomine Hegylonem[g] vulgariter dicta Helo. Genuit autem ex ea flauinum Nunij. Et flauinus Nunij genuit Didacum flauini, patrem Roderici Dydacy, dicti Cydy[h].

Duxit autem in uxorem Didacus Flauini filiam Roderici Aluari de Asturiis, qui fuit vir bonus, et potens nimis, et genuit ex ea Rodericum Didaci. Mortuo itaque Didaco Flauini, patre Roderici Didaci, nutriuit[i], eidemque contulit militaria sacramenta[1]. Cumque rex Sancius apud grades in Aragonia[j] regem Ranimirum nepotem suum pro viribus expugnaret, Rodericus Didaci super omnes strenuissimus est inuentus[2]. Et in illo bello fuit mortuus Ramirus[k][3]. Cui[l] rei gratia rex Sancius ipsum sibi fortiori[m] dilectionis vinculo copulauit et suum[n] signiferum ordinauit[4]. Cum etiam rex Sancius fratrem suum Garsiam apud Sanctam Herenam in Portugalia expugnaret, Rodericus Didaci, dictus Cydy, inter omnes pdtor[5] est inuentus, dominumque suum, qui captus ab hostibus ducebatur, viriliter liberauit, et regem Garsiam cum suis conmilitonibus captiuauit[6]. Qui, scilicet, rex Garsias apud caustrum[p][7] quod Luna dicitur, mortuus fuit in compe-

a) *ueremundi.* — b) *roderici*, en marge, même main. — c) *hegilio.* — d) *hegilo.* — e) *dicitur*, deux fois. — f) *Nunino.* — g) *hegilionem;* manque *vulg. dicta Helo.* — (Fol. 41v°). h) *Didaci dicti cydi.* — i) *didaci rex Sancius de castella recepit rodericum didaci ac nutriuit.* — j) *aragoniam.* — k) *ranimirus.* — l) *cuius.* — m) *fortioris.* — n) *ʒ in suum.* — o) *probrior.* — p) *castrum.*

genuit Nunium Flauini. Nunius duxit uxorem nomine Egilonem, ex qua suscepit filium Flauinum Nunii, Flauinus Nunii genuit Didacum Flauini. Didacus Flauini duxit uxorem filiam Roderici Aluari de Asturiis, viri nobilis et magnatis, et ex ea genuit Rodericum Didaci qui dictus fuit Campiator. Alter filius Flauini Calui dictus fuit Veremundus Flauini. Veremundus genuit Rodericum Veremundi. Rodericus genuit Fernandum Roderici. Fernandus genuit Petrum Fernandi, non illum qui dictus fuit Castellanus. » Il ne dit pas qu'Hegilo était fille de Fernán Ruiz. Il ne dit pas non plus que ce Fernán Ruiz n'est pas celui qui fut appelé *de Castro*, mais il indique que son fils, Pedro Fernández n'est pas *el Castellano*, ce qui compense. (Cf. *Bull. hisp.*, t. XIV, p. 245, n. 9, 2; t. XV, p. 414, n. 65, 4.)

1. *Genealogía* : « Quando murió Diago Laynez, padre de Roy Diaz, priso *el Rey Don Sancho de Castilla* à Roy Diaz et crióla, et fizolo Caballero, et fue con el en Saragoza. » (Flórez, p. 503; Risco, p. IV.)

2. *Genealogía* : « Et quando lidió el Rey Don Sancho con el Rey Don Ramiro en Grados, non hi ovo mejor Caballero que Roy Diaz. » (Flórez, p. 504; Risco, p. V.) Cf. *Bull. Hisp.*, t. XI, p. 270 et Bonilla (*Gestas*, p. 26), qui cite un passage de la Chr. de S. Juan de la Peña à ce sujet.

3. Cette phrase n'a pas de correspondante dans la *Genealogía*.

4. *Genealogía* : « Dalli tornose el Rey Don Sancho a Castiella, et amo mucho à Roy Diaz, et diole su Alfericia, et fue muy buen Caballero. » (Flórez, p. 505; Risco, p. V.)

5. *Proditor ?* erreur pour *probrior* qui est dans le *Lib. de preconiis.*

6. *Genealogía* : « Et quando lidió el Rey Don Sancho con el Rey D. Garcia su ermano en Santarem, non hi ovo mejor Caballero que Roy Diaz, et segudió su señor que levaban preso, et prisieron al Rey Don Garcia Roy Diaz et sus compañeros. » (Flórez, p. 504; Risco, p. V). Cf. *Bull. hisp.*, t. XI, n. 2 de la page 267.

7. *Sic (castrum).* Ce passage correspond à une phrase de la Généalogie des rois de

dibus, et Legionense [a] in Eccesia sancti [b] Hysidori est sepultus [c]. Cum etiam idem rex Sancius rex Castellę fratrem suum Aldefonsum regem Legionis in loco qui vulpecularia dicitur expugnaret iuxta fluuium Carrionis, vbi rex Sancius fuit victus: Rodericus Didaci dictus Cydy, fugientem exercitum reuocaret [1], et in aurora Legionensibus et Gallecis improuidus aduenirel; quod cum factum est, rex Sancius super exercitum regis Aldefonsi fatigatum, et etiam soporatum irruit in aurora, et capto rege Alfonso inhermem militiam trucidauit non viribus, sed cautela [2]. Cum autem Aldefonsus frater regis Sancii, qui erat Tholeti fugitiuus Zamoram post obitum regis Sancii aduenisset, Castellani [3] et Nauarri ab eo iuramentum illico exhegerunt [d], quod non fuerat conscius mortis regis Sancii fratris sui. Sed cum nemo vellet ab eo recipere iuramentum, ad recipiendum se obtulit solus Rodericus Didaci campiator, vnde et postea, licet strenuus, non fuit in eius occulis gratiosus. Qua de causa ipsi terram abstulit, et de regno expulit diuina forsitam voluntate: ut moueret Arabibus ipse guerram, Contingit autem, quod solus Rodericus Didaci, cum Flauyz [e] strenuissimo sarraceno solus cum solo personaliter dimicauit; ipsumque apud Medinam celim [f] viriliter superauit [4]. Pugnauit etiam cum comite Barchinonie ipsumque et

a) *legione.* — b) *beati.* — c) **Manque jusqu'à** *cum autem Aldefonsus...* — d) *iuramentum exigere decreuerunt.* — (Fol. 42). e) ***guerram.*** ¶ *Expulsus a regno predictus rodericus didacus post mortem regis sancii cum haryz.* — f) *medinacelim.*

Castille (Flórez, *Reynas*, t. I, p. 494): « E priso el Rey D. Sancho al Rey D. Garcia, et metiolo en prision en Luna, e alli murio en los fierros, e con los fierros se fizo soterrar, et con los fierros yace soterrado en San Isidro de Leon ».

1. La phrase est tronquée, mais on peut la reconstituer par un passage qu'on trouve dans la vie de Sancho II, même *pliego*, et du reste pris littéralement à Rodrigue, VI, 16 : « Erat autem cum rege Sancio miles strenus, dictus Rodericus Didaci campiator, hic regem suum deuictum animans, persuasit ut quoad posset fugientem exercitum revocaret, et in aurora Legionensibus et Gallensis impavidus (Rod. : *improvidis*) adueniret. Legiones (manque une phrase qui est dans Rod.) vero nocturnis confabulationibus fatigati circa mane fortius dormierunt, et irruente exercitu regis Sancii sibi prebenti, et multis captis, aliisque cęsis, cęterisque fugatis. Vix etiam Aldephonsus capitur in Ecclesia B[ae] Virginis quę est in presidio Carrionis, et Burgis ducitur captiuatus. Tandem procurante Pedro Ansurii Comite, cum consilio Vrrace sororis, ea conditione educitur, ut in monasterio sctorum Facundi et Primitiui monachali habitu vestiretur... ». Cf. Luc (p. 98 de l'éd. Schott-Mariana, l. 1-18), qui dit à peu près la même chose en d'autres termes.

2. La *Genealogia* dit seulement ceci : « Et quando lidio el Rey Don Sancho con su ermano Don Alfonso en Golpillera a cerca de Carrion, non hi ovo mejor Caballero que Roy Diaz et Campeador (Flórez, p. 504; Risco, p. v).

3. Rod. : « Castellani etiam et Nauarri ad ipsum illico conuenerunt, et ante omnia iuramentum (ut diximus) exegerunt, quod non fuerat conscius... gratiosus. » (VI, 21.) Il n'est pas question, dans notre texte, du rôle du Cid à Zamora et de la chasse qu'il donna à Bellido Adolfo, ce dont parle la *Genealogia*, comme aussi, plus en détails, la Chronique léonaise (*Bull. hisp.*, t. XI, p. 275, et XIII, p. 80) et Gil lui-même dans le *Liber de preconiis ciuitatis numantine* (*Bol. R. Acad.*, t. V, p. 161) et dans le *Liber de preconiis Hispanie*, VII. — Luc (p. 100, l. 6-11) dit, comme Rodrigue, que le Cid imposa le serment à Alphonse, qui lui en voulut toujours : « semper habuit eum exosum ». Rien de tel dans la Chron. léonaise (p. 277); Gil se répète, à ce sujet, p. 167 du *Liber de pr. ciuit. num.*

4. *Genealogia :* « Despues se combatió Roy Diaz con el moro Harizuno por otro en Medinacelim, et venciolo Roy Diaz y matolo, pero que era el Moro muy buen

ipsius exercitum superauit, multosque barones, et milites captiuauit. Sed veluti liberalis et nimium animosus illico manumisit [1]. Duxit autem in uxorem dominam Semenam [a] [2] neptem regis Alfonsi, filiam videlicet nobilis comitis de Asturiis. Et genuit ex ea filium vnum, et duas filias. Nomen filii, Didacus [b] Roderici, et occiderunt eum Sarraceni apud Consogram. Filiarum vna vocata est Cristina, alia Maria, quas tradidit in uxores [c]. Post hęc Cristinam [d] tradidit infanti Renimiro [e], Mariam vero comiti Barchinonę [f]. Infans autem Renimirus habuit ex vxore sua Cristina Garciam Renimiri regem Nauarrę. Rex Garsias genuit ex vxore sua regina Margereina [g] regem Sancium Nauarrę. Rex Sancius habuit, ex vxore sua regina Baeza [3] filia imperatoris regem Sancium, qui sepultus est in Ecclesia Roscidevallem [h] [4].

Rodericus ergo [i] Didaci dictus Cydy, post recessum a regno Castellę, cum in confinio quasi trium regnorum, castellę scilicet, Aragonie et Nauarrę fixisset tentoria [j], ab inimicis vndique circumseptus contigit, sicut fertur, quod vxor sui coquinarii, vel alterius officialis, quę propinqua erat partui, prolem edidit, quam ferebat. Cumque mane Rodericus Didaci castra mouere iussisset inscius huius rei, casualiter quidam de ipsius comitiua eidem retulit quod in vxore coquinarii contigerat ipsa nocte; ad quam relationem, tanquam dominus curialis, strenuus, animosus, inquiri fecit quot diebus nobiliores dominę de Castella post partum erant solite accubare, cuius rei tempus, ut comperit, pręcepit stare fixa tentoria [j], et etiam [k] figi quę iam mota fuerant, quo usque vires resumpsit iuxta leges fęmineas, mulier quę partu legali fuerat eneruata, ut in exemplum esset potentibus huius mundi, quod sicut gauderet [l] potestate, sic et gaudere deberet [m] animi pietate,

a) *xemenam.* — b) *filium unum cui erat nomen didacus.* — c) Manque *quas tradidit in uxores.* — d) *christinanam.* — e) *ranimiro,* et de même ensuite. — f) *barchinonie.* — g) *margerina.* — h) *eccesia hospitalis rocideuallis.* — i) *igitur.* — j) *temptoria.* — (Fol. 42 v°). k) *iterum.* — l) *gaudent.* — m) *debent.*

Caballero » (Flórez, p. 504). Risco (p. v) reproduit cela à la lettre, sans voir qu'il fallait lire « con el moro Hariz, uno por otro... ». La *Gesta* ne donne pas le nom du Maure : « Pugnauit quoque pari sorte cum quodam Sarraceno in Medina Celim, quem non solum deuicit, sed etiam interfecit » (p. 36).

1. *Genealogía :* « Despues se combatió Roy Diaz en Tobar (lire *Tebar*) con el Conde de Barcelona, que habia grandes poderes, et lo aviel caido de su parabla et venciolo Roy Diaz, et desvaratólo, et prisóle gran campaña (lire : *compaña*), de caballeros, et de Ricos omes ; mas por muy grand bondad que avie mio Cid, soltólos todos » (Flórez, p. 505 ; Risco, p. v). Cf. Menéndez Pidal, *Cantar de mio Cid*, t. II, p. 864 ; Bonilla, *Gestas*, p. 29.

2. *Genealogía :* « Este mio Cid ovo por mugier a Dona Eximera (Risco : *Eximena*), nieta del Rey D. Alfonso, et ovo della un fillo, et dos fillas, et el fillo ovo nombre Diago Royz, et mataronlo en Consuegra los Moros : de las fillas la una ovo nombre Dona Christina, la otra Dona Maria. Casó Dona Christina con el Infant D. Ramiro : casó Dona Maria con el conde (ajoutez *de*) Barcelona. El Infant D. Ramiro ovo en Dona Christina fillo al Rey D. Garcia de Navarra *al que dixieron Garci Ramirez*. El Rey D. Garcia tomó por muger á la Reyna Dona Magelina, et ovo della fillo al Rey Don Sancho de Navarra. Este Rey Don Sancho tomó por mugier la filla del Emperador Despana, et ovo della fillo al Rey D. Sancho, que agora es Rey de Navarra » (Flórez, p. 505 ; Risco, p. VI). Aux mots soulignés ici rien ne correspond dans notre texte.

3. La *Genealogía* ne la nomme pas. D'autres la nomment *Sancha*. Cf. *Bull. hisp.*, XV, p. 117, note 7, 1.

4. *Sic.* Il n'est pas question de Roncevaux dans la *Genealogía*.



maxime circa eos qui domesticam curam gerunt. Qui enim curam non habet morum, maxime domesticorum infideli deterior iudicatur iuxta diuinas et canonicas sanctiones.

Rodericus etiam Didaci, dictus Cydy, congregata[1] manu consanguineorum et militum aliorum proposuit per se Arabes infestare; cumque versus frontaream Aragonię peruenisset, congressus cum Petro rege Aragonię optinuit contra eum et etiam viuum cępit, sed continue[a 2] manumisit. Et inde. procedens peruenit Valentiam, et obsedit, cumque ad sucursum Valentię Buchar, rex Arabum, cum exercitu aduenisset, inito certamine optinuit Rodericus, et Buchar fugit, vix vitę relictus, cęssa[b] tamen de suis multitudine numerosa[3]. Conuenerunt etiam ibidem quatordecim reges de vltramarinis partibus[c], quos in acie gladii effugauit. Et post hęc[d] incontinenti[4] ciuitas se reddidit Roderico, et eam habuit quoad vixit. Fuit autem[e] in ea Hyerominus Episcopus[f] consecratus[5] a domino Bernardo Primate, et Archiepiscopo Toletano. Sed postea mortuo Roderico Didaci sub era millesima centessima trigessima secunda, mense Maii[6], fuit ciuitas iterum ab arabibus occupata. Corpus autem Roderici Didaci inter insultus Arabum fuit a suis fideliter et strenue deportatum ad monasterium Sancti Petri de Cardeña[7], monachorum nigrorum, prope Burgis ubi et hodie requiescit[g].

Hucusque Egidius de Hystoria Roderici Didaci.

a) *continuo.* — b) *cesa.* — c) *partibus et etiam cismarinis cum paganorum multitudine infinita quos.* — d) *Post hec autem.* — e) *Fuitque* — f) *in episcopum.* — g) Le Liber de praec. Hisp. continue[8] (*fol. 43*) : *Est autem memorie comendandum quod rodericus didaci supradictus accusatus ꝛ reptatus coram nobili Aldefonso qui cepit tholetum quod ei proditionaliter incedebat. rex Aldefonsus abstulit ei terram ꝛ omnia que habebat uxorem quoque ac liberos comprehendit.* ¶ *Quo audito rodericus didaci ad regem Aldefonsum in excusatione sui militem quemdam misit. ad quam excusationem uxorem ꝛ liberos sibi misit. nec tamen excusationem factam per militem acceptauit. qua de causa super*

1. Rod., VI, 29 : « ... conferta manu consanguineorum... », etc., jusqu'à la fin.
2. Rod. : « continuo ». Cf. Luc (p. 101, l. 5): « Eodem tempore Rodericus Didaci miles strenuus pugnauit cum Petro Rege Aragonum in campo, et cepit eum ».
3. Rod. : « infinita ». Cf. Luc (p. 101, l. 6-8): « Post hæc obsedit Valentiam et cepit eam. Deinde vicit barbarorum Regem Buchar, et interfecit multa millia Sarracenorum ». — La phrase qui suit manque dans Rodrigue.
4. Rod : « Et incontinenti ».
5. R. Tol. : « Et fuit in ea Hyeroninus, de quo diximus, in Episcopum consecratus ».
6. Rod. omet : « sub era... Maii ».
7. Rod., au lieu de ce qui suit, met: « ubi hodie etiam quiescit humatus ». Luc ne parle pas de la mort du Cid, qu'en qualité de sujet du roi de Léon, Alphonse IX, il ne considère sans doute pas comme un héros national ; en tout cas il s'intéresse beaucoup moins à lui que Rodrigue.
8. Cf. la *Gesta*, p. 51-57 de l'éd. Bonilla. Gil n'a fait ici que la résumer, semble-t-il. Mais on pourrait soutenir aussi qu'il se borne à transcrire ici un texte plus ancien que la *Gesta*, texte que celle-ci n'aurait fait que délayer : ce qui est dit ici en une page, la *Gesta* le dit en trois, sans ajouter un fait de plus. En tout cas, il est très rare que Gil abrège et condense. Il préfère copier : cela visiblement ne lui coûte rien. Je crois donc qu'ici encore il n'a fait que transcrire un texte qu'il avait sous les yeux. Reste à savoir si ce texte dérivait de la *Gesta*, ou si la *Gesta* en dérive.

reptatione ad regem militem quemdam misit ⁊ ut subscripta uerba diceret informauit. Rodericus didaci excusat se ⁊ iurat secum pugnare uolenti quod nunquam sciuit nec scire potuit quando dominus eius Aldefonsus uenit super halaeth nec nunquam fraudem (*aliquam* en marge) *sibi fecit et ego talis miles iuro tibi pro eo quod uerum est quod dico et si mentior tradat me dominus in manus tuas sim autem a reptatione ⁊ me liberet iustus iudex.* ¶ *Secundum iuramentum fuit tale. Ego rodericus didaci iuro tibi militi qui me reptas quod aduentum regis nec sciui nec scire potui ⁊ iuro per dominum ⁊ per sanctos quod nichil mali cogitaui contra regem nec locutus fui et si mentior tradat me deus in manus tuas sin autem a falsa reptatione me liberet iustus iudex.* ¶ *Tertium iuramentum fuit hoc. Ego rodericus didaci iuro tibi militi me reptanti quod in fraudem non misi litteras meas regi ut detineret se ⁊ quod nec cogitaui nec dixi aliquid pro quo minus ualeam contra regem. et hoc iuro per dominum ⁊ per sanctos eius. Quod si mentior tradat me deus in manus tuas sin autem a falsa reptatione me liberet iustus iudex. Hec eadem iuramenta precepit rodericus didaci fieri pro persona propria ⁊ quod miles suus* (fol. 43 v°) *militi secum pugnaturo pro se ipso faceret eadem iuramenta* ¶ *Quartum iuramentum fuit hoc. Ego Rodericus didaci iuro tibi militi regis mecum pugnare uolenti per dominum ⁊ sanctos eius quod usque ad diem illam qua uxorem meam ⁊ liberos absque meritis captiuauit ⁊ omnia bona mea sine meritis diripuit quod nunquam cogitaui nec dixi aliquid pro quo minus ualeam contra regem. Quod si mentior tradat me deus in manus tuas, sin autem me liberet iustus iudex.* ¶ *Vltimo rodericus didaci se rescripsit hanc sententiam ego iudico ⁊ confirmo. Que si non fuit acceptata uoluntarius sum subire aliam sententiam mihi scriptam per quam a reptatione illa me ualeam excusare uel secundum quod iuris est me a proditione imposita liberare eo quod non ueni in adiutorium domini mei regis cum procederet debellaturus contra sarracenos in halaech et paratus sum pugnare cum milite mihi equali ⁊ tali qualis eram quamdiu fui in amore domini mei regis. Pugnabo autem* [un blanc] *iuditio meo contra iudicium aliorum aut miles meus pro me qui si fuerit uictor meum iuditium acceptetur, si uero fuerit uictus ego aduersariorium meorum iuditium acceptabo.* ¶ *Rex autem Aldefonsus nihil horum que scripsit rodericus didaci uoluit acceptare nec dictis etiam respondere. Ymmo tholetum rediit post hec uerba.*

G. CIROT.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Science et Éducation.

La revue *La Lectura*, dont tout hispanisant connaît la précieuse collection des *Clásicos castellanos*, a entrepris une nouvelle série de publications, qui, pour s'adresser à un public plus spécial, n'en constitue pas moins une entreprise extrêmement utile. Sous le titre général de *Science et Éducation*, les actifs et habiles directeurs de *la Lectura* se proposent de faire paraître une Bibliothèque pédagogique, diviséeen diverses sections, qui rendra de grands services aux maîtres et aux élèves, assez dépourvus jusqu'ici en Espagne d'ouvrages de ce genre. « Le maître espagnol, qui doit être l'un des agents directs les plus efficaces dans la formation de la personnalité de l'enfant et, par suite, de la régénération future de la patrie, lutte aujourd'hui chez nous contre des obstacles presque insurmontables pour compléter la préparation reçue dans les écoles normales et plus encore pour maintenir sa vocation et pour élever son esprit vers un idéal vraiment digne de la fonction qu'il exerce. Le manque de centres de culture, le petit nombre de bibliothèques circulantes, la médiocre portée de l'action pédagogique de l'inspection primaire, le peu de ressources financières pour combler toutes ces lacunes, montrent combien il est urgent de venir en aide aux besoins intellectuels de nos maîtres. » Ainsi parlent les fondateurs de cette bibliothèque, et ils se rencontrent sur plusieurs de ces points avec M. Altamira, dont nous avons publié dans le précédent numéro un rapport suggestif. Sans attacher une trop grande importance au sectionnement de cette bibliothèque, qui n'apparaît peut-être pas avec toute la netteté désirable, signalons dès à présent parmi les volumes déjà parus :

Dans la section des Manuels : la *Logique* d'Abel Rey, traduite par D. Julián Besteiro (480 p.), et le *Droit usuel* par Adolfo Posada.

Dans la section de Méthodologie : *l'Enseignement de la grammaire*, par Laura Brackenbury, traduit de l'anglais par Alicia Pestana ; — *l'Enseignement de la géographie*, par David Gibbs (publié en 1907 dans *The pedagogical Seminary*), E. Levasseur (conférence de la Sorbonne en 1878), et A. Sluys, directeur de l'École normale d'instituteurs de Bruxelles, avec une bibliographie et une liste du matériel pour

l'enseignement de la géographie, traduit de l'anglais et du français par D. Angel do Rego; — *l'Enseignement de l'histoire*, par Gabriel Monod, Ernest Lavisse, Hinsdale, Rafael Altamira, M.-B. Cossio (collection de monographies, d'importance et de sujets assez variés, traduites par D. Domingo Barnés); — *l'Enseignement des sciences physico-chimiques et naturelles*, par D. Edmundo Lozano.

La section dite des *Éducateurs* comprend les monographies ou études suivantes : *Pestalozzi et l'Éducation élémentaire*, par G. Compayré, traduction de Angel do Rego, avec une bibliographie; — *Herbart*, par Compayré, traduction et bibliographie par Domingo Barnés, et préface par F. Rivera Pastor; — *Herbert Spencer et l'Éducation scientifique*, par Compayré, traduction de Domingo Barnés. Dans le même volume, *Spencer et les bonnes manières*, par D. Francisco Giner.

Tels sont les ouvrages de la collection actuellement publiés, à ma connaissance; mais beaucoup d'autres sont en préparation, qui formeront avec ceux actuellement parus une cinquantaine de volumes et composeront une bibliothèque de choix pour le maître. Ajoutons-y ce que le prospectus appelle la section des brochures, qui ne diffère des autres que par les dimensions plus réduites des opuscules qui la composent.

Voilà pour le professeur ou le futur maître : mais l'élève n'est pas moins intéressant. Il ne sera pas oublié non plus, et les enfants espagnols, dont l'instruction a médiocrement préoccupé jusqu'ici les pédagogues, auront bientôt à leur disposition des manuels de grammaire par D. Miguel Unamuno, de sciences naturelles par Eduardo H. Pacheco, de sciences physico-chimiques par Edmundo Logano, de géographie par Francisco Barnés, de mathématiques par Luis Gutiérrez del Arroyo, et enfin des livres de simple lecture confiés aux premiers écrivains contemporains, M[me] Pardo Bazán, *Azorín*, Baroja, Benavente, Pérez de Ayala, Tenreiro, etc., sans compter les traductions des auteurs étrangers. N'avions-nous pas raison de dire récemment qu'il semblait qu'il y eût depuis quelque temps entre les maîtres et pédagogues espagnols une généreuse émulation pour rattraper le temps perdu?

E. M.

L'espagnol au baccalauréat.

Le *Bulletin de la Société d'Études des professeurs de langues méridionales* a publié, dans son numéro de juin 1913, le compte rendu de la dernière assemblée générale de ladite Société. Nous en reproduirons la partie qui concerne la présentation abusive d'une langue méridio-

nale comme première langue au baccalauréat, après une préparation forcément hâtive et incomplète de deux ans :

Au sujet du baccalauréat, la Commission vote à nouveau l'ordre du jour Dibie :

« L'Assemblée émet le vœu que, dans les régions du Sud-Ouest et du Sud-Est, l'espagnol et l'italien ne soient en aucun cas exclusivement complémentaires et que, soumis aux mêmes sanctions que l'allemand et l'anglais au point de vue du baccalauréat, ils soient enseignés dans les mêmes classes et dans des conditions identiques. »

Puis la Commission sanctionne à l'unanimité le vœu Morère-Fouret :

« Les professeurs de langues méridionales, considérant que préparer en deux ans les candidats au baccalauréat,

» 1° rabaisse leur enseignement;

» 2° attire dans leurs classes un nombre exagéré d'élèves paresseux et incapables;

» 3° leur aliène les sympathies de leurs collègues d'allemand et d'anglais;

» 4° rend inutile dans les lycées et collèges l'organisation complète de leur enseignement,

» Émet le vœu :

» 1° que l'Administration organise, dans tous les lycées et collèges des régions intéressées, l'enseignement de l'espagnol et de l'italien à partir de la sixième;

» 2° et que, comme mesure transitoire,

» *a)* les professeurs de langues méridionales se refusent dans la mesure du possible à présenter au baccalauréat comme candidats d'espagnol ou d'italien (1re langue) des élèves qui, à partir de la seconde, ont abandonné en faveur de l'italien et de l'espagnol la langue que, dès la sixième, ils avaient étudiée;

» *b)* les examinateurs au baccalauréat exigent des candidats, outre la connaissance du vocabulaire pratique, des notions précises de littérature espagnole ou italienne, c'est-à-dire des notions telles qu'elles ne puissent être acquises qu'après au moins quatre ans d'études suivies et de travail sérieux. »

L'inégalité de traitement dont souffrent les langues méridionales est particulièrement choquante et malfaisante quand il s'agit d'un lycée qui devrait donner la règle aux autres, d'un lycée de chef-lieu académique[1], un des premiers de toute la France, car le niveau de cet enseignement s'abaisse forcément par voie de conséquence dans les autres lycées du ressort.

D'autre part, la valeur, l'efficacité éducatrice de l'espagnol comme de l'italien consiste encore plus dans la connaissance, la lecture, la traduction des auteurs que dans l'apprentissage même de la langue.

1. Aucune personnalité là-dedans, ou si l'on en voit une, je m'empresse de dire qu'il n'a pas tenu au professeur chargé de l'enseignement embryonnaire de l'espagnol dans le lycée auquel je fais allusion, qu'une autre chaire n'y fût créée; si elle l'est jamais, ce sera à son désintéressement autant qu'à son zèle et à ses succès qu'on le devra.

On nous vante beaucoup la culture germanique. C'est fort bien. Germanisons-nous donc! Mais que ceux qui veulent d'abord s'imprégner d'esprit latin, en trouvent les moyens dans notre enseignement secondaire; et c'est encore une façon de faire du latin que de faire de l'espagnol ou de l'italien, cela est vrai littérairement aussi bien que linguistiquement. Il y a là, il devrait y avoir là une compensation à l'affaiblissement, à l'exténuation progressive des programmes comme des études de latin.

« Mais, nous dit-on, les élèves qui prennent l'espagnol comme première langue ne peuvent plus se présenter à Saint-Cyr ou à Polytechnique. » La belle objection! Comme si les lycées et collèges n'avaient à préparer que des candidats à ces deux écoles!

Enfin, la possibilité pour les candidats de se raccrocher à cette planche de salut qu'est la langue méridionale quand, au dernier moment, leurs professeurs d'anglais ou d'allemand les préviennent d'un naufrage assuré, est une cause de désordre et de démoralisation dans tous les enseignements de langues vivantes. Sans doute, le professeur d'allemand ou d'anglais a la satisfaction de pouvoir se débarrasser d'un poids mort, de jeter du lest, du jour où il s'agit de marcher bon train vers le baccalauréat; mais il éprouve aussi cette vexation professionnelle de voir quelques-uns de ses bons élèves refusés, cela arrive, et ses anciens amateurs, qu'il a débarqués ou qui se sont débarqués d'eux-mêmes, se tirer d'affaire et faire la nique à leurs camarades moins heureux. Car ceci arrive aussi, et ne peut manquer d'arriver dans un examen où une bonne partie des candidats ont une préparation écourtée et où cela est admis, où cela est encouragé.

Nous espérons donc que les professeurs de langues germaniques adopteront les vœux des professeurs de langues méridionales. Ils comprendront que la libre concurrence, sans handicap pour personne, est encore le meilleur moyen d'assurer le bon fonctionnement de leurs classes et le succès de leur enseignement.

Pour l'instant, un peu de statistique dira où nous en sommes dans l'Académie de Bordeaux. Au mois de juillet dernier, le nombre des candidats qui présentaient l'espagnol à l'écrit dans les sections B (latin-langues vivantes) et D (sciences-langues vivantes), seules sections où il y ait une composition écrite de langues vivantes, était de 41 sur 307 pour Bordeaux, 9 sur 28 pour Agen, 26 sur 44 pour Bayonne, 9 sur 28 pour Mont-de-Marsan, 4 sur 16 pour Pau, 20 sur 43 pour Périgueux. La proportion varie donc du huitième à plus de la moitié. Il y a, semble-t-il, des conclusions à tirer de là. Ces conclusions démontrent que les familles comprennent où sont les intérêts de leurs enfants et ceux du pays. Elles répondent au vœu formulé par M. Gabriel Hanotaux dans un article publie dans la *Petite Gironde* (18 octobre 1913) :

Mais il est un progrès décisif que la détente actuelle peut et doit produire des deux côtés des Pyrénées : il s'agit d'amener les deux peuples à se connaître mieux et à se pénétrer davantage. En vérité, ils s'ignorent trop.

Pour ne parler que de la France, c'est un grand reproche que l'on peut faire à nos programmes d'enseignement de sacrifier l'étude et la connaissance de l'histoire et de la langue espagnoles au profit de certaines autres cultures qui sont loin d'être pour nous aussi intéressantes et aussi utiles. La langue espagnole, d'origine latine, est parlée non seulement par nos voisins, mais par toute l'Amérique du Sud, sauf le Brésil, par l'Amérique centrale et une partie de l'Amérique du Nord. Elle sert de truchement avec des populations sans nombre qui sont nos amies et nos clientes naturelles, et nous négligeons de la connaître ! Notre latin, qui nous conduirait en quelque sorte par la main vers la connaissance des langues latines, l'espagnol, le portugais, l'italien, le roumain, reste pour nous pratiquement inutilisé, tandis que nous peinons à apprendre d'autres idiomes qui nous présentent des avantages infiniment plus restreints.

Nous ne connaissons pas l'espagnol et nous ne connaissons pas l'Espagne. Les trésors d'activité que notre commerce et notre industrie pourraient dépenser de ce côté pour en récolter de plus abondants encore, nous ne savons pas en disposer. L'Espagne est à nos portes, et nous nous refusons à l'étudier et à la comprendre !

A ce point de vue, un rôle particulier appartient à nos départements du Sud-Ouest. Bordeaux, Toulouse, Marseille sont au premier rang dans la lice. Il leur appartient de prendre les initiatives efficaces. Tout le reste de la France suivrait. Et puisque un roi éminemment sympathique préside aux destinées de ce grand peuple, puisque le voyage du président de la République vient de rafraîchir en quelque sorte l'actualité des rapports franco-espagnols, c'est l'heure ou jamais de s'y employer. Cette véritable alliance, qui allégerait les charges tout en multipliant les profits, il appartient à chacun de nous de la conclure chaque jour, et c'est en ce sens qu'on doit remercier M. Raymond Poincaré de l'opportunité d'un voyage où les deux pays, en comprenant plus clairement tout ce qui les rapproche, n'ont rien eu à regretter qui ait pu les blesser ou les alarmer.

Nous espérons que cette compréhension de nos véritables besoins intellectuels et matériels finira par s'étendre et par s'imposer.

G. CIROT.

Doctorat.

Le 11 décembre 1913, M. Henri Mérimée, maître de conférences de langue et littérature espagnoles à l'Université de Montpellier, a soutenu, devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, ses thèses pour le doctorat ès lettres sur les sujets suivants : *Spectacles et comédiens à Valencia (1580-1630)* (thèse complémentaire); *L'art dramatique à Valencia depuis les origines jusqu'au commencement du XVIIe siècle* (thèse principale). M. H. Mérimée a été déclaré digne du grade de docteur ès lettres, avec la mention *très honorable*.

BIBLIOGRAPHIE

A. G. Soler, *La España primitiva según la filología*. **Zaragoza, imprimerie Casañal, 1913 ; in-8° de 180 pages.**

L'ouvrage n'est pas de ceux que l'on discute. Dès les premières pages, l'auteur pose en principe que, pour faire l'histoire ancienne de l'Espagne, il ne faut tenir *aucun compte* des données que nous fournissent les historiens grecs et latins ! Aussi n'est-on pas surpris, à la page 179, de le voir invoquer l'autorité du « médecin et anthropologue français Dr Bertholon », dont on a fait dans la *Revue des Études anciennes* (t. X [1908], pp. 200-202) l'éloge qu'il méritait pour le livre intitulé : *Origine et formation de la langue berbère*. Les deux épithètes *(stérile et fantaisiste)* par lesquelles on essayait de caractériser ce dernier ouvrage s'appliquent à merveille à la plaquette de M. Soler. Celle-ci risque, en outre, de discréditer l'idée de la parenté du basque avec certaines langues chamitiques, précisément au moment où M. Schuchardt vient de la rendre vraisemblable (cf. *Revue Ét. anc.* t. XV [1913], p. 197 ; *Revue critique*, 28 décembre 1912, et *Revue internationale des Études basques*, VI [1912], pp. 267-284).

A. CUNY.

Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne par le **comte de Charencey**. (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes*) Paris, Klincksieck, 1912 ; 1 vol. in-4° de 119 pages.

L'auteur combat la thèse du Dr G. Brinton, qui soutient que la civilisation américaine est essentiellement autochtone. Il est d'avis, au contraire, que les indigènes américains (dont il ne discute pas l'origine première) ont été civilisés par des émigrants, plus ou moins volontaires, venus d'Extrême-Orient. Il en donne des preuves empruntées au système de numération, à l'archéologie et surtout aux légendes religieuses ; le héros mexicain Quetzalcohuatl, qui probablement résume plusieurs personnages historiques, ressemble par bien des traits au Yima et au Djemschid de la Perse ; le génie guerrier des Mexicains fait penser au messie annamite, Dong. Le Kouro-Sivo, courant océanique qui porte des côtes asiatiques du Japon vers celles de l'Amérique septentrionale, aurait été le véhicule des migrations successives dont témoignent ces analogies. Quel que soit le soin avec lequel

le comte de Charencey critique ses documents et l'ingéniosité de ses déductions, nous ne pouvons nous défendre de penser qu'il entre dans ses précisions une part très large d'hypothèse; mais son idée fondamentale nous paraît juste.

HENRI LORIN.

E. Magnin, *L'Église wisigothique au VIIe siècle*, tome I (Bibliothèque d'Histoire religieuse). Paris, A. Picard, 1912; petit in-8° de 204 pages.

M. l'abbé Magnin compare lui-même humblement son livre à une bicoque (p. XIII). Et il a l'air de prendre *L'Espagne chrétienne* de Dom H. Leclercq pour un monument. Il exagère de part et d'autre.

Je dirai tout de suite ce que je lui reproche : trop de timidité, un trop grand désir de retrouver les traces de ses devanciers dans l'enquête qu'il a entreprise, comme s'il craignait de s'y perdre, et, à côté de cela, l'ignorance d'ouvrages qui, écrits par des Espagnols, ne lui en auraient pas été moins utiles pour cela.

Il veut, dans son Introduction, mettre quelques pages sur les institutions des Wisigoths; il se contente de résumer (bien entendu, très honnêtement, il le dit) une brochure de M. Desdevises du Dézert. Il me semble pourtant que, ayant étudié l'histoire de l'Église wisigothique, il a dû se faire quelque idée personnelle des institutions politiques et sociales du pays à cette époque. Quand il veut caractériser l'importance des conciles de Tolède, il cite en note Dom H. Leclercq (p. 48), et il le cite aussi (p. 90), disant, à propos du Ve concile de Tolède: « Voici donc un type achevé de concile politique. Il est impossible d'associer plus étroitement l'Église à l'État; nous verrons dans trois quarts de siècle les fruits de cette politique lorsque, devant l'invasion arabe, l'Église partagera les destinées de l'État. » — Monsieur l'abbé, voilà un argument historique bien fort en faveur de la séparation de l'Église et de l'État, et c'est un religieux qui le fournit, et vous l'approuvez ? — Mais maintenant je me demande, au cas où l'Église d'Espagne fût restée plus indépendante de la monarchie wisigothique, en quoi elle eût été moins ébranlée par l'invasion musulmane !

M. l'abbé Magnin est-il persuadé de la vérité de ce qu'il transcrit de son auteur : « Presque tous les vices et les désordres dont les anciens conciles signalaient l'existence dans la société hispano-romaine, ont disparu de la société hispano-gothique à la fin du VIIe siècle » (p. 96) ?

C'est encore Dom Leclercq que M. Magnin reproduit lorsqu'il veut expliquer le fait que les XIIIe et XVe conciles de Tolède ne font pas allusion à la convocation royale (p. 53); il paraît pourtant peu satisfait de l'explication, et c'est bien timidement qu'il déclare trop exclusif le point de vue de cet auteur et de M. Desdevises du Dézert

au sujet de l'asservissement de la royauté vis-à-vis du clergé (p. 88). Je crois que c'est lui-même qui a vu juste.

Et il a vu juste d'autres fois encore. Sur les rapports du pape avec l'Église d'Espagne, par exemple. Et, de même, son explication des tiraillements dont témoigne le xv[e] concile de Tolède est fort vraisemblable; ils tiennent surtout aux malentendus causés par les difficultés des communications. « En somme, conclut M. Magnin, le clergé d'Espagne avait un sentiment assez vif de ce qu'une tradition déjà longue donnait de prestige et de pouvoir réel à l'évêque de Rome, et il exprimait parfois sa conviction avec emphase. Mais un autre sentiment au moins aussi fort l'animait: la fierté de son Église nationale, de ses grandes assemblées de Tolède, qui n'avaient peut-être pas d'égales dans tout l'Occident... » (p. 30).

Plus loin (p. 37), une autre observation plausible (il s'agit de l'attitude des évêques lors du xiv[e] concile de Tolède) : « Le point de vue des Pères de Tolède était peut-être un peu étroit; ils semblent ne voir dans les décisions dogmatiques récentes qu'une simple répétition de l'antique doctrine. Ils ne conçoivent la tradition doctrinale que comme un dépôt à conserver purement et simplement. L'intervention d'une autorité vivante permettant aux anciens enseignements de se développer en toute sécurité, l'action de Rome, bien qu'ils y fussent assez peu disposés..., leur était donc nécessaire. Leur attitude a quelque ressemblance avec celle des Anglicans qui s'en tiennent aux dix premiers conciles œcuméniques et veulent y limiter les initiatives doctrinales de l'Église: nationalisme et traditionnalisme s'appellent l'un l'autre. »

P. 40, à propos de la collection canonique espagnole du vii[e] siècle, l'*Hispana:* « Le besoin de précédents juridiques beaucoup plus que la curiosité historique assez peu répandue aux vi[e] et vii[e] siècles est à l'origine de tels recueils. En somme, l'autorité des conciles particuliers, pour les temps qui nous occupent, fait songer à celle attribuée présentement aux réponses des congrégations romaines pour des cas particuliers ou des régions déterminées. Sans donner à ces dernières une force de loi universelle que leur destination même interdit d'y chercher, on s'en inspire pour préciser le sens des lois générales, pour déterminer de façon plus exacte l'esprit et l'orientation du droit canon universel. De même, au vii[e] siècle, on ne prétendait pas imposer telles quelles à l'Espagne des lois qui, dans leur teneur même, s'adressaient spécialement à l'Asie Mineure, à la Gaule ou à l'Afrique. Mais tout en réservant la liberté de les modifier dans le détail des applications pratiques pour les adapter à des circonstances nouvelles, on s'efforçait de s'en tenir aux principes dont elles n'étaient que des espèces particulières. »

P. 56 : « La multiplicité des réunions de l'épiscopat espagnol

à certaines époques [de 633 à 653, de 681 à 701] tient peut-être moins au souci de la discipline, qui à d'autres périodes avait au moins autant besoin de réformes, qu'à la nécessité où se trouvaient des rois souvent usurpateurs de faire légitimer par des assemblées devenues les assises de la nation elle-même un avènement difficile, ou bien — et cela surtout à la fin du VIIe siècle et au commencement du VIIIe — d'appuyer leur autorité de plus en plus affaiblie sur une institution plus stable que leur pouvoir. »

Les rapports des rois avec les conciles, les services qu'ils en attendent, le rôle qu'ils leur laissent prendre, tout cela est d'ailleurs analysé avec soin et d'après les textes eux-mêmes dans le chapitre III, intitulé *Le gouvernement national*. Voici une bonne observation encore : « ... aux yeux de l'Espagnol du VIIe siècle, le roi n'était pas un personnage purement civil, ni le sacerdoce une fonction exclusivement religieuse » (p. 91).

Je crois donc que l'auteur de ce livre aurait pu faire abstraction davantage de ce que d'autres ont pu écrire sur son sujet et s'abandonner davantage à sa propre personnalité, si je puis dire.

D'autant plus que, en fait d'autorités, il aurait pu en trouver d'autres qu'il ne paraît pas connaître. Il ne cite ni Hinojosa ni Ureña, qui pourtant se sont occupés avec quelque compétence de l'époque wisigothique : est-ce parce qu'il ne les a pas trouvés cités dans la bibliographie de Dom Leclercq, à laquelle il se contente bien vite de nous renvoyer ? Je m'étonne bien aussi que l'on puisse écrire un livre sur l'Église wisigothique sans citer une seule fois l'*España sagrada*, non plus que le nom de Flórez, ne fût-ce que sur la tenue des conciles, ou la primatie de Tolède, ou encore la division de Wamba, sur laquelle M. Antonio Blázquez aurait également pu être consulté. Le P. Fita, si je ne me trompe, n'est invoqué qu'une seule fois : certain article publié par lui dans les tomes I-II de *Razón y Fé* eût renseigné M. Magnin sur la façon dont l'archevêque Loaysa tripatouillait les textes...

Bref, je regrette que l'auteur de ce livre ne se soit pas davantage adressé aux Espagnols eux-mêmes, à qui on ne peut reprocher de ne pas s'être occupés de leur propre histoire... C'est plutôt de ne pas s'intéresser beaucoup au reste qu'on pourrait les blâmer.

G. CIROT.

Palaeographia iberica. Fac-similés de manuscrits espagnols et portugais (IXe-XVe siècles), par **John M. Burnam**, 1er fascicule ; 80 pages in-folio et 20 planches. Paris, Champion, 1912.

Le service que rend la maison Champion en publiant cette luxueuse collection, qui doit comprendre quinze fascicules et trois cents plan-

ches, sera apprécié par tous ceux qui ont eu à dater des manuscrits espagnols ou portugais et se sont rendu compte par eux-mêmes de la difficulté parfois insurmontable à laquelle ils se heurtent, faute de connaître d'autres exemplaires de la même écriture expressément ou du moins scientifiquement datés. « Il n'existait encore, déclare un catalogue de libraire que j'ai sous les yeux, aucun ouvrage important sur la paléographie espagnole, et absolument rien pour la paléographie portugaise. Cette lacune sera heureusement comblée par l'ouvrage de M. John M. Burnam, que devront encourager les Bibliothèques et les Universités par leurs souscriptions. » Pour intéressée que soit cette invitation à souscrire (à 25 francs le fascicule), elle est assez justifiée pour que nous la reproduisions, et nous n'avons pas besoin de la développer.

Le premier fascicule comprend les fac-similés des manuscrits suivants :

I. *Lex romana Wisigothorum* (Paris, Bibl. Nat., fonds lat. 4667, non postérieur à 828).

II. *Livro sancto do Cartorio de Santa Cruz de Coimbra* (Lisbonne, Torre do Tombo, daté de 1155).

III. *Kalendarium et Regula Sancti Benedicti* (Lisbonne, Bibl. publ., Alcobaça 300, vers 1160).

IV. *A Regra de S. Bento em portuguez* (même ms., vers 1385).

V. *Gregorii Liber Quaestionum* (Lisbonne, Bibl. publ., Alcobaça 38, entre 1160-75).

VI. *Incerti tractatus* (même ms.).

VII. *Augustinus in Psalmos* (Lisbonne, Tombo, Lorvão 26, daté de 1183).

VIII, *O Livro das Aves* (Lisbonne, Tombo, Lorvão 5, daté de 1183 et 1184).

IX. *Passio et miracula Sancti Thomae Cantuariensis* (Lisbonne, Bibl. publ., Alcobaça 290, daté de 1185).

X. *Beatus in Apocalypsim* (Lisbonne, Tombo, Lorvão 1, daté de 1189).

XI. *Papiae Elementarium* (Lisbonne, Bibl. publ., 392-394, vers 1200).

XII. *De numeris* (Lisbonne, Bibl. publ., Alcobaça 394, vers 1210).

XVI. *Petri Cellariensis Epistola* (Lisbonne, Bibl. publ., Alcobaça 28, an. 1309).

XVII. *Frater Iohannes de Paredes, Compendium Sacrae Theologiae* (Lisbonne, Bibl. publ., Alcobaça 231, 1332).

XVIII. *Livro da Noa de Santa Cruz de Coimbra* (Lisboa, Tombo, année 1362 1406).

XIX. *A Regra de S. Bento em portuguez* (Lisbonne, Bibl. publ., Alcobaça 328, vers 1430).

XX. *Defeniçoes antigas e novas da ordem de Cister* (Lisbonne, Bibl. publ., Alcobaça 335, années 1439-1140).

Chaque spécimen est inclus dans un cahier qui contient la traduction, les explications et observations paléographiques utiles: c'est là une distribution fort commode pour l'étude et pour l'enseignement. Nous ne nous plaindrons pas que l'auteur ait rédigé celles-ci en français, au contraire; mais il y a par-ci par-là quelques étrangetés que l'on aurait dû lui signaler lors de l'impression, et qu'un bon correcteur n'aurait pas laissé passer.

On remarquera les planches V et VI, curieux mélange d'écriture wisigothique et française.

Je me suis particulièrement intéressé aux n[os] II, VII, IX, X et XI, où je retrouve la plupart des détails caractéristiques du manuscrit A 189 de la Bibliothèque de l'Académie de l'Histoire dont j'ai publié plusieurs pages en fac-similé (*Bull. hisp.*, t. XIII); et la comparaison me persuade que je ne m'étais pas trompé en pensant qu'Amador de los Rios avait raison de faire remonter ce précieux manuscrit de saint Isidore de Léon au XII[e] siècle. On peut admettre, je crois, qu'il est du dernier tiers du dit siècle. Si je ne me trompe pas dans cette conclusion, c'est à M. Burnam que je le devrai.

Voici quelques critiques de détail au sujet des observations mises en regard des planches :

Planche II. Pourquoi ne pas signaler le ; pour *ue* dans *atq;* (18 et 35), *quoq;* (28)? On le signale bien dans les spécimens qui viennent ensuite.

Il n'est pas exact de dire que la ponctuation « se borne à l'emploi du . pour virgule ou point ». Le ! se trouve aux lignes 10, 21, 30.

Je ne crois pas que ce soit le même signe qui serve pour *us* et pour l'abréviation d'*apostolus*, *seculum*.

Dans le premier cas, c'est une sorte d'apostrophe ayant la forme d'un 9 en haut; dans le second, un petit 7 en haut également, et ce dernier signe est le même pour *apstl⁷s* (21), *secl⁷arisue* (36), que pour *et⁷na* (21), *firmit⁷* (28), *fidelit⁷* (32), et, du reste, aussi pour *qd⁷* et *uph⁷am* (19), *ub⁷* et *ub⁷s* (*uobis*, 12, 19, 20). Souvent la forme tourne à une *s* anguleuse : *scˢti* (*sancti*, 8), *scˢe* (8), *tˢmini* (14), *adomˢs* (*ad omnes* 20), mais là elle se place au-dessus d'une lettre. Son emploi s'étend à beaucoup d'abréviations (pl. VIII, I, 16, *itˢm;* I, 21, *ddˢ;* I, 22, *dˢo;* I, 24, *cōtigˢ*: *iterum*, *dauid*, *deo*, *contigit*). Quant au trait qui remplace *m* ou *n*, il a généralement la forme ˘, en principe peut-être ˜, mais celui qui marque une abréviation plus générale peut avoir la même forme: cf. *ipsă* (17), *parentiŭ* (18), et *sče* (12 et 31), *sĭe* (*sicut*, 15 et 32), *š* (*sunt*, 19), *ĕ* (*est*, 19), *oĭa* (*omnia*, 19). Pour en *testm̅tŭ*, *testm̅ti* (7, 12), il prend plutôt la forme ⌣. Cf. aussi *mm̄* (*meum*, 11). — Puisqu'on signale le sigle de *pro* à la planche VII

(I, 16; II, 1), pourquoi ne pas le signaler aussi à la planche II (13, 26, 35)? Des deux côtés il est intéressant de le voir à côté de ꝑ = *pro* (19).

Planche VII. L'abréviation de *ue*, tout aussi bien que par deux points, paraît être constituée par le point et virgule employé généralement à cet effet : *neq;* (I, 5), *namq;* (I, 25). Deux virgules superposées, si l'on veut. C'est aussi ; et non : dans le fac-similé III : *atq;* (1), *suisq;* (14).

Planche X (doc. de 1189). On pourrait signaler I, 28, le ; pour *et* (*s;* pour *set* = *sed*), puisqu'on le signale à la planche XI (doc. de 1210).

J'ajouterai que je ne vois pas bien pour l'instant le plan adopté pour l'ensemble de cette précieuse publication.

G. CIROT.

Miguel Mir, *Santa Teresa de Jesús, su vida, su espíritu, sus fundaciones*. Madrid, Ratés, 1912; 2 tomes in-8°, XXVIII-805 et 847 pages; — *Historia interna documentada de la Compañía de Jesús*. Madrid, Ratés, 1913; 2 tomes in-8°, 68-520 et 852 pages.

La mort a été pour D. Miguel Mir comme une revanche du sort. Il avait eu la satisfaction de voir couronné par l'Académie de l'Histoire, sur l'avis d'une commission dont faisait partie le P. Fita, son livre sur sainte Thérèse. Puis il avait eu celle de l'imprimer et d'en distribuer aux amis les exemplaires qu'il leur destinait. Quelques jours après il expirait[1]. Il n'a probablement pas eu le temps de recevoir les remerciements de ceux à qui il avait fait l'honneur de ne pas les oublier. Après tout, la joie d'avoir donné son œuvre de prédilection suffisait, et D. Miguel a dû mourir heureux.

Ses amis les plus intimes ont eu depuis une autre satisfaction, qu'il s'était interdite, celle de publier un autre livre composé, imprimé il y avait longtemps, et qu'il montrait mystérieusement dans un tiroir entr'ouvert, l'Histoire interne de la Compagnie de Jésus. Il se refusait à le livrer au public. Cet homme combatif était-il un craintif? Il voulait mourir tranquille. Avait-il mis là les angoisses de sa vie, les rancœurs, les rancunes qui pouvaient lui rester d'une vie de contrainte dont il avait souffert et pour laquelle il n'était pas fait? C'est ce que l'on se demandait. Il y racontait les origines de l'ordre auquel il avait appartenu. Avait-il découvert, dévoilait-il le grand secret?

Il apparaissait un peu comme un sphinx à la tête pleine d'énigmes, sphinx au sourire accueillant et engageant, sphinx à lunettes, qui mirait avec de gros yeux pleins de malice l'interlocuteur, l'interro-

1. A Madrid, le 29 décembre 1912.

geait, lui répondait, et finissait par bavarder comme ne font guère les sphinx.

D. Miguel Mir avait-il été jésuite? L'Histoire le dit; lui-même ne le celait point, et il expose dans un appendice à son *Historia interna* pourquoi il cessa de l'être. Il avait peut-être gardé l'empreinte, mais une empreinte à rebours. Le profit peut être grand de causer avec un jésuite; le plaisir y est généralement négatif, parce qu'on sent toujours l'attitude de discipline et de défensive qui l'empêche de se livrer. Avec l'ex-révérend Père Miguel Mir, le plaisir était positif. Il livrait ses pensées et ses sentiments. Souvent, comme malgré lui, son discours, sa verve revenait à ceux qu'il avait quittés, comme s'il eût eu besoin de justifier son divorce. Il s'exagérait sans doute l'importance d'un tel événement. Mais toute sa vie était là. Il avait même laissé là une affection qui l'y retenait par des fibres toujours vivantes, et qui eût pu au dernier moment apporter le calme de la réconciliation[1]. Il n'est pas du tout probable que le moribond ait eu un retour inattendu vers les sentiments plus dociles de sa jeunesse. L'œuvre que lui avaient dictée les préoccupations constantes de son âge mûr et de sa vieillesse ne pouvait être ensevelie avec lui. On l'a exhumée. Malgré quelles difficultés, à quoi bon le dire ici? Laissons à d'autres l'histoire du présent, et ouvrons les deux livres du P. Mir.

Entre sa *Santa Teresa* et son *Historia interna de la Compañía de Jesus* il y a une liaison. Elle part, dans le premier de ces deux livres, d'un chapitre intitulé *¿ Hizo Santa Teresa los Ejercicios ?* (l. I, ch. XVIII, t. I, p. 254-259) et de trois autres que j'indiquerai plus loin, pour aboutir, dans le second, à un chapitre qui a pour en-tête *Santa Teresa de Jesús* (partie III, ch. IV, t. II, p. 580-591).

Le lecteur sera sans doute quelque peu intrigué de voir que dans le premier ouvrage, la page 264 du tome I porte une numérotation cumulative, 264-272. Quel accident typographique a provoqué une telle anomalie?

C'est, j'imagine, que l'auteur, son livre imprimé, a eu des scrupules, et a remanié, avec des suppressions, le chapitre où il posait la question de savoir si la sainte a fait les exercices recommandés par la Compagnie. Une feuille de seize pages (p. 257-272) s'est trouvée par là réduite de moitié. Les exemplaires livrés au public ont en haut de la page 257 un alinéa de six lignes : « Pero si no podemos asegurar clara é indubitablemente que Santa Teresa hizo los Ejercicios... será permitido referirlo aquí. » Ces quelques lignes sont substituées à six pages des exemplaires primitifs (p. 257-262), commençant par les mots : « Mas dejando á un lado la cuestión de si Santa Teresa hizo

1. Je regrette de ne connaître que par l'aperçu et les extraits donnés par le *Liberal* du 20 mars 1913 les lettres du P. Mir publiées par son médecin et ami D. Francisco Viñals.

ó no los Ejercicios, vamos á decir algo sobre las relaciones de semejanza que puede haber entre la doctrina mística de estos Ejercicios y la que guió y amaestró á Santa Teresa de Jesús, punto cuya resolución servirá, ya para aclarar más lo dicho sobre la cuestión citada, ya para entender la naturaleza del misticismo de Santa Teresa, parte muy esencial de la historia de la Santa, que en este libro tratamos de desenvolver. » Ainsi, de l'aveu même de l'auteur, la question ici posée avait une importance capitale. Quelqu'un lui a-t il dit : « La question ne sera pas posée »? L'interdiction encourue par l'*Historia interna* a-t-elle eu sur sa *Santa Teresa* cette répercussion (cf. t. I, p. 57 de l'*Hist. int.*)? Peut-être. Toujours est-il qu'il a fait le sacrifice lui-même; c'est lui qui a fait opérer la substitution de la demi-feuille à la feuille entière.

Qu'y avait-il donc de si inquiétant pour sa conscience dans les quelques pages qui suivent? Il me semble que les plus intéressés, les jésuites, ont tout intérêt à ce qu'on le sache. On pourrait croire à des choses extraordinaires, scandaleuses. Rien de tel, à mon sens du moins. Faut-il croire que l'auteur avait à ce sujet une autre façon de voir, qui grossissait l'importance de la question? Les profanes, les laïques, les gens du siècle ne prennent d'ordinaire qu'un mince intérêt aux querelles des ordres religieux. Elles les scandalisent un peu, voilà tout. Quant à prendre parti, ils n'en ont cure. Mais D. Miguel n'était pas tout à fait rentré dans le siècle. Voici donc ce qu'apparemment il se repentait d'avoir expliqué *coram populo;* que si opportune, dans un moment vraiment critique, et si efficace et si définitive même qu'ait pu être l'intervention des jésuites et en particulier de saint François de Borja (*Santa Teresa,* t. I, p. 248-253, 273), la méthode d'oraison des Exercices n'est pas précisément celle dont usait sainte Thérèse; que l'amour de Dieu, si important qu'il y soit, n'y a pas le caractère essentiel et vital qu'il a dans le système mystique qu'elle préconise; qu'enfin, et ceci est peut-être le point le plus délicat, les Exercices prêchent l'indifférence par rapport aux biens et aux maux terrestres (cf. *Hist. interna*, t. I, p. 159, 254), l'essentiel étant qu'ils servent à la gloire de Dieu, tandis que la sainte désire de toute son âme la souffrance, la pauvreté, le déshonneur. Là-dessus, une petite digression sur la formule *Ad maiorem Dei gloriam*, formule qui n'est ni dans la lettre ni dans l'esprit de la doctrine jésuitique d'alors, puis cette remarque de fait que la traduction castillane des Exercices introduit une idée de superlatif, un *más* qui n'est pas dans le texte latin approuvé, relativement au but suprême de notre conduite, à savoir la gloire de Dieu, mais une gloire quelconque, non sa plus grande gloire. Si je ne m'explique pas bien, que l'on se procure la feuille remplacée. On y verra en tout cas qu'elle ne contient pas autre chose. Mais les choses de la mystique ne se pèsent

évidemment pas sur des bascules. Le P. Mir avait pour elles une balance ultra-sensible. Craignit-il de n'avoir pas assez de preuves à y mettre?

Beaucoup moins impondérable est le pavé qu'il lance dans le jardin des jésuites à propos des rapports non plus mystiques, mais simplement extérieurs, sociaux et terrestres de sainte Thérèse avec les Pères. Dans le chapitre de son *Historia interna* qu'il intitule *Santa Teresa de Jesús*, laissant de côté, ou plus exactement réduisant d'abord à des proportions modestes l'influence de ces derniers sur la formation morale de la sainte, il reproduit tout au long des lettres de celle-ci, desquelles ne semble pas ressortir une admiration sans borne pour les procédés, pour le désintéressement qu'elle constatait chez eux. Mais, dira-t-on, ce chapitre est dans un livre que son auteur aurait peut-être supprimé tout entier s'il avait pu le faire. Eh bien, non! il pouvait le faire, et il ne l'a pas fait, sans doute parce qu'il a estimé n'avoir dit autre chose que la vérité.

Quoi qu'il en soit, nous en retrouvons l'équivalent et même plus dans trois chapitres de son livre *Santa Teresa*, intitulés respectivement « *Esos benditos hombres de la Compañía* », « *Ellos y nosotros hemos tenido harto de tierra en el negocio* » et « *Parece comienzan enemistad formada* » (l. IV, ch. XXIV-XXVI, tome II, p. 710-661). Nous y revoyons, résumée, mais accompagnée d'un commentaire plus appuyé encore, l'histoire d'une novice que recommandait le P. Olea, et qu'il ne put faire accepter; et avec plus de détails celle qu'il appelle dans son *Historia interna* un *asunto de dineros*, à savoir l'affaire de la fille du grand connétable de Castille, D. Juan Padilla, à laquelle on voulait imposer la renonciation à l'héritage qui lui revenait, et qui du reste finit par quitter l'ordre du Carmel, tout cela dans des conditions qui amenaient la sainte à distinguer parmi les Pères ceux qui étaient *interesales* de ceux qui avaient *gran perfeccion,* et ceux qui étaient des amis, de ceux qui n'en étaient point. Nous entrons enfin dans les détails d'une épreuve qui lui fut dure, une leçon que prétendait lui donner le P. Juan Suárez, provincial de Castille, s'en prenant maladroitement et injustement à elle des intentions d'un des confesseurs qu'elle avait le plus appréciés, le P. Gaspar de Salazar, lequel voulait quitter la Compagnie pour se faire carme déchaussé. La lettre qu'elle écrivit au P. Suárez est tout au long dans les deux livres, mais cette fois nous avons aussi le texte de la lettre, réellement insolente, qui provoqua cette réponse. De part et d'autre, également, sont les lettres envoyées à ce sujet au P. Gonzalo Dávila et au P. Gracián; mais ici, tout ce qui a pu être recueilli pour faire suivre l'historique de cet incident est réuni et présenté avec toute la clarté désirable. On voit comme le P. provincial regardait « de tejas abajo » et la sainte « de tejas arriba », selon l'expression pittoresque de D. Miguel, qui nous met aussi au

courant d'un autre incident de même nature, surgi à propos d'une donation faite par erreur à la fois aux carmélites et aux jésuites. Si le chapitre de l'*Historia interna*, à peu près exclusivement constitué par des documents, est un pavé, ceux ci, — plus chargés de détails et d'explications, alourdis de tout le poids des chapitres XXXVIII-XXXIX du livre I (*El colegio de San Gil* et *Un yerro de mayor cuantía)*, où sont exposées les souffrances morales de la sainte, de tout le poids aussi de certaines assertions conjecturales ou non (par exemple t. I, p. 452-462, 549, 570), touchant les difficultés que les jésuites suscitèrent lors des fondations et les erreurs, volontaires ou non, qu'ils ont commises dans l'exposé des faits, — font penser à ces puissantes armes historiées de jadis, qui devaient donner à la victime la sensation d'être traversée ou assommée par une œuvre d'art.

Œuvre d'art, chef-d'œuvre, j'essaierai d'expliquer tout à l'heure pourquoi ces mots me paraissent pouvoir être sans abus appliqués à la *Santa Teresa* de D. Miguel Mir. Je voulais d'abord montrer les rapports étroits de ce livre avec l'*Historia interna*. J'ai peur maintenant d'avoir donné à penser que c'est une œuvre de polémique et de parti pris, car telle pourra paraître, même avant lecture, l'*Historia interna*, et telle aussi, par voie de conséquence après ce que j'ai dit, la *Santa Teresa*. Ce qu'est l'*Historia interna*, on en jugera. Pour ce qui est de l'œuvre jumelle, je ne crois pas que l'on puisse accuser l'auteur de partialité. Sa méthode d'exposition le met à l'abri d'un tel reproche.

Les textes utiles pour l'histoire de la vie de sainte Thérèse sont, comme le fait observer l'auteur dans sa préface, abondants et autorisés. Tout ce qu'elle-même a écrit, biographie, relations ou lettres, porte un cachet indéniable de vérité, de franchise. Ce qui peut s'y trouver d'obscur peut être éclairé par d'autres documents contemporains émanant de personnages qui ne passent pas pour des menteurs et qui, en tout cas, se vérifient les uns les autres. On se meut ici dans une atmosphère que n'altère généralement pas le mensonge, du moins tant que l'on ne s'éloigne pas de la sainte. Il peut y avoir des lacunes, des obscurités, mais ce qui paraît lumière est bien lumière, et non faux-jour. Lors donc que l'exposé des faits se trouve constitué par des documents d'une telle valeur, le plus souvent intégralement reproduits et non pas découpés en citations qui laisseraient filtrer une bonne partie de la réalité, on peut avoir confiance. Aussi, quelles qu'aient été les pensées intimes de l'auteur, il ne pouvait nous en faire accroire, et j'ajoute que rien ne nous induit à supposer qu'il l'ait tenté, désiré, ni cru possible. Vraiment, ce serait faire injure à sa mémoire que de le défendre! Il a fait un livre de bonne foi, et s'il y a dit des choses qui ne font pas plaisir à tout le monde, c'était non seulement son droit, mais son devoir. Ceux dont il parle sont morts

il y a bien trois siècles. Ceux qui se croiraient solidaires avec eux n'ont qu'à discuter conclusions et témoignages.

Au surplus, il ne s'agit que de petites misères entre des saints, et si quelque prestige corporatif en paraît quelque peu atteint, quel est celui qui sortirait indemne d'une enquête rétrospective aussi minutieuse?

Et il reste toujours que Thérèse a écrit ceci dans sa Vie (ch. XXXI) au sujet de la Compagnie : « ... de toda la Orden junta he visto grandes cosas : vilós en el cielo con banderas blancas algunas veces... y ansi tengo esta Orden en gran veneracion, porque los he tratado mucho, y veo conformar su vida con la que el Señor me ha dado de ellos á entender. » Ses idées changèrent-elles beaucoup après qu'elle eut rédigé l'histoire de sa vie? Quand on la voit demander, en 1567, aux jésuites de Medina de Campo, où son ancien confesseur, le peu encourageant P. Baltasar Alvarez, était recteur, leur protection pour l'établissement d'un monastère (ainsi que D. Miguel l'explique t. II, p. 21 de sa *Santa Teresa*), on se dit qu'après tout la sainte n'avait pas alors une trop mauvaise opinion de leur charité. Se serait-elle trompée? et le « religioso de cierta orden » qui, d'après le P. Domingo Bañes (t. II, p. 26) aurait, dans une réunion tenue à Medina au sujet de cette fondation, comparé Thérèse à la fameuse Magdalena de la Cruz, serait-il un jésuite? Notre auteur ne pose pas la question, sinon entre les lignes; il laisse le lecteur se la poser lui-même. En tout cas, ce ne fut pas l'ancien confesseur de la sainte, le P. Baltasar Alvarez, puisqu'il envoya un de ses pères voir la sainte le lendemain de son arrivée (t. II, p. 42).

Au moins avec les jésuites de Tolède ses relations étaient fort bonnes en 1568, année où le P. Pablo Hernández conseillait à un moribond de laisser une maison pour fonder un monastère de carmélites réformées[1] et où la sainte donnait à ce père ainsi qu'au *prepósito* de la maison des jésuites de Tolède, le P. Luis de Guzmán, son pouvoir pour cet objet (t. II, p. 106). En 1570. elle recommandait leur collège d'Avila à son frère D. Lorenzo de Cepeda pour son fils (t. II, p. 154). Enfin, c'est le recteur des jésuites de Salamanque qui, la même année, l'engageait et l'aidait à fonder un monastère à Salamanque (t. II, p. 157-163).

Si donc le nouvel historien de sainte Thérèse et des jésuites a eu quelque raison de réduire l'influence de ceux-ci sur celle-là et surtout le concours qu'ils lui prêtèrent à des limites qu'avaient pu dépasser les historiens de la Compagnie (je veux dire ceux qui en ont fait partie), il ne faut pas que le lecteur se laisse entraîner trop loin sur cette pente. Ce qui paraît vrai, c'est que dans les dernières années de sa vie, la sainte changea d'opinion touchant les choses et les hommes de cet Institut.

En dehors des textes bien connus de la *Vida*, des *Relaciones*, des *Fundaciones* et des lettres de la sainte, de la *Vida de la Madre Teresa de Jesús*, par le P. Francisco de Ribera, parue en 1590, de la *Vida de santa Teresa de Jesús*, par le collaborateur de la sainte, le *Maestro* Julián de Avila, publiée seulement en 1881, de la *Vida de la Madre Teresa de Jesús*, par le P. Diego de Yepes (1599), D. Miguel Mir a utilisé un certain nombre d'autres sources, dont plusieurs inédites, comme les Actes de l'*Ayuntamiento* d'Avila (t. I, p. 542); les *Memorias historiales en orden á las obras de santa Teresa y san Juan de la Cruz*, rédigées par Fr. Andrés de la Encarnación en 1757; le *Proceso incoado en la ciudad de Avila para la Beatificación de la Madre Teresa de Jesús*, dont il n'a été publié que la *Memoria* de Julián de Avila (la *Declaración* du même ne l'a été qu'en français dans les *Œuvres complètes de Sainte Thérèse de Jésus*, publiées par les Carmélites du Premier monastère de Paris). L'exemplaire unique[1] de l'édition faite en 1637 de l'*Historia del Carmen Descalzo*, de Fr. Jerónimo de San José peut être rangé parmi les inédits; et il comprend le texte primitif des Constitutions de sainte Thérèse, ainsi qu'une défense de la sainte, écrite dix-huit ans avant la mort de celle-ci, par le dominicain Fr. Pedro Ibañez (l. II, ch. XXXIV). Peuvent également être considérés comme inédites, bien que déjà d'autres en aient tiré et fait connaître quelque chose : 1° des notes (au nombre de 87) que le P. Jerónimo Gracián avait mises en marge d'un exemplaire de la *Vida* de Ribera; 2° des scolies et additions du même P. Gracián à la même *Vida*, formant 28 articles, dont le P. Mir a pu avoir le manuscrit, probablement unique et autographe, dit-il, en tout cas incomplet. Peut-être eût-il été bien inspiré de publier en entier et telles quelles ces deux séries d'annotations. Je crois en tout cas qu'il en a reproduit *passim* la plus grande partie, citant textuellement le P. Gracián, par exemple t. I, p. 22, 25; t. II, p. 326, 445, 465, 523. Il ne s'est pas soucié de préparer des matériaux pour les autres, pensant pouvoir les mettre en œuvre par lui-même[2].

Comment donc les a-t-il mis en œuvre? D'une manière vraiment un peu longue, il faut bien le dire, un peu volumineuse, un peu diffuse aussi. La vue d'un ouvrage de plus de seize cents pages

1. M. Morel-Fatio en connaît un autre exemplaire.

2. A la date du 5 décembre 1912, il écrivait pourtant à M. Morel-Fatio : « Quería poner en el segundo tomo un apéndice de documentos inéditos; pero fue creciendo de tal manera el tomo que tuve que dejarlos para imprimirlos aparte en un tomo suelto. » Où sont passés ces documents? Comme on n'a pas trouvé (chose étrange) de testament, il n'est pas douteux qu'ils ont été remis à quelqu'un qui avait le droit de les prendre. Les a-t-il conservés par devers lui et compte-t-il les publier? Il rendrait le plus grand service, et c'est peut-être par là que D. Miguel aurait dû commencer. On lui en aurait su gré encore plus que de son livre. Qu'est devenu surtout l'exemplaire des scolies, qu'on lui avait prêté, à Madrid même?

cause toujours un peu d'effroi, de cet effroi qui tient à l'instinct de conservation... Et dans celui-là il y a une abondance de réflexions, une crue de paraphrase, et puis des redites, qui rebuteront plus d'un lecteur. Il y a aussi certaine façon imaginative de garnir les vides biographiques, de faire le plein partout, par exemple dans le récit du voyage que fit Thérèse pour aller chez son oncle, puis chez sa sœur, après son séjour chez les augustines de N.-D. de la Grâce (t. I, ch. VII); ou encore à propos des contemplations méditatives qu'elle *dut* faire devant la nature, ayant en main l'*Abecedario* de Francisco de Osuna, lors de son second séjour chez ces mêmes parents, alors que, déjà professe, elle y vint pour rétablir sa santé (t. I, ch. XIII); ou enfin touchant le voyage d'Avila à Tolède, avec la description du palais de doña Luisa de la Cerda (t. I, p. 481-484), et le voyage de Madrid à Pastrana (t. II, p. 135), au milieu d'une « silenciosa soledad, no interrumpida sino por el lento andar del carruaje, por el ruido de algún animal que triscaba por los campos, ó por el aleteo de algún pájaro que súbitamente levantaba el vuelo de entre las matas ó arbustos ».

Je crains fort que de telles choses n'indisposent le lecteur qui veut aller au fait et ne s'amuse pas aux incidents de la route, surtout quand ils dérivent si peu que ce soit de la fantaisie; je crains qu'il ne trouve superflues les descriptions de ces itinéraires, dont la sainte ne parle en somme que par prétérition : « No pongo en estas relaciones los grandes trabajos destos caminos, con frios, con soles, con nieves, que venia vez no cesarnos en todo el dia de nevar; otras perder el camino; otras con hartos males y calenturas » (passage cité par le P. Mir lui-même, t. II, p. 159).

Si j'avais insinué cela au P. Mir, voici sans doute ce qu'il m'aurait répondu : « J'ai voulu faire connaître, expliquer mon personnage; je me suis proposé de le faire vivre dans son milieu; j'ai cherché à marquer une à une les étapes de sa vie. Je n'ai donc négligé, je ne devais négliger aucun témoin. Or, parmi ces témoins, ne faut-il pas compter cette ville d'Avila où elle est née, où elle a passé sa jeunesse d'abord, et tant d'années de son âge mûr? et aussi ce village de dix feux où elle vécut quelque temps après sa sortie du couvent où son père l'avait recluse? et le chemin qu'elle parcourut dans la montagne pour y arriver, et les nuits sereines de Castille qu'a chantées Luis de León :

> Cuando contemplo el cielo
> de innumerables luces adornado,
> y miro hacia el suelo
> de noche rodeado,
> en sueño y en olvido sepultado...

De l'époque où elle pouvait les contempler à loisir, chez son oncle



ou sa sœur, ne dit-elle pas : « Me parece que traia al mundo debajo de los pies » ?

Les lunettes du P. Mir m'eussent impressionné, convaincu. J'aurais admis cette complaisance à s'étendre sur chaque moment de la vie de la sainte. Au surplus, ce n'est pas un livre d'érudition que D. Miguel écrivait. C'était un peu aussi un livre d'édification, dans le sens le plus intellectuel du mot, si l'on veut; mais il était prêtre, son héroïne est une sainte vénérée sur les autels, une sainte extraordinaire, qui se survit dans ses filles spirituelles. Ce n'est vraiment pas un contresens que de l'avoir ainsi religieusement suivie, imaginée, ressuscitée! Ne dois-je pas savoir gré, au contraire, à l'écrivain qui me prend par la main, moi que l'énormité de la littérature thérésienne (je parle de celle qu'on lui a consacrée, non de celle qu'elle a produite elle-même) aurait peut-être détourné et dérouté, pour me conduire et exalter ma froideur profane? Il prêche un peu, en ce sens qu'il développe, divise, énumère, décrit, allonge; mais c'est pour moi une question de temps; et justement je suis en vacances. Je prends donc mon temps et n'en veux pas à celui qui me le prend. Évidemment, je pourrais de préférence me délecter dans un roman de la comtesse Pardo Bazán ou de Palacio Valdés. Mais la Vie de doña Teresa de Ahumeda n'est pas sans agrément non plus. Le nouveau biographe n'use-t-il pas assez souvent des procédés habituels aux romanciers: titres énigmatiques en tête des chapitres, suspension de l'intérêt, etc.? L'exposé des tracasseries du corregidor d'Avila, le « muy magnífico Señor Garci Suarez de Carvajal » (l. II, ch. X et XI), n'a-t-il pas le ton badin du *Sombrero de tres picos*[1]?

Sans doute, puisqu'il s'agit non d'un roman mais d'une histoire, on aimerait moins de phrases dans le genre de celle-ci : « Con qué afecto y sentimiento de la madre para con las hijas y de las hijas para con la madre, no hay para qué decirlo » (t. II, p. 29). On aimerait moins de conjectures, moins de ces conditionnels qui, en espagnol, marquent si aisément, si élégamment, notre *peut-être;* d'autant plus qu'il y en a souvent pour des suppositions d'ordre secondaire qui pouvaient être laissées de côté. Mais précisément les conjectures portent souvent sur les détails; et elles ne sont pas non plus sans consistance, étant donnée la forte documentation de l'auteur sur tout l'ensemble de cette histoire, étudiée par lui au microscope. Si ce

1. Et ne trouvons-nous pas le roman, le roman d'amour, d'amour profane, au début de cette vie tout entière donnée à Dieu ensuite? L'internement chez les augustines n'en fut-il pas la conséquence? L'entrée volontaire chez les carmélites n'en fut-il pas l'épilogue et le dénouement définitif? Et n'y eut-il pas encore un autre petit roman, l'amour qu'elle inspira, bien malgré elle, à ce prêtre de Becedas qui la confessait et qui finit par lui remettre le fétiche qu'il portait au cou, rompant ainsi avec la concubine qui le lui avait donné?



n'est sur un point que j'indiquerai tout à l'heure, rien n'a été oublié, rien n'a été perdu, pas le moindre fétu ; toute lacune a été comblée.

Si, dans la vie de cette femme, bien des questions mystérieuses, bien des problèmes psychologiques demeurent énigmatiques et inquiétants, quelle méthode pouvait mieux mettre le lecteur à même de les approfondir? Ne laisser aucun détail dans l'ombre, avancer lentement, marquer chaque mouvement d'une vie si mouvementée, et, par-dessus tout, sertir dans l'exposé qu'on en fait le plus de pages possible de l'autobiographie, de l'autopsychologie (c'est le mot de D. Miguel, t. I, p. 662), qu'elle a laissée, — et je crois bien que tout y est passé, et plusieurs passages plusieurs fois, — citer mainte pièce du procès d'Avila, compléter par ce que disent les biographes, corriger les erreurs et les réticences de ceux-ci, commenter toute cette documentation, ce n'est peut-être pas une façon alerte de faire un livre, mais c'est une manière honnête, consciencieuse, religieuse de parler d'une sainte, d'une sainte si exemplaire pour le croyant, si intéressante, si étonnante pour l'incroyant.

Croyant ou non, on doit bien reconnaître, en effet, que la psychologie d'une telle femme s'impose à l'attention; mais elle nécessite une analyse minutieuse, une histoire complète et détaillée, plus qu'une histoire, une relation jour par jour, pour ainsi dire, seule façon de l'étudier qui reste à notre portée. Que l'on admette la réalité d'une conversation, d'une union mystique avec Dieu, ou que l'on explique tout par une autosuggestion, qu'on voie en Teresa de Jesús une sainte privilégiée ou « un sujet très remarquable », il fallait une étude approfondie, étendue, qui ne laissât pas inutilisée une parcelle de document. Être bref était plus élégant; c'était moins prudent. Voilà pourquoi je louerais presque D. Miguel et lui suis reconnaissant de sa longueur, qui m'effrayait d'abord. Peu de lecteurs le liront en entier. Cela est sûr. On veut des livres rapides. En attendant le chef-d'œuvre court, voici un livre qui est peut-être aussi un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre du genre long, ultra-long même, je dois l'avouer, l'ayant lu...

Mais, assez de restrictions! Sur une tombe encore fraîche, qui mettrait autre chose que des fleurs et des couronnes?

Chef-d'œuvre, oui, s'il remplit l'objet que s'est proposé l'auteur de faire pénétrer, sinon comprendre, le mystère de cette passion d'amour divin. Comme il le dit très bien, « estas que parecen poquedades y pequeñeces no lo son, sino cosas de grande importancia para conocer la persona moral de Santa Teresa, los quilates de su virtud y las veras con que había tomado el servicio de Dios. En el orden de las cosas espirituales nada hay despreciable. Pasa en él lo que en el material físico ó fisiológico. Los hechos exteriores y visibles tienen su raíz en causas pequeñas, invisibles, ocultas las más veces á la investigación humana... » (t. I, p. 225).

Parmi ces *pequeñeces*, notre auteur n'a garde d'omettre l'histoire de cette procession que les religieuses du monastère de Saint-Joseph d'Avila firent un jour pour demander au Seigneur de les préserver des poux, qu'elles craignaient de voir s'installer dans leurs robes grossières; il reproduit même (t. I, p. 623) le cantique que la Mère composa pour cette circonstance un peu spéciale :

Inquieta este mal ganado
En la oracion,
Al ánimo mal fundado
En devocion.

Le tourment, on l'eût offert à Dieu, mais l'énervement consécutif eût gêné les débutantes. Par miracle, le Seigneur les préserva de cette engeance. Mais Thérèse semblait d'avis qu'une âme bien trempée ne se trouble pas pour si peu. Par obéissance, une de ses religieuses se met au lit comme si elle était malade (t. I, p. 609), et se laisse saigner; une autre raccommode un pot-au-feu avec de la toile; une troisième arrose pendant six mois un morceau de bois (t. II, p. 147). Les détails rapportés par le P. Ribera sur la façon dont la fondatrice faisait voyager ses religieuses (t. II, p. 32) ont bien leur intérêt aussi et leur saveur. Tout le monde était tenu au silence aux heures réglementaires, y compris les *mozos*, qui, pour leur peine, recevaient un petit supplément de ration. L'histoire de la truite offerte au P. Medina, le professeur de Salamanque dont elle avait gagné non sans peine la bienveillance (t. II, p. 167), nous montre un des aspects d'une diplomatie qui éclate dans l'idée que Thérèse eut d'installer une statue de la Vierge sur le siège où elle-même devait s'asseoir comme prieure, le jour où elle tint le premier chapitre à l'Incarnation au milieu des nonnes révoltées (t. II, p. 216).

L'historique des fondations, qui remplit à peu près tout le tome II, offre çà et là de piquants détails. Tels ceux que Julián de Avila donne sur la prise de possession du monastère de Medina del Campo, le transport, en pleine nuit, des objets indispensables au culte, non sans risque d'être empoignés par la justice, au milieu du remue-ménage de toute une ville où il doit y avoir le lendemain course de taureaux (t. II, p. 39-40). Et aussi l'emménagement des deux premiers déchaussés dans le couvent de Duruelo, le singulier mobilier que Fr. Antonio de Heredia a réuni, en tout et pour tout cinq horloges (à sable? t. II, p. 98). Elle n'est vraiment pas sans originalité l'installation à Tolède. A la tombée de la nuit, on apporte une clochette, l'*imprescindible campanita*, deux matelas, deux couvertures, un morceau de grosse toile, le tout acheté à crédit; enfin ce qu'il faut pour dire la messe. Quand il s'agira de faire la cuisine, on empruntera une poêle, et, pour écraser le sel, on se servira d'un caillou enveloppé de papier (t. II, p. 117, 121). On

savait se débrouiller. En arrivant à Salamanque, la Mère n'a en poche que quatorze réaux, qui lui servent à acheter, sur le pont du Tormes, deux images pieuses pour orner la maison où elle doit s'installer et d'où il lui faudra d'abord déloger les gens (ici des étudiants) qui l'occupent (t. II, p. 160-3). Pour cette dernière opération, elle en eût remontré à l'huissier le plus retors. Elle était coutumière du procédé un peu vif qui consiste à mettre les gens en face du fait accompli. Elle en use un peu partout, en particulier à Avila, à Tolède (t. II, p. 119), où ce n'est que le lendemain de son installation que le propriétaire s'aperçoit qu'on a fait de sa maison un couvent, et où le conseil d'administration de l'archidiocèse se trouve réduit à accepter la situation. Cette habileté paraît bien près de la ruse dans la façon dont elle fait bâtir la maison qui doit être son premier monastère à Avila, et obtient le bref pontifical à l'insu de son provincial. Elle mérite, certes, qu'on la qualifie d'*hombre varon de los muy barbados* (t. II, p. 589-91).

Je rappelle tous ces détails, menus en apparence, pour montrer combien ils ont heureusement servi au nouveau biographe de sainte Thérèse pour nous la montrer vivante et agissante, réelle et visible. C'est là qu'est le chef-d'œuvre. Quand on arrive à la fin de ces deux gros volumes, on a comme l'impression qu'on a vu la sainte, qu'on l'a vue mainte et mainte fois, dans la lumière de notre siècle, et non pas seulement sur un vitrail d'église, dans la pénombre mystérieuse du sanctuaire.

C'est ce que je désirais dire ici. Je formulerai pourtant un regret : c'est que la formation intellectuelle de la sainte n'ait pas été expliquée avec autant de développement et de précision qu'il eût été possible de le faire après la publication du savant article de M. Morel-Fatio sur *Les lectures de sainte Thérèse* (*Bull. hisp.*, 1908), que d'ailleurs le P. Mir cite, mais auquel la rédaction générale de son livre semble avoir été antérieure (il l'avait commencé en 1907). Il eût dû reprendre cette partie. Sans doute, il n'a pas voulu étudier les œuvres mêmes, mais la vie, l'esprit et les fondations de sainte Thérèse. Cependant, même pour expliquer sa vie et son esprit, n'y avait-il davantage à tenir compte de ce qu'elle a lu, des livres qui l'ont formée, et qui ont peut-être eu sur elle non moins d'influence que ses confesseurs, directeurs et amis mystiques [1] ? Et s'ils en ont eu moins, il fallait le prouver.

1. « Il y avait deux choses essentielles à faire, veut bien m'écrire à ce sujet M. Morel-Fatio : 1° Montrer les sources du mysticisme de sainte Thérèse, non pas seulement d'après les livres que j'ai cités, mais d'après les contemplatifs mis à l'index en 1558 et qu'on peut encore retrouver, au moins en partie. Sainte Thérèse emploie un langage mystique qui est tant bien que mal celui de l'école. Elle a donc pris ce langage dans les livres. Quand elle décrit ses états, elle se sert de mots déjà usités pour ces choses. Donc il peut y avoir une part de littérature dans ses descriptions. C'est là un point capital à établir. 2° Pour ce qui est de la réforme du

Je n'ai aucune peine à résister à la tentation de suivre maintenant l'auteur dans l'examen qu'il fait du problème psychologique et théologique de la sainte en tant que mystique, en particulier dans les apparitions dont elle eut le privilège. Si je n'avais été déjà que trop long, je pourrais insister au contraire sur plusieurs personnages qui ont joué un grand rôle dans son histoire : saint Pierre d'Alcántara, par exemple, sur lequel on pourra voir le ch. XLII du livre I; ou le P. Pedro Ibáñez (l. II, ch. XXXIV), et tant d'autres dominicains comme Fr. Domingo Bañes, qui l'aida à établir ses constitutions, Fr. García de Toledo (l. II, ch. XVIII et XXXIII), Fr. Vicente Barrón, Fr. Pedro Fernández, *el Provincial santo* (t. II, p. 194). Ce n'est pas seulement une influence, c'est une identité de doctrine philosophique et théologique que D. Miguel Mir voit entre la partie doctrinale des œuvres de sainte Thérèse et l'enseignement de saint Thomas (t. I, p. 648). Il y a là comme une contre-partie de ce qui est dit des jésuites. On n'enlève aux uns que pour donner aux autres, et peut-être aussi ne donne-t-on à ceux-ci que pour enlever à ceux-là...

Je reviens à ceux-là, les jésuites. Ce n'est pas seulement en ce qui concerne leurs relations avec la fondatrice du Carmel déchaussé que D. Miguel Mir s'était proposé de remettre au point leur histoire. L'*Historia interna documentada de la Compañía de Jesús*, écrite bien avant *la Vida*, était, dans son esprit une mise au point générale. Ayant passé plus de trente ans dans leur Société, ayant travaillé dix-huit ans, alors qu'il était des leurs, à la préparation d'une édition des Lettres de saint Ignace, ayant été des premiers à la tâche énorme des *Monumenta historica Societatis Jesu*, n'ayant depuis lors cessé de réunir des documents et d'étudier ceux qui paraissaient dans ces *Monumenta*, il se jugeait en mesure de connaître et de dire la vérité sur les origines et les transformations de leur Institut, leur esprit, leurs tendances de jadis et d'aujourd'hui. Cette question fut pour lui une véritable obsession [1].

Dans un écrit à part, intitulé *¿Se puede hablar de los Jesuitas?* [2] que les éditeurs de l'*Historia interna* ont mis en tête de celle-ci en guise de préambule, il explique comment cette *Historia*, telle qu'il la laisserait. telle qu'elle a paru enfin, est une seconde édition qu'il préparait

Carmel, cette réforme ne peut être étudiée isolément, mais il faut la comprendre dans une étude générale de la réforme des ordres religieux, entreprise par Philippe II avec l'appui de la papauté. »

L'opinion du P. Mir était, semble-t-il, que la sainte avait lu très peu, et que sa réforme, commencée sans que Philippe II et le pape en sussent rien, fut une réforme en quelque façon isolée des autres.

1. Déjà, en 1896, il avait publié un petit in-12 intitulé *Los Jesuitas de puertas adentro ó un barrido hacia afuera en la Compañía de Jesús*, auquel le « Bachiller Francisco de Estepa » répondit dans *Los Jesuitas y el Padre Mir. Cartas á un académico de la Española* (Madrid, 1896).

2. Imprimé déjà antérieurement, mais non publié.

dès 1906 [1], et comment, ayant détruit la première, jamais publiée, qui ne le satisfaisait plus pour le plan ni pour l'impression, il avait déjà fait imprimer à nouveau plusieurs feuilles, quand vint de Rome l'ordre de soumettre à une censure tout à fait extraordinaire et exceptionnelle ses *cuartillas*. Il envoya un exemplaire tout imprimé. La réponse fut une interdiction absolue de laisser paraître le livre. Je me contenterai de ces indications, sans chercher à résumer ici les explications et justifications de l'auteur. Il dit lui-même (t. I, p. 48) que celui qui est étranger à la Compagnie, « ignorante de las cosas de esta no es capaz de entender el fondo de las cuestiones, y de una mosca hace un elefante, y cosas sencillísimas se le antojan monstruos y quimeras. » Dieu me garde donc d'intervenir! Et qu'irais-je faire dans cette galère? Ne dirai-je pas, toutefois, que ceux qui voulurent empêcher la publication furent bien maladroits. Combien *contraproducentes* ont été leurs manœuvres! Comment pouvaient-ils espérer la suppression complète et définitive du livre redouté? Et au surplus, qu'y trouvait-on de si nouveau? « Je n'ai fait, nous dit l'auteur à mainte reprise, qu'utiliser les documents publiés par les jésuites eux-mêmes dans leurs *Monumenta!* » Alors?

Ce qu'il y avait de nouveau, tout de même (car le P. Mir était loin d'être un naïf), c'était l'esprit dans lequel étaient utilisés les documents de ces *Monumenta*. C'était le rapprochement patient, méthodique, de tant de textes irréfutables, authentiqués par les jésuites eux-mêmes, mais éparpillés dans les nombreux volumes de leur multiple collection, et pour l'étude approfondie et avertie desquels nul autre sans doute, en dehors des jésuites eux-mêmes, n'aurait eu la patience, le courage, ni surtout le coup d'œil nécessaires. Exécuté par un jésuite, ce travail, partiellement entrepris d'ailleurs et non pour l'ensemble, a donné l'*Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*, œuvre très méritoire, du reste, très sérieusement faite, très estimable, du P. Antonio Astraín, dont c'est pour nous un remords de n'avoir pas parlé encore ici [2]. Entreprise par le P. Mir, il est clair que l'enquête devait aboutir à des conclusions assez différentes.

Une observation que, par exemple, le P. Astraín n'a probablement pas été tenté de faire, c'est celle que nous soumet le P. Mir t. I, p. 82,

1. En fait, c'est plutôt une quatrième édition, car il en avait déjà fait imprimer à Barcelone une première ébauche, sous le titre de *Crisis en la Compañía*, sans nom d'auteur; et, en 1904, il faisait imprimer à nouveau, à Madrid, un tome de 900 pages sans titre ni frontispice. Il détruisit cette seconde édition (non publiée, pas plus que la précédente) pour faire celle de 1906 qui fut envoyée à Rome. Et c'est à ce propos qu'il écrivit et fit imprimer *¿ Se puede hablar de los Jesuitas?* L'imprimé de 1913 est conforme à celui de 1906; les deux antérieurs sont différents.

2. D. Miguel Mir la loue d'ailleurs, t. I, p. 98 et t. II, p. 795, d'une façon qui n'a peut-être pas été sans gêner l'auteur à la fois dans sa modestie et dans ses rapports avec ses supérieurs.



à propos des procès dont saint Ignace fut l'objet avant 1543, et qui s'élèvent au nombre de huit: « Ocho procesos formados contra él aun antes de que sus proyectos llegasen á madurez, y por personas á quienes no se puede tildar de faltas de inteligencia ó de doctrina, ó particularmente apasionadas, indican que no se trataba de un asunto baladí y ante el cual pudiesen permanecer indiferentes las personas y autoridades religiosas. » Huit fois accusé, huit fois il fut absous; il n'en est pas moins vrai que c'était un personnage inquiétant, conclut le P. Mir, qui ajoute: « Si es verdad que á San Ignacio le formaron ocho procesos judiciales, á la Compañía se le han formado ochocientos ó ocho mil, judiciales ó no judiciales, por Tribunales públicos ó en el tribnnal de la conciencia de cada uno... » — Je ne sais s'il s'est rappelé à ce moment que sainte Thérèse avait beaucoup inquiété, elle aussi. Or, je ne vois pas qu'il lui en fasse nulle part un grief.

Voici un autre conflit d'opinions — et combien j'en pourrais citer! — entre le P. Astraín et le P. Mir! Le premier, s'étonnait que saint Ignace et ses premiers compagnons aient pu délibérer si longtemps sur le principe de l'obéissance, c'est-à-dire ce qu'il y a de « más claro en toda la Compañía ». Le second, réplique en disant que c'est au contraire « lo más confuso y embrollado y dificultoso de ella » (t. I, p. 127). Le jour et la nuit, tout simplement!

C'est incontestable, ou du moins cela me paraît évident, le P. Mir n'a pu se défendre du sentiment qui, déclare-t-il, envahit quiconque parle des jésuites: la passion. Mais comment s'attendre à l'impartialité? Un réquisitoire admirablement documenté, vigoureusement mené, savamment construit, le plus complet, le plus solide peut-être des huit cents ou des huit mille dont nous parle, d'une façon plaisante et amère, l'auteur de celui-ci, voilà ce qu'est l'*Histoire interna documentada*. Mais une histoire impartiale des jésuites, allons donc, est-ce que le P. Mir pouvait la faire? Et même, franchement, est-ce qu'elle est faisable? Il peut se faire qu'un catholique, comme historien, défende la Réforme; un protestant, les jésuites. Chacun sera partial à rebours, voilà tout. L'histoire impartiale. c'est possible quand il s'agit de Sésostris ou d'Artaxercès, et encore!

Quand il s'agit d'un passé qui se prolonge dans le présent, qui vit encore, les faits, les textes, quoi qu'on dise, ne sont pas impartiaux. Ils parlent, ils attaquent, ou défendent. On peut ou les faire taire ou les faire parler. C'est par là qu'on est passionné pour ou contre. Le P. Mir les fait parler.

Pour nous, lecteurs, la question se réduit à savoir non s'il a été juste, c'est-à-dire s'il est à l'abri du reproche qu'il adresse aux historiens de la Compagnie, de n'invoquer, de ne faire parler que les textes qui leur sont favorables, mais s'il a vu juste, c'est-à-dire s'il dit des choses vraies, des choses certaines et démontrées.

A-t-il vu juste, quand il attribue à la Compagnie, dès l'origine, un esprit d'opportunisme et de conventionnalisme qui a transformé d'assez bonne heure, tout de suite même, ses aspirations premières (t. I, p. 158)? l'art qui consiste à se servir de ses relations et qui, depuis ses débuts, lui facilita fort les choses (p. 215)? une infidélité progressive à son programme primitif de pauvreté (2ᵉ partie, ch. VIII)? Je m'empresse de me dérober à pareille question; mais, sur ce dernier point, l'auteur, avec sa façon très malicieuse de mettre les points sur les *i*, nous place sous les yeux une chronologie des seize premières années de la Compagnie: tableau assurément édifiant, et de deux façons, puisqu'il montre avec quelle sévérité la règle de pauvreté fut d'abord appliquée, pour se relâcher tout à coup. C'est saint Ignace qui la détend lui-même. Ici je rappellerai, sans y mettre de malice contre le P. Mir, que sainte Thérèse, elle aussi, dut transiger avec ses premiers principes à cet égard; et pourtant le P. Mir n'y voit pas de mal.

Où notre auteur semble avoir vu juste, c'est quand il montre les dissentiments qui existèrent dès l'origine entre Ignace et ses compagnons ou subordonnés: *dissentiments* s'entend, *avis différents* serait plus exact, avis différents sur la forme ou les règlements à donner à leur communauté; mais enfin tout cela est assez loin de cette « Arcadia moral donde todo era paz, concordia y felicidad inalterable », dépeinte par les historiens de la Compagnie (t. I, p. 83-4, 128). C'est aussi quand il souligne les hésitations, les incertitudes, l'ignorance générale du but poursuivi, de la raison d'être de l'Institut lui-même (p. 86-7); l'hostilité, ou tout au moins les réserves d'un grand nombre de saints personnages (p. 88-9); le mystère avec lequel, en vertu d'une inquiétante *disciplina arcani*, certains documents furent publiés en partie seulement (t. I, p. 121) ou plus ou moins longtemps tenus secrets: telle la Bulle de 1540, dont il nous donne la traduction intégrale, avec les variantes qu'y apportèrent les Bulles de 1543, 1549, et 1550, avec un commentaire terriblement serré, implacablement minutieux, qui peut passer pour un modèle de précision et d'acuité (p. 132-182). Nous pouvons ainsi sans peine constater les différences notables entre les constitutions approuvées par Paul III et par Jules II, par conséquent les transformations importantes (le P. Mir dirait « essentielles ») entre la Compagnie de 1540 et celle de 1550. Après tout il n'y a là rien que d'humain, de naturel. Mais pourquoi l'avoir dissimulé et avoir voulu faire croire à une Compagnie engendrée par une inspiration de l'Esprit saint dans le cerveau de saint Ignace?

Que répondre quand il nous prouve que la Compagnie commença son existence par une désobéissance envers le pape, en dépassant les autorisations données par la Bulle de 1540, qui limitait le nombre des membres à soixante, et n'établissait d'ailleurs nulle distinction

entre profès et non-profès, comme on l'a prétendu pour dénouer la difficulté (t. I, p. 172-180)? quand il nous explique comment, la première bulle obtenue, Ignace et ses compagnons déclaraient nettement, mais entre eux seuls, qu'ils ne font vœu de l'observer qu'à la condition qu'elle sera modifiée comme ils l'entendent, et cela dans un document sur lequel le P. Astraín « pasa como gato por brasas », ainsi que dit plaisamment son ex-confrère (p. 187 et ss., 203)? enfin quand il accuse le P. Ribadeneira d'idéaliser systématiquement l'histoire de son Institut (p. 204 et ss.), en ajoutant ici, en coupant là, en admirant partout, donnant ainsi le *la* à l'orchestre de ses successeurs ?

Personne ne met en doute la bonne foi et la conscience qui ont présidé, qui président encore (car l'œuvre, un temps arrêtée, n'est pas terminée) à la publication de ces *Monumenta*, que le P. Mir appelle « modelo de crítica y de sabiduría histórica ». Devons-nous croire, cependant, comme il le soutient, qu'on ne nous y donne qu'une correspondance officielle? Officielle en ce sens que la réserve y est grande, fréquent l'euphémisme, rare l'expansion. Officielle aussi et surtout parce que les correspondants qui avaient à dire des choses tant soit peu mystérieuses avaient l'habitude, par ordre, de les exposer à part, *en hijuelas*. Or, ces *hijuelas* sont rares dans les *Monumenta* (t. I, p. 93). Que faut-il en penser? que faut-il en conclure?

Puisque je reviens aux *Monumenta*, un mot des autres sources du P. Mir. Il a eu entre les mains les *Constitutiones Societatis Jesu latinae et hispanicae*, publiées, mais pour les jésuites seulement, en 1892. Il a pu consulter des documents provenant des archives du Tribunal suprême de l'Inquisition et de l'ancien couvent de Saint-Étienne de Salamanque (t. I, p. 94). Son appendice bibliographique, qu'il a réduit à une « muestra de la literatura histórica y polémica á que ha dado lugar el Instituto de la Compañía » complète l'excellente Introduction bibliographique que le P. Astraín, la restreignant naturellement aux sources purement historiques, a mise en tête de ses volumes. A ce propos je m'étonne de ne voir mentionnée ni chez l'un ni chez l'autre la suite manuscrite de la *Chrono-historia de la provincia de Toledo* du P. Bartolomé Alcázar, que, sur l'indication de D. Cristóbal Pérez Pastor, j'avais trouvée à la Bibliothèque de San Isidro, et d'où j'ai exhumé jadis une histoire assez bizarre de reliques qui dénonce de fâcheuses manœuvres. En tout cas la partie imprimée de cette *Chrono-historia* est, au jugement du P. Mir, une « obra notable ». Parmi les ouvrages récents, celui de Hermann Müller, *Les origines de la Compagnie de Jésus* (1898), lui paraît également « notable », mais avec « algunos juicios equivocados en medio de grandes aciertos ». Celui de Henry Joly, *Saint Ignace de Loyola* (1900), ne lui semble pas sérieux, non plus que *Les Jésuites* de J. Huber (1897). Il apprécie au

contraire beaucoup *Chez les Pères* et *Les Jésuites par un des leurs.* Il déclare « muy notable » *La genèse des Exercices de saint Ignace* (1897) du P. Watrigant, qui se range naturellement parmi les apologistes, et que j'ai chicané, mais qui s'est bien défendu (*Bull. critique*, 1898). On eût aimé à avoir aussi l'appréciation de l'auteur de l'*Historia interna* sur *Les Jésuites* de H. Boehmer et la préface mise par Gabriel Monod en tête de la traduction (1910). Quant à la vieille *Histoire* de Crétineau-Joly, il ne lui fait pas l'honneur de la placer dans sa bibliographie. Ce qu'il en dit *passim* montre assez le peu de cas qu'il en fait.

L'importance, la valeur documentaire et critique de l'*Historia interna*, les polémiques qu'elle a suscitées et dont je ne donnerai pas ici la chronique, m'excuseront d'avoir été si long. Je dirai pour conclure mon impression finale.

Ceux qui croiraient trouver dans ce livre la révélation de scandales révoltants ou bien d'histoires croustillantes seront fort déçus. Le mépris que l'auteur affiche pour tant de libelles publiés contre la Compagnie et bourrés d'impostures montre assez qu'il n'a rien de monstrueux à nous révéler. Le chapitre IX de sa première partie est intitulé *De la castidad en la Compañía.* Est-ce pour montrer le néant de toute accusation à cet égard qu'il y conte une farce de cuisine qui ne touche en rien à la chasteté ni même n'offense la simple modestie? S'il attaque l'esprit, la vie, l'œuvre de la Société, c'est en se plaçant à un point de vue où se placerait naturellement tout homme pour qui une contradiction entre l'apparence et la réalité est un mensonge. Et cette contradiction, ce n'est pas entre l'apparence et la réalité de la vie morale des jésuites eux-mêmes qu'il la trouve. Qu'on lise par exemple le chapitre IV de sa deuxième partie, *La virtud en la Compañía,* où il dit ceci : « En la Compañía de Jesús podrá haber habido sus debilidades (donde quiera que hay hombres no puede menos de haberlas); se habrán cometido faltas, ya por la corporación, ya por los individuos; pero dando cuanto se quiera dar á la flaqueza humana, hablando en general, no solamente se ha practicado en la Compañía la virtud cristiana, sino la perfección de esta virtud tal como debe practicarse en un instituto religioso » (t. II, p. 81).

Ce qui le révolte, ce qu'il attaque, c'est la contradiction entre l'histoire vraie et la pseudo-histoire de la Compagnie, entre ce qu'il y a dans les textes et ce que les écrivains de la Compagnie ont écrit, avec des prétéritions, des omissions, des additions, des agrandissements. C'est à cet arbitraire, à cet optimisme de commande, à cet esprit de corps qu'il en a. Ce qu'il a écrit, c'est une satire, non contre les jésuites eux-mêmes, mais contre leurs historiens. Contre leurs historiens? Donc contre l'opinion que les jésuites ont et veulent donner de leur Institut, et qui ne répond pas à la réalité, puisqu'ils n'y voient, si ce n'est ceux que l'esprit moderne a frappés, rien à reprendre, rien

à blâmer, rien à amender. *Pequeñeces y miserias*, ainsi s'intitule un chapitre (V de la deuxième partie), où sont relatées tout au long les tribulations d'un Père qui n'avait pas l'heur de plaire à son recteur, et qui, pour des vétilles bien ridicules, fut châtié d'une façon invraisemblable. Tout le livre du P. Mir aurait pu être intitulé *Pequeñeces y miserias*. Petites misères d'hommes qui peuvent être des saints, mais qui possèdent un pouvoir exorbitant, que les traditions leur commandent d'exercer et qu'ils font sentir lourdement. Ces petites misères, c'est parce que les historiens de la Compagnie n'ont pas voulu les reconnaître que le P. Mir a instruit ce procès.

Mais loin d'être scandalisé, je crois bien que le profane, le laïc, se dira : « Et c'est là tout ce qu'on peut dire contre les jésuites ? » Ceux-ci doivent plutôt se réjouir d'une telle publication, qui met au point leur histoire, ce que nul d'entre eux n'eût osé faire avant d'être sorti de la Compagnie, et qui, d'autre part, si elle porte parfois une lumière un peu crue dans les moindres recoins d'une existence de trois siècles et demi, retranche, rejette, balaie pour toujours beaucoup d'accusations possibles.

G. CIROT.

La Vida de Lazarillo de Tormes (éditée par **L. Sorrento**), fasc. 177 de la *Bibliotheca romanica;* **Mateo Alemán**, *Guzmán de Alfarache, 1ª parte* (**Fritz Holle**), fasc. 183-187 (0 fr. 50 le fascicule).

« La médula de nuestro texto, » déclare l'éditeur du *Lazarillo* publié par la *Bibliotheca romanica*, « es la edición que ha sido publicada por R. Foulché-Delbosc (in *Bibliotheca hispanica*, t. III, 1900), con algunas variantes... » Quelles sont ces variantes ? Je ne vois là-dessus aucune indication. — Une introduction de sept pages résume les idées de MM. Morel-Fatio et Foulché-Delbosc sur l'auteur, le livre et ses sources.

Pour son édition du *Guzmán*, M. Fritz Holle reproduit, en respectant jusqu'aux ſ, le texte de Burgos 1619, avec variantes de 1641 et des éditions postérieures, et de la traduction italienne de 1615, ce qui est assez inattendu, mais s'explique par le fait que l'auteur n'a eu à sa disposition aucune des éditions antérieures à 1619. M. Holle, qui est un consciencieux éditeur (cf. *Bull. hisp.*, t. XIV, p. 228 et 340) a dû bien souffrir d'avoir à établir d'une façon si indirecte et si peu sûre les variantes des éditions antérieures à celle qu'il a choisie. D'autre part, de ce que celle-ci fût la dernière parue du vivant de l'auteur s'ensuivrait-il, étant données les habitudes de l'époque, qu'elle dût être préférée ? Mais ce qui étonnera surtout, c'est que, pour M. Holle, cette édition de 1619 serait « la última que pudo publicarse en vida del autor ». A-t-il donc trouvé la preuve que Mateo Alemán a vécu jusqu'en 1619 ? Que ne la fournit-il dans son introduction ? On suit Alemán

jusqu'en 1613 et même 1615 (cf. *Revue Hispanique*, t. XXV, page 424, art. d'Alice H. Bushee). Si par hasard il est mort avant 1619, qui prouve que l'édition en question, faite à Burgos, ait été préparée par lui ? — Mais M. Holle n'a pu avoir à sa disposition aucune édition espagnole antérieure. Nous savons au moins où il a pris son texte, et c'est beaucoup. Il est dommage que les moyens lui aient manqué pour faire une édition comme il était capable d'en faire une.

G. C.

Paolo Savj-Lopez, *Cervantes*. Napoli, Riccardo Ricciardi, 1913; 247 pages petit in-8°.

J'espère ne pas me tromper en disant que ce livre, élégamment dépourvu de notes et de références, mais où plus d'un détail montre un auteur au courant de ce qui a été écrit sur le sujet, sera bien accueilli et lu avec plaisir.

Avec une finesse, avec une souplesse d'esprit tout italienne, M. Savj-Lopez a su comprendre et faire comprendre Cervantes à la fois et toute son œuvre, si diverse, si disparate — et qui ne paraît plus si disparate en somme quand on arrive au bout de cette étude. L'admiration pour le grand écrivain n'est pas, chez lui, un fétichisme; c'est un sentiment à la fois esthétique, et raisonné, et analysé. J'ai surtout aimé deux chapitres : *Cervantes arcade* et *L'ultimo romanzo*, qui nous montrent un Cervantes partagé entre deux inclinations également fortes, l'idéalisme et le réalisme. De ces deux tendances littéraires si opposées, le *Persiles* marque un mélange déconcertant, rebutant même si on ne sait pas y dégager les éléments romanesques si bizarrement associés, les polariser, si j'ose m'exprimer ainsi, car c'est bien là ce qu'a opéré M. Savj-Lopez. Profitant heureusement des travaux de M. Schevill sur le *Persiles* (il y fait d'ailleurs allusion), il me paraît avoir écrit à ce sujet d'excellentes pages.

Je souhaiterais qu'on traduisît son livre en français si son italien n'était d'une clarté qui rend inutile l'œuvre d'un traducteur. On y perdrait probablement d'ailleurs l'agrément du style, lequel n'est pas à dédaigner, quand il tient, comme c'est le cas, à la netteté de l'idée et à l'acuité du sentiment littéraire.

G. C.

Agustín G. de Amezúa y Mayo, *El casamiento engañoso y el Coloquio de los perros... Edición crítica con introducción y notas*. Madrid, Bailly-Baillière, 1912; 1 vol. in-8°, 744 pages.

On se fera une idée de l'abondance et de l'importance de ce commentaire de la célèbre nouvelle de Cervantes, si l'on constate que le texte à commenter n'occupe, dans cette édition, que 96 pages sur les

744 qu'elle contient (pp. 269-365). Tout le reste est consacré à une introduction en huit chapitres (pp. 3-259), aux notes (369-707) et à quelques appendices. Voici le contenu sommaire des huit chapitres de l'introduction : Chapitre I. La translation de la Cour à Valladolid. — II. La Cour à Valladolid. — III. Cervantes à Valladolid. La composition du *Coloquio*. — IV. Les sources littéraires du *Coloquio*. Sa valeur autobiographique. Les allusions. — V. Étude documentaire des épisodes et des types principaux que contient la Nouvelle. — VI. L'épisode des Camachas, les sorcières et l'Inquisition. — VII. Les rapports du *Casamiento* et du *Coloquio*. La langue. Continuateurs et imitateurs. — VIII. La peinture des mœurs contemporaines dans la Nouvelle.

Cette table des matières suffit à montrer la variété des sujets traités dans l'introduction. Peut-être induira-t-elle aussi certains lecteurs pressés à se plaindre que « la mariée soit trop belle ». Il est certain que le commentateur ne ménage ni son temps ni sa peine. Durant les deux premiers chapitres, en eux-mêmes pleins de détails curieux, il suit manifestement le chemin des écoliers, mais au cours de son apparente flânerie il cueille un copieux bouquet de fleurs variées, glanées sur toutes les avenues du sujet. Partout, il épuise la matière; il ne redoute ni la digression, ni le rapprochement inattendu, ni la dissertation qui lui permet d'exposer ses théories ou ses opinions personnelles, par exemple sur la moralité comparée du Siècle d'or et de notre époque, ou sur la douceur de cette Inquisition tant calomniée. C'est son droit, et le remède, pour ceux qui n'ont point le loisir de le suivre, est extrêmement simple. Évidemment, cette méthode discursive, qui peut s'autoriser des illustres exemples de Menéndez Pelayo et de M. Rodríguez Marín, les vrais maîtres de M. Amezúa, n'a point les allures de la critique à laquelle nous sommes plus habitués, qui pousse parfois la sobriété jusqu'à la sécheresse et qui semble surtout préoccupée de ménager notre temps — et notre monnaie.

Pour moi, je ne m'en plains point. J'avoue, au contraire, qu'au cours de cette lecture (que j'ai pris, il est vrai, tout le temps de faire à tête reposée, et je m'en excuse auprès de l'auteur), j'ai appris mille choses intéressantes, curieuses, nouvelles, puisées directement aux bonnes sources, patiemment recueillies dans les vieux livres, ou extraites de paperasses dans lesquelles nos annotateurs n'ont guère l'idée ni la patience de les aller chercher, telles que les *Actas de las Cortes de Castilla*, les *Libros de la sala de Alcaldes de casa y corte*, ou les *Procesos de la Santa Inquisición*; tous documents de premier ordre, qui ont fourni à M. de Amezúa d'excellentes illustrations au texte. Et l'accent personnel qui anime ces pages disertes, parfois éloquentes, ne me déplaît pas non plus, même lorsque j'ai le regret d'avoir, pour mon compte, des réserves formelles à faire, car il est le gage de l'absolue

sincérité de l'auteur, lequel a évidemment traité son sujet *con amore*. Cette belle vaillance, qui deviendrait çà et là batailleuse, si l'auteur n'était pas un homme courtois et de bonne compagnie, nous change de la timidité, de la froideur, de l'impassibilité voulue d'une critique qui estime de mauvais goût toute émotion et semble préoccupée avant tout de ne jamais s'échauffer. Je pardonne volontiers à mon guide de me mener au but par la route la plus longue parce que, chemin faisant, il me montre avec bonne grâce tant de détails suggestifs, tant de points de vue intéressants, que je n'ai point le loisir de m'apercevoir que les heures s'écoulent; je regretterais d'avoir pris le raccourci.

Et, en parlant ainsi, je crois ne pas trahir la pensée ni méconnaître l'intention de l'auteur. « Les modernes cervantistes, nous dit-il, sans négliger la figure encore énigmatique du grand homme, aspirent à découvrir, à reconstruire les mœurs, les usages, les événements, les personnages qui servirent à son divin pinceau pour tracer des tableaux d'un réalisme merveilleux et inimitable... Pour y arriver, une édition critique est un chemin excellent, car non seulement elle permet de présenter un texte *rajeuni (remozado)*, débarrassé de ses fautes et d'ornements postiches, dans sa pureté originelle, mais elle offre l'occasion de discourir sur ses origines, sa filiation, ses mérites, en l'agrémentant ensuite de notes brèves et exactes, qui mettent en lumière ce qui se rapporte aux mœurs du temps, expliquent les allusions cachées et les traits satiriques, éclaircissent locutions et archaïsmes, afin que l'érudition et l'agrément, en s'unissant, servent de *cicerones* et de guides au lecteur. »

Le commentateur est resté fidèle à la méthode ainsi définie. L'édition de cette simple nouvelle est devenue une riche contribution à l'étude des mœurs et des idées, fractionnée, au hasard du texte cervantesque, en trois cent soixante notes, mais résumée par avance et coordonnée dans les huit chapitres de l'introduction. « Toutes mes notes historiques n'ont qu'un but: servir de préparation et de jalons pour une future histoire des mœurs espagnoles sous la maison d'Autriche. » Non seulement les allusions aux choses et aux hommes du temps y sont expliquées ou consciencieusement étudiées à la lumière de nombreux documents contemporains, heureusement choisis, non seulement la portée sociale et philosophique de cet opuscule, celui sans doute où Cervantes a enfermé (le *Don Quichotte* mis à part) le plus de pensée, se dégage naturellement de cette patiente enquête, mais les difficultés d'interprétation du texte (qui ne manquent pas) y reçoivent une solution généralement satisfaisante. Quoique le commentateur paraisse de préférence attiré vers l'étude politique et morale de la société telle qu'elle se reflète dans l'œuvre de Cervantes, il ne néglige pas les remarques de langue, de vocabulaire et de syntaxe, et ajoute de nou-

velles précisions à celles des grammaires et des vocabulaires récents sur la langue et l'*usus Cervantinus*. Toutefois, il est facile de constater qu'en matière de critique verbale, à l'abondance ordinaire succède, selon les propres expressions de l'auteur, une « sage sobriété ». Tout en admirant, comme il convient, le vénérable Clémencin, il se garde de la « méthode clémencinesque ». Il ne corrige point Cervantes et il ne retient que les modismes classiques tombés en désuétude, les mots disparus ou employés dans un autre sens. L'immense majorité des lecteurs n'en demande pas plus : seuls quelques étrangers, férus de grammaire, réclameraient-ils, çà et là, quelques explications plus précises.

Et cela nous conduit directement à la question de la reproduction du texte. Sur ce point, M. de Amezúa s'explique avec netteté. Il n'a tenu compte, dit-il, que de deux éditions, la princeps (Madrid, Juan de la Cuesta, 1613) et celle de Madrid (Lisbonne?), 1614, peut-être apocryphe, mais importante par ses variantes. De toutes les autres, il n'a retenu que celle d'Aribau, dans la *Biblioteca de Autores Españoles*, comme exemple des corrections introduites dans le texte de Cervantes. Il a jugé inutile — et je n'ose l'en blâmer — de s'embarrasser de tout le fatras des variantes arbitraires, hypothèses ou prétendues corrections, suggérées par le caprice ou la légèreté des éditeurs.

Sa méthode est donc exactement celle suivie par M. Rodríguez Marín dans son édition de *Rinconete y Cortadillo*, et exposée par ce dernier aux pages 237-239. Et il en va de même pour l'orthographe : « J'ai adopté, déclare-t-il, l'orthographe moderne. » Ce n'est point qu'il ignore les arguments en faveur d'une reproduction scrupuleusement exacte et non corrigée de l'édition princeps. Il les connaît fort bien, pour les avoir lus dans les articles critiques de M. Morel-Fatio, de M. Bonilla San Martín, ou ailleurs. Il s'attend aux mêmes reproches, et prend soin de se défendre par avance et de *curarse en salud*, en exposant tous les motifs qu'il avait pour ne pas adopter une orthographe « barbare et anonyme, qui n'est ni celle de Cervantes, ni celle de Cuesta, ni l'orthographe unanime de l'époque. » S'il prévoit les critiques de l'étranger, il croit avoir de bons garants en Espagne.

Sur cette fastidieuse question, tant rebattue, je n'insisterai point, sûr que si les raisons de M. Morel-Fatio, par exemple, n'ont pu toucher M. Amezúa, les miennes n'y réussiraient pas non plus. Un mot seulement. Il semble qu'une conciliation entre deux méthodes également excessives soit assez facile. S'il est puéril de reproduire des fautes d'impression manifestes (et Dieu sait si elles abondent !), ou bien une ponctuation qui rend le sens inintelligible, ou encore des abréviations typographiques dont la traduction en clair ne modifie en rien la forme des mots, il est en revanche dangereux, antiesthétique et irrévérent d'affubler les vieux mots d'un costume moderne, fût-il taillé par

l'Académie, et sous lequel l'auteur lui-même ne les reconnaîtrait point. Entre les intransigeances des uns et des autres le simple bon sens indique un moyen terme, qui respecterait ce qui est respectable, c'est-à-dire ce qui touche à la constitution intime, organique du vocable ou à son développement historique, et qui sacrifierait résolument toutes les sottises évidentes ou les distractions typographiques dont la reproduction n'est d'aucune utilité pour personne, mais témoigne uniquement d'un fétichisme inintelligent.

L'ouvrage si suggestif de M. de Amezúa prêterait à bien d'autres observations, dans lesquelles nous n'avons pas le loisir d'entrer. Il constitue l'un des meilleurs commentaires d'un chef-d'œuvre classique qui aient été faits jusqu'ici. Il est écrit avec verve et agrément. Aussi, tout en satisfaisant les savants, se fera-t-il lire de ceux qui ne se piquent point d'érudition. Il est très digne de prendre place à côté du *Rinconete y Cortadillo* (également couronné par l'Académie Espagnole) ou du *Diablo Cojuelo* de M. Bonilla. Puisse-t-il, avec ceux-ci et avec les éditions de *La Lectura*, contribuer à faire progresser, dans les Universités et Instituts, l'étude des grands classiques !

E. M.

Norberto González Aurioles, *Recuerdos autobiográficos de Cervantes en la « Española Inglesa »*.

M. G. A. ne se dissimule point que « l'abus de la conjecture en ces dernières années justifie la défiance prudente de quelques critiques pour les études relatives à Cervantes qui ne reposent pas sur des preuves documentaires ». Mais il sait aussi que Cervantes insérait volontiers dans ses récits ses souvenirs et le fruit de son expérience personnelle. Quelles sont donc les allusions aux événements de sa vie que l'on peut découvrir dans la *Española Inglesa*, récit romanesque, assurément, mais dont le point de départ cependant est un fait parfaitement historique, le sac de Cadix par les Anglais en 1596 ? M. G. A. en signale plusieurs, et il n'est ni le premier ni le seul, car M. Asensio, dès 1864, M Torres en 1880 (dans la *Revista de Valencia*), et M. Rodríguez Marín (*Rinconete y Cortadillo*, pp 78-102) en avaient indiqué plusieurs. Elles ne sont pas toutes également claires, tant s'en faut. S'il reste très douteux (pour moi du moins) que les dernières lignes de la nouvelle visent la compilation faite par Porras de la Cámara pour le divertissement de l'Archevêque de Séville et que la nouvelle ait été composée à cette intention, il semble du moins que Ricaredo, en racontant son enlèvement par les Barbaresques et en le plaçant sur les côtes de Provence, à la hauteur des Saintes-Maries, s'exprime comme aurait pu le faire Cervantes pour son propre compte. Sur ce point, en effet, d'autres témoignages permettent de préciser. Il n'en est pas de même en ce qui concerne la religieuse de Santa Paula

de Séville, cousine d'Isabella, et renommée pour la beauté de sa voix, à propos de laquelle se sont échauffées les imaginations de certains cervantistes. M. G A. a pu consulter les listes de profession à partir de 1575; il a trouvé non pas *une* religieuse, ce qui suffirait, mais *trois*, ce qui est évidemment trop, auxquelles conviendrait le passage de Cervantes, et qui même *pourraient* avoir été ses parentes Ces conjectures, fondées sur la ressemblance des noms, ne manquent point d'ingéniosité, mais elles appellent des réserves, que l'auteur au demeurant est le premier à faire, ce en quoi il faut le louer. On peut sur ce point s'en tenir à cette conclusion : Cervantes s'est souvenu d'une religieuse du couvent de Santa Clara, qui exista réellement, — et laisser au compte du critique la fin de la phrase : « pour laquelle il avait une estime et une affection particulière ».

Dans tous les cas, les hypothèses échafaudées sur les allusions plus ou moins claires de la *Española Inglesa* présupposeraient la détermination de la date où cette nouvelle fut composée. Comment aurait-elle pu être écrite pour le plaisir et soulas de l'Archevêque de Séville, mort en 1609, si, comme certains critiques l'ont pensé, la rédaction est de 1611? Que si, au contraire, la date de 1606 est solidement établie, on ne se heurte plus, tout au moins, à cette fin de non-recevoir. Je n'ignore pas que la question de date paraît ici particulièrement délicate; ce n'est pas une raison, je crois, pour n'en pas dire un mot.

E. M.

Las Burlas veras, comedia famosa de **Lope de Vega Carpio,** edited with an introduction and notes by S. L. **Millard Rosenberg.** Philadelphia, 1912 (Publications of the University of Pennsylvania, Department of Romanic Languages and Litteratures). In-8°, 94 pages.

Nous avons signalé dans notre tome XIII, p. 499, l'édition que M. Millard Rosenberg avait donnée de *La Española de Florencia*, attribuée par lui à Calderón, et attribuée par d'autres à Lope de Vega à cause d'une confusion entre le titre de *Burlas veras*, donné aussi à cette pièce, et celui de *Las Burlas veras*, pièce qui est de Lope. C'est cette dernière pièce que M. Millard Rosenberg a éditée à son tour, avec tout le soin qu'elle méritait, et en expliquant les raisons pour lesquelles il considère comme indubitable l'attribution à Lope de Vega. Il trouvera une allusion à des *Burlas veras* anonymes dans les *Nuevos datos acerca del histrionismo español* de Pérez Pastor en cours de publication dans le *Bull. hisp.*, à l'année 1658. Il s'agirait sans doute de la pièce de Calderón, qui justement cette année-là parut pour la première fois, sous le titre de *La Española de Florencia*.

G. C.



Luigi Fassò, *Dal Carteggio di un ignoto lirico fiorentino*. — En *Scritti varii di erudizione e di critica in onore di Rodolfo Renier*. Torino, Fratelli Bocca, 1912 (desde pag. 401 à 418).

Entre los escritos de erudición y de crítica juntamente coleccionados y publicados en honor de un insigne maestro, Rodolfo Renier, señalamos aquel en que Luis Fassò ha delineado la figura de un desconocido lírico florentino del siglo XVII. Desconocido, no obstante su apellido antiguo e ilustre, el abate Nicolás Strozzi — nacido en Florencia en 3 de noviembre de 1590 y fallecido en 1654, « canonigo florentino, Consejero de Estado y Real Limosnero de la Magestad Cristianísima » — soñó en su juventud con laureles poéticos y escribió sonetos, canciones y madrigales, que lo muestran como pedestre imitador de Marino. En los cuatro códices Strozzi-Uguccioni del Archivo de Estado de Florencia, que nos conservan las cartas de Strozzi, no tanto nos interesan los versos que compuso *invita Minerva* cuanto su epistolario, porque sostuvo correspondencia con los mayores astros del Parnaso italiano : entre otras hay cartas á él dirigidas por Testi, Marino, Achillini y otros, que Fassò publica con oportunas ilustraciones. Strozzi tuvo el deseo de dar á luz una colección escogida de sus composiciones con el título *Le Selve di Parnaso* (*Las Silvas de Parnaso*), debidamente presentadas, según uso de la época, por ilustres amigos á los lectores benévolos; pero después nada hizo, distraído probablemente por graves cuidados políticos y diplomáticos á que tuvo que atender. Más que los otros, llama nuestra atención el códice 222 por las composiciones que encierra en alabanza de nuestro abate, y muy particularmente por la que aparece primera entre otras á c. 3 : un soneto, hasta ahora inédito, de Lope de Vega, que seguramente Strozzi, junto con epigrames y dísticos de poetas menores, se proponia como encabezamiento de sus *Silvas*. Nos place reproducírlo aquí :

Al Señor Nicolò Strozzi Lope de Vega Carpio.

El verde monte adonde el Tajo beve
En sonoro cristal atomos de oro,
Mançanares paga a su tesoro
Por sendas de zafir liquida nieve.

En bronze eterno, en porfido relieve
El nombre ylustre aquien de Apolo el choro
Fama inmortal, la erudicion decoro,
Italia onor, España aplauso deve.

De *Carlos* y *Maria* el Himeneo
Nicolo canta. con tan dulce Lyra
Pletro tan celestial, Musa tan rara :

Que siendo de Felipe eroyco Orpheo
No el bosque, el soto, el Rio, el monte admira
Almas suspende, Magestades para.

Debemos suponer que Strozzi conoció al fecundo poeta español durante su estancia en Madrid, á donde fué en 1623 para acompañar al obispo de Bertinoro, monseñor Massimi, y allí permaneció quizás hasta 1627. Del epitalamio por las bodas de los dos hijos de Felipe IV, á que alude el soneto de Lope de Vega, L. Fassó no ha encontrado rastro alguno entre las cartas de Strozzi; ¿pero es de lamentar esa pérdida? Lo dudamos, no obstante que por ello el poeta español exaltase la *dulce lira*, el *plectro celestial*, la *Musa rara* de Strozzi y lo saludase como *heroico Orfeo!*

EUGENIO MELE.

Obras de **Don F. Fernandez de Béthencourt,** Indivíduo de la Real Academia de la Historia. I. *Príncipes y caballeros*. Madrid, librería de Francisco Beltrán, 1913; 515 pages, gr. in-8°.

Le savant auteur de l'*Historia genealógica y heráldica de la Monarquia Española* a décidé de réunir en quelques volumes ses écrits dispersés qui portent souvent sur les matières traitées dans son grand ouvrage. Le premier, qu'il nous offre aujourd'hui, se compose d'articles parus dans divers journaux sur les épisodes les plus saillants de l'histoire de la haute société espagnole au commencement du xxe siècle; le second se composera de discours académiques. Tout en gardant le ton facile et attrayant d'une chronique mondaine, ces articles abordent souvent des questions historiques importantes et s'adressent par conséquent aux historiens de profession ou autres.

L'origine de la maison royale d'Espagne, ainsi que d'assez nombreuses alliances entre familles nobles espagnoles et françaises, font que le livre de M. de Béthencourt — qui lui-même porte un glorieux nom français — intéresse très directement aussi plusieurs de nos grandes familles et touche à l'histoire généalogique de notre ancienne monarchie. Nous y apprenons, par exemple, qu'un général espagnol, D. Francisco María de Borbón y Castellví, issu d'un mariage morganatique de l'infant don Enrique, s'est décerné, par un acte de sa propre volonté, le titre de duc d'Anjou, qu'on croyait jusqu'ici appartenir exclusivement aux Bourbons de France. M. de Béthencourt n'a pas de peine à démontrer à l'honorable général qu'il s'est rendu coupable d'une usurpation un peu fâcheuse ... ou simplement ridicule.

La place nous manquerait pour signaler dans cet ouvrage tout ce qui mériterait de l'être, rien qu'à notre point de vue. Rappelons seulement le titre de quelques articles pour donner quelque idée

de leur variété et de leur exceptionnel intérêt : « Les parents de sainte Thérèse »; — « Les Rohan et le carlisme; erreurs historiques »; — « La dernière photographie de la reine Isabelle II »; — « Les noms du roi d'Espagne »; — « Le successeur de Don Jaime et la loi salique espagnole », etc. Dans tous ces articles règnent la compétence, depuis longtemps reconnue, de l'auteur et l'agrément d'un style approprié aux sujets.

A. M.-F.

Azorín, *Clásicos y Modernos*. Madrid, Renacimiento, 1913; in-16, 346 pages.

Sous ce titre M. Martínez Ruiz a groupé une série d'articles qui constituent la suite logique des *Lecturas españolas*. Il paraît également préoccupé des questions sociales — d'où une longue étude sur les précurseurs de Costa — et soucieux de renouveler, en revisant les jugements tout faits, l'histoire littéraire. Les classiques de second ordre ne l'intéressent pas moins que les noms illustres, à cause de leur valeur représentative et du rôle important qu'ils ont joué aux époques de transition. Depuis qu'il s'est résolument orienté vers la critique, les idées de M. Martínez Ruiz se sont précisées. Il veut fonder l'histoire littéraire sur la psychologie interne de la nation. Laissant aux érudits le soin de rassembler des faits et de fixer les dates, il appréciera, en même temps que la répercussion des chefs-d'œuvre dans l'âme des contemporains, le degré de vitalité qu'ils conservent aujourd'hui, le genre d'action qu'ils peuvent exercer sur les générations nouvelles. Ainsi envisagée, la critique sera *dynamique* et non *statique*, elle fera partie de la littérature agissante. On ne saurait trop insister sur l'originalité d'une tentative qui éclaire d'un jour inattendu la tradition espagnole. Notons certains aperçus du plus haut intérêt disséminés au cours de ce livre suggestif: une définition du casticisme, du néologisme et de l'archaïsme, un jugement sur la sensibilité castillane au XVI[e] et au XVII[e] siècle, une protestation motivée contre l'opposition sommaire qu'on établit généralement entre le réalisme de la nouvelle picaresque et l'idéalisme du théâtre, beaucoup d'indications précieuses sur la génération de 1898, assez mal connue chez nous et pourtant influencée par Gautier, Banville et Verlaine. La forme de ces courtes études est vraiment séduisante. L'auteur procède par notations rapides et juxtaposées à la manière des peintres impressionnistes. Et malgré la richesse, parfois déconcertante, du vocabulaire, il atteint au maximum de limpidité et de sobriété. Nous retrouvons dans *Clásicos y Modernos* la plupart des qualités qui font le charme de la *Vie littéraire* d'Anatole France.

G. LE GENTIL.

Posada (Adolfo), *La República Argentina. Impresiones y comentarios.* 1 vol in-8°, 488 p. Madrid, Suarez, 1912.

L'objet de ce livre est en réalité le présent et l'avenir de la civilisation espagnole dans le Nouveau-Monde. C'est l'œuvre d'un patriote d'esprit aussi ouvert que sincère, incapable de désespérer de son pays ou de sa race, mais les aimant assez pour leur dire la vérité. D'ordinaire on étudie la République Argentine à un point de vue purement économique : on dénombre les têtes de bétail, les tonnes de blé, les hectares de céréales en culture, les kilomètres de chemin de fer en exploitation ou en construction. Sans négliger cet aspect de la civilisation argentine, Posada est soucieux d'en découvrir un autre et y réussit. Il cherche quelle est la valeur morale et esthétique de ce peuple nouveau et il se montre réconforté. Avec lui nous visitons les écoles et les Universités des rives de la Parana et du Paraguay; nous assistons à la naissance de groupes d'étudiants et de maîtres épris d'un idéal plus noble que celui de l'enrichissement facile et de l'aptitude à dépenser sans compter. Nous suivons dans le passé la genèse laborieuse du système d'instruction populaire aujourd'hui en vigueur, depuis les premiers efforts du rude président Sarmiento, ancien maître d'école lui-même, jusqu'à l'épanouissement actuel, aux écoles où, dans des constructions parfois fastueuses à l'excès, une pépinière d'instituteurs et de professeurs a su transformer les descendants des gauchos et autres séides de Rosas en citoyens sud-américains, ouverts de plus en plus aux aspirations de la culture moderne. Nous assistons à la naissance des Universités. A la vieille Université de Cordoba, centre d'études théologiques pour l'élite du clergé sud-américain, s'ajoute d'abord celle de Buenos-Ayres, déjà ouverte aux méthodes de la science et de la critique européennes, puis l'Université de La Plata, dont l'ambition, plus élevée encore, est d'être un véritable foyer d'éducation où puisse éclore une élite morale autant qu'esthétique et intellectuelle. Si l'école primaire et secondaire a fait disparaître le gaucho et a chassé la barbarie de la pampa, l'Université nouvelle aspire à transformer une population d'hommes d'affaires, à ennoblir ses jugements, à lui faire accepter une conception de la vie moins pauvre que celle qui se contente de la richesse.

Posada est un juriste sociologue. On sait quelle part il a prise à la création et à la direction de l'Institut du travail de Madrid[1]. Il retrouve à Buenos-Ayres les mêmes sujets d'étude et de méditation qu'en Espagne. Quelles que soient l'abondance des terres à distribuer, l'élévation du taux des salaires, la facilité à trouver des emplois rémunérateurs, le problème social a surgi dans les grandes cités de l'Amé-

1. Buylla, Posada y Morote. *El Instituto del Trabajo*, con prologo de Canalejas. (Madrid, Ricardo Fe, 1902.)

rique du Sud comme dans celles de l'Amérique du Nord et de l'Europe. L'Argentine a son parti ouvrier, ses attentats anarchistes et, hélas! ses lois de répression improvisées. A mesure que le gaucho demi-sauvage disparaît de la pampa, transformé en propriétaire sédentaire ou en paysan aisé, l'immigration introduit dans les grandes villes un prolétariat sans feu ni lieu, mal incorporé à la société qui cependant ne peut plus se passer de ses bras. Mais la même élite sociale, qui a entrepris de défricher l'intelligence des colons argentins et y a en partie réussi, a compris les nouveaux devoirs qui s'imposent à elle. Répudiant les théories absolues du socialisme doctrinaire de l'Europe, elle juge cependant qu'elle doit défendre le travail contre les conditions trop souvent défectueuses que lui font une spéculation foncière sans vergogne et un capitalisme imprévoyant.

De décade en décade, la formation d'un grand État dans les plaines de l'extrême Sud américain frappe tous les yeux qui savent voir et dont les vieilles routines politiques ne rétrécissent pas l'horizon. Dès maintenant, l'Argentine ne connaît près d'elle que deux rivales : le Brésil et le Chili. Son climat lui assure un avenir meilleur que celui qui semble réservé au premier ; l'étendue de son territoire, une puissance plus grande que celle dont devra se contenter le second. Cette grande nation sera latine. Mais sera-t-elle espagnole? Tel est visiblement le problème qui obsède Posada. La France a été et est encore pour les Sud-Américains la grande institutrice, mais les immigrants qu'elle envoie, originaires presque tous des arrondissements basques, ne peuvent menacer la nationalité espagnole. Par contre, l'élément italien croît d'année en année et ses prétentions s'élèvent dans la même proportions que sa puissance numérique. Déjà des publicistes et des hommes d'État italiens, même socialistes comme Ferri, annoncent l'heure où la langue et la culture italiennes auront supplanté celles de l'Espagne sur les rives du Paraná. Leur prophétie serait-elle fondée?

L'immigration espagnole est forte; elle aussi s'accroît d'année en année. A la vieille souche créole, issue de l'Andalousie, elle apporte un renfort qui n'est pas à dédaigner et qui peut suffire à lui assurer la victoire sur l'élément étranger. Cependant les immigrants espagnols n'occupent pas toujours dans la nouvelle société argentine la place qui, semble t-il, devrait leur revenir. Ils contribuent à l'accroissement de la richesse matérielle beaucoup plus qu'aux progrès de la haute culture. La raison est qu'ils se recrutent d'ordinaire dans la partie arriérée de la population espagnole. L'avenir hispanique de l'Argentine achève donc, aux yeux de Posada, de s'identifier à l'avenir même de l'Espagne. La mère patrie ne peut contribuer à défendre l'intégrité nationale de sa postérité américaine que si elle peut réussir elle-même à « s'européaniser », à se doter de tous les facteurs qui assurent la culture expansive d'un vrai peuple moderne.

L'image de l'Espagne n'a pas quitté un instant le professeur espagnol pendant qu'il recueillait les éléments de son livre : l'amour inquiet de l'Espagne l'anime de la première ligne à la dernière; elle y met l'unité d'inspiration.

GASTON RICHARD.

Nuevo Diccionario francés-español y español-francés, por **Don Vicente Salvá.** Paris, Garnier, s. d., 705 et 838 pages in-12.

Les auteurs de dictionnaires et de grammaires ont bien de la chance. Quand ils sont morts, on refait leur œuvre, on la rajeunit tout au moins, on la met au courant, et c'est toujours leur nom qui reste en vedette. Ils se survivent comme il n'est donné à personne qu'à eux. Combien de temps Sobrino n'a-t-il pas joui de cette survie? Est-il même tout à fait mort, ce contemporain de Boileau et de Fénelon? La grammaire de Mareca, refaite de fond en comble par Dubois, est encore la grammaire Mareca. Voici que Don Vicente Salvá nous revient avec son petit dictionnaire, doublé de volume : un coup de baguette de la maison Garnier. Et ce n'est pas toujours de sa propre substance, conservée plus abondamment dans le gros Salvá préparé par Guim et Noriega, qu'il s'est enrichi ainsi : comparer l'article *donner* ici et là. Il est certain que le petit Salvá devenait bien insuffisant. J'avais renoncé à m'en servir. Du nouveau je me servirai. Voyez de part et d'autre les articles *être*, *ser*, *estar*, réduits à rien dans l'ancien petit Salvá; on a été bien inspiré de tirer cette fois du gros quelques notions sur l'emploi des deux verbes espagnols. Je ne sais si l'on a aussi bien fait de conserver la prononciation figurée, sinon pour le français (quoique je me demande si des Espagnols pourront en tirer autre chose que cette défiguration cocasse de notre langue, à laquelle ils arrivent avec bien des efforts quand ils n'ont pas commencé par se faire l'oreille), du moins, en tout cas, pour l'espagnol, dont une page de règles suffisait à nous rendre intelligible la prononciation. Je regrette donc la place prise par cet encombrement inutile, que nécessitait surtout, j'imagine, le système adopté pour la collection des dictionnaires de la maison : j'aurais préféré quelques mots de plus pour traduire des mots comme *discreto* (*discret*, c'est tout), si difficile à interpréter parfois, du moins chez les classiques. Qu'il y ait des omissions, cela était fatal : je ne trouve pas *petral;* je cherche en vain comment on dit en espagnol *se garder de;* l'article *mettre* est assez long, je ne vois pourtant pas *mettre à exécution;* au mot *ponderar*, je ne vois pas le sens de *célébrer*, *louer*. — *Rébellion* peut aussi se traduire par *rebeldía*. — Au mot *chère*, on s'attendrait à trouver la traduction de *faire bonne chère*. — *Pignon* est-il bien rendu par *pared delantera de una casa?* Ne correspond-il pas à *hastial*, au moins dans le vers de Hugo,

J'habitais au milieu des hauts *pignons* flamands,

et dans ce passage de Théophile Gautier : « On se figure une ville à moitié moresque, moitié gothique, où les clochers à jours se mêlent aux minarets, où les *pignons* alternent avec les toits en terrasse ». — Je croyais que le *gavilán* était l'*épervier* : je le vois traduit par *vautour*. — Il faudra mettre un *t* à la place de l'*f* aux mots qui traduisent *esquilador*, *esquilar*, *esquileo* (hélas! c'est un accident qui arrive à tout le monde, cf. *Bull. hisp.* t. XV, p. 236). Ajouterai-je que l'*í* accentué n'est pas très net dans le dictionnaire espagnol-français? qu'il n'a pas toujours l'accent dans le français-espagnol (p. 405, *legitimo*)? Mais rien n'est plus perfectible qu'un dictionnaire; et celui-ci, qui renaît de ses cendres, a subi une amélioration trop notable pour qu'on ne le félicite pas franchement, en lui souhaitant une longue nouvelle vie.

G. C.

Pequeño Larousse ilustrado. Nuevo Diccionario enciclopédico, publicado bajo la dirección de **Claude Augé**, *adaptación española de* **Miguel de Toro y Gisbert.** Paris, Larousse, 1913; 1528 pages in-8°.

M. Miguel de Toro y Gisbert, dont nous signalions naguère (t. XIII, p. 502) les *Apuntaciones lexicográficas* et qui annonçait dans ce même volume, comme prête à paraître, une *Ortología castellana de nombres propios* « autorizada con más de 2.000 citas en verso sacadas de los autores clásicos y de los mejores poetas modernos españoles y americanos », était assez désigné pour faire un Larousse espagnol, travail quelque peu herculéen, où il ne s'agissait pas seulement de traduire, mais d'adapter et de compléter, pour les besoins du public hispano-américain, un dictionnaire rédigé à l'usage des Français.

L'exécution lui fait honneur. Je ne puis qu'admirer son information. Depuis le peu de temps que je le possède, sa partie lexicographique m'a déjà rendu trop de menus services pour que je lui reproche des omissions comme *salomónico* (colonne torse), *frange* (terme de blason), *berlanga* (jeu de cartes), *barragana* (concubine) *barragán* (dans le sens de jeune homme), *privado* (dans le sens ancien de « vite »). Peut-être vaut-il mieux indiquer deux corrections à faire à l'arbre généalogique qui est à la page 453 : c'est *Sancho II* et non *Sancho IV* qui doit se détacher du tronc après Fernando I; et Enrique I devrait s'en détacher, et non pas être inscrit sur le tronc même; autrement il semble être le père de Bérengère.

Mais que sont ces *menudencias*, si l'on songe à l'énorme amas de faits et de mots emmagasinés dans ces 1528 pages, où l'on trouve à se renseigner sommairement sur l'histoire, la géographie, les sciences; où l'on voit reproduites les figures des microbes et celles de la géométrie, et décrit dans toutes ses parties l'organisme de

l'homme, celui des machines à vapeur, celui des bateaux à voiles; où de si jolies planches nous mettent au courant de la nomenclature, des formes et des couleurs du blason et des champignons; où des cartes nombreuses, des vues de villes, des aperçus synoptiques de la flore et de la faune nous dispensent de recourir aux encombrants atlas?

On a un peu honte de tout ce qu'on ne savait pas lorsqu'on parcourt ces colonnes de menu texte et d'universelle science, et l'on se sent pénétré d'un sentiment de gratitude envers ceux qui les ont alignées pour secourir l'humaine ignorance. Il y a quelques mois, je ne sais quel journal avait imaginé de demander aux Parisiens les plus célèbres quel ouvrage ils emportaient avec eux pour les vacances. Les uns répondirent: la Bible; les autres, Montaigne; d'autres Shakespeare, probablement parce qu'ils n'en faisaient pas leur lecture habituelle et qu'ils voulaient voir ce que c'était. S'ils avaient emporté celui qu'ils pratiquaient le plus, ils auraient dû avouer: le *Larousse*.

G. C.

F. Robles Dégano, *Los disparates gramaticales de la real Academia española y su correccion.* Madrid, Fernando Fé, 1912; 88 pages petit in-8°.

« El mal llamado pronombre no es parte de la oracion diferente del sustantivo... El artículo pertenece a la categoría del adjetivo... Si el participio, porque alguna vez es verbo *a parte post*, ha de formar categoría especial, ¿ por qué no hande formarla el infinitivo, que es nombre y verbo, y el gerundio, que es adverbio y verbo? Eso es no ver dos palmos más allá de las narices... La conclusion de todo esto es que las categorías no pueden ser más que seis... Es disparate llamar preposiciones a los prefijos... » M. Robles Dégano a mille fois raison, mais de toutes ces erreurs, d'ordre psychologique, l'Académie espagnole n'est pas responsable. Combien d'autres académies non moins illustres les ont commises avec et avant elle! Et puis quelle importance ont-elles? L'auteur de ces critiques ne distingue pas la grammaire en tant que philosophie du langage et la grammaire en tant que nomenclature forcément routinière et grossière des règles qu'on doit connaître pour parler une langue sans solécismes. Maintenant, que l'Académie doive refaire sa grammaire, où bien des choses sont à reviser, nulle contestation. Qu'elle en charge donc M. F. Robles Dégano.

G. C.



CHRONIQUE

— Un de nos collaborateurs de la première heure, M. Boris de Tannenberg, est mort le 14 décembre dernier.

C'est avec tristesse que nous nous rappelons son enthousiasme pour l'Espagne, ses projets de travaux, que d'absorbantes occupations lui faisaient remettre à plus tard, enfin son amitié dévouée, que les circonstances un jour mirent à l'épreuve et ne purent qu'affirmer d'une façon non équivoque.

Sa droiture et sa haute intelligence, la variété de ses connaissances, le rendaient extrêmement sympathique. Tout jeune, il fit la conquête de Castelar, à qui il fut présenté à Paris, et qui l'invita à venir à Madrid chez lui (c'est-à-dire chez des amis). C'est ainsi que le jeune Boris connut toute l'élite de l'Espagne et se trouva à un moment donné le Français le mieux informé du mouvement intellectuel de ce pays. Aussi est-ce dans un sentiment de reconnaissance bien naturel qu'il dédia au grand orateur son livre sur *La poésie castillane contemporaine*. Dans les *Silhouettes contemporaines* qu'il écrivait pour les lecteurs du *Bulletin hispanique*, et où il traçait à grandes lignes les portraits de Pérez Galdós, de Rufino José Cuervo, Campoamor, Menéndez Pelayo, Núñez de Arce ; dans son volume *L'Espagne littéraire*, où il réunit des études publiées antérieurement, soit à part *(Tamayo y Baus)*, soit dans le *Bulletin hispanique (Menéndez y Pelayo)*, soit dans la *Revue hispanique (Pereda)*, soit dans le *Journal des Débats (Emilia Pardo Bazán)*; dans maints articles publiés par lui dans la presse ou dans des revues qui lui demandaient de faire vibrer leur clientèle en lui parlant de l'Espagne, *La Renaissance latine* par exemple, toujours respire une vive admiration pour le pays de Castelar, pays que ses sentiments catholiques lui permettaient non seulement d'admirer, mais de comprendre. Nous déplorons sa mort prématurée. Nous regrettons aussi que la vie elle-même ait fini par rendre inactive, sans pourtant jamais l'éteindre, cette passion qu'il éprouvait pour l'Espagne. Libre de s'y adonner, quels beaux livres il eût peut-être laissés !

— Notre collaborateur et collègue M. Pierre Duhem, professeur de physique théorique à la Faculté des Sciences de Bordeaux, vient d'être élu membre de l'Académie des Sciences, dont il était correspondant depuis 1900. La réputation mondiale que lui ont value ses

nombreux et beaux travaux l'avait indiqué pour une des quatre places que cette Académie avait décidé de réserver aux savants de la province. Nous nous réjouissons de voir un tel honneur, dont Paris n'est pas prodigue, revenir à l'auteur de l'article sur *Dominique Soto et la scolastique parisienne*, et nous espérons que l'histoire de la science espagnole lui inspirera d'autres travaux du même genre.

— Dans la bibliographie relative à la *Novela* (t. XV, p. 470-476), on a oublié de signaler l'édition de Liñán y Verdugo parue à Barcelone, 1885 (*Bibl. clásica española*, D. Cortezo), faite « al pié de la letra » sur celle de 1753. Une édition des *Cigarrales de Toledo* par V. Said Armesto est promise par la *Biblioteca Renacimiento*. Sur ce recueil il eût fallu renvoyer au *Discurso preliminar* que M. Cotarelo y Mori a mis en tête du t. I des *Comedias de Tirso de Molina* dans la *Nueva B. de A. E.* (1906), et où il analyse également les trois « novelas á lo divino » du recueil *Deleitar aprovechando* (1635), intéressant pour l'histoire de la *Novela*. — Page 471 la phrase où il est question du *Curial* doit venir après celle où il est parlé du *Para todos*. — Ajoutons qu'une édition des *Novelas* de Lope de Vega va être donnée par M. John D. Fitz-Gerald, professeur à l'Université d'Illinois, dans les *Romanische Forschungen* (t. XXXIV), puis en tiré à part (Junge und Sohn, Erlangen). Nul doute que ce travail, exécuté en collaboration avec Mme Fitz-Gerald, ne présente les mêmes qualités de minutieuse exactitude qui ont fait apprécier les autres publications de l'ancien *fellow* de Columbia et élève de l'École des Hautes Études.

G. C.

— *Boletín de la Biblioteca Nacional de Mexico*, año X. Números 1 y 2 (Marzo y Abril de 1913); Núm. 3, 4 y 5 (Mayo, Junio y Julio de 1913). Nous recevons au dernier moment ces deux livraisons. La première contient une étude pleine de documents nouveaux et due à M. Nicolás Rangel, sur *les études universitaires de D. Juan Ruiz de Alarcón*. Il en résulte que ce fut à Mexico, et non pas, comme l'affirma D. Luis Fernández-Guerra y Orbe, à Salamanque, qu'Alarcón fit toutes ses études pour l'obtention du titre de bachelier en lois. De magnifiques photographies reproduisent tous les documents, ainsi que le fameux portrait de l'église paroissiale de Taxco. — La deuxième livraison est en grande partie occupée par le *Catalogue des incunables de la Bibliothèque Nationale de Mexico*, dû à l'ancien directeur, J.-M. de Agreda, avec de très belles photographies également.

2 janvier 1914.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire* ; G. RADET, *directeur-gérant*.

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.



A PROPOS

DE LA

CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE

DE D. DIEGO HURTADO DE MENDOZA

Les négociations conduites par cet ambassadeur de Charles-Quint en Angleterre, à Venise, à Trente. à Rome et à Sienne ont eu certes assez de retentissement pour justifier la publication intégrale des dépêches qui s'y rapportent. De bons juges se sont déjà prononcés à cet égard. A la lecture de la correspondance de Rome, Ranke a surtout été frappé des sentiments profonds de haine, de mépris et de méfiance qui se manifestent, dans les dépêches échangées entre l'empereur et Mendoza, à l'endroit du pape Paul III; il lui a emprunté quelques passages habilement choisis[1]. Maurenbrecher loue la vigueur de Mendoza et les ressources de son esprit vraiment supérieur, il trouve un grand plaisir à suivre chez lui les événements qui marquent le pontificat de Paul III : « Dans les débats et les entretiens qu'il raconte comme dans ses jugements, il abonde, dit-il, en mots spirituels et frappants[2]. » A son tour, le dernier historien de la papauté au XVIe siècle, M. Louis von Pastor, qualifie Mendoza des épithètes de « très doué », de « très cultivé », mais de « passionné »[3]. Ces trois historiens n'ont cependant connu qu'une partie de la correspondance de l'ambassadeur, celle de la période romaine, et encore sous une forme insuffisamment exacte ou tronquée.

Les premiers extraits qui aient été produits de la correspondance romaine des années 1547 et 1548 se trouvent dans le livre suivant : *Maximes politiques du pape Paul III touchant ses démêlez avec l'empereur Charles-Quint, au sujet du concile de Trente, tirées des lettres anecdotes de Dom Hurtado de Mendoza, son ambassadeur à Rome, et*

1. *Die römischen Päpste*, 6e éd., t. I, p. 169 et suiv.
2. *Karl V. und die deutschen Protestanten*, Düsseldorf, 1865, p. 151.
3. *Geschichte der Päpste*, t. V, p. 627, note 3.

publiées en espagnol et en français par Mr. Aymon, théologien et jurisconsulte, La Haye, 1716. Aymon prétend que les lettres en question ont été trouvées « en originale *(sic)* dans la seconde bibliothèque du fameux palais roial de l'Escurial en Espagne». J'ignore si l'Escurial a jamais possédé des originaux de cette correspondance, mais je suis porté à croire que non. En tout cas, Aymon paraît avoir emprunté tout ce qu'il a publié au manuscrit de la Bibliothèque Nationale, français 3107, dont il déroba vingt-sept feuillets qui manquent aujourd'hui à ce volume [1]. Une copie desdits feuillets dans la collection Du Puy, vol. 15, ff. 35 à 42, permet de se rendre compte de cet emprunt. La comparaison des extraits imprimés avec les extraits copiés dans Du Puy enseigne qu'ils proviennent de la même source : les différences de peu d'importance qu'on relève entre les premiers et les seconds s'expliquent par certains changements opérés soit par Aymon, soit par le copiste de la collection Du Puy. A en juger par l'intitulé dans le volume de cette collection : « Extraict d'un recueil de lettres escriptes par l'empereur Charles cinquiesme a son ambassadeur a Rome Dom Diego de Mendoça et des responses d'iceluy, avec quelques pieçes envoyées de part et d'autre », l'original commun à Aymon et à Du Puy proviendrait, non de lettres originales de Mendoza, mais d'un recueil où aurait été transcrite la correspondance entre l'empereur et son envoyé. Au surplus, les extraits d'Aymon, quelque dérivés qu'ils puissent paraître, sont authentiques à un petit nombre de mots près et M. L. von Pastor les a trop discrédités en disant qu' « on ne peut pas les faire servir à l'histoire ».

Après Aymon, Jean-Joseph-Ignace von Döllinger a fait connaître en 1862, d'après des copies prises à Simancas par le Dr G. Heine, une série de lettres de Mendoza à l'empereur pour les années 1547 et 1548 où se lisent des passages qu'on retrouve chez Aymon ou Du Puy [2]. Les copies de Heine, reproduites par Döllinger, trahissent une médiocre connaissance de la langue et de l'écriture des documents, et une assez grande inexpérience dans l'art de les ponctuer. On peut citer à ce propos la lettre de Mendoza du 3 mai 1547, où l'ambassadeur rend compte d'une audience qu'il eut de Paul III et au cours de laquelle ce dernier, croyant s'être trop découvert, « recommença, dit Mendoza, à louvoyer » : *tornó a barlobentear*. Heine, peu rompu à l'écriture de Hernando de Montesa, secrétaire de l'ambassadeur, qui prodigue beaucoup les majuscules, même à l'intérieur des mots, écrivant par exemple *soBre*, *haBlar*, *palaBras*, a transcrit la phrase ci-dessus : *torno a Barla Bontear*, ce qui a eu pour effet d'introduire dans l'histoire diplomatique du XVIe siècle un personnage, à nom insolite,

1. Voir mes *Études sur l'Espagne*, 1re série, 2e éd., p. 156, note.
2. *Beiträge zur politischen, kirchlichen und Cultur-Geschichte der sechs letzen Jahrhunderte*, t. I (Ratisbonne, 1862), p. 53 à 196.

jusqu'alors inconnu et dont il n'est pas à supposer qu'on retrouve aisément la trace. Parfois Heine a transcrit des originaux, parfois il n'a eu à sa disposition que des déchiffrements, des copies ou des *puntos de cartas*. Certes, il eût mieux valu que les pièces copiées par Heine fussent collationnées à Simancas, car le style de Mendoza, assez souvent obscur, ne se laisse pas toujours bien entendre ; mais Döllinger a néanmoins rendu un bon service à l'histoire en publiant cette série de lettres, et les hispanisants doivent lui savoir gré d'avoir mis au jour les premiers spécimens non tronqués de la littérature diplomatique de D. Diego de Mendoza[1].

Beaucoup plus tard, en 1899, D. Antonio Paz y Melia a publié dans la *Revista de archivos*, 3e époque, t. III, p. 612 et suiv., six lettres originales et en partie autographes de Mendoza au cardinal de Granvelle, qu'il appelait son frère aîné, — il signait *su hermano menor*, — considérant le vieux Perrenot de Granvelle comme leur père à tous deux. Ces lettres, des années 1548 et 1551, appartiennent bien à la correspondance diplomatique, vu qu'elles portent sur les affaires traitées par D. Diego en sa qualité d'ambassadeur auprès du Saint-Siège.

Notablement plus importante est la publication, comme appendice aux tomes X et XI des *Nuntiaturberichte aus Deutschland, 1533-1559*[2], d'un recueil de lettres de Mendoza, qui va de mai 1547 à juillet 1549. Ce recueil, décrit par Gachard dès 1869, appartient à la Bibliothèque Corsinienne à Rome[3]. La copie, fort incorrecte, du Cod. Corsini 498 fut exécutée, l'éditeur M. Friedensburg l'établit, non point sur les originaux, mais sur les minutes de l'ambassadeur ou de ses secrétaires. Cela ressort en premier lieu de différences de rédaction, variantes de mots, suppressions ou additions, qu'on note entre la copie Corsini et les dépêches transcrites par Heine d'après les originaux de Simancas, et cela ressortira encore du rapprochement de cette copie avec d'autres originaux qui sont publiés ici même. L'édition des *Nuntiaturberichte* laisse beaucoup à désirer : M. Friedensburg s'est, çà et là, aperçu de la mauvaise qualité de son texte, mais il a dans bien des cas imprimé sans rien dire des choses inintelligibles. Comme beaucoup d'autres de ses compatriotes, il s'imagine sans doute qu'une connaissance

1. A dessein, je n'insiste pas ici sur la publication de A. von Druffel, *Briefe und Acten zur Geschichte des sechszehnten Jahrhunderts*, t. Ier, Munich, 1873, car les lettres de Mendoza qui y figurent ne sont données qu'en extraits ; mais l'éditeur, très versé dans l'histoire de l'époque, les a fort bien commentées.

2. Berlin, 1907-1910.

3. A première vue, on pourrait croire que Ranke s'est servi du manuscrit Corsini, puisque de nombreuses citations de son ouvrage montrent qu'il a eu accès aux richesses de ce dépôt, mais il est à remarquer que le recueil utilisé par lui contenait des lettres de Charles-Quint (*ouvr. cit.*, t. I, p. 168), ce qui n'est pas le cas pour le Cod. Corsini 498.



sommaire de l'italien et du français suffit pour éditer des textes espagnols. C'est une erreur, qui explique pourquoi les publications espagnoles dues à des historiens allemands pullulent en général de non-sens et de fâcheuses incorrections. Parfois, il est vrai, les fautes commises par le copiste du manuscrit Corsini sont incurables, mais souvent aussi les corrections à faire sautent aux yeux et la bonne leçon peut être rétablie sans recourir aux originaux. Je n'ai ni le désir ni le loisir d'entreprendre un erratum de cet appendice des *Nuntiaturberichte;* je me bornerai à reproduire ici cinq lettres de l'ambassade romaine de D. Diego de Mendoza, d'après les originaux conservés au ministère des Affaires étrangères, à la fois pour montrer combien il importe, même dans des travaux exclusivement historiques, de remonter, quand on le peut, aux textes authentiques, et aussi pour permettre aux hispanisants de se faire une idée plus exacte des habitudes de pensée et d'élocution d'un écrivain célèbre, auquel on a attribué tant d'écrits anonymes, qui depuis des siècles courent pour la plupart indûment sous son nom[1]. Toutefois, en ce qui concerne l'enseignement que peuvent apporter ces lettres ou d'autres qui ont déjà vu le jour, — un jour souvent un peu trouble, — il importe de remarquer que celles que je publie sont toutes de la main des secrétaires employés par Mendoza et non, comme on dit en Espagne, *de su puño y letra*. Or, comment procédait Mendoza? Écrivait-il de sa main des brouillons qu'il faisait ensuite recopier, ou se contentait-il de dicter? Dans le dernier cas, la part du secrétaire resterait assez grande: une dépêche dictée peut ne pas représenter très exactement ce qu'il y a de plus personnel dans le style d'un auteur. A vrai dire, Mendoza revoyait les rédactions de ses secrétaires, car, dans les cinq lettres qu'on va lire, il y a quelques additions de sa propre main, mais il n'en remaniait sans doute pas le style ni n'en corrigeait les provincialismes ou l'orthographe. Trois lettres, les n°s I, II et IV, ont eu pour scribe Hernando de Montesa, l'un des secrétaires dont l'ambassadeur se louait le plus. A la date du 5 octobre 1547, ce Montesa comptait déjà quinze ans de services, dont neuf auprès de Mendoza, qui demanda alors pour lui à l'empereur sa nomination à quelque prébende[2]. Il était originaire des pays de la couronne d'Aragon, comme l'indiquent son nom, qui répond à celui d'une localité bien connue du royaume de Valence, et sa demande pour obtenir une naturalisation[3]. Certaines particularités aussi de sa langue

1. Feu Martin Hume a été même jusqu'à lui attribuer une histoire du Concile de Trente! (*Calendar of state papers, Spain*, t. VIII, p. 311.)

2. « Montesa, mi secretario, ha servido a Vuestra Magestad quince años y los nueve comigo y muy bien. Ofrecesele que vaca una dignidad en su tierra, de la cual solamente queria haber el titulo... Suplico a Vuestra Magestad se la mande dar... » (Döllinger, *ouvr. cit.*, p. 130.)

3. « En lo de la naturaleza para Hernando de Montesa, que sirve en esa embajada

et de son orthographe renvoient à l'Aragon : l'emploi fréquent du mot *torcedor* « moyen détourné, pratique sinueuse », qu'affectionnent Zurita et Gracián, des formes comme *seydo*, *yziendose*, *endreçarse*, l'orthographe *major* pour *mayor*, les finales en *at* pour *ad*, etc.

Les lettres originales des Affaires étrangères présentent encore cet intérêt que nous y trouvons la signature authentique de l'écrivain : *Don Diego Hurtado de Mendoça*. Le dernier nom étant très abrégé, on ne voit pas bien s'il faut lire *Mendoça* ou *Mendoza*, mais je pencherais pour la première forme, plus correcte à cette époque[1]. Avec la signature, Mendoza écrivait aussi de sa main la formule de civilité, ce qu'en Espagne on appelle la *cortesía*[2], c'est-à-dire, dans les lettres au souverain, les mots *umil vassallo y criado de V. M.* Quant à la salutation, toujours de la main du secrétaire, elle est dans ces mêmes lettres, *Guarde N. S^r y ensalçe la S. C. C. persona de vuestra ma^t con mas acreçentamiento de reynos y señorios* (ou *estados*).

Bien entendu, je ne prétends pas que la publication de ces lettres donne des points de repère très sûrs, ni qu'elle permette de trancher la question d'authenticité de tel ou tel écrit mis sous le nom de Mendoza ; mais c'est un commencement. Plus on publiera du Mendoza authentique, plus on se rapprochera de la solution de ces problèmes, sans compter que la correspondance diplomatique de l'homme d'État contient bien des détails personnels qui éclairent sa vie et ses œuvres littéraires, comme je l'ai déjà montré[3]. Pour n'en citer qu'un ici, la cléricature de Mendoza, bien à tort contestée par Rosell et Knapp et dont une lettre publiée par Döllinger avait déjà fourni la preuve[4], reçoit une nouvelle confirmation dans le passage suivant d'une

de secretario, ... no ha habido lugar, porque Su Majestad se tiene reservada para sí la concesion de estas naturalezas... » (Lettre du prince Philippe à D. Diego de Mendoza, 1547. Döllinger, *ouvr. cit.*, p. 132.) — Deux ans plus tard, dans une lettre à Charles-Quint du 27 avril 1549, Mendoza revint encore à la charge : « Yo ha dias que supliqué a Vuestra Magestad que me hiziesse merced de una naturaleza de Castilla para Montesa, mi secretario, que es de Aragon, y ha dias que sirve. V. Mag^d me respondio ha mas de año y medio que era contento, y porque nunca se ha despachado, suplico de nuevo a V. Mag^d mande que se me embie la cedula » (*Nuntiaturberichte*, t. XI, p. 805). Montesa se disait originaire de Saragosse, au témoignage de Paez de Castro, qui aurait assez aimé avoir sa place (Dormer, *Progresos de la historia en el reino de Aragon*, éd. de 1878, p. 544.)

1. Dans le fac-similé de la signature donné par Graux *(Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial)*, on lit très clairement *Mendoça*. Cette signature a été empruntée à l'une des « nombreuses lettres, soit ordinaires, soit chiffrées, signées par le même Mendoza, qui sont en la possession de D. José Sancho Rayon ». Quel a été le sort de ces lettres ? — D. Antonio Paz y Melia a lu *Mendoza* dans les signatures autographes qui lui ont passé sous les yeux.

2. D'après les traités d'art épistolaire, la *cortesía* comprend aussi le baise-mains (voir, par exemple, le *Secretario de Señores* de Gabriel Perez del Barrio, Madrid, 1622, fol. 18vo), mais pas la salutation, qui se nomme *el fin*.

3. Dans ma notice sur Dª Marina de Aragón, un des flirts de D. Diego (*Études sur l'Espagne*, 3e série, Paris, 1904, p. 88 et suiv.).

4. *Études sur l'Espagne*, 2e éd., t. Ier, p. 148, note.

dépêche du 25 octobre 1547 : « Cada dia me confirmo mas en que la mudança que hize del havito fue conforme al servicio de V. Mag[d] y fue necesaria por aquellos respectos y otros que particularmente tocan a mi onra y satisfacion. Yo sé que en havito de clerigo no puedo servir a V. Mag[d] como devo y deseo, y asi no tornaré a él aqui ni en vida del papa [1]. » D'ailleurs, Paez de Castro nous avait déjà appris qu'en 1545 tout le monde s'attendait à voir, après le Concile, Mendoza nommé évêque par l'empereur et cardinal par le pape [2]. Combien donc D. Baltasar de Zúñiga, en sa notice fort écourtée mais fort exacte sur Mendoza, avait eu raison d'écrire : « En su mocedad siguiò la profession Ecclesiastica... Siendo embaxador en Venecia dexò aquellos habitos con occasion de embiarle el Emperador Carlos V por embaxador a Roma en tiempo del Papa Paulo III [3] !» Le fait qu'Ambrosio de Morales ne mentionne pas la cléricature de D. Diego tient à ce qu'il ne le connut probablement qu'assez tard, à une époque où le diplomate, rentré en Espagne, se souvenait sans doute à peine qu'il avait jadis reçu les ordres mineurs, comme tant d'autres qui les oubliaient comme lui, car il va de soi qu'il ne fut jamais ordonné prêtre. Cette question de cléricature, définitivement élucidée, conduit à celle des services militaires de Mendoza, généralement admis par ses biographes depuis Ambrosio de Morales, mais dont Zúñiga ne souffle mot. Malgré le vers d'un sonnet :

Ora en el uso de la ardiente espada,

qui parlerait en leur faveur, je n'y crois pas beaucoup. Morales, dans la dédicace de ses *Antiguedades de las ciudades de España* (1575), dit ceci : « Se passó [Don Diego] en Italia, donde siguiendo la guerra, en el grado que su persona merecia, assi repartia el tiempo del año que, assistiendo los veranos en la guerra, los inviernos se yva a Roma y a Padua », etc. Il y a bien des façons de « suivre » la guerre et d'y « assister », et le mode d'expression de Morales semblerait plutôt exclure le rôle de combattant. Quant au D. Diego de Mendoza, capitaine d'une compagnie d'hommes d'armes à Pavie en 1525, dont parle Sandoval [4], il s'agit vraisemblablement d'un homonyme. On

1. *Nuntiaturberichte*, t. X, p. 591.
2. Dormer, *Progresos de la historia en el reino de Aragon*, éd. de 1878, p. 530. Lettre de Trente du 10 août 1545. — Il y a, semble-t-il, une autre allusion à un chapeau de cardinal dont le Pape aurait voulu gratifier Mendoza, dans la lettre de ce dernier à l'empereur du 10 avril 1549 : « A la tarde me embiaron el Dandino ... y diome unos puntos a mí de capello. Respondile que a los cardenales hiziese buena pro... y en lo demas dixesse a sus amos que antes me pornia aquella (?) basera de orinal colorada en la cabeça que un capello... » (*Nuntiaturberichte*, t. XI, p. 776).
3. *Guerra de Granada* de D. Diego de Mendoza, éd. de Lisbonne, 1627.
4. *Historia de Carlos Quinto*, livre XII, § 31.

peut citer encore les assertions de Cabrera : « Se halló en la toma de la Goleta, en el cerco de Landrese [1]. » Rien ne les appuie, à mon avis. En ce qui concerne Landrecies, il est tout à fait improbable que Mendoza ait assisté à l'investissement de cette place en 1543, vu qu'il résidait alors à Venise ou à Trente. Pour Tunis, il faudrait, j'en conviens, chercher mieux que je ne l'ai fait; je remarquerai seulement que dans une lettre de condoléances, adressée à Philippe II à l'occasion de la perte de la Goulette en 1574, Mendoza, qui y traite avec assez de compétence de l'histoire de cette place au temps de Charles-Quint, ne donne pas à entendre qu'il ait assisté à sa prise en 1535 [2]. Reste une déclaration de l'intéressé lui-même, dont Ignacio Lopez de Ayala, auteur présumé de la biographie de Mendoza en tête de la *Guerra de Granada*, éd. de Valence 1776, a prétendu faire état. Au livre III, § 31, de ce dernier ouvrage, l'auteur, qui établit une comparaison entre les armées de Charles-Quint et celles de Philippe, décrit les « numerosos egercitos disciplinados i reputados *en que yo me hallè*, guiados por el Emperador Don Carlos ». Encore une manière de parler assez vague et qui ne produit pas l'impression d'un service militaire effectif. Dans deux autres passages du même écrit, non cités par Ayala, livre III, § 41, et livre IV, § 1, Mendoza emploie l'expression « los que nos hallamos en las empresas del Emperador » et a l'air de se compter au nombre de ceux qui ont vu les exploits d'Antonio de Leiva en Italie. Cela ne nous éclaire pas beaucoup. Par conséquent, le D. Diego de Mendoza militaire et guerrier reste, jusqu'à démonstration du contraire, problématique. D'ailleurs, voilà qu'on retire maintenant à notre écrivain la paternité de la *Guerra de Granada;* cf. l'article de D. Lucas de Torre dans le numéro de mars-avril 1913 de la *Revista de archivos*. L'histoire littéraire espagnole est bien décevante.

La partie presque entièrement inédite de la correspondance diplomatique de Mendoza, par exemple l'ambassade de Venise, recèle sans doute des renseignements précieux : que ceux qui en ont les moyens se mettent donc à l'œuvre [3].

Je ne m'occuperai pas ici de la question du *Lazarille de Tormes*, qui n'a pas avancé d'une ligne depuis ma traduction de 1886 et la

1. *Historia de Felipe II*, t. III, p. 356.

2. Une copie de cette lettre se trouve à la Bibliothèque Nationale, Fonds espagnol 258, fol. 280vo.

3. Avec méthode, si possible, et une connaissance suffisante de l'homme et de son milieu. Des publications hâtives comme celle du tome II de l'*Archivo de investigaciones históricas* (Madrid, 1911), faite en partie d'après de mauvaises copies et sans éclaircissements d'aucun genre, servent peu et encombrent assez inutilement la bibliographie du sujet. J'ai été informé par M. Lucien Romier, ancien membre de l'École de Rome, que les archives de Sienne conservent beaucoup de lettres originales de Mendoza. Avis aux hispanisants d'Italie.

publication en 1895 de la deuxième édition de mes *Études sur l'Espagne* (1re série). De loin en loin, quelques partisans de Mendoza élèvent la voix en faveur de ce candidat et estiment que je l'ai éliminé trop péremptoirement. Je ne trouve rien à leur répondre sinon que le petit livre a été publié anonyme et que, pour inscrire sur son titre un nom quelconque, il faut apporter des preuves. Or, les preuves données jusqu'ici en faveur de Mendoza se réduisent, nul ne l'ignore, à peu près à rien. Quoi que nous réserve l'avenir, il semble donc au moins choquant de continuer par pure routine, ainsi que le font certains éditeurs, à signer du nom de Mendoza la célèbre petite nouvelle, comme si cette attribution bénéficiait du consentement universel.

Ce n'est pas le lieu non plus d'examiner l'authenticité des écrits politiques ou autres, adjugés fort au hasard à D. Diego de Mendoza. Qu'on me passe cependant quelques mots sur trois d'entre eux, qui ont été inspirés par les événements de la politique italienne de l'empereur au temps de Paul III. Le premier est un mémoire incisif et d'une trame assez serrée pour combattre l'abandon du Milanais, qui fut longuement discuté entre les deux souverains à l'entrevue de Busseto en juin 1543. Ce mémoire a l'air d'une réponse à celui du cardinal Carpi, *Discorso del rev. card. di Carpi del 1543 a Carlo Cesare del modo del dominare*[1], qui prêchait au contraire à l'Empereur de se dessaisir du Milanais, mais non pas en faveur du roi de France: il s'agissait naturellement d'en gratifier, par l'entremise de Paul III, le petit-fils de celui-ci, Octave Farnèse, gendre de Charles-Quint. Publié incorrectement et incomplètement par Sandoval, qui en a enlevé des « choses mal sonnantes », c'est-à-dire un assez long passage à la fin contre le pouvoir temporel des papes[2], le factum répondrait en gros par sa teneur à ce qu'on pouvait attendre d'un si fougueux impérialiste. Je n'y reconnais pas pour ma part le style habituel de Mendoza dans sa correspondance et on y lit une allusion aux prodigalités du roi Henri IV, qui ont privé la royauté d'un « patrimoine accaparé maintenant par les grands de Castille », dont on est en droit de se demander comment elle a pu tomber de la plume d'un cadet de si grande maison. En outre, le morceau, dans la version non tronquée, est précédé de quelques lignes à l'adresse de D. Luis de Avila, grand familier de l'empereur et ami personnel de Mendoza, qui trahissent un auteur d'une naissance moindre que celle de l'ambassadeur. Contre l'attribution à Mendoza nous avons aussi l'opi-

1. Voir L. von Pastor, *l. c.*, t. V, p. 490.
2. *Carlos Quinto*, livre XXV, § 30. « Otras cosas contiene esta carta que por ser mal sonantes las dexo. » — Un texte plus complet, sinon peut-être tout à fait conforme à l'original, a été publié par D. Cayetano Rosell dans le tome Ier, p. XXIII des *Historiadores de sucesos particulares*, de la Bibliothèque Rivadeneyra.



nion de Pallavicini, historien du Concile de Trente, mais pour la raison pas très probante que le ton en est trop matamore : « Concetti più confacevoli ad un capitano di Plauto che ad un consigliero di Cesare. Ond'io reputo quella scrittura un di que' figliuoli bastardi che nell' inopia d'ogni pregio si procacciano stima con fingersi generati da nobil padre [1] ». A ce plaidoyer politique se rattache très étroitement un autre écrit qu'a fait connaître D. Adolfo de Castro [2] et que Ferdinant Wolf jugea à propos de réimprimer et même de traduire en allemand, à titre d'échantillon de la prose politique de Mendoza [3]: c'était faire beaucoup d'honneur à une sorte de résumé banal du premier mémoire où n'apparaît aucun des détails précis et curieux qui donnent du prix à celui-ci. L'on doit aussi à D. Adolfo de Castro la publication du troisième écrit [4]. Il s'agit d'un dialogue des morts entre Charon et l'âme de Pierre-Louis Farnèse, fils de Paul III. L'idée que le meurtre du duc de Parme et de Plaisance avec les circonstances tragiques qui l'ont accompagné pouvait servir de prétexte à une satire à la Lucien a fort bien pu germer dans la tête d'un lettré tel que Mendoza, qui avait voué à ces deux Farnèse une haine et un mépris si intenses, et qui connaissait comme personne les dessous du drame. Cette fantaisie assez macabre, traitée avec esprit, aisance et mordant, possède de réelles qualités de style, mais ces qualités répondent-elles à ce que nous connaissons de Mendoza ? Je ne me hasarderai pas à l'affirmer, comme l'a fait le premier éditeur.

Les cinq lettres originales de Mendoza que je publie se trouvent aux Affaires étrangères, dans le fonds Mélanges et documents, Espagne, vol. 227, aux feuillets 125, 173, 195, 197 et 211, parmi beaucoup de copies de lettres du même ambassadeur et d'autres documents de l'époque. Les parties des lettres déchiffrées en marge ou en interligne ont été reproduites en italique. J'ai conservé l'orthographe, sauf pour les majuscules employées indûment [5]; j'ai ponctué à ma façon et j'ai mis quelques accents qui m'ont paru utiles. On trouvera au bas des pages les leçons incontestablement mauvaises des *Nuntiaturberichte* (N.). Pour abréger, je passe sous silence les variantes négligeables des minutes, les mauvaises coupures ou lectures [6], et les fautes d'impression qui sont innombrables.

1. Passage cité par F. Wolf dans l'écrit dont il va être parlé.
2. Dans les notes de la mystification intitulée *El Buscapié*, Cadix, 1848. Reproduit aussi dans le tome Ier, p. XXII, des *Historiadores de sucesos particulares*.
3. *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Vienne, année 1849, t. II. p. 188-205.
4. Dans les *Curiosidades bibliográficas* de la Bibliothèque Rivadeneyra.
5. Quand je trouve, dans la phrase, un nom commun commençant par *R*, je transcris par *rr*.
6. Deux seuls exemples pris dans d'autres lettres. M. Friedensburg lit : « respondile... que su Sd. no havia de poner *metusa* en los criados ». Intrigué par ce *metusa*,

Ces cinq lettres réclament pour le contenu, qui touche à tous les débats de l'année 1547, un commentaire suivi. Le lecteur non initié à cette histoire le trouvera tout fait dans le tome V des Papes de M. L. von Pastor, dans Maurenbrecher et dans les éclaircissements des *Nuntiaturberichte*. A quoi bon répéter ce qui a été dit par d'autres? D'autant plus qu'en reproduisant ici des extraits d'une correspondance, qu'il faudrait lire entièrement pour la bien entendre, j'ai eu en vue beaucoup moins le fond que la forme.

A. MOREL-FATIO.

I

(*Au dos :*) A la S. C. C. Mag^t el Emperador y Rey nuestro señor.

S. C. C. M.

Despues que screui a vuestra ma^t a tres deste con correo que despaché sobre lo del protesto, llegó la nueva de la vitoria que Dios ha dado a vuestra ma^t [1], al qual plegua darle otras muchas en su seruicio y beneficio publico de la christiandad. Con ocasion de hazerla entender a su san^t de mi parte [2], sin que de la de vuestra ma^t se hablasse, por [3] tener su san^t tan poca parte en ella, le imbié a Montesa, mi secretario.

Mostró alegrarse mucho y el car^l Fernés [4] lo mismo, y dixeron que no obstante que en el campo de vuestra ma^t no creyan [5] que su san^t se houiesse de alegrar desta nueua, todauia se hauia alegrado y hauia dado gracias a Dios y vendria a Roma, antes de lo que tenia deliberado, por hazer demostracion exterior [6].

il met en note : « On s'attendrait à quelque chose comme *sospecha.* » Non, Mendoza veut dire que le pape n'a pas à limiter *(poner tasa)* le nombre de ses domestiques. Il suffisait de couper : *ponerme tasa.* — Ailleurs : « por estas cinco mentiras conjuran el concilio y *enbancan* la gente ». M. Friedensburg demande : « Von *envanecer:* stolz, eitel machen ? » Lisons sans hésiter : *enbauçan.*

1. La victoire de Mühlberg remportée par Charles-Quint sur l'électeur de Saxe, Jean-Frédéric, le 24 avril 1547.

2. *de hazerle... da mi parte* (N.).

3. *sin* (N.). M. F. propose de corriger *con,* qui ne conviendrait pas du tout.

4. *Fernés, Frenés* ou *Fernesio,* c'est ce qu'on trouve dans les lettres de Mendoza écrites par Montesa ou par d'autres.

5. *creya* (N.).

6. Paul III était alors absent de Rome.



Y viendo que de los quatroçientos mill ducados aun se arrepentian, diziendo que querian ver lo que hazian los perlados de Trento, porque si vuestra ma[t] les fuesse amigo, ay estaua[1] el vn dinero y el otro, y, si les[2] fuesse enemigo, seria error dar ni vno ni otro, y que desta manera declaró Fernesio su carta que inbié[3] a vuestra ma[t], ordené[4] a Montesa que dixesse al car[l] Fernés que, por no hauer entendido bien su carta, si hablaua de los quatroçientos mill ducados y lo demas, o solamente de la plata, no hauia resoluidome en embiarla a vuestra ma[t] y declarar su intencion; que se declarasse si su san[t] lo dezia por toda la summa, porque en este caso vuestra ma[t] hiziesse la prouision neçessaria, o si lo[5] dezia por sola la plata, y entonçes que su san[t] mandasse despachar luego la bula de los quatroçientos mill ducados. Respondiole, despues de hauer hablado al papa, que no creya que se entendiesse por los quatroçientos mill ducados, porque esto tocaua a la capitulacion y que ansi lo hauian[6] dicho a su san[t], y remitio el despachar la bula quando aqui tornassen[7]. Leyo a mi secretario todo lo que el nuncio hauia escripto de lo que hauia passado con vuestra ma[t] a XIIII o XV de el passado, y aunque en mucha parte de las palabras diga verdat, en el sonsonete y la interpretacion dellas miente. Estan determinados de quitarle y embiar otro. Por rruyn que es este, no querria que el que imbiassen fuesse peor.

Oy llega aqui el papa y Fernesio vino ayer. Luego estuuieron con él los embaxadores de Francia y de Veneçia. Yo le inbié a visitar, y él me salio despues a buscar, diziendo que era neçessario que nos viessemos y començó él la platica, alegrandose de la victoria y entró a hablar en tres punctos.

El primero, en como todos temian agora mas que nunca la grandeza de vuestra ma[t] y con grandes juramentos me affirmó que aquel dia los embaxadores de Francia y Veneçia le hauian

1. Il n'y a aucune raison pour corriger *bastava*.
2. *le* (N.).
3. *embio* (N.).
4. *embie* (N.).
5. *la* (N.).
6. *havia* (N.).
7. *llegase* (N.).

dicho lo mismo y que su san[t] deuia procurar la liga deffensiua, porque çierto sus amos entrarian en ella, pero que el papa no haria tal error si vuestra ma[t] no le diesse major causa, y que él procuraria siempre de estorbarlo, y que la liga entre Francia y Inglaterra era çierta.

Respondile que su san[t] se guardasse de dar causa a vuestra ma[t], mouiendo humores que no podiesse resoluer, porque se hallarian[1] donde no pensaua, y los compañeros le tirarian quiça tan adelante en esta platica quanto hiziesse a su proposito dellos, dexandole despues en los cuernos del toro, y no obstante que tengo sospecha que Fernesio imbió a llamar los embaxadores y la platica proçedio del papa, por el miedo que tiene, specialmente agora, y no dellos, todauia mostré de creerlo por ver si passaua adelante, y el calló, de manera que me parecio cosa estudiada.

Tengo auiso que el papa *dixo al embaxador de Venecia estos dias que el estaua desesperado de que el rey de Francia entrasse en la liga por el credito que el condestable tenia y la voluntad que conosçia en el rey, y que hauiendole requerido su nuncio que continuasse la platica que estaua començada con Veneçianos de entrar en liga, respondio que sus fuerças bastauan para defender lo que tenia, y por esto no queria solicitar a nadie, pero que quien lo huuiesse menester lo buscasse, assi que por esto su sanct[d] estaua desconfiado y le parescia mejor que se sperasse otra occasion, y entretanto los animos y los estados estuuiessen vnidos a defension de Italia sin mas liga.*

Fernesio me ha dicho que la platica de liga salio de Venecianos y no del papa, como ellos hauian dicho a vuestra mag[t]. No dubdo *sino que la querran cargar a la republica de Veneçia para meter difidencia*[2] *entre V. M*[d] *y ellos*, y tambien que el embaxador de Veneçia, que siempre ha hecho aqui pessimos offiçios, junctamente con el de Françia saliran o moueran[3] de buena voluntad esta platica de liga para comunicarla con sus amos.

1. *hallava* (N.).
2. *diferencia* (N.).
3. *saliran como veran* (N.).



Don Joan de Mendoça [1] me auisa de Veneçia que aquella Señoria está siempre en el proposito que yo la dexé de no entrar en liga. Todo se procurará de entender y se dara auiso a vuestra ma[t].

El segundo puncto fue dezirme que el papa estaua muy sentido de las palabras que vuestra ma[t] hauia dicho al nunçio, speçialmente que a vuestra ma[t] tocasse señalar el lugar del conçilio y assegurarlo, no siendo requerido, y amenazar que vendria a tener el concilio en Roma, dando a entender que tocaua a vuestra ma[t] el tener el concilio, y que esto le parecia al papa señal de animo indignado contra él y la sede apostolica, y nunca tal hauian conoçido de vuestra ma[t] hastagora, no obstante que huuiessen passado algunas cosas rezias, y que no tenia en nada lo que tocaua a la persona del papa, porque si vuestra mag[t] le llamaua viejo obstinado, dezia verdad, pero que él hauia miedo que no passasse la obstinacion tan adelante que arruinase a ssi y a todo el resto, y tambien parecia rezio apartarse del comercio y platica del papa, diziendo al nunçio que todo lo de su san[t] eran platicas y punctillos, y por esto no queria tractar ni negociar con él.

Respondile que hauiendo vuestra ma[t] de assigurar el conçilio de otra fuerça o intrinseca o extrinseca, era necessario escojer el lugar que houiesse de guardar, de mas de lo que dezian los derechos, y que el tener el concilio en Roma Vuestra m[t] queria dezir hallarse presente al conçilio en Roma por escusar la scisma, que el nuncio hauia dicho que se siguiria de no venir los perlados de Trento a Bolonia. A esto respondio Fernesio dos vezes que la venida de vuestra ma[t] se escusaria en Roma con ir el papa a Bolonia, donde él y vuestra ma[t] tuuiessen junctos el conçilio y los obispos libremente hiziessen lo que pareciesse a la mayor parte de los votos conueniente.

Grand miedo les ha puesto esta amenaza de venir a Roma y yo sela encareci mucho diziendo que era la primera que vuestra ma[t] hauia dicho, no obstante que huuiesse passado

1. D. Juan de Mendoza, ambassadeur impérial à Venise.

duras platicas. Tambien le dixe que vuestra ma[t] entendia en lo que tocaua a su officio ygualmente, sin ninguna passion ni indignaçion de animo, y que el nuncio era de hechura que haria perder la paciençia a Job, y que no parecia diestro negoçiador, y como tal vuestra ma[t] se scusaua de negociar con él y lo remitia a sus ministros.

El terçero puncto fue sobre las cosas del conçilio, diziendo que parecia dura cosa que vuestra m[t], sin declarar su intencion, quisiesse tener el concilio armado y amenazar al papa con él. Yo le meti otras platicas en medio y él picóse hasta dezir que vuestra ma[t] diesse alguna muestra de querer tractar las cosas de la religion con los Alemanes primero; segundo, se assegurasse el papa que sede vacante el concilio no hauia de elegir pontifice sino los cardenales; terçero, entrél y vuestra ma[t] se acordasse la refformaçion de la yglesia conforme al benefficio publico y de los estados de vuestra ma[t], la[1] qual el papa estaua determinado de hazer muy copiosa; quarto, y esto me dixo entre dientes y escuramente, que el papa se asegurasse de lo que tocaua a su persona; quinto, de lo que tocaua a la sede apostolica, digo a la auctoridad della, porque tenian entendido que vuestra ma[t] queria ser sobrel conçilio y sobrel papa, y que tambien el concilio fuesse sobrel papa, y que, hecho esto, su san[t] lleuaria el concilio a Ratisbona. Yo le respondi que claramente se veya para qué vuestra ma[t] hauia menester el concilio y siempre lo dezia, y la obediencia que siempre vuestra ma[t] hauia tenido a la sede apostolica y la auctoridat que le hauia dado; y no curé de entrar en otra platica, porque me parecio que hauia dicho hárto, sino preguntarle si daria parte desto a vuestra ma[t], porque él me hauia dicho que hablauamos en ello como amigos. Dixome que la diesse de lo que me parecçiesse que conuenia para que vuestra mag[t] y el papa estuuiessen conformes y para que vuestra ma[t] conoçiesse su buena intençion del Cardenal y desseo de seruirle, y que no obstante que algunos houiessen dicho que él podia poco con

1. *lo* (N.).

su aguelo en las cosas que tocauan a vuestra ma', que él trabajaria de mostrar lo contrario, queriendo vuestra ma' y sus ministros ayudarle y darle alguna auctoridad.

Casi en esta conformidad, aunque no tan largo ni tan claro, me imbió a hablar el Ardinguelo con Joan Luys de Aragonia, diziendo que era buen medio estar el concilio en Bolonia algun tiempo, sin hazer ninguna cosa, y despues, viniendo los perlados de Trento a Bolonia, tornar todos a Trento o partirse los perlados de Trento por diuersas partes y juntarse ellos y los de Bolonia por el camino, y yr alli o[1] a otra parte, en caso que las voluntades de vuestra ma' y de su san' fuessen conformes, que esto dezia como de suyo.

Pareçe que estan arrepentidos de hauer hecho la translacion y que buscan medios que no sean deshonestos para tornar a Trento. Yo siempre estoy fuerte en que el concilio torne a Trento como cònuiene. Vuestra ma' guiará el negocio por el camino que fuere seruido y conforme a esto me mandará auisar, porque yo, quanto a lo que toca a mi persona, no he querido hazer nouedat *ny moștrarme aspro contra ellos, porque me aprouechó[2] mucho para entender lo que me dizen o lo que dissimulan.*

Dixome Fernesio que seria bien que fuesse a alegrarme con el papa y preĝuntóme otra vez si le hablaria en las cosas del concilio. Yo le dixe que haviendo visto la determinacion de su san' y dichole que vuestra ma' no consentiria en la translacion ni otra cosa que se hiziesse en Bolonia, y le protestaria, y teniendo en mano el protesto para en caso que fuesse menester, no hauia para qué mouerme de mio, si su san' no me mouia[3], sino hazer, en caso que ellos intentassen alguna cosa, lo que deuia al beneficio publico y satisfacion de la conçiençia y grandeza y auctoridad de vuestra ma'.

Tienen por muy[4] grand freno este protesto, y assi me rrespondio que por amor de Dios lo escusasse, y que se marauillauan que vuestra ma' dixesse que no approbaria la

1. *o* manque dans N.
2. *a provecho* (N.).
3. *mouio* (N.).
4. *un* (N.).

translacion, no obstante que no approbasse los auctos de Bolonia, y insistiesse por que el concilio tornasse a Trento, pues fue hecha por la major parte del concilio y sobre causas que eran conuinientes o estauan en dubda, y que no proçediendo el concilio en Bolonia a ningun aucto ni a otro particular, no hauia para qué hazer protestacion. Yo respondi que en caso que el concilio no tornasse a Trento no creya que se pudiesse escusar.

Dixome que me aparejasse para escuchar al papa, que me hauia de brabar. Yo le dixe que, en tanto que no saliesse del honesto, su san[t] dixesse lo que quisiesse, y que, si por caso salia, bolberia las spaldas y me yria.

Preguntóme como tomaria vuestra ma[t] el casamiento de Horacio con la hija del rey. Yo respondi que no podia dexar de pesar a vuestra ma[t] que quitassen la hazienda al marido de su hija y a ella le quisiessen dar compañera, pero que se reyria de la manera de guardar la neutralidad, y le pareçeria que se pecaua en vn poco de vanidat, specialmente, no teniendo con qué dar de comer a vna hija de vn emperador, querer matar de hambre otra de vn rey de Francia.

Quedó ordenado que se haria la bula de los quatroçientos mill ducados y que yo embiasse a pedir la audiencia del papa para entender en lo demas, y oy nos tornassemos a encontrar él y yo para ver qué camino se hauia de tomar para concluir esto de la plata, y que me queria mostrar la carta del nunçio y yo le reffiriesse lo que vuestra ma[t] me scriuia para que se diesse a entender al papa lo que passaua, y se gouernassen bien los negoçios. Guarde nuestro señor y ensalçe la S. C. C. persona de vuestra ma[t] con mas acreçentamiento de reynos y estados. En Roma a XI de Mayo MDXLVII [1].

Somos a XII [2]. E entendido que a Flaminio Vrsino, que fue a visitar al rey de Francia y entender en el casamiento de Horacio, se le ha imbiado el poder en nombre del cardenal

1. Les salutations, dates, civilités et signatures manquent naturellement dans N. De la teneur de l'original résulte que la lettre fut écrite en deux fois, le 11 et le 12 mai 1547, ce que ne nous apprend pas la minute.

2. Au lieu de ces trois mots, il y a dans N. : *Despues de scripta esta.*



de Ferrará, que es el que lo tracta, para concluir, pero que los dineros no han de entrar en Francia hasta que la mochacha sea de edad, y desto es Pero Luis fiador, no obstante que el cardenal Fernés me dixo que no lleuaua commission de hablar en el casamiento, si primero Franceses no mouian la platica.

Reçebi la de vuestra ma' de 26 del passado. El nuncio scriuio que en çierta manera parecia que [*V. Mag*[d] *pretendia tener authoridad sobre el papa*[1]].

La palabra que respondio vuestra ma': que a lo menos el papa attendia a vivir, pareçe que fue en cierta manera responder a vn auiso que el papa tiene de que *ha dicho V. m*[d] *que no tiene necessidad del papa, porque a lo mas puede viuir vn año.*

Lo que vuestra ma' dixo que no queria negoçiar con el nuncio entienden aca: porque no quiere negociar con el papa *por sus trampas.* Yo entiendo que se ha dicho por el nunçio mismo.

V. M[d] scriue que *no se mire en si los de su san*[t] *hazen fundamento en la translaçion o no, y que no es neçessario tractar dello. Acuerdo a V. M*[d] *que hauiendo de improbar los auctos que se hizieren en Bolonia, paresçe que, si la translaçion es valida, el concilio está alli legitimamente, y los perlados que estan en Trento no tienen causa para no venir a Bolonia, a lo menos offresçiendoles que, venidos, se tornarán a Trento, y por esto no tocaré en esta parte hasta que V. M*[d] *torne a auisar; sino, passaré con el negocio adelante, y, en caso que el protesto se aya de hazer, es este puncto sustancial.*

El nunçio scriuio que V. M[d] hauia dicho *que no queria al legado. Hame dicho el cardenal de Mendoça que es hombre prouechoso para el seruicio de V. M*[d]*, que le paresçe que por su* [*persona*[2]] *V. M*[d] *lo podria tractar bien, porque no le perdamos. Acuerdo a V. M*[d] *que para el negocio de la plata y para lo demas el papa spera a ver el tractamiento que V. M*[d] *hara al legado*[3], *que*

1. Dans l'original cette phrase n'a pas été déchiffrée et j'avoue n'avoir pas eu la patience de traduire le chiffre ; j'emprunte donc la phrase à N.
2. Blanc dans l'original qui a été ainsi rempli dans la minute.
3. *espera aver el tratamiento que V. Mag*[d] *hara allegado* (N.).

ellos mismos dizen que lleua la commission de conçertar esto y que un millon de ducados es vn grand quento[1].

umil vassallo y criado de v. m.
Don Diego Hurtado
de Mendoça.

En lo de *Sancta Cruz no se engaña V. M^d^ en nada, que todo lo meresçe su buena intençion y obras, y assi lo tienen aca muchos por tal.*

A Fernesio hallo siempre de buen animo. Repplica que quiere mostrar al mundo que puede en seruiçio de vuestra ma^t^ mas de lo que algunos dizen. Tambien se muestra muy grande mi[2] amigo, *esto sera quanto yo supiere que cumple al seruicio de V. M^d^;* aun no me ha mostrado la carta ni tornado a hablar ni yo al papa.

II

S. C. C. Mag^t^.

A IIII, XV, XIX deste screui a v. ma^t^ y embié la copia del protesto, y porque aprieta el tiempo de la session y es neccessario entender de vuestra ma^t^ lo que es seruido que se haga, despacho este correo con diligencia. Vuestra ma^t^ mandará auisar *si quiere que el protesto se haga como yo lo embié ordenado o como se me imbió de Trento. Y porque este es aucto importante y seria neçessario que se hiziesse en consistorio publico, y este no le havra hasta que el papa sea tornado de Perosa, que sera al principio de octubre, y entonces sera passado el dia de la session que es a X o X*[3] (sic) *de setiembre, V. M^d^ me mandará avisar con este mismo correo, en caso que sea seruido que el dicho protesto se haga, porque el auiso me tomará en Sena y*[4] *yo al papa en Perosa*[5] *o en el camino, donde*[6] *se le hara en publica*

1. *un gran que* (N.). Il y a ici une abréviation dans l'original, que je ne pense pas qu'on puisse rendre autrement que par *quento*. En tout cas, *que* n'a pas de sens.
2. *mi* manque dans N.
3. *Quince* (N.)
4. M. Friedensburg intercale ici *yre*. Le mot sous-entendu est *tomaré*.
5. *persona* (N.).
6. *donde o en el camino* (N.).

forma y como conuiene, aunque sea fuera de consistorio, y despues en consistorio se reiterará[1]. *Y attento que el negocio es de tanta importancia, paresçe que, quando se pudiesse dilatar la session tanto tiempo que el papa fuesse tornado y que comodamente se hiziesse el protesto en consistorio, seria mas conveniente. Yo procuraré hazer aca alguno fiero y ganar este tiempo. V. Mgd ordene que lo mismo se haga alla con el legado : donde no*[2], *mandeme luego despachar este correo, que va solamente pagado por la yda para este effecto*[3].

Los negocios estan aca en el termino que screui sin hauerse mudado en ellos ninguna cosa mas de que el papa entra en sospecha de que los obispos de Francia no han de venir al conçilio, y todavia se continua en hazer aqui firmar los perlados para que vayan. *Los seruidores de V. Md que hastagora no han querido firmarse son el auditor Mohedano*[4] *el arçobispo Colona, el obispo de Sena y el obispo de Caliz.*

Yo estoy sperando la orden de Don Fernando de Gonzaga, con la qual me partire y lleuaré conmigo al auditor Mohedano y a Joan Luis de Aragonia, si estuuiere sano de vna indispusicion que agora tiene, por ser hombres cuerdos y letrados.

Y porque los negoçios de Napoles estan en el stado que desseavamos, aunque pienso que en lo de Sena no havra difficultad, todauia e hecho entretener aqui deziocho mill escudos de la prouision de XXIIII mill que tenia hecha para lo de Napoles, sin que a v. mat le cuesten dineros, porque no me fio mucho de seso de Seneses. Con buena parte deste dinero siruio mi Joan Agostin de Marin, gentilhombre genoues que reside en Venecia. Vuestra mat mande screuir al embaxador Don Joan de Mendoça que se lo agradezca, porque es buen seruidor y amigo en estas neçessidades y sin interesse[5].

1. *reitrara*. M. Friedensburg met en note : « So (?) geändert aus *reytera* ». Non ; il faut ici le futur.

2. M. Friedensburg, n'ayant pas bien ponctué cette phrase, ne l'a pas comprise. Mendoza dit que, si l'empereur n'approuve pas ce que l'ambassadeur veut faire *(donde no)*, il veuille bien lui renvoyer le courrier.

3. Dans N. les mots *pagado* et *para este effecto* manquent.

4. *el auditorino, el Dario* (N.). Il est clair qu'il y a là une grossière bévue du copiste. L'auditeur Mohedano est mentionné ici même et dans d'autres lettres, alors que l'on ne sait rien d'un *Dario*.

5. Toute la fin de ce paragraphe, à partir de *sin que*, manque dans N.

Yo hablé al papa sobre las bubas[1] del duque Octauio, dandole á entender lo que pesaria a vuestra ma^t que las pegasse a su mujer, y él lo tomó muy bien y dixo que haria la prouision conueniente, y agradecio mucho a vuestra ma^t este recuerdo. Podria ser que, quando se offreciesse la ocasion, *hiziesse en esto lo que en las otras cosas*. Vuestra ma^t vea lo que manda.

Montesa yra a Perosa en compañia del papa para lo que fuere menester, y, si yo me tardare mas tiempo, como tengo scripto, los negoçios quedan encomendados a Lope de Guzman, que es buen cauallero y cuerdo, y no dubdo que Montesa se haura en ellos con la buena manera que otras vezes se ha hauido en mi ausencia.

Guarde N. S^r y ensalçe la S. C. C. persona de vuestra ma^t con mas acreçentamiento de rreynos y señorios. En Roma a XXII de Agosto 1547.

humil vassallo y criado
de vuestra m^t
Don Diego Hurtado
de Mendoça

Postdatum. El papa está muy çerca de imbiar al car^al de Trento por legado como vltimo remedio destos negocios. Ha resoluido de entender del mismo si le pareçe que en esta deliberacion vendra vuestra ma^t bien, y lo mismo del Sfondrato, y para esto despachan mañana vn correo. Yo creo que lo hazen[2] por entender la voluntad de vuestra ma^t si es venir en el negocio del conçilio en algun medio, y, ya que lo culpen[3], de mejorar su negoçiaçion, y no embiarlo, y, en caso que no entiendan esto, justifficarse con dezir que lo quisieran[4] embiar pero que no conocieron en vuestra ma^t voluntad, y a este fin e endereçado las respuestas que he

1. *bullas* (N.). Le genre de maladie dont étaient affligés le fils et le petit-fils de Paul III est cependant assez connu.
2. *haze* (N.).
3. *culpe* (N.).
4. *quisiera* (N.).

hecho, siempre que se me ha mouido la platica, sin dar señal de la voluntad de vuestra ma[t], y auisado aqui al agente[1] del card[al] de Trento.

III

(Au dos :) A la Sac[a] çes[a] cath[a] Mag[t] El Emperador y Rey nuestro señor.

S. C. C. M[t].

Reçebi las de V. m[t] con el protesto y poderes, hallandose el Papa XL millas de aqui y Fernesio y los otros de su consejo en Roma. Hauemonos juntado a hablar generalmente, y he entretenido mi partida de yr a su S[d] por esperar que Fernés vaya adelante a hazer buen officio y tambien que se hallen alla los consejeros. Dare auiso a V. m[t] de lo que se hiziere siguiendo la orden de V. m[t][2]. Luego despaché vn correo al fiscal Vargas[3] y doctor Velasco, auisandoles como v. m[t] vera por la copia que va con esta.

Fernés me mostró vna carta del Sfondrato de 26, en que dize que se le ha propuesto alla el mesmo partido que viene en la segunda carta que Vuestra M[t] mescriuio por[4] algunas personas como de suyo, con condiçion que se trate de la rreformaçion en el entretanto.

Tambien me mostró otra carta del papa por donde pareçia que, antes que yo rreçibiesse el despacho de V. m[t], él estaua ya auisado de la mesma data, en sustançia, de todo lo que en él[5] se contenia. Deziale el Papa que me procurasse sacar de la boca si haria el protesto, en caso que su S[d] viniesse en suspender la session hasta 3 de nouiembre, y, en el puncto de la reformaçion, que[6], en caso que yo me contentasse con esto, me

1. *a la gente* (N.). Il y a, après celui-ci, dans la minute, deux autres paragraphes qui manquent ici.
2. Ces six derniers mots manquent dans N,
3. Dans N., par erreur, *Vergara*.
4. *con* (N.).
5. *ella* (N.).
6. *y que* (N.).



diesse la palabra que se haria, y procurasse de estoruar mi yda, porque no se dixesse que por miedo del protesto lo hazia.

Quanto al segundo punto, respondi que no podia exçeder de lo que V. m[t] me mandava y que, aunque estaua seguro de que no me engañaria, no queria dexar en sus manos que me entretuuiessen el tiempo con speranças, para que despues no me siruiesse a hazer el protesto, y que, si a ssu S[d] le staua bien escusar el protesto[1] y rremediar los inconuinientes, no mirasse a lo que las gentes dirian; y assi en esta ora me parto por la posta, lleuando comigo dos notarios y quatro caualleros legos que sean testigos en caso que fuere menester.

Tengo que sera neçessario hazer el mesmo aucto despues en consistorio, y porque podria ser que su S[d] no se quisiesse dexar ver y vsasse esta descortesia comigo, haréle el protesto a la puerta de la sala, si no lo puedo coger y clauaréselo[2] alli sin ningun rrespecto, hagan lo que quisieren de mí. Spero en Dios que no sera menester venir a estos terminos.

Tambien rreçebi la de V. m[t] de 26 con el poder para lo de Sena. Avn no es venida la orden de don Hernando. Como venga, me partire dexando assentados estos negocios por ser de mas importançia.

Guarde nuestro S[or] y ensalçe la S. C. C. persona de vuestra Mag[t] con mayor acreçentamiento de rreynos y señorios. En Roma, a dos de setiembre 1547.

En lo de Napoles se hara lo que V. ma[t] manda[3].

Humil vassallo y criado
de v. m[t]
Don Diego Hurtado
de Mendoça

1. Les mots *y que si .... protesto* manquent dans N., ce qui détruit le sens de la phrase.
2. *clavarselo* (N.).
3. Cette phrase manque dans N.

IV

(Au dos:) A la sac[a], ces[a], cath[a] Mag[d] El Emp[or] y Rey nuestro señor.

S. C. C. Mag[t]

A dos deste parti de Roma por la posta a buscar al papa, el qual hallé en Fulin, donde eran ya llegados los car[les] Frenés y Crexencio. Parecio al car[al] Frenés, con quien hablé primero, que no deuia dezir ninguna cosa del protesto al papa, porque ya él lo sabia, y no pareciesse que, si hazia alguna cosa, era por miedo. Yo por la primera vista acordé de hazerlo ansí.

Dixe al papa la voluntad que vuestra ma[t] tenia y quan neccessario era que el conçilio tornasse a Trento, dandole las rrazones, que muchas vezes se han repetido, y mostrando la neççessidad de la Alemaña y el contentamiento que dello vuestra ma[t] reçebiria.

Respondiome començando dende la primera platica que se tuuo con él en esta materia del conçilio y vino a la indiction de Viçençia, Mantua y la primera de Trento, y despues a la segunda, y el tiempo que el conçilio se hauia detenido alli sin hazer fructo en las cosas de Alemaña, y la poca aparençia que hauia de que lo hiziesse.

Despues vino a la translacion, dando las causas por que pareçia valida, y que hauiendo tan poca muestra de aprouechar el conçilio de Trento a las cosas de Alemaña, no se podria tornar sin perdida de mucha repputacion suya y de los legados y del conçilio, speçialmente que, trasladado ya el conçilio, hauia tomado nueua forma y era otra cosa, de manera que se hauia hecho conçilio de Bolonia, aprobado por las dos partes y improbado por la menor, y que si en la election de vn pontificado la deliberacion de las dos partes valia, y aquel era hecho pontifiçe en quien concurrian estas dos partes, mucho mas deuria hauer lugar en la translacion de vn conçilio; que no hauia exemplo para que, trasladado vn conçilio, tornasse despues al mismo lugar, y lo hauia de lo contrario, como en el de Bassilea, que fue trans-

ladado de alli a Ferrara y de Ferrara a Florencia, y no se llamaua Basiliense ni Ferrariense sino Florentinense, ansi que no veya camino como el conçilio pudiesse tornar a Trento y le parecia impossibilidad; y esto todo tractó tan largamente y con tantas digressiones que apenas lo pude colegir.

A la primera razon, que fue la poca sperança de que el conçilio pudiesse aprouechar en Trento[1], hauiendo estado tanto tiempo sin hazerlo, le respondi que hauia dos maneras de reduzir las cosas de Alemaña : por negociacion y por armas, y lo que el conçilio hizo en el tiempo que estuuo en Trento fue sperar a que las cosas se reduxiessen[2] por armas en stado a que pudiesse despues hauer lugar la negociacion, que hauia de ser en este tiempo en el qual ellos hizieron la translacion, hauiendo vuestra ma' sojuzgado y pacificado la Alemaña y teniendo en ella mas auctoridad que nunca, de manera que estar el concilio el[3] tiempo que era menos menester en Trento, y trasladarlo quando mas era menester que estuuiesse, era dar a entender que hauia venido alli por cumplimiento y no por hazer ningun buen fructo, antes por escusarlo, pues, en el tiempo que euidentemente pareçia que podia aprouechar, se hauia mudado a Bolonia, donde estaua çierto que Tudescos (por cuya causa estaua en Trento el conçilio) no havian de venir.

A la segunda, que vuestra ma' no solamente no queria que su san' ni los legados ni el dicho conçilio perdiessen repputaçion mas que la ganassen y augmentassen en ella, como buen hijo de la sede apostolica, y desto hauia siempre dado las muestras como su san' sabia, y que, ansi en el tornar como despues de tornado a Trento el conçilio, vuestra ma' guardaria la repputacion de su san' y de su sancta silla, y lo mismo en quanto se tractase en esta dieta. Desto mostró quedar satisfecho.

A lo terçero respondi que o el conçilio hauia tomado nueua forma y era conçilio Bolonies y no Trentino, y entonçes se siguirian dos inconuinientes : el vno, que

1. *en Trento* manque dans N.
2. *redixessen* (N.).
3. *en* (N.).

el conçilio Tridentino hauia sido nullo y, por el consiguiente, lo hecho y determinado en él hasta el dia de la translaçion; el otro, que el de Bolonia no valia nada como principiado en contradiction de vna de las partes y sobre fundamento inualido, que era la translacion, y sin partiçipacion ni interuencion de vuestra ma[t] o los otros prinçipes christianos, antes en contradicion de vuestra ma[t]. O no hauia tomado nueua forma y era el mismo de Trento continuado, y entonçes o la traslacion hauia seydo ninguna, porque las causas eran falsas, y ansi era nullo lo que se hazia en Bolonia, o la translacion hauia seydo valida porque las causas eran verdaderas, y ansi hauiendo ya çessado y estando la tierra sana, el tiempo y la sanidat hazian que el conçilio estuuiesse ya en Bolonia sin causa, aunque la huuiesse tenido de mudarse. A esto me replicó que la causa hauia seydo verdadera, porque era contagion de ayre y que la tierra era estrecha, y los obispos pobres. Respondile que la contagion del ayre era temporanea y en la tierra podian caber quatro vezes tantos, como pareçia por el aposiento, y havia en ella buenas casas[1] y mucha prouision de vituallas y a preçios conuenientes, tassados por sus mismos commissarios, o tanto o[2] menos que en sus casas, quanto mas que, donde se hauia de tener rrespecto al seruiçio de Dios, augmento de la religion y beneficio publico del mundo, no se podian traer en consequençia estos particulares, y que si los obispos con lo que tenian no pudiessen estar con quatro criados que estuuiessen con dos y vn poco menos a su plazer, por el tiempo que durasse, speçialmente que agora entraua el inuierno en que no hauia contagiones de ayre.

A lo quarto respondi que era verdat que mas de las dos partes hauian concurrido en la translacion, pero que no queria tocar de qué manera, porque siendo neççessario se harian conoçer a su san[t] y se probarian los terminos que los legados tuuieron, y que no queria negar que en los que hizieron la translacion no huuiesse hombres letrados y hon-

1. *cosas* (N.).
2. *o* manque dans N.

rrados como lo eran los que no hauian querido consentir en ella, mas que su sant[t] considerasse la raiz y fundamento por que el conçilio fue conuocado en Trento, que era por rrazon de los Alemanes y la causa sobre qué se fundó la translaçion, que era contagion de ayre, y hallaria que esta era ya acabada, porque Trento estaua sano, y aquella estaua viua todauia, porque los Tudescos que deuian ser reduzidos por medio del conçilio de Trento todauia estauan en sus oppiniones y desuiados, de los quales se tenia çierto que no vendrian a Bolonia ni a otra parte fuera de Alemaña, y, como arriba he dicho, se tenia sperança que vendrian a Trento, ansi que los perlados que en Trento quedaron estauan por la causa principal y verdadera y por el fundamento por que[1] el conçilio fue conuocado en Trento, y los que hizieron la translacion, aunque fuessen la mayor parte, estauan sin causa por hauer çessado ya[2] la de la translaçion, dado que fuesse verdadera, y no solo les faltaua la causa principal por que el concilio fue conuocado, pero estauan[3] en Bolonia contra ella directamente, porque los Tudescos no vendrian a Bolonia, ansi que en este caso pareçia regulada con mas razon la oppinion de la menor parte.

Alo quinto, dixe que la comparacion del papado[4] al conçilio era muy flaca y differente, porque en el papado, como la persona era elegida, çessaua la causa de la election, que era estar la yglesia sin cabeça, y en este caso del conçilio la causa del star en Trento estaua viua y la de la translacion o era fingida, o hauia çessado.

A lo sexto, dixe que, no obstante que la rrazon por via de exemplo sin otro fundamento era de poca importancia, su san[t] sabia lo que hauia passado en el conçilio de Basilea, y quantas naciones lo tenian por conçilio y en qué articulos, y en lo que se vido la christiandat en aquellas translaciones, y que se deuia (como muchas vezes he dicho) mirar la rraiz y fundamento y tanbien huyr los inconuinientes que ay en vn

1. *fundamento; y porque* (N.).
2. *y* (N.).
3. *estava* (N.).
4. *papa* (N.).

exemplo para no caer en ellos en otro, y que su san[t] hallaria muy pocos exemplos en este caso, porque en todos los conçilios se huyan las translaciones como cosa perniçiosa, y ansi parecia que su san[t] las deuia escusar en este caso. Pusose a pensar vn poco, yziendose dormido, y luego salio diziendo que si los inconuinientes eran vn protesto, que se dezia que yo le venia a hazer de parte de vuestra ma[t], y otro que se deuia hazer al conçilio, que Dios le hauia puesto en aquel lugar donde era obligado a considerar dos cosas : la prinçipal, la honrra de Dios y despues la suya como hombre, por el grado que tenia, y que esta guardaria[1] muy bien, porque su edad le quitaua[2] el miedo, teniendo ya el vn pie en la huessa, y le acreçentava la obligacion, y que, por ser tan viejo, se le deuia tener algun respecto y que los medicos le ordenauan que escusasse qualquier desplazer, porque el enojo le mataua, y que si vuestra ma[t] era prinçipe y muy poderoso y tenia muchos que le siguiessen, él tambien lo era y podia algo y tenia algun amigo, y que hauia hecho todo lo que podia por vuestra ma[t] y no se deuia venir con él a estos terminos, y casi lloró y hizo todas las gaterias y monerias que supo. Respondile que como en estos negoçios que se tractauan el fin dellos, no podiendose hazer menos, era el protesto, ansi el protesto[3] era principio de los incon uinientes que se sperauan[4], los quales serian[5] tan grandes que en esta materia no pudiessen ser mayores, y que yo los acordaria a su san[t] quando viesse que por otra via no aprouechaua, que speraua que su san[t] los oyria paçientemente, hauida consideraçion a[6] que los diria como inconuinientes y no como amenazas, porque los inconuinientes dichos de vna manera pareçian amenazas[7] y dichos de otra parecian lo que eran. Dixome que en esta materia podia hablar con Frenés y Crexençio.

Yo dexé esto y passé a dezirle que quanto mas preheminente

1. *guarderia* (N.).
2. *lo quitaria* (N.).
3. Dans N. manquent les mots *era el protesto, ansi el protesto.*
4. *esperava* (N.).
5. *salian* (N.)
6. *y* (N.).
7. Les mots *porque ... amenazas* manquent dans N.

era el grado que su san[t] tenia, tanto mas era obligado al seruicio de Dios y beneffiicio publico, y, como este fuesse la honrra de Dios y suya, no deuia mirar como hombre a punctillos ni fragilidades, y, quanto mas viejo era, tenia mas obligacion de scusar que no le suççediesse reués; que yo creya que su san[t] solo desto tendria el miedo, en caso que viesse venirle, por la prudencia y speriencia de las cosas passadas y presentes que su san[t] tenia, y que vuéstra ma[t] siempre le hauia tenido y ternia el respecto y reuerençia que hijo a padre, y que el protesto no se podia escusar, en caso que su san[t] no quisiesse remediar lo que se le pedia, porque era hecho para justifficacion y descargo de vuestra ma[t], ansi en[1] lo que agora se tractaua como en lo de adelante, y que para el remedio de todas estas cosas no se considerasse vmanamente grand prinçipe (no obstante que lo era), sino que mirasse dos differençias que hauia entre vuestra ma[t] y él, la vna que él era obligado en esta parte a ser prinçipe castrado, y vuestra ma[t] muy al contrario, y que él era prinçipe de almas y vuestra ma[t] de cuerpos, y conforme a esta razon eran respectados el vno y el otro, y los que siguiessen a su san[t] seria por prouecho particular dellos, çessando el qual, o siendo major otro, no le seguirian a él, y tornéle a apretar sobre la buelta del conçilio a Trento.

Respondio que a él le pareçia impossibilidat hallar medio como se hiziesse con honrra del conçilio y suya, y que la refformacion, en caso que él la hiziesse, seria quitar la auctoridad al conçilio, pero que speraua[2] que seria tal que contentaria a vuestra ma[t] y hauria en ella poco que acordarle, y que no tenia miedo della, porque el mundo[3] conoçia sus actiones y que el conçilio no hauia destar perpetuamente en Trento, porque de alli se siguiria el inconuiniente que muchas vezes hauia tocado de la election del papado, el qual, aunque a él no le tocaua, porque seria muerto, importaua a los cardenales, y que era cosa que se podia platicar y para todo faltaua tiempo.

1. *al* (N.).
2. *operaria* (N.).
3. Les mots *el mundo* manquent dans N.

Visto que queria entrar en el particular, le respondi que tres cosas podian quitar la diffidençia[1] que hauia entre vuestra ma[t] y su san[t] o acreçentarla[2] tractandolas sabrosa o desabridamente : la primera, lo que en esta dieta se hiziesse, en caso que las cosas de la religion en la Germania quanto a este puncto se tractassen con el auctoridat y respecto de su san[t] y de su legado y del conçilio, o por el contrario, y en esto[3] vuestra ma[t] haria lo que arriba e dicho, y su san[t] veria la speriençia. La segunda era que las cosas de la refformacion se tractassen en conformidad y sabrosamente, la qual refformacion, no obstante que su san[t] mostraua tener en poco los inconuinientes que podrian suçeder della, yo la hallaua causa muy prinçipal para que entre vuestra ma[t] y él houiesse siempre buena inteligencia o no, y en esto veria su san[t] como v. ma[t] se lleuaua con él y conoçeria su buena y sancta intencion, speçialmente remediandose lo que tocaua a curas de almas y rectores de yglesias. La terçera, lo que su san[t] temia de la sçisma y papado sede vacante, y en esto vuestra ma[t] podia assegurarle como podia y deuia, pues tenia tanto fin a escusar la sçisma en la yglesia como su San[t], y que, asseguradas estas tres cosas, pareçia que el conçilio podia tornar a Trento sin inconuiniente ni sospecha y por solos los dogmas[4] que tocavan a la Germania.

Tornóme a repplicar que para tractar esto era neçҫessario el tiempo, aunque a él le pareçia que era impossible el tornarlo a Trento, y no estaua en proposito de hazerlo, pero[5] que me junctasse con Frenés y Crexençio y quiça Dios nos inspiraria y que él pensaua dezir missa el dia de N[a] S[ra] y tambien él rogaria a Dios que le alumbrasse a escojer lo mejor.

Yo le repliqué que hauia muy poco tiempo, porque la session seria a los XV y yo tenia neçҫessidat de hazer mis diligencias antes que se çelebrasse, que su san[t] les mandasse resoluer presto el sí o el no.

1. *diferencia* (N.).
2. *acrecentarle* (N.).
3. *y por el contrario en esto* (N.).
4. Au lieu de *los dogmas*, N. a *de mas*, ce qui ne donne aucun sens.
5. *por* (N.).

A todo esto se halló presente el car[al] Frenés y estuuo bien, mostrandose de parte de vuestra ma[t] en lo que le vino a la mano.

La hora que me parti del papa llegaron cartas del Sfondrato de XXVI del passado, en que dezia como alla se le hauia hablado en que vuestra ma[t] y el papa hiziessen la refformaçion, y entonçes, quedando el conçilio en solos los dogmas, podria façilmente tornar a Trento, y se buscarian medios como se hiziesse sin que el papa y el conçilio perdiessen repputaçion. Tambien avisava confusamente[1] del medio que se mescriuio en la segunda carta de vuestra ma[t] y yo vi la misma carta, exçepto que tenia los nombres en çifra.

Frenés y Crexencio y yo nos junctamos el dia siguiente, y a las primeras palabras desembainaron çinco inconuinientes que se les seguian de que el conçilio bolbiese a Trento. El primero, que si bolbiesse, sin hazer nueuo decreto, seria inualidar el de la translacion y por el consiguiente todos los auctos[2] hechos en Trento. A esto se les respondio que antes se confirmauan[3] los otros decretos y no se inualidaua la translacion, por hauer çessado la causa que mouio a hazerla y porque hizieron la translaçion condicionalmente, si su san[t] no les mandasse tornar y la causa çessase, y por el contrario todo lo hecho en Trento seria nullo, no tornando alli el conçilio.

El segundo, que seria menester nueuo consentimiento de los prinçipes. Respondiose que, conformandose su san[t] y vuestra ma[t], ninguno dissentiria, speçialmente que la translacion no fue hecha con voto expresso de ningun perlado subdito de otro prinçipe, y, en caso que alguno houiesse de dissentir la tornada, seria major[4] inconuiniente que dissentiesse vuestra ma[t] la translaçion.

Et terçero, que en caso que se pudiesse assegurar que, armado[5] el conçilio y muerto el papa, la election tocasse a los

1. *puntualmente* (N.). Dans l'original, il y avait de première main *punctualmente*, qui a été corrigé en *confusamente*.
2. *otros* (N.).
3. *confirmava* au lieu de *se confirmavan* (N.).
4. *menor* (N.).
5. *aunado* (N.). A première vue, *aunado* semblerait préférable; mais *armado*, « en fonction », se trouve dans la lettre I et plus bas. D'ailleurs, la lecture est sûre dans les trois cas.



cardenales y no al concilio, si por caso, lo que Dios no quiera, faltasse vuestra ma[t], no se podria hallar seguridat. Respondiose como me pareçio que era menester y demas desto dixe que, viuiendo su san[t], no hauia inconuiniente y, muriendo, bastaria la ffee y seguridat de vuestra ma[t], y, si durasse tanto el conçilio que faltassen entrambos, seria caso extraño, y por el consiguiente major el inconuiniente que podria seguirse de vna rotura como la que agora teniamos entre las manos[1] que el que podria suççeder en vn caso no verisimile.

El quarto fue que, no viniendo los Alemanes ni queriendo conçilio, no se sigue prouecho de la tornada a Trento. Respondiose que harto prouecho era escusar la rotura presente y el daño que se siguiria della, y que el seguirse prouecho o no estava en dubda y el daño de no tornar el conçilio a Trento estava çierto, y no se podia negar que, viniendo o no los Tudescos, lo que en Trento se hiziesse seria de mayor auctoridad que en Bolonia, y su san[t] tendria la misma parte en el conçilio, como se ha visto por el passado, y el conçilio seruira de instrumento para façilitar la venida de los Alemanes.

El quinto, que con la tornada de Trento se da taçitamente la superioridat a vuestra ma[t], porque quedará en su mano el conuocar conçilio siempre que quisiere, en caso que el conçilio no sea parte para transfferirse y concluir a su voluntad, y este exemplo daria grande auctoridat a los emperadores venideros sobre los papas y a los papas haria inferiores suyos.

A esto se respondio que por la misma razon se deuria bolber, porque teniendo v. ma[t] tantas fuerças y pretendiendo que la translacion fue sin causa y por passion de particulares, en contradicion, con escandalo de la christiandat, sin conseguir el fin ni feneçer el proposito para qué era conuocado[2], sin consentimiento de su san[t] ni de vuestra m[t] ni otro prinçipe, a lugar sospechoso, contra determinacion expressa del conçilio, vuestra ma[t] razonablemente tiene por conçilio el de Trento, en caso que tornasse, y no el de Bolonia, y por mas sano pareçer el de los que quedaron que no el de los que se fueron, de manera

1. Après *manos*, N. a intercalé à tort *y*.
2. *para convocar* (N.).

que, junctando el numero de perlados que se podria con la assistencia de vuestra ma[t], se proçederia adelante con grande justificacion, y los emperadores suççessores de vuestra ma[t] tomarian esto por exemplo, el que seria major inconuiniente que no el bolber el conçilio a Trento a instancia del emperador, presidiendo en él los legados y offiçiales apostolicos como presidieron.

El car[l] de Coria me auisó que me pondrian estos inconuinientes, y ansi él y yo consultamos la respuesta. Demas desto me serui de las razones que otras vezes se han tocado y vienen[1] en la carta de v. ma[t], y ansi mismo les acordé todos los inconuinientes que v. ma[t] scriue, que son los sustançiales, con affirmarles que esto no era brabear, sino dezir lo que se seguiria[2], como hastaqui lo hauia hecho.

Finalmente vinieron a dezir que el papa tornaria el conçilio a Trento, no obstante que hastaqui no lo huuiesse dicho[3], con condicion que se diesse manera como se hiziesse guardando la auctoridat de su san[t] y de los legados y del conçilio.

Que vuestra ma[t] assegurase al papa que sede vacante tocasse la election a los cardinales y no al concilio;

que vuestra ma[t] tractasse las cosas de la dieta tocantes a la rreligion[4], con auctorĭdad de la sede apostolica;

que se determinase tiempo para acabar el conçilio en Trento, porque no estuuiesse perpetuamente armado[5];

que se viesse si los protestantes dauan muestra de querer venir al conçilio o no;

que a su san[t] se le hazia difficultoso tomar sobre sus espaldas la reformacion, y queria que el conçilio mismo la hiziesse;

que los de Bolonia saliessen a otra parte como a Ferrara a hazer una session de la reformacion, y entonçes el conçilio bolberia a Trento por solos los dogmas.

Respondiles que vuestra ma[t] vendria en qualquiere honesto

1. *viendo* (N.), ce qui a entraîné M. Friedensburg a proposer la suppression de *y* devant *ansi mismo*.
2. *siguia ya* (N.).
3. *no la hoviese hecho* (N.).
4. Les mots *tocantes a la religion* sont, dans l'original, de la main de Mendoza et manquent dans N.
5. *aunado* (N.).

y conueniente medio, pero que ni taçita ni expressamente aprobaria la translacion de Bolonia, y que en esto no se perdiesse tiempo, y que algunos destos medios que pareçian endreçarse a aquel fin, como era el de Ferrara, no eran conuenientes.

Dixeronme que el papa se justificaria por su parte, que vuestra ma[t] hiziesse lo mismo, y que esta era una materia que hauia menester tiempo para tractarse y que la session instaua[1] de manera que no se podia concluir cosa buena.

Que se deuia hazer vna prorogacion, pues v. ma[t] se contentaua della, y en este tiempo se veria como proçedian las cosas de la dieta y la parte que vuestra ma[t] daua al legado del papa de las cosas que alli se tractassen tocantes a la sede apostolica, y que esta prorogaçion fuesse hasta tres de nouiembre y se hiziesse por aucto publico en el conçilio de Bolonia, cantando solamente vna missa y vn te Deum laudamus, y de particular en particular me pusieron vn aucto de session entero.

Yo, visto que el tiempo era brebe y no se podia tractar de medios en la tornada del conçilio a Trento y que ellos no querian tornar sin las condiciones arriba dichas, açepté solamente la prorogacion de la session, respondiendo que yo no dexaria de protestar quando la prorogacion se hiziesse con aucto de session o a tiempo determinado.

Trabajaron mucho de persuadirme que el tiempo determinado era lo que conuenia a vuestra ma[t] y que la prorogacion, hecha desta manera, no era aucto de session, alegandome muchas leyes. Todo no bastó y al cabo nos conçertamos en lo que va en esse memorial, el qual yo embié a Mons[r] de Granvela a los VII de setiembre, y es conforme a lo que vuestra ma[t] ordenó en la segunda carta; pero, porque no me tomassen entre puertas con alguna session, antes de poder protestar, saqué por condiçion que su san[t] me auisasse en caso que se houiesse de hazer session, pues la prorogacion quedaua sin termino, de manera que XV dias antes viniesse a mi notiçia, y no pude tomar desto otra seguridat sino esta junctamente con la ffe y palabra del papa y Frenés y los mismos legados, porque no quieren dar nada en scrito, y ansi el papa dixo a

1. *estava* (N.).

Frenés que me dixesse que, pues hauia de prometer y cumplir lo que prometiesse, queria quatro dias de tiempo para consultar con los legados en Bolonia, hauiendose ellos tambien de obligar. Yo me contenté y creo que sea venido ya el consensu de los legados.

Estos medios de prorrogation propusimos entre nosotros y yo saqué de mio estas conditiones, offreçiendome a hazer tan buen officio que v. ma[t] lo aceutaria, a lo menos que no lo contradiria[1].

Todo su fin ha seydo mostrar que tienen poco miedo a la reformacion; pero su manera de negoçiar es que lo que mas temen muestran de temer menos, y ansi soy de oppinion que, si el negoçio de la reformaçion se tractasse con ellos sabrosamente y de lo que en la dieta les tocasse se diesse cuenta a su legado, poca ocasion bastaria para hazer que tornassen a Trento sin hazer session fuera, o a lo menos vuestra ma[t] con major justificacion podria venir a conuocar y hazer conçilio general y remediar la causa de la religion y lo demas.

Despues me confessó Frenés claramente el miedo que tienen de la reformaçion, y quanto a la manera del tractar se me ha assomado que hauiendo en ella dos partes, lo general y lo de las provinçias, seria bueno sacar dos obispos de Bolonia y que vuestra ma[t] imbiasse otros dos de los de Trento a Roma, y lo mismo hiziessen Franceses de los suyos, y ansi electos por prouinçias, para que se resoluiesse lo particular, y en lo general v. ma[t] acordasse al papa lo que le pareçiesse conueniente; que a ellos les cumple passar esta reformaçion por session que la haga el conçilio para quitar las differençias que tienen con la yglesia de Francia.

Hablando en esto, les llegó vna carta de los legados de Bolonia en que scriuen pareçer medio conueniente, para quietar estas differençias entre su san[t] y vuestra ma[t] sobre la traslaçion del conçilio, que viniessen dos letrados por parte[2]

1. Au lieu de cette phrase, écrite en marge de la main de Mendoza, on lit dans N. : « *el cardenale* (sic) *Cresencio se a havido bien* [*en*] *todos estos negocios, especialmente despues que murio Ardinguel, que era el que lo embaraçava* », phrase qui se trouve aussi dans l'original, mais plus bas.

2. Après *parte*, N. intercale à tort *de V. Mag*[d].



de los de Bolonia a Roma y otros dos por parte de los de Trento y se disputasse si la traslaçion hauia seydo valida o no, y que el papa fuesse juez de la dicha traslaçion, y en este caso, quando se conçertassen[1], la differençia seria quitada, y, quando no se acordassen, pues la traslaçion era hecha con condiçion que volbiessen a Trento, pareçiendo a su san[t], aquella podria disponer lo que pareçiesse honesto y justo.

Tambien me dixo Frenés que podria ser que se hiziesse mejor el negocio con los Tudescos sin conçilio, por via de acordio, conçertando las differençias de la religion y aprobando por auctoridat del papa lo que se conçertase, como se hauia hecho por el passado, en tiempo de no sé qué papa, y que ellos tenian vn libro en que se contenia el conçierto que la sede apostolica havia hecho con la yglesia de Alemaña[2].

Considerado lo que vuestra ma[t] escriue en la primera y segunda carta, pareçe que el fin de vuestra ma[t] es, en la primera, que los de Bolonia no proçedan a ningun aucto conçiliar ni se haga esta session, y junctamente con esto que el concilio torne a Trento. En la segunda, que no podiendose conseguir por agora esto del papa, se haga la prorogacion de la session en la manera que vuestra ma[t] ordena; y porque en el tornar el conçilio a Trento pareçe que ya el papa conuiene con vuestra ma[t] y la diferençia está en los medios y estos sin tiempo no se pueden platicar, y la brebedat de la session insta, no hauiendo podido arrancar la tornada del conçilio a Trento absolutamente, que lo mejor y mas a proposito haya seydo hazer la prorogacion de la session, como vuestra ma[t] ordenó. En este tiempo vuestra ma[t] proueera lo que mas fuere seruido y conuiene al benefiçio publico.

El cardenal Crexençio se ha hauido bien en todos estos negoçios, speçialmente despues de muerto Ardinguelo, que era el que lo embaraçaua.

He auisado de todo a los doctores Vargas y Velasco como vera v. ma[t] por la copia de lo que les screui.

1. *concertase* (N.).
2. Après *Alemaña*, N. ajoute : « he avisado de todo a los dottores con correo proprio. » Ce membre de phrase figure plus bas dans l'original, sous une forme un peu différente.

El protesto vino bueno y lo que alla se añadio era sustançial. Quanto a lo que dize que los obispos que hizieron la translacion eran casi de vna nacion, v. mat sea çierto[1] que hauia entrellos quatro o çinco naciones diferentes sin la italiana y que no eran obispos de anillo.

Tambien puede ser çierto vuestra mat de que los legados anduuieron secretamente hablando y sobornando los obispos para que se hiziesse la traslaçion, como a los medicos, y que el papa daua dineros a muchos obispos de los que alli se hallauan, y agora los ha dado para que vayan al conçilio, y esto se puede prouar.

En el remedio de los rectores y curas y benefiçios curados? creo que vendran sin dubda a lo que pareçe. Con esto quedan respondidas las de vuestra mat de XXIII[2].

El papa me dixo que vendria en esto y en otras cosas specialmente de los rreynos de v. mat[3].

Yo me partire de aqui para Roma y luego para Sena, como tenga el recaudo de don Fernando y auiso que la guardia sea partida, y estare en Sena el tiempo que pareçiere conueniente para assentar lo de alli, y despues, segun la ocurrençia de los negoçios, dare vna buelta para Roma y con esta absençia tentaré como sufren Seneses la guardia y el assiento que se les dara en las cosas de aquella Reppublica, y se conoçeran los inconuinientes que en él houiere y, si fueren algunos, bolbere a remediarlos, porque tengo por oppinion que de vna vez no se puede acabar de curar aquella reppublica. Hare en todo lo mejor que pudiere y mas a seruicio de Dios y de vuestra mat[4]. Venida la respuesta y recaudo de los legados, é ydo a certifficarme del papa sobre la prorogaçion de la session y que sea de la manera que se contiene en el memorial, y su sant me ha dado su fee y palabra que se obseruará ansi, y Fernés lo mismo y que me auisará de manera que, XV dias antes que la session se houiere de hazer, venga a mi noticia, y ansi queda assentado entre nosotros.

1. *se acierto* (N.).
2. Cette phrase manque dans N.
3. Phrase ajoutée de la main de Mendoza et qui manque dans N.
4. Ici N. met la phrase : « con esto queda respondido a las de V. Magd. »

Yo dixe a su s[t] que, contentandose que el conçilio tornasse a Trento, vuestra ma[t] tractaria las cosas de la dieta y de la reformacion conforme a lo que v. ma[t] me scriue y aun con mas demostracion de buena voluntad.

Respondiome que él holgaua que el conçilio tornasse a Trento, con condicion que fuesse con libertad y reputacion del mismo concilio y de la sede apostolica y que vuestra ma[t] no deuia consentir que en esto la sede apostolica fuesse auergonçada, y con condicion que fuesse por las cosas de Alemaña y se viesse clara la neccessidat y el prouecho que haria despues de tornado, y que el conçilio no durasse luengamente, y con esto se remitio a lo que tractassen Frenés y Crexencio.

De aqui entró en dar a entender como tenia poca neccessidat de la offerta que v. ma[t] le hazia en lo de la reformacion, pero que lo tomaua en muy buena parte. Yo le torné a replicar lo que antes y quanto le tocaua, diziendole que mucho mas holgaria v. ma[t] de que el conçilio la hiziesse en Trento y que por descargo y seguridat de su san[t] se la offrecia.

Tambien entró en lo que desseaua ser amigo de v. ma[t] y complazerle en todo, y que ansi speraua de aqui adelante que la correspondencia seria qual conuiene al benefiçio publico y particular, y recontó todo lo que hauia hecho por v. ma[t], y como todo le hauia salido mal[1], sperando el contrario por razon del deudo y conjunction de los stados y dignidades. Yo le respondi lo que siempre suelo.

Los cardenales han platicado conmigo nuevos medios para que el conçilio torne a Trento. Todos presuponen que se ha de hazer session en Viçençia, Ferrara o Luca sobre la reformacion. El primer medio es que los de Bolonia determinen su salida a vno destos lugares donde se tracte la reformacion y alli vengan los perlados de Trento, que es el que ya se propuso otra vez. El segundo, que los perlados de Bolonia partan a vnos destos lugares sin hazer session ni otro aucto al partir[2], y los de Trento se juncten con ellos sin otra cerimonia y se comiençe a tractar y determine la reformacion.

1. *mas* (N.).
2. Les mots *al partir* sont de la main de Mendoza.

El terçero, que por cartas, como quien se desafia, se conçierten los vnos y los otros, sin hablar en la translacion, a[1] yr a uno destos lugares.

El quarto, como scriuo, que el papa se haga juez de la translacion, pero ay este inconuiniente que su san[t] en el juyzio hauia de offender por fuerça a los vnos.

Quel conçilio sea çierto[2], que los Tudescos vendran y se someteran a él y se ponga termino en el qual se haya de acabar. V. ma[t] puede considerar el inconuiniente que ay en todos estos partidos, porque yo les dixe resolutamente que V. ma[t] no vendria en que se hiziesse session en ningun lugar ni en otra cosa por donde pareçiesse aprobar la translacion. Aquella se aprouechará del benefficio del tiempo y mandará lo que fuere seruido, y porque haya mas tiempo el cardenal Frenés a acordado, venida esta respuesta, imbiar a Jeronimo de Corregio a v. ma[t], a supplicarle que en esto se muestre façil y señale las condiciones que le parecieren conuenientes a la honrra del concilio y del papa, de manera que tambien se puede v. ma[t] seruir deste tiempo.

Guarde N. S[r] y ensalçe la S. C. C. persona de v. m[t] con mas acreçentamiento de rreynos y estados. En Perosa, a X de setiembre 1547.

humil vassallo y criado de
vuestra ma[t]
Don Diego Hurtado
de Mendoça.

Fernés me dixo claramente que hauia mas de quinze cardenales que tenian reçelo que v. m[t] se queria hazer papa, y esto fue lo que Santa Cruz sembró en Trento, mas con fin de sacar la confirmaçion de v. m[t] que no porque pensassen que era tal su intinçion.

Quando v. m[t] fuere seruido, por cumplir con Fernés, mandará despachar este correo para que él pueda imbiar a Jeronimo de Correjo, como me ha dicho que lo quiere hazer, y dar

1. *y* (N.).
2. *se acierte de* (N.)



buenas palabras y tratar bien al legado para que scriua aca que se comiença a hazer algo con él[1].

V

(Au dos :) A la Sac[a], Ces[a], Cath[a] Mag[d] el Emperador y Rey nuestro señor.

S. C. C. M[t]

A XVIII screui a V. m[t] assi sobre las cosas del conçilio como sobre las prouisiones que el papa hazia despues de la muerte de Pero Luys. Yo he ordenado a Montesa que hable a su S[d] como V. M[t] vera por la copia que va con esta. Tambien hablé al car[al] Fernés en la mesma substançia. A lo de la gente me responde que el papa hazia solos mill infantes para guardia de las puertas de Roma y para assegurar los mercaderes del pueblo que no se huyessen, y porque no les aconteçiesse lo que al card[l] Coluna en tiempo de papa Clemente, y que estos serian ochoçientos en numero y estarian en San Juan, y que nadie deuia tener por mal que otro hiziesse soldados en su casa para seguridad de su persona hauiendole[2] tocado en la sangre y que el papa le hauia dicho que, pues se hauia perdido Plasençia, no se perdiesse Roma. Los soldados son Corços y suelen ser desordenados y la tierra se hinche de foraxidos. Con consentimiento de Fernés y del papa yo he dado orden de hazer çiento para guardia de mi persona en casa y para lo que demas se offreçiere que siruan, y en todo me gouernaré hasta ver rrespuesta de vuestra ma[t], de manera que no den ninguna ocasion ni sombra a su s[d]. V. M[t] mandará lo que fuere seruido.

El mandamiento de los correos se ha limitado, eçeptuando[3] los que yo despacharé por seruicio de V. M[t]; de todo he dado auiso al virrey de Napoles, duque de Florencia y Don Fernando.

1. Après ce post-scriptum suit dans N., sous le titre de « Los medios » le mémorial annoncé plus haut.
2. *viendole* (N.).
3. *aceptando* (N.).

Lo que[1] *puedo sacar por las palabras de Fernés del animo del papa es que don Fernando tuuo parte en el tractado, pero no lo dizen.* Quanto a lo que toca a V. M^t, el papa dizque ha affirmado que está saneado, pero que, haziendo la restituçion de Plasençia, mostrará si tiene razon de sanearse o no, y *en caso que no se la restituya, ya se dize que hara lo que pudiere y se juntará con el diablo. No ha querido embiar a Francia ny a Venecianos porque V. M^d no piense que comiença a tractar nueua liga; de Venecianos no se fia. V. M^d esté seguro, como ya yo screui en otra mia, que mientras duraren en Veneçia los que agora gouiernan, y V. M^d no les diere occasion muy euidente, aunque las cosas no estuuiessen en tan prospero estado, no se mudarán de como agora estan. A Francia me dizen que ha despachado el papa secretamente.*

A Octauio se embiaron XV mil escudos de aqui, ocho el papa, y siete Fernes. Despues me dixo Fernés que se le hauian embiado XXVII y en otra partida çinquenta mil. *Estos ha de pagar el duque de Ferrara y sé yo que les pone embaraços de manera que no los hauran.*

Pero Luys tenia consigo LXXX mil escudos en dinero y XV mil en plata. A don Fernando he scrito por quento de la plata por parte de Madama, que de los dineros no ay que hazer quenta. El Card^l Fernés ha embiado a rogar al de Trento que vaya a vuestra Mag^t y el papa le scriue vn breue, y, no obstante el tiro que le hizieron Pero Luys y Octauio, es tan honrrado y tan buen amigo que açeptará la comission.

Aqui ha salido vna voz que el papa esta determinado de hazer a Octauio vicario perpetuo de Perosa y el Car^l de Trani dize hauer visto la minuta de la bulla, los nombres en blanco. Yo sé que el papa habló en poner alli a Oracio y aun en Ancona, y tambien me han dicho que lleuó consigo a Perosa CL mil escudos y plata y joyas. Es verdad que lleuó mas carruaje que suele y con mas guarda. Este dinero pensaua dexar en el castillo de Perosa. En el tiempo que yo estuue alli hize ver la çibdad y el castillo, y a la uerdad el castillo es ruyn y la çibdad como agora está poco fuerte.

1. A partir d'ici, la lettre ne figure plus dans N. L'éditeur se borne à dire que cette partie correspond à Döllinger, p. 119 et 121.

El dinero que el papa tiene son cerca de DC mil ducados en todo y tiene la mejor parte en el castillo en moneda y mucha plata quebrada y muy poco oro, de manera que, por ser la plata y la moneda todo cascaras, yo creo que no llega a esta quantidad. Esto es verdad. Tambien me dizen que el dia que huuiesse guerra, no podria sacar un marauedi de su estado. Está el papa y todos ellos muy atemorizados de las palabras que V. Md ha dicho muchas vezes contra ellos y piensan que este es el dia de la execuçion. Quanto a los negoçios, dessean, a lo que muestran, que la restitucion no se mezcle con los negoçios del conçilio, pero yo creo que holgarian que se mouiesse esta platica, porque entonces tendrian mas sperança de hauer la çibdad con hazer lo que V. Md les mandasse en los negocios publicos; y conosciendo que su manera de negociar es proponer al contrario de lo que quieren, por sentir si era verdad esto, yo respondi a Fernés que en esta parte yo haria todo buen officio y que podria ser que V. Md viniesse en ello, specialmente teniendo como tenia tanta razon en lo del conçilio y otros torçedores de mas importancia con que negociar. Senti que le hauia pesado mucho y a mi paresçer su desseo es mezclar lo vno con lo otro.

Guarde nuestro sor y ensalçe la saca, cesa, catha persona de V. mt con mayor acreçentamiento de rreynos y señorios. En Roma a XX de setiembre M. D. XLVII

humil vassallo y criado
de Vra Mt
Don Diego Hurtado
de Mendoça.

APPENDICE

En parcourant, aux Affaires étrangères, le volume 219 des *Mémoires et documents*, *Espagne*, j'y ai trouvé au fol. 87 une lettre originale de D. Diego de Mendoza à Charles-Quint, datée de Venise, 28 août 1540. Cette lettre, qui a atteint le destinataire, comme le prouvent des traces de cachet sur le côté de l'adresse et sa présence aux archives, était

cependant destinée à être recopiée, à cause d'un passage que l'ambassadeur jugeait nécessaire de chiffrer; mais, en dernier lieu, il se ravisa et la lettre fut envoyée telle quelle. Il suffit, pour le contenu de cette dépêche, de renvoyer à l'excellente publication de M. Alexandre Tausserat-Radel, *Correspondance politique de Guillaume Pellicier, ambassadeur de France à Venise, 1540-1542*, Paris, 1899, 2 vol. 8°: je lui ai emprunté les identifications de lieux et de personnes qu'on trouvera en notes. Quoique cette lettre n'ait rien qui la rattache aux précédentes, j'ai néanmoins décidé de la publier, à cause surtout des passages autographes qu'elle contient.

A. M.-F.

(Au dos :) A la s. c. c. M^t El emperador nuestro señor.

S. C. C. M^t,

A XXI del presente fue la postrera que escriui a vuestra mag^t auisandole de lo que a la sazon ocurria; despues a los XXV llegó aqui el correo [1] que esta Señoria despachó a su embaxador en Constantinopla con la rresoluçion para que assentásse la paz con el Turco. Partio de alla el primero deste y, de lo que ha traydo, lo que hasta aora se puede entender por letras de particulares es que, como llegó con la resoluçion desta Señoria de dar los lugares y los dineros, los baxaes respondieron que ellos harian passar la capitulaçion dentro de dos dias, *con gran descontentamiento del embaxador de Françia* [2], y que despues, dende a pocos dias, le rrespondieron que, si queria passar la capitulaçion como ellos la darian, la paz era hecha, y le mostraron vna que dezia que esta Señoria les diesse las tierras y los ccc^m ducados y el vso de los puertos para sus armadas, y no pudiesse armar de XXV o XXX galeras ni passar con ellas de Corfu, y le entregassen a Parga [3] y Butranto [4] en la marina de la Çimarra y quedassen con él Nadin [5] y Vrana [6], y de las dos yslas del arçipielago, Tyni y Nicoli [7], que le diessen a Nicoli y

1. Ce courrier se nommait Gianettino Pomaro.
2. Ces mots sont soulignés dans l'original et en marge Mendoza a écrit : *cifra*.
3. Parga, ville forte de l'Albanie, en face de Corfou.
4. Butrinto, ville d'Albanie, en face de Corfou.
5. Nadin, forteresse à dix milles de Zara.
6. Laurana, autre forteresse du comté de Zara.
7. Les îles de Ténos et de Mycone.



quedassen con Tini, y que se desuniessen de vuestra mag^t quanto a la ayuda que deuen dar en la deffension del estado de Milan, y que quede con él la ropa de mercantes y los prisioneros que ay en sus tierras, y que si algun mercante muriere, passados dos años que entrare a contratar en tierras del Turco, la rropa quede en su poder. Por esto les remite diez por çiento de los daçios que pagauan en la Suria.

Lo que me han auisado que en la verdad contiene la capitulaçion es que le den a Parga y Botranto y los lugares del arçipielago, que queda con la rropa de mercantes que está retenida y erede los que murieren en su tierra.

Y porque en la capitulaçion vieja dezia que en caso que dos armadas del Turco y esta Señoria se encontrassen, que la menor[1] saludasse y diesse refrescamientos y muniçiones, siendo menester, a la mayor, quiere que de aqui adelante, aunque su armada sea menor que la de la Señoria, la salude y socorra[2], y que ayuden a todos sus vasallos armados y a sus armadas con refrescamientos y vituallas y otras cosas, y los acojan en los puertos cerrados.

Dizenme que no se habló en lo del estado de Milan y en que no acojan las armadas de vuestra mag^t en sus puertos. Yo no estoy fuera de sospecha, porque veo la diligençia con que passó por aqui mos de Baus[3], y la congoxa que estos señores muestran no puede dexar de ser con causa, aunque en otras letras de particulares que conforman con este vltimo aviso de la Señoria, dize que, quando el embaxador de Françia entendio que no podia acabar cosa en el punto del estado de Milan, obtuuo que la paz con esta Señoria no se assentasse por todo setiembre, y para dar fastidio a estos señores bastan las condiçiones sobredichas solamente.

Este correo viene despachado solamente por los baxaes, porque el embaxador, viendo que la capitulaçion era mudada, respondio que despachassen ellos, que pues él no tenia

1. De première main : *mayor*, corrigé par Mendoza en *menor*.
2. De première main : *sea saludada y socorrida destas cosas por ella*, corrigé par Mendoza en *la salude y socorra*.
3. Jean-Joachim de Passano, seigneur de Vaux, conseiller et maître d'hôtel du roi, résident de France à Venise.

comision para açeutar[1] aquellas condiçiones, tanpoco queria despachar con ellas.

Ay muchos de opinion que antes se deue tomar la guerra que açeutarlas. Vuestra mag^t vera lo que mas sea seruido y aqui con la ocasion daremos otra buelta a la negoçiaçion, si pudiere ser, aunque pienso que no dexará de acordarse el Turco con ellos, porque sobornarán los baxaes mas en grueso por huyr las condiçiones.

La nueua del Sofi se confirma y mas que vn çierto Caçin baxa[2] se hauia rebelado con VII sanjacos. Esta ultima deste baxa no se tiene por muy çierta.

Tanbien soi auisado por cierto que en la capitulaçion se pide a esta Señoria que no den fauor ni ayuda a ninguno de los enemigos del Turco, contra él ni armada suya, y si algun navio de Venetianos llegare a lugar o puerto suyo, antes de dar fondo sea obligado enbiar el batel con jente a tomar liçençia para surgir. Guarde nuestro señor y ensalçe la s. c.^a persona de v. m^t con mayor acreçentamiento de rreynos y señorios. En Venecia a XXVIII de agosto 1540,

humil vassallo y criado
de v. m^t,
Don Diego Hurtado
de Mendoça[3].

Au dos, au-dessus de l'adresse, d'une main autre que celle du secrétaire :

En este punto tiene esta Señoria hauiso de hun sobrecomito de sus galeras de Croffu que Juanetin Doria trabesó con sus galeras a la Velona y arruynó el Burgo della y quemó las galeras o fustas y nabios que estauan alli.

1. Dans un passage autographe de la lettre IV (voy. ci-dessus), on trouve cette forme *aceutar*, pour *aceptar*, qui figure ici deux fois. Il faut croire que Mendoza prononçait ainsi.

2. Kasim-Pacha, gouverneur de Morée.

3. La fin de la lettre, à partir des mots *Tanbien soi auisado*, est de la main de Mendoza.

EL USO DE LAS COMBINACIONES MÉTRICAS

EN LAS COMEDIAS

DE TIRSO DE MOLINA

Este artículo es la continuación de otro *(The Use of Verse-forms (strophes) by Tirso de Molina)* publicado en el *Bulletin hispanique*, tomo VII, 1905, pp. 387-408. Entonces examiné la métrica de las comedias de Tirso que se han impreso en nuestra época é hice deducciones acerca del empleo que hizo Tirso de los varios metros que formaban el repertorio técnico de todo autor dramático en el siglo de oro. La deducción de más peso fué la de que Tirso manifestó una predilección bien marcada por la *redondilla*, diferenciándose en esto y en el relativo desuso del *romance* de algunos otros autores, contemporáneos suyos. Traté de aplicar tales criterios á varias comedias de autor incierto, tales como *El Burlador de Sevilla*, *El Condenado por desconfiado*, *La Firmeza en la hermosura*, y *El Rey don Pedro en Madrid*.

Desde aquella fecha ha publicado el señor Cotarelo y Mori dos gruesos tomos de comedias tirsianas [1], de las cuales, hasta entonces, algunas habían permanecido inéditas y otras, que eran las más, inaccesibles á causa de su rareza. En las cuarenta y cinco comedias contenidas en su colección hay mucha materia nueva para el estudio del metro, y ahora es posible formar opiniones más sólidamente fundadas. Circunstancias ajenas á mi voluntad me habían impedido hasta hoy el acometer esta tarea.

No he de repetir aquí lo que anteriormente dije sobre las diversas clases de metros empleados en las comedias del siglo

1. *Comedias de Tirso de Molina, colección ordenada é ilustrada por* D. Emilio Cotarelo y Mori. Madrid, 1906-1907. *Nueva Biblioteca de autores españoles.*

de oro; remito á mi primer artículo á los lectores que quieran saber qué es *redondilla,* qué *quintilla,* qué *silva,* etc. Sólo advertiré que llamo aquí *silva de consonantes* aquella en que los versos riman siempre en pares, es decir la forma aAbBcC, etc.[1], y que reservo el nombre de *canción* para las poesías *cantadas*, y llamo *estrofas líricas*, en vez de *canción*, las que siguen una combinación particular adoptada por el poeta en los primeros versos.

I. Análisis métrico de las comedias de Tirso coleccionadas por el señor Cotarelo.

Paso ahora á hacer el análisis de las comedias que antes eran inaccesibles; y en primer lugar presento la tabla de las que indudablemente son de Tirso. En tal categoría no se incluyen más que las impresas en la colección particular de Tirso (excepto la *Segunda parte*)[2] y las que se encuentran en *Los Cigarrales de Toledo* ó en manuscritos holágrafos.

Cuadro 1.

TÍTULO	RED.	QUINT.	DÉC.	ROM.	SILVA	SUELTOS	OCT. RIMA	SONETO	VARIOS
Las Amazonas en las Indias (3253).	1004 (31 %)		150	1662 (51 %)	293		144		
Antona García (3085).........	1740 (56 %)		150	1064 (34 %)	c 48	6	56		Canciones, I, 2 ; I, 4 ; I, 6.
El Aquiles (2940).	1152 (39 %)	80	662[3]	792 (27 %)					I, 1, estrofas líricas, 143. abCabCcdeedfF, de 7 y 11. I, 3, estrofas líricas, 75. De 8 y 4 sílabas, rima irregular. Pareados asonantados de 11 sílabas, 10.
El Árbol del mejor fruto (3216)....	1704 (53 %)	100	522[4]	618 (19 %)	c 99		40	70	III, 1, estrofas líricas, 63. ABCbACcdD, ó a de 7 y 11.

1. Se indica por la letra « c ».
2. Véase mi artículo anterior, p. 406.
3. Una décima larga en el primer acto, esc. 13. Véase la pág. 197.
4. Una décima corta en el primer acto, esc. 12; dos décimas largas, III, 11.

TÍTULO	RED.	QUINT.	DÉC.	ROM.	SILVA	SUELTOS	OCT. RIMA	SONETO	VARIOS
Como han de ser los amigos (2976)	1208 (41°/o)	255	252[1]	816 (27°/o)		163	160	14	Dos cartas en prosa. II, 7, tercetos, 54. III, 1, estrofas líricas, 52. abCabCcdeeDfF, de 7 y 11. ¶ III, 10, pareados asonantados de 11, 2.
La Dama del olivar (3303).........	2040 (62°/o)	275	110	738 (22°/o)			96		II, 11, pareados asonantados de 11, 2. II, 17, lira, 42. aBaBcC, de 7 y 11.
Doña Beatriz de Silva (3156)....	984 (31°/o)	515	310	1000 (31°/o)			232	28	Dos cartas en prosa. III, 2, tercetos, 87.
La Elección por la virtud (3091)...	1296 (42°/o)	425	110	704 (23°/o)	115[2]	275	72	42	Una carta en prosa. Canciones, I, 13; III, 7.
Escarmientos para el cuerdo (3081).	1240 (40°/o)	275	560[3]	746 (24°/o)	c 170		88		II, 13, pareados asonantados de 11, 2.
La fingida Arcadia (2916).........	1320 (45°/o)	100	270	1072 (37°/o)			72	28	Canciones, I, 2; III, 2. III, 2, once versos de rima irregular, de 8 sílabas con pie quebrado.
Los Lagos de San Vicente (3101)..	1320 (42°/o)	135	252[4]	740 (24°/o)	c 286		104		I, 3, asonantados de 7 sílabas, 228. II, 8, estrofa lírica, 14. ABBAaCCdDEeFFE, de 8 y 4. Canciones, III, 7; III, 10.
La Lealtad contra la envidia (4179)	2176 (52°/o)		650	950 (23°/o)	285 c 22				Una carta en prosa. II, 10, estrofas líricas, 96. abCabCDD, de 7 y 11. ó d
El mayor desengaño (3164)....	664 (21°/o)	160	210	1908 (60°/o)	86 c 96		40		III, 6, prosa latina.
La mejor espigadera (3732)....	1352 (36°/o)	1000	320	660 (18°/o)					Canciones, I, 8; III, 8; III, 10; III, 19. I, 8, estrofas líricas, 99. abCcbAaddEE, de 7 y 11. ó A II, 9, lira, 60. AbAbCC, de 7 y 11. ó B III, 10, asonantados de 7 sílabas, 180.

1. Una décima larga en II, 9.
2. Todas las silvas de este drama tienen una forma especial, axa, byb, czc, etc. (II, 6, 7 y 15). Véase la pág. 199.
3. Las décimas de I, 6 tienen pie quebrado en los versos 6 y 9. Las de III, 1 tienen pie quebrado en los versos 5, 7 y 9.
4. Una décima larga en II, 4.

TÍTULO	RED.	QUINT.	DÉC.	ROM.	SILVA	SUELTOS	OCT. RIMA	SONETO	VARIOS
La Mujer que manda en casa (3097).	1280 (41°/o)		322[1]	808 (26°/o)	c 206		80	14	I, 1, estrofas líricas, 63. De las 5 estrofas, las tres últimas tienen la forma abCabCddeEDfF, de 7 y 11. A las dos primeras falta la última *d*. II, 6, estrofas líricas, 54. ABBAACcDDEeFfF GHHG, de 8 y 4. III, 1, estrofas líricas, 72. De las 6 estrofas las tres últimas tienen la forma ABbAaCcdDeFFE, de 8 y 4. A las tres primeras les faltan dos versos, *Cc*. III, 9, estrofas líricas, 70. ABBAAcCdDEEfFE, de 8 y 4. III, 13, tercetos, 108. Canción, II, 4. Un decreto en prosa.
La Peña de Francia (3037)......	1676 (55°/o)	505	130	390 (13°/o)		68	168	56	I, 14, tercetos, 57. III, 1, canción. III, 12, lira, 36. aBaBcC, de 7 y 11.
Quien no cae, no se levanta (3152)	1160 (37°/o)	325	652[2]	636 (20°/o)			160	56	Dos cartas en prosa. II, 1 y 2, tercetos, 159. II, 16, asonantados de 11 sílabas, 4.
Las Quinas de Portugal (2336)....	1196 (51°/o)		90	834 (35°/o)			168		I, 9, lira, 48. ababcc y abbacc; el último verso de la estrofa tiene siempre 11 sílabas, los otros fluctúan entre 7 y 11. III, 2, citas de la Biblia en prosa latina. Una carta en prosa.
La República al revés (3167)....	1316 (41°/o)	585	100	472 (15°/o)		234[3]	224	28	II, 15, 16 y 18, tercetos, 150. III, 1, 2 y 3, estrofas líricas, 58. Las dos primeras riman así: AbCaBCcDdEefFgG, 7 y 11. Las dos últimas tienen un verso menos, y varían algún tanto.

1. Una décima larga en II, 7.
2. Una décima larga en III, 7.
3. En los sueltos de I, 7 se advierte la consonancia interna; véase la pág. 200.

TÍTULO	RED.	QUINT.	DÉC.	ROM.	SILVA	SUETLOS	RIMA OCT.	SONETO	VARIOS
La Santa Juana, primera parte (3707).........	1548 (42°/o)	145	220	768 (21°/o)	22[1]	442[2]	88	42	Canciones, I, 1; I, 3; I, 13; I, 14; II, 16. I, 4, 5 y 6, lira, 120. aBaBcC, 7 y 11. I, 16, asonantados de 7 sílabas, 222.
La Santa Juana, segunda parte (2732)........	904 (33°/o)	205	390	756 (24°/o)		30	152		Canciones, I, 5; I, 18; I, 20. I, 1, tercetos, 189. III, 10 y 11, lira, 42. AbABCC, 7 y 11. Dos cartas en prosa. Pareados asonantados de 11 sílabas, 8.
La Santa Juana, tercera parte (3020)........	1036 (34°/o)	1140	230	406 (13°/o)			120		III, 6 y 7, estrofas líricas, 88. aAbBcCdDCEE, 7 y 11.
Santo y sastre (2742).........	1784 (61°/o)	290	132[3]	536 (19°/o)					
Tanto es lo de más como lo de menos (3248).....	1580 (49°/o)	75	380	982 (30°/o)	c 82		40	42	Canciones, I, 10; I, 12; II, 2; II, 12. (Las dos últimas son seguidillas.)
Todo es dar en una cosa (3688).....	1864 (55°/o)	270	140	1076 (29°/o)	c 138				I, 8, tercetos, 110. II, 2, estrofas líricas, 26. ABBAACCDdEFFE, 8 y 4. II, 3, estrofas líricas, 60. ABCABCCdDEED, 8 y 4. Canción, III, 13.
La Vida de Herodes (3764).....	1370 (36°/o)	415	510	744 (19°/o)			120	14	II, 1, tercetos, 106. II, 1, asonantados de 7 sílabas, 410. II, 2, estrofas líricas, 75. Las cuatro primeras se ajustan á la forma AbcAbCcdeeDfF, ó E 7 y 11. La quinta tiene sólo 11 versos, y la sexta, 12, cambiando algo el sistema de consonantes.

1. Esta silva (II, 8) está en la forma xaa, ybb, zcc, etc., y carece de versos heptasílabos.
2. Los primeros 106 versos sueltos de II, 9 ofrecen la misma consonancia interna que los de *La república al revés*, I, 7.
3. Una décima larga, I, 7.

No quisiera repetir mucho de lo que dije hace ocho años. Los asertos de entonces quedan corroborados mediante el análisis de las veinte y seis comedias adicionales. En una comedia dada de Tirso casi siempre puede uno estar seguro de encontrar : 1° un *armazón* de redondillas y romances, compuesto por lo común de 600 á 900 versos de romance, y de 1,000 á 1,800 versos de redondilla; 2° un *adorno* de otras formas, el cual puede ser casi nulo (*Desde Toledo á Madrid, La Huerta de Juan Fernández, Santo y sastre*) ó muy complejo y variado (*La villana de la Sagra, Primera y segunda partes de la Santa Juana*). El metro que más varía de número es el de quintillas, que baja hasta cero (*Amazonas en las Indias, Amor y celos, Antona García, La Lealtad contra la envidia, La mujer que manda en casa, Las Quinas de Portugal*), ó sube hasta más de mil (*Averígüelo Vargas*, 1,100; *El celoso prudente*, 1,230; *La mejor espigadera*, 1,000; *Tercera parte de la Santa Juana* 1,140). Según á mí me parece, el empleo de un crecido número de quintillas, naturalmente con perjuicio del romance y de la redondilla, indica esmero especial de parte del autor.

Cada comedia de Tirso consta, por lo regular, de cerca de 3,000 versos. La más corta es *Las Quinas de Portugal,* que consta de 2,336 versos; y *La lealtad contra la envidia* es la única que pasa de cuatro mil (4,179). Como dije antes, yo creo que Tirso es más prolijo que Lope, Calderón y Alarcón, aunque no tengo por ahora datos seguros para probarlo.

En cuanto al modo de distinguir por signos exteriores la obra de Tirso de la de otros autores, creo que los nuevos análisis amplían hasta cierto punto lo que apunté en mi primer artículo. Escribí entonces (p. 398) : « La redondilla es el vehículo predilecto del pensamiento de Tirso. Predomina sobre cualquier otro metro, con muy pocas excepciones... Todo el que lea muchos dramas suyos, fijándose bien en el metro, no dejará de notar que la redondilla es su metro favorito. » Algunas veces hay más romances que redondillas (*Las amazonas en las Indias, El celoso prudente, La celosa de sí misma, Doña Beatriz de Silva, Mari-Hernández, El mayor desengaño*), pero, con una excepción que luego notaré, la discrepancia es

pequeña. Hoy puede decirse, como antes (p. 394), que « la redondilla es [en Tirso] el verso predominante, el espinazo, por decirlo así, de la estructura dramática;... el que emplea con más cariño, y con pasmosa habilidad ».

También formulé esta regla provisional : « Una comedia que contuviere menos de 500 versos de redondilla debe suponerse escrita de otra mano que la de Tirso » (p. 398). Tal regla es susceptible de excepciones, como toda formulación puramente arbitraria, y sin embargo ninguna comedia de la nueva lista la contraviene. No puede ser mera casualidad que el frío análisis de otras 26 comedias venga á prestar tan fuerte apoyo á la deducción hecha respecto de las primeras 29[1].

El número de versos de redondilla en las comedias auténticas de Tirso varia de 2,300 (*Vergonzoso en palacio*) á 664 (*El mayor desengaño*); la última cifra es enteramente excepcional, siendo así que sólo hay tres piezas más donde se hallen menos de 1,000 (*Doña Beatriz de Silva*, 984; *El celoso prudente*, 972; *La Santa Juana*[2], 904). Los versos de romance varían desde 298 (*La villana de la Sagra*; cf. también *La peña de Francia*, 390; *La Santa Juana*[3], 406) hasta las cifras muy excepcionales de 1,908 (*El mayor desengaño*) y 1,978 (*La celosa de sí misma*). Pero el número ordinario es de 600 á 900 versos. Examine el lector los cuadros, y quedará sorprendido de ver cuantas cifras en la columna ROM. empiezan por un seis, un siete ó un ocho.

Sin embargo, hay uno solo de todos los dramas auténticos de Tirso que ofrece la particularidad notable de tener *mucho más* versos de romance que de redondilla : es *El mayor desengaño*. Es la única comedia de nuestro autor en la que aquellos exceden por más de mil versos á éstos. Dicen los ingleses que una excepción prueba la regla; yo confieso que á pesar de ésta tienen para mí aspecto dudoso todas las comedias atribuidas á Tirso (y hay muchas) que ofrecen mucha superabundancia de versos de romance.

1 Omitimos por ahora *Amar por señas*, *Desde Toledo á Madrid* y *Esto sí que es negociar*, aunque incluidas como de Tirso en la lista anterior, y universalmente atribuidas á él.



Este criterio se halla apoyado si se adopta el sistema del tanto por ciento, en vez de considerar el número absoluto de versos. La proporción de redondillas varía desde 77 p. c. *(La villana de la Sagra)* hasta 21 p. c. *(El mayor desengaño)*. Por lo común anda entre el 30 p. c. y el 60 p. c. Hay dos comedias no más con menos de 30 p. c. de versos de redondilla *(Él mayor desengaño*, ya citado, y *El celoso prudente*, 25 p. c.), como hay solas dos con más de 60 p. c. (*La villana de la Sagra* y *La dama del Olivar*, 62 p. c.).

Por el contrario, la proporción de versos de romance baja hasta 10 p. c. *(La villana de la Sagra)*, á 12 p. c. *(El pretendiente al revés)*, ó á 13 p. c. *(La peña de Francia* y *Tercera parte de la Santa Juana)*. Se eleva á 60 p. c. en *El mayor desengaño*, y á 54 p. c. en *La celosa de sí misma;* pero ordinariamente se halla incluida entre los límites de 15 y 35 por ciento. Se pudiera formular pues una regla de esta manera : « Ninguna comedia de Tirso contiene menos del 20 por ciento de versos de redondilla, ni más del 60 por ciento de versos de romance; toda comedia en que dichos metros salieren fuera de estos límites debe suponerse de otro autor. » Las comedias que caen bajo el peso de esta regla son : *Los balcones de Madrid*, *El condenado por desconfiado*, *Habladme en entrando*, *El honroso atrevimiento*, *La joya de las montañas* y *La romera de Santiago*, todas de autenticidad más que dudosa.

Otro criterio propuso el señor Cotarelo y Mori (*Tirso de Molina, Investigaciones bio-bibliográficas*, Madrid, 1893, pp. 107-108) para determinar en qué comedias haya intervenido otra mano que la del Mercenario. Es el de la presencia de las endechas, ó sean asonantados de seis sílabas. Cotarelo se refiere al « hecho significativo de que Tirso no usase esta clase de metro en las obras que indudablemente le pertenecen, mientras que, por el contrario, lo hallamos en *Siempre ayuda la verdad*, *Quien habló pagó*, *Los amantes de Teruel*, todas en este mismo tomo » (la *Segunda parte*) « y en *El rey don Pedro en Madrid*, y *En Madrid y en una casa*, en la primera de las cuales, como ya veremos, ingirió otro autor versos y escenas suyas, y la segunda, que acaso no es de Téllez » (p. 108). En la misma

categoría debemos poner también *Habladme en entrando*, que es de procedencia incierta, y que contiene una escena (II, 13) escrita en las consabidas endechas. Es verdad que Tirso las emplea varias veces para cancioncitas, por ejemplo en *Antona García* (I, 2), en *La Santa Juana*, parte I (I, 1 y 14; III, 16), *La Santa Juana*, parte II (I, 5), *La elección por la virtud* (III, 7) y *La venganza de Tamar* (III, 9). Pero las canciones de Tirso exhiben casi todos los metros conocidos en el arte métrica, y yo no creo que este hecho perjudique al argumento de Cotarelo.

Tenemos, pues, dos criterios de peso y puramente externos para determinar qué obras fueron escritas por Tirso.

II. Examen de las comedias dudosas.

Debemos ahora examinar la métrica de las comedias de dudosa atribución. He aquí una tabla de éstas, sin contar las contenidas en la *Segunda parte*, las cuales reservo par una sección especial.

Cuadro 8. Comedias dudosas.

TÍTULO	RED.	QUINT.	DÉC.	ROM.	SILVA	SUELTOS	OCT. RIMA	SONETO	VARIOS
Los Balcones de Madrid (2665)..	640 (24°/o)		160	1630 (61°/o)	81 c 154				En esta comedia el romance cambia de asonante 13 veces, caso sin igual en Tirso, según creo.
Bellaco sois Gómez (3125).........	1152 (37°/o)		151[1]	1822 (58°/o)					
El Caballero de gracia (3251) ..	1856 (57°/o)	345	170	528 (16°/o)		128	224		
El Cobarde más valiente (2207) ...	1396 (63°/o)	155	230	418 (19°/o)			8		
La Condesa bandolera y Ninfa del Cielo (2748)....	1404 (51°/o)	275		778 (24°/o)		213		28	Canción, I, 2. III, 1, lira, 42. aBaBcC, 7 y 11. Una carta en prosa.

1. Una décima de once versos, II, 6.

TÍTULO	RED.	QUINT.	DÉC.	ROM.	SILVA	SUELTOS	OCT. RIMA	SONETO	VARIOS
En Madrid y en una casa (3078)....	1260 (41 °/o)	60	380	892 (29 °/o)	230 c 72				I, 4, asonantados de 6 sílabas, 148. I, 5, estrofas líricas, 36. abcabccddeed, todos de 8.
(Tercer acto de *Lo que hace un manto en Madrid*)..	552		250	368					Canción.
Habladme en entrando (2507) ..	492 (19 °/o)	25[1]	80[2]	1676 (66 °/o)	c 80				Canciones, I, 1; I, 11; I, 13. II, 10, pareados asonantados de 7 y 11, 4. II, 13, asonantados de 6 sílabas, 110. III, 16, estrofas líricas, 28 (de 7 y 11); una de 16 versos, y otra de 12. Una carta en prosa.
El honroso atrevimiento (2486) ..	468 (19 °/o)	655	325[3]	606 (24 °/o)			432		Una carta en prosa.
La Joya de las montañas (2940)	648 (22 °/o)	260	10	1906 (65 °/o)			80	42	
Quien da luego da dos veces (2858).	1564 (55 °/o)	410	100	784 (28 °/o)					
La Romera de Santiago (3110)....	864 28 °/o	100	160	1974 (63 °/o)					Canción, II, 3.

Amar por señas, publicada en la *Parte XXVII de comedias varias*, Madrid, 1667, á nombre de Tirso, y seguramente escrita por él. Puede verse el análisis en mi primer artículo, p. 391.

Los Balcones de Madrid es una comedia mediana de capa y espada, ó mejor dicho, de tramoya. La estampó Hartzenbusch en el tomo V de la *Biblioteca de autores españoles*, valiéndose de un texto viciadisimo tomado del *Teatro antiguo español*, de Grimaud de Velaunde, Madrid, 1837. Asegura Cotarelo que existen tres manuscritos antiguos con la ayuda de los cuales podría reconstituirse una buena edición, pero no nos dice si el nombre de Tirso aparece ó no en dichos manuscritos. « La

1. Las quintillas de III, 7 tienen pie quebrado en el verso 3.
2. Las décimas de II, 5 y 6 tienen pie quebrado en los versos 5 y 8.
3. Texto confuso y viciado en II, 7 y 8.

comedia es indudablemente de Tirso, y fué escrita hacia 1624[1], » pero la retocó otra mano por los años de 1632[2]. Hartzenbusch tenía menos certidumbre sobre el particular : « Confieso, para principiar, que el primer acto no me parece obra de Téllez; los dos últimos indudablemente son suyos, y sin duda están recompuestos ó descompuestos por otro[3]. »

El sistema métrico es constante en toda la comedia, y no es el que generalmente usaba Tirso. Tal preponderancia del metro romance, ya se dijo, no se encuentra siquiera en *El mayor desengaño*. El mal estado del texto hace poco segura la crítica, pero notaré que las *silvas de consonantes* muestran muchas irregularidades en cuanto á la medida de los versos, ofreciendo endecasílabos en lugar de heptasílabos, y vice versa.

BELLACO SOIS, GÓMEZ, manuscrito de la Biblioteca Nacional, sin nombre de autor; las licencias son de 1643. « Consta asimismo sin nombre de autor en el catálogo de Huerta » (1785), según Barrera. La atribución de esta comedia á Tirso se apoya únicamente en pruebas intrínsecas de estilo y caracteres, enumeradas por Cotarelo en las páginas quinta y sexta del segundo tomo de su colección. La pieza no es más que una retahila de escenas más ó menos cómicas de tal suerte ensartadas que forman una intriga de mérito algo menos que mediano; el desenlace se prevé al mediar el primer acto. La heroína se viste de hombre para perseguir á su amante infiel. Pero el diálogo revela muchas agudezas propias de Tirso, y exhibe á cada paso su conocida manía de formar nuevos verbos de sustantivos. La trama recuerda la de *Don Gil de las calzas verdes* y otras comedias en que hay mujer disfrazada de hombre.

La versificación es de las más sencillas, componiéndose sólo de tres metros; bajo este respecto sería dificil señalar su igual[4]. Pero ni este hecho ni la cantidad considerable de romance que en él se halla bastan para rechazar este drama, que bien pudiera ser de Tirso.

1. *Comedias de Tirso*, II, p. v, a.
2. *Investigaciones*, p. 136.
3. *Bibl. de autores esp.*, V, p. xliii, b.
4. *Desde Toledo á Madrid* se le acerca más en esto.

De EL BURLADOR DE SEVILLA traté largamente en mi artículo anterior, pp. 402-406. Consúltese también la discusión de Cotarelo, *Comedias de Tirso*, II, vi-xi. Lo que resulta de las investigaciones recientes tomadas en conjunto es que no hay razón suficiente para despojar á Tirso del honor de haber escrito este famoso drama.

El CABALLERO DE GRACIA se imprimió á nombre de Tirso en la *Parte treinta y una de Comedias nuevas escritas por los mejores ingenios de España*, Madrid, 1669. Es una comedia de santo con una jornada bastante buena (la primera) y dos muy flojas. La versificación está enteramente conforme con la que estilaba Tirso, pero la dicción carece por completo de su chispa acostumbrada.

EL COBARDE MÁS VALIENTE : copia hecha por Durán de una edición suelta que en el siglo XVII se hizo del drama, atribuyéndolo á Tirso. Vacila Cotarelo en cuanto á la procedencia, diciendo « si es que esta obra es suya, cosa que por hoy no nos atrevemos á afirmar ni á negar ». (*Comedias de Tirso*, II, xiv, a).

Este drama, bastante mediano, pero no del todo malo, contiene menor número de versos que ninguno de Tirso. Fuera de esto, no hay nada que pueda argüirse en contra de que el Mercenario sea su autor. Es cosa rara y digna de notar que Tirso nunca, que yo sepa, se haya valido de un romance viejo ni un trozo épico en la composición de sus dramas[1]. Mientras Guillén de Castro y Lope se complacían en ensartar con los hilos de sus intrigas versos de oro bien conocidos de todos los oyentes, Téllez, tan conocedor de la poesía lírica popular, evitaba, al parecer, todo recuerdo épico, aun cuando tratase de un asunto tan emparentado con la materia épica como lo es el del cerco de Valencia por el Cid; porque el « cobarde más valiente » es Martín Peláez, sobrino del Campeador. ¡Cuán facil le hubiera sido al autor sacar á la escena aquello de « Helo, helo por do viene el moro por la calzada » !

1. Ya lo notó el señor Ramón Menéndez Pidal, con su acierto habitual (*L'Epopée castillane à travers la littérature espagnole*, Paris, 1910, p. 239). Añade que Tirso, cuando llega á citar un verso de un romance viejo, lo pone siempre en boca del gracioso.



La condesa bandolera, *ó la ninfa del cielo.* Edición suelta del siglo xvii que lleva el nombre de Tirso, y manuscrito anónimo de la Biblioteca Nacional. « Bien dudosa », nota el señor Cotarelo (*Investigaciones,* p. 137). El sistema métrico no se aparta en nada del de Tirso, pero es de esperar que no escribió esta comedia, una de las más infelices y disparatadas que haya producido el siglo de oro.

Desde Toledo á Madrid se hallaba en la *Parte XXVI de comedias nuevas escogidas*, Madrid, 1666, á nombre de Tirso, y seguramente es suyo. El análisis se encuentra en mi primer artículo, p. 392.

En Madrid y en una casa se estampó en la *Parte XXXV de comedias nuevas escritas por los mejores ingenios de España*, Madrid, 1671, atribuída á Francisco de Rojas. Una refundición suelta, intitulada *Lo que hace un manto en Madrid*, se imprimió más tarde bajo el nombre de Calderón, y existe un manuscrito de la misma que lleva su nombre. « De éste no es, porque no figura en la lista auténtica que de sus obras envió al Duque de Veragua. » (*Comedias de Tirso*, II, xix, b). El tercer acto de *Lo que hace un manto en Madrid* le pareció mejor á Hartzenbusch, y con razón, que el correspondiente de *En Madrid y en una casa;* por eso lo imprimió en los apéndices del tomo quinto de la *Biblioteca de autores españoles*.

Lista y Hartzenbusch afirman que el drama « salió de la pluma de Tirso; trama, diálogo y lances lo están diciendo ». (B. A. E., V, xliii, a). El análisis métrico no lo contradice, pero en la escena cuarta del primer acto se hallan 148 versos asonantados de 6 sílabas, ó sean endechas, « que siempre coinciden en Tirso con comedia dudosa ó alterada » (*Comedias de Tirso*, II, xx, b). En el estado actual del texto esos versos pueden ser imputados á un refundidor. Tampoco ofrece particularidades el tercer acto de *Lo que hace un manto.*

En Madrid y en una casa es una comedia de intriga recargada; la casa donde se verifica la escena tiene una trampa ó escotillón entre el piso de arriba y el de abajo, la heroína sigue al inconsciente amante á Madrid desde Sevilla, hay mucho equívoco y muchas tretas por parte de las damas. Sólo muy de

cuando en cuando se advierten en ella la sal característica de Téllez y sus modos de decir. Me parece un atrevimiento el quitársela á Rojas sin tener pruebas más convincentes.

La firmeza en la hermosura apareció bajo el nombre de Tirso en un rarísimo tomo intitulado, según Barrera, *Doze Comedias nuevas de diferentes autores*, *Parte* xxxxxvii [sic], Valencia, 1646. El único ejemplar conocido de esta colección no pudo ser hallado por el agente de Cotarelo en la Universidad de Bolonia, donde aseguraba Chorley que existía. No tenemos más texto que el publicado por Hartzenbusch en el *Teatro escogido* (Madrid, 1839-1842), que habrá tomado « de alguna impresión suelta. Cotarelo lo copia en su edición. Acerca de esta interesante comedia véase lo dicho previamente, pp. 402 y 403. Sin duda es de Tirso.

Habladme en entrando existe en dos manuscritos; uno anónimo del siglo xvii, y otro que es una refundición del primero, hecha por don Pedro Lanini y Sagrado, y fechada en 1706. Parece que no hay otra razón para atribuir esta comedia á Téllez que el hecho de haberla mencionado como suya el catálogo de Medel, impreso en 1735.

La métrica lo está negando rotundamente. Hallamos 19 por ciento de redondillas, 66 por ciento de romance, y hasta las endechas de marras (110, en el acto II, escena 13). El texto está viciado, pero podemos asegurar que, si las pruebas que al metro se refieren tienen valor alguno, esta comedia no es de Tirso.

Por cierto que es una de las peores de su época (cerca de 1625, cf. *Comedias de Tirso*, II, xxii, b), y los manes del ilustre Mercenario deben agradecernos que hagamos cuantos esfuerzos nos sean posibles para librar su fama de tanta carga. Los últimos versos parecen indicar que fué la obra de dos ó más autores.

« ... os suplico
que premiéis *nuestro* trabajo
y deseos, con decirnos
¡ vitor! habladme en entrando. »

Véase, sin embargo, lo que se dice más adelante (p. 195) tocante á este punto.

El honroso atrevimiento sólo se halla, bajo el nombre de Tirso, en un manuscrito moderno, copia de una edición suelta que ha desaparecido. El catálogo de Medel también la atribuye á Tirso. Contiene este drama sólo 19 por ciento de redondillas, pero el número excepcional de quintillas y de octava rima explica la escasez de esotro metro; la cantidad de romance no es crecida. Por eso sería temerario sostener que el drama no puede ser de Téllez. Trata de un asunto veneciano, y á pesar de algunos rasgos interesantes, resulta monótona é inverosímil.

La joya de las montañas : Santa Orosia, comedia de santa, se encuentra en un manuscrito incompleto bajo el nombre de Tirso, y el catálogo de Medel la atribuye al mismo autor. La métrica difiere notablemente de la usual de Tirso, por tener 65 p. c. de romance, y sólo 22 p. c. de redondilla. Además, el cambio de asonante en el romance, sin la intervención de otro metro, ocurre tres veces, fenómeno rarísimo en las obras de Tirso. (Véase más adelante, p. 198.) Este drama de índole semireligiosa tiene una intriga nula, pero en las escenas de gracioso muestra algo de la vivacidad de Tirso.

Quien da luego, da dos veces, manuscrito moderno que lleva el nombre de Tirso, y citado en el catálogo de Medel. « Parece ciertamente de Tirso, » dice Cotarelo (*Comedias de Tirso*, II, xxxiii, b), y no hay nada en la versificación que lo contradiga; aunque ésta es de las más sencillas y monótonas que encontrarse puedan. El texto está bastante viciado. La intriga es muy compleja, y está sacada de la novela de Cervantes, *La señora Cornelia;* pero se revelan á cada paso escenas y hasta frases características del Mercenario. Puede tenerse por seguro que su autor era Tirso.

El rey don Pedro en Madrid é Infanzón de Illescas ha sido ya definitivamente reivindicado para Lope de Vega. Véase mi artículo anterior, pp. 402 y 403.

La romera de Santiago se imprimió en la *Parte XXXIII de comedias nuevas escogidas de los mejores ingenios de España*,

Madrid, 1670, como de Tirso, pero en una refundición suelta del siglo XVIII se la reputa como de Luis Vélez de Guevara. Trata de doña Sol de Lara, la Romera de Santiago, á quien viola el conde Lisuardo en el camino real. La Romera apela al rey Ordoño segundo de León, que sentencia á muerte al reo; pero éste se libra casándose con la heroína. Tiene escenas admirables, sobre todo aquéllas en que aparece doña Sol.

A diferencia de la gran mayoría de las comedias de Tirso, contiene muchos trozos largos de romance (63 por ciento), y sólo 28 p. c. de redondillas. Además, el estilo, lleno de gongorismo, y varios discursos cuasi-filosóficos que retardan el desarrollo del drama, me inclinan á creer que Tirso no lo escribió. Ya hemos visto (p. 188) que éste nunca hace uso de los romances viejos para los argumentos de sus dramas. *La romera de Santiago* ofrece un ejemplo notable de romance viejo, cantado en la escena 12 del tercer acto, y puede decirse que la comedia toda no es otra cosa que un edificio construído sobre el tema del poemita épico[1]. Tal manera de proceder, como es sabido, era frecuente de parte de Lope de Vega, Vélez de Guevara, Guillén de Castro, y otros; pero Téllez la evitaba siempre. Muchas consideraciones, pues, indican que *La romera* es más bien de Vélez de Guevara que de Tirso.

Cuadro 3. Comedias dudosas de la segunda parte.

TÍTULO	RED.	QUINT.	DÉC.	ROM.	SILVA	SUELTOS	OCT. RIMA	SONETO	VARIOS
Adversa fortuna de D. Alvaro de Luna (2545)......	1196 (47 %)		340	746 (29 %)	67 c68		128		Una carta en prosa.
Los Amantes de Teruel (2783).....	1096 (39 %)	340		604 (22 %)		511	56	28	Lira, 66. aBaBcC, 7 y 11. Canción. Asonantados de 6 sílabas, 76.

1. Pongo en un apéndice el texto de este interesante romance viejo, junto con unas reflexiones acerca de él.

TÍTULO	RED.	QUINT.	DÉC.	ROM.	SILVA	SUELTOS	OCT RIMA	SONETO	VARIOS
Cautela contra cautela (2731).....	1616 (59°/o)		300	778 (29°/o)		27			I, 9, estribillo de 4 versos.
El Condenado por desconfiado (2997)	428 (14°/o)	715	110	1264 (42°/o)		142	64		Lira, 78. aBaBcC, 7 y 11. Lira, 36. abbacC, 7 y 11. Asonantados de 6 sílabas, 162. Un decreto en prosa.
Esto sí que es negociar (2949).....	1520 (51°/o)	185	180	1016 (34°/o)			48		
La Mujer por fuerza (2890)......	1308 (45°/o)	80	112[1]	1004 (35°/o)	57		216		Tercetos, 83 (I, 10 y III, 11). Dos cartas en prosa. I, 9, lira, 30. aBaBcC, 7 y 11.
Próspera fortuna de D. Alvaro de Luna (2369)....	1452 (61°/o)	45	120	596 (25°/o)	c46		64		II, 9, coplas de arte mayor, 16. III, 9, estrofas líricas. 30. ABcABc, 8 y 4, (Es la copla empleada por Jorge Manrique.) Cuatro cartas en prosa. Cuatro «arbitrios» en prosa (I, 5). Un decreto en prosa.
Quien habló pagó (3032).........	1224 (44°/o)		160	1204 (39°/o)		35	248		Canción, I, 10. II, 3, lira, 30. aBaBcC, 7 y 11. III, 2, asonantados de 6 sílabas, 124. Dos cartas en prosa.
La Reina de los reyes (3018) ...	2032 (67°/o)	335		280 (9°/o)		165	80	42	II, 1, tercetos, 84.
Siempre ayuda la verdad (2757)..	1020 (36°/o)	30	350	876 (31°/o)		29	152	14	I, 5, lira, 60. aBaBcC, de 7 y 11. II, 16, lira, 24. AbbACC, de 7 y 11. III, 6, asonantados de 6 sílabas, 108. III, 8 y 9, tercetos, 94. Tres cartas en prosa.

1. Una décima larga en III, 2.

De todos es sabido que la *Segunda parte de las comedias del maestro Tirso de Molina* (1635) contiene doce comedias, de las que, según dice el autor en su dedicatoria, cuatro son de él, y ocho de otros dueños, « que no sé por qué infortunio suyo, siendo hijas de tan ilustres padres, las echaron á mis puertas ». No he de repetir aquí lo tantas veces dicho sobre las misteriosas palabras de Tirso, y las doce comedias de este tomo de su colección particular. Acurra el lector al señor Cotarelo (*Comedias de Tirso*, I, lviii-lxiv; *Investigaciones*, 83-111; y mi primer artículo, pp. 406-407) para informarse de las conjeturas ya hechas acerca de las cuatro comedias que pertenecen á Tirso. De dos de ellas — *Por el sótano y el torno*, *Amor y celos hacen discretos* — se declara Tirso el autor en los versos del final. Acerca de los demás se podría discutir hasta el día del juicio final.

Hartzenbusch opinaba que *Esto sí que es negociar* era auténtica, por ser refundición de *El melancólico*, publicada en la *Parte primera* de Tirso, con muchos versos idénticos. Barrera y Cotarelo convienen en ese fallo, que es el generalmente aceptado[1]. En cuanto á cual sea la cuarta comedia de Tirso, Cotarelo juzga á favor de *La mujer por fuerza*, apoyándose en consideraciones de estilo y de intriga. Parece razonable suponer que hubo colaboración entre Téllez y algunos autores desconocidos en la composición de las ocho que aquél repudia; si no, ¿porqué las incluyó en su colección particular?

Limitándonos á la cuestión de métrica, hallamos :

1° Que las dos comedias auténticas (*Amor y celos* y *Por el sótano y el torno*) tienen una versificación enteramente normal[2].

2° que en el mismo caso están : *La próspera fortuna* y *La adversa fortuna de don Álvaro de Luna, Cautela contra cautela, Esto sí que es negociar, La mujer por fuerza*, y *La reina de los reyes*.

3° que las otras ofrecen anormalidades de monta. *Los amantes*

1. También *Cautela contra cautela* es refundición de *El amor y el amistad*, de la *Parte tercera* (1634), pero sólo la intriga y los caracteres son iguales.

2. Su análisis se halla en mi primer artículo, pp. 391 y 392.

de Teruel contiene endechas (Acto III, hacia el fin); *El condenado por desconfiado* está tachado del mismo modo, y además el número de versos de redondilla es muy reducido para un drama de Tirso (14 por ciento; véase también mi artículo anterior, pp. 406-407); *Quien habló pagó* y *Siempre ayuda la verdad* contienen endechas.

Al discutir la autenticidad de la *La mujer por fuerza*, dice el señor Cotarelo que su terminación « parece indicarlo, no empleando el plural al hablar de su autor :

« Aquí, senado, se acaba
La mujer por fuerza, haciendo
de la fuerza voluntad
con que serviros *deseo.* »

(*Comedias de Tirso*, I, lxii.)

Hubiera podido señalar también la misma particularidad en *Esto sí que es negociar* :

« En pretensiones de amor,
Yo, ilustre senado, he sido
La que supo negociar,
Si agradaros *he* sabido. »

Mientras todas las otras ocho comedias no firmadas por Tirso, ó bien hablan de sus autores en el plural ó callan. Este pequeño dato parece apoyar la opinión de Cotarelo tocante á *La mujer por fuerza*, y de Hartzenbusch y Fernández Guerra en cuanto á *Esto sí que es negociar*.

Pero la verdad es que este argumento carece por completo de fuerza. No es cierto lo que afirma Cotarelo en otro lugar: « Sabido es que en estos finales de nuestras antiguas comedias hablaban siempre los autores, y no los actores. » (*Investigaciones*, p. 89.) Basta echar una mirada á algunas otras comedias de Tirso para enterarse del contrario. Por ejemplo, *Las amazonas en las Indias* termina así :

« Lea historias el discreto
que ellas su inocencia amparan,
y supla en esta tragedia,
quien lo fuere, *nuestras* faltas. »

El último verso de *La Dama del olivar* es;

« Perdonad las faltas *nuestras*. »

Así queda demostrado que el cómico hablaba á veces por sí y por su compañía, y no siempre por el autor.

De los problemas que presenta la supuesta colaboración en ocho dramas de este tomo, no quiero hablar, porque las opiniones ya expresadas por otros no tienen más base que la conjetura[1], y yo no me siento con la competencia precisa para rectificarlas. Los críticos ya nombrados creen descubrir la mano de Alarcón en *Siempre ayuda la verdad, Cautela contra cautela*, y las dos partes de *Don Alvaro de Luna*. Estas obras ostentan de cuando en cuando una firmeza de construcción, una constancia de caracteres, ajenas al travieso genio de Tirso Según Cotarelo, la pluma de Andrés de Claramonte hubo de tomar parte en *Los amantes de Teruel* y *Siempre ayuda la verdad*. Pero, por las razones que al final se apuntarán, yo no me fío mucho de las sutilezas de la crítica que versan sobre el estilo.

III. Los metros y sus formas particulares.

En cuanto al motivo para el empleo de un metro dado, ó sea la adaptación del metro á la materia de que se trata, no tengo nada que añadir á lo dicho previamente (pp. 394-397). Pero réstame echar una ojeada sobre las formas métricas, tales cuales se hallan ejemplificadas en las comedias aquí analizadas, tanto las de Tirso como las otras. No necesito repetir lo sabido de todos acerca de los metros más comunes, sino examinar las formas especiales que pueden éstos revestir en las comedias del siglo de oro, sirviendo de dechado aquéllas de que nos ocupamos actualmente.

Las *redondillas* [de 8 sílabas] siguen siempre la disposición *abba*. Nunca he visto en un drama la forma *abab*, llamada también *redondilla*, ó *serventesio*. Ni siquiera la traen las varia-

1. Debe exceptuarse la advertencia del presbítero Felipe Robles Dégano, p. 21 de su curioso é importante libro, *Ortología clásica de la lengua castellana* (Madrid, 1905). « La comedia *Cautela contra cautela* no es de Tirso, pues tiene diferente ortología (fïel, puntüal, orïente); ni tampoco *Los amantes de Teruel*, por la misma razón. » Es de sentir que no nos haya suministrado más pormenores en apoyo de su aserto.



dísimas canciones[1]. Tampoco he notado *redondillas heroicas*, de 11 sílabas.

Las *quintillas* [8 sílabas] no ofrecen particularidad alguna. Una sola vez, empleadas como monólogo lírico, tienen el tercer verso de pie quebrado (*Habladme en entrando,* III, 7).

La *décima* [8 sílabas], por el contrario, admite variaciones interesantes. Coma estrofa lírica, la hallamos con pie quebrado en los versos sexto y nono (*Escarmientos para el cuerdo*, I, 6), ó en los versos quinto, séptimo y nono (*ibid.*, III, 1), ó en los versos quinto y octavo (*Habladme en entrando*, II, 5 y 6). De más importancia es la *décima larga*, que no me acuerdo de haberla visto mencionada en ninguna parte. Todo el mundo sabe que la décima consta de diez versos, que riman así, *abba : accddc*. Pues bien, varias veces emplea Tirso una estrofa de doce versos, construida sobre este patrón : *abba : accddeed*. Quitados los dos versos *cc*, la estrofa tendría su forma regular. La *décima larga* ocurre siempre unida á una serie de décimas normales, y no puede ser debida á un error de imprenta[2]. Como ejemplo ofrezco ésta :

RAQUEL : Busco alivio á mis desvelos,
casa de placer, en vos,
y enfermos de un mal los dos,
entrambos lloramos celos.
Las fuentes, los arroyuelos,
las plantas, las verdes flores,
los alegres ruiseñores,
naranjos, vides y yedras,
si en amar fundan sus medras,
con celos tienen temor :
¡ todo es celos, todo amor,
pájaros, flores y piedras !

La mujer que manda en casa, II, 7[3].
(*Comedias de Tirso de Molina*, I, 472 b y 473 a.)

1. En *La fingida Arcadia*, I, 2, se halla un canto pastoril de la forma *abab*, pero los versos son de 6 sílabas.

2. Esta estrofa no tiene parecido alguno con la *duodécima* descrita por el señor Méndez Bejarano, *Ciencia del verso* (Madrid, 1907), p. 293. Tampoco la menciona este erudito en la sección donde trata de la *décima*. Quizá hubiera sido mejor llamarla *duodécima* en vez de *décima larga*, pero téngase en cuenta que ella no se encuentra nunca aislada, sino siempre en el medio de una serie de décimas.

3. Es interesante hacer una comparación entre este monólogo en su totalidad y el célebre de Justina en *El mágico prodigioso*.

De este clase son las estrofas que empiezan por las líneas siguientes :

tomo I° p. 15 a, línea 17 (*Como han de ser los amigos*, II, 9).
— p. 57 b — 30 (*El árbol del mejor fruto*, III, 11).
— p. 255 b — 31 (*La mujer por fuerza*, III, 2).
— p. 428 a, penúltima; y 429 a, 18 (*La venganza de Tamar*, III, 8).
— II° p. 9 a, línea 7 (*Santo y sastre*, I, 7).
— p. 40 a, — 11 (*Los lagos de San Vicente*, II, 4).
— p. 123 b, — 1 (*El Aquiles*, I, 13).
— p. 167 b, — 12 (*Quien no cae no se levanta*, III, 6 y 7).

Además, hay dos décimas anormales que no parecen deber sus particularidades á los buenos oficios del impresor. Se halla la una en el tomo I°, p. 39 a, empezando con la línea nona (*El árbol del mejor fruto*, I, 12), y corre así : *abbaacca*. La otra, tomo II°, 604 a, 12 (*Bellaco sois, Gómez*, II, 6), tiene la forma *abba:accddeed*. La primera, pues, no pasa de ocho versos, y la repetición de la rima *a* demuestra que ahí no ha podido haber error de imprenta. La segunda, que suma once versos, es posible que sea una *décima larga* en la cual se ha omitido la segunda *d*. Las dos están circundadas de décimas normales.

Romance [8 sílabas]. En Tirso, el número de asonantes graves excede al de los agudos en la proporción de 4 á 1, ó cosa así. Sólo tres comedias auténticas he notado que poseen más asonantes agudos que graves, y son *Doña Beatriz de Silva*, *Las quinas de Portugal* y *La república al revés*[1]. El asonante no suele cambiar sin la intervención de otro metro, es decir que el poeta no acostumbra sustituir una *laisse* asonantada por otra sin que estén separadas por una forma métrica diferente. Lo contrario no se ve más que en *La fingida Arcadia*, I, 4[1]; y en las comedias dudosas *Habladme en entrando*, III, 17 y 18, y *La joya de la montaña*, I, 4 y III, 3, 4 y 6.

Notaré, además, un fenómeno bastante conocido, y es la añadidura de algunos versos de once, ó de siete y once, sílabas al final de un trozo de índole lírica escrito en romance. Así, la

1. Hablo aquí solamente con referencia á las piezas analizadas ahora por primera vez. De las publicadas por Hartzenbusch no tengo, por lo pronto, los datos necesarios.

escena oncena del acto segundo de *La dama del olivar* es toda un romance con el asonante *e-a*, y acaba con los versos :

« El que hombre fuera, mis agravios sienta.
¡ Al arma ! ¡ Don Guillén, serranos, muera ! »

Del mismo modo, hallamos en *Escarmientos para el cuerdo*, II, 13, después de un asonante en *e-a*, estos versos :

« Mas, ¡ ay, cruel ! tus maldiciones mismas [léase *mesmas*]
son éstas, no te alcancen, que me llevas
la prenda más querida ;
por ella ampare Dios tu ingrata vida. »

No carece de interés esa mezcla de metros, español el uno é italiano el otro. Nótese que el primitivo asonante no continúa más allá de los dos primeros versos italianos.

Otros ejemplos pueden observarse en *Como han de ser los amigos*, III, 10; *Habladme en entrando*, II, 10; *Quien no cae no se levanta,* II, 16; *La Santa Juana*[2], II, 14 y 16 (aquí los endecasílabos toman la forma de estribillo); *Santo y sastre*, III, 6 (estribillo de 5 + 11).

La *silva* [11 y 7 sílabas] es metro bastante raro en Tirso. Las más veces asume la forma especial de *silva de consonantes*, es decir, *aAbBcC*, etc. En *El mayor desengaño*, II, 7 y 8, hallamos versos pareados, pero el número de sílabas no sigue ningún orden particular. En *La mujer por fuerza*, II, 7 predominan también las rimas en pares, pero no hay versos cortos y los sueltos no faltan.

Parece que Tirso se divertía variando sus metros y poniéndose trabas voluntariamente. En *La Santa Juana*[1], II, 8 la silva se limita al tipo *xaa, ybb, zcc,* etc. (todos endecasílabos). Y *La elección por la virtud* contiene tres escenas (II, 6, 7 y 15) construidas sobre el patrón *axa*, *byb*, *czc*, etc. (con pocas excepciones). Allí también todos los versos son largos.

No faltan ejemplos de la silva tal como la estilaban Quintana y Gallego (*Amazonas en las Indias*, I, 1, 2 y 3, etc.), pero son poco frecuentes.

Tampoco abundan los *sueltos* [11 sílabas], pero sí hay algunos, como se verá al examinar los cuadros. Á veces es

difícil distinguir entre éstos y la silva, como en los ejemplos que acabo de citar, y en *Don Gil de las calzas verdes*, I, 6 y 7. Existen unos sueltos muy curiosos con consonancia interna, entre las dos últimas sílabas de un verso, y la sexta y séptima del que le sigue.

Así : « Desde el mesón donde encubierto p*osa*
le sigo recel*osa* de mis d*años*,
que amor todo es eng*años*. Decio am*igo*,
á la paga me obl*igo* del cuid*ado*
y aviso que me has *dado*... etc. »

La Santa Juana[1], II, 9.

En la escena precitada hay 106 versos de esta laya; en *El pretendiente al revés*, II, 1, hay 220; y en *La república al revés*, I, 7, hay 113. Observa Cotarelo á propósito del último pasaje (sin notar los otros) : « Mucha facilidad debía tener Tirso, para imponerse voluntariamente tan poco lucidas dificultades. »

De la *octava rima* y los *tercetos* [11 sílabas] nada tengo que apuntar. Me parece aquélla el metro más torpemente manejado por Tirso.

Los *sonetos* [11 sílabas], que, sea dicho de paso, raramente son buenos, siguen el modelo italiano más estricto, en esta forma : *abbaabba* { *cdecde* / *cdcdcd*. No me consta que ocurra excepción alguna á esta regla. Los dos tipos de consonancia en los tercetos se emplean en número casi igual.

Las *estrofas líricas* ofrecen una gran variedad de tipos, como se ve por los cuadros, y poseen á veces una estructura muy compleja. Las estancias son de dos clases : 1°, de versos de 8 y 4 sílabas; 2°, de versos de 11 y 7 sílabas. De las primeras hay estrofas que tienen de 10 á 18 versos[1]. De las endecasilábicas ó sean italianas las hay que constan de 8 (*La lealtad contra la envidia*, II, 10) hasta 15 (*La república al revés*, III, 1 y 2). La mayor parte de ellas alcanzan á tener de 11 á 14 versos.

1. Las de 18 están en *Amar por arte mayor*, 1, 3, y *La mujer que manda en casa*, II, 6. De las de 10, hay muchos ejemplos. Nótense también en *La próspera fortuna de D. Álvaro de Luna*, III, 9, las « coplas » imitadas de las famosas de Jorge Manrique.

La *lira* [7 y 11 sílabas] se ajusta normalmente al tipo *aBaBcC*. Así sucede en *La condesa bandolera*, III, 1; *La dama del olivar*, II, 17, y otras muchas comedias. Se encuentran algunas variaciones en *La mejor espigadera*, II, 9; *Las quinas de Portugal*, I, 9; y *Siempre ayuda la verdad*, II, 16. Pueden verse los detalles en el sitio correspondiente.

Por último, hallamos unas *seguidillas* muy preciosas en *Tanto es lo de más como lo de menos*, II, 2 y 12. Las imprime el señor Cotarelo « en la forma que tienen en el texto original », así :

« ¿ Qué parecen los ricos que empobrecieron ?
Cáscaras de güevos que se sorbieron.
Toda la gente,
de los tres tiempos vive sólo el presente. »

Pero no por estar impresas de un modo tan desusado dejan de ser seguidillas, tales y tan castizas como las canta el pueblo andaluz hoy día. Como ya lo he dicho, los cantos populares que se hallan diseminados en las comedias de Tirso tienen el sabor deleitoso de la tierruca, y ofrecen una variedad de formas métricas que asombra. No he tratado de analizar éstas, porque merecen un estudio aparte.

IV. Conclusión.

Dirán algunos que esta manera de examinar comedias es demasiado mecánica para dar resultados dignos de consideración. ¡ Qué manía es ésta de contar versos ! les oigo murmurar. ¡ Por el fondo de un drama, por su idea dominante, por su estilo, y sin necesidad de fijarse en minucias tan fastidiosas como el número de versos de redondilla que contenga, no será posible determinar si lo escribió Téllez, Lope ó Guevara ?

Tal vez no. Al menos, muchas obras hay acerca de las cuales los críticos no están de acuerdo. Dice el señor Baist que *El condenado por desconfiado* indudablemente no es de Tirso (*Gröbers Grundriss*, II Band, 2 Abteilung, p. 465). Muchos

españoles opinan lo contrario. ¿Quién escribió el *Lazarillo de Tormes?* ¿Quién, *La tía fingida?* ¿Quién, las numerosísimas comedias de dudosa paternidad, compuestas en el siglo de oro? Por grande que sea el ingenio de un escritor, por singular y maravilloso que sea su talento, no siempre llevan sus obras señales inequívocas. Mucho se ha discutido sobre la parte que tuviera Shakespeare en la composición de algunos dramas que corren bajo su nombre. Ni la fama del mismo Dante está libre de poesías de incierta autenticidad, sea porque son trabajos de poca importancia, que nacieron sin la asistencia de las musas, ó porque los críticos carecen de la penetración necesaria para discernir las huellas del grande hombre.

Por eso digo que cualquier criterio gana en autoridad precisamente cuanto menos sensibilidad exija del que lo emplee; porque, cuanto más delicados sean los sentimientos del crítico (y el crítico insensible nada vale), más expuesto está éste al peligro de dejarse llevar de prevenciones particulares. Si pudiéramos encontrar un criterio seguro á la vez que enteramente automático, resolveríamos muchos problemas espinosos, embrollados hasta hoy con derroches de conjeturas ingeniosas. No me glorio de haber dado con ese criterio para juzgar el estilo dramático de Tirso; sólo afirmo que he trabajado en ese sentido. Abrigo la esperanza de poder algún día hacer extensivas mis investigaciones á las comedias de Lope y Calderón. Sólo un examen detenido de las obras de éstos y otros autores podría demostrar que, como yo opino, cada uno tenía su sistema propio, ó, mejor dicho, ciertos metros predilectos que juzgaba más adecuados para dar expresión á su personalidad.

APÉNDICE I

El romance viejo de La Romera de Santiago.

(Véase la página 192.)

He aquí el romance íntegro, como se halla en el tercer acto, esc. 12.

« Preso tienen al buen Conde — al Conde Don Lisuardo,
porque forzó una romera — camino de Santiago.
La romera es de linaje ; — ante el rey se ha querellado,
mándale prender el rey — sin escuchar su descargo.
La prisión que le da el rey — son las torres de palacio,
que compiten con el cielo — y confinan con sus cuartos.
Las guardas que el Conde tiene — todos eran hijosdalgo;
treinta le guardan de día — y de noche treinta y cuatro.
Ya levantan para el Conde — en la plaza su cadahalso,
y para los delincuentes — hay dos horcas á los lados. »

Este romance está relacionado con el del Conde Lombardo (Wolf, *Primavera y flor de romances*, nº 137).
Basta citar unos versos :

« En aquellas peñas pardas — en las sierras de Moncayo
fué do el rey mandó prender — al conde Grifos Lombardo,
porque forzó una doncella — camino de Santiago,
la cual era hija de un duque, — sobrina del Padre Santo.
Quejábase ella del fuerzo ; — quéjase el conde del grado:
. . . .
Siete condes le guardaban..., etc. »

Hasta ahora se había considerado el romance de Grifos Lombardo como el único entre los romances viejos que tratase del asunto, pero el de *La romera de Santiago* viene á disipar esa idea. Existen varias versiones modernas recogidas de la tradición oral. Th. Braga presenta tres versiones portuguesas (*Romanceiro geral*, 2ª ed., II, 119-126), *Conde prezo*, *Dom Garfos*, y *Justiça de Deus*. Vayan como ejemplo unos versos de la primera (« versão de Trás-os-montes ») :

« Prezo vae o conde, prezo, — prezo vae a bom recado ;
Não vae prezo por ladrão, — nem por home' haver matado,
Mas por violar a donzella — que vinha de San Thiago.
Não bastou dormir com ella, — se não dal-a ao seu criado ! » etc.

Åke W. Munthe presenta un romance asturiano que empieza

« El conde lo llevan preso, el conde Miguel al prado. »

(*Folkpoesi från Asturien*, Upsala, 1888, nº IV.) Otras dos versiones se acercan todavía más á la nuestra: son la numerada X de los romances asturianos coleccionados por el señor Juan Menéndez Pidal (*Viejos romances que se cantan por los asturianos*, etc. Madrid, 1885), y una parecida, impresa por Menéndez y Pelayo como la duodécima de la sección asturiana en el tomo X de la *Antología de poetas líricos castellanos* (pp. 49-50). Aquélla empieza así :

« Preso va el conde, preso, — preso y muy bien amarrado
por encintar una niña — n' el camino de Santiago.
Como era de buena gente, — gran castigo le habían dado;
por castigo le pusieron — que habrá de morir ahorcado.
Cerráronlo en una torre, — tiénenlo bien custodiado;
de día le ponen cien hombres — y de noche ciento cuatro... »

Vemos pues que el empecatado conde lleva varios nombres en los diferentes poemas: Grifos Lombardo (Wolf, nº 137), Miguel ó Miguel del Prado (*Antol.*, nº 12; Munthe, nº IV), y Lisuardo. Sin duda acertó el Sr. Menéndez y Pelayo (*Antol.*, XI, 212-213), al ver en esta serie de romances un « lejano recuerdo de la antiquísima tradición relativa á doña Tiber », la madre de Bernaldo del Carpio. La *Crónica general* nos cuenta que la madre de Bernaldo fué doña Ximena, hermana del rey don Alfonso el Casto, casada en secreto con el conde San Díaz. Pero luego añade (p. 351 a, l. 21): « Et algunos dizen en sus cantares et en sus fablas que fue este Bernaldo fijo de donna Timbor hermana de Carlos rey de Francia, et que viniendo ella en romeria a Santiago, que la conuido el conde San Diaz et que la leuo pora Saldanna, et que ouo este fijo en ella, et quel reçibio el rey don Alfonso por fijo, pues que otro non auie que reynase en pos el. » Tal desacuerdo no nos sorprende: representa el esfuerzo del cronista para armonizar las diversas tradiciones que llegaban á su oído. Pero sí es raro el hecho de que el padre de Bernaldo se llame siempre « el conde San Díaz de Saldaña », nombre que no

puede asonantar en *a-o* como debiera en todos los romances. Parece probable que Bernaldo mismo haya fijado el asonante, y que más tarde se le haya dado al malvado prisionero un nombre cualquiera, Lisuardo ó Lombardo, etc. Bernaldo del Carpio es el verdadero protagonista de los romances asturianos modernos : él le ayuda al forzador, designado alternativamente como su padre ó su primo, á librarse de manos del verdugo.

En la comedia titulada *La romera de Santiago* no se halla mencionado hijo ni primo del culpable que le venga á libertar de la horca. ¿ Es prueba ésta de que existía un romance en el cual Bernaldo no tuvo parte, ó de que el autor del drama se tomó la libertad de apartarse de la tradición, como tantas veces aconteció? Suponer lo primero sería añadir siglos á la antigüedad de la tradición, porque el padre de Bernaldo no aparece sin su hijo en ninguna versión que yo conozca de la historia, ni es probable que haya aparecido así. Lo segundo es mucho más verosímil. Quizá el señor Ramón Menéndez Pidal, que conoce á fondo todas las crónicas « impresas y por imprimir », pueda sacarnos de toda duda.

Lo cierto es que poseemos ahora por primera vez un compañero del romance de Grifos Lombardo conservado en la *Flor de enamorados*, 1573, y transmitido hasta el día actual por medio de la tradición oral [1].

APÉNDICE II

Para el uso del que quisiere algún día enmendar el texto de las comedias de Tirso impresas por el señor Cotarelo, pongo aquí una lista de versos que faltan ó que sobran en los dos tomos de la *Nueva Biblioteca de autores españoles*. Prescindo de las enmiendas ya notadas por Cotarelo.

Tomo 1°.

Pág.	Col.	Lin.
8	b	escena XII, primera línea : faltan 5 sílabas.
27	b	después de 46 falta un verso para el romance.

1. Sobre la tradición véase también María Goyri de Menéndez Pidal, *Romances que deben buscarse en la tradición oral* (*Revista de archivos*, 1906, pp. 374-386, n° 29).

Pág.	Col.	Lín.
37	b	después de 14 falta un verso para la quintilla.
50	b	— 6 — terminando en *-ama* para la estancia.
54	b	— 34 — verso para la quintilla.
93	a	— 32 — — el romance.
138	b	— 50 sobra uno de los tres versos en *-or*, en la redondilla.
192	b	54 sobra.
221	b	después de la última línea falta un verso en *-uro* para la lira.
256	b	— 19 falta un verso para la redondilla.
275	a	— 26 — — —
295	b	3 sobra.
296	a	después de 43 falta un verso para el romance.
»	b	— 19 — — —
298	a	— 37 — — la redondilla.
303	b	21 sobra.
317	a	después de 61 falta un verso para la décima.
339	a	9 sobra.
»	b	después de 16 falta un verso para la quintilla.
345	b	— 9 — — —
346	a	45 sobra.
350	b	después de 20 falta un verso para el romance.
351	a	— 43 — — —
352	b	— 43 — — —
496	b	— 46 — — la redondilla.
545	a	— 5 — — —
572	a	— 49 faltan dos versos para la octava.
590	b	— 21 falta un verso para la décima.
607	a	— 42 — — —
629	b	32 y 33 sobran.
»	b	42, 43 y 44 sobran (?).
660	a	46 sobra.
669	b	después de 3 falta un verso para la redondilla.

Tomo 2°.

Pág.	Col.	Lín.
20	b	después de 59 falta un verso para la redondilla.
23	a	15 sobra.
63	a	al principio faltan 4 versos para la octava.
77	a	después de 35 falta un verso para la redondilla.
79	b	— 10 — — el romance.

Pág.	Col.	Lín.
85	b	después de 27 falta un verso en *-ecia* para la octava.
108	a	— 25 — para la redondilla.
112	a	— 23 — en *-arca* para la octava.
132	b	— 7 — para el romance.
147	b	— 6 — — la quintilla.
177	b	— 8 — — la décima.
213	a	— 8 — — el romance.
215	a	— 4 — — la redondilla.
231	b	— 26 — — —
234	b	— 32 — — —
243	b	— 1 — en *-ero* para la lira.
264	b	— 23 — para la redondilla.
281	a	— 10 — — —
282	a	— 15 — — décima.
358	b	— 19 faltan dos versos para la quintilla.
362	a	— 15 falta un verso para la redondilla.
368	b	falta el primer verso de la escena XVIII, para la redondilla.
374	a	sobran 20 y 21.
405	b	después de 16 falta un verso para el romance.
419	a	sobran 23 y 24, y falta un verso en *-ellas* para la redondilla.
433	a	después de 36 falta un verso para la redondilla.
433	b	52 sobra.
437	b	después de 26 falta un verso para el romance.
470	a	18 sobra.
471	a	después de 20 falta un verso para la redondilla.
493	b	— 12 — el romance.
495	b	— 39 — —
497	b	— 51 — —
498	a	— 30 — —
499	a	sobra 52 ó 53.
505	b	después de 28 falta un verso para el romance.
506	b	— 27 — — —
508	b	faltan para la redondilla dos versos al principio de la escena V.
509	b	los dos primeros versos de la escena VII no tienen relación alguna con los demás.
510	a	al principio de la escena VIII falta un verso para el romance.
528	b	después del primer verso falta uno para el romance.
535	b	— — de la escena V falta un verso para el romance.
546	a	— de 24 falta un verso para el romance.
»	a	— 43 — — —
556	a	51 sobra.

Pág.	Col.	Lín.
558	a	después de 42 falta un verso para la quintilla (?)
»	b	55 sobra.
559	b	después de 4 falta un verso para la redondilla.
»	b	— 35 — — —
»	b	23 debe terminar con *moriré* en vez de *moriría*.
561	b	50 sobra.
567	b	después de 41 falta un verso para el romance.
570	a	— 5 — — la redondilla.
572	a	— 40 — — —
577	a	— 21 — — —
585	b	— 52 — — el romance.
615	b	34-38 están viciados.

S. GRISWOLD MORLEY.

NUEVOS DATOS

ACERCA DEL HISTRIONISMO ESPAÑOL

EN LOS SIGLOS XVI Y XVII

(*Segunda serie*[1])

Siglo XVII

(*Suite.*)

1658

615. — Certificación del escribano Juan García de Albertos de que el teatro del Príncipe estuvo cerrado desde 2 á 8 de Enero de este año porque Pedro de la Rosa estuvo ocupado en los ensayos de « la fiesta que hizo á la Reyna, nuestra señora, que fue la comedia del *Laberinto de amor*, de Don Diego Gutierrez y sainetes della »; que el día 9 trabajaron las compañías de Pedro de la Rosa y Juan de la Calle en las calles y no se ocuparon por no ir la Reina à Nª Sª de Atocha, y el dia 10 fue S. M. á Atocha y « este día se ocuparon las dichas compañias en las calles, cada una en su puesto, festejando este dia ». Madrid, 14 Enero 1658.

(Arch. mun., 2ª, 468-24.)

616. — Declaración de Francisco de la Calle, autor de comedias, diciendo que no ha representado en la Cruz desde 12 á 17 de Febrero de este año porque ha repartido papeles de tres comedias por orden del Marqués de Liche « para las fiestas de Su Magestad en estas Carnestolendas, que los titulos de dichas comedias son : *El Sol del Prado, Los dos Fernandos de Austria*[2], y *Mentir y mudarse á un tiempo*[3] ». Madrid, 17 Febrero 1658.

(Arch. mun., 2ª, 468-24.)

617. — Declaración de Esteban Núñez, autor de comedias, diciendo que hoy 19 de Febrero de 1658 tenía puestos carteles para representar en la Cruz la comedia *Estados mudan costumbre*[4], y que de orden superior está ensayando la comedia de los Monteros[5] que se ha de hacer á Sus Magestades. Madrid, 19 Febrero 1658.

(Arch. mun., 2ª, 468 24.)

1. [Voir le *Bull. hispan.*, 1906, p. 71, 148, 363; 1907, p. 360; 1908, p. 243; 1910, p. 303; 1911, p. 47, 306; 1912, p. 300, 408; 1913, p. 300.]
2. D. Antonio y D. Juan Coello.
3. D. José y D. Diego Figueroa y Córdoba.
4. Juan de Matos Fragoso.
5. Era la comedia *El Sol del Prado* que hicieron á S. M. los monteros y escuderos de á pie el día 23 de Febrero de 1658.



618. — Requerimiento del arrendador de los corrales de Madrid sobre que Francisco García, autor de comedias, teniendo puestos carteles para representar ayer 20 la comedia del *Angel de la Guarda*[1], no la representó, é hizo una comedia vieja, teniendo nuevas. Madrid, 21 Febrero 1658.

(Arch. mun., 2ª, 468-24.)

619. — Requerimiento del arrendador de los corrales de comedias de Madrid sobre que Francisco de la Calle, autor de comedias, puso ayer 22 cartel para representar en el corral del Príncipe la comedia de *El Traidor contra su sangre*[2], y no la representó, y hoy no ha puesto carteles. Madrid, 23 Febrero 1658.

(Arch. mun., 2ª, 468-24.)

620. — Requerimiento del arrendador de los corrales de comedias, sobre que Esteban Núñez no representó el 21 del presente la comedia *Estados mudan costumbres*[3], habiendo puesto carteles y estando desocupado el corral de la Cruz. Madrid, 23 Febrero 1658.

(Arch. mun., 2ª, 468-24.)

621. — Conciertos de Esteban Núñez, autor de comedias, con los representantes que han de asistir en su compañía hasta Carnestolendas de 1659.

Diego Caballero hará los primeros barbas, ganando la parte en dinero que le señalaren dos oficiales de la comedia[4].

Tomé de Olmedo, representante.

María de Olmedo, su mujer, hará las terceras damas.

Hipólito y Gerónima de Olmedo, representantes.

Manuel de los Reyes y Coca, hará los papeles de la graciosidad.

Ana de Cañas, hija de María Vázquez, viuda, para representar.

Francisco Narváez, cobrador.

Alfonsa de Haro, su mujer, primera dama.

Pedro Carrasco, hará los cuartos papeles.

Pablo Sánchez de Leon, hará los terceros papeles y barbas.

Francisco de la Fuente, músico.

Pedro Conde, hará los terceros papeles y barbas.

Sabina Alvarez, su mujer, para cantar. Madrid, 10 Marzo 1658.

(Juan García de Albertos, 1658.)

622. — Formación de una compañía de partes para el año de 1658 á 1659.

Francisco de la Calle, autor, primer galán, tendrá 10 reales de parte.

Jerónima Coronel, su mujer, segunda dama, 10 reales de parte.

Francisca de Valencia, soltera, primera dama, 11 reales de parte.

1. *La devocion del Angel de la Guarda*, de D. Juan de Matos Fragoso.
2. Matos.
3. Matos.
4. En 15 del mismo mes se rescindió este contrato.

Rodrigo de Zayas, segundo galan, 9 reales.
María de la O, quinta dama, 7 reales.
Juan Juza, gracioso, 10 reales.
Josefa Antonia, su mujer, cuarta dama, 7 reales.
Francisco Rodríguez, guardarropa, 5 reales.
Bernarda María, su mujer, tercera dama, 9 reales.
Juan de Figueroa, tercer galán,
José Pérez, primer barba, 9 reales.
Damián de Villegas, segundo barba, 7 reales.
José Loesía, músico, 6 reales.
Rodrigo Alvarez, para papeles de por medio, 5 reales.
Gabriel Sedeño, para cantar, 7 reales.
Francisco Tomé, cobrador, 5 reales.

Señálanse al autor 8 reales de parte por el hato que ha de poner; 10 reales á la caja; 2 de ración á la cofradía de la Novena. Madrid, 10 Marzo 1658.

(Juan García de Albertos, 1658.)

623. — Formación de una compañía de partes para representar hasta Carnestolendas de 1659.

Alonso Caballero, autor.
Josefa María, su mujer.
Manuel de Salvatierra, primer galán.
María de Pontes, su mujer.
Juana de los Reyes.
Juana Coronel.
Pedro de Agramonte, segundo galán.
Cristóbal de Villarroel, tercer galán.
Francisco Girón, primer barba.
Diego de la Fuente, cuarto galán.
Gregorio Hermosilla.
Pedro Ferrer, para cantar.
Marcos Fernández, guardarropa.
Francisco de la Fuente, papeles de por medio.

Cada uno ganará lo que ajustaren dos oficiales de comedias. Madrid, 27 Marzo 1658.

(Juan García de Albertos, 1658, fº 44.)

624. — Obligación de Bartolomé Romero, autor de comedias, de ir con su compañía á la ciudad de Zaragoza para el 20 de Diciembre de este año y hacer 50 representaciones, cobrando 400 reales de plata, 66 por cada representación como ayuda de costa, y 6,000 prestados.

Si por los libros pareciere que se dió mayor ayuda de costa á Adrián López, autor de comedias, se dará tambien á Bartolomé Romero. Madrid, 30 Marzo 1658.

(Juan García de Albertos, 1658, fº 55.)

625. — Obligación de Sebastián García de Prado de asistir, en la compañía de Bartolomé Romero, autor de comedias, desde hoy hasta Carnestolendas de 1659 para hacer los *primeros papeles de galanes en todas las comedias*, ganando 30 reales de partido, 9 de ración y 21 por cada representación, 600 por la fiesta del Corpus y 1,500 de préstamo. Bartolomé Romero le dará además una ración más durante las octavas.

Es condición que durante este año se han de poner dos comedias que dará Sebastían García de Prado. Madrid, 16 Abril 1658.

(Juan García de Albertos, 1658, fº 70.)

626. — Testamento de Luciana de Castro, viuda de Antonia Mejía. Declara los vestidos y alhajas que tiene empeñados y manda que se recobren pagando lo que debiere y añade que algunas destas prendas se empeñaron por dar algo á su hija cuando casó con Luis López.

« Declaro que los bienes que hoy hay en mi casa, como son camas, vestidos y cosas de oro, son de la dicha Luciana Mexia, mi hija, y las pinturas y ropa blanca que lo ha adquirido de sus fiestas y ocupacion que ha tenido en el uso de la representacion, y yo no tengo mas bienes que los empeñados y dicha plata; declarolo asi para el descargo de mi conciencia.

Declaro que desde que murio el dicho Antonio Mexia, mi marido, la dicha Luciana Mexia, mi hija, me ha sustentado y á los demas mis hijos, y ha hecho por todos nosotros lo que ha podido, de su dinero haciendo con todos nosotros como buena hija. »

Testamentarios: su hija Luciana Mejía, y su confesor Fr. Luis Ortega, trinitario.

Herederos: Luciana, Josefa María, Antonio y Vicente Mejía, sus hijos. Madrid, 6 Junio 1658.

(Juan García de Albertos, 1658, fº 85.)

627. — Testamento de Luis López Sustaete, autor de comedias.

« In Dei nomine, amen. Sepan quantos esta carta de testamento ultima y postrimera voluntad vieren como yo Luis Lopez Sustaete, que resido en esta corte calle de las Guertas, parroquia de San Sebastian, estando enfermo en la cama de la enfermedad que Dios, Nuestro Señor, ha sido servido de me dar, y en mi buen juicio y entendimiento natural, y creyendo como bien y verdaderamente creo en el misterio de la Santisima Trinidad..... hago y ordeno este mi testamento en la forma siguiente.

Primeramente encomiendo mi alma á Dios, Nuestro Señor, que la crió y redimió con su preciosa sangre, pasion y muerte, y el cuerpo á la tierra de do fue formado; y que quando su Divina Magestad fuere servido de me llevar de esta presente vida, mando se entierre mi cuerpo en la iglesia del convento de Trinitarios Descalzos desta villa de Madrid en la sepoltura que pareciere á mis testamentarios; y que se vista mi cuerpo con el habito de nuestro padre San Francisco, y

que le acompañe la cruz, cura ó teniente de la dicha parroquia y doce sacerdotes della, y que le lleven los padres de S. Juan de Dios que estan en uso, y que le acompañen ocho pobres con sus hachas y se les dé un real de limosna á cada uno. Y suplico á la cofradia de Nuestra Señora de la Novena acompañe mi cuerpo y haga por mi lo que fuere de su obligacion; y que el dia de mi fallecimiento se me diga una misa cantada, cuerpo presente, vigilia y responso, si fuere hora, y si no al dia siguiente.

Item mando se digan por mi alma quinientas misas en altares de privilegio y de la limosna de á dos reales.....

Item mando se digan por el alma de mis padres cinquenta misas y por el alma de Angela de Corbella, mi mujer, otras cinquenta misas.....

Item mando se cumplan en el todo los testamentos y ultimas disposiciones: uno de Micaela Lopez, mi hermana, y el otro de Angela de Corbella, mi mujer; el de mi hermana en todo menos los gastos del entierro y misa de cuerpo presente, por que esto lo tengo pagado; y tambien tengo cumplidas las mandas que la dicha mi hermana hizo en quanto á vestidos. Y en quanto al de Angela Corbella, mi mujer, tengo pagados los gastos de entierro y misa de cuerpo presente y ciento y cinquenta misas de alma por quenta de las que mandó; y el dia que falleció se le dijeron otras cinquenta misas. Cumplase en lo demas el testamento de la dicha mi mujer, que tengo en mis papeles. El de mi hermana se ha de sacar de los registros de Pedro de Alias Matienzo, ante quien se otorgó habrá veinte años, poco mas o menos.

Item declaro que Su Magestad que Dios guarde, me debe seis mil y seiscientos y sesenta reales por cedula firmada de su Real mano, que está en poder del contador Alexo de Escalada, que lo es de Su Magestad y del Buen Retiro. »

Deudas á su favor:

El capitán D. Diego Barrosa, 365 reales de á ocho, de plata.

Jerónimo García, representante, 1,800 reales.

D. Luis Méndez de Haro, 1,292 reales.

Juan Alonso, representante, 700 reales.

Juan Martínez de Casasola, gobernador que fue de Casatexada, 1,200 reales.

Antonio Muñoz, representante, 1,197 reales.

Diego de Avendano, representante, 1,000 reales de vellón.

Antonio de Ordaz, representante, 100 reales.

Alejandro de la Bella, representante, 40 reales.

Jerónimo de Sandoval, *quantas tomas*, representante, 84 reales.

Manuel de Silva, representante, 12 reales.

Francisco Gutiérrez, representante, *mi yerno*, 290 reales.

Gregorio de la Rosa, representante, 500 reales.

Ambrosio Duarte, representante, 200 reales.

Gindo, representante, 112 reales.

Deuda en contra :

Declara que debe á Alvaro Perez, arrendador de las casas de comedias de Murcia, 1,000 reales, en prendas de los cuales tiene 8 platos de plata que valen mas de 2,000 reales, « y es mi voluntad que la fe de contraste y cedula de la dicha plata se entregue a Maria de Cordova para que pague estos mil reales y se cobre la plata, y de su valor pague la deuda que la tengo comunicado sin que nadie la pida quenta, de que la relievo.

Declaro que di á Luisa Lopez, mi hija, tres mil reales de vellon para venir á Madrid á reformar mi compañia de representantes, los quales ha repartido para esta reformacion. Pidasele quenta de la distribucion de este dinero y cobrese de las personas que lo hubieren recibido toda la dicha cantidad de los dichos tres mil reales.

Item declaro que del matrimonio que fue çontraido entre mi y Angela de Corbella, mi legitima y primera mujer, hubimos y procreamos por nuestras hijas legitimas a Maria Lopez, Isabel, Luisa, Francisca y Josefa Lopez, nuestras hijas, que la dicha Maria Lopez ya es difunta, y las demas viven hoy. Y la dicha Maria Lopez dejo por sus herederos á Juana y á Christobal Gutierrez, sus hijos legitimos y de Francisco Gutierrez, su legitimo marido. Y el dia que el dicho Francisco Gutierrez se casó con la dicha Maria Lopez le di en dote á la dicha mi hija mil y quinientos reales, poco mas ó menos, en vestidos ordinarios, por no tener mas. Y á mi hija Isabel Lopez quando casó con Juan Navarro le di ducientos ducados, poco mas ó menos, de dote en vestidos y alhajas que los montaron, sin contarle los dos vestidos que le hice para empezar el año el uno y el otro para la fiesta del Corpus, el uno flor de romero y el otro azul con mucha guarnicion de plata, que aunque me habian costado mas de dos mil y quinientos reales, se los di por mil reales ambos á dos, los quales confieso que me los pagó y quedé satisfecho del valor de los vestidos. Mas les he dado por su orden cien reales de vellon que mandaron que diera al ama de Juanica, su hija, que se criaba en Zamora. Mas cinquenta reales de á ocho que le di quando le sucedió al dicho Juan Navarro la desgracia de la muerte.

Item declaro que á mi hija Francisca Lopez, quando se casó con Gaspar de Segovia, la daria dos mil reales, poco mas ó menos, en vestidos y alhajas.

Item declaro que á mi hija Luisa Lopez, quando se casó con Vicente Domingo, le di en dote mil y quinientos reales, poco mas ó menos, en vestidos y alhajas.

Item declaro que, quando se casó mi hija Josefa Lopez con Geronimo de Heredia, se le hizo carta de dote ante escribano de diez y

siete mil reales, poco mas ó menos, como consta de la carta de dote, que está otorgada ante Josef de Azpeitia, escribano de Su Magestad, en el oficio de Nicolas Martinez, y tiene casa propia suya en la calle del Lobo, junto á la calle del Infante.

Item declaro que ha siete años, antes mas tiempo que menos, que tengo en mi casa á Maria de Messa, muger soltera, la qual me ha servido todo este tiempo y asistido en mis enfermedades, y asi mismo ha asistido con las compañias de representacion que he tenido, como un compañero dellas, en la parte de la musica y representacion; y de todo lo que importó las partes de su representacion y particulares y fiestas y octavas en el Retiro y otras partes dentro y fuera de Madrid, todo ello ha entrado en mi poder por efecto y dinero suyo propio. Y en todo este tiempo ha acudido á servirme, como llevo referido, sin que por estos servicios le haya satisfecho ni pagado cosa alguna; y aunque la he dado algunos dineros para que se repare en orden a vestirse por quenta de su propio dinero, ganado y adquirido de la parte de su musica y representacion y trabajo personal que en esto ha tenido. Y habiendo ajustado la quenta de lo que esto importa, hallo que de lo demas y de sus servicios que ha ganado en los dichos siete años, la resto debiendo quinientos ducados, por quenta de los quales di á la susodicha ducientos ducados para la casilla que compró del Hospital general, que está junto al Hospital de los Aragoneses, y se vendió por decreto del señor Don Antonio de Contreras, del Consejo y Camara de Su Magestad, y Protector del dicho Hospital y Junta dél, que está en el libro de su contaduria y fechos del dicho Hospital. Y de los dichos ducientos ducados de la compra se estan debiendo cien reales y no mas, en todo lo qual yo he entendido y he pagado por orden suya la dicha cantidad, mediante lo qual se le ha de despachar venta en su cabeza por ser casa suya y que yo la concerté para ella con su propio dinero; en la qual se habran gastado en reparos y ponerla en uso otros ducientos ducados, antes mas que menos, y los he gastado para mas pago de los dichos quinientos ducados que importan sus efectos y servicios. Mando que por quanto esta no es donacion ni manda onerosa sino justificacion y paga de su debito para el descargo de mi conciencia, quiero y es mi voluntad que tenga la dicha casa por suya, como lo es, con sus reparos y mejoras, y lo que faltare á cumplimiento de los dichos quinientos ducados, se la pague de mis bienes, que la resta dellos, segun los reparos hechos en la dicha casa, seran noventa ducados, con los quales y la dicha casa estará satisfecha y pagada de lo que le debo de sus servicios y que hubo de haber de su trabajo.

Y ansimismo declaro vine desde Montilla á Madrid quando supe que habia venido Bernarda Ramirez de Napoles, y vine con dos cabalgaduras y dos criados á ver si me ponia pleito la dicha Bernarda,

y en mas de ciento y treinta dias me entretuvo sin ponerme pleito ni demanda alguna á las casas de mi hermana, en que gasté mas de ducientos ducados en ida, vuelta y estada, con que me volvi sin negociar nada. Y dentro de cinco ó seis meses me pasó pleito, estando ausente de Madrid, tomando posesion de la casa y despojandola, por lo qual vine desde Jaen á Madrid y vencí el pleito por el Consejo y me volvieron á dar la posesion de las dichas casas, costandome la venida y la vuelta y estada y gastos del pleito mas de tres mil reales. Declaro que el año de seiscientos y cinquenta y ocho, estando ausente desta corte, me volvió á poner pleito la dicha Bernarda y su marido, á lo qual vine desde Murcia á esta corte á defenderlo perdiendo las comodidades é intereses de todo el año de mi compañia que importan mas de quinientos ducados; y demas desto he gastado hasta hoy muchas sumas de maravedis en seguimiento del dicho pleito.

Item declaro que yo fui casado con Doña Jacinta de Herbias de segundo matrimonio, y en el discurso de ocho meses que estuvo conmigo, poco mas ó menos tiempo despues dellos, se ausentó de mi poder y todos sus bienes dotales se los llevó, ausentandose de su autoridad dejandome solo; y aunque con todo amor y voluntad solicité volviese á hacer vida maridable, no pareció y con sus bienes todos quantos truxo al matrimonio se los llevó y se volvió á Madrid desde Granada, de donde se habia ido; y de alli á quatro meses por ruego y a instancia de algunos amigos nos ajustamos y volvió al matrimonio á la ciudad de Sevilla, donde estuvimos ocho meses, poco mas ó menos, juntos, y estando alli, se volvió á ir contra mi voluntad y sin mi consentimiento, ni ser sabidor, y se llevó sus propios bienes dotales y vestidos, y demas dello quarenta doblones de á ocho de oro, mios, y mas arracadas de oro y perlas que valian trecientos reales de plata; y mas la envié ducientos ducados de vellon á Madrid para que se desempeñase y fuese á Sevilla, y mas me sacó de mi aposento una colgadura de rasos listados que valia dos mil reales; y mas le envié ochenta reales de á ocho de plata, que debia á una portuguesa; todo esto para que se desempeñase y pudiese ir sin deudas á Sevilla. Y despues de todo este beneficio se ausentó segunda vez y se escondió haciendome gastar muchos ducados en diligencias para buscarla.

Item declaro que despues de lo dicho haciendo yo instancias con requisitorias de la justicia ordinaria de Sevilla y otras diligencias y negociaciones para que la dicha Doña Jacinta volviese á mi poder, la susodicha se metió en un convento en la dicha ciudad de Sevilla, donde trató poner pleito de divorcio, y lo puso y la vencí. Y entonces desde el mismo convento se huyó y salió y no volvió mas al matrimonio.

Item declaro que Ali, esclavo mio, está libre, y de su libertad tengo

hecha escriptura ante Josef de Azpeitia, escribano, á lo qual me remito, para que luego que yo fallezca, use de su persona libremente. Y le mando uno de los quatro borricos que tiene mios, escoxa el que quisiere, y ruego y encargo á Maria de Mesa que por espacio de un año despues de mi fallecimiento le tenga en su casa sin pagar alquiler, y durante este año quiero y es mi voluntad que tenga el usufructo y ganancia de los otros tres borricos, que ha de ser para él, y cumplido el año, para mis herederos. Y si pasado el dicho año la dicha Maria de Mesa quisiere los dichos tres borricos para en quenta y mas pago de lo que se le debiere, los pueda tomar en quinientos reales.

Item mando el Santo Cristo de marfil que tiene Luisa Lopez, mi hija, se lo mando con calidad que haga decir por mi alma cinquenta misas.

Item mando á la cofradia de Nuestra Señora de la Novena ducientos reales por una vez y por via de limosna, á quien ruego encomienden á Dios mi alma.

Item mando se paguen a los herederos de Avendaño cinquenta reales, porque estoy en duda si se los debo ó no, por mas quentas que tuvimos.

Item remito y perdono, si de esta enfermedad muriere, á Juan Navarro, mi yerno, los cinquenta reales de á ocho que le di para el suceso del pleito de la muerte, por el bien que me estan haciendo él y mi hija Isabel Lopez, y mas les mando una pintura de Nuestra Señora de la Concepcion, que es de mi devocion, con su quadro y cortina y les ruego me encomienden á Dios.

Item declaro que tengo en poder de Damiana Arias, muger de Mateo de Godoy, una venera de Santiago metida en un corazon de oro, que la tengo empeñada en un doblon de á dos ducados. Y Agustin de Mercado, boticario, tiene una cruz de oro mia, que la tiene en resguardo de un aposento que ha estado ocupado con mi ropa, y de las medicinas que me da; ajustese lo que fuere y paguese y cobrese la prenda.

Item declaro que el alguazil que cobra las alcabalas y contribucion de soldados por el Corregidor de Madrid, tiene una sortixa mia de un diamante pequeño; pretendo excusarme de la paga, y en resguardo tiene la sortixa. »

(Testamentarios : Fr. Sebastián Castaño, dominico; Antonio de Rueda; María de Cordova, viuda de Andrés de la Vega; Juan Navarro, su yerno.)

(Herederos : sus hijas Isabel, Francisca, Luisa y Josefa López; y sus nietos Juana y Cristóbal Gutiérrez, hijos de Francisco Gutiérrez y de María López[1], su hija ya difunta.)

« En la villa de Madrid a veinte y seis dias de Septiembre de mil y

1. Las cinco hijas fueron del primer matrimonio.

seiscientos y cinquenta y ocho años. = Luis Lopez Sustaete. = Mateo de Godoy = Alonso de la Paz = Juan Francisco de Salazar = Miguel de Orozco = Domingo Valdes. »

(Juan Garcia de Albertos, 1658, fº 125.)

628. — Codicilo de Luis López Sustaete.

« Item manda que á Francisco Gutierrez, su yerno, se le de un espadin ancho que tiene, culebrino, con una concha, y un tahali bordado negro que está en una espada negra. Item declara por su hijo a Luis Antonio Lopez Sustaete, que le hubo fuera de matrimonio con muxer soltera, limpia y honrada y doncella, que tendrá de edad cinco años y medio, poco mas ó menos y se bautizó en la parroquial de San Sebastian desta villa de Madrid. Y pide y encarga a sus hijos por amor de Dios le amparen y hagan por el todo quanto pudieren y sus fuerzas alcanzaren, por que Dios los haga bien, porque con esto irá, quando Dios sea servido de llevarle, con algun consuelo, y manda se le de a este niño un vestido de lama anteada, calzon y ropilla y jubon, guarnecido de plata. »

(Manda que se incorpore á su testamento una Memoria de sus bienes, que está en poder de Fr. Sebastián Castaño, su confesor.) Madrid, 28 Septiembre 1658.

(Sigue á continuación la dicha Memoria de la plata y vestidos del testador.)

(Juan García de Albertos, 1658, fº 130.)

629. — Carta de pago de Cosme Pérez « vecino de Madrid, que posa en sus casas propias en la calle de Cantarranas », de 784 reales que recibe « por Luis López Sustaete, autor de comedias, mediante carta de Francisco Gutiérrez, su yerno », que se los remitía desde Salamanca, y que por no estar en su juicio cabal dicho Luis López, se ha hecho cargo de ellos el otorgante para pagar los gastos del entierro, si es que dicho autor de comedias muriese. Madrid, 12 Octubre 1658.

(Juan García de Albertos, 1658, fº 135.)

630. — Partida de defunción de Luis López Sustaete.

« Luis Lopez, viudo de Doña Jacinta de Arbias, calle de las Guertas, casas pared en medio de la taberna de Heredia murio en catorce de Octubre de 1658 años, recibio los santes sacramentos, testó ante Juan Garcia Albertos en veinte y seis de Septiembre de 1658 años, dexó quinientas misas de alma, testamentario Juan Navarro su yerno comediante, dichas casas, enterrose en los trinitarios descalzos, dio de fabrica diez y seis reales . . . . 16. »

(S. Sebastián.)

631. — Testamento de Ambrosio Duarte, natural de Lisboa, hijo de Francisco Alvarez y Margarita Duarte, naturales de dicha ciudad.

Manda ser enterrado en la sepultura que tiene la cofradía de Nuestra Señora de la Novena en la parroquia de S. Sebastián.

Testamentarios: María de Prado, su mujer, y Sebastián de Prado, su cuñado.

Herederos: su mujer; pero en el caso de que vivan sus padres, estos serán los herederos, llevando María de Prado su dote, arras y gananciales, más el tercio y rimanente del quinto de sus bienes.

Declara que salió de Lisboa hará unos 20 años y entonces tendría su padre unos 70 años y su madre unos 50. Madrid, 15 Octubre 1658.

(Juan García de Albertos, 1658, fº 137.)

632. — « Un pedimento de Luis López á Diego de Avendaño de diferentes cédulas que le debe.

Un libro de Loas y Entremeses, impreso, y dentro dél está una provision del Consejo para que pudiese representar Luis Lopez.

Un libro de la Parte segunda del Sarao y Entretenimiento honesto de Doña María de Zayas.

Lagrimas de San Pedro. Burlas veras.

Una executoria de la nobleza de Antonio Lopez Sustaete y Luis Lopez Sustaete, su hijo, enquadernada, con cintas coloradas. »

(A continuación se insertan las cartas de pago de lo que tocó á cada uno de los herederos.)

(Juan García de Albertos, 1658.)

633. — Inventario de los bienes de Luis López Sustaete, autor de comedias, fallecido en 26 de Septiembre 1658, hecho por Juan Navarro Oliver y Antonio de Rueda.

« Una pieza de cierta querella y autos hechos contra Doña Jacinta de Herbias por el dicho Luis Lopez en la ciudad de Granada. Otra pieza de una requisitoria del juez y vicario de la iglesia arzobispal de Sevilla para los jueces eclesiasticos destos reynos, despachada á pedimento del dicho Luis Lopez contra Doña Jacinta de Herbias. Otra requisitoria de Don Diego de Trujillo, alcalde de la Justicia de Sevilla con insercion de cierta querella contra Doña Jacinta de Herbias con insercion de una memoria de vestidos, despachada á pedimento del dicho Luis Lopez, para las justicias desta villa de Madrid sobre la prision de la dicha Doña Jacinta. Dos provisiones de la real Chancilleria de Granada y un mandamiento para las justicias destos reynos para la prision de la dicha Doña Jacinta. »

(Pinturas, y entre ellas unos 20 retratos de la familia real, retrato de su hija Francisca López; retrato de Antonia Manuela; figuras de yeso, probablemente para la escena: muchos vestidos y cosas para las representaciones.)

Dos legajos de cartas misivas de los años 1652 à 1658.

« Un libro de quenta y razon que comienza: « En el nombre de la Virgen Santisima del Sagrario empecé en Sevilla á ser autor el año de mil y seiscientos y treinta y quatro, para lo qual compré este libro de quentas para toda la compañia y las demas que tuviere.

Item el testamento de Angela de Corbella.

Un examen de José de la Peña para el pleito de Sebastian de Prado.

Censuras que se sacaron en Sevilla contra Doña Jacinta de Herbias.

Una escritura contra Antonio Muñoz, representante, de 1,197 reales.

Otra contra Juan Alonso, representante, de 700 reales. »

634. — Obligación de Francisco García, autor de comedias, Vicente Domingo y su mujer Luisa López, Pedro de Agramonte, Francisco Lopez y su mujer María Jiménez, Francisco Gutiérrez y su hija Juana Gutiérrez, Francisco Bermúdez, Matías de Castro, Juan Alonso, Lorenzo de Castro, Inés Gallo y María de Anaya, sus compañeros, de representar en la corte 30 representaciones diferentes, comenzando luego que reciban la Loa con que han de empezar.

El arrendamiento de los corrales les ha de dar : 2,300 reales para los gastos del viaje, otros 700 también graciosos, pagará la Loa con que se ha de comenzar y prestará 680 que devolverá la compañía de lo que le toque de los aposentos.

En el caso de que la compañía ponga comedias nuevas de ingenios conocidos, el arrendamiento pagará la mitad de su coste así como la mitad de las apariencias.

« Que la comedia que pasare de tres dias se ha de cumplir un dia, y la compañia ha de tener obligacion a echar diferente comedia como no sea dia de fiesta. » Madrid, 28 Octubre 1658.

(Juan García de Albertos, 1658, f° 145.)

635. — Obligación de Diego Osorio de venir desde Toledo, donde ahora va á Madrid en vísperas de Navidad y representar con su compañía, durante el tiempo que estuviere, 4 comedias nuevas y 3 viejas, más las que estudiare en Madrid. Si además estudiare otras comedias nuevas, pagará la mitad de su coste el arrendamiento, así como también de las 4 de su obligación antes citadas.

El arrendamiento pagará al autor 3,000 reales de ayuda de costa. Madrid, 4 Noviembre 1658.

(Juan García de Albertos, 1658, f° 165.)

1659

636. — Obligación de Bartolomé Romero, autor de comedias, Jerónimo de Morales, Tomás de San Juan, Simón Aguado, Tomás de Nájera, Juan de la Calle, Juan de Castro y su mujer Juana Caro, Mateo de Almansa por sí y por Sebastián de Prado, y Ambrosio Duarte, sus compañeros, de ir desde luego á la ciudad de Zaragoza para representar hasta Carnestolendas, cobrando 66 reales de cada

representación y 400 reales dados, y la ayuda de parte correspondiente á cada uno de los representantes para el próximo viaje. Madrid, 6 Enero 1659.

(Juan García de Albertos, 1659, fº 1.)

637. — Poder de Bartolomé Romero, autor de comedias á su hija Mariana Romero para cobrar del Conde de Pliego todos los maravedises que le está debiendo « por razon del alquiler de las casas que ocupa mias propias que estan en esta villa en la calle de Francos de cuyo arrendamiento me paga en cada un año 2,400 reales. » Madrid, 9 Enero 1659.

(Andrés de Torres, 1657 á 1662, fº 171.)

638. — Obligación de Pedro de la Rosa, autor de comedias, de representar con su compañía en los corrales de Madrid desde la fecha hasta Martes de Carnestolendas, poniendo « tres comedias nuevas nunca vistas ni representadas de ingenios conocidos, y una vieja que es *El Triunfo de la Iglesia* ».

Es condición que el día que se eche comedia vieja, aunque haya poca gente, se ha de representar; que cada una de las dichas 4 comedias cumplirá un día, quedando obligada la compañía á poner otra comedia al día siguiente; que las comedias nuevas se han de pagar por el autor y el arrendamiento á medias; que la ayuda de costa, por haber venido á la corte dicho autor, será de 4,500 reales. Madrid, 23 Enero 1659.

(Juan García de Albertos, 1659, fº 13.)

639. — Certificación de que en 30 de Enero de 1659 y tres días anteriores no había representado en los corrales Diego Osorio por haber estado ocupado en los ensayos de la comedia *Pasión vencida de afecto* del Lic. Juan Bautista Diamante, la cual se había de hacer para el día que la Reina saliera á misa de parida. Madrid, 30 Enero 1659.

(Arch. mun., 2ª 468-28.)

640. — Certificación del escribano del Ayuntamiento de que no había comedia en el Príncipe y que para la Cruz había puesto cartel Pedro de la Rosa para representar la comedia *Santo Tomás de Villanueva* [1]. Madrid, 24 Febrero 1659.

(Arch. mun., 2ª 468-28.)

641. — Certificación del escribano de que en 24 de Febrero de 1659 estando las compañías de Osorio y de Pedro de la Rosa en Palacio se mandó que no hubiese representación para SS. MM. « por causa de estar la Reyna Nuestra Señora mala de jaqueca », y el Marqués de Liche mandó que las dichas compañías se juntasen y ensayasen la comedia de mañana martes « que se había de hacer en Palacio ». Madrid, 24 Febrero 1659.

1. Juan Bautista Diamante.

En el día 25 se representaron dos comedias en Palacio por las compañías de Diego Osorio y Pedro de la Rosa.

(Arch. mun., 2ª 468-28.)

642. — Conciertos de Esteban Núñez con los representantes que durante un año han de estar en la compañía de partes que está formando.

Pablo de León, segundo galán, tendrá 10 reales de parte y 2,512 prestados.

Francisco Girón, tercer galán y barba, tendrá 9 reales de parte y 500 de préstamo.

Juana de los Reyes, viuda, primera dama, tendrá 12 reales de parte y 300 de préstamo.

Ana de Ribera, viuda, representanta, tendrá lo que se le señale.

Lupercia de Cardona, viuda, segunda dama, tendrá 10 reales de parte y 250 prestados.

José Timotheo, representante, y su mujer Antonia de Ledesma, que hará las cuartas damas, tendrán 14 reales de parte, 7 cada uno, y 500 prestados.

Andrés de Cos hará los quintos papeles y tendrá 7 reales de parte y 667 prestados.

Sebastián de las Peñas, músico y representante, ganará 9 reales de parte y 700 prestados.

Tomé de Olmedo, representante, María de Olmedo, su mujer, tercera dama, Hipólito de Olmedo, su hijo, gracioso, y Jerónima de Olmedo, su hija, representanta, tendrán treinta reales de parte y 2,500 reales de préstamo. Madrid, 1º Abril 1659.

(Juan García de Albertos, 1659, fº 34.)

643. — Obligación de Vicente Domingo y Francisco Gutiérrez « á cuyo cargo está la compañía de representantes que forman para este presente año » de ir á las villas de Trujeque y Brihuega para la fiesta del Corpus y hacer 3 representaciones en cada una, en precio de 6,000 reales por ambas fiestas. Madrid, 2 Abril 1659.

(Juan García de Albertos, 1659, fº 40.)

644. — Poder de Francisco Gutiérrez, autor de comedias, y Vicente Domingo, por si y por su mujer Luisa López, á Juan de Castro, de su compañía, para concertar fiestas en su nombre. Madrid, 4 Abril 1659.

(Juan García de Albertos, 1659, fº 48.)

645. — Obligación de Pedro de la Rosa, autor de comedias, de ir inmediatamente á Valladolid y representar en dicha ciudad con su compañía hasta el día del Corpus de este año, para lo cual se le dan 1,500 reales, tanto para el viaje como para desempeñar un arca de vestidos, y para mayor seguridad del pago de dicha cantidad entregará prendas bastantes. Madrid, 21 Abril 1659.

(Juan García de Albertos, 1659, fº 65.)

646. — Escritura de formación de una compañía de partes hasta Carnestolendas de 1660, ganando cada uno la parte en dinero que se le señalaren.

Lorenzo de Castro, autor.
María de Segura, su mujer.
Sebastián de Castro, su hijo.
Juan Alonso.
Miguel Codes.
Francisco López.
Cristóbal Caballero.
Josefa de la Rosa, su mujer.
José Jiménez.
Alonso de la Paz.
Sebastián de Alarcón. Madrid, 27 Abril 1659.
(Juan García de Albertos, 1659, fº 70.)

647. — Obligación de Vicente Domingo y Luisa López, su mujer, de pagar á la cofradía de Nuestra Señora de la Novena 1,100 reales que le deben por los que dicha cofradía hubo de haber del año 1657 á 58 de las limosnas de la compañía que tuvo Luis López, su suegro y padre y que entraron en poder de los otorgantes. Madrid, 27 Abril 1659.

(Juan García de Albertos, 1659, fº 77)

648. — Obligación de Pedro de la Rosa, autor de comedias, y en su nombre Antonio de Rueda, de venir á la corte y representar con su compañía desde 24 de Octubre hasta fin de Noviembre, poniendo « quatro comedias nuevas nunca vistas ni representadas y de ingenios conocidos de quien se hayan representado otras comedias en los corrales de Madrid ».

Condiciones :

1ª El arrendamiento pagará la mitad de lo que han costado estas 4 comedias.

2ª Al llegar el autor á Madrid ha de tener corral desocupado.

3ª Se le darán, al llegar, 3,000 reales : 2,000 graciosamente y 1,000 para en fiado del coste de las dichas comedias.

4ª El arrendamiento perdona á Pedro de la Rosa los 7,750 reales que debe. Madrid, 24 Julio 1659.

(Juan García de Albertos, 1659, fº 127.)

649. — Requerimiento á Diego Osorio y Juan de la Calle, autores de comedias, contestando Diego Osorio « que tiniendo prevenida la comedia de Diamante para la dicha fiesta de Su Magestad, que se intitula *Servir para merecer*, para hacerse hoy dicho dia, vino orden de Palacio para que su compañia hiciera los saynetes y la compañia de Juan de la Calle y Prado hiciese otro comedia que tenian estudiada y que se dejase la comedia de Diamante para otra ocasion, y en esta

conformidad fue este declarante con su compañia, y el dicho Juan de la Calle dijo como tambien iba con la suya a hacer dicha fiesta a Su Magestad ».

Dicha comedia de Diamante se representó el dia 14 de Julio à S. M. y a Infante para la compañía de Diego Osorio y los sainetes por la de Juan de la Calle.

(Arch. mun., 2ª, 468-28.)

650. — Obligación de Juan de la Calle, autor de comedias, de ir á Salamanca con su compañía y con Sebastián de Prado y desde el 28 de Septiembre hacer 20 representaciones succesivas, teniendo como ayuda de costa para el viaje 2,200 reales. Madrid, 21 Julio 1659.

(Juan García de Albertos, 1659, fº 113.)

651. — Carta de pago de Sebastián de Prado, autor de comedias, en favor del Hospital general de la ciudad de Salamanca, de 1,200 reales que le dan por el ayuda de costa que él y su compañía han de hacer para ir y representar durante los 20 días de las segundas vacaciones de dicha ciudad. Madrid, 19 Septiembre 1659.

(Juan García de Albertos, 1659, fº 142.)

652. — Obligación de Jerónimo Vallejo, autor de comedias, Carlos Vallejo, Juan Rodríguez, Juan Camacho, Nicolás de Alcántara, Juan de Sobera, Juan Aguado y su mujer Antonia de Ulloa, Teresa de Garay, viuda de Antonio Marín, Agustina Arias como madre de Polonia Baquedano, Magdalena López, mujer del dicho Juan Camacho, María Vallejo, hija del autor, y Francisco Rodríguez Barroso, de ir á la ciudad de Toledo para el día 1º de Noviembre y representar 40 comedias sucesivas. Tendrá la compañía 80 reales de ayuda de costa por cada representación; se le pagará el viaje y se le permitirá salir de Toledo para hacer la fiesta de Ajofrín. Madrid, 12 octubre 1659.

(Juan García de Albertos, fº 148.)

653. — Obligación de Juan de la Calle, autor de comedias, de representar en los corrales de Madrid desde 30 de Octubre á fines de Noviembre de este año haciendo en dicho tiempo « quatro comedias nuevas nunca vistas ni representadas y entre ellas la comedia de Moreto que se intitula *No puede ser,* y el dia que no tuviere de util mas de dozientos reales, el dia siguiente echará comedia diferente ».

El arrendamiento pagará la mitad del precio de estas 4 comedias y de las apariencias y 3,000 reales de ayuda de costa por el viaje que ha hecho la compañía para venir á Madrid. Madrid, 28 Octubre 1659.

(Juan García de Albertos, 1659, fº 153.)

CRISTÓBAL PÉREZ PASTOR.

(Continuará.)

VARIÉTÉS

Sur le vocalisme castillan. A propos des découvertes de M. Colton [1].

Les notes qui suivent ont été inspirées par la lecture d'un travail pas très récent, mais remarquable, dont, à l'origine, je m'étais proposé d'écrire un compte rendu pour le *Bulletin hispanique*. Je ne suis pas venu à bout de cette tâche. Une question spéciale, parmi celles dont traite l'auteur, m'a si bien captivé qu'au lieu de présenter aujourd'hui une étude bien proportionnée du livre entier, je dois me résigner à n'en discuter ici qu'une faible partie. La publication dont je parle est intitulée *La phonétique castillane;* j'aurais mauvaise grâce à inscrire, en tête des lignes présentes, autre chose que la rubrique ci-dessus.

Comme, toutefois, un certain nombre de notes avaient déjà été réunies en vue d'un compte rendu véritable et que ces quelques explications me paraissent avoir une certaine importance au point de vue du lecteur non prévenu, je ne dois peut-être pas les supprimer. Je demande pardon à la rédaction du *Bulletin* de commencer, par conséquent, par une espèce de compte rendu fragmentaire.

L'auteur présente son travail sous une forme qui en rend difficile la lecture. Cela tient, d'une part, à l'insuffisance des ressources typographiques mises à contribution. Transcrites ou non, lettres détachées ou vocables entiers, les citations du castillan, du français, de l'anglais sont toutes imprimées avec les mêmes caractères uniformes que le corps même de l'exposé (à part les quelques lettres spéciales de la transcription); et il n'est fait d'ailleurs qu'un usage restreint des guillemets. Les fautes d'impression sont plutôt nombreuses, même en matière de ponctuation. Aussi le lecteur est-il parfois arrêté par de petits problèmes d'interprétation avant de dégager de ce pêle-mêle le sens voulu par l'auteur. « On a la nuance a si la syllabe est forte », « Pour la voyelle a il y a des variations », etc., peuvent encore passer; il en est pis des passages comme ceux-ci: « C'est l'ɑ à la finale absolue, par exemple ama = amɑ [cette dernière forme représente la transcription de *ama*]; et l'a tonique des mots, [supprimer cette virgule!]

1. Colton (Molton Avery), *La phonétique castillane. Traité de phonétique descriptive et comparative*, par M. Colton, chargé de cours à l'Académie Navale des États-Unis. Paris, [imprimé en] 1909 [mais publié en 1911 seulement]. Imp. Lievens, à Saint-Maur (Seine). 200 pages in-8°. — En vente chez M. G.-W. Jones, 194, Main street, Annapolis, Md., États-Unis.



comme pa : so, pa : lo, etc. » [Ces deux points devraient être remplacés par la marque de longueur de l'Association phonétique, et les syllabes *so* et *lo*, syllabes finales des mots transcrits *paso*, *palo*, ne devraient point présenter cet aspect de mots à part] (p. 24). « La prononciation populaire rapide de luego [ce *luego*, il n'en a pas encore été question] paraît présenter une complication, car il y a assimilation de l'e à l'o et ceci s'ajoute à l'arrondissement de l'u (= w), ou bien il y a assimilation de l'e à l'a [pour ce « l'a » lire « la » !] position de g » (p. 44). Voir, de plus, les citations du livre d'Araujo, à la p. 144 ! — De l'autre part, l'exposé même de M. Colton aurait gagné à être soumis à une revision ultérieure de forme. Il n'est pas agréable de se heurter à une phrase comme celle-ci : « La voyelle française étant si nette, si tendue de l'arrivée jusqu'à la détente, qu'il n'y a pas de tendance vers la diphtongaison, ni de changement de qualité pendant la durée de la voyelle » (p. 154). Ici, toutefois, il faut croire que le manuscrit de l'auteur a porté, à la place de l'*L* majuscule initial précédé d'une fin de phrase, un *l* minuscule après virgule. C'est par l'insuffisance de la revision typographique que je m'explique, également, une certaine extravagance dans l'emploi du nouvel alinéa et des intervalles, qui déroute parfois le lecteur, surtout vers le commencement du livre. Je mentionnerai encore le retour trop fréquent de certains renvois un peu vagues tels que « comme nous l'expliquerons ailleurs » ; l'absence presque systématique, enfin, de renvois à une page précise. — Bien choisi et présenté *avant* les explications détaillées (surtout si elles sont compliquées), l'*exemple*, même un seul, constitue un puissant moyen d'orientation, que M. Colton n'admet pas toujours au moment juste. En lisant pour la première fois, par exemple, les premières pages d'un sous-chapitre intitulé *Harmonie vocalique ou métaphonie*, j'ai dû constater que ma pauvre intelligence m'a refusé ses services (pp. 50, 51) ; elle n'a repris son flambeau qu'en présence des exemples relégués aux pages 52-55.

Quelque rébarbatif que puisse paraître un livre ainsi présenté, la lecture en doit être recommandée, non seulement à ceux, Espagnols ou non, qui veulent étudier les phénomènes de la prononciation castillane, mais aussi, je crois, à ceux qu'intéressent certaines questions générales, comme celle de la coupe syllabique. « Le livre touche tant de questions, offre tant d'aperçus nouveaux et de conclusions inattendues, qu'il est impossible d'en donner une idée complète et précise. » — voilà ce qu'en a dit un savant espagnol, le regretté Arteaga Pereira, *Maître phonétique*, t. XXXVIII (1913), p. 48. Tout en renvoyant le lecteur à un compte rendu, sommaire mais lumineux, de M. F.-B. Luquiens, *Romanic Review* II (1911), pp. 466-467, et à un autre, plus critique, de M. A.-F. Kuersteiner, *Modern Language Notes*, t. XXVII (1912), pp. 54-56 (cf. p. 125), je me limiterai ici,

après quelques généralités sur le contenu, à formuler une série de réflexions sur quelques-uns des résultats qui se dégagent des observations de M. Colton.

* * *

Le livre est dédié à M. H.-R. Lang, professeur à l'Université Yale.

La prononciation étudiée est celle d'un grand nombre de sujets, dont la plupart habitent la région de la ligne Madrid-Escorial-Valladolid-Palencia. L'auteur parle en premier lieu du débit de la conversation ordinaire telle qu'on l'entend dans les cafés, dans la rue, etc., mais aussi d'un grand nombre de particularités qui caractérisent le discours en public et les degrés intermédiaires. La transcription est celle de l'Association phonétique internationale, légèrement modifiée ; pas de textes suivis. Outre les descriptions physiologiques, qui sont minutieuses, on rencontre des « règles orthoépiques ». Par contre, il n'entrait évidemment point dans le cadre du livre de donner des références au latin ou à l'histoire des sons.

M. Colton traite au préalable (*Préface*, pp. 3-14) de certaines questions relatives à la méthode phonétique à choisir. Fier de son oreille admirablement exercée, il a soin de nous faire savoir combien il est fermement convaincu de la supériorité de cet instrument naturel, pour le but qu'il s'était proposé. Il semble que personne ne puisse contester la justesse de la critique qu'il adresse aux méthodes d'enregistrement instrumentales usitées pendant la première décade de ce siècle, quant à quelques-uns des plus sensibles inconvénients de ces méthodes (phonographe, pp. 3, 4; palais artificiel, pp. 4, 5; etc.); mais il faut regretter que M. Colton n'ait encore pu connaître le raisonnement correspondant, bien autrement serein, de J. Poirot[1]. Du reste, M. Colton, lui aussi, admet que la méthode dite expérimentale suppléera la vieille méthode auditive et descriptive, mais il dit que jusqu'ici les phonétistes de la vieille école, Sweet, Passy, Jespersen, Sievers, etc., restent les autorités dans le domaine de la phonétique descriptive, et que cela durera jusqu'à ce qu'on puisse se servir librement du phonographe (p. 9)[2].

1. *Phonetik*, von J. Poirot. Leipzig, Hirzel, 1911 (= *Handbuch der physiologischen Methodik*, publié par R. Tigerstedt, t. III, section 6). Voy. pp. 2-4.

2. Aujourd'hui, M. Colton a sans doute pris connaissance d'une espèce de méthode instrumentale-auditive qui vient d'être appliquée à l'étude de la prononciation française par E. Herzog (*Französische Phonogrammstudien*, I, publiée dans les *Sitzungsberichte* de l'Acad. de Vienne, *Phil.-Hist. Classe*, CLXIX (1912), n° vi; 18 pages). Ce travail, que M. Herzog lui-même appelle préparatoire, paraît être une grande promesse: en effet, il est peut-être permis de dire que le jour où l'on aura un très grand nombre de phonogrammes originaux (non copiés), aussi bons ou meilleurs que ceux de M. Herzog, mais montrant plusieurs centaines de prononciations d'un même texte expressif, la question de la méthode phonétique n'aura plus besoin d'être posée comme elle l'est à l'heure actuelle. Dès lors, l'observation par l'oreille seule, si exercée soit-elle, n'offrira sans doute sur la méthode instrumentale-auditive

Suit un chapitre (I) sur la prononciation des voyelles (pp. 23-63), un autre intitulé *Histoire et critique de la phonétique descriptive espagnole*, qui ne traite que des voyelles (— p. 88). Le consonantisme est étudié dans le chapitre III (— p. 134). Le chapitre IV traite des phénomènes d'assimilation (— p. 142). La question de la quantité des voyelles et des consonnes est soumise à un examen spécial dans le chapitre V (— p. 164); connexe à celui-ci, le chapitre VI, qui est le dernier, concerne d'autres questions liées à celle de l'accent : la liaison vocalique, la liaison consonantique, la division des syllabes, l'élision, l'intonation (— p. 190). Conclusion (— p. 199).

***

Un des points culminants, non seulement du chapitre premier, mais de tout le livre (cf. p. 79, en bas), c'est celui où il est question de la **métaphonie**, que l'auteur a découverte en castillan. Je tâcherai de donner une idée des résultats de M. Colton. — A part les oxytons comme *cogí*, et à part quelques cas isolés peu nombreux, les seules voyelles qui puissent figurer à la fin d'un mot castillan sont *e* (voyelle d'avant), *o* (voyelle d'arrière arrondie), *a* (voyelle d'arrière non arrondie). Devant une pause, ces voyelles finales sont assez longues, comme l'a pu noter du reste quiconque a séjourné dans un pays de langue castillane; et, ce qui importe, toutes ces voyelles finales sont fermées. Même pour [ɑ], en effet, la position de l'arrière-langue est relativement très haute, en castillan. Or, d'après M. Colton — et personne avant lui n'avait fait observer ceci — tout le vocalisme des mots comme *era*, *soto*, mots terminés par une des deux *voyelles d'arrière*, est réglé dans une certaine mesure sur ces voyelles finales, surtout dans le débit accéléré, sous l'accent fort, avant pause. Dans ces conditions, en effet, *era* offre aujourd'hui l'« *e* fermé », *soto* l'« *o* (tonique) fermé ». On conjugue *téma*, (*é* moins fermé :) *témo*, mais *tè(m)me*[1].

On dit *señòr*, *señòres* (*ò* moins ouvert), mais *señóra*.

C'est surtout la voyelle non arrondie, c'est surtout l'*a* qui exerce l'influence métaphonique en question; l'*o* fait anticiper la position haute de la langue moins systématiquement que l'*a*. C'est avec beaucoup de soin que les diverses conditions dans lesquelles la métaphonie est amenée ont été étudiées par M. Colton, et il soumet à l'œil du lecteur une série de tableaux destinés à résumer le fond de ces doctrines (pp. 50-59). Je crois faire œuvre utile en en traduisant

que des avantages tout à fait secondaires (cf. Herzog, *loc. cit.*, p. 4). — Cf., pour ce travail de M. Herzog, la dernière partie (pp. 303-317) de sa *Historische Sprachlehre des Neufranzösischen*, I, Heidelberg, Winter, 1913.

1. C'est pour des raisons typographiques que je m'abstiens ici, autant que possible, de reproduire tels quels les caractères phonétiques de M. Colton. Je note par *ò*, *è*, *ó*, *é* les toniques (et les contre-toniques) ouvertes ou fermées respectivement; pour plus de détails, cf. plus loin.

l'essentiel, pour ainsi dire, dans le langage des exemples typiques, langage moins précis sans doute, mais aussi moins difficile que celui des tableaux de M. Colton. Je ne citerai que des exemples dont je trouve une transcription dans le livre de M. Colton; mais je m'écarterai de lui par ma façon d'en grouper quelques-uns. En effet, je me permettrai d'agencer en deux groupes les mots offrant *e* ou *o* tonique : (1.) voyelle tonique simplement explicable par le latin vulgaire; (2) voyelle tonique plus ou moins inattendue, que M. Colton la considère comme amenée ou non par la métaphonie.

TABLEAU I, mots en CONS. + *-a* (p. 50; exemples, pp. 52, 150, etc.; *é*, *ó*, *í*, *ú* sensiblement prolongés et, surtout dans leur dernière partie, très hauts = fermés) : 1. *péga*, *téla*, *céna*, *mésa*, *pésa*, *póda*, *mófa*, *sóla*, *cóla*, *señóra*, *róta*; 2. *réza* (terme ecclésiastique, RĔCITAT n'a pas donné **rieza*), *póca*, *cósa*, (p. 33 :) *róba*; cf. aussi *sépa*, *quéma*. Pour *hora* et *hoja*, on nous donne les deux prononciations avec *ó* et *ò* respectivement; de même, pour *teja*, *é* et *è*. Pour ce dernier mot, il eût été de rigueur d'indiquer la signification, point important qui a été systématiquement négligé par M. Colton. S'agit-il bien ici de *teja* TĬLIA, *teja* TĒGULA ou *teja* TĔXAT? De même, est-ce *era* ĔRAT ou *era* AREA, ou bien est-ce l'un et l'autre qu'on nous présente ici sous la forme de 2. *éra*[1]? De plus (en tant que = TĬMEAT), 1. *téma*; (en tant que = MUNDA) 1. *móna*. — De plus, *mína*, *písa*, *rúsa*, *úna*, etc.

TABLEAU II, mots en CONS. + *-o* (p. 50; exx., p. 53; *i*, *u* fermés et encore assez longs) : *uno*, *fino*, etc.

TABLEAU III, mots en CONS. + *-o* (p. 50; exx., p. 54, etc.) : 1. *cébo*, *pégo* (*e* moins fermé qu'en *péga*), *pélo*, *témo*, *péso*, *móno* (en tant que = MUNDU); 2. *sóto* SALTU (p. 33). Cf. *quémo* (pp. 39, 150). D'autre part, on a, sans métaphonie, 1. *òro* et *tòro;* cf. *quèso* (p. 136); de plus, sans métaphonie et contraire à l'étymologie, le vocalisme curieux de 2. *tòdo*, *sòlo*, (p. 33 :) *pòllo*.

TABLEAU IV, mots de l'assonance *-á .. o* (p. 50; exx., p. 55; en dehors de l'accent fort de groupe ou de phrase, cet *a* tonique est un [ɑ], voyelle fermée) : *cabo*, *diputado*, *alto*, *campo*, etc.

Un TABLEAU V ne comprend que quelques-uns des mots qui assonent avec ceux des Tableaux I, III, mais ont plus d'une consonne avant l'*-a* ou l'*-o* (p. 56). Exemples : 1. *hónda*, *sómbra*, (*ó* moins fermé :) *hóndo*, *hómbro*; 2. *écha*, (*é* moins fermé :) *écho* [M. Colton trouve que *ch* représente un son double]. Avec métaphonie peu sensible : (1. *còsta*, mot d'emprunt; cf. cast. *cuesta*), 2. *esta*, *ròmpa* (mots que je considérerai plus loin comme appartenant à un « type *agòsto* »).

Quatre tableaux figurant aux pp. 56, 57 offrent moins d'intérêt; de même, ceux de la p. 59 (« tableaux de la présence des voyelles

1. Par contre, il semble à peu près sûr que si l'auteur nous donne le mot *cósa* sans en indiquer le sens, c'est à CAUSA et non pas à CONSUAT qu'il pense.

toniques en dehors de la sphère d'influence des voyelles métaphoniques »), qui d'ailleurs sont de vrais rompecabezas. L'essentiel est de retenir que les mots ou groupes en *-e*, de même que les mots ou groupes assonant en *à..a* (ex. : *àma*, *càtalàna*), échappent à la métaphonie et n'ont par conséquent pas de place dans les tableaux métaphoniques de M. Colton. Les mots assonant en *ie..a*, prononcés *iè..a*, échappent également à la métaphonie dans une certaine mesure, car l'*è* de 1. *nièva*, par exemple, ne change de position que dans sa toute dernière partie, qui peut être plus fermée : *nièéva* (p. 43, 48, etc.). De même 1. *nuèéva* (voir pp. 45, 153). Je mentionnerai également, à ce propos, que quelques-unes des exceptions aux tableaux I et III (*hòja*, *òro*, etc.) s'expliquent, d'après M. Colton (pp. 52, 54, 141), par l'action ouvrante régressive exercée par les consonnes *l*, *r*, *rr*, *jota*.

Je viens seulement de mentionner les mots en *-á..a* et, plus importants ici, les mots en *-e* (ou, pour le dire d'une façon plus exacte : les mots offrant, dans une syllabe faible précédée d'une syllabe forte, un élément vocalique autre que *a* ou *o*). Ces mots présentent, outre l'absence de la métaphonie, une particularité curieuse dont M. Colton nous enseigne le mécanisme. Il touche à ce point, non seulement dans un sous-chapitre intitulé *La liaison vocalique* (pp. 167-176), qui est pour la plupart consacré à des discussions théoriques sur le *leiser Einsatz* (arrivée claire), mais un peu çà et là dans le courant de son exposé ; je citerai les pages 30 (en haut), 34 (en haut), 39 (4°), 150, 163 suiv., 167, 171, 176-180 ; voir surtout page 178. Ce qui se passe dans les mots en question, c'est juste le contraire, pour ainsi dire, de ce que M. Colton appelle la métaphonie. Si la forme en *-o* et surtout celle en *-a* d'un verbe comme *temer* offrent l'*é* long et fermé, la forme *teme* au contraire est prononcée, surtout sous l'influence de l'accent fort, avec un *è* assez ouvert et plus ou moins relâché, très bref, brusquement coupé, « à l'arrivée et à la détente claires » ; de plus, il y a coupe syllabique au dedans de la consonne suivante, qui, par là, fait l'effet d'être prolongée. Aussi ce 2. *tè(m)me* peut-il également bien servir d'exemple typique de ce que M. Colton appelle **liaison vocalique**, qui a lieu dans les mots en question entre la voyelle tonique et la consonne qui la suit. Autres exemples : 2. *pese*, *cese*, *meses*, *veces*, *voces*, *pertenece* (p. 149). De même, on a (p. 49), *huya*, *huyo*, avec un *u* très fermé et long, en regard de *huye*, avec *u* ouvert, fugitif et relâché (langue un peu plus haute que pour *ó*). De même (p. 178), *và(c)ca*, *cà(s)sas*, parfois même *cà(t)talà(n)na*. De plus (p. 177), *tèn-e-dòr*, *gèn-e-ràl*, *èl-e-gìr*, *còm-e-dòr*, *cèl-e-bré* (je célébrai), *o-bèd-e-cèr*, *tèl-e-fòn-i-ca*, *càz-a-dòr*, et ainsi de suite. (Cet *-e-*, *-i-* ou *-a-* intermédiaire est fermé, précisément comme l'*-e* final de *teme*.) Même parmi les mots en *-o*, on en trouve qui présentent la liaison vocalique dans des conditions favorables : 2. *espò(s)so*, (p. 34 :) *pòzo*, (cf. p. 178 :) *quèso*. —

Exception (pp. 150, 179) : la voyelle tonique est longue et fermée dans *dice*, *puse*, etc.; c'est-à-dire lorsque c'est un *i* ou un *u*.

Enfin, pour nous en tenir toujours au vocalisme, les mots comme 2. *agòsto* (p. 33), qui présentent une syllabe tonique fermée, et cela non seulement au point de vue phonétique (cf. *teme* prononcé *tèmme*), et qui par conséquent n'entrent qu'en partie dans les tableaux métaphoniques (voir t. IV, V), sont prononcés, en principe, avec liaison vocalique : voyelle tonique ouverte et très brève. Autres exemples : 2. *vènden* (p. 38), *pèrla* (p. 141), *dònde*, *ròmpe* (p. 56), *còrtes* (p. 31), *èl*.

Voilà pour la description donnée par M. Colton, du vocalisme du débit rapide, pas trop soigné, qui reflète le mieux les tendances de la langue, surtout en castillan (voir chap. V). Seulement, il est de rigueur d'ajouter que je n'ai fixé là que les gros traits de tout un système de nuances, de variantes phonétiques infiniment fines, dont M. Colton nous trace un tableau si riche en petits détails ravissants[1].

Il peut être intéressant de regarder de plus près les exemples ci-dessus. On se pique d'être un peu duit à l'étymologie. Comme il est difficile dès lors d'écarter avec M. Colton (p. 60) une question qui se présente ! En effet, on se demande : les variétés vocaliques découvertes par l'auteur (et qu'il déclare dues à la métaphonie) comment répondent-elles aux variétés vocaliques du latin? ne pourraient-elles donc point se ressentir, le cas échéant, de leur origine? M. Colton, qui ne fait pas de la « phonétique de papier », ne

1. Ma connaissance personnelle du castillan parlé ne suffit naturellement pas pour juger de l'exactitude des observations de M. Colton. Je suis heureux toutefois de retrouver dans ma prononciation quelques-unes des particularités que M. Colton analyse en naturaliste. Je dis *póca cósa*, avec des *ó* bien fermés (mâchoire inférieure un peu avancée?); jamais *pòca còsa*, mots qui sonnent faux dans un entourage espagnol. Dans des mots comme *cese*, *mate* (« *trasparente ó mate?* ») et même *mozo*, je crois parfaitement reconnaître la liaison vocalique; mais j'ajoute en passant que mon oreille a été vivement frappée par la façon peu heureuse dont un Madrilène a reproduit l'occlusive post-tonique longue de l'italien, tout en faisant la liaison vocalique, dans un mot ressemblant au castillan *ma(t)te*. C'était lorsque, de retour d'un premier voyage en Italie, ce monsieur a expliqué à son auditoire que *la leche* s'appelle, là-bas, « *late* ». Observation qui, du reste, n'est pas en désaccord avec ce que dit M. Colton. Dans cette espèce de réponse affirmative très usitée qu'est la série de mots *es claro* ou *pues, es claro*, j'ai entendu un *a* métaphonique ; mais il m'a semblé que la prononciation de préférence de mon cher maître Don Ramón Menéndez Pidal présentait, en ce cas, un *a* d'avant, un *a* ressemblant de près à l'*a* de fr. *patte*. Cela, non plus, n'a rien d'inattendu au point de vue des explications de M. Colton (p. 30). — Mais il y a pas mal de détails qui m'ont échappé. — Les récits, les contes dialogués débités par des Castillans offrent parfois le retour fréquent d'une tournure *y va y se pone y dice*, qu'il ne faut pas prendre littéralement ; on pourrait la rendre par « et le voilà qui dit ». Pendant qu'il prononce mécaniquement ces sept syllabes, l'anecdotier semble avoir l'esprit absorbé par la réplique qui va suivre. Or, dans ces conditions, je ne crois pas avoir observé que l'*i* de *dice* soit long, comme M. Colton le dit péremptoirement (p. 179). Je me serai trompé, mais j'ai cru entendre dans ce *dice* la liaison vocalique, et cela malgré l'absence d'un accent fort.

cite jamais, en fait de formes péninsulaires, que celles qu'il a entendues en castillan moderne. Aux yeux d'un romaniste d'hier qui se placerait à tout propos à un point de vue paléontologique, notre catégorie 1. représenterait la soi-disant évolution normale, tandis que, dans les cas 2., il ne verrait que de petits problèmes à part, qu'il tâcherait de s'expliquer *in casu*, par le latin vulgaire, non sans quelque méfiance préconçue pour l'hypothèse d'une métaphonie récente. Et, dans une certaine mesure, il faudrait peut-être lui donner raison.

Prenons la forme *cósa*, par exemple. On a l'habitude de dire que l'évolution romane, assez tardive, de AU a abouti à *ò*; c'est en tout cas ce qui s'est passé en italien *(còsa)* et en ancien français, et bien probablement aussi en catalan, où l'*o* est attesté dès le xᵉ siècle (Morel-Fatio, *Grundriss*, I¹, p. 675, n.). Au dire de M. Colton, la forme castillane présente au contraire un *ó* très fermé, surtout quant à la dernière partie de cette voyelle, qui est soumise au maximum de l'action régressive de l'*a* final. Or, il y a lieu peut-être de rappeler que cette forme castillane *cósa* a une sœur qui lui ressemble singulièrement : c'est (pendant de *coisa*) la forme portugaise *cousa*, qui, elle aussi, tout en reproduisant un CAUSA, présente aujourd'hui cet *ó* fermé tonique que l'on voit, par exemple, dans les transcriptions de Gonçalves Vianna, à la place de l'*ou* de l'orthographe. Quelle est l'histoire de cet *ó* actuel de la forme portugaise? L'articulation fermée de ce son pourrait-elle avoir été amenée par une influence métaphonique de l'-*a*? Comme le sait tout le monde, l'*a* final portugais, loin de fermer la voyelle de la syllabe forte précédente, exerce au contraire sur elle une action ouvrante (à l'exception d'un point de la conjugaison verbale)[1]. Au point de vue de la métaphonie, on s'attendrait par conséquent, en portugais, plutôt qu'à *cósa*, à un *còsa*. La métaphonie n'y est donc pour rien quant à la prononciation portugaise actuelle, en notre cas. C'est que, par contre, il faut considérer l'*ó* de *cousa* comme le résultat d'une évolution spontanée de AU, dont on pourrait grossièrement représenter les formes successives par une série de cette espèce : (cf. Menéndez Pidal, *Manual de gramática hist. española*, 2ᵉ édit., § 9, 3) : *kausa* (encore au xᵉ siècle), > *kâusa* (: anticipation de l'arrondissement et de la position haute de l'autre composante), > *kóusa* ou *kóṷsa* (: accroît des deux assimilations anticipantes), > *kósa* (: assimilation progressive toute moderne; voir Cornu, dans le *Grundriss*, I² 936, § 33). Or, si *causa cousa cósa* représentent l'évolution normale en portugais, aux siècles xᵉ-xxᵉ, le castillan *cósa*, étant données l'identité du point de départ et l'identité du point d'aboutissement, peut être passé par ce même chemin, mais cela avant les plus anciens monuments écrits en Castille. Il faut, je crois, presser davan-

1. Voir *Grundriss*, I², Portugiesisch, §§ 14, 41 et suiv., et la fin du présent article.

tage cette conclusion vu la proximité de Valladolid et de Palencia du domaine léonais, tel qu'il est défini par Menéndez Pidal, et vu que les dialectes du type léonais occidental ont offert autrefois ou offrent toujours l'étape *ou*; voir Menéndez Pidal, *El dialecto leonés*, extr. de la *Revista de Archivos, Bibl. y Museos*, Madrid, 1906, § 4; E. Staaff, *Étude sur l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIII[e] siècle*, Uppsala, 1907, pp. 208 et suiv. Il paraît donc qu'à la différence de l'italien, du français et du catalan, un CAUSA a très vraisemblablement dû donner *cósa* et non *còsa*, en castillan, c'est-à-dire que la métaphonie n'est peut-être pas seule responsable de la position haute de l'*o* de nos jours. Si j'ai placé le castillan *cósa* sous 2., dans les listes données plus haut, je ne l'ai fait, à vrai dire, que pour me ranger provisoirement à une opinion qui me semble la plus répandue[1], opinion selon laquelle AU évolue en *ò* généralement. Admettons avec M. Colton que l'*-a* castillan exerce aujourd'hui une forte influence métaphonique. Cela n'implique aucunement, au point de vue qui me semble le plus légitime, qu'il faille admettre, entre le CAUSA latin et le *cósa* moderne, un *còsa* ancien castillan. Telle qu'elle est décrite par M. Colton, la voyelle tonique de *cósa* est, selon moi, la continuatrice spontanée de l'AU de CAUSA.

Or, nos listes ci-dessus contiennent d'autres mots qui vont avec *cósa*. On doit, selon moi, reconnaître une ressemblance historique entre le castillan *póca* et le portugais *pouca*, le castillan *róba* et le portugais *roupa*. — Il y a lieu peut-être d'alléguer encore une considération favorable à l'hypothèse esquissée ci-dessus. C'est que, conformément à cette hypothèse, un *pówka* pré-arabe me semble mieux rendre compte de la non-sonorisation du *k* (Menéndez Pidal, *Manual*[2], § 47, 3; Hanssen, *Span. Grammatik*, § 8, 1) que ne le fait l'explication courante, selon laquelle *au*, quoique destiné à aboutir un jour à *ò*, aurait tout de même contenu un *w* assez prononcé pour empêcher la sonorisation $k > g$. Il paraît difficile de comprendre que ce *pawka* hypothétique du commencement du Moyen-Age ait pu aboutir à *poca*; cf., d'une part, mot relativement tardif, PAULU, aujourd'hui *Pablo*, et de l'autre (cas assez analogue, en fin de compte, avec celui de *powka poca*), *cobdo coudo*, aujourd'hui *codo*. (Je fais abstraction ici de la distance chronologique, aujourd'hui difficile à préciser, qui peut avoir séparé l'époque de *powka* de celle de *cobdo*, et qui a en tout cas séparé le *poca* primitif du *codo* primitif.)

Si l'hypothèse dont je parle est exacte, il semble permis de songer à ce que *sóto* puisse s'expliquer également par l'analogie historique du portugais (*souto* SALTU). Ici, toutefois, l'action métaphonique

1. Voir, par exemple, Grandgent, *Vulgar latin*, Boston, 1908, p. 89, § 211 : « In Italian and Spanish it [c'est-à-dire AU] did not become *ò* until original *ò* had broken into *uo* or *ue*. »

a été naturellement parallèle à l'évolution spontanée de AU, en portugais tout aussi bien qu'en castillan.

Il est bien entendu nécessaire de faire abstraction, ici, non seulement des nombreux mots savants tels que *nóta*, *nóto* et d'autres mots peu significatifs au point de vue étymologique que M. Colton cite dans les tableaux métaphoniques et que j'ai exclus des listes ci-dessus, mais aussi des mots tels que *òro*, *lòro*, *tòrre*, *hoja*, *sòlo* (en regard de *sóla*, *téla*, *cóla*, *pélo*), où c'est le consonantisme qui peut être rendu responsable de la position haute de la voyelle tonique. Pour *sòlo*, on peut rappeler en passant que la forme portugaise correspondante offre la même particularité vocalique : le *só* de l'orthographe portugaise a la voyelle ouverte. Au nombre des quelques mots 2. qui restent, se trouvent *sépa*, *quéma*, *-o*; de plus, *éra*. Je présuppose pour le moment que ce dernier mot est = AREA. Les formes portugaises correspondantes sont *saiba*, *queima*, *-o*, *eira*, qu'on prononce aujourd'hui à Lisbonne [saɪbɐ, kɐɪmɐ, kɐɪmu, ɐɪɹɐ] (transcription de Gonç. Vianna, légèrement modifiée). A part *sépa*[1], même les cas de *é* castillan contre *ei* portugais nous offrent moins d'intérêt en ce moment que le cas de *cósa* contre *cousa*, étant donnée la multiplicité des prononciations portugaises de *ei* en dehors de Lisbonne (voir *Grundriss*, I² 917, note 1 : [éɪ, èɪ, é]). On est habitué à penser qu'à l'époque de la monophtongaison de l'*ai* protoroman, c'est *è* et non pas *é* qui le représente; dans ce cas, mais uniquement dans ce cas, la forme actuelle des mots castillans ne saurait être expliquée que par l'action métaphonique de la finale. Pour ma part, étant donné le cas du *cósa* castillan comparable au *cousa* portugais, j'ose voir dans l'*é* castillan et cet [é] portugais qui correspond à une prononciation dialectale de *ei*, une même étape d'évolution. En d'autres termes : je ne vois pas la nécessité d'admettre un *èra* ancien castillan, car la monophtongaison de l'AI a pu passer par un *éi*. [A Barcelone, on prononce aujourd'hui, dans *era*, un *é* (voir par exemple P. Fabra, *Les* e *toniques du catalan*, extrait de la *Revue hispanique*, XV, p. 9); mais il est vraisemblable que l'ancien catalan offre *èra*, comme paraissent le montrer les notes que j'ai prises sur le manuscrit inédit du *Torcimany*, dictionnaire des rimes médiéval.]

Ainsi donc, il faut dire, en fin de compte, que les tableaux métaphoniques de M. Colton n'offrent pas de mots 2. véritables. A la différence du portugais, pas d'exemple assuré d'un *é* correspondant au protoroman *è*, d'un *ó* pour protorom. *ò*. Il ne pouvait, à vrai dire, en être autrement, une fois que l'élément *è* des diphtongues *ie*, *ue*,

1. D'après Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, I, § 239, l'*ai* de *saiba* est postérieur au passage de *ai* en *ei*, tel qué nous constatons ce passage dans *eira*, en portugais. Il n'est pas nécessaire d'admettre une postériorité analogue en espagnol. A cet égard, j'ai l'honneur de faire mien le raisonnement de M. Meyer-Lübke.

représentants respectifs de protorom. *è*, *ò*, ne subit, du moins aujourd'hui, qu'une action peu accusée de la métaphonie. Abstraction faite de ce cas, on dirait en effet que la métaphonie apporte, tout au plus, un accroît, une accentuation ultérieure du caractère fermé de certaines voyelles protoromanes.

Par contre, l'autre phénomène, la liaison vocalique — phénomène que M. Colton ne comprend pas sous la dénomination de métaphonie — témoigne d'une tendance donnée phonétique qui, elle, a profondément altéré le vocalisme de l'hispano-roman primitif. Il l'a fait si bien qu'à part *fuèse* et les autres exemples offrant une diphtongue tonique, les exemples de la liaison vocalique sont des mots 2. exclusivement (type *tème*; de même, *agòsto*).

En présence, d'une part, des séries comme :

1. *señóra*, 2. *señòres*.
1. *téma*, *temo*, 2. *tème*.

etc., et d'autre part, en présence des séries comme :

1. *hónda*, *hondo*, 2. *dònde*,

séries découvertes par lui, M. Colton attribue à ce qu'il appelle la métaphonie le caractère plus ou moins fermé de la tonique de *señora*, *tema*, *temo*, *cesa*, *ceso*, *honda*, *hondo*. Ce terme métaphonie, je ne saurais pas dire si c'est dans un sens purement descriptif qu'il s'en sert ni ce qu'il pense de la genèse des séries en question. Par des allusions qu'il fait en passant (pp. 60-61), on voit toutefois que le raisonnement qui va suivre ne diverge peut-être pas trop de son opinion à lui, qui est déguisée sous une terminologie ambiguë.

Ci-dessus, l'état de choses actuel a été simplement comparé à l'état de choses protoroman. Au point de vue d'un examen historique à entreprendre, une série de questions s'imposent maintenant. Ce sont des questions ouvertes qui ne pourront être traitées définitivement ici.

Par quelles évolutions l'état de choses protoroman a-t-il pu aboutir à l'état de choses moderne ? La métaphonie représentant une tendance opposée à celle de la liaison vocalique, comment ces deux tendances se seront-elles balancées autrefois l'une l'autre ? On admet généralement, je crois, que la base protoromane de chacune des séries ci-dessus offre une même voyelle pour toutes les trois formes : *téma*, *témo*, *téme* (étape moderne en toscan), *fónda*, *fóndo*, *dónde*. Par où commence donc, qu'on l'appelle métaphonie ou non, la différentiation en *-é-*,*-e-*,*-è-* et en *-ó-*,*-o-*,*-ò-*, voyelles toniques en castillan moderne?

L'histoire de la série *hónda*, *hondo*, *dònde*, à voyelle tonique entravée, a-t-elle été parallèle à l'histoire de la série à voyelle tonique orthographiquement libre? Étant donné que le castillan se range parmi ces quelques parlers romans où l'entrave n'a pas d'importance en général



pour le développement du vocalisme (TĔNDIT *tiende*, TĔNET *tiene*), on est tenté d'admettre qu'il peut y avoir eu parallélisme.

Prenons la série protoromane *fónda*, *fóndo*, *dónde* : cette série doit avoir persisté sensiblement telle quelle jusqu'au delà de cette époque, prélittéraire, où l'on commençait à dire en Castille, pour **estròndo* (forme portugaise mod.), quelque chose comme *estruendo*. Après cette époque, la tendance à baisser la langue davantage (car elle s'était déjà baissée pour que ŬNDE évoluât en (*d*)*ónde*) a peu à peu amené, dans un débit donné, la prononciation *dònde*, avec un *ò* toujours plus rapproché de celui que M. Colton décrit pour les parlers actuels. Mais, grâce à une assimilation conservatrice, cette tendance n'a pu, dans notre série, affecter la forme en *-o*, et moins encore celle en *-a*, dans laquelle la position de la langue est peut-être même un peu plus haute aujourd'hui qu'au Moyen-Age.

Pour les séries modernes à voyelle tonique étymologiquement libre — pour elles surtout — il faut bien admettre que cette voyelle tonique protoromane unique, disons : l'*é* hisp. de *téma*, *témo*, *téme*. n'a pas été très brève; à en croire Goidànich, *L'origine e le forme della dittongazione romanza*, pp. 12, 13, cette voyelle a même dû être prononcée avec l'accent *biverticato discendente*, avec le *Stosston* ou détente graduelle, et elle peut s'être sensiblement rapprochée d'un diphtongue *éi* — comme c'est le cas de l'*e* de la forme *téma* actuelle. Une voyelle de cette espèce, si elle a abouti aujourd'hui dans *tème* à un *è* bref, à l'arrivée et à la détente brusques (claires), a eu à parcourir une série de transformations considérable et présente toutes les apparences d'une étape phonétique récente. D'ailleurs, favorisée par certaines consonnes facilement prolongeables (voir pp. 133, 178), la liaison vocalique est en train encore aujourd'hui de gagner du terrain.

Nous avons vu qu'en effet, le type *esposo* (*queso*, *pozo*, etc.,) vacille entre la métaphonie (Tabl. III) et la liaison vocalique (cas *teme*) : il offre la métaphonie (mots 1.) dans la prononciation lente, qui représente sans doute une phase plus archaïque ; mais certaines conditions qui manifestent le mieux les tendances de la langue amènent aujourd'hui, dans les mots de ce type, la liaison vocalique (mots 2.), qui doit, elle, dans ce cas précis, représenter une innovation phonétique, une forme d'expansion en pleine marche. Mais il y a plus. Au dire de M. Colton (p. 178), même une forme en *-e* comme *tème* peut, le cas échéant, être prononcée *téme* avec un *é* moins prolongé, mais presque aussi fermé qu'en *téma*; or, ici encore, la forme archaïque, c'est évidemment ce *téme*, qui n'apparaît guère aujourd'hui qu'aux endroits peu expressifs de la phrase (non pas devant pause, ni sous l'accent fort)[1].

1. Par contre, on est un peu embarrassé pour juger des cas analogues que nous

Pourra-t-on trouver d'autres points de repère pour juger de l'âge relatif probable de la liaison vocalique? Je ne sais. Pour le moment, et en vertu des considérations qui précèdent, il semble permis de conclure que la tendance innovatrice de la langue est représentée, en première ligne, non pas par une « métaphonie » telle que M. Colton la constaterait pour une forme comme *temo,* mais par la liaison vocalique amenant la voyelle brève (claire), qui est ouverte. Au point de vue descriptif, s'il y a, en dehors du castillan, quelque type de mots qui puisse rimer avec le type castillan *teme* en question, c'est bien celui des mots allemands comme *Klemme* (abstraction faite de l'*e* final, qui représente ici une prononciation toute différente): en effet, les deux types offrent la voyelle tonique claire, ouverte, brève, et la liaison vocalique. Pour la voyelle claire, mais sans liaison vocalique, il y aurait lieu de comparer le finnois; voyez Jean Poirot dans les *Neuphilologische Mitteilungen* (Helsingfors), t. XV (1913), p. 259. En fait d'analogies d'ordre historique, on est nécessairement amené à penser, en présence du castillan *dónde* devenu aujourd'hui *dònde*, à ce développement français grâce auquel le mot *verte*, qui autrefois (*Chanson de Roland* 1569 etc.) avait la prononciation *vérte*, rime avec *pèrte*. Cette ouverture de la voyelle tonique entravée en *verte*, *verge, sec*, *ele* ou *elle*, etc., était un fait accompli, comme on le sait, en francien, vers le commencement du XIII[e] siècle.

D'autre part, il faut avouer qu'il est justifié au point de vue historique de parler d'une métaphonie, d'une transformation assimilatoire en castillan. C'est ce qu'indique la présence des prononciations comme *niè(é)va, rò(ó)mpa* (en regard de *niève*, *ròmpe*), et peut-être

offre le tableau métaphonique V, où sont mentionnés, en regard de *hónda*, avec *ó* bien fermé (et voulu tel par l'étymologie), des mots comme 2. *ròmpa*, qui, eux, se rangent plutôt à côté de *dònde, agòsto*. L'explication donnée ci-dessus pour 2. *dònde*, 1. *hónda, hondo,* n'est par conséquent pas valable pour 2. *agòsto*, *ròmpa*. C'est par la différence articulatoire de la complexion consonantique intervocalique que M. Colton s'explique la différence vocalique entre *hónda* et *ròmpa* (ou *ròómpa*); et il semble considérer ce *hónda* comme un type d'expansion ayant supplanté un *hònda* antérieur, grâce à la puissance de la tendance métaphonique (p. 33, 6). Malheureusement, les exemples étymologiquement significatifs qu'il transcrit ici sont si peu nombreux que ce serait trop risquer de tenter d'esquisser l'histoire de *ròmpa*, *agòsto*. En tout état de cause, l'on peut remarquer que le mot *agòsto* en question offre, lui aussi, un de ces sons fricatifs sourds qui sont précisément les plus enclins à former liaison avec la voyelle tonique qui les précède (cf. *esposo*). Si j'ai admis ce *agòsto* comme mot type, c'est parce que M. Colton, autant que j'aie pu voir, ne cite, à titre d'exemples offrant voyelle tonique ouverte (et brève) en syllabe entravée, aucun autre mot étymologiquement significatif qui ait pour final un *-a* ou un *-o*. Le mot *pèrla* même, que j'ai cité en présentant mon « type *agòsto* », a l'inconvénient d'offrir un consonantisme (*r*, *l*) qui, au dire de M. Colton, exerce une influence ouvrante sur la voyelle qui précède. — Il est important de remarquer que, tout en donnant bien peu d'exemples de ce phénomène, M. Colton inculque plus d'une fois, dans l'esprit du lecteur, une règle générale (p. ex., p. 63, alinéa V), d'après laquelle les voyelles présentent une variété ouverte en syllabe fermée orthographique, — par conséquent, même dans les mots en *-a*, *-o*. C'est cette catégorie de mots que représente mon « type *agòsto* ».

téma, avec un *é* très fermé dans sa dernière partie (en regard de *témo*). Cette métaphonie ou harmonie vocalique très réelle, mais peu développée et je dirai peu ancienne, constitue un phénomène d'autant plus remarquable qu'aucune autre langue romane, que je sache, ne connaît rien d'analogue En dehors du castillan, les « métaphonies » romanes qui sont dues à l'assimilation d'une voyelle post-tonique du type *a* amènent une position plus basse de la langue, c'est-à-dire non la fermeture, mais l'ouverture de la tonique ou de sa dernière partie. En effet, pour cast. *téma*, le roumain dit au contraire *teamă*; PĔRIT donne *pĭere*, CRĒDIT *crede*, MĔRGIT *merge*, mais les formes du subjonctif respectives sont *pĭară*, *creadă*, *meargă*. L'italien du nord ne connaît que la métaphonie de l'*-i*: 2. *-isi*, *-usi*, mais 1. *-éso*, *-óso*, *-ésa*, *-ósa*, *-ése*, *-óse*. Pour le dalmatique, on n'a sûrement constaté que la métaphonie de l'*i* sur un A tonique (Bartoli, *Das Dalmatische*, II, col. 352). Le napolitain de la Chronique de Loise de Rosa nous offre 2. *viro* (VĒRU), *gruriuso*, *isso*, *divite* (DEBETIS), *li francise*, *piede* (ital. *piedi*), *muorte* (ital. *morti*), mais 1. *aveva*, *ora*, *essa*, *defese* (pl. fém.), *sapere*, *singniore* (sing. masc.). Le portugais, enfin, dont on étudie le plus commodément la métaphonie chez Gonçalves Vianna, *Portugais* (Leipzig, 1903), pp. 41-44 etc., n'oppose pas seulement à 2. *capélo* (CAPPĔLLU), un 1. *capèla*, où l'influence de l'*a* final ne se manifeste que par le maintien de la tonique ouverte, ce qu'on aurait tort d'appeler une « métaphonie »; il oppose encore, avec modification métaphonique véritable amenée par l'*a* final : à 1. *póço* (PŬTEU), un 2. *pòça*, à 1. *dóbro*, un 2. *dòbra*, à 1. *cévo*, un 2. *cèva* (à côté de 1. *céra*, *cabéça*, *góta*, *téta*). De même, on a *isso*, au XVe siècle 1. *ésso*, contre lissab. 2. *èssa*; on a 1. *élo* contre 2. *èla*; les formes en *-e* restent neutres : 1. *éle*, *ésse*.

La métaphonie de l'*-a* portugais est, comme on le voit, diamétralement opposée à celle de l'*-a* castillan. Aux phonéticiens d'expliquer maintenant ce phénomène, d'en chercher la cause dans les particularités physiologiques des deux *-a* hispaniques; aux géographes-linguistes de les cartographier!

Le livre qui a constitué le point de départ des présentes lignes est de ceux qui ne peuvent rester stériles. Il faut savoir gré à M. Colton d'avoir directement élargi nos connaissances dans une mesure très considérable; et si sa méthode offre certains défauts un peu sensibles qu'il a été nécessaire de signaler : — nombre insuffisant d'exemples du type *agòsto* et du type métaphonique V; omission systématique de l'indication du sens, — ces défauts pourront être éliminés par une série de renseignements supplémentaires. C'est tout un vaste champ de recherches que M. Colton a découvert pour les romanistes.

OIVA JOH. TALLGREN.

Congrès d'art chrétien de Catalogne.

Le premier congrès d'art chrétien de Catalogne, une des fêtes qui ont eu lieu à Barcelone pour commémorer la paix de l'Église par l'édit de Milan, s'est tenu du 26 au 30 octobre 1913.

Son but, exposé dans un manifeste, a été d'étudier les origines et l'évolution de l'art chrétien en Catalogne dans toutes ses manifestations et à toutes les époques, de réunir toutes sortes de documents pouvant éclairer l'histoire artistique, les influences étrangères, les relations avec la liturgie, etc., pour ainsi pouvoir arriver à bannir de nos églises les productions banales de l'art moderne qui les déparent et amener par une connaissance plus complète de l'art chétien à une renaissance de notre art religieux.

Le comité d'honneur était formé des évêques de tous les pays catalans et l'abbé de Montserrat, les présidents des députations provinciales et le R. P. Fidel Fita (S. J.). Les membres du bureau étaient l'éminent architecte-archéologue M. Josep Puig i Cadafalch, président, secondé des dévoués secrétaires, MM. l'abbé Lluis Carreras et Josep Goday.

Voici maintenant quel était le programme scientifique.

I *Bibliographie.* Relevé par ordre des matières des travaux sur l'art chrétien catalan publiés par les sociétés et les particuliers. — Inventaire des documents relatifs à l'étude de l'art chrétien, conservés dans des archives déterminées. — Index analytique d'ouvrages ou de sources intéressants pour l'étude de l'art chrétien de la Catalogne.

II *Premiers siècles de l'art chrétien en Catalogne.* Premiers édifices chrétiens. — La liturgie primitive. — L'architecture des églises. — Meubles et objets liturgiques. — Enterrements et sarcophages chrétiens. — Utilisation des matériaux romains dans la construction des églises chrétiennes. — Mosaïques. — Iconographie. — Numismatique. — Monographie d'un édifice chrétien de cette époque.

III *Art roman.* Monographies de documents romans de la Catalogne. — Documents sur la fondation, la dotation et la consécration des églises et des abbayes. — Études sur l'existence des peintures murales dans les églises. — Vêtements liturgiques. — Thèmes iconographiques dans la sculpture et la peinture romanes. — Notes sur l'existence et description des manuscrits. — Orfèvrerie religieuse. — Notices documentaires et graphiques.

IV *L'art gothique en Catalogne.* Importance de l'art gothique. — Caractères de l'architecture gothique catalane. — Monographie de documents gothiques catalans. — Documents sur la fondation, la dotation et la consécration d'églises et d'abbayes. — Meubles et objets liturgiques. — Vêtements liturgiques. — La statuaire gothique. — La

polychromie dans la statuaire et dans les églises. La peinture gothique. La peinture sur bois. — Documents et contrats concernant les retables. — Les vitraux. Notices graphiques et documentaires. — Manuscrits, livres enluminés, incunables et reliures. — Orfèvrerie religieuse. Notices documentaires et graphiques.

V *La Renaissance en Catalogne*. Introduction de l'art de la Renaissance. — Mobilier liturgique. — La peinture et la sculpture. — Notices documentaires et graphiques. — L'art baroque. — Mobilier liturgique. — La peinture et la liturgie. — L'orfèvrerie religieuse à l'époque de la Renaissance. — Notices documentaires et graphiques.

Nous allons maintenant exposer rapidement les procès-verbaux des séances et les excursions, selon le programme du Congrès.

Dimanche 26 octobre. — Inauguration de l'exposition des croix, installée dans les salles du Palais des beaux-arts. Pour en donner une idée complète, il nous faudrait citer presque toutes les deux cents croix qu'on y avait réunies, outre un grand nombre de photographies envoyées par les différents « Centres excursionnistes » catalans et des particuliers. Nous citerons tout particulièrement la croix de Vilabertran (XIVe siècle), incrustée d'émaux et de pierres précieuses, la plus belle sans doute et qui a déjà été reproduite et étudiée, surtout par Dom E. Roulin (*Monuments Piot*, 1899); le *Lignum crucis* byzantin de Bagà; la croix de Riells del Fay (XIIIe siècle), en argent; celle de la cathédrale de Barcelone (XIVe siècle), ornée d'émaux, travail de Francesch Vilardell; celles de Soses (XVe siècle) et Cardona, œuvre de l'orfèvre Marc Olzina, vers 1420; Granollers (XVIe siècle); Mataró (1611), etc.

La séance d'ouverture s'est tenue au même Palais des beaux-arts. Le secrétaire, M. l'abbé Lluis Carreras, rend compte des travaux du Bureau et lit les principales adhésions, parmi lesquelles nous citerons celles de MM. Marcel Aubert, E. Lefèvre-Pontalis, Émile Male, J.-A. Brutails et plusieurs autres archéologues, surtout français, qui ont envoyé des communications. M. Puig i Cadafalch, dans une brillante harangue, souhaite la bienvenue aux membres présents et expose le but du Congrès en stigmatisant les actes de vandalisme dont ont souffert nos églises. Mgr l'évêque de Vich prend ensuite la parole, exposant, dans un beau discours, la « Tasca espiritual de l'art ». Mgr l'évêque de Perpignan salue les congressistes en catalan « parce que c'est la langue de ses enfants les Roussillonnais ». Les représentants du Conseil provincial et de la municipalité prennent ensuite la parole au nom des deux corporations, et enfin Mgr l'évêque de Barcelone déclare la session ouverte.

Le soir, les membres du Congrès ont été invités à un vin d'honneur offert par la Municipalité, au « Palau del Governador ».

Lundi 27. — Le matin, le Congrès visite d'abord l'église romane de *Sant-Pau-del-Camp*, sous la direction de M. Josep Goday, et ensuite

le Musée du Parc. L'après-midi fut consacrée à la séance tenue dans la salle « Reine Regent » du Palais des beaux-arts. M. Puig i Cadafalch fit, dans une conférence accompagnée de projections, un tableau rapide de l'histoire de l'architecture chrétienne en Catalogne. Puis, M. l'abbé J. Gudiol, le savant conservateur du musée diocésain de Vich, lit une étude sur « l'art constantinià a Catalunya », où il cite les premiers monuments chrétiens de notre pays. Le soir, les congressistes assistèrent à une séance de projections, donnée dans la salle du « Centre excursionista de Catalunya » par l'architecte M. Geroni Martorell.

Mardi 28. — Le Congrès visita la célèbre abbaye de *S. Cugat-del-Vallès*, sous la savante conduite de l'abbé Gudiol. L'après-midi, une séance fut tenue dans le cloître. Le P. Ignace Casanovas (S. J.) y fit une conférence sur « L'art en el Temple », suivie d'une autre de M. G. Martorell, qui exposa ses idées sur la conservation et l'inventaire des monuments. Le chanoine Gaya de Lleyda demanda avec insistance que le Congrès usât de toute son influence pour obtenir la restauration de l'ancienne cathédrale de Lleyda. M. Puig i Cadafalch promit d'appuyer la demande et d'insister dans les vœux présentés par le Congrès en fin de session.

Mercredi 29. — Le matin, visite à la cathédrale de Barcelone. M. G. Martorell y donne des renseignements précis sur l'histoire de ce beau monument. Puis les congressistes sont reçus par Mgr l'évêque de Barcelone. La séance de l'après midi, au Palais des beaux-arts, est occupée par une conférence de l'abbé Gudiol sur « Venda d'antiquitats » et une autre, de M. l'abbé Tarré, sur « L'art i la liturgia ».

Jeudi 30. — Le matin, les congressistes visitent les archives de la couronne d'Aragon, l'*Institut d'estudis catalans*, la Bibliothèque du musée du Parc, le *Centre excursionista de Catalunya,* les archives de la cathédrale et le temple de la *Sagrada familia.* L'après-midi, au Palais des beaux-arts, M. Rodriguez Codolà donna un aperçu historique de la représentation de la croix à travers les âges. Puis le secrétaire, M. l'abbé Carreras, donne lecture des conclusions et des vœux rédigés à la suite du Congrès. Mgr l'évêque de Barcelone, dans une magnifique harangue, témoigne sa satisfaction pour les travaux de l'assemblée. Il montre l'influence éducatrice de l'art chrétien et proteste contre les actes de vandalisme qui ont été signalés, s'engageant à user de tout son pouvoir pour faire aboutir les conclusions du Congrès. Prennent ensuite la parole, M. Rubió i Lluch, professeur à l'Université, au nom de l'*Institut d'Estudis catalans*, M. César A. Tomas pour le *Centre excursionista de Catalunya*, M. Joan Llimona représentant le *Circol artistic de Sant Lluc*.

Lecture est donnée de dépêches adressées par Mgr l'évêque de Perpignan, qui a déjà dû quitter le Congrès, et par la municipalité de Vich, qui demande que la prochaine session se tienne dans cette ville.

A l'unanimité, il en est ainsi décidé et M. l'abbé Gudiol est nommé président du Comité d'organisation. On adresse un vœu au président du Conseil des ministres pour la restauration de l'ancienne cathédrale de Lleyda. Le député M. Roma annonce l'adhésion du président du Conseil provincial et M. Vicenç de Moragas dédie un souvenir à la vieille église romane de Santa-Maria del Miracle, à Tarragone, qu'on essaie de restaurer actuellement. Enfin, le président, M. Puig i Cadafalch, remercie tous ceux qui ont pris part à ce premier Congrès d'art chrétien, dont il espère le meilleurs succès. Après avoir lu un télégramme au Saint-Père, exprimant le vœu que des mesures soient prises par lui pour assurer une restauration liturgique des arts plastiques et graphiques, comme de la musique sacrée, la session est déclarée close.

Le soir, au *Palau de la Música catalana,* l'*Orfeo Català* offre aux congressistes un beau concert de musique religieuse ancienne, qui termine heureusement le premier Congrès d'art chrétien en Catalogne.

Nous indiquerons sommairement quelques-uns des principaux mémoires présentés : M. Marcel Dieulafoy, dans son travail « Sur les origines de l'art roman », attribue au comté de Barcelone un rôle prépondérant dans la formation de l'architecture du Moyen-Age, parce qu'il croit que ce fut en Catalogne que, sous l'influence de l'Église, se forma l'union de l'architecture religieuse de Rome avec l'art irano-syriaque et cette union fut féconde, car « après les transformations dues au temps et au passage de cet art au nord des Pyrénées, ce fut elle qui enfanta la nef et l'abside romane et éleva le sanctuaire gothique. » — Le professeur de Cologne, M. Wilhelm Neuss, fit une communication « Sobre un grupo de manuscritos bíblicos catalanes muy importantes », où il fait remarquer l'importance des bibles catalanes du maréchal de Noailles (Paris, Bibl. Nat.) et de Farfa (Bibl. Vat.). — Le P. Saturnino Lopez Zamora (O. S A.), dans son mémoire « El autor de las Tablas de los curtidores », apporte quelques documents sur Lluis Borrassà. Du même auteur est « Un brodador barcelonés desconocido », Joan Fuster (XVIe siècle). — M. J.-A. Brutails, dans son travail « Sur les marques d'orfèvrerie », exprime le désir de voir former un *corpus* des poinçons de notre orfèvrerie. — M. l'abbé Josep Mas a présenté une « Taula d'esculptors de la Seu de Barcelona » des XIVe, XVe et XVIe siècles. — De M. Agusti Duran, archiviste de Cervera, est l'étude sur « La Creu de la Confraria de Sant-Nicolau de Cervera », laquelle figurait à l'exposition. — M. Jean Moneva, professeur à Saragosse, a écrit une dissertation « De la conservaciò i foment de l'art cristià ». — M. Jaume Massò i Torrents, dans « El retrat en les miniatures catalanes », engage à dresser un recueil complet de nos miniatures. — M. l'abbé Pere Aguilò de Manacor (Mallorca) fait connaître « Una làpida de mosaic descoberta dins la basilica de So 'n Peretò ». — M. Victor

Oliva de Vilanova i Geltrù apporte une très importante étude sur « Els abecedaris a Catalunya », où il donne un aperçu historique sur la formation des caractères dans les inscriptions, les monnaies, etc. — M. Soler i Palet, dans son mémoire « Amb motiu d'uns datos inédits referents als grans pintors mestre Alfonso i Vermejo », apporte quelques renseignements sur deux des plus grands peintres de l'école catalane. — M. Vicenç de Moragas donne une étude sur les « Tapiços de la cathédrale de Tarragona », dont quelques-uns ont figuré à l'exposition. — M. l'abbé J. Serra i Vilaró fait connaître les « contractes de Joan Cesguardies, brodador de Cardona » (xve siècle) et « Una nova pintura mural » de St-Pere de Caserres. — M. l'abbé Pere Bofill étudie « Les esglesies antigues del terme del castell de Gurb ». — M. l'abbé P. Pujol i Tubau : « El retaule major de la cathedral d'Urgell », dont il fixe la date (1626-1629) et « Consagracions d'esglesies del bisbat de la Seu d'Urgell ». — Il faudrait citer encore différents mémoires présentés par MM. Falguera, Geroni Martorell, Josep Goday, Fortià Solà, l'abbé Josep Masdeu, l'abbé Josep Guitart, Francesch Sarret i Arbòs, l'abbé Josep Condó, l'abbé Agustì Font, Coll i Vilaplana, Jules Delpont, Gabriel Castell, Carles de Bofarull, l'abbé Antoni Vila, l'abbé S. Cunill, Josep Danes, Francesch Martorell, Dom Maure Sablayrolles, le P. Francesch Naval, le *Centre excursionista de Bages*, etc., ainsi que des travaux déjà publiés qu'ont présentés M. l'abbé Jean Sarrète, M. le chanoine J. Miralles et Van de Put, Albert Mayeux et Desdevizes du Dézert.

Nous ne voulons pas terminer cet exposé sans exprimer notre confiance dans les conséquences fécondes de ce Congrès, dont on se propose de tenir les assises dans les principales villes catalanes, du moins tous les deux ans, à l'imitation du *Congrès archéologique de France*.

Le patronage des autorités civiles et religieuses, les travaux du Comité, la collaboration des savants catalans et étrangers, l'enthousiasme de plus de 700 membres du Congrès, enfin la belle exposition des croix, tout nous oblige à avoir foi dans les meilleurs résultats pour notre art chrétien, du *Primer Congrès d'art cristià a Catalunya*.

RAMON D'ALÓS.

L'Œuvre historique de M. Carlos A. Villanueva [1].

Le nom de M. Carlos A. Villanueva, depuis longtemps apprécié dans son pays et en France, est devenu célèbre par son œuvre histo-

1. La *Monarquia en America* (Paris, Paul Ollendorff, éditeur). — Trois volumes parus : 1° *Bolivar y el general San Martin* ; — 2° *Fernando VII y los nuevos Estados* ; — 3° *La Santa Alianza*.

rique considérable, dont la publication des trois premiers volumes l'ont classé d'emblée parmi les grands écrivains sud-américains.

Issu d'une famille des plus distinguées de Caracas, fils du Dr Laureano Villanueva, l'éminent homme d'État et le remarquable historien qui écrivit la « *Vida de Don A. J. de Sucre, grand mariscal de Ayacucho* », M. Carlos A. Villanueva est lui-même un diplomate doublé d'un savant. Dès 1889, il avait fait un premier séjour à Paris, où il était venu en qualité de commissaire adjoint à l'Exposition. Après avoir rempli ensuite les fonctions de consul général en Belgique et à Londres, de secrétaire des légations vénézuéliennes de Madrid et de Berlin, il nous est revenu l'année dernière, après le rétablissement des relations diplomatiques avec le Vénézuéla, comme premier secrétaire de la légation vénézuélienne de Paris.

Pendant ses différents séjours dans les capitales de l'Europe, M. Villanueva ne fit pas seulement excellente œuvre diplomatique, mais il occupa ses loisirs à fouiller les archives des chancelleries et à recueillir les rapports inédits et les informations adressées à leurs gouvernements par les agents diplomatiques confidentiels ou consulaires qui, pendant la grande période de la guerre de l'indépendance américaine, furent mêlés aux négociations diverses pour donner un nouveau régime aux colonies espagnoles. C'est l'étude de ces documents qui constitue le fond de l'œuvre de M. Villanueva; c'est dire assez quelle en est la valeur.

Le premier volume, *Bolívar y el general San Martín*, est consacré aux antécédents, ou, si l'on veut, aux intrigues relatives à la question monarchique, tramées à Buenos-Ayres et au Pérou, et aux fameuses conférences de Guayaquil, c'est-à-dire à l'entrevue qu'eurent dans ce port le général San Martín et le Libérateur Simon Bolívar, en juillet 1822.

Dès le début du grand mouvement séparatiste du XIXe siècle, on voit se dessiner le projet de constituer une ou plusieurs monarchies en Amérique. On s'explique, en effet, que nombre d'esprits éclairés, prévoyant d'une part la répugnance qu'auraient les gouvernements européens à reconnaître l'indépendance américaine sous la forme de gouvernement républicain, d'autre part la difficulté de consolider les nouveaux États sans l'intervention d'un pouvoir capable de se faire respecter par la force et qui pût compter sur la protection d'autres gouvernements forts et respectables, n'aient vu de salut que dans la monarchie, et, bien plus, dans une monarchie ayant à sa tête un prince d'une des grandes cours européennes. De là, les négociations entreprises à Buenos-Ayres par Puyredon, qui d'abord veut offrir la couronne des provinces de La Plata à l'infante Carlota, sœur aînée de Ferdinand VII et épouse du prince régent de Portugal. Mais, en présence de l'opposition faite par San Martín à ce projet, Puyredon se

rejette du côté de la France et propose la candidature au duc d'Orléans. Le duc de Richelieu intervient et s'entend avec le gouvernement de Madrid pour faire accepter à Buenos-Ayres la candidature du duc de Luca. Mais, en présence de l'hostilité manifestée par l'Angleterre, aucune combinaison n'aboutit.

Ne réussit pas davantage la mission que San Martín devenu *Protector* du Pérou, envoya en Europe, à la fin de 1821, pour offrir le trône du Pérou à un prince de Saxe-Cobourg, ou, à son défaut, à un prince de la dynastie régnante d'Angleterre.

C'est alors que San Martín demanda à Bolívar l'entrevue de Guayaquil, et qu'eurent lieu dans cette ville les conférences célèbres du 26 et du 27 juillet 1822, entre les deux hommes qui semblaient tenir entre leurs mains les destinées de l'Amérique. L'objet principal de ces conférences était de rechercher la forme de gouvernement qui conviendrait le mieux aux nouveaux États. San Martín se montra partisan de monarchies avec des princes étrangers à leur tête : « Considérez, général, disait-il, le peu de civilisation des colonies espagnoles, l'hétérogénéité des races, la manière dont est divisée la propriété, l'esprit militaire des masses qui est la conséquence des guerres civiles prolongées. Tous ces éléments présageaient une anarchie désespérante quand nous avons terminé la guerre de l'indépendance, et, peut être, dans ces conditions, nous repentirions-nous de vouloir fonder des républiques démocratiques en de tels pays. » (P. 245.)

Bolivar s'éleva avec véhémence contre la forme de gouvernement préconisée par San Martín, et il parla de la république comme de la seule possible, pour l'instant du moins : « Laissez se former la république; elle donnera à l'homme le sentiment de sa dignité et créera des habitudes de travail que rendra nécessaires la recherche du bien-être social; elle produira la richesse territoriale qui amènera l'industrie commerciale; avec elle viendra l'immigration de l'Europe, où la terre manque pour les prolétaires; cette terre, ils la trouveront chez nous... » (P. 247.)

Lequel de ces deux hommes voyait le plus juste? Bien habile serait celui qui, aujourd'hui même, après cent ans d'expérience, pourrait l'affirmer. Mais ce qui est incontestable, c'est le patriotisme éclairé des deux interlocuteurs, et l'un comme l'autre sortent de ce volume avec l'auréole que, depuis un siècle, l'opinion des Américains s'est habituée à voir autour de leur tête.

Le second volume, *Fernando VII y los nuevos Estados* fait d'abord ressortir le contraste frappant entre la politique habile de Bolívar en Colombie et au Pérou et l'incapacité de Ferdinand VII. C'est, en effet, à l'indifférence de ce monarque qu'est due la perte complète pour l'Espagne de ses colonies d'Amérique. Tandis que le vice-roi Apodaca conseille lui-même à son roi d'abandonner sa fragile couronne et de

venir régner au Mexique, tandis qu'une députation de Mexicains vient à Madrid offrir la couronne à un des infants, Ferdinand VII se refuse à tout; il ne comprend rien à la gravité de la situation; il se désintéresse d'ailleurs absolument des colonies et compte sur l'Europe, en particulier sur l'Angleterre, pour rétablir l'ordre en Amérique. On lira avec intérêt les documents nouveaux, mis au jour par M. Villanueva, qui mettent en relief la stupide insouciance du roi d'Espagne.

La seconde partie du volume est consacrée à la manière dont l'Europe envisage la situation nouvelle de l'Amérique. La France propose l'établissement de monarchies constitutionnelles indépendantes, et demande que les puissances se réunissent en Congrès à Paris pour étudier la question d'une médiation générale. L'Angleterre a peur de voir la France établir sa suprématie sur les anciennes colonies espagnoles; elle s'adresse aux États-Unis et c'est l'origine de la fameuse déclaration faite le 2 décembre 1823 par le président Monroë.

Le troisième volume, *La Santa Alianza*, est l'histoire des pourparlers engagés de 1823 à 1826 entre les différents États européens pour la reconnaissance de l'indépendance américaine et pour l'entente au sujet des nouveaux régimes politiques à établir dans les anciennes colonies espagnoles.

Cette partie de l'œuvre de M. Villanueva est, comme les deux autres, fertile en révélations; elle jette une lumière nouvelle sur cette diplomatie européenne relative au nouvel état de choses en Amérique, dont personne n'avait encore jusqu'ici dégagé les mystères. De cette œuvre, le rôle de la France se détache, prépondérant. C'est la France qui fut la grande médiatrice entre l'Espagne et ses colonies; c'est elle qui prit l'initiative de plusieurs conférences européennes destinées à régler la question américaine; c'est grâce à sa prudente politique que la paix européenne ne fut point troublée; c'est enfin l'accord de la France et de l'Angleterre qui amena l'Espagne à négocier en 1825 avec les nouveaux États un armistice qui est comme le premier pas vers la reconnaissance de l'indépendance.

L'œuvre de M. Villanueva, si elle est une glorification des héros de l'indépendance américaine, est en même temps un hommage rendu à la diplomatie française. De cet hommage nous pouvons être justement fiers, puisqu'il est uniquement basé sur les documents qu'ont mis au jour les patientes recherches d'un historien dont l'érudition n'a d'égale que l'impartialité, et dont la devise est le mot de Fénelon : « L'historien ne doit être d'aucun temps et d'aucun pays. »

Jules HUMBERT.



UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Institut Français en Espagne.
(Union des Étudiants français et espagnols.)

Les cours publics organisés chaque année par l'Institut français en Espagne (Section Toulousaine) commenceront le 15 avril 1914 et dureront jusqu'au 16 mai. Ils sont confiés cette année à MM. Jordan, chargé de cours à la Sorbonne; Mestre, professeur à la Faculté de droit de Toulouse; Pirro, chargé de cours à la Sorbonne; Vianey, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier.

Les conférences pratiques de langue et de littérature françaises seront faites par MM. Costes et Mireaux, professeurs à l'Institut, ainsi que par MM. Ernest Mérimée, directeur, professeur à l'Université de Toulouse, et Henri Mérimée, maître de conférences à l'Université de Montpellier.

Indépendamment de ces cours et de ces conférences, qui s'adressent surtout aux Espagnols et aux étrangers, des conférences de langue et de littérature espagnoles seront faites tous les jours à l'Institut par des professeurs espagnols. Ils sont gratuits, comme les précédents, et sont destinés aux étudiants français ou étrangers, désireux de se perfectionner dans la connaissance pratique de la langue littéraire et de se préparer aux divers examens d'espagnol (agrégation, licence, certificats, diplômes d'études). Les textes d'explication seront pris dans les divers programmes de ces examens.

Pour plus amples renseignements et inscriptions, s'adresser à M. E. Mérimée, directeur de l'Institut (Section Toulousaine), 10, Marqués de la Ensenada, Madrid.

Junta para ampliación de estudios é investigaciones científicas.
Cours de vacances pour étrangers.

(Troisième année, Madrid. Du 13 juillet au 22 août 1914.)

Le troisième cours de vacances pour étrangers portera sur la langue, la littérature, l'histoire et l'art de l'Espagne. Une organisation essentiellement pratique sera donnée à l'enseignement. Dans le but de

s'adapter aux divers degrés de connaissance de la langue espagnole, deux séries sont établies :

Série générale. — *Conférences* sur la grammaire, la littérature, l'histoire, l'art, la vie et la société en Espagne.

Exercices pratiques. Travaux sur des textes littéraires du XIXe siècle et des auteurs contemporains; conversation sur des sujets d'intérêt général; rédaction et correction de travaux écrits.

Visites des Musées et des collections d'œuvres d'art les plus intéressantes de Madrid.

Excursions aux villes historiques et résidences royales les plus proches de Madrid, sous la conduite de guides compétents.

Série spéciale. — Travaux sur des textes littéraires archaïques ou classiques; études philologiques et littéraires à l'adresse des personnes consacrées à l'enseignement de la langue espagnole.

Pour tout renseignement, on voudra bien s'adresser à M. le Secrétaire de la Junta para Ampliación de Estudios, plaza de Bilbao, 6, Madrid.

Diplôme d'études supérieures.

Depuis la création du Diplôme d'études supérieures, en 1904, une trentaine de mémoires environ, relatifs à la philologie ou à la littérature espagnoles, ont été présentés et soutenus devant les Facultés des lettres de Bordeaux, Montpellier, Paris et Toulouse, seuls centres universitaires où existe un enseignement espagnol[1]. Cette trentaine de mémoires forme, dès à présent une petite bibliothèque manuscrite, qu'il serait intéressant d'étudier, car elle permettrait de juger de la direction imprimée aux études hispaniques dans l'Université et de la préparation scientifique des futurs maîtres. Ces mémoires sont des œuvres de débutants, qui toutes assurément ne mériteraient point les honneurs de l'impression. Ils ressemblent assez aux thèses de doctorat d'Allemagne, et déjà plus d'un diplômé a tiré de son mémoire d'études les éléments d'une thèse de doctorat. En attendant une étude d'ensemble sur ce sujet, nous nous bornerons aujourd'hui à signaler les derniers mémoires présentés à Toulouse et à Bordeaux, en juillet et en novembre 1913.

M. Martin, professeur d'espagnol à Millau, s'était attaqué à un sujet difficile, qui exigeait une préparation antérieure toute spéciale : *l'étude de l'andalou actuel*. Il semble que pour le traiter en pleine connaissance de cause, il faudrait être né et avoir grandi à Séville, à Cadiz ou

1. Nous publierons dans un prochain numéro la liste complète de ces mémoires.

à Málaga. Et encore! On sait qu'il y a tant de différences dans le parler des diverses provinces andalouses, et parfois même ce parler varie tellement d'une ville à une autre, d'un village au village voisin, qu'une étude d'ensemble devrait s'appuyer sur une foule de monographies particulières. Malheureusement, elles n'existent pas encore, et le linguiste qui s'aventure dans de telles recherches ne peut guère compter que sur son expérience personnelle : les secours extérieurs sont extrêmement rares. Les Andalous authentiques, tels que M. Rodríguez Marín, qui ont daigné s'occuper de tels sujets, se pourraient aisément compter sur les doigts d'une seule main, et il est à remarquer que deux des contributions les plus précises sur ce parler sont dues à des étrangers, H. Schuchardt et Friedrick Wulf. Il reste là un beau champ d'exploration pour les disciples espagnols de MM. Rousselot et Gramont, et nul doute que des explorateurs bien préparés et bien armés, tels que M. Tomás Navarro Tomás, n'y fassent une ample moisson.

M. Martin ne pouvait avoir la prétention de faire sur un tel sujet œuvre définitive. Il s'est borné à classer et à ordonner les minutieuses observations personnelles faites, à Séville surtout, pendant un séjour de plusieurs années. Il apporte pour son compte une contribution très appréciable à l'étude de la phonétique et du vocabulaire. Les particularités de l'andalou, on le sait, consistent surtout dans des déformations orthographiques et des prononciations particulières, lesquelles, sans faire de l'andalou un dialecte proprement dit, lui assurent cependant une physionomie à part. Aussi, l'étude de l'andalou est-elle essentiellement une phonétique. De vocabulaire lui appartenant en propre, l'andalou n'en a pour ainsi dire pas; il semble avoir emprunté de toutes parts, et même ses particularités phonétiques ou morphologiques, à mesure qu'on les étudie de plus près, on s'aperçoit que beaucoup lui sont communes avec les autres dialectes péninsulaires. De telle sorte que la définition même de ce prétendu dialecte devient difficile à préciser et semble devoir se réduire à un ensemble de prononciations spéciales, Ce sont ces prononciations particulières que l'auteur du mémoire a classées et étudiées. Elles ne paraissent, répétons-le, pouvoir s'appliquer exactement qu'à Séville et à sa banlieue immédiate. Mais dans ces limites, les données apportées par M. Martin sont intéressantes. Elles sont originales en grande partie, puisées dans l'expérience personnelle de tous les jours, et à la source la plus pure, je veux dire dans la langue du peuple, des artisans, des paysans. Elles sont rapprochées de celles fournies par les auteurs qui ont usé dans leurs œuvres de l'andalou. Évidemment, les transcriptions de quelques-uns d'entre eux sont sujettes à caution et souvent fantaisistes; romanciers et auteurs dramatiques font parler leurs Andalous comme nos Parisiens font

parfois parler Marseillais ou Gascons. Il y a un andalou conventionnel, comme il y avait au XVIe siècle un *sayagués* traditionnel pour les paysanneries. Mais il est tel auteur nourri de la pure sève de la Terre de María Santísima dont le témoignage aura toujours du poids. Le théâtre andalou des Alvarez Quintero, par exemple, peut, à juste titre, être tenu pour un document linguistique.

Comme le mémoire de M. Martin, celui de M. Recoules, boursier d'agrégation, a été soutenu devant la Faculté de Toulouse. Il avait pour sujet les *Jácaras de Quevedo*. Tous les lecteurs de ces poésies curieuses, qui ont pour objet de célébrer les exploits des *Jaques,* c'est-à-dire de la pègre, des apaches du temps, savent qu'elles sont d'une interprétation particulièrement difficile, à cause des mots d'argot qu'elles contiennent en abondance, des allusions perpétuelles aux choses et aux personnages du temps (car cette langue et ces mœurs étaient devenues à la mode dans le beau monde), et aussi à cause du conceptisme alambiqué particulier à l'auteur. Ajoutons à ces difficultés, inhérentes au sujet, celles qui résultent du déplorable état du texte, dû à Salas, à Aldrete ou à Janer. Il fallait donc, pour aborder un sujet si périlleux, une connaissance approfondie, à la fois de la langue, des mœurs de l'époque et des procédés de style habituels à Quevedo.

Le mémoire de M. Recoules (qui a les proportions d'une thèse de doctorat) comprend : 1° Une longue introduction historique sur le genre de la *Jácara*, depuis les origines jusqu'à nos jours, travail qui, à ma connaissance, n'avait pas eu d'antécédent jusqu'ici. 2° Une édition nouvelle des Jácaras de Quevedo, établie sur des bases critiques en présence des éditions et des manuscrits, quand il en existe, et accompagnée des variantes nécessaires. 3° Un commentaire très copieux, où sont signalées, étudiées et souvent résolues les difficultés de tout genre qu'elles présentent. C'est la première fois également que ce commentaire est tenté : il réduit sensiblement le nombre des *loci desperati* de ces textes redoutables. 4° Un appendice contenant (à titre de rapprochement) la copie d'œuvres analogues, manuscrites et inédites ou de pièces imprimées mais extrêmement difficiles à trouver. Certes, à la soutenance, quelques critiques ont pu être adressées à l'auteur sur l'interprétation de tel ou tel passage ; on a pu signaler des omissions ou des obscurités, mais, dans l'ensemble, ce travail est entièrement nouveau ; il témoigne d'un labeur considérable et, ce qui ne gâte rien, il est écrit dans une langue excellente et un espagnol plein de saveur. Il a été très favorablement apprécié par le jury.

M. Gouilhers, étudiant à la Faculté des lettres de Bordeaux, avait présenté une *Étude sur la langue de sainte Thérèse,* d'après le manus-

crit original de sa vie, édité et reproduit photographiquement par M. Vicente de la Fuente. Ce mémoire est considérable et dépasse 200 pages. Il étudie la langue au triple point de vue de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe. Dans chacune de ces parties, l'auteur suit exactement les divisions usitées dans les grammaires historiques. Le jury a été unanime pour constater que ce travail témoignait d'une grande application et d'une réelle aptitude aux études grammaticales et qu'il ajoutait en somme une contribution très appréciable et utile aux très rares études faites jusqu'ici sur ce point particulier.

Quelques objections ou réserves ont été cependant présentées. Sans parler de quelques distractions orthographiques sans importance, on a contesté certaines conclusions de détail, qui ont paru mal fondées; on a réclamé plus de précision et d'exactitude dans l'explication de certaines formes ou phénomènes morphologiques. On a surtout regretté que le point de vue où s'était placé l'auteur fût un peu étroit, et qu'il se fût trop exclusivement cantonné dans un coin trop arbitrairement réduit de ce sujet : la langue de sainte Thérèse. Sans doute la *Vida,* grâce à la reproduction par la photographie du manuscrit original, présentait des garanties d'authenticité exceptionnelles, mais il n'était pas impossible d'utiliser avec précaution et tact les autres écrits de sainte Thérèse dont quelques-uns ont une valeur supérieure. De plus, l'auteur nous présente la langue de la *Vida* comme le type du parler de la province d'Avila au XVIe siècle; mais, pour fixer ce type, un seul échantillon suffit-il? Et eût-il été impossible d'essayer de le retrouver soit dans les documents d'archives de cette même province, de cette même époque, soit dans d'autres écrivains compatriotes et contemporains de sainte Thérèse? Enfin, certains rapprochements, certaines comparaisons avec des parlers voisins (Burgalais, Salmantins, Madrilègnes, etc.) eussent nourri, précisé et sans doute fortifié les conclusions de l'auteur. En un mot, ce dernier paraît s'être trop scrupuleusement enfermé dans l'étude unique d'un seul livre.

Et c'est pour cela qu'il a été si sobre dans ses conclusions générales. Il s'est borné, sur ce point, à reproduire, sans commentaire, une page de V. de la Fuente, et nous a laissé le soin de tirer, de la multitude de petits faits morphologiques ou syntaxiques, telles conclusions que bon nous semble. C'est assurément une peine qu'il aurait pu prendre lui-même.

E. MÉRIMÉE.

M. Martinenche veut bien nous communiquer son rapport sur le mémoire présenté en juillet 1913 par M. Roger Delcombre touchant *L'hispanisme de deux parnassiens, Leconte de Lisle et José Maria de Heredia :*

« Le sujet choisi par M. Delcombre était trop vaste, aussi ne l'a-t-il



traité qu'en partie. Son introduction et sa conclusion dépassent singulièrement son étude. M. Delcombre s'est contenté de réunir les principaux documents qui permettent de contrôler la valeur historique de quelques-uns des poèmes des deux plus illustres parnassiens. M. Delcombre complète sur plus d'un point et précise les recherches de M. Vianey sur les sources espagnoles de Leconte de Lisle. L'étude des traductions de J. M. de Heredia est beaucoup trop superficielle pour qu'on en puisse tirer une conclusion sur son hispanisme. En revanche, M. Delcombre a lu avec soin les principaux textes dans lesquels Heredia a pu trouver sa documentation pour diverses pièces de ses *Trophées* et surtout pour ses *Conquérants de l'or*. Les rapprochements qu'il indique sont souvent intéressants, et plus d'une fois indiscutables. Il restait à distinguer entre ces sources diverses. Heredia s'est-il inspiré d'une manière plus ou moins directe de toutes ses lectures? Ou s'est-il contenté de compléter sur des points de détail l'histoire de Prescott que je crois bien qu'il a eue sans cesse sous les yeux? La question n'est pas étudiée par M. Delcombre. M. Delcombre ne se demande pas non plus jusqu'à quel point l'inspiration de Heredia est excitée par les récits des historiens de la conquête du Pérou, et jusqu'à quel point, au contraire, elle se contente de reprendre la manière et les procédés du poète de *la Légende des siècles*. Son mémoire n'est guère qu'une série de citations et de notes mises au bas des pages de son auteur... Tel qu'il est, et malgré certaines maladresses de forme, il n'en représente pas moins une contribution fort utile à la question des sources de J. M. de Heredia. »

Programmes des auteurs de licence d'espagnol (1914-1915).

PARIS. — *Poema de Fernán González*, quatrains 169-250.

Cartas de relación de Fernán Cortés sobre el descubrimiento y conquista de la Nueva España, carta tercera (15 mai 1522).

Cervantes, *La ilustre fregona; Coloquio que pasó entre Cipión y Berganza, perros del hospital de la Resurrección de Valladolid.*

Lope de Vega, *El desdichado por la honra; La más prudente venganza.*

Francisco de Rojas Zorrilla, *Del Rey abajo ninguno.*

José de Cadalso, *Cartas marruecas.*

Angel Ganivet, *Los trabajos del infatigable creador Pío Cid.*

Ramón Domingo Perés, *Musgo.*

Bordeaux. — *Poema del Cid*, éd. Menéndez Pidal, vers 2492-3507.

Antonio de Guevara, *Epístolas familiares*, 2, 5, 6, 9, 13, t. I de l'*Epistolario español*, t. XIII de *B. A. E.*

Alonso de Ledesma, *Conceptos espiritales* (nos 205-207, 430-433, 513-520, 566-574, 914-915 du *Romancero y cancionero sagrados*, t. XXXV de *B. A. E*).

Cervantes, *Quijote*, parte 1a, cap. XVIII.

Lope de Vega, *El perro del hortelano*, t. XXIV de *B. A. E.*

Gracián (Baltasar), *El discreto*, éd. avec étude critique de Farinelli.

J. y S. Quintero, *El patio*.

Blasco Ibáñez, *Sangre y arena*.

Azorín, *Lecturas españolas*.

Montpellier. — Juan de Mena, *El Laberinto* (les fragments insérés dans le *Tesoro del Parnaso español*, de Quintana).

La Celestina (auto IV).

Cervantes, *El casamiento engañoso; Coloquio de los perros*.

Tirso de Molina, *La prudencia en la mujer*.

Moratín, *La comedia nueva*.

Duc de Rivas, *Romances* (t. I de l'éd. des *Clásicos castellanos*).

Núñez de Arce, *Gritos del combate*.

Ricardo León, *Alcalá de los Zegríes*.

Toulouse. — *Laberinto* (*Orden de Marte : Muerte del conde de Niebla; Muerte de Lorenzo Dávalos*).

Montemayor, *La Diana*, libro III.

Francisco de Moncada, *Expedición de los Catalanes* (les vingt-sept premiers chapitres).

Cervantes, *Novelas : La Fuerza de la sangre*.

Lope de Vega, *El perro del hortelano*.

Juan Valera, *La buena fama*.

S. y J. Alvarez Quintero, *El genio alegre*.

BIBLIOGRAPHIE

J. R. **Mélida**, *Excavaciones de Numancia : Memoria presentada al Ministerio de Instrucción pública y Bellas Artes por la Comisión Ejecutiva*. Madrid, José Blass, 1912; 1 vol. in-4° de 51 pages, avec 30 gravures, LXV planches hors texte et 4 cartes.

Tandis que A. Schulten mène à bonne fin le déblaiement des nombreux et vastes camps romains qu'il a découverts autour de Numance, le gouvernement espagnol continue la tâche que le professeur d'Erlangen avait entreprise sur la colline même de Garay, et des fouilles annuelles nous rendent peu à peu la petite ville ibérique sous les ruines d'un village romain. M. J. R. Mélida dirige les travaux avec un grand soin, et nous lui devons beaucoup de gratitude pour la hâte qu'il met à nous faire connaître les résultats généraux des fouilles et les principaux monuments découverts. Le rapport en question confirme et précise l'exceptionnel succès de notre ami, et l'importance extrême que prend désormais Numance dans l'archéologie espagnole, comme elle l'avait prise dans l'histoire. Soixante-cinq planches, presque toutes excellentes, quatre grands plans, de nombreuses figures dans le texte nous font passer sous les yeux les rues et les maisons de la ville, et tous les objets, très variés, recueillis dans les chambres ou dans les caves, depuis les os humains jusqu'aux armes des héroïques numantins, poignards, couteaux, flèches, balles de fronde. Mais ce qui attire surtout l'attention, ce sont les restes de la céramique. Le Musée de Soria, où sont recueillis les moindres débris de Numance, est, en ce sens, une révélation. Nous y retrouvons les souvenirs d'une industrie locale très florissante depuis l'âge préhistorique jusqu'à l'époque romaine; les produits en sont surtout précieux vers l'époque même où la ville fut détruite, car ils ont une originalité singulière. Les vases décorés de personnages, tout en se rattachant par un lien très sûr à l'industrie commune des ateliers ibériques, sont uniques en leur genre, et nous apprennent de très curieuses interprétations et stylisations du corps et de la figure de l'homme; ils nous font connaître des types et des modes d'ornementation tout à fait inattendus, destinés à devenir aussi célèbres que ceux d'Elche ou de la Zaida. M. Mélida n'a pas pu nous donner encore d'études de détail; son texte est énumératif, sans être exhaustif, et le bel ouvrage

qu'il vient de nous offrir n'est et ne pouvait être encore qu'un inventaire, et un inventaire provisoire.

Tel qu'il est, il est le très bienvenu, car il nous apprend beaucoup, et éveille en nous les plus heureuses espérances. Les fouilles n'ont porté encore que sur un tiers de la surface de la ville; la nécropole n'a pas encore été découverte. D'ici et de là il faut nous attendre à voir sortir des trésors. Et ce sera justice que M. Mélida trouve dans leur découverte et leur publication la récompense des services éminents qu'il rend à l'histoire de son pays.

P. PARIS.

Registos parochiaes de Lisboa. Registo da Freguesia de Santa Cruz do Castello desde 1536 até 1628 publicado com introducção, notas e indice por **Edgar Prestage** *e* **Pedro d'Azevedo.** Coimbra, Imprensa da Universidade, 1913; 343 pages, gr. in-4°.

M. Edgar Prestage, professeur de littérature portugaise à l'Université de Manchester, s'est déjà fait connaître par ses publications concernant l'historien Francisco Manuel de Mello, sur lequel il a écrit un travail d'ensemble qui doit paraître prochainement. M. Pedro d'Azevedo est premier conservateur de l'Archivo Nacional da Torre do Tombo, sur les richesses duquel il a donné un aperçu dans un volume publié en collaboration avec M. Antonio Baião, et intitulé *O Archivo da Torre do Tombo*. C'est dire que la publication de ce *Registo* paroissial était en bonnes mains; et il faut ajouter que l'imprimeur a été à la hauteur de sa tâche, tâche fort minutieuse puisque l'on a voulu, ce qui me paraît très bon, laisser les abréviations telles quelles, de manière à donner l'idée la plus exacte possible des manuscrits, sans interprétation, donc sans risque d'erreur et de falsification involontaire.

Pour se rendre compte de l'intérêt de cette publication, probablement la première qui ait été tentée d'un registre *entier* de ce genre, en dehors de l'Angleterre et de l'Irlande, il suffirait de lire le rapport de Francisco Teixeira de Queiroz, mis en tête du volume, et adressé à l'Académie des Sciences de Lisbonne, pour le compte de laquelle a été faite l'impression. Il est intéressant par exemple de constater que la langue espagnole n'y est employée que durant les années 1626-1628, et que le prêtre qui a rédigé les actes de cette époque s'intitule *El capellan mayor*. C'est un prêtre espagnol, qui dans l'un de ces actes donne son nom et ses qualités :«... el l^{do} diego fēz. Marim y lobera capellan maior de la jente de geRa (*gente de guerra*) de el tersio q̄ Reside en el Castillo de la ciudad de Lx^{a}. por su magestad q̄ de presente siruo de Cura en la parroquia de santa Cruz de el dicho

castillo... » (p. 224). Il est probable, comme le suppose M. Teixeira, que les paroissiens étaient plutôt en froid avec ce curé étranger, car plusieurs actes de mariage dressés par lui mentionnent que la bénédiction a été donnée dans une autre paroisse : les conjoints sont venus seulement pour faire enregistrer leur union.

Dans une introduction très intéressante, les éditeurs expliquent pourquoi ils ont choisi la paroisse de Santa Cruz pour inaugurer une série de publications analogues à celles de l'*Harleian Society*, de la *Parish Register Society* et du généalogiste Frederick Arthur Crisp. Cette paroisse était au cœur de Lisbonne et comprenait les Paços Reaes de Alcaçova, le Castello de S. Jorge, la Torre do Tombo, dont le *Guarda-Mor*, Damião de Goes, est mentionné dans le registre ici reproduit (p. 23). L'église, détruite par le tremblement de terre de 1755, a été reconstruite. Les registres de la plupart des paroisses de Lisbonne, sont aujourd'hui déposés dans les archives du *Registo civil*. Ceux de Santa Cruz, tous conservés, ce qui n'est pas le cas de ceux de toutes les paroisses, se trouvent au *Registo Civil do 1° Bairro*. Celui que MM. Prestage et Azevedo viennent de publier est le plus ancien de cette paroisse et aussi de toutes les paroisses de Lisbonne. Il comprend séparément les actes de baptême, de mariage, de décès et aussi de confirmation (ces derniers en petit nombre), mais non sans de grosses lacunes, et dans un désordre qui s'explique par une ineptie de relieur.

Outre le nom de Damião de Goes, ceux de plusieurs membres de la famille de Gil Vicente figurent sur ce registre, et aussi celui de Thomé Pinheiro da Veiga, l'auteur de cette *Fastigimia* qu'a publiée récemment M. José Pereira de Sampaio et qui donna jadis du fil à retordre aux cervantistes. Mais ce ne sont pas seulement les noms célèbres qui font la curiosité de ces actes; ce sont aussi les mille détails qui font revivre une époque, et nous renseignent sur l'état social et moral : le nombre étonnant des bâtards, la mortalité, la peste, la misère, les dispositions testamentaires, les offrandes faites parfois en nature pour avoir des messes (p. 227-228), les esclaves adultes baptisés, etc.

Parmi tous ces *Acosta*, *Aguilar*, *Alvares*, *Albuquerque*, *Brandão*, *Cardoso*, *Carrasco*, *Castro*, *Dias*, *Falcão*, *Fernandes*, *Ferreira*, *Froes*, *Garcia*, *Gomes*, *Henriques*, *Lameira*, *Leão*, *Lopes*, *Mendes*, *Molina*, *Nunes*, *Oliveira*, *Paes*, *Peixoto*, *Pereira*, *Peres*, *Pimentel*, *Pinto*, *Ribeiro*, *Rodrigues*, *Salcedo*, *Saldanha*, *Silva*, *Sousa*, *Torres*, *Vaz*, qui sait si les familles judéo-portugaises qui vinrent s'établir à Bordeaux et à Bayonne, à Nantes ou ailleurs, du XVIe au XVIIIe siècle, n'ont pas des ancêtres? C'est là un autre élément d'intérêt pour le lecteur qui s'intéresserait à l'histoire mystérieuse de ces familles, histoire à laquelle plus d'une famille bourgeoise ou même aristocratique de France aurait des raisons toutes spéciales de ne pas rester étrangère. G. CIROT.

Ginés Pérez de Hita, *Guerras civiles de Granada, primera parte. Reproducción de la edición príncipe del año 1595, publicada por* **Paula Blanchard-Demouge.** Madrid, Bailly-Baillière, 1913, 1 vol. (CXVIII, a-n, 1-339 pages).

Il y a deux ans l'*Institut d'estudis Catalans* publiait le premier volume des *Obres d'Auzias March*, éditées par M. Amédée Pagès, alors professeur dans un lycée français. Cette année, la *Junta para ampliación de estudios* et le *Centro de estudios históricos* réunis impriment une édition des *Guerras civiles*, due à une ancienne étudiante des universités de Toulouse et de Paris, M[lle] Blanchard-Demouge. Ce double fait méritait d'être signalé. Au moment où se multiplient en Espagne les rééditions d'auteurs classiques, il serait fâcheux que dans la liste des collaborateurs étrangers associés à cette œuvre on ne rencontrât que des noms allemands ou américains. Le champ est, d'ailleurs, assez vaste pour que tous y trouvent à s'occuper utilement.

Parmi ces rééditions et ces revisions nécessaires, le précieux, le charmant livre des *Guerres civiles de Grenade* méritait de ne pas être oublié. Cela pour plusieurs raisons. La première, la meilleure sans doute, c'est sa valeur propre. Que Pérez de Hita soit un très grand écrivain, je n'oserais cependant l'affirmer. Quoiqu'il ne soit pas ignorant des lettres antiques, l'écuyer du marquis de los Vélez se piquait plus sans doute d'être bon soldat qu'écrivain de profession, ou, du moins, il estimait, comme son contemporain Ercilla, que les lettres n'ont point de plus glorieux emploi que de célébrer les hauts faits des conquérants. Son style trop souvent manque d'art; sa phrase s'embroussaille d'incidentes, de gérondifs, de parenthèses. Mais elle a du moins une qualité: elle vit, animée qu'elle est par l'évident plaisir que l'auteur trouve à narrer les prouesses guerrières ou galantes de ses héros, et par le mouvement aisé d'une imagination colorée et pittoresque. Le sujet, d'ailleurs, est riche en couleurs brillantes, plein de contrastes dramatiques et d'aventures chevaleresques; il est fécond en héros, les uns authentiquement historiques, les autres chevauchant sur la lisière imprécise qui sépare la chronique de la légende. Le lieu de la scène, Grenade et ses environs, est l'un des plus poétiques endroits du monde; l'époque, la plus brillante de l'histoire d'Espagne, celle qui se termine magnifiquement le jour (2 janvier 1492) où dans l'Alhambra, sur la tour de Comares, l'on hissa la croix et le pennon de Castille. La première partie de la chronique grenadine de Pérez de Hita se clôt, en effet, à l'aurore de cette « année merveilleuse » où sur le déclin mélancolique de l'Islam se lève l'astre qui allait illuminer les deux mondes.

Ce n'est point du dehors, comme les historiens espagnols, que Hita expose les préludes de ce drame; il nous introduit directement dans

l'Alhambra, dans le Generalife, et nous fait assister aux fêtes, aux tournois, aux intrigues, aux combats singuliers, aux massacres. Le point de vue auquel il s'est placé constitue une bonne part de son originalité. Ajoutons qu'après la *Romancero* et l'esquisse géniale mise sous le nom d'Antonio de Villegas, les *Guerras civiles* ont puissamment contribué à populariser le genre mauresque, qui, par delà les frontières, et particulièrement en France, devait se prolonger en une si curieuse série de « nouvelles grenadines ».

Voilà déjà de quoi expliquer l'intérêt et justifier le succès de l'ouvrage.

Mlle Blanchard, préoccupée surtout de recherches érudites, n'avait pas évidemment à insister sur tous ces points. Je ne lui en aurais pas voulu cependant, pour ma part, si, après l'examen des sources, l'étude du texte et des variantes, la bibliographie, elle nous eût exposé avec plus d'ampleur son opinion sur l'œuvre restituée en son originelle pureté, et montré pourquoi celle-ci mérite une place à part dans la littérature espagnole.

Elle nous prouve du moins qu'une nouvelle édition, ou, tout au moins,une reproduction de la princeps de Saragosse, 1595, était indispensable. Pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher cette dernière de celle de Séville, 1613, et de constater que toutes celles qui suivirent (sauf celle d'Alcalá et de Barcelone, 1619) reproduisent le texte très altéré de Séville. L'histoire des premières éditions des deux parties, malgré tout encore obscure sur certains points, a été en grande partie élucidée par Mlle Blanchard. Elle a bien vu le fait vraiment important : les graves altérations du texte dans l'édition de 1613. La prétention des correcteurs fut naturellement de rajeunir le vocabulaire ou le style qui leur paraissaient archaïques, mais surtout de retoucher ce qu'ils estimaient négligé ou inélégant : ils en firent la toilette selon la mode du jour, qui n'était point, on le sait, au naturel et à la simplicité. On peut dire que, par leur faute, la plupart des lecteurs des *Guerres civiles* (et ils ont été nombreux) n'ont point connu l'œuvre authentique. Sans insister autant que nous l'aurions voulu sur le détail de cette démonstration, Mlle Blanchard caractérise en quelques mots les différences essentielles des deux textes ; elle fournit (en appendice) quelques-unes des variantes importantes de 1613 : la comparaison est suggestive.

En dehors de cette question de l'établissement du texte, capitale à son point de vue d'éditrice, Mlle Blanchard aborde, dans une abondante introduction, quelques-uns des problèmes que soulève l'étude de l'œuvre.

Ceux relatifs à la biographie de l'auteur, dates de naissance et de mort, lieu de naissance, carrière, etc., restent souvent insolubles en l'état de nos connaissances. De tous les *cabos sueltos* réunis par le

biographe, il résulte que la date de naissance généralement adoptée, 1544, ne doit pas s'éloigner beaucoup de la vérité; que Pérez de Hita était très vraisemblablement de Murcie; que, né de vieux-chrétiens, il s'attacha à la puissante famille des Fajardo; qu'il combattit sous les ordres de D. Luis, marquis de Los Vélez. Sauf un séjour à Madrid, qui ne semble pas avoir été long, il résida toute sa vie en Andalousie, à Lorca, à Murcie surtout. Peut-être vivait-il encore en 1619, mais, en réalité, on ignore la date de sa mort.

Les détails sur les autres œuvres de Pérez de Hita ont plus d'intérêt et de nouveauté. Mlle Blanchard considère, avec toute vraisemblance, le *Libro de la población y hazañas de la M. N. y M. L. Ciudad de Lorca*, déjà composé en 1572, comme l'esquisse des futures *Guerres civiles de Grenade*. C'est un poème épique en deux parties, écrit en octaves. Il narre les luttes de Lorca contre les Maures. J'ignore, ne l'ayant jamais lu, quel en est le mérite, mais il résulte de l'analyse présentée par Mlle Blanchard, que la division en deux parties correspond exactement à celle des *Guerras;* que l'auteur y mêle à l'histoire, comme dans ces dernières, des inventions chevaleresques; qu'il intercale des romances dans ses hendécasyllabes ainsi qu'il fera dans sa prose; qu'il recherche les traditions et les souvenirs locaux, et qu'enfin l'inspiration nationale et héroïque se concilie chez lui avec certain esprit de justice, de modération et parfois même de sympathie pour les vaincus, qui allait devenir de plus en plus rare. Ajoutons que les trois derniers chants de la deuxième partie sont remplis par des descriptions de fêtes et de tournois, si abondants aussi dans les *Guerras*. Malgré les différences de la forme, la ressemblance entre les deux ouvrages paraît certaine.

Quant aux « *Diez y siete libros de Daris del Belo Troyano* », Mlle Blanchard n'a point cru devoir les analyser ni les étudier, car ils n'offrent aucun rapport avec les *Guerras*. Peut-être du moins présenteraient-ils quelque intérêt pour l'étude littéraire. Signalons que dans le sonnet liminaire qui précède le manuscrit, selon Gallardo (n° 3450), l'origine murcienne de l'auteur est attestée une fois de plus :

A veces Murcia que te honren pide.

La recherche des sources des *Guerras* est l'un des points qui a le plus retenu l'attention de Mlle Blanchard. On sait que Pérez de Hita assure que son livre n'est qu'une traduction « d'une œuvre arabe dont l'auteur était un Maure nommé Aben Hamin, natif de Grenade ». Je ne crois pas qu'aucun de ceux qui ont lu les *Guerras* ait jamais pu le prendre au mot. Déjà Nicolás Antonio traitait cette assertion de plaisanterie « digne des fables milésiennes » [1]. Mais il était fort

1. *Nugas* et non *mugas*; *scilicet* et non *salicet*. — Les citations latines auraient grand besoin d'être corrigées.



possible que Hita, élevé au milieu de populations en partie mauresques, se fût servi de quelques sources historiques arabes; elles ne manquaient point. Mlle Blanchard l'a pensé, et pour retrouver l'hypothétique Aben Hamin, elle a pris la peine, si je suis bien informé, d'apprendre l'arabe. Elle en a été payée par une découverte intéressante, si toutefois l'*Aben Hamin* de Hita, le *Benahatin* de la chronique de Don Pèdre, l'*Aben Hatin* de Garibay, et enfin le chroniqueur maure de Grenade *Aben Alfatib* sont bien réellement une seule et même personne. Ne pouvant malheureusement lire ni l'*Esplendor del plenilunio de la dinastía Naserita*, ni la *Jhata*, histoire de Grenade « qui est certainement la source arabe où s'inspira Pérez de Hita », je ne saurais que résumer les arguments sur lesquels s'appuie cette identification.

Comment *Aben Aljatib* est devenu *Aben Hamin?* Très facilement, assure Mlle Blanchard. « Un copiste arabe espagnol a traduit probablement Aben Aljati*v*, et la *v* mal écrite a été prise par la suite pour une *n*; de là Aben Hatin et l'Aben Hamin de Hita. » Il n'est pas impossible : l'étymologie nous a habitués à des métamorphoses non moins surprenantes. Je me demande seulement comment et pourquoi Hita, s'il a eu sous les yeux une copie, et s'il savait l'arabe, comme on le présume, a ainsi défiguré ce nom. Au surplus, la chose n'a qu'une importance relative. Ce qu'il faudrait établir clairement, c'est qu'il s'est réellement servi de l'ouvrage arabe, — et dans quelle mesure. Sur ce point, Mlle Blanchard nous donne quelques renseignements qui n'entraînent pas une conviction complète, et qui gagneraient à être amplifiés et précisés. Elle fait remarquer que, sans copier littéralement la *Jhata*, Hita s'est servi de « *la parte interna* » de cette dernière, comme il se sert de Garibay ou de Pulgar, et que c'est précisément à partir de 1489, c'est-à-dire de l'année même où s'arrêtent les suites de la *Jhata*, qu'il a recours à Pulgar. Sans doute, et l'argument ne manque pas de force; seulement, quelques-uns des emprunts à Pulgar ou à Garibay sont littéraux et certains; impossible de douter. En est-il de même pour la *Jhata?* Si oui, un simple rapprochement suffira. Si non, le doute subsiste. Ce doute n'est même pas complètement dissipé par le fait que la nomenclature des cités comprises dans le royaume de Grenade concorde mieux avec celle de la *Jhata* qu'avec celle de Garibay, ni même par cet autre que l'histoire des tribus arabes, telles que les Abencerrages, les Zegries, etc., si vaguement esquissée dans Garibay, est beaucoup plus détaillée dans Aben Aljatib. Il ne manquait pas, en dehors de ce dernier, d'autres sources où pouvait puiser Hita. Quoi qu'il en soit, s'il y a des probabilités désormais pour que l'auteur de la *Jhata* ou ses continuateurs aient été utilisés par Hita, il faut ranger résolument à côté des fabuleux Cide Hamete Benengeli, de Cervantes, et Abulcacim Tarif

Abentarique, le chroniqueur maure et son neveu Argutarfa, dont Hita prétend avoir utilisé une traduction, à lui léguée par D. Rodrigo Ponce de León. Du moins jusqu'à nouvel ordre, car de même que tous les critiques, de Nicolás Antonio à Menéndez Pelayo, ont tenu pour un personnage légendaire cet Aben Hamin renaissant aujourd'hui sous les espèces d'Aben Aljatib, qui nous assure qu'Argutarfa lui-même ne prendra pas corps quelque jour?

Il est plus facile de dire ce que Hita doit aux chroniqueurs espagnols. Il doit surtout au *Compendio histórico...* de Garibay (1571). Il lui emprunte toute « la partie technique » et la chronologie des rois de Grenade. Il doit aussi beaucoup à la Chronique de Pulgar (1565). Pour nous, cependant, les plus précieux de ses emprunts sont ceux qu'il fait aux anciens romances, qu'à l'imitation de certains chroniqueurs arabes il enchâsse dans sa prose. Leur étude présente un double intérêt, historique et littéraire, qui n'a point échappé à M[lle] Blanchard. Elle leur consacre quelques pages qu'on lira avec fruit. La plupart des romances *fronterizos* ont été empruntés au *Cancionero* d'Anvers, paru après 1550, à la *Silva* de Saragosse (1550), à la *Rosa Española*, de Timoneda (1573). Quant aux romances *moriscos*, plus artistiques qu'historiques, c'est dans la *Flor de varios romances*, de Pedro de Moncayo (1589), expressément citée par Hita, que ce dernier les a trouvés réunis. Il ne s'est pas fait faute d'ailleurs d'en composer lui-même de toutes pièces, ou d'en modifier d'autres selon son caprice. Cette étude, consciencieusement amorcée par M[lle] Blanchard, nécessiterait un livre entier.

La préface se termine par un chapitre consacré aux récits romanesques, aux fictions, aux relations de fêtes galantes, etc., qui abondent dans les *Guerras*. L'auteur s'applique à démontrer, par force rapprochements et citations, que ces récits ne sont point de pures fictions, mais que les éléments en étaient fidèlement empruntés à la réalité. Malgré la mode qui, aux environs de 1600, prend la livrée mauresque et grenadine, la vraie couleur locale n'était pas encore assez faussée pour que l'on ne reconnaisse, dans ces brillants croquis, beaucoup de traits copiés d'après nature. L'imagination, il est vrai, s'est déjà à cette date emparée de cette riche matière; elle y brode ses fantaisies, et c'est pourquoi il n'est pas maintenant facile de distinguer où finit l'histoire et où commence la fiction. Ne nous étonnons donc pas trop que l'on nous dise, à la page LXIV : « Son œuvre est plutôt du domaine de la poésie que de celui de l'histoire », et à la page LXXXVI : « Pérez de Hita composa le premier roman historique espagnol, qui est plutôt une page d'histoire qu'un roman. » Les deux jugements sont vrais selon l'angle sous lequel on considère l'œuvre.

La présente reproduction du texte de Saragosse (Miguel Ximeno Sánchez, 1595) a toutes les apparences de la fidélité et de l'exactitude.

Quelques lecteurs regretteront que la ponctuation, l'accentuation, l'usage des majuscules, etc., aient été modernisés et académisés *more hispanico*. Je ne puis consulter la princeps, mais j'ai sous la main l'édition de Fortan (Paris, 1606). Je constate que les deux textes sont presque partout identiques, mais qu'il y a toutefois dans l'édition française des variantes de détail (quelques-unes fort bonnes), suffisantes pour mériter qu'on les signale dans une édition critique.

M[lle] Blanchard a tenu, par déférence sans doute pour la *Junta* et le *Centro*[1], à rédiger son ouvrage en espagnol. Je n'oserais affirmer qu'il n'en soit résulté parfois quelque gêne et quelques obscurités dans la rédaction. Il semble même que l'on perçoive çà et là une forte saveur *galliciste*. Mais quel est celui d'entre nous qui, écrivant en une langue étrangère, ne laisse plus ou moins deviner l'allure, le tour de la pensée française? N'insistons pas sur ces vétilles, non plus que sur les fautes d'impression, et empressons-nous de reconnaître la somme considérable de travail sérieux dont témoigne cette édition, la nouveauté de certaines conclusions, l'abondance des renseignements fournis, et félicitons-nous de pouvoir enfin lire en toute sécurité l'un des textes les plus intéressants du Siècle d'or, l'un de ceux aussi qui avaient été le plus outrageusement altérés.

E. MÉRIMÉE.

Francisco Pallerola y Gabriel, *El Principado de Andorra y su constitución política*. In-8°, 285 pages, gravures, une carte.

J'éprouve à donner le présent compte rendu un réel embarras. M. Pallerola veut bien apprécier en termes élogieux un livre que j'ai publié, voilà une dizaine d'années, sur *la Coutume d'Andorre*; à mon travail il rend un hommage plus discret, mais plus éloquent : il s'en inspire très largement; il est des chapitres entiers où j'ai eu le plaisir de retrouver, traduits mot pour mot, tous les titres de mes paragraphes et, avec les titres, pas mal de texte. Ne devrais-je pas me tenir pour satisfait et ne m'accusera-t-on pas d'être bien difficile? Si je prends la plume, c'est que M. Pallerola, après avoir loué mon livre en bloc, le démolit en détail; il combat mainte et mainte idée que j'ai mise au jour et que je tiens à défendre.

M. Pallerola est depuis trente ans viguier épiscopal d'Andorre; il a eu le temps et l'occasion de se renseigner. Il est avocat; il a pu commenter partie au moins de son information. Tout cela n'est cependant pas suffisant : pour écrire sur une question qui est, sous toutes ses faces, une question historique, il faut être historien. Le lecteur averti a bien des occasions de constater que M. Pallerola ne

1. A moins, ce que j'ignore, que ce ne soit une condition de la publication.

remplit pas cette condition; un collaborateur de la *Veu de Catalunya* le lui a dit naguère en termes un peu rudes.

Le livre comprend trois parties : généralités et histoire; les institutions politiques; le droit andorran.

De la première partie, je retiendrai un petit nombre de points. On sait que les archives andorranes renferment une prétendue charte de Charlemagne, qui est une caricature de diplôme carolingien : page 34, note 7, M. Pallerola exprime l'avis que « le caractère de la lettre » peut être de cette époque. C'est une opinion absolument insoutenable; il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette pièce, dont la fausseté crève les yeux.

Page 38, ce que M. Pallerola prétend être une « inféodation de l'Andorre aux seigneurs de Caboet » a, en réalité, pour objet des biens situés en Andorre et non pas toute l'Andorre. L'un des seigneurs de Caboet, dans un document que cite M. Pallerola, parle de ce qu'il possède en Andorre, « quod habeo in val de Andorra »; de toute évidence, il s'agit d'une partie seulement de la vallée.

M. Pallerola revient plus loin (page 84) sur cette question et il reproduit une réponse que me fit jadis mon confrère Baudon de Mony. En bonne justice, il aurait dû faire connaître aussi ma réplique, et notamment cette phrase, que l'on ne réfute point par prétérition : « Si les vicomtes de Caboet et leurs successeurs ont possédé, depuis le onzième siècle jusqu'en 1278, « l'Andorre dans toute » son étendue territoriale ». avec la plénitude « des droits politiques, » militaires et judiciaires », comment se fait-il qu'en 1159 Pierre de Saint-Jean et Arnaud de Caboet aient pu conclure un accord aux termes duquel « les deux parties devaient jouir..., par moitié, des droits » de *leurs parents* sur l'Andorre[1]? » — Qu'en 1162, il existât des « liens de vassalité entre les vicomtes de Castelbon et l'église d'Urgel, » au sujet de *la vallée d'Andorre* »[2]? — Qu'en 1163 et 1176, l'évêque ait traité directement avec les Andorrans et qu'il se soit assuré de leur part le service militaire et la soumission à sa justice? — Qu'en 1190, un château situé dans les Vallées ait été inféodé par le comte d'Urgel? — Qu'en 1199, on se disputât encore à qui revenait l'hommage des Andorrans? — Qu'en 1208, l'évêque possédât certains émoluments de justice en Andorre[3]? »

Page 53, M. Pallerola, analysant le paréage de 1278, écrit entre guillemets, comme s'il s'agissait du texte original : « Que le comte de Foix tiendra en fief de l'église tout ce qu'il possède ou reçoit en Andorre. » Or, le Paréage précise que le comte tiendra ces droits

1. Baudon de Mony, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1885, pp. 102-103.
2. *Idem, Positions de thèse*, p. 14.
3. *Revue des Pyrénées*, 1892, p. 576.

« a feu honrat[1] », en fief honoré, c'est-à-dire avec dispense de presque toutes les obligations du feudataire envers son suzerain[2].

Le chapitre I de la deuxième partie est consacré à la souveraineté de l'Andorre. La question est brûlante et il n'y avait pas opportunité à l'examiner. Je l'éviterai, pour ma part, et m'en tiendrai à quelques détails.

Page 92, M. Pallerola, cherchant à établir que « l'hommage fut prêté par les comtes de Foix après le Paréage », fait état d'un réquisitoire de 1650 où il est dit que le comte rend et a l'habitude de rendre hommage à l'évêque, droit seigneur des Vallées. Croire à un réquisitoire comme à l'Évangile et l'accepter sans discussion est un procédé risqué; mais il y a plus. A la ligne suivante, M. Pallerola ajoute : « Il est logique de présumer que l'hommage n'a pas été prêté depuis le jour où Henri IV occupa le trône de France. » Résumons : Henri IV est monté sur le trône en 1589; donc, d'après M. Pallerola lui-même, il y avait en 1650 plus de soixante ans que le comte de Foix ne prêtait plus hommage; donc, le procureur *fiscal* a commis une erreur flagrante en affirmant, à cette date, que le comte prêtait et avait l'habitude de prêter hommage. Et c'est l'unique preuve que M. Pallerola ait trouvée à l'appui de sa thèse!

Henri IV, d'après M. le Viguier épiscopal, n'a pas prêté hommage, parce qu'il n'a pas pris possession de son fief : « Mais si la prise de possession est indispensable pour que le vassal puisse exercer ses droits, le chef de l'État français ne peut pas exercer les droits qu'il prétend lui avoir été concédés sur l'Andorre, tant qu'il n'aura pas pris possession de son fief. » Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, de la liberté d'allure du récit ou de l'ingéniosité du commentaire.

Page 93, M. Pallerola écrit : « Les comtes de Foix se bornèrent après le Paréage à exercer sur l'Andorre les droits qui leur avaient été concédés dans ledit acte. » J'en ai fait l'observation depuis longtemps, il y a une inexactitude formelle à parler de droits limitativement concédés au comte par le Paréage. Le Paréage de 1278 n'est pas une concession consentie par le prélat, c'est un arbitrage ; or, les arbitres maintiennent l'une et l'autre partie en la jouissance de droits qu'elles détenaient[3] et dont l'instrument ne nous fait pas connaître la nature ni l'étendue.

Page 129, est formulée une opinion qui est vraiment surprenante de la part d'un Viguier : le domaine public appartiendrait, non pas aux seigneurs, mais aux Andorrans. Quelle preuve donne M. Palle-

1. Voir le texte dans Baudon de Mony, *Relations politiques des comtes de Foix avec l'Aragon*, t. II, p. 165.

2. Cf. mes *Populations rurales du Roussillon*, p. 120, note 7.

3. Cette clause est imprimée à la page 163 du tome II de l'ouvrage de Baudon de Mony, *Relations politiques des comtes de Foix avec l'Aragon*.

rola? Il n'en donne aucune, et ce n'est vraiment pas assez : M. le Viguier épiscopal, qui professe que le droit catalan régit l'Andorre, devrait nous dire dans quel livre des *Constitucions* il a vu que le domaine est la propriété des habitants. Si les Constitutions ne disent rien de tel, il faudrait nous faire connaître le titre particulier qui justifie cette dérogation au droit commun. Et s'il n'y a ni loi générale ni concession, c'est que M. Pallerola s'est trompé. Jusqu'à preuve du contraire, je tiens cette dernière hypothèse pour vraie.

Cette question « de la propriété des biens publics » revient plus loin (pp. 224 et suiv. du livre dont je rends compte). On y peut lire, page 226, que « le Conseil général et les paroisses ont disposé du domaine public avec une complète indépendance ». Cette affirmation est matériellement inexacte : en 1881, les deux Coseigneurs ont affirmé d'un commun accord qu'ils avaient « la faculté exclusive de juger de l'opportunité et de l'extension des concessions légitimes *de toute espèce* qui peuvent être ou avoir été sollicitées du Conseil général ». Et, de fait, tout récemment encore, la France et la Mitre sont intervenues dans une concession de forces hydrauliques.

Qu'il y ait des concessions subreptices, faites en dehors de ces règles, je le sais et j'en pourrais citer qui sont, en outre, parfaitement malhonnêtes. Ce sont des abus, auxquels il est temps de mettre fin, si on ne veut pas faire à l'Andorre une réputation de coupe-gorge, qui éloignera les entreprises sérieuses.

J'en viens à la troisième partie, qui traite *du droit andorran*. Dès le premier alinéa, M. Pallerola me cherche noise, parce que j'ai distingué le droit andorran du droit catalan. Oserai-je dire que je suis littéralement stupéfait? Il y a une quinzaine d'années encore, les hommes de loi de La Séo qui donnaient des conseils aux parties et aux juges, — quelquefois même aux parties et aux juges simultanément, — ramenaient toujours la coutume andorrane au droit romain. J'ai démontré qu'il fallait la rattacher au droit catalan. Sur quoi, l'un de ces juristes, allant plus loin que je n'ai été, me reproche de n'avoir pas vu que les deux droits andorran et catalan ne font qu'un.

Cela est, d'ailleurs, une querelle de mots : vaut-il mieux dire que la coutume d'Andorre dérive du droit catalan ou que la coutume d'Andorre est une variante du droit catalan, altéré par des usages locaux? Il n'importe. L'essentiel est de s'entendre sur l'ordre dans lequel doivent venir les droits supplétoires. Le premier est le droit catalan, comme je l'ai établi. Cela suffit. Je ne m'amuserai même pas à relever que M. Pallerola, qui nie l'existence du droit andorran, a intitulé cette troisième partie de son livre *Del derecho andorrano*.

Après une pareille entrée en matière, il fallait s'attendre à ce que M. Pallerola critiquât mon livre sur la coutume andorrane. Il n'y a pas manqué. Que mon enquête fût, çà et là, imparfaite, c'était inévi-

table : il est si difficile et si délicat de constater l'état d'un droit oral que je devais fatalement commettre quelques erreurs. M. le Viguier épiscopal, venu le second, avait une tâche autrement aisée, et il aurait pu montrer au prédécesseur qui lui avait ouvert la voie un peu d'indulgence. Loin de là, il a le blâme facile, souvent inconsidéré, quelquefois désobligeant.

Il lui arrive de me prêter une opinion que je n'ai pas eue ou même une opinion absolument contraire à celle que j'ai exprimée : page 190, à propos du prétendu formalisme de la vente; page 202, à propos de l'application du droit romain à la condition de la femme; page 217, à propos de l'exhérédation du fils, de laquelle on ne m'aurait pas cité d'exemples; page 237, à propos du grand nombre des baux à cens en Andorre, etc.

Il est fréquent aussi que M. Pallerola oppose à mon avis un avis qui est parfaitement insoutenable : page 194, au sujet des notaires; page 211, au sujet d'un testament que j'ai qualifié *sacramental* et qui ne le serait pas; pages 213-214, au sujet de l'irrégularité des actes qui considèrent l'héritage fidéicommissaire comme un héritage libre : page 217, au sujet des légitimaires; page 218, au sujet de la privation de légitime, que M. Pallerola confond avec la révocation d'institution d'héritier; page 219, au sujet du fondement des dispositions testamentaires, qui serait l'amour familial, alors qu'en réalité, à la base de ces dispositions, on trouve surtout le désir de maintenir la maison; page 236, au sujet du cens et de l'emphytéose, qui, en fait, sont l'objet d'une confusion fréquente, etc.

De ces erreurs voici un exemple typique. Il s'agit de l'institution d'héritier (pp. 211-213). Ce paragraphe est en très grande partie littéralement traduit du paragraphe analogue de mon livre (pp. 138 et suiv.). Or, à la page 212, M. Pallerola écrit : « Dire que l'instituant n'a pas la liberté [de choisir l'héritier] dans l'institution est une absurdité. » Et il renvoie à mon volume, page 140. Pour quiconque est au courant des mœurs andorranes, mon opinion est incontestable : l'instituant tient compte, en conscience, de l'usage qui donne la préférence à l'aîné. J'ai cité un texte curieux à cet égard[1]. Dans le même ordre d'idées, je me rappelle une conversation avec un notable à qui je demandais si le droit d'aînesse existait en marge de la loi; il me répondit qu'il était l'aîné et que, si son père ne l'avait pas nommé héritier, il se serait plaint à lui. Enfin et surtout, l'héritier est presque toujours lié par des clauses de substitution et de réversion; c'est M. Pallerola qui le dit[2] : « Dans les testaments on insère habituellement des substitutions. » On voit combien j'ai eu raison de dire que l'instituant n'a pas sa pleine liberté.

1. *La Coutume d'Andorre*, p. 140, note 5.
2. *El Principado de Andorra*, p. 215.

En outre, quand même je me serais trompé, il y aurait inexactitude et non pas absurdité. J'ajoute que lorsqu'on fait à un ouvrage des emprunts comme ceux que M. Pallerola a faits à mon volume, le moins que l'on doive à l'auteur de cet ouvrage, c'est un peu de courtoisie.

L'entrain de la contradiction a poussé M. Pallerola à écrire des phrases bien singulières ou même à me blâmer et à défendre, en fin de compte, la même thèse que moi. En voici un exemple. Je prends les deux extraits à la page 248 du livre de M. Pallerola et à la page 210 de mon propre ouvrage.

Hemos visto que en las ventas judiciales los bienes son adjudicados por las tres cuartas partes de su valor, quedando para el deudor *el dret de cuarta*. Si el activo es insuficiente para pagar á todos los acreedores, se les da este derecho de cuarta; mas como, apesar de esto, no queda despojado el deudor del derecho de redimir la finca, á este derecho se le llama *dret de cinch sous*. No coexisten, sin embargo, ambos derechos, como se pretende por alguno*, á menos que se adjudicara la finca á retro á uno y el derecho de cuarta á otro, pues si se adjudicase á una sola persona ambos derechos de redimir, no habría más que un derecho de redimir que tendría de valor cinco sueldos.

* *La Coutume d'Andorre*, por M. Brutails, p. 210.

Nous avons vu que dans les ventes judiciaires, les biens sont attribués pour les trois quarts de leur valeur; le *dret de cuarta* reste au débiteur. Si l'actif est insuffisant, on donne au créancier ce *dret de cuarta*; mais le débiteur n'est pas pour cela dépouillé du pouvoir de racheter : ce pouvoir lui reste et prend, dans ce cas, le nom de *dret de sinch sous*. De sorte que deux réméré coexistent : le *dret de cuarta*, qui passe à des créanciers, et le *dret de sinch sous*, qui reste au débiteur.

Comme on a pu le constater, M. Pallerola me traduit littéralement, sans me nommer, probablement afin de ménager ma modestie; soudain il me cite, pour affirmer que je me suis trompé; après quoi il dit ce que j'ai dit moi-même, à savoir que le pouvoir de rachat peut se dédoubler et se dédouble effectivement quelquefois en *dret de cuarta* et en *dret de sinch sous*.

En somme, le livre de M. Pallerola est un livre de combat, dirigé contre tout ce qui, en Andorre, vient de la France. Je rends cette justice à Monsieur le Viguier épiscopal qu'il nous est franchement hostile et nous fait une guerre déclarée.

Pour dire toute ma pensée, les arguments qu'il dirige contre nous me rappellent les vieilles bombardes, dont les servants étaient invités à tenir leur âme en état de grâce à cause du danger que leur faisait courir l'éclatement des pièces. Mieux vaut être en face de cette artillerie qu'à côté; elle mène grand tapage, mais elle est moins redoutable à l'ennemi qu'aux canonniers et à leurs compagnons d'armes.

J.-A. BRUTAILS.

CHRONIQUE

— Sous le titre de *Glanures catalanes et hispano-romanes,* M. Oiva Joh. Tallgren a donné dans *Neuphilologische Mitteilungen* (1911-1912) des remarques neuves sur différentes étymologies. Il explique par exemple les formes romanes vulgaires tirées de *ūrina* par une confusion qui a fait prendre ce mot pour un dérivé de *aurum* (*illa urina* > *la urina* > *l'aurina*).

— *La conmemoración de las Cortes de Cadiz, compilada por un patriota* (R. M. de Labra), Madrid, 1913. — Brochure de 110 pages, contenant les articles publiés en 1912, en Espagne et en Amérique, pour célébrer l'anniversaire des *Cortes Doceañistas,* et une utile bibliographie relative à ces dernières.

— *Una fuente del « Guero » (Axular imitador de Fr. Luis de Granada).* Dans cette plaquette (Saint-Jean-de-Luz, 1912), partie d'un prologue qui doit figurer en tête d'une édition du *Guero,* M. Julio de Urquijo montre les emprunts d'Axular à la *Guía de pecadores* (texte de 1567), au *Libro de la Oración y Meditación,* au *Memorial de la vida cristiana,* surtout à ce dernier ouvrage.

— Il a été rendu compte dans notre dernier numéro d'un *Estudio crítico* publié par M. Norberto González Aurioles sous le titre de *Recuerdos de Cervantes en « La Española Inglesa ».* Le même auteur en a fait paraître un autre (même imprimeur, Viuda de Alvarez, Madrid, 1912, 41 pages) sur *Cervantes y el Monasterio de Santa Paula de Sevilla.* Il s'agit de la légende à laquelle Madoz fait allusion dans son *Diccionario* relativement à cette religieuse pour laquelle Cervantes aurait eu des sentiments assez vifs. M. González Aurioles est revenu d'ailleurs sur cette histoire dans la plaquette que l'on a déjà signalée et dont on approuvait le scepticisme.

— Une *Vida de Cervantes* par un professeur de physiologie de la Faculté de médecine de Madrid, M. José Gomez Ocaña, a été insérée dans le *Livre jubilaire* du professeur Ch. Richet (Paris, 1912). Elle ne pèche pas par la longueur: 14 pages. Mais on y trouve de curieuses observations d'ordre physiologique. Quelques-unes sont suggérées par le fameux portrait récemment découvert, dont une belle reproduction illustre cette « Vie biologique ».

28 mars 1914.

LA RÉDACTION : E. MERIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Vol. XVI. Juillet-Septembre 1914 N° 3.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

Mérida.

A Don José Ramón Mélida.

On lit dans l'*Histoire de la cité de Mérida*, écrite en 1633 par Barnabas Moreno de Vargas, que « le savant alcaïde Abulcacim Tarif Abentarique, étant venu à Mérida, y vit une grande pierre placée à la Porte Majeure, du côté de l'Orient; elle était tombée sur le sol, et il y était narré en lettres chaldéennes la fondation de cette ville. Pour la lire et comprendre, il réunit trois interprètes très versés dans cette langue, lesquels reconnurent qu'il y était écrit que Semthophaïl, c'est-à-dire Thubal, quand il vint en Espagne, la divisa en trois royaumes qu'il donna à ses trois fils, appelés Tarraho, Semthophaïl et Iber, pour la peupler, ce qu'ils firent. Et Thubal choisit pour lui un site, au point de jonction de ces trois royaumes, pour y édifier la grande cité de *Morat*, ce qui en chaldéen signifie « *Pueblo de Cabeza mayor* »; et cette ville se nomma ensuite Mérida. »

Par malheur, le savant alcaïde cache un insigne mystificateur, le célèbre Miguel de Luna, et sa curieuse pierre ne nous apprend rien de nouveau. Les vieux chroniqueurs de l'Espagne ont beaucoup inventé, beaucoup menti. Nous leur pardonnons aujourd'hui, car ils nous amusent; la critique de nos jours a fait justice de leurs fantaisies; M. Cirot leur a porté le dernier coup : Ocampo et ses émules sont sortis en piteux état de ses mains. Il y a pourtant distraction et plaisir à les lire; même il ne déplaît pas de trouver en eux de passionnés artisans de l'histoire nationale, fabriquant de la gloire antique en préface des gloires modernes. Pas de ville qui ne leur doive



une illustration plusieurs fois millénaire, étant, à très peu près, contemporaine du déluge, lequel eut lieu, comme Ocampo le sait fort bien, 2163 ans avant Jésus-Christ; pas de ville dont le fondateur ne soit un des héros de la Bible ou de la légende païenne.

Mérida se distingue dans cette course aux honneurs presque antédiluviens; elle partage avec Sétubal de Portugal et Tudela de Navarre la noble paternité de Thubal, qui la fonda en l'an 143 du monde. Sans doute, quelques mal intentionnés ou mal informés ont prétendu que la ville qui fut, sous la domination romaine, la plus grande et la plus importante de la Péninsule, celle qu'on nomma la Rome espagnole, eut pour fondateur l'empereur Auguste, dont l'ordre y établit vers l'an 729 (an 25 avant J.-C.), après la soumission définitive des Cantabres, une colonie de vétérans, la *Colonia Augusta Emerita*, et cela sans doute aurait pu sembler une assez illustre origine. Mais que valent les témoignages des historiens de l'empire, qui ignorent par exemple que Rome fut fondée par les Ibères? Mieux vaudrait encore en croire l'évêque de Mondoñedo, Guevarra, et les autres, qui tout au moins font remonter Mérida au temps de la guerre de Troie. Le nom de Mérida, qu'est-il en effet autre chose qu'une abréviation de *Mirmidona*, ville des Mirmidons, passés en Espagne lors de la grande dispersion des peuples engagés dans la querelle épique?

D'autre part, il eût été bien étonnant que cette puissante cité n'eût pas trouvé de place dans la légende envahissante de l'Hercule égyptien; et, en effet, c'est à Mérida, dit-on, qu'il massacra les trois frères Geryon, et, en souvenir de son exploit, il fonda *Memorida,* dont le nom actuel dérive avec tant d'évidence...

Quoi qu'il en soit de ces fantaisies plaisantes, derrière lesquelles on n'ose pas dire qu'il ne se cache pas quelque lueur de tradition certaine, à Mérida les vestiges du passé parlent surtout de Rome. Certes, il semblerait un peu étrange que la ville fût née tout d'un coup et tout artificiellement de la seule volonté d'Auguste, et que nulle tribu des Vettons ou des Turdules, nulle population celtibérique ne se fût établie, de temps

immémorial, dans la fertile région, dans l'excellente position stratégique qu'occupa la colonie romaine. Mais il n'est ni dans les livres ni dans la tradition orale gardé aucun souvenir ni d'une ruine de monument, ni d'une sculpture, ni d'un vase, ni d'une monnaie qu'on puisse assurément dire antérieur à l'époque impériale. Cependant, il existe au Musée quelques haches en pierre polie que l'on assure être de provenance locale, et, si le renseignement est exact, elles sont les reliques d'un modeste habitat préhistorique. D'autre part, au même musée se conservent cinq idoles néolithiques en os des plus curieuses trouvées, cela est certain, à Mérida même, non loin du théâtre. Ce sont de simples tiges plates par derrière, un peu bombées par devant et découpées sommairement de façon à donner de vagues images de femmes qui n'ont du reste pas de bras, qui sont nues, bien que rien ne marque la séparation des deux jambes, dont les têtes carrées ont des cheveux hérissés, des yeux formés d'un point encerclé de deux ronds concentriques tracés au compas, et une bouche faite d'une encoche; l'une d'elles n'a même pas d'yeux et ses traits se réduisent à trois lignes inégales et parallèles. Un trou les traverse, sauf une, à la hauteur des épaules, et elles furent sans aucun doute appendues en quelque primitif lieu sacré, car elles semblent un peu longues pour des pendeloques de colliers. Enfin, d'une vieille muraille est sorti en deux morceaux un antique lion de pierre au corps héraldique, archaïquement modelé; la mutilation en est lamentable, car il est très probable que l'animal doit se joindre au troupeau curieux des *vichas* de style plus ou moins oriental dont le Sphinx de Balazote, au Musée de Madrid, est le type, et qui sont parmi les plus curieux monuments de l'art ibérique.

On lit bien aussi quelque part que les Carthaginois occupèrent avant les Romains l'emplacement de Mérida. « Dans la citerne du castillo sont trois pierres blanches, de quatre *varas* de long, carrées, avec de très belles figures; et des personnes de mérite ont certifié qu'elles sont très semblables à celles de Carthage en Afrique. » Mais n'est-ce pas là un simple racontar, ou quelque fantaisie à la façon du savant Abentarique?

De cette dernière, on peut au moins retenir quelque chose. Abentarique donne sans doute pour Auguste, sinon pour Thubal, la véritable raison du choix qui fut fait de l'emplacement de la ville aux confins de la Bétique et de la Lusitanie, au carrefour de routes très importantes, à l'un des passages traditionnels du grand fleuve. Les Romains, n'en doutons pas, augmentèrent le nombre des grandes voies qui rayonnaient autour de la Colonie, mais ils ne les créèrent pas toutes, et déjà devaient se croiser à Emerita les chemins qui conduisaient à Hispalis, à Corduba, à l'embouchure de l'Anas (Guadiana), à Olosipo (Lisbonne), à Cæsaraugusta (Saragosse), tels que les énumère l'Itinéraire d'Antonin.

La région est d'ailleurs féconde à souhait. Pline en a vanté le blé roux et les olives de douceur exceptionnelle; les modernes célèbrent ses vignes nombreuses, ses jardins, ses olivettes, ses prés et ses vastes pâturages, ses coteaux qui l'enrichissent de gibier, de bois, de fruits, de légumes, ses blés, son avoine, son seigle, ses fèves, ses *garbanzos*, son vin, son huile, son miel, son chanvre, ses troupeaux de vaches et de brebis et le poisson de son fleuve. Ce sont bien là, en effet, les produits issus des plaines ondulées du Guadiana paresseux, qui conservent quelque importance à la modeste cité de nom illustre.

⁂

A pénétrer dans la ville par une des voies solitaires qui montent du bord du fleuve, on se croirait dans un humble village de laborieux agriculteurs. Au matin, de chaque porte de maison basse aux murs de terre sort un âne vigoureux ou un grand mulet tondu ras chargé d'un vaste bissac en sparterie où s'accommodent comme elles peuvent la houe et la charrue avec le frugal repas du maître, et celui-ci s'installe à son aise, les jambes ballantes, sur la croupe de la bête. Le long des chemins poudreux et des sentiers qui serpentent à travers les guérets, c'est un long exode en théories tintinnabulantes des laboureurs allant aux champs lointains, tandis qu'aux lieux fixés pour les rassemblements se forment les grands troupeaux

fraternels des chèvres, des brebis et des cochons noirs. La ville se vide et les gamins bruyants sont maîtres jusqu'au soir des rues et des carrefours. Que si, par intervalles, sur les pavés indisciplinés cahote et grince un chariot rustique, c'est une charge branlante de menu bois ramenée à grand'peine des monts qui bleuissent là-bas sur l'horizon, ou le lourd entassement de sacs de blé ou de farine, honneur de la vallée du Guadiana.

Que les temps sont changés, et quelle décadence! Au Moyen-Age, Mérida était une vaste cité populeuse, héritière de la grandeur romaine, dont nous lisons avec étonnement les descriptions merveilleuses. L'enceinte avait six lieues; les murailles, sans les fondements, étaient hautes de dix toises et larges de six, avec trois mille sept cents tours, dont soixante étaient hautes de soixante toises et les autres de trente. Quatre rues larges de trente coudées, parallèles deux à deux, se croisaient au centre de la ville où s'élevaient cinq châteaux, et aboutissaient à quatre grandes portes à deux arceaux; le reste des murailles était percé de quatre-vingts ouvertures. Toutes les églises étaient rangées en cercle à mille pas de distance du grand Alcazar central, et chacune avait sa tour que couronnait un moulin à vent.

Tout cela semble bien la vision mégalomane d'une ville chimérique; et pourtant il faut admettre au moins l'existence d'une porte monumentale à deux arcs s'ouvrant dans une haute muraille à grandes tours, puisque justement les monnaies romaines de Mérida nous montrent au revers cette image qui s'est perpétuée dans les armoiries de la ville moderne. Ce qu'il y a de certain, c'est que dès la conquête arabe, quand les envahisseurs occupèrent la ville, elle était ruinée, comptant au plus 8,000 feux; aujourd'hui elle compte un peu plus de 7,000 habitants.

Ce qui ne ment pas, ce sont les ruines antiques. Nulle part, en Espagne, elles n'ont la même auguste majesté; nulle part comme ici elles n'étonnent le passant, nulle part elles n'émeuvent et troublent autant l'archéologue. Ce fut une grande capitale, où s'étala la force et la richesse de Rome, où

se cristallisa en monuments grandioses son rêve de domination universelle et éternelle.

Les murailles, assurément, n'avaient ni six lieues de tour ni même deux; mais c'étaient bien les « *belles murailles au long desquelles coule le célèbre Anas et que, rapide, il baigne de son profond flot verdoyant* ». Partout, autour de la cité morte, émergent des pans de murs larges de quinze pieds, des tours et des bastions dont les bases inébranlées gardent les gros blocs largement équarris que posèrent, en lourdes assises, de puissants assembleurs de granit; et partout, dans les constructions du Moyen-Age comme dans les constructions arabes, jusque dans les murs d'aujourd'hui, imposant leur masse inattendue, s'encastrent les pierres de taille, membres dispersés de l'enceinte colossale. Si l'on compare la construction moderne, faite de blocs artificiels de terre comprimée dans des moules, par quoi suppléent sans doute au manque de pierres ceux qui ne peuvent ou ne savent pas employer les matériaux romains, on se demande au prix de quels efforts, au prix de quel or les fondateurs ont charroyé de la montagne assez lointaine et débité tant et tant de granit.

***

En bordure du fleuve qui, vainement, essaie de la ronger depuis des siècles, apparaît surtout la force triomphante de la muraille. Là, sur une belle ligne droite longue de plusieurs centaines de mètres, des assises régulières s'élèvent du fond des eaux limpides, contrebutées de contreforts vigoureux, percées de bouches d'égouts rondes ou carrées, et dont le flot calme, en son glissement inlassable, n'a pu que polir la face sans la ronger, dont les vagues des crues torrentielles n'ont pu seulement dévier l'aplomb. On ne sait quand, au Moyen-Age, la poussée des terres a pu exiger une reconstruction des parties hautes, à laquelle ont d'ailleurs servi les mêmes matériaux; mais aujourd'hui encore les jardins fertiles du *Conventual* et la galerie haute qui les borde reposent sur l'œuvre romaine toujours présente et nécessaire, et la fron-

daison des orangers, des figuiers et des oliviers, ombrageant les fraîches cultures de fèves, ajoute un charme délicat de poésie agreste à la force éternelle qui les supporte.

C'est du reste un site favorisé que ce Conventual où s'écoule aujourd'hui dans une paix rustique la vie heureuse d'une famille de paysan. Au faîte des champs étagés, sous une élégante loggia que décorent quatre colonnes grêles surmontées de chapiteaux antiques, une vieille servante s'affaire à d'humbles travaux; sous la galerie qui prolonge la loggia, et que veut parer une prodigieuse zoologie en tableaux, des grappes de piments écarlates suspendues au toit jettent leur note chaude au-dessus des instruments champêtres, les charrues et les chariots trapus; occupés sous un auvent, des hôtes accueillants vous saluent de ces formules où excelle l'affabilité courtoise de ce pays; dans les terres en gradins, sous les arbres denses, deux mulets tirent une charrue primitive, et le bon laboureur s'arrête pour vous souhaiter d'heureux jours. Partout des bassins, qu'alimentent les manèges de norias rustiques, étalent leur miroir verdoyant, et c'est l'orgueil du domaine que l'abondance de ces eaux fécondes, de temps immémorial élevées du niveau du fleuve.

Une imposante citerne antique, plus encore que le charme des vergers, attire au Conventual les touristes et les archéologues. L'*Aljibe,* comme on l'appelle, a sans aucun doute été remanié, peut-être construit à l'époque chrétienne, comme l'attestent la sculpture en bas-relief très plat de quelques piliers et architraves de marbre, et le remploi d'un superbe chapiteau corinthien. Mais la bâtisse a la vigueur des meilleures constructions de la Mérida païenne, et dénote la science admirable des architectes-ingénieurs romains. Une double rampe rapide de part et d'autre d'un gros mur vous enfonce profondément jusqu'à un réservoir qui semblerait perdu aux entrailles de la terre, n'était la lumière qui glisse par l'ouverture moderne destinée à laisser passer les godets d'une noria. Les murs des rampes comme du puits sont formés de gros blocs réguliers comme ceux de l'enceinte; au haut des murs saillent des pierres où s'appuient, formant le plafond, de larges dalles, et à

l'entrée comme au bas des couloirs la blancheur des marbres polis, que fleurissent de riches rinceaux légers, tranche sur la patine noire du granit brut. *(Fig. 1.)*

Œuvre unique, où l'art gracieux se mêle si inopinément à la force ingénieuse, l'Aljibe aux lueurs mystérieuses de sépulture violée, si vraiment il est de basse époque, semble un dernier effort de la grande cité romaine en décadence pour perpétuer la gloire des puissants constructeurs de jadis.

*
* *

Plus on s'attarde à visiter les ruines romaines de Mérida, plus s'affirme cette impression de puissance, d'une puissance qui parfois se complaît dans l'exagération, et parfois dépasse le but.

La grande cité était fameuse au Moyen-Age par le système de ses égouts souterrains, qui sans doute n'étaient autres que les cloaques de l'époque impériale. Mais la ville antique valait plus encore, sans aucun doute, par l'abondance de ses eaux qu'amenaient de loin (l'un d'eux a cinq, un autre treize kilomètres) des aqueducs grandioses.

Serpentant à la crête ou sur le flanc des collines qui ondulent jusqu'à la dépression du rio Albarregas, deux d'entre eux franchissaient le vallon et la petite rivière au sommet d'arcades énormes pour arriver jusqu'aux parties hautes de la ville. Des canaux, tout le long de leur parcours, il reste peu de traces, du moins à la surface du sol; cependant, aux abords mêmes de la ville, les hommes ni les siècles n'ont pu détruire ni disperser complètement la masse compacte et dure du ciment amalgamé aux pierres qui formait un immense serpent monolithe. Il reste encore de l'aqueduc principal, tout près du cimetière, un assez long fragment de conduite, très ingénieusement élargie en citerne carrée, de niveau plus bas qu'elle, qui servait à l'épuration des eaux. Une ouverture latérale permettait tantôt de puiser au réservoir, tantôt d'évacuer les impuretés arrêtées et déposées au fond.

Mais ces ruines doivent exciter surtout l'intérêt des ingé-

nieurs; les restes des grandes arches qui faisaient franchir au canal la vallée de l'Albarregas et l'amenaient au point

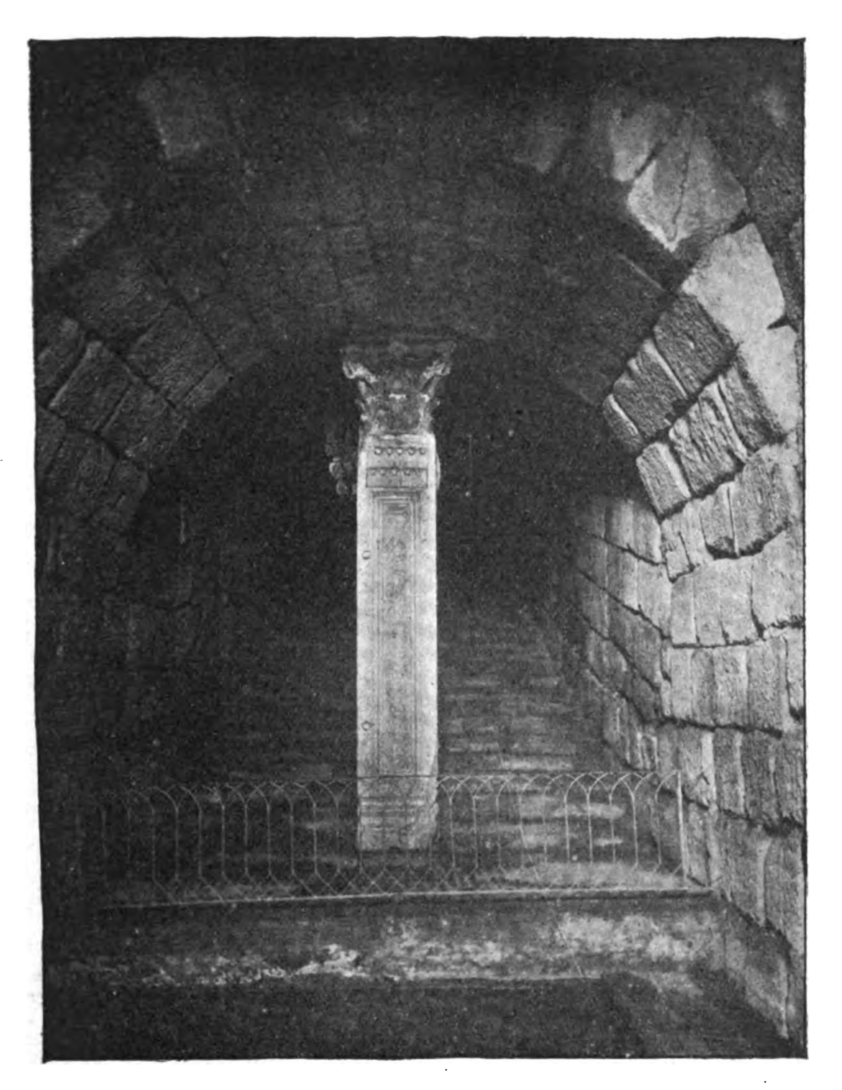


Fig. 1. — La citerne du Conventual.

culminant de Mérida, excitent l'étonnement et l'admiration de tous. (*Fig. 2.*)

Pourquoi les Romains, pour supporter un simple filet d'eau, ont-ils construit ces piles colossales, flanquées de robustes

contreforts, où s'entassent en assises alternées les gros blocs de granit et les briques, que lient à double ou triple étage des arceaux de briques ou de pierres? Pourquoi cet effort gigantesque, pourquoi ces transports de matériaux lourds, ce monument de géants, où aurait suffi une œuvre plus modeste, plus simplement en accord avec les besoins de la cité? S'il avait été question de franchir le fleuve Anas, d'allure pacifique sans doute, et qui d'ordinaire s'élargit et se prélasse paresseux en ses grèves dormantes, mais qui trop souvent se gonfle et se précipite en torrent dévastateur, on ne comprendrait que trop l'obstacle de ces masses inébranlables. Mais l'Albarregas, qui rampe étroit et calme entre ces piles superbes, n'eut jamais de ces colères terribles; c'est le plus innocent des ruisseaux, bienfaisant aux vergers qu'il baigne et qu'anime seul le gazouillis d'une fauvette des roseaux, le vol bleu d'un martin-pêcheur. La raison, la raison seule de cette construction merveilleuse, de ces miracles (*Los Milagros*, tel est le nom populaire de l'aqueduc), c'est l'orgueil de Rome, qui voulait fonder et bâtir pour l'éternité; c'est la même ambition conquérante des architectes qui élevèrent le double étage du Pont du Diable à Tarragone, ou de l'Aqueduc de Ségovie, plus haut, plus massif, et plus colossal encore, plus imposant en sa structure intacte de granit noir.

Rien n'est éternel; le temps, les nécessités de la vie d'une cité qui poussent à arracher aux vieux monuments caducs, pour les réemployer, les matériaux inutiles, ont mutilé lamentablement le pont immense et sublime. Des piles entières ont été jetées à bas, se sont émiettées, ont disparu; des contreforts ont été arrachés pierre à pierre, laissant à nu la lèpre d'un blocage central; des arcs de briques superposés les uns se sont effondrés, les autres, effrités, rongés, découpés en dentelle, luttent mal contre la chute prochaine. Le canal des eaux n'existe plus; toute l'œuvre, désunie, inégale, rompue dans la pureté de ses lignes simples, n'est plus que le souvenir incomplet d'une puissance évanouie, que le décor grandiose d'une cité mourante. Une force qui peu à peu s'épuise, une hauteur qui peu à peu s'abaisse, une harmonie qui peu à peu s'éteint,

voilà ce que nous apparaissent aujourd'hui *Los Milagros;* ils ne sont plus, ô dérision, que l'hôtellerie pittoresque des cigognes estivales qui échafaudent aux cimes leurs nids branlants de branchages, que l'inaccessible perchoir d'où tombe parfois le croassement d'un corbeau effarouché qui inspecte la plaine. Mais tout l'art, tout le génie de Rome survit en la ruine hautaine, et le pèlerin de Mérida ne peut détacher ses yeux du monument qui se dresse orgueilleux sous ses plaies vives, s'étend et s'allonge en travers du vallon qu'il emplit de sa masse et de son ombre ajourée, patiné jusque dans les lignes rouges

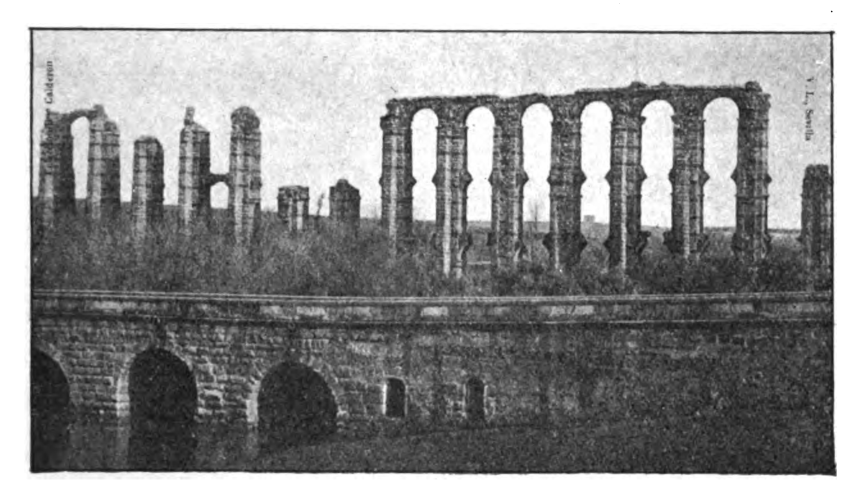


Fig. 2. — Los Milagros.

de ses briques par les gris hivers brumeux et les soleils incandescents. Ces restes d'une œuvre utilitaire d'ingénieurs artistes se découpent sur le vaste ciel comme les arches mutilées d'un colossal arc de triomphe.

Colossal, tel est le mot qui revient sans cesse sous la plume, comme une épithète homérique; on n'en trouve point d'autre à la rencontre de tous les restes du grand réseau de conduits qui dans un large rayon autour de Mérida signalent le passage des eaux amenées à grands frais, à travers plateaux et vallons, des grands réservoirs qui les alimentaient.

L'un d'eux, et principalement celui qui amenait son flot aux Milagros, a résisté au temps; c'est la *Charca* de Proserpine,

dont la digue contient encore, sans la moindre fissure, le poids formidable du lac qui l'oppresse. *(Fig. 3.)*

Une promenade charmante de cinq kilomètres mène — trop rarement — le touriste à cette énorme dépression où convergent toutes les pluies, tous les ruisseaux, tous les suintements de la Sierra de Carija qui l'abrite derrière son plus haut sommet. La route, que nous fîmes en décembre par une après-midi de soleil pâle, traverse des guérets et des champs de fèves, sans un arbre; aride et monotone, elle devient un peu pittoresque parmi de maigres pâturages où émergent des têtes

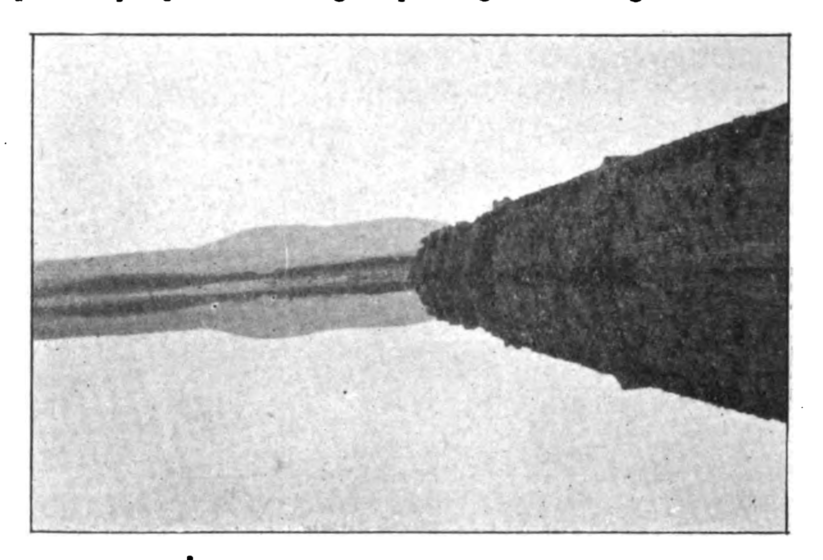


Fig. 3. — La Charca de Proserpine.

rondes de roches granitiques. Mais tout à coup s'étale la nappe inattendue du lac silencieux et tranquille, ici baignant des plages de sable pur, là s'enfonçant en baies abruptes dans les découpures de rochers projetés en promontoires, et brusquement se dresse la digue romaine, la muraille droite de forteresse aux pierres de taille alignées comme aux premiers jours, contrebutée de piles obliques, reflétant dans l'eau vaincue, qui la caresse et la double, sa puissante image presque deux fois millénaire et les rares blessures qui la tachent sans la déparer. Derrière le mur, la puissante butée nécessaire

semble un simple amoncellement de terres descendant en courbe largement oblique, mais sans doute sous la terre se cache un formidable noyau de pierres noyées dans le ciment fameux de Rome. Quoi qu'il en soit, rien d'apparent ne subsiste des travaux par quoi les constructeurs avaient réglé les prises d'eau, car les deux tours actuelles, dont sans doute les maté-



FIG. 4. — La Charca de Cornalvo.

riaux sont antiques, témoignent d'une construction et d'une disposition modernes. Mais cela même est pour nous forcer à admirer plus encore.

Proserpine, dont la *charca* porte le nom, était une divinité tutélaire. Une inscription, aujourd'hui perdue, qui a valu au réservoir le nom de la déesse, était l'invocation d'une humble femme : « O déesse Ataecina de Turobriga, Proserpine, par ta Majesté je te prie et te conjure de me faire rendre ce qui

m'a été volé. On m'a changé ou soustrait ce qui suit : six chemises, deux tuniques de lin..... Le coupable, j'ignore son nom, mais toi, tu le sais... » On aime à croire que Proserpine Ataecina a étendu sa protection à travers les siècles sur la grande entreprise, et la protège encore. La *charca* entretint longtemps des industries florissantes au pied de la digue victorieuse de toutes les poussées, de toutes les infiltrations, et l'eau bienfaisante n'attend qu'un signal pour que ses dix millions de mètres cubes se répandent comme il y a vingt siècles en irrigation fertilisante dans les champs assoiffés de Mérida et les transforment en huerta verdoyante.

Le signal est proche; l'Espagne, active de nouveau et consciente de ses richesses, va utiliser le lac de Proserpine. Elle prépare même un travail plus long, plus difficile, mais plus fécond sans doute; elle veut rendre la vie à un second réservoir, celui de Cornalvo, bien plus lointain et par cela même plus utile, qui aboutissait à Mérida par un aqueduc, dont il reste encore d'importants débris, au nord-est de la ville, en arrière de la colline de Saint-Albin. On peut dire sans être ingénieur, que l'œuvre de Cornalvo l'emportait sur celle de Proserpine en ampleur et en audace. (*Fig. 4.*)

Cornalvo (qui sait quel nom, qui mériterait d'être illustre, se cache sous ce mot d'allure latine?) n'est pas, comme la *charca* de Proserpine, une profonde cuvette naturelle dont l'eau s'épancherait par une cassure facile à boucher. Cornalvo, c'est un haut plateau presque partout ouvert où débouchent, en le prolongeant et le découpant en feuille de vigne, une série de vallons à pentes douces. A l'une des extrémités seulement il s'étrangle entre deux butées rocheuses que couvrent de grands chênes verts. L'ingénieur romain eut l'idée d'aveugler ce passage en amoncelant en travers une haute et épaisse jetée; puis, ayant capté tous les petits ruisseaux, toutes les sources, toutes les pluies des pentes environnantes, du plateau il fit un immense lac. La merveille ici fut moins de contenir les eaux, neuf millions de mètres cubes, nous dit-on, que de les rassembler, et pourtant la digue, toute rongée et ruinée qu'elle nous est apparue, conserve une incomparable grandeur.

Ici, plus de muraille perpendiculaire, chef-d'œuvre d'aplomb et de structure assisée, mais un entassement de moellons et de ciment coordonné pour résister à la poussée redoutable. Du côté des eaux comme du côté adverse la digue se renflait en courbe savante de pression, cachant ici et préservant le conglomérat contre les infiltrations par un revêtement imperméable, là couvrant les pentes de terres pesantes. Par un trait de hardiesse que n'osa pas l'ingénieur du lac de Proserpine, au pied de la digue, à l'intérieur du réservoir, dans l'eau même il planta le château où se réglaient par un système savant de bassins, d'écluses et de vannes, la prise et le débit de l'eau.

Aujourd'hui, le *pantano* est vide; le vaste bassin réservoir, à perte de vue, n'est qu'une morne et solitaire lagune dont la tristesse, en une grise matinée de décembre, s'amplifiait pour nous dans le voile opaque du brouillard en gouttelettes. La digue, dont le parement a disparu sous l'afflux des terres, ne dresse plus dans son détroit qu'une crête rongée, pelée, où poussent quelques arbustes rabougris. A peine un œil exercé peut-il remarquer l'ingéniosité des arceaux rustiques qui, de façon économique, soutenaient le chemin du faîte; impression de force qui lutte, mais non pas impression d'art.

Par bonheur le château d'eau, presque entier, survit au désastre. La tour carrée, massive, est découronnée de son faîtage, où l'on se plaît à supposer quelque monument digne d'elle; on a détruit l'escalier qui descendait en sa profondeur mystérieuse : mais elle élève encore haut ses murs de granit, portant au flanc l'amorce de l'arc hardi qui la liait, pour la rendre accessible, au chemin de la digue. On dut, lors d'une restauration fort ancienne, afin sans doute de rendre la tour étanche, car pour inébranlable elle l'était à jamais, empâter sa base dans une gangue de maçonnerie. Mais cet emplâtre déshonorant va disparaître, et quand bientôt, la digue consolidée, le réservoir de nouveau rempli, les canaux d'adduction comme de déversement totalement déblayés, les vannes rétablies, tout rendu à l'usage et à l'activité, Cornalvo répartira de nouveau par les campagnes sa richesse si longtemps

oubliée, la tour dégagée, forte et légère, baignant dans l'eau claire son image aux lignes pures, redira à de longs siècles encore le génie impérissable de Rome. *(Fig. 5.)*

Déjà les modernes ingénieurs s'activent. Une maison, pratique, dit-on, mais combien vulgaire, hélas! se termine, dominant la digue et la lagune; un chantier s'est ouvert pour déblayer, nettoyer, raffermir, reconstruire, et c'est une joie, sans doute, cette résurrection de l'Antiquité qu'on croyait morte, cette renaissante richesse d'un pays qu'on aime; mais

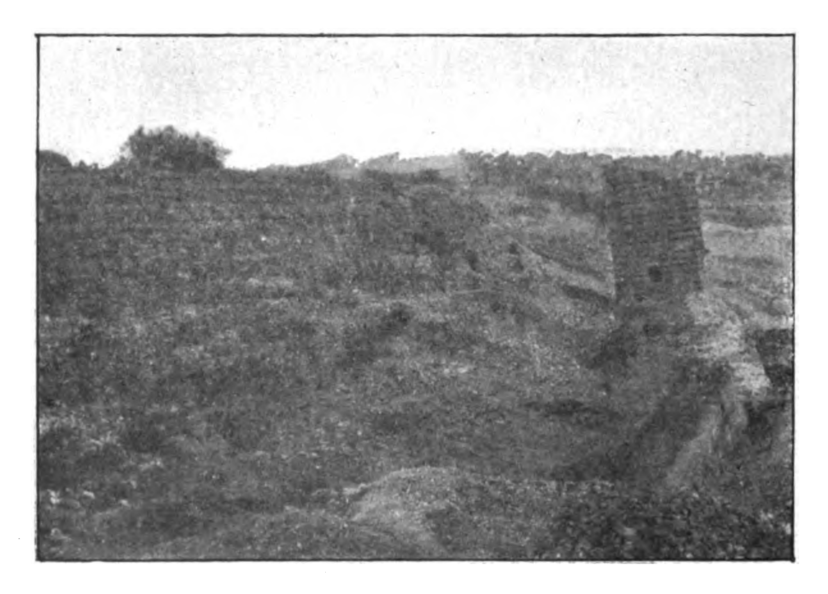


Fig. 5. — Digue et Château d'eau de Cornalvo.

c'est une peine aussi, ce viol utilitaire d'une solitude si sauvage et si poétique. Voici venir, autour du cortijo perdu des comtes de Campomanes, les charrois et tout l'attirail de l'industrie et de la civilisation... Adieu le cheminement paisible et sans rencontres sous les chênes noirs, abris des roches granitiques à l'aspect mystérieux de dolmens éventrés ou de cromlechs! Adieu, tout le long de la douce piste de sable aboutissant au pauvre village de Trujillanos, les songes où rien de la vie du jour ne trouble l'évocation des grandeurs et des gloires du passé!

Une troisième charca antique, celle de Valverde, garde encore en sa digue éventrée, d'où l'eau s'échappe torrentueuse, beaucoup de la noblesse et de la force romaine. Au contraire, le réservoir de la *Queue de Bœuf* (Rabo de Buey) est tout moderne. Les eaux qui s'y concentrent et s'en écoulent, circulent encore par intervalles dans d'admirables souterrains antiques, mais elles franchissent l'Albarregas, pour arriver jusqu'à la ville, par un aqueduc qui date du XVIe siècle. L'œuvre, lourde maçonnerie sans style et sans couleur, ne vaut que par sa longueur et le nombre de ses arcades superposées; l'œil s'arrête à peine à ces moellons utiles sans beauté. Mais par bonheur, à l'entrée même de Mérida, tout près de l'ermitage qui leur donne son nom, restent debout les trois piles romaines de l'aqueduc de San Lazaro. La vallée de l'Albarregas est ici plus large qu'au point où se dressent Los Milagros, elle est aussi plus profonde; donc, les piliers furent ici plus nombreux et plus hauts. Leur ruine ne mesure que 16 mètres, et leur faîte est détruit; il ne subsiste que deux arches reliant leurs bases; tels qu'ils sont, tout semblables à ceux des Milagros, bien que plus mutilés pourtant, avec leurs assises de pierres et de briques alternées, fiers encore dans leur résistance suprême à la mort sournoise et lente, leur silhouette se détache en vigueur sur le fond mesquin et terne des éphémères arcades modernes qu'ils semblent rejeter dans l'ombre.

* * *

Rentrons dans Mérida par le pont du Guadiana. Lui aussi garde en ses assises et ses arches mutilées le souvenir de la majesté romaine. Les siècles, les colères du fleuve, la brutalité stupide des guerres, l'ont rongé, mutilé, amputé, éventré, soumis à des restaurations, à des reconstructions destructives de la grandiose unité première. Son histoire est longue et pittoresque : série de ruines et de renaissances qui mériteraient une longue monographie.

Élevé d'abord, selon la tradition, en 95 avant Jésus-Christ par le légat Publius Lucius Crassus, lorsqu'il établit la voie et chaussée militaire qui porte aujourd'hui le nom de *Camino de*

la Plata (via lata?), il fut, par-dessus le fleuve limite Anas, le lien de la Lusitanie et de la Bétique. L'Anas, très probablement, était alors navigable, mais les eaux en étaient souvent très basses; on les encaissa devant Emerita entre la haute muraille qui soutient encore le Conventual, et une longue et large jetée, ou plutôt un vaste quai parallèle terminé en éperon, pour rompre le courant, et dont le tertre a résisté, soutenu par des arcades pleines; le plan s'en lit encore aisément; c'est ce que les habitants appellent le *Tajamar*. Au delà de la jetée le pont

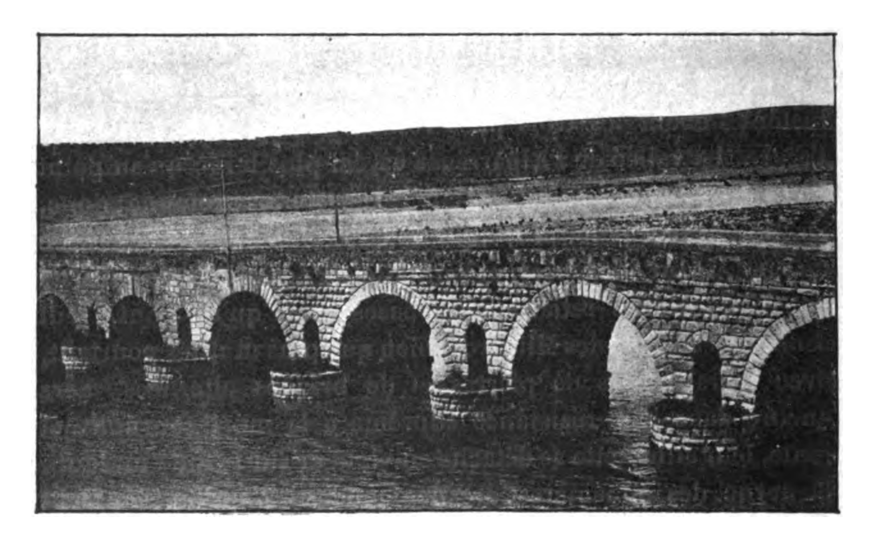


Fig. 6. — Pont romain sur le Guadiana.

se prolongeait au-dessus du lit caillouteux, aussi robuste, mais moins haut, jusqu'à rejoindre la berge lointaine. (*Fig. 6.)*

Des précautions furent prises contre les crues soudaines. Les piles massives, dessinées en proues de navires, pour fendre les flots précipités, les arches hautes et pourtant trapues, furent construites en gros blocs pesants de granit, comme les piles et les arches des aqueducs, et dans les écoinçons furent percées des arches secondaires pour créer plus large passage aux eaux croissantes. Toute l'œuvre prit l'aspect imposant de force prudente, bien superflue, semble-t-il, quand le fleuve estival paresse au pied du granit sombre, mais combien

nécessaire aux jours où ses vagues grondantes tournoient au heurt des éperons submergés!

L'Anas a plus d'une fois, hélas! vaincu dans cette lutte, et renversé l'obstacle qui paraissait inébranlable. Guevarra, l'original évêque de Mondoñedo, qui ne craignait pas de forger de l'histoire, raconte que lorsque les Grecs fondèrent Mérida, ils établirent vraiment une ville sur chaque rive du fleuve: l'une, à droite, servant de forteresse et de refuge en temps de guerre, l'autre, à gauche, réservée aux temps de paix. Aux temps romains, un certain consul Fabatus, qui n'a jamais existé, donna l'un des *barrios* à la Lusitanie, l'autre à la Bétique. De là naquirent des rivalités dont le pont fut victime : on le coupa en deux. Mais l'empereur Trajan rétablit la concorde en bâtissant au milieu du pont une place neutre, c'est le Tajamar.

La vérité, sans doute, est que l'Anas ayant rompu quelques arches, Trajan les rétablit; c'est l'avis des spécialistes de l'architecture romaine que la partie lusitanienne de l'œuvre est plus récente que l'autre et date en effet du règne de cet empereur. Quoi qu'il en soit, l'histoire nous apprend, et de façon certaine, quelques-unes des vicissitudes du pont.

En 670, le roi goth Ervigius dut le réparer; du VIIe siècle nous sautons au XVIIe; un gros d'eau emporta l'arche centrale, et on dut la reconstruire avec cinq autres, en 1610, sous Philippe III: on en profita pour une réparation générale. Mais le XIXe siècle fut particulièrement cruel. En 1811, les troupes anglaises et espagnoles coupent la 21e et la 22e arche; le 1er juin 1823, une crue endommage les arches 33, 34 et 35. Ce ne fut qu'en 1832 qu'on les rétablit avec les précédentes. Nouveau torrent dévastateur en 1860 : les arches 29, 30 et 31, croulantes, sont consolidées avec du bois. Le 6 décembre 1876, le 5 janvier 1877, crues plus terribles encore : les arches 15 et 16 qui supportaient l'antique terre-plein et une petite chapelle gothique, et les arches 31 et 32 sont entraînées. Heureusement en 1878, Canovas del Castillo, président du Conseil des ministres, ordonna une réparation générale qui fut terminée en 1880.

Telle fut, en raccourci, cette lutte des pierres contre l'eau et

les hommes; l'eau ni les hommes n'ont pas complètement vaincu; tel qu'il est, le pont reste romain, et quelles que doivent être ses destinées futures, il restera le pont romain. Certes, il faut regretter la belle unité que l'œuvre ne retrouvera jamais, et les deux arcs de triomphe qui en gardaient et décoraient les têtes; il a perdu la grâce du balcon ou mirador dont on nous parle sans nous en donner la date, situé au point le plus élevé, lieu de repos et de promenade, d'où la vue était magnifique, et le *templete* qui le parait au Moyen-Age, et les colonnes de marbre qui, depuis Philippe III, consacraient le souvenir des grandes réparations. Mais son antiquité, sa force et sa bienfaisance tant de fois séculaires, ses blessures mêmes et ses restaurations l'enveloppent de respect et de poésie triste. Dans les après-midi sereines, aux heures où la vie de Mérida sommeille, il ondule paisiblement dans la lumière, presque solitaire. Ici se penche un patient pêcheur à la ligne; là trottine un *burro* disparaissant sous les branchages; un chariot archaïque, que tirent deux mules accouplées sous un joug, chemine en claquetant, et du lit aux trois quarts sec de l'Anas, où des lauriers-roses chétifs et sales s'étiolent au milieu des cailloux roulés et des grosses pierres de taille, débris romains, monte le bruissement des lavandières qui, pour économiser le savon, rincent leur linge non dans l'Anas, mais dans des sortes de petits bateaux pleins d'eau sale. Le Pont abrite de son ombre les babillardes, immobile et débonnaire dans sa gloire de vieil ancêtre malade, mais pourtant solide encore.

∴

La porte monumentale qui du pont donnait accès à la ville fut démolie de fond en comble par Abderraman, roi de Cordoue. Il n'en reste plus trace; la tradition veut qu'elle ait été semblable à l'*Arc de Trajan.* Cela est peu probable, car cet arc, que l'on désigne aussi sous le nom d'*Arc de Santiago,* subsiste encore, engagé dans des maisons, en pleine Mérida. Cette arcade, haute de 47 pieds, large de 22, épaisse de 21, dépasse les dimensions d'une porte. Que fut-elle en réalité? Un arc de

triomphe, sans doute, mais faut-il évoquer le souvenir du grand empereur? Toujours est-il qu'elle étonne par la hardiesse de sa courbe hautaine et l'admirable assemblage de ses

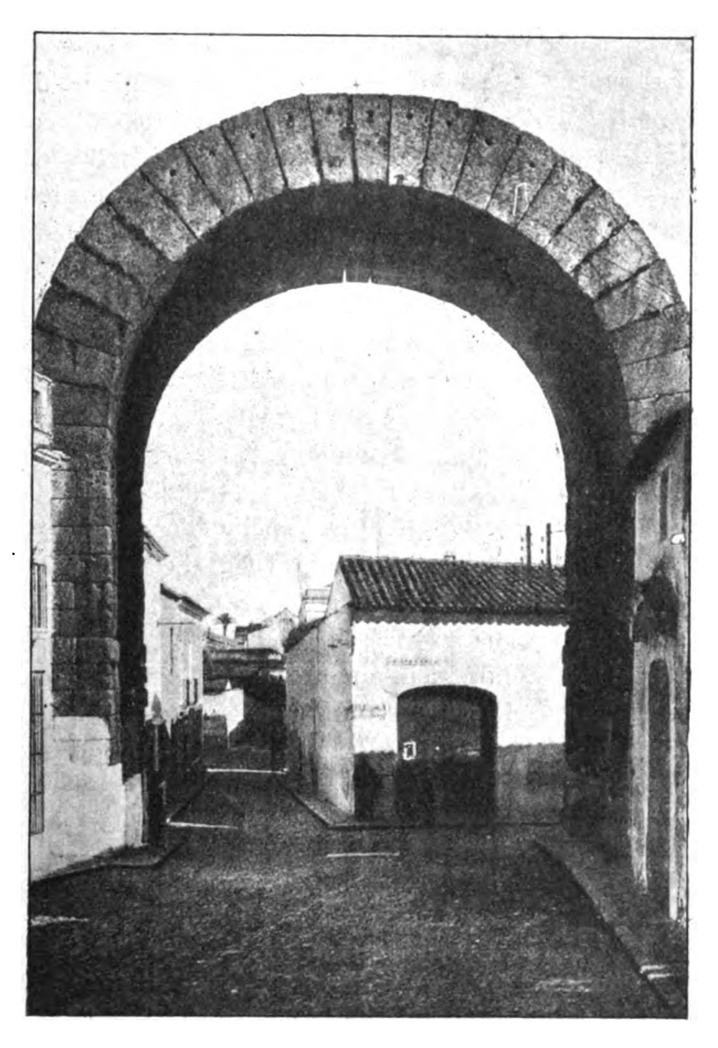


Fig. 7. — L'Arc de Trajan.

claveaux énormes dont pas un n'a glissé, dont le merveilleux équilibre défierait de longs siècles encore, si l'usure mystérieuse des jours et de l'air ne rongeait d'un frottement lent et sûr les joints des pierres, laissant filtrer par des fentes

dangereuses de fines et légères raies d'azur. Sans aucun ornement de sculpture encastrée ni appliquée, sans un marbre, toute nue, toute grise, elle est colossale et triste, comme les aqueducs, comme le pont, et comme eux porte dans la ville déchue le deuil des siècles glorieux. *(Fig. 7.)*

Que dire des restes du prétendu temple de Diane, dont le lourd péristyle de granit sombre est maintenant comme la carcasse douloureuse d'un vieux palais? C'était jadis un édifice sévère : sur un haut soubassement se dressaient de puissantes colonnes cannelées, dont la tête corinthienne se parait d'une triple couronne d'acanthe très simple, sans aucun souci d'élégance ni de grâce. Ce style austère, tout exceptionnel et inattendu dans l'Espagne romaine, se concilie malaisément avec l'âge de la colonie, et l'on songe à quelque architecte indigène traduisant à sa rude façon les modèles de l'art importé. Quoi qu'il en soit, sur la rue, les fûts emprisonnés jusqu'au faîte, décapités, rongés, très peu saillants, mal visibles, semblent supporter avec peine l'enserrement des pierres modernes, et le décor imprévu de la fenêtre Renaissance, du reste fort jolie, qu'ils encadrent. Par derrière, cinq colonnes, soutenant une massive architrave sur leurs chapiteaux robustes, se dressent encore d'un tiers de leur hauteur au-dessus des plâtras blancs qui les enchaînent à la base et protestent contre leur ignominieux esclavage. Le ciel limpide se découpe avec l'acanthe dans l'ajourement de l'ordre, et l'on rêve d'un génie bienfaisant qui, dans la féerie d'une rayonnante nuit d'été, dépouillerait la ruine du suaire lamentable de ses murs dégradants pour dévoiler aux amoureux de lignes nobles le secret d'une beauté ressuscitée. *(Fig. 8.)*

Puisse le même génie, du même coup d'aile impérieux, raser autour du temple les maisons qui couvrent ce qui fut sans doute le cœur de la ville! On suppose que là se cache le forum. Toujours est-il que les constructions souterraines ·llulent en ce quartier, et que de nul autre ne sont sortis en ·mbre les marbres et les statues.

exemple, que furent trouvés trois grands .rbre, dont deux sont au musée de Mérida,

l'autre exilé à Almendralejo, dans la collection du marquis de Monsalud. Fort mutilées, les effigies ne sont pas de premier ordre, et Gaius Aulius, de l'atelier de qui provient l'une d'entre elles au moins, n'était qu'un ordinaire *fa presto* assez maladroit

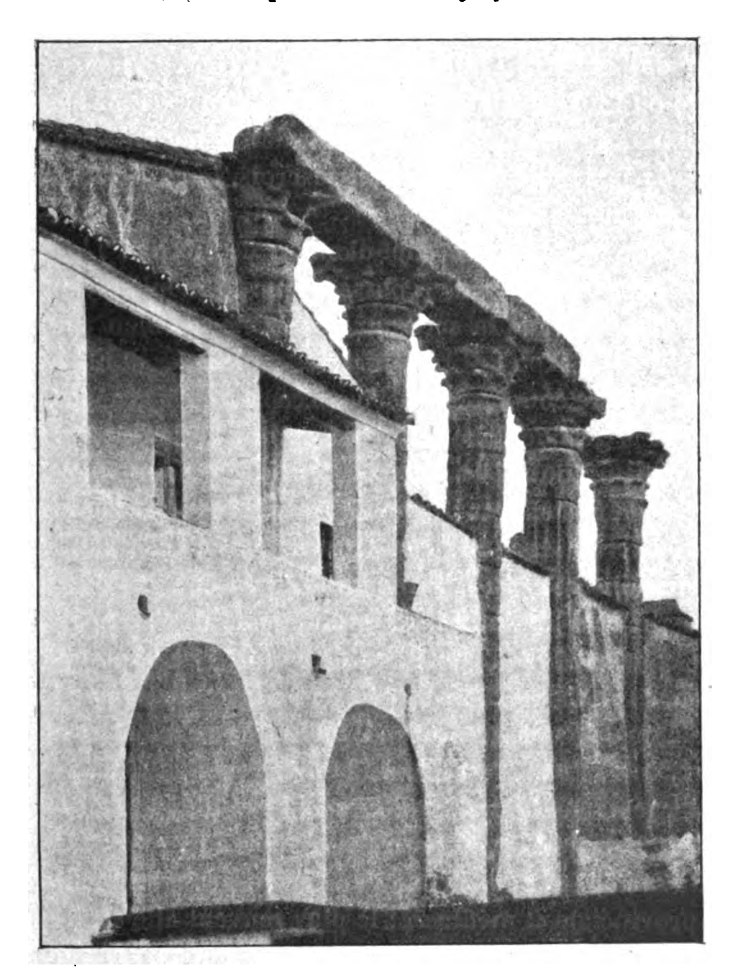


FIG. 8. — Temple de Diane (?).

à donner quelque souplesse aux plis des tuniques et des toges; Agrippa et Auguste, si c'est bien eux qu'on voulut représenter, eurent affaire à un médiocre praticien de province.

Mais pour une tête de marbre recueillie au même endroit, qui appartient à un particulier, il semble d'abord qu'elle

doive prendre place parmi les plus belles images de femmes voilées dont l'art classique nous a laissé de si admirables exemples. Cependant la vigueur du masque, les cheveux agités sur le front en mèches libres donnent place à un doute, et ce n'est pas une hérésie d'y vouloir reconnaître un portrait idéalisé ou peut-être Antinous en flamine. Quoi qu'il en soit, le marbre, où l'inspiration du style expressif de Lysippe s'accuse dans le regard profond et la passion des lèvres entr'ouvertes, est fait de main d'ouvrier; c'est, je crois, le chef-d'œuvre de l'Espagne romaine.

C'est tout au moins le chef-d'œuvre de Mérida. L'original manque au Musée, qui n'en possède que le moulage; mais ce simple plâtre éclaire la salle un peu triste et, bien entendu, provisoire où s'exposent trop mal des sculptures dont pas une ne peut lui être comparée. Je n'en excepte pas la grande Cérès, ou plutôt la grande Junon du théâtre, qui certes l'emporte de beaucoup sur toutes les autres statues, au point d'avoir pu évoquer, dans l'enthousiasme de la découverte, l'admirable Déméter de Cnide. Elle rejette vivement dans l'ombre les mauvais marbres du Mithræum qui furent ces dernières années rendues au jour, à la grande joie des archéologues, par la construction d'une Plaza de Toros — à quelque chose malheur est bon! — Mais aplatie et maigre, disproportionnée un peu, maladroitement drapée dans ses robes et ses voiles à plis cassés et secs, l'air insignifiant et veule, elle reste l'effort louable, mais malheureux, d'un banal art d'apparat. *(Fig. 9.)*

Il faut bien le dire, telle qu'elle nous apparaît au Musée, la statuaire de Mérida, même dans ses œuvres les meilleures, reste provinciale et médiocre; le plus souvent elle est franchement mauvaise; nous sommes bien loin de l'art noble et savant qui se révèle au Musée de Séville; les gens d'Italica avaient plus de goût que ceux d'Emerita. Il serait vraiment difficile, parmi nombre d'œuvres également banales, d'en trouver une qu'on pût louer sans effort. Cependant on s'arrête volontiers devant une grande statue de femme drapée qui pendant des siècles, dit-on, se dressa sous l'arc de Trajan avec deux autres emportées à Paris lors de l'invasion française.

C'est une femme à la fleur de l'âge dont, hélas ! la tête, les deux mains et le bras droit ont disparu, svelte et gracieuse en la souplesse de sa pose classique; le mouvement de sa jambe gauche fléchie, de son genou relevé, fait onduler joliment la ligne de ses formes élégantes qui transparaissent sous la fine étoffe à menus plis pressés. D'autre part, un homme au torse nu



Fig. 9. — Cérès du Théâtre de Mérida.

— on n'ose prononcer les noms de Jupiter ou d'Esculape — est d'une anatomie assez juste, mais de facture lâche; il est d'ailleurs tout défiguré par la perte de la tête, des mains et des pieds. Ce sont là les morceaux que l'on regarde au Musée avec le plus de plaisir, car on est obligé de n'accorder aux nombreuses sculptures provenant du temple de Mithra qu'une attention archéologique.

Du moins celles-ci forment-elles un groupe de premier

ordre pour l'histoire du culte oriental en Espagne. D'abord l'une d'elles est datée; c'est une image d'Hermès jouant de la lyre, et sur l'instrument est gravée cette dédicace : « *L'an CLXXX de la Colonie. Au Dieu invaincu Mithra, Accius Hedychrus, Père, de tout cœur a consacré cette statue.* » L'an 180 de la colonie correspond à l'an 155 de notre ère, et au règne de Marc Aurèle : Hedychrus, dont le nom revient plusieurs fois dans l'épigraphie du Mithræum de Mérida, est ici et ailleurs appelé « *Père* ». Mais il s'éleva plus haut encore dans la hiérarchie des confrères, et devint *Père des Pères*, pater patrum. C'est ce titre suprême qu'il prend en offrant à son dieu une statue couchée de l'Océan, l'un des membres de la triade supérieure, dont il avait fait don au sanctuaire. Sous sa grande Paternité le culte fut florissant et les dévots furent généreux comme leur Père. En 155 encore, Th. Valerius Secundus, *frumentarius* de la VII[e] légion, consacra un autel au dieu invaincu en souvenir de son initiation, et sur une statue de Mithra lui-même se lisent ces mots : « *Au Dieu invaincu, C. Curius Avitus, Accius Hedychrus étant Père.* »

D'autre part, les statues recueillies sont d'un grand intérêt iconographique. Avec l'Océan, voici Chronos à tête de lion (le mufle est par malheur brisé), nu jusqu'à la ceinture, les cuisses couvertes de braies collantes, les ailes repliées sur le dos, enserré dans les orbes d'un gros serpent écailleux; le torse musclé se cambre, le bras gauche, assez vigoureux, se rejette en arrière. Le voici encore, tout nu cette fois, droit et raide, les pieds joints; sa tête est humaine, mais, en rappel de son animalité première, un masque de lion est appliqué sur sa poitrine; le serpent s'enroule cinq fois de ses pieds à ses épaules. Voici maintenant le dieu lui-même, sous la forme d'un jeune athlète debout, nu, sauf un pli de chlamyde sur la poitrine et les épaules, appuyé contre un tronc d'arbre, ayant à sa droite un petit lion assis sur son derrière, ou peut-être son chien fidèle; il tenait une lourde torche, son insigne ordinaire et celui des génies mithriaques. Cette image semble nouvelle, et pour la première fois Mithra a dépouillé ses longues tuniques orientales et son bonnet phrygien.

Le voici encore, très mutilé par malheur, ayant perdu la tête, les deux mains, le mollet droit, mais cette fois presque sous son aspect classique. Sur les épaules se voient encore les pointes tombantes du bonnet; jusqu'aux genoux descend à double sinus une tunique serrée sous les seins et à la taille; le bras droit est nu, le gauche, avec l'épaule, disparaît sous un grand manteau qui s'étale et tombe bas par derrière; les jambes nues sont chaussées de brodequins souples; à gauche est un tronc d'arbre accolé d'un dauphin la queue en l'air. La facture n'est point mauvaise et le jeune homme, aux vagues allures de Diane chasseresse, donne, assez heureuse, l'impression de sa divinité ambiguë.

Enfin, autour de Mithra et de ses génies familiers, se groupaient quelques dieux dont les images étaient plus ou moins attendues dans le sanctuaire : Vénus pudique, flanquée de Cupidon chevauchant un dauphin, étroite de torse et de hanches, maigre et sèche, sans aucune originalité d'attitude ni de style; Mercure assis sur un rocher, ayant près de lui sa grande lyre, banal et froid, et, peut-être, Esculape, le torse nu, théâtral et vulgaire, tous les deux œuvres d'une tradition épuisée et lâche; Sérapis enfin, dont il ne reste que la tête, assez expressive et puissante, souvenir plus heureux du grand art qu'immortalisa le Zeus olympien.

Donc, nulle part encore on n'avait trouvé une série si complète; et si la fortune voulait qu'une exploration méthodique de la colline de San Albin nous rendît le *spelæum* et son enceinte, le Mithræum de Mérida serait sans doute un des plus instructifs du monde romain. On est en droit de le prévoir, puisque ce culte, propagé, comme on sait, surtout par les légions et par les vétérans, était particulièrement à sa place dans la Colonie des Emérites.

Sans doute on retrouverait le grand bas-relief de Mithra taurochtone qui devait orner, selon la coutume, le fond du sanctuaire, et, avec des inscriptions utiles, des ex-voto dont les leçons seraient précieuses; tel celui que possède déjà le Musée, mais dont jusqu'à présent on a ignoré le vrai sens. C'est une scène de banquet; trois personnages sont couchés autour

d'une table ronde qui supporte un plateau chargé de fruits ou de gâteaux; deux hommes debout, à droite et à gauche, assistent au repas; pliés dans des draperies amples, ils sont par malheur trop peu distincts pour qu'on puisse leur donner un nom. A gauche, un serviteur apporte un plat carré où se détache une tête de bœuf, ce qui déjà fait songer au culte de Mithra; enfin, derrière le serviteur on voit posé sur un socle une demi-figure qui ne peut être autre chose que Mithra lui-même, tel qu'il est si souvent représenté soit sur les bas-reliefs de la mort du taureau, soit isolément, sortant du rocher d'où il est né, les bras écartés, tenant un couteau et une torche. Ici, les bras sont réduits à deux excroissances, et l'on n'aperçoit pas d'attributs. C'est que la sculpture est tout à fait barbare et populaire; elle n'en a pas moins une grande valeur de document, et nous n'avons pas le droit de la mépriser, puisque aussi bien les statues elles-mêmes, sauf peut-être le Chronos léontocéphale et la tête de Sérapis, sont d'un art si pauvre et disent si tristement l'oubli des belles formes et de la savante technique.

*
* *

Par bonheur, et pour nous consoler de cette statuaire de décadence, la sculpture décorative fut toujours à Mérida riche et éclatante.

C'est un enchantement, au sortir du Musée terne et sombre, de pénétrer dans un admirable champ de fouilles où tout brille et tout respire dans la joie de la couleur et de la lumière! Il faut féliciter M. J. Ramón Mélida d'avoir si bien conduit, avec des ressources modestes, le déblaiement du théâtre. Que la ruine était triste, au sommet de la colline désolée, lorsqu'aux trois quarts enfouie il ne s'élevait au-dessus du sol aride que sept lourds tronçons de gradins démolis, las *Siete Sillas*, les Sept Sièges, rangés en demi-cercle autour d'un maigre guéret! Qu'elle est vivante aujourd'hui, dégagée presque entière, toute la cavea percée de ses vomitoires, toutes ses entrées, tout l'orchestre, toute la scène avec ses murs et ses décors de fond, son portique extérieur, ses dépendances! *(Fig. 10.)*

C'était un vaste monument comme il n'en est pas d'autre en Espagne, comme il en est peu dans l'immense monde romain, peuplé de statues, tout brillant de marbres! Certes, les statues sont maintenant mutilées, émiettées, douloureuses; les plaques qui revêtaient la scène sont comme hachées; les colonnes sont tombées, brisées, les feuilles des chapiteaux corinthiens sont écornées, les frises et les corniches gisent en pièces, et bien

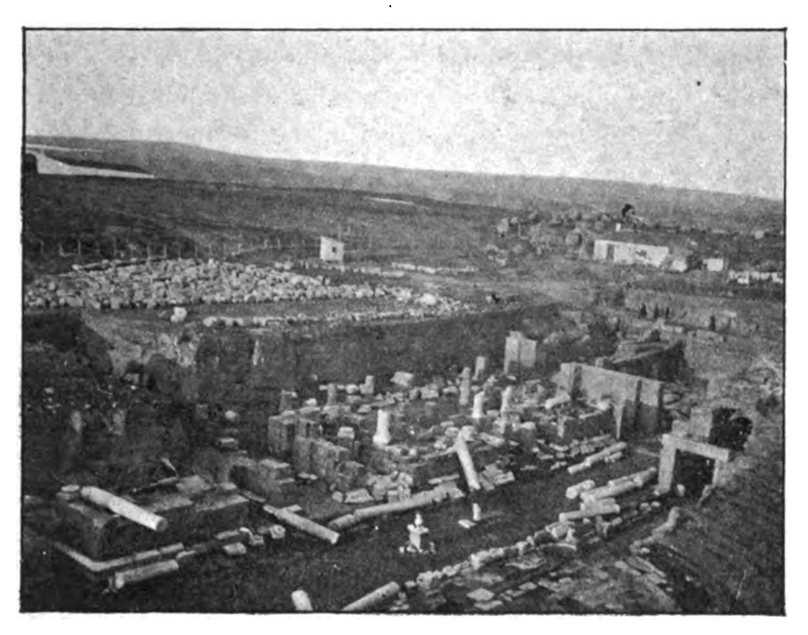


Fig. 10. — La scène du Théâtre de Mérida.

que tous les éléments soient là amoncelés pour une restauration facile, à laquelle nous convions quelqu'un de nos « Romains », on ne peut se défendre d'un réel émoi au spectacle du vandalisme criminel des générations barbares et des siècles.

Du moins pouvons-nous maintenant admirer et juger. L'édifice, en ses gradins, ses galeries voûtées, est à son tour un modèle de grandeur et de force. Le théâtre n'était pas, comme tant d'autres, taillé tout entier ou en partie dans un hémicycle naturel de colline; il fut construit de bas en haut par les hommes qui, ayant entassé des masses énormes de conglomérat cimenté plus dur que le rocher, les revêtirent

d'un puissant appareil de pierres de taille. L'aspect extérieur de la grande rotonde, qui n'est pas encore complètement dégagée, s'harmonisait assurément avec celui des grandes constructions utilitaires, et les galeries percées dans le blocage épais ont bien l'ampleur et la robustesse convenables au flot du peuple tumultueux qu'elles vomissaient sur les degrés.

Mais les gradins eux-mêmes, dont la courbe s'arrondissait avec une grâce ferme, l'orchestre dallé de marbre, la scène basse en avant des grands murs à double étage corinthien, mais le portique de l'arrière-scène et la grande colonnade stuquée décorant la façade extérieure, sont des modèles de lignes élégantes et de décor somptueux. La ville se révèle ici grande ville, grande capitale éprise d'art riche et souvent délicat. Nous ne sommes pas étonnés si des noms de praticiens hellènes se lisent sur quelques chapiteaux, comme on lira, à une époque plus tardive, le nom du sculpteur Démétrios, du reste lui-même habile, sur une statue du Mithræum; nous nous plaisons à louer ces Græculi qui portaient au loin et faisaient aimer, en leur âge de décadence, le reflet du génie des vrais Grecs.

C'est Agrippa, dit-on, qui fit construire ce théâtre vers l'an 16, et son nom apparait par deux fois en grandes lettres sur le linteau des deux portes qui débouchent sur l'orchestre. L'une des deux inscriptions identiques fut découverte par de Laborde, notre compatriote, qui fit faire aux *Siete Sillas* quelques sondages; reperdue depuis, elle a été retrouvée avec sa compagne par M. Mélida. L'œuvre fut reprise, sans doute par Trajan, et restaurée par Hadrien en 135, après un incendie. On sait le goût de cet empereur pour le bel art classique, et c'est à lui sans doute que l'on doit, grâce à l'appel d'ouvriers Grecs, la pureté s'alliant à la richesse de la sculpture décorative. Pourquoi faut-il que, sous le règne de l'empereur Constantin, on ait dû retoucher la scène pour la restaurer, ou simplement on ait voulu l'embellir, mêlant la raideur et la dureté des plats ornements byzantins aux vigoureuses floraisons des rinceaux classiques, où les jeux de l'ombre et de la lumière avivent et soulignent si harmonieusement les reliefs !

Le théâtre s'embellissait d'une profusion de statues et de sculptures de toute sorte; toutes celles qui s'alignent maintenant dans l'orchestre et sur quelques gradins ne proviennent pas de l'édifice, dont on a fait provisoirement un musée en plein air, mais seulement les plus importantes. Au premier rang, il faut placer la grande Junon ou Déméter, abritée pour l'instant au Musée, mais que l'on songe à rapporter sur la scène lors d'une reconstitution possible. Nous avons dit sur la déesse toute notre pensée. Nous ne goûtons pas beaucoup plus la grande jeune femme debout que M. Mélida appelle Proserpine; sa tête manque, ainsi que sa main gauche; mais le bras droit, nu jusqu'à l'épaule, est bien conservé, et il ne manque que deux doigts à la main qui retient un pli d'étoffe; ce bras est par malheur mou, rond, épais, sans grâce; le corps est enveloppé d'une ample robe qui plaque sur les seins et sur la jambe gauche, et d'un grand châle dont les pans relevés sur l'avant-bras gauche, au-dessus du poignet, retombent en plis archaïques. L'artiste s'est ingénié à draper richement les étoffes, mais il leur a donné trop de plis, trop de coupures, trop de courbes et de sinus, et cet abus est fatigant. L'œuvre pourtant, taillée dans un beau marbre blanc, est de proportions assez heureuses, et il y a quelque souplesse, sentant les bons modèles, dans le hanchement de la jambe droite, une certaine virtuosité dans la facture des vêtements.

Elle est supérieure au Pluton banal, court, lourdement drapé, dont M. Mélida fait, à notre avis, trop de cas. La tête cependant, comme il l'a dit, ne manque pas d'une certaine majesté. Mais nous préférons à ce dieu quelconque, si souvent vu, deux grands fragments de statues impériales, Auguste et Trajan peut-être. Complètes, elles péchaient sans doute par un peu trop de pompe officielle; mais elles valaient certainement par une belle simplicité de lignes et par le soin du détail. Les empereurs portaient, avec la courte tunique et le petit manteau, la cuirasse de cuir à bords imbriqués que dépasse une longue frange de lanières. Celle d'Auguste est rehaussée, au-dessous des pectoraux, de deux centaures affrontés qui se cabrent en brandissant des épieux et des trophées; sur chaque

imbrication saillit un motif finement ciselé; le style de toutes ces images est élégant et vigoureux, dénotant une main légère et sûre. La cuirasse de Trajan, si Trajan il y a, n'est pas ornée avec moins de sobre richesse : un masque de Gorgone grimace un sourire à la naissance des pectoraux; sur l'estomac s'érige tout simplement un Palladium, tandis que sur le ventre et les hanches se déploient de précieux rinceaux en très bas-relief, et que les lames imbriquées se parent de légers mascarons. Il est bien fâcheux que ces effigies soient ainsi mutilées, sans têtes, sans bras, les jambes brisées aux genoux, car elles prendraient une place de choix dans la phalange des statues similaires.

*
* *

Tel qu'il est déjà, tel qu'il sera bientôt lorsqu'il surgira tout entier hors des levées de terres, le théâtre restera le joyau de l'Espagne romaine, digne que Mérida figure désormais sur l'itinéraire de tous les touristes de goût. Mais les satisfactions appellent les nouveaux désirs; les fouilles du théâtre exigent d'autres fouilles encore, et tous les amis de l'antiquité espagnole conjurent avec nous D. José Ramón Mélida de ne pas s'arrêter en si beau chemin.

Le théâtre, si grandiose qu'il fût, ne suffisait pas à la Rome espagnole, avide comme la Rome italienne de jeux et de festins. Tout à côté de lui, émergeant à peine de la colline comme jadis les Siete Sillas, voilà la prétendue Naumachie, l'amphithéâtre, réclamant qu'on vide sa grande coupe ovale des terres qui l'ont comblée jusqu'aux bords. Un trou maladroit, percé par quelque chercheur clandestin de trésors, à l'une des extrémités du grand axe, a découvert l'arc puissant d'une porte monumentale; la preuve est faite : comme le théâtre, l'amphithéâtre est conservé jusque dans ses parties profondes; M. Mélida se doit de scruter le mystère qui se cache sous vingt pieds de terre, de découvrir l'arène où moururent les martyrs de Mérida, les loges des gladiateurs, les fosses des bêtes féroces. Le théâtre et l'amphithéâtre qui le touche formeront le plus intéressant ensemble que puisse

rêver un archéologue ou un artiste, et qui sait même si de proche en proche, les tranchées n'envahiront pas tout le cerro de San Albin, où se cachent à coup sûr bien des édifices religieux ou civils, comme s'y cachait, nous le savons, la crypte de Mithra?

Panem et Circenses! criait la Rome impériale; eux aussi, les colons d'Emerita eurent leur cirque, dont l'emplacement est depuis longtemps reconnu, dont le plan se lit comme dans un livre, tant la muraille inclinée en gradins a bien résisté sous la montée de l'humus et des herbes, tant l'arête centrale, la *spina,* a conservé sans la moindre brèche les contours de sa longue et large plate-forme, tant se dessine avec aisance la place des *carceres* d'où s'élançaient les chars!

Par malheur, qui donc oserait entreprendre le dégagement de la ruine? Pourtant on sait combien sont rares et insuffisants les renseignements certains sur les cirques. A défaut du cirque Maxime, du cirque de Maxence, du cirque de Bovile, incomplètement explorés, nous en sommes réduits, pour connaître ces importants édifices, qui jouent un tel rôle à l'époque impériale, aux représentations de quelques mosaïques. Le déblaiement de l'hippodrome de Mérida permettrait sans doute de résoudre certains problèmes, de préciser nombre de détails et peut-être, tout au moins, au long de la spina, recueillerait-on d'importants débris de ses monuments divers.

Mais il est bien grand; la masse de terre et de décombres qui a comblé l'arène est si grosse que l'enlèvement en serait trop coûteux, et tout au plus faudra-t-il songer à des séries de sondages. C'est que le cirque a vraiment des proportions gigantesques, 500 mètres de long au moins, sur 100 de large. Il n'avait pas tort, l'historien enthousiaste qui, sans hésiter, l'appela *Circus Maximus*, comme le cirque de Rome, puisque autour de la piste pouvaient se masser aisément quarante mille spectateurs.

Était-ce donc qu'aux jours de fêtes la passion des courses de chars vidait la ville entière, hommes, femmes, enfants, vieillards, comme aujourd'hui une *corrida de cartel* impatiemment attendue? N'est-ce pas plutôt qu'Emerita, grande

ville aux confins de deux grandes provinces, carrefour de routes de premier ordre, attirait par l'éclat de ses réjouissances la foule des voisins et même des étrangers, comme aujourd'hui la foule des citadins et des paysans de régions assez lointaines accourt aux *ferias* andalouses plus encore pour les plaisirs que pour les affaires? Peut-être est-ce par un obscur atavisme que Mérida se laisse aller maintenant à construire la Plaza de Toros trop vaste, certes, pour son peuple réduit, mais où les hôtes appelés des villes et des villages voisins pourront satisfaire leur passion nationale. Hélas! pour élever cette énorme bâtisse informe qui déshonore la colline romaine, l'argent n'a point manqué; mais le cirque restera silencieux et désert, enseveli dans le linceul des blés verts ou des chaumes d'or, et pendant la suite des siècles les mules indolentes promèneront en tournant la frêle charrue, héritage immuable des aïeux, au-dessus de l'arène où les quadriges ont bondi dans la clameur populaire...

∴

Cependant ne soyons pas injustes; toujours Mérida a gardé le souvenir orgueilleux de son passé romain. Croyons-en son pieux historien, Gregorio Fernandez y Perez. « Telle, dit-il, une veuve qui, aux jours heureux de son époux, aimait à se faire voir avec les atours luxueux de sa beauté, et qui, réduite à l'état de veuvage et d'abandon, laissant paraître encore en sa pauvre vêture des restes de son antique grandeur, se fait admirer de tous ceux qui la regardent, telle se montre la cité de Mérida, aussi fameuse et opulente dans l'antiquité qu'aujourd'hui pauvre et misérable, sans renom, sans apparat, mais qui pourtant, au milieu de ses ruines, de sa pauvreté, de sa solitude, présente encore une multitude de vestiges et de restes de sa grandeur et de sa beauté passées... »

Ces vestiges, la ville les a toujours recueillis avec piété; ce sont les fragments antiques encastrés çà et là dans les murailles et dont un très grand nombre sans doute se cachent sous

l'enduit de chaux coutumier des maisons; ce sont les débris de statues et de sculpture décorative, les chapiteaux, les inscriptions recueillis au Musée; ce sont surtout le *templete* de Mars et l'*obélisque* de Sainte-Eulalie, où les modernes ont disposé avec plus d'amour que d'art ou de goût quelques-unes des plus précieuses reliques.

Ce qu'on nomme le *Temple de Mars*, et aussi le *Horno* (le four) *de Santa Olalla*, est un bas et lourd assemblage de pierres hétéroclites formant le portique d'un petit oratoire construit en 1617 sur la place même où la patronne de la ville fut martyrisée. Soutenue par des piliers sans style et des tronçons courts de colonnes écrasés sous des chapiteaux corinthiens de rencontre, une forte architrave porte une dédicace monumentale de Vettilla, femme de Paculus, au dieu Mars; deux riches bandeaux, délicatement sculptés de rinceaux et de mascarons, prolongent à droite et à gauche et en retour d'angles la dédicace. Ces marbres portent par-dessous une élégante décoration de trophées en bas-reliefs, qui conviennent parfaitement à un sanctuaire du dieu guerrier; un bandeau de même provenance, très usé par malheur, sert de décor central au soubassement de la façade. Ce petit portique écrasé sert de porche à un humble oratoire, et soutient fâcheusement un fronton renaissance fort inattendu. L'édifice, tel qu'il est, bien que l'ensemble en satisfasse peu notre goût, nous intéresse par le détail de ses membres composites et nous émeut par sa naïveté même. Reconstruit sans doute à la place d'un monument plus ancien, contemporain peut-être de la martyre, n'est-il pas comme le lien qui unit l'antiquité païenne de la ville à son antiquité chrétienne, qui est aussi de la gloire?

Le *horno* de Sainte-Eulalie se dresse devant la vieille église pittoresque où se célèbre le culte de la patronne. L'histoire et la légende de la jeune enfant sanctifiée par les supplices est bien touchante. Fille du noble éméritain Liberius, Eulalie fut instruite à la foi du Christ par le prêtre Donatus. Son père, redoutant les persécutions de Calpurnius, légat de l'empereur Dioclétien, l'avait reléguée dans la villa Pontiana, à 38 milles d'Emerita, avec le confesseur Felix, son amie Julia et d'autres

néophytes. Mais non contente de se vouer au culte et de s'adonner aux pratiques du christianisme, Eulalie aspirait à gagner le ciel par le martyre. Comme le légat s'affirmait impitoyable, Julia et elle quittent la villa, de nuit, à pied, et vont droit au tribunal de Calpurnius. Eulalie lui reproche avec véhémence sa cruauté et sa folie, sa rage de forcer les Chrétiens à adorer les « images des démons ». Étonné d'une telle audace chez une enfant de douze ans à peine, le Romain essaie de la calmer, et veut qu'elle brûle de l'encens aux faux dieux. Elle refuse; Calpurnius ordonne la torture : coups de balles de plomb, baguettes de fer qui lui déchirent les flancs jusqu'aux os, rien ne fléchit la petite fille, qui, comptant ses blessures, s'écriait à haute voix : « Maintenant, ô Christ, par ces blessures tu es plus profondément inscrit sur mon corps. Que j'aime à lire ces caractères qui répètent ta gloire et ton nom tracés avec la pourpre de mon sang! » Le légat furieux fait plonger Eulalie jusqu'au cou dans de la chaux vive qu'on arrose : la vierge ne paraît rien sentir. Voici l'atrocité du plomb fondu : touchant son corps, le plomb se refroidit, mais brûle les mains des bourreaux. Nouveaux supplices plus barbares, s'il est possible. Eulalie reste invulnérable. Enfin, on l'étend sur un chevalet, on la brûle avec des torches, mais elle aspire les flammes, et de sa bouche, ô miracle, s'envole, avec son dernier souffle, une colombe blanche; les licteurs s'enfuient, laissant le corps sur le chevalet. C'était le quatrième jour des ides de décembre; la neige qui tombait lui fit un pur linceul, jusqu'à ce que ses frères l'enlevèrent clandestinement et l'enterrèrent avec vénération.

Maintenant, en un autre monument fort laid, mais d'une inconsciente grandeur, le souvenir de la martyre Eulalie domine et perpétue le souvenir de Mérida païenne. Au milieu d'un square aux maigres arbustes, une originale colonne a été dressée : sur une base d'hier un socle carré, inscrit de ces mots : « Concordiae Augusti », porte un autel antique de marbre, de forme ronde, aux sculptures inachevées; sur cet autel s'en empilent deux autres, de modèles presque identiques, auxquels des bucranes, des guirlandes et des bandelettes sculptés avec

une brillante élégance forment une riche parure; sur les autels, un chapiteau corinthien fort ébréché, sur le chapiteau, un autre chapiteau peut-être, déformé en un cube lourd plaqué d'écussons. Des brides de métal encerclent vilainement ce fût de colonne improvisée pour en assurer l'instable équilibre, et tout au sommet la Sainte est posée debout. C'est une pauvre image, et presque ridicule : son corps trop court et trop épais, quelque médiocre statue antique, est d'une matrone, non d'une frêle enfant de douze ans; elle lève dans sa main droite une palme ou peut-être une plume à écrire; son bras gauche tient une sorte de tabernacle, peut-être un encrier. Mais, ce qu'il y a de pire, la tête, antique aussi, nous dit-on, insignifiante et lourde, n'a aucun rapport avec le corps où elle s'ajuste maladroitement, et une épaisse plaque de marbre l'écrase d'une lourde auréole opaque. On raconte qu'une nuit la tête d'Eulalie tourna spontanément sur ses épaules, sans doute honteuse d'être vue de la ville; une restauration de l'obélisque en 1889 fournit l'occasion de la replacer face aux maisons. La tête à l'envers, la Sainte patronne ne devait pas être beaucoup plus comique.

***

Pour nous consoler de ce fâcheux spectacle, nous eûmes l'idée d'entrer dans l'église où peut-être se cache en quelque creux du dallage le sépulcre de la martyre. Ni Joanne ni Bædeker ne signalent même d'un mot le sanctuaire, souvent fermé d'ailleurs, et ils ont tort. Santa Olalla, dans ses parties les plus anciennes, mériterait l'étude d'un spécialiste qui démêlerait les éléments de structure byzantine, romane ou moderne, définirait la courbe des arcs légèrement outrepassés, noterait l'élégante sobriété de la baie percée au-dessus de l'arc triomphal, et marquerait assurément à l'église ignorée une bonne place dans l'histoire de l'art religieux en Espagne. C'est l'affaire d'un architecte, qu'on invite instamment au voyage; et peut-être le sol des nefs et du chœur, prudemment exploré, apprendrait-il que le sanctuaire s'assit sur les fondements ou les ruines de quelque basilique ou de quelque temple.

Pour nous, ce qui nous rend surtout précieux le souvenir de notre visite, c'est, sur un modeste autel à gauche du chœur, l'apparition inattendue d'un Christ admirable, chef-d'œuvre inconnu d'un artiste inconnu. La statue est affublée d'une perruque de femme et d'une longue robe de velours violet, selon la fâcheuse coutume. On ne voit que le visage douloureux sous l'ombre des cheveux pendants, les yeux ardents qui pleurent, le bouche convulsée, les joues livides; le bois peint joue la vie et la souffrance sans brutalité de réalisme; l'expression de la torture physique, qui ne peut aller plus loin, et nous étreint le cœur, s'est éclairée d'un rayon divin sous la main du sculpteur mystique, pour calmer, par bonheur, l'émotion insoutenable de nos nerfs.

Mais un petit enfant de chœur, effronté moineau du sanctuaire, a sauté sur l'autel; d'un geste vif, sans insolence, il a retroussé jusqu'au genou la tunique fanée : sous la lumière qui vient d'un peu bas par la porte entr'ouverte se détache, pure et ferme, l'anatomie d'une jambe superbe, que la couleur précise et dégage; c'est un morceau de maître; le corps entier, s'il était révélé dans sa nudité première, éclaterait d'une beauté saine et joyeuse, contraste émouvant avec l'angoisse du visage émacié et gémissant.

Cette face d'agonie, ce corps savant et jeune taillé dans le bois avec la perfection des marbres classiques, c'est Mérida chrétienne se faisant presque pardonner par un chef-d'œuvre la ruine et l'abandon d'Emerita.

PIERRE PARIS.

Mérida-Madrid, décembre 1913.

FLORIAN DE OCAMPO

CHRONISTE DE CHARLES-QUINT

Ce n'est pas en tant qu'historien de l'Espagne ancienne que Florian de Ocampo nous occupera ici. Ce maître de la pseudo-histoire espagnole a détenu officiellement les fonctions de *cronista* de Charles-Quint, ou du moins est porté, sur des pièces de comptabilité dont il sera question plus loin, comme en ayant touché les émoluments pendant dix-neuf ans; de sorte qu'il avait droit, par surcroît, à une place réservée dans le livre que M. Morel-Fatio a récemment publié sous le titre de *Historiographie de Charles-Quint* (première partie, Paris, Champion, 1913[1]). Il y a, en effet, obtenu plusieurs pages (p. 79-86), où, à défaut de rédaction plus ou moins définitive (disparue ou inexistante), M. Morel-Fatio met à son actif, sans contestation possible, un premier travail préliminaire qui a consisté à se renseigner sur les événements au jour le jour par l'intermédiaire de correspondants. Ocampo a donc bien cherché à se documenter. Dans quelle mesure il l'a fait, c'est ce que, depuis la publication du livre de M. Morel-Fatio, j'ai voulu examiner, profitant d'un séjour en Espagne pour étudier trois manuscrits, dont deux seulement m'étaient connus (Bibl. Nac. de Madrid, Ff. 99 et Ff. 100), et dont le troisième (Escorial, U-II-4), m'était révélé par ce même livre.

Dans l'examen de ce dernier manuscrit, j'ai heureusement trouvé un auxiliaire aussi renseigné que désintéressé dans l'un des moines augustins du monastère, le P. Miguélez (auteur d'un livre bien connu, *Jansenismo y regalismo en España*, Valladolid, 1895), qui prépare en ce moment le catalogue des manuscrits espagnols de l'Escorial, et qui précisément venait de passer de longues semaines à rédiger l'analyse du dit

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XV (1913), p. 350.

manuscrit[1]. Les indications données par M. Morel-Fatio (p. 83) me permettaient du reste d'y retrouver sans peine les pièces les plus intéressantes. Ces indications provenaient d'un catalogue manuscrit des volumes de la bibliothèque de l'Escorial, possédé par la Bibliothèque Nationale de Paris (n° 414). Elles étaient exactes, mais, il fallait s'y attendre, incomplètes. Dans l'exposé qui suit, je supposerai que le lecteur les a sous les yeux.

Tout d'abord, je noterai que la *Carta del Dr Diego Gasca*, du manuscrit J-II-3 (fol. 77), n'est qu'une copie de celle qui est aux folios 358 et suivants du manuscrit U-II-4, sous le n° 148 (toutes les pièces sont ainsi numérotées), et que j'ai copiée à mon tour, car elle m'a paru intéressante[2]. D'autre part, comme le supposait M. Morel-Fatio, ce dernier recueil contient d'autres pièces destinées à Ocampo. Il y en a qui portent cette mention, toujours la même (sauf erreur), et en manière de suscription : « para el S. maestro florian docampo. » C'étaient des lettres reçues par quelque correspondant qui les transmettait à Ocampo et dont il ne serait pas impossible d'arriver à identifier l'écriture, mais le temps m'a manqué pour cela, et ce soin incombe au P. Miguélez[3]. Je crois, en tout cas, que c'est cette même main qui a rédigé tout le n° 70, commençant au folio CXCVI recto, finissant en haut du folio CXCVII recto et portant au verso du même folio la susdite mention. Il commence et finit ainsi :

Lo que al p̄nte se entiende de nuebo asta en XVIIII de junio 1543.

El turco se acercaba ya mucho azia ungria con muy grueso exercito... y el enperador a imbiado a mãnda(r) al principe doria q̄ cõ todas las galeras como abia de yr a lebante baya... a recorrer y esforçar las costas de españa para donde partira mañana o esotro dia no digo mas.

1. Le P. Miguélez, à qui j'ai communiqué les épreuves de cet article, a bien voulu prendre la peine de se reporter aux manuscrits pour corriger des passages mal lus par moi, et de me communiquer des observations très utiles que je citerai en note.

2. Elle complète les documents publiés dans les *Docum. inéditos*, t. XXVI, XLIX et L.

3. Le P. Miguélez m'écrit : « Creo que es letra de Busto. » Il s'agit des nos 70, 73, 74.

Le n° 73, qui porte la même suscription et occupe les folios ccv recto-ccx verso, commence par cette note :

Esta carta escribio vn italiano y avn la otra q̄ ua con ella de mi letra en fin de esta carta y asi miente en lo del combate de dura por favorecer su naciõ / la verdad de aquella va en la otra carta q̃ va sobre e scrita para el duque y es de dos letras (.) en todo lo demas dize verdad, sino en lo q̃ toca a ytalianos.

Il y a donc trois lettres annoncées; le n° 73 en contient deux, et le n° 74 contient la troisième. Toutes les trois sont de la même main que la note ci-dessus et sont donc des copies. La première commence et finit ainsi :

(Fol. ccv recto) ha tanto tp̄o que no veo carta de vr̄a .S. q̃ si no fuese por los pocos correos que vemos venir creeria q̃ me tenia olvidado... partio su magestad de maguncia por el rio en barcas y fue a confluençia... — (Fol. ccx) Creese q̃ embiaron a vn maestre de campo llamado luis (perez) de Vargas a españa a hazer gente (.) no ay hasta agora de nuevo sino q̄ el rey de françia da muchas señales de retirarse de vandelot 16 de setiembre.

La seconde, c'est-à-dire « la otra que va con ella de mi letra en fin de esta carta » suit immédiatement (même folio recto):

Yllustrissimo señor,

Lo q̄ ay de nuevo es q̄ el emp̲ador esta ya muy mejor q̄ solia por q̄ llego de la gota a tener calentura contina todavia anda en litera... — (Fol. ccx verso) plega a nr̄o S. q. con el primer correo de alla tengamos muy buenas nuevas de mi señora doña &c... de lobayna a 26 de setiembre (en travers et au-dessous) p̲a el S. maestro florian do campo.

La troisième, qui constitue le n° 74, est précédée d'une autre note, toujours de la même main (fol. ccxi recto) :

embio a vv. med esta relacion por q̄ vino de mano del .S. don fernãdo hijo tercero del Duq̄ q̄ se hallo presente y no traslade mas del combate por que en la carta del ytaliano yva muy falso.

Il s'agit encore de la prise de Düren par les Espagnols et exclusivement; le correspondant d'Ocampo a soin en effet de



le prévenir qu'il ne transcrit que ce qui a trait à cette affaire, défigurée dans la lettre de l'Italien. C'est une relation due à D. Fernando, troisième fils d'un duc qu'on ne nomme point, mais qui doit être le duc de Medinaceli[1].

Le morceau transcrit commence et finit ainsi :

En espira hallo su magestad a Don fernando de gonzaga q̄ avia llegado con tres mil y quinientos españoles... Su magestad les hizo limosnas y los boluio a su monasterio y les dexo muy buen recado (.) hecho esto todo lo demas esta alla bien escrito.

Ces derniers mots sont naturellement du correspondant d'Ocampo, qui, pour la suite, renvoie au récit de son Italien (nº 73). Au verso encore « Para el s. maestro florian do campo »[2]. Je noterai dès à présent que dans un angle du même verso, d'une main qui, de l'avis du P. Miguélez, est celle de Paez, on lit ces mots : « Cõbate de dura muy ꝑfeto agosto 1543. »

Parmi les lettres adressées directement à Florian, outre celle de Diego Gasca, qui occupe les folios CCCLVIII-CCCLX, commence « Muy mag^co s^r. La carta de v. m. de primero de este R^bi (recebi)... » et finit « en Vallid xvii de ag^o desea este serui^or de v. m. El doctor di^o gasca », avec cette suscription : « al muy mag^co señor my s^r florian docampo cronista de su m^t y can^o (canonigo) de çamora en çamora », j'ai copié le nº 58 (folios CLXXI-CLXXII), formé par la lettre originale de Diego de Hermosilla, d'une lecture assez difficile, et dont une transcription suit dans le recueil sous le nº 59, occupant le folio CLXXII *bis*. Cette transcription n'est du reste pas toujours très sûre, et contient pas mal d'absurdités[3]. Je crois utile de reproduire le document, ainsi que les deux lettres dont il sera question ci-après, afin de donner une idée de ce qu'était cette correspondance, reçue par un homme dont c'était le métier d'en

1. D. Fernando de la Cerda, quatrième des fils du premier duc de Medinaceli, se trouvait être devenu le troisième fils depuis la mort de l'aîné, D. Juan de la Cerda (Fernández de Bethencourt, *Hist. genealóg. y herald.*, t. V, p. 206, 240, 403).

2. « Letra de Busto » (P. Miguélez).

3. Le P. Miguélez a revu le texte du nº 58 et a pu lire, avec l'aide du P. Antolin, plusieurs mots que je n'avais pas réussi à déchiffrer.

recevoir le plus possible, avec les moyens aléatoires et rudimentaires d'information dont on pouvait disposer alors.

La suscription de cette première lettre porte : « A mi s^{or} el s^{or} florian do campo coronista de su mg^{t}d en çamora ». Dans un angle, de la main de Paez encore : « Nuevas del ẽp̄ador en la jornada de arjel otubre 1541 ». La date ne se trouve pas tout à fait à la fin; c'est pourquoi l'auteur du catalogue manuscrit consulté par M. Morel-Fatio déclare « está sin fecha, pero debe ser de fines del año 1541 » ; la date lui a été suggérée par la note de Paez.

Nous constatons d'abord que le secrétaire (de l'Inquisition) Zurita, qui paraît avoir été pour Florian plus indulgent que d'autres contemporains (cf. mon livre *Histoires générales d'Espagne,* p. 106 et 129), s'est réjoui de le savoir à présent en bonne santé (il avait donc été malade, voilà un renseignement précieux pour le biographe d'Ocampo !); qu'il a envoyé un cahier sous pli fermé, une relation destinée au *cronista*, sans doute, et c'est un Sr Minaya qui en sera porteur. Voici maintenant les nouvelles transmises par Hermosilla. Sa Majesté est partie de Majorque pour Alger le 15 octobre; la jonction avec la flotte de Carthagène ne s'est pas effectuée sans retard; un brick venu de Malaga est allé aborder par mégarde à Alger, où l'équipage s'est fait prendre. Une frégate où se trouvait le comte de Feria et allant à Carthagène a été prise également et menée à Alger; et Hacen Aga envoyait les prisonniers et leurs effets vers l'intérieur, dans une ville dont il était plus sûr, quand deux Arabes, Ibn-al-Cayre et Cid-Ala, amis de Sa Majesté, vinrent lui disputer la prise et assiéger Alger. Cette dernière nouvelle a été envoyée à Madrid au prince (Philippe) et au Conseil de guerre par un D. Alonso qui se trouve à Oran, et qui a joint un rapport sur les forces qui se trouvent à Alger. En regard, Hermosilla donne, d'après ce qu'il a entendu dire, le dénombrement des forces espagnoles. Le *comendador mayor* doit partir dans six jours pour rejoindre la *recámara*, composée de six galères, et expédiée par l'empereur à Carthagène. Il paraît que la cour va changer de résidence, mais où, on ne sait. Florian fera donc bien de ne pas bouger jusqu'à ce qu'on soit fixé. Le

cardinal-archevêque de Santiago (Pedro Sarmiento) est mort à Rome (13 oct. 1541, d'après Gams); il paraîtrait qu'on l'a aidé à bien mourir, tout au moins à mourir promptement. D. Luis de la Cueva, capitaine de la garde de S. M., est mort à Milan; D. Luis de Avila, dit-on, a demandé la place, ce qui a étonné l'empereur, puisqu'il est gentilhomme de la chambre, mais ce serait pour son frère, le marquis de las Navas, qu'il la voudrait. A Saragosse, on a tué un certain Juan d'Urrias, qui avait un million (de maravédis? [1]) de rente; ses assassins lui avaient donné à choisir entre le poison et les coups de lance; il avait préféré le poison; on soupçonne ses domestiques. Hermosilla termine en promettant de tenir à jour ses *memoriales*, ses notes, pour quand Florian viendra. Lui-même est en route pour Odon, à trois lieues, pour rejoindre la princesse (Doña María? Doña Juana?). Il termine en mettant ses livres à la disposition de son correspondant. Dans un post-scriptum il ajoute qu'il a reçu des nouvelles envoyées de Messine le 4 septembre par son frère, qui attend le beau temps; on dit que la flotte comprend 150 galères et 300 navires; quand il sera renseigné d'une façon précise, il écrira de nouveau. En attendant, ajoute-t-il plaisamment, on tue les porcs, délectez-vous de leurs issues (c'était, en effet, l'époque où on les tue, mais cela est aussi une allusion aux musulmans que l'empereur devait être occupé à pourfendre; en attendant la grande nouvelle, le chroniste pouvait faire son profit des menus détails ci-dessus).

En llegando aqui a Madrid di la carta de Vra Md al Sor Secretario Zorita y el se olgo tanto con saber de Vra Md como yo me olgaría de saber questà ya mui bueno. El escribe y enbia vn quaderno cerrado elqual yo di al senor minaya y por me azer md lo lleva. Rreçibale del pues lo hizo. Yo quisiera ser muy largo en el escrivir mas ni el tp̄o ni el mensajero avnque lo es me dan lugar a ello mas en suma dire lo que acà pasa.

Un terçio esta cobrado de su quitaçion é el otro se cobrara luego por quel Sor Alcoçer es gran mi S^or y porquel senor secretario vasta a mas y yo bastare a soliçitarlo por lo q̄ devo a Vra md servir

1. Un beau revenu, si l'on songe que le traitement de *cronista* était de 80,000 maravédis.

Su Mag'd a los quinze deste[1] partio del puerto de mallorca con toda la flota que traya de levante la buelta de Arjel sin aber llegado á ver larmada de cartajena y el tpo q̄ partio depacho vn correo con vn bergantin y su rrecamara con seis galeras la buelta de cartajena / este bergantin topó el armada de cartajena diez legas mas aca de do dexo a su M'gd por manera que la misma noche se toparon las dos armadas q̄ a cuenta de mareantes serian a los diez y ocho[2] deste a vista darjel. Esta es la verdadera nueva y no ay por esta via otra (.) la rrecamara esta en cartajena asta q̄ su mg'd mande otra cosa, y ansi daqui a seis dias se parte el 9°r (comendador) mayor a cartajena a esperar alli a su m'gd sin falta

Por la via de oran se sabe por cartas de don Alonso de Cordova yjo del 9° (conde) dalcabdete questa alli que asta pocos dias a no avia ningun aviso en arjel de el armada asta que vn bergantin que partio de Malaga para bujia a çierto aviso vna noche con tormenta vino a dar en tierra al travez y pensando quera tierra de bujia dio en argel y fueron tomados de los de arjel,

Y tanbien se tomo una fragata del 9° (conde) de feria que partio con el con çiertos caballos la buelta de cartajena y llevados estos a arjel tanaga syendo avisado tomo toda la tropa y cristianos cavtivos y mandoles ynbiar la tierra adentro a vna cibdad questava porel / y sabido por çiertos alarabes de benalcayre y de otro alarabe que llaman çid ala quisieron tomar la azienda y los q̄ la llevavan se tornaron Argel (a Arjel) los dos xeques siguieron la jente y por ser como son enemigos de turcos y siendo avisados como por miedo sacaban aquello darjel tienen çercado arjel por la tierra dentro por ser amigos de su mḡd (.) estas nuevas escrivio don Alonso aqui al principe nr̄o senor y al 9° (consejo) de la guerra que dixo que las sabe de los moros amigos y tanbien ynbio vn memorial de la jente q̄ dizen questà en arjel.

dize q̄ ay ocho çientos turcos y ocho mill moros modexares de los de valençia y granada q̄ se suelen yr y mas mill y quatroçientos rrenegados sin la jente del pueblo y destos dize que los ocho mill son ballesteros y que seran los quatro mill vtiles / no creo[3] q̄ vuastaran (.) no e podido saber el numero de la jente q̄ su m'gd trae mas q̄ dizen q̄ son 7 U alemanes. 5 U. españoles, 6 U ytalianos sin cavallos y jente de corte y seruiçio / daca fueron 1. 20. 0 cavallos (fol. CLXXII) y dos mill açadoneros y mill onbres sobresalientes (.) creese que no ay tanta jente como quisieran (.) porque las seys galeras traxeron orden q̄ toda la jente se allase en cartajena que fuese vtile los llevasen en ellas (.) estas son los verdaderas nuevas.

1. Au-dessus (main de Paez) : « 15 octobre 1541 ».
2. « Al margen, letra de Paez : *15 octubre 1541* » (P. Miguélez).
3. N° 59 : « noticias » (lecture erronée).

El 9[or] (comendador) mayor se partira daqui a seys dias sin falta a cartagena (.) aca dizen q̃ se muda la corte daqui (.) el como ni el donde ni quando no ay nueva ciertaa (.) ansi lo comunicamos el S[or] secretario e yo q̃ Vr̃a m. no se deve mudar asta ser auisado si es verdad la mudanza o la estada (.) estoy bien en esta por su decanso y porque trabaje. plega a Dios sea con la salud q̃ yo deseo y querria (.) el cardenal de Santiago murio en Rroma dizen que le ayudaron a bien morir a lo menos apresto (.) don Luis de la cueva murio en milan capitan q̃ era de la guarda de su mg[t]d dizen quel s[or] don luys davila pidio la guarda y que su mg[t]d le dixo como mas quereys ser capitan q̃ de mi camara (.) dizen q̃ la quiere para su hermano el marques . Saberse a . en çaragoza mataron a vn don ju[o] durrias clerigo q̃ tenia vn cuento de rrenta veniendo por el campo seys de caballo con mascaras y llevavã vn vaso de veneno y dixeronle qual quereys mas bever esto con q̃ abeys de morir a tres dias / o morir a lançadas (.) escojo tomar el vaso bebido para que olgase á lo menos en pasar dos dias[1] al fin llegado a su casa se confeso y murio dentro del termino no quiso dezir quienes eran es verdad q̃ murio / otros dizen q domesticos se lo dieron y finjen esta paravola.

porquestoi de camino a odon tres leguas daqui a do esta la princesa no digo mas de rrogar a nr̃o señor vea yo presto a vr̃a m̃d y tenga tal saluz como mereçe sienpre are esto ado estuviere y tendre mis memoriales a punto para quando viniere Vr̃a m̃d. La m̃d de mis libros acete y an destar prestos como yo lo estare al seruiçio de Vr̃a m̃d en madrid 29 de octobre de 41 anos.

No ay que azer saber a vr̃a md de quedar (?) vd supra / de mi hermano e avido cartas son de 4 de setienbre de meçina estando esperando el tp̃o no me dize nuevas de mas que sera pa do su mg[t]d mandare / el numero del armada dizen que son CL galeras y trezientas naves (.) sabido yo lo escribire mas largo (.) en tanto mueran los puercos y goze vr̃a md de los menudillos por se vengar de lo quespera

besa las manos de vra md su servidor

D[o] dhermosilla

A mi s[or] el s[or] florian do campo coronista de su m[t]gd en çamora

(Dans un angle, main de Paez) nuevas del ẽpador en la jornada de de arjel otubre 1541

J'ai copié également la lettre d'Agustín de Zárate, qui forme le n° 110 et occupe le folio CCCII recto et verso. La suscription est « al muy R[do] y muy magni[co] el maestro florian de Ocampo cronis[ta] (de la) Sacra Mag[t] en çamora ». La date est

1. Je ne garantis pas la lecture de ces huit derniers mots, que je reconstitue d'après le contexte et à titre de conjecture.

de Madrid, 18 avril 1547. Le signataire commence par se plaindre de ne pas avoir reçu de réponse à deux lettres, dont l'une a été jointe à des lettres de Zurita. Celui-ci est parti pour Saragosse il y a vingt-cinq jours, et ne tardera sans doute pas à revenir; mais Zárate est là qui a toute la bonne volonté et tout le temps qu'il faut pour le remplacer (cela nous prouve que Zurita était un des correspondants les plus actifs d'Ocampo). La veille de Pâques est arrivé un courrier de Sa Majesté. Le duc (Jean-Frédéric, électeur) de Saxe continue à résister, mais S. M. a donné l'ordre aux troupes de Naples de marcher contre lui, et demande ici six mille hommes pour les remplacer. Le concile est transféré à Bologne, en dépit de l'empereur et des prélats espagnols et tudesques. Zárate a vu le décret de transfert. Le prince (Philippe) a passé les fêtes de Pâques à Guadalupe; il viendra à la fin du mois, puis, dit-on, ira à Monzón pour tenir les cortes (qui y eurent lieu en effet cette année-là). Les infantes iront à Guadalajara. Les conseils resteront à Madrid. Le roi de France est mort (30 mars); on dit que son fils a réuni trente mille hommes, on ne sait à quelle fin. Les Espagnols n'osent plus passer par la France.

Señor

(nº 110, fol. CCCII) Desdel peru donde e rresidido estos años passados me paresçe que tubieramos mas façilmente cartas de. V. m. y supieramos de su salud. de que con tanta dificultad se haze (.) desde aqui a çamora yo e escrito dos bezes. por la bia de juan pedro. y por cartas del s^or^ secretario çorita y no e sido digno de tener vna sola letra de. v. m. y no se porque se me haze tan gran disfauor pues deue tener conoscido que soi tan su seruidor como antes q̄ me fuese. avnque no fuese por mas de por no hazer mentiroso a Horatio donde dize cœlum non animum mutant qui trans mare currunt (.) sup^cu^ a. V. m. que quando vbiere mensagero me escriba pues saue la mcd y contentamiº q̄ rresçibire con su carta. — el s^or^ scº [1] se fue a çaragoça. ventiçinco dias ha No pienso que tardara mucho en benir pero si a mayor abundamiº .V. m. me quiere sostituir en su lugar para alguna cosa que aqui aya que hazer ya saue que quanto a la boluntad de seruir no le dare bentaja y quanto a la desocupaçion para ello me la puede el dar a mi. la hora

1. « El señor secretario » (Zurita).

en que estamos todos quantos galanes ay en Castilla (?) la bispera de pascua[1] bino correo de su mag^t. Lo que dize en suma hes. que el duque de sajonia esta todabia fuerte en su trr̄a y su mag^t con yntençion de irle a hechar de ella. para esto a enbiado por la gente de guerra del Reino de napoles y aqui manda que se hagan seis mill hombres que bayan en su lugar. — Yten este santo conçilio no naçio con dias. a se acordado que se mude a bolonia los que de alla scriben dizen que estando como çesar en ello no a bastado a ynpedir lo la contradiçion de los prelados spanoles y tudescos. yo e bisto aqui el decreto para la mudança — el principe nro s^or a estado estas pascuas en guadalupe berna en fin deste mes y luego dizen que partira para monçon a hazer cortes (.) las ynfantes se yran a guadalajara. Y los consejos quedaran aqui. — el Rei de françia es muerto. su hijo diz que haçe treinta mill honbres ɛ los tiene ya hechos. no se saue el fin. Ya se rreçela nr̄a gente de pasar por françia (.) dios de paz c̄ la xpiandad. y guarde a. V. m. como desea. de madrid. a 18 de abril de 1547

Bessa las manos de v. m.
su muy cierto sen^or
Augustin de çarate

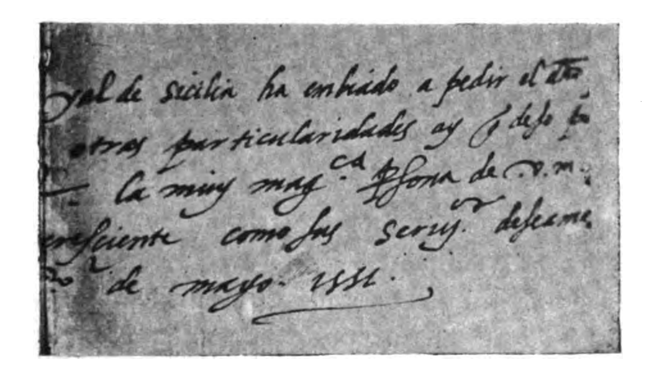
(Suscription :) al muy R^do y muy magni^co s^or el maestro florian de Ocampo cronis Sacra mag^t en Çamora.

Voici enfin une troisième lettre, celle de Pedro de Palacios, qui n'occupe que le recto du folio CCCLXXIX et quelques lignes du verso. Le signataire, qui date sa lettre de Rome, 1er mai 1551, commence par s'excuser de sa négligence; il paraît être resté quelque temps sans envoyer de nouvelles; mais cette fois, il en a d'importantes à communiquer. Il parle d'un monitoire qu'il joint à sa lettre, mais qui en a été disjoint, et sur lequel j'aurai à revenir; sa lettre même renferme des allusions peu détaillées aux événements les plus récents : départ de Farnèse (le cardinal Alexandre) pour Parme en vue de négociations touchant la réconciliation de son frère Octave avec le pape et le retour du duché de Parme à l'Église en échange du duché de Camerino; procession à laquelle a pris part le pape (Jules III) et concession du jubilé (1er mai, jour de la réouverture du concile de Trente); projets d'André Doria contre Dragut; levées pour la Sicile.

1. Au-dessus, « fue 9 de abril. 1547 » (main de Paez).

Muy mag^{co} S^{r}

Ya son pasados tantos dias q̄ .v. m. no vee mis l'ras (letras) q̄ apenas creo q̄ las conosçera. pero como yo me tenga por tan su serui^{or} y aca haya hauido en este mes pasado tantas nouedades y las mas principales dellas esten dentro y sean este Monitorio. no sabiendo si aca tiene v. m. algũ otro serui^{or} quise en dubda enbiarselo, ansi porq̄ me paresce cosa dina de q̄ .v. m. la vea, como para acordarme yo en su memoria. Al pñte (presente) se crehe q̄ se tomara algund medio porq̄ farnesio partio de aqui otro dia a media noche despues q̄ se [hiço el d] [1] pub^{co} el dho monitorio, y esta en Parma diçen q̄ para acordar al Duque con su s^{ta} (Santità) en q̄ buelba Parma a la ygl'ia y a el le den el Ducado de camerino, y alguna mas recompensa [2]. Oy ha hecho su s^{ta} vna Procesion en la qual a y^{do} a pie con los R^{mos} y prelados y concedio el jubileo plen^{o} ut mos est. De la corte de su mag^{t} .v. m. deue saber lo q̄ ay. de la pasada del Principe entendemos q̄ se prolongara, porq̄ Andreadoria [3] dice q̄ no quiere venir hasta q̄ lo [4] prenda al Gutarraez Aqui se hacen mill hombres ꝑa Siçilia. y por q̄ no hay tantos españoles, suple el num^{ro} con tudescos y flamencos y borgoñones. En napoles hazen ɪɪɪɪ^{o} [5] Italianos ꝑa meter en siete galeras q̄ alli ay demas de la gente q̄ ellas tienen. q̄ no osan tocar en los españoles ꝑa dar la ayuda


yal de Sicilia ha embiado a pedir el dh'o
otras particularidades ay q̄ dejo po
la muy mag.ca persona de v. m.
acresciente como sus seruir desea
2 de mayo 1551

Escorial U-II-4, fol. CCCLXXIX^{r}.

q̄ a aquel reyno y al de Sicilia ha embiado a pedir el dh'o principe Andreadoria(.) otras particularidades ay q̄ dejo por no ser prolijo. nro

1. Mots biffés.
2. Cf. Ms. F. 100 de la Bibl. Nac. de Madrid, fol. 13^{v}. Cf. p. 329.
3. *Sic*, en un seul mot.
4. *lo* biffé.
5. Cuatro mil.

s^r la muy mag^{ca} ꝑsona de .v. m. y casa en R^{ma} *(sic)* acresciente como sus serui^{ores} deseamos. De Roma prim^{ro} de mayo 1551.

Seru^{or} de v. md
q̄ sus muy mag^{cas} manos besa
p^{o} de palacios.

(*Suscription* :) Al muy mag^{co} y muy R^{do} s^r mi s^r Florian docampo coronista de su s m en Çamora.

Le n° 164 est de la main de Paez et remplit le recto et le verso du folio CCCLXXX. Il porte en tête cette date : « De Roma VI de agosto », puis cette note, ajoutée après coup et de la main de Paez également :

hase de proponer a esto el monitorio penal y la sentencia dada contra el duq̄ otauio fernesio.

Il s'agit là vraisemblablement du *monitorio* mentionné au n° 163 et que l'auteur de la note voulait insérer ici, mais n'avait probablement pas sous la main. Suit une relation dont voici le début et la fin :

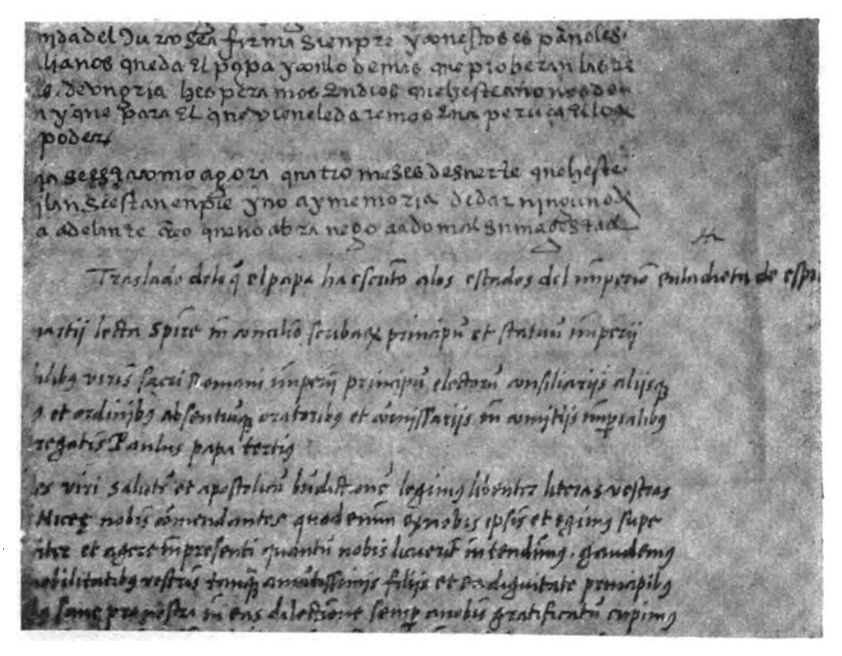
al principio de Julio .1558. vino nueva de Roma q̄ salio pedro Strozi capitã general del rey de francia con hasta dos mill infantes y otra gente de cauallo a socorrer vn castillo sobre q̄ estaua don hernãdo de gonzaga q̃ se dise *colorno*... y a este efeto hã proueido toda la ciudad los caporriones en sus regiones de casa en casa armas.

Nous verrons plus loin reparaître ce document dans un autre recueil, et ce qu'il faut en conclure.

Pour le moment, une chose me paraît évidente, c'est que ce recueil-ci, où figurent beaucoup de lettres ou pièces adressées à Ocampo, a été augmenté, revisé et même constitué par Paez. Ce qui achève de me le faire croire, c'est que, sur beaucoup de ces documents portant le nom d'Ocampo en suscription, j'ai relevé de courtes annotations qui me paraissent bien être de la main de Paez, et telle est aussi l'opinion du P. Miguélez. Ainsi dans le n° 58, folio CLXXI, au-dessus des mots : « Su mag'd a los quinze deste partio del puerto de Mallorca », Paez a écrit : « 15 otubre 1541 ». Au n° 110, folio CCCII, au-dessus des mots « la bispera de pascua bino correo de su mag^t », il

a mis : « fue 9 de abril .1547 ». Au n° 148, folio CCCLVIII, au-dessus de « a XXIII de hebrero de este año », il a précisé « 1549 ».

Parmi les autres pièces qui forment le recueil, il en est deux qui m'ont paru remarquables, et que le P. Miguélez compte étudier, peut-être publier : elles sont d'une même main [1], de la



Escorial V-II-4, fol. CCLVIXv.
En haut, main qui a écrit les années 1510-1512 (fol. I-XLIVv) et 1543-1545 (fol. CCLI-CCLXIXr). — En bas, main de Paez.

première moitié du XVIe siècle, et occupent, l'une les folios I-XLIV verso, et l'autre les folios CCLI-CCLXIX recto. Ce sont deux fragments, mis au net, d'une sorte de sommaire des événements des années 1510-1512 et 1543-1545 respectivement [2].

1. « Aunque las copias son de la misma mano (las considero como hechas por algún amanuense de Ocampo en Zamora), los autores de ambas relaciones son distintos. En la segunda figura dos veces el conde Francisco de Ibarra que escribía al Provisor de Zamora, con cuyos datos es probable que se completase dicha interesante relación » (P. Miguélez).

2. « De esa copia sacó otra Paez de Castro (Ms. Esc. III-&-23, fol. 1° al 44). El autor (sea quien fuere) fué testigo de nuestra derrota en Rávena, donde cayó herido y prisionero. Es muy interesante toda la relación, que considero inédita » (P. Miguélez).

A la suite du second fragment, Paez a écrit de sa main un *Traslado de lo que el papa ha escrito a los estados del imperio enla dieta de espira.* Ce *traslado* commence sur le folio même où se termine le second fragment.

Je ne sais qui a écrit le titre que porte le recueil, *Relaciones de cosas sucedidas en la Christiandad desde el año de 1520* (corrigé en *1510*) *hasta el año de 1558*[1]. En tout cas, ce n'est pas Ocampo, et je n'ai vu d'ailleurs dans ce manuscrit pas une ligne dont je puisse dire qu'elle est de lui.

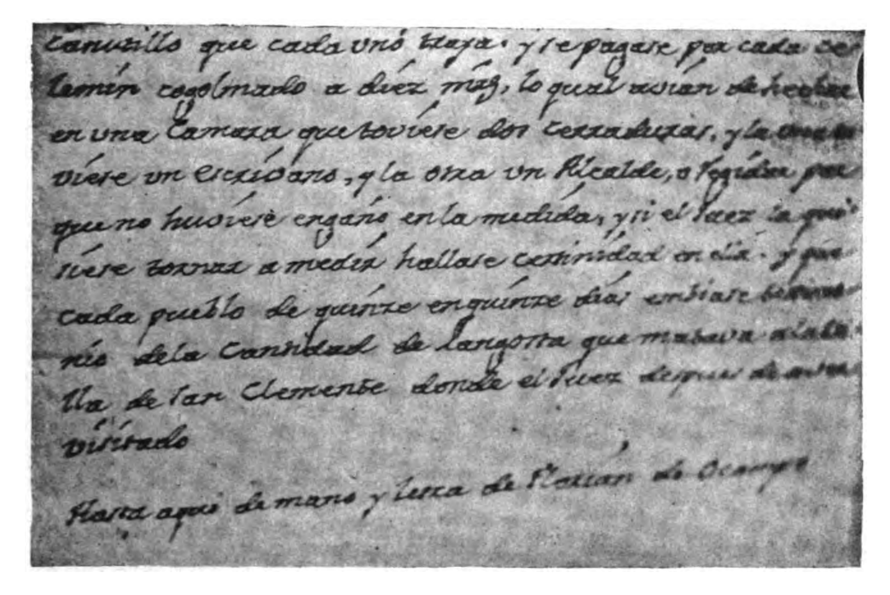
Passons maintenant aux recueils Ff 99 (ou 9936) et Ff 100 (ou 9937) de la Biblioteca Nacional de Madrid. Il est bien dommage qu'ils ne voisinent pas avec celui que je viens d'étudier, car la comparaison serait plus facile, et, je puis le dire tout de suite, ils ont avec lui les rapports les plus étroits, ainsi que le supposait M. Morel-Fatio. En voici d'abord la description extérieure. Le Ff 99 et le Ff 100 ont le même format (350 × 250^{mm}); le premier a 214 folios numérotés, le second en a 213, dont les 56 premiers seulement portent un chiffre. Ce dernier porte sur le folio de garde cette note (main B) : « Al principio hay 9. pliegos sueltos y siguen luego desde el 32 hasta el 128 »; en tout cas il ne semble pas que rien ne manque, si ce n'est à la fin, car au bas du verso du dernier folio (213) il y a un mot en réclame *(desenbarcaron).* C'est une même main qui a écrit les deux volumes, tous deux assez récemment reliés ou plutôt cartonnés.

En tête de chacun des deux, sur le folio de garde, la main B a inscrit un titre. Sur Ff 99, c'est *Noticias de varios sucesos acaecidos desde el año 1521 hasta el 1549. Copiadas de un Codice escrito de mano de Florian de Ocampo. Consta de 214 fojas.* La forme *fojas* suffirait pour accuser le XVIe siècle. Sur Ff 100, le titre est *Noticias de lo sucedido por los años 1550 hasta el 1558* (suit la note *Al principio hay 9 pliegos...*).

A la fin du Ff 99, la main A a écrit : « Hasta aqui de mano y letra de Florian de Ocampo ». Il est clair que ce qui précède, c'est-à-dire le manuscrit entier, n'est nullement de la main

1. « Este título debió ponerlo alguno de los primeros bibliotecarios escurialenses que encuadernaron el Códice » (P. Miguélez).

d'Ocampo, puisque cette note finale est de la même main que tout le manuscrit. Nous avons là une copie, et le copiste[1] a eu entre les mains un manuscrit où il reconnaissait l'écriture d'Ocampo. La question est de savoir si cette note du copiste porte sur le dernier document qu'il a transcrit ou sur la totalité du recueil qu'il avait sous les yeux. La note qui est en tête ne prouve rien par elle-même, pouvant être de quelqu'un qui


cantarillo que cada uno traya. y se pagase por cada ce-
lemin colmado a diez mrs, lo qual avian de hechar
en una camara que toviese dos cerraduras, y la una
tuviese un escrivano, y la otra un Alcalde, o regidor por
que no huviese engaño en la medida, y si el Juez la qui-
siese tornar a medir hallase certinidad en ella. y que
cada pueblo de quinze en quinze dias enbiase testimo-
nio dela cantidad de langosta que matava, a la vi-
lla de san clemente donde el Juez depues de aver
visitado

hasta aqui de mano y letra de florian de ocampo

Bibl. Nac. Madrid, Ff 99 = 9936 (fol. 214v et dernier).

aurait précisément interprété cette note finale dans le sens le plus large.

Je ne vois pourtant pas de raison péremptoire de ne pas attribuer à Florian la paternité du recueil dont le Ff 99 est une copie. Comme le rappelle M. Morel-Fatio, j'ai eu déjà l'occasion de parler de ce manuscrit Ff 99 et de son jumeau le Ff 100. Je faisais remarquer *(Les Hist. générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II)*, p. 103, que « les deux manuscrits en question ne sont que des copies, et il faudrait pour les lui attribuer (à Florian), surtout le second, qui va jusqu'à 1558, une preuve formelle ». Sans avoir précisément tiré de l'examen

1. « ¿ Será Bernabé del Busto? » (P. Miguélez).

attentif que j'ai fait cette fois du Ff 99, une preuve formelle en ce qui concerne son origine, je crois : 1° que nous pouvons y voir la mise au net, postérieure à la mort du *cronista* zamoran, d'une collection, ordonnée chronologiquement, de documents ou d'extraits, de résumés de documents (car il est notable que nous avons là, en maint endroit, en quelque sorte une documentation au second degré, déjà digérée et débarrassée des formules épistolaires habituelles; 2° que pour une bonne part ces documents proviennent d'Ocampo.

Le dernier morceau de ce recueil, celui que suit la note « Hasta aqui de mano y letra de Florian de Ocampo », comprend trois pages relatives aux dégâts causés par les sauterelles dans le marquisat de Villena; il commence et finit ainsi [1] :

Año de 1549. Mediado Agosto vino ala Corte estando en Valladolid Don Fran^co Pacheco, Señor de Minaya y hizo grandes exclamaciones en el Consejo diziendo que en el Marquesado de Villena y los lugares commarcanos estavan perdidos y faltavan quinze mill vasallos que se avian ydo a Valencia y Murcia y Andaluçia por la gran perdicion que avia de la Langosta... (fol. 214^v)... y que cada pueblo de quinze en quinze dias embiase testimonio dela cantitad de Langosta que matava ala villa de san Clemente donde el Juez despues de aver visitado

La phrase ne finit pas, et pourtant elle s'arrête au début d'une ligne et au milieu de la page; mais sans doute, dans l'original, c'était la fin d'une page, et la suite manquait. Est-ce précisément à cause de cette interruption que le copiste aurait mis ici la note en question ? Tout bien considéré, je pense que non; il me paraît en tout cas probable que le morceau qui précède immédiatement devait également être de la main d'Ocampo (fol. 212^r) [2]. Il porte en effet comme titre : *Capitulo de vna carta de Carate para mi escrita de Valladolid do reside al presente la corte. a 18. Octubre 1548.* Je l'ai copiée, mais n'en donnerai ici que le commencement et la fin :

Del Peru no sabemos nuevas frescas mas delas vltimas escritas en

1. « En el Cód. Esc. II-U-4, fol. 361 recto, es letra de Paez. En el reverso es una carta autógrafa de D. Juan de la Cerda (¿á Florián de Ocampo ?) » (P. Miguélez).
2. « Es claramente letra de Paez en el Códice II-U-4, fol. 334 verso » (P. Miguélez).

doze de Março pasado que nos dexaron con mas sed del successo... esta ya en Bruselas y alli invernara. De Valladolid a 18 de octubre. 1548. &c.

Ce correspondant n'est autre que Agustín de Zárate, dont le recueil de l'Escorial contient une lettre autographe du 18 avril 1547, que j'ai signalée plus haut. Il est donc tout naturel d'admettre que c'est bien encore à Ocampo que la lettre du Ff 99 était adressée, et que c'est la copie que notre *cronista* en avait faite que le copiste du recueil de Madrid avait sous les yeux [1]. *Para mi* désignerait donc Ocampo, de même que ce serait lui qui parlerait au folio 82 verso, où je relève ceci :

Por el mes de otubre (1541) acontecio el desastre de Alger con la fortuna de la mar en que se anego mucha gente *como esta escrito en las nuevas que desto tengo.* vinieron nuevas luego de muchos que avian perescido asi navios como personas, y despues poco a poco ivan paresciendo. aunque el daño fue mucho no tanto como se penso. digo de hombres que de bastimentos y artilleria fue asaz.

Il n'y a rien au sujet de ce désastre dans la lettre de Diego de Hermosilla, qui forme le n° 58 du recueil de l'Escorial et qui est datée, comme je l'ai noté, du 29 octobre 1541. Je n'ai malheureusement pas examiné les documents qui la suivent et je ne puis dire s'il faut y reconnaître les « nuevas » reçues par le rédacteur du recueil de Madrid; mais, de toute façon, il est permis de conjecturer que Florian ne fut pas sans être informé sur de tels événements.

Mais voici qui établit entre les deux recueils de l'Escorial et de Madrid une parenté indéniable. Le premier morceau du Ff 99, occupant les six premiers folios, se retrouve littéralement dans le ms U-II-4, où il tient quatre pages (folios XLV-XLVI). C'est un extrait de registre militaire, écrit par une main que je n'ai pu identifier, non plus que le P. Miguélez, à qui je laisse le soin de le publier. Je n'en donnerai que le début et la fin (d'après Ff 99) :

Somos en veinte de Junio, despues de çerrados los registros

1. La copie de Paez et celle du ms. Ff. 99 dépendraient toutes deux de la copie faite par Ocampo et disparue ou insérée dans un recueil disparu.



pasados, hasta vultimo de Mayo deste año de M. D. XXI. Lo que despues ha suçedido es lo siguiente. Los franceses combaten a Logroño con artilleria, y los de dentro se defienden quanto pueden. Los governadores se vienen allegando su paso para dar calor ala resistencia; y asi por esta nueva recien llegada, como porque los de dentro hieren y matan mucha gente de fuera, con escopetas y tiros, los franceses alçan el sitio en veinte y vno de Junio y retraen las estancias al soto de Viana dos leguas de Logroño... y los mas destos muertos con artilleria.

En regard de ce morceau, il y a quelques notes marginales de la même main[1] que le texte. Ainsi en marge de « Encargaronse desto Don Pedro Giron y Don Beltran de la Cueva », on lit « el q^e que no se encargaron, sino que salieron a dicha »; en marge de « ronpieron como buenos vn esquadron de enemigos que hallaron delante », on trouve « el q^e que no ronpieron, si no que estuvieron quedos que fue harto ». J'ignore ce que signifie l'abréviation *el q^e* qui revient en tête de chacune de ces notes et je ne suis même pas sûr qu'il ne faille pas lire *el g^e* ou *el gl*[2]; mais nous avons là évidemment des corrections inspirées par une relation différente; elles se trouvaient déjà sans doute dans l'original, car elles sont dans Ff 99 non seulement de la même main que le texte, mais d'une écriture posée et régulière, qui dénote qu'elles ont été écrites en même temps que le texte lui-même. Il y avait donc là un effort critique, dont malheureusement je ne sais à qui il faut faire honneur, à l'auteur du recueil original, c'est-à-dire Ocampo, semble-t-il, ou à quelque Paez qui aurait repassé et mis au point toute cette documentation. Je dois ajouter que ces notes ou corrections se rencontrent surtout dans les premières pages.

Tous les documents contenus dans ce ms Ff 99 se suivent par ordre chronologique, comme dans celui de l'Escorial, mais celui-ci étant formé d'originaux, chaque document y commence un folio, tandis que, dans le recueil de Madrid, le copiste a transcrit les pièces à la suite les unes des autres.

1. « De distinta mano en el Cód. U-II-4 » (P. Miguélez).

2. « Yo leo *el Condestable*. Y las notas marginales de distinta mano (en el Cód. U-II-4) parecen referirse a otra *Relación* que quizá hiciese el Condestable Don Iñigo de Velasco » (P. Miguélez).

Parmi ces pièces, il en est qui, comme je l'ai indiqué, constituent déjà une sorte de première ébauche de rédaction. Ainsi nous trouvons, au folio 47^{v}, un *Sumario* de nouvelles envoyées d'Italie, le 13 juillet 1536, au prieur de San Juan, tenant chapitre de son ordre à Castronuño (prov. de Valladolid); au folio 112^{r}, les *nuevas* apportées par le dernier courrier venu d'Italie et arrivé « aqui en Monçon » le 3 juillet 1542 (ce qui ne veut pas dire que l'auteur de notre collection se trouvait à Monzón, mais que celui qui lui avait adressé ce paquet de nouvelles arrivées par le courrier, était à Monzón et ce doit être le même correspondant sous le nom duquel est mis le document suivant, « Antonio de Quiros en Monçon »); au folio 147^{r}, les *nuevas* qu'on a reçues ici *(aca)* de France; au folio 203^{r}, une relation sommaire tirée des lettres adressées à plusieurs reprises, en août 1547, au *Correo mayor* par un de ses subordonnés, du nom de Zapata. Mais beaucoup de pièces sont des lettres transcrites purement et simplement, moins les formules finales toutefois. Pour aucune, sauf pour celle de Zárate, que j'ai signalée plus haut et qui est vers la fin, il n'est indiqué formellement que le destinataire est l'auteur même du recueil. La plupart du temps, il s'agit d'une lettre adressée à un personnage considérable, et souvent par un correspondant de haut rang, lettre dont notre collectionneur aura eu communication d'une façon ou d'une autre. Il y a une lettre du capitaine Aponte à Sa Majesté; une du marquis de Villafranca, vice-roi de Naples, au comte de Cifuentes, ambassadeur de S. M. à Rome; une du prince André Doria à sa femme; une de D. Enrique Enríquez de Guzmán au comte d'Albe, son père; une de l'impératrice aux villes du royaume à l'occasion de la prise de Tunis, document public, bien entendu; une du duc d'Albe à l'évêque de Sigüenza, président du Conseil royal; etc.[1].

1. Je crois utile de donner ici le début et la fin de chaque document, ce qui permettra de comparer le contenu de ce ms. avec celui du ms. U-II-4 et des autres recueils analogues de l'Escorial quand le P. Miguélez en aura publié l'analyse. Je laisse de côté le premier et les deux derniers, sur lesquels j'ai dit ci-dessus ce qui était utile.

(Fol. 6^{r}) A 26 de otubre en Bruselas — Ayer a las quatro horas despues de medio



Reste à voir le ms. Ff 100. D'après le titre, que j'ai reproduit plus haut, les premiers documents sont datés non de 1550, mais

dia el Enperador salio a la gran Sala de Palaçio... (fol. ') al qual en toda manera (incomplet).

(Fol. 8v) Carta de Andres de Ygarcia al muy mag. Señor Pero Nuñez de Herrera, la qual le escrivio desde Gibraltar despues que fue libre de la prision de Barba roja, do relata como el dh' caiderin Vassa fue a pedir ayuda al gran turco para ocupar la cibdad de tunez con todo aquel reyno. en el qual viaje el que escrive la carta fue siendo cativo. — Sabra Vr̄a md. como el rrey Barbarroja partio de la cibdad de Argel, donde dexo sus hijos... (fol. 18v)... mds son que rrecibire.

(Fol. 18v) Carta del capitan Aponte a su magt. De Coron. IX. de Agosto 1533. — S. C. C. M. De todas cosas pasadas hasta Meçina siempre he dado aviso avr̄a magt... (fol. 20v)... Dada en Coron a 8. de Agosto, viernes en la noche. 1533

(Fol. 20v) Carta del Señor viso rey de Napoles Marques de Villafranca, al señor Conde de Çifuentes, embaxador de Su Magt en Roma. — Illustrissimo Señor. este dia que son veinte y çinco de Agosto... (fol. 23v)... daremos aviso

(Fol. 23v) Copia della lr̄a chl' Principe Andrea Doria ha scripto alla Princesa sua moglie Da Corone alli nove de Agosto de 1533. an. — Poi ch' ui scripsi da Messina passassimo el golfo con bon tempo... (fol. 24v)... assai del danno.

(Fol. 25) 9 de Mayo. de 1535. Deste tenor fueron para todas las otras cibdades del Reyno. — El Rey : Concejo, Justicia, Regidores... (fol. 26)... fecha en Barcelona a nueve dias de Mayo de M. D. XXXV años. En el sobrescrito : Por el Rey al Conçejo... de la cibdad de çamora,.. Presentose en Çamora a 3 de Junio 1535

(Fol. 26v) Año 1535. — Martes a quinze de Junio llegamos al puerto Fariña en amenesciendo... (fol. 30v)... lo que pensavamos que avian de hazer ellos con nosotros.

(Fol. 30v) Carta de Don Enrrique Enrriquez de Guzman al conde de Alua, su Padre; en 22 de Junio año de 1535. — Yo no he escrito a vr̄a Señoria hasta agora porque no avia que... (fol. 31v)... Muley quiere dezir Señor.

(Fol. 32r) Año de 1535. Salio el Emperador de Barcelona para esta Jornada con su armada postrero dia de Mayo, año. 1535... (fol. 40r)... de las pagas que se devian a los soldados. — A la buelta : Tunez del Duque de Najara. — Los capitulos que se asentaron entre el Emperador... y entre Muley Alhacen Rey de Tunez... (fol. 44v)... frai Diego Valentin dela orden de San Francisco de la Regla observante.

(Fol. 44v) Carta que imbio la Emperatriz a las cibdades del Reyno, despues quel Emperador tomo a tunez. Fh'ã en Madrid a diez y ocho de setiembre, año de mill y quinientos, y treynta, y cinco... — La Reyna : Concejo, Justicia... (fol. 47r)... omes buenos de la çibdad de Çamora. »

(Fol. 47v) Junio 1536. Sumario de nuevas escritas de Italia en treze de Julio de mill y quinientos y treinta, y seis años imbiados al Prior de San Juan teniendo capitulo de su orden en castro nuño el dicho mes. — Su Magt queda en Aste que es a seis leguas de Torin,.. (fol. 49r) ha conocido su bondad.

(Fol. 49r) Año de 1536. Nuevas que vinieron a la Emperatriz nr̄a Señora escritas en Napoles a X. de Março deste año presente de 1536. traxolas Lope Hurtado de Mendoça a su Magt llegaron a Madrid donde estava la corte en la noche II de Abril del dicho año de 1536. — Lo que aca se puede dezir en lo que toca a la paz o por mejor dezir ala guerra .. (fol. 50v)... y el callara.

(Fol. 50v) Nuevas escritas al Señor Almirante dende Aste alos XIII de Agosto de 1536 por Don Franco do Avellaneda, con el Comendador Valencuela. — Como Su Magt no aya podido quitar de su intencion al cristianisimo rey de francia.. (fol. 53r)... pues el es causa dellos.

(Fol. 53r) De las Pomas de Marsella. — Desde la Pomas de Marseilla os escrevi... (fol. 58r)... Esto escrivo dentro en la galera de vna de las dichas islas donde se dize el cabo negro martes siete de Mayo alas quatro de la tarde. 1538. etc.

(Fol. 60r) Nuevas venidas del campo del Emperador de vn pueblo la francia adentro llamado afreius. a cinco de Agosto. venido a Valladolid a la corte en los XIII del 1536.

de 1548, et de janvier pour l'un d'eux. Le dernier du Ff 99 est de 1549 « mediado agosto », ce qui pourrait nous empê-

(Fol. 63ᵛ) Año de Ī. DXL. Primero dia de Enero se vinieron a Alcala desde Madrid el Principe y el cardenal Don Iuan de Tavera...

(Fol. 70ʳ) Carta de Don Enrique Enriquez a sus hermanos. capitan de tres galeras españolas.

(Fol. 74ᵛ) Camino del emperador por francia.

(Fol. 80ʳ) Año Ī. D. XLI. Nuevas deste año. — Al principio deste año. 1541. se publico vn Jubileo...

(Fol. 84ᵛ) La muerte de Don Francisco Piçarro governador del Peru fue desta manera...

(Fol. 85ᵛ) Nuevas del año 1541. Abril.

(Fol. 90ʳ) Memoria de Cristobal de fermoselle a su herm°.

(Fol. 91ᵛ) Carta de Fermoselle para el Conde de Alva de Liste Don Diego Enriquez de Guzman en 16 de Junio de 1541. desde Sicilia.

(Fol. 94) Otras nuevas de otro sobre la presion de Rincon.

(Fol. 95) Nuevas enbiadas a Juan de Vega por Julio 1541.

(Fol. 96ᵛ) Iten otras nuevas enbiadas al Prior de San Juan a Çamora. año. 1541.

(Fol. 101ᵛ) Año Ī. D. XLII. Nuevas del.

(Fol. 108ᵛ) Nuevas de Monçon. a XXXI de Agosto. 1542.

(Fol. 112ʳ) Las nuevas que han venido con este vltimo correo que vino de Italia, y llego aqui en Monçon alos tres deste mes de Julio. son : ...

(Fol. 113ᵛ) Nuevas dela guerra a 9 de Setienbre 1542. Antonio de Quiros en Monçon... (fol. 115ᵛ)... Antonio de Quiros.

(Fol 115ᵛ) Carta del Duque de Alva al obispo de Siguença Presidente del Consejo real. Setiembre 1542.

(Fol. 118ʳ) Año Ī. D. XLIII.

(Fol. 122ʳ) Año. 1543. Julio Agosto. Setiembre. Otubre. Noviembre.

(Fol. 147ᵛ) Otubre 1543. Las nuevas que aca se saben de francia son.

(Fol. 150ʳ) Año Ī. D. XL. IIII. — En el mes de Enero imbio el Principe...

(Fol. 154ʳ). Año. 1544. Setiembre... (fol. 157ʳ). De Bruxelas XVII. de Otubre 1544.

(Fol. 158ʳ) Sumario de los capitulos de la paz con el Rey de francia.

(Fol. 159ʳ) Traslado de lo que el Papa ha escrito a los estados del Imperio en la Dieta de espira.

(Fol. 161ᵛ) Traslado dela carta que el Marques de Brandenburg escrivio.

(Fol. 163ʳ) Resolucion y Memoria de cartas llegadas a la Corte en Madrid fechas a diez dias de Abril de 1546.

(Fol. 164) Memoria de la proposicion hecha por parte del Emperador en la Dieta de Ratisbona. a 15 de Junio. 1546.

Fol. 170) De Don Antonio de Toledo hijo del conde dalva. escrita al Prior de san Juan desde Lanzues (Landshut ?) a 10. de Agosto de 1546.

(Fol. 171ᵛ) Relacion de lo pasado en el exercito de su magᵗ. despues que alos veinte y vno de Agosto de 1546. años. acabo de terner *(sic)* su campo junto cabe Ratisbona.

(Fol. 178ʳ) Los Letreros que los enemigos traen en sus vanderas son estos.

(Fol. 178ᵛ) Lo que sabe *(sic)* del campo de su magᵗ, de 19 de Setiembre 1546.

(Fol. 179ᵛ) Lo que se sabe de nuevo de la Corte de su magᵗ por cartas de XI. de Deciembre. 1546.

(Fol. 180ʳ) Relacion de lo que ha acaescido desdel postrero dia de Pascua de Resurreçion fue Pascua a X de Abril. 1547. que su magᵗ partio de Exer (Eger) hasta 24. del mismo deste año. 1547.

(Fol. 185ʳ) Presion del Duque de Iasa. 24 de Abril. 1547.

(Fol. 188ʳ) Lo que Çapata escrivio, que es el que entiende en el oficio de correo mayor, es lo siguiente de la Ribera del Ryo Albis. a 25 de Abril. de 1547. años. vino a la corte en Madrid por Mayo.

(Fol. 189ʳ) Copia de Carta de Don Alonso Enrriquez a Doña Maria de Mendoza muger de cobos, de la vitoria del Emperador. y presion del duque de Jasa. escrita en la provincia de Saxonia. a 26. de Abril. de 1547.

cher de considérer les deux recueils comme se faisant rigoureusement suite, mais le document en question, qui concerne une invasion de sauterelles, comme on l'a vu, peut bien avoir été ajouté après coup par le collectionneur lui-même, et l'on se rappellera que le document qui le précède est du 18 octobre 1548.

Le premier morceau du ms. Ff 100 occupe les folios 1 et 2 entiers et 3 recto, et il est suivi d'un quatrième folio en blanc. L'écriture est la même, semble-t-il, que celle de tout le volume, mais plus tremblée. Il est anonyme et sans date. C'est la copie d'une lettre adressée de Grenade à l'empereur, au sujet des réformes qui s'imposent dans les mœurs du clergé. C'est là probablement une pièce hors rang, qui a un faux air de préface, et qui n'émane pas nécessairement de l'auteur du recueil.

Quant au reste, le ms. Ff 100 ressemble beaucoup au Ff 99. On y trouve également des sommaires, des extraits de lettres, des lettres entières. Mais cette fois le nom de Florian de Ocampo y figure, dans la suscription (il s'agit d'une copie, bien entendu, car il n'y a aucune pièce originale dans ce ms. pas plus que dans le précédent) d'une note touchant le jubilé accordé en mai 1556, soit plus d'un an après la lettre dans laquelle Paez annonçait à Zurita que le bruit de la mort d'Ocampo courait à Bruxelles, et près d'un an après celles où

(Fol. 192v) Carta de Don Antonio de Toledo al prior de San Juan.
(*Ibid.*) Trasunto de la Relacion de D. Antonio de Toledo.
(Fol. 196r) Otra Relacion de lo acontescido en alemaña al emperador nro señor en la presion del Duque de Jasa. — Despues que su magt determino de venir en persona contra el Duque de Jasa...
(Fol. 199r) Letra de Don Antonio de Toledo al Prior de Sn Juan su tyo.
(Fol. 200r) Napoles 25 de Julio. 1547. Relacion de Don Pedro de Toledo visorrey de Napoles al Emperador escrita en 25 de Julio de 1547.
(Fol. 200v) Respuesta que Don Pedro de Toledo visorey de Napoles hizo a los deputados de la cibdad, quando le tornaron a dar la obediencia, en X. de Agosto. 1547.
(Fol. 202v) carta de Don Pedro de Toledo visorey de Napoles al Emperador nro señor Rey de spaña.
(Fol. 203v) Relacion sumaria sacada de cartas de capata oficial de correo mayor. escritas en Augusta a cinco, y treze, y diez y seis de Agosto, escritas al Correo mayor por el dicho Capata.
(Fol. 205v) Nuevas de Alemaña.
(Fol. 207v) Nuevas escritas de Roma en 25 de setiembre. año. 1547.
(Fol. 209r) Nuevas escritas de Augusta en Alemaña. a 20 de Noviembre 1547.

il faisait part de sa nomination comme successeur du même *Florian Docampo*, et de l'ordre qu'il avait reçu de Sa Majesté (Philippe II, alors roi d'Angleterre et de Naples) de recueillir les papiers laissés par le défunt *cronista*, ainsi que je l'explique dans mon livre *Les Hist. génér. d'Espagne*, p. 99. Le document où nous voyons ainsi reparaître un homme que l'on croyait mort, se trouve au folio 171^r du ms. Ff 100; on en verra le début et la fin dans l'inventaire très sommaire de ce même manuscrit que je mets en note[1]. On remarquera également au

1. (Fol. 1) S.C.C.M. — En Granada se dio a vr̄a magd notiçia y relaçion de çierto proveymiento universal muy importante y neçessario al bien de nr̄a xp̄iandad... Lo que en todo sumariamente se contiene, es mostrar como por ser los Clerigos criados de pequeños oçiosa y viçiosamente sin estudio y sin castigo faltan despues en ellos las condiçiones necessarias de buen exemplo y doctrina de do resulta entre xp̄ianos tanto escandalo y perdimiento en ellos, y en los seglares como todo el mundo entiende... (fol. 2^v) Solamente para vr̄a mag^d. — conoçida cosa es que el vivir xp̄ianamente en todos pueblos de xp̄iano pende del buen enxemplo y doctrina que es obligada a dar de si la Clerecia a todo el pueblo restante... (finit au fol. 3^r; suit un folio blanc).

(Fol. 5^r) Relacion de la Dieta de Augusta cerca del articulo del Concilio. año 1548.

(Fol. 6^v) Traslado de un capitulo de una carta embiada de Agusta, por Enero 1548.

(Fol. 8^r) Junio. 1548. — Su mag^t esta bueno...

(Fol. 9^r) Julio 1548. escrita de Velez Malaga al corregidor de Çamora Francisco Carrillo.

(Fol. 10^v) Año I. D. XL. IX. Noticias de este año.

(Fof. 13^v) En todos estos dias el Papa hazia siempre gran instancia al Emperador que le diese a Plasencia. el Emperador no quiere antes le embio ciertas personas pidiendole a Parma, y poniendo el caso en justiçia, atendido ser Parma, y Plasencia del Ducado de Mylan, y que lo mostrará por derecho. el Papa despacho luego capitanes para la defenssion de Parma. Iten el Emperador promete que restituyendole a Parma, dara al Duque Camerino, nieto del Papa, y yerno del Emperador, quaranta mill ducados de renta en Italia, o en España, o en el Reyno de Napoles : el Papa lo rehusa, pero atenta su edad mucha, se cree que lo hara. — « Autográfa en el ms. del Escorial U-II-4, fol. 379. » (P. Miguélez.) Cf. plus haut, p. 317.

(Fol. 15^r, sans titre) Nos Praelati infra scripti...

(Fol. 16^r)... Didacus de Cardenas. Ap^{us} notarius

(Fol. 17^r) In Dei nomine amen. Noverint omnes... (fol. 22^r)... Bartholomeus de Vilches notarius ap̄s. — Esta en vna vitela grande quadrada escrita de mano y bien metida, no tiene mas firma, ni sello.

(Fol. 23^v) Año I D. L. — Casi al fin de Enero vino de Flandes Fray Domingo de Soto...

(Fol. 26^r) De Don Antonio de Toledo al Prior de San Juan su tio. De Bruxelas a 8 de Hebrero. 1550.

(Fol. 29^r) Carta de la presa de la Cibdad de Africa, escrita por el Comendador fray Melchor de Monserrate, de 12. de setiembre. 1550. embiada a su hermano el rescebidor de Aragon de la orden de San Juan, comendador de *Ambel y Castellar*.

(Fol. 31) Año I. D. L. I. Nuevas de este año. — « Todo este documento está integro en el fol. 375 del Cód. U-II-4, con letra de Paez. Empieza : « Luego al principio del año la reina de Bohemia hermana de la infanta vino á Toro .. » Está destruido el final. » (P. Miguélez.)

(Fol. 32) Por el principio de Abril (1551), el Duque de Parma, Olavio Farnesi,

folio 154[r] cette phrase, touchant onze millions d'or apportés au roi « de aca a Flandres » dans les *neuf* premiers mois

capitan general, y (un blanc) lonexo (*a*) dela Iglesia romana, que era casado con vna hija bastarda del Emperador, alzo vanderas en Parma por el Rey de françia, y declaro estar concertado con el Rey de françia en perjuiçio dela Iglesia, y del Emperador. el emperador ne se altero desto, y dixo que aquello era cosa de poça importançia. el Papa dio vn Monitorio penal contra este Duque Otavio, en que le çita para que venga a dar razon de aquello, como a hombre que siendo feudatario dela Iglesia y su capitan avia metido en Parma gente de ningun Principe sin su licencia, y tratado dela enagenar. Afixose el Monitorio en Roma, porque no era tutus acessus para selo notificar en tertio idus aprilis, 1551. Su Hermano el cardenal Alexandro Fernesio se ausento de Roma a la media noche con quarenta de cavallo y en 23 dias de Mayo se mostro en Pesaro, y alli se embarcó para Veneçia. El Papa se muestra indignado contra Otavio, no sabemos, si es fingido. Dizen que el Cardenal no paso a Veneçia, sino que vino a Parma para reconciliar al hermano con el Papa. tampoco esto es cierto.

Por el mes de (un blanc) proveyo el Emperador desde Augusta al Licenciado Gasca del Obispado de Palençia, que avia vacado poco antes...

En el mes de Abril, casi el medio, el Papa Julio terçio otorgo vn Jubileo general, para que todos ganasen indulgencia plenaria, y pudiesen tomar confesor que los absolviese plenariamente, aunque fuese delos casos ecetados enla bula de cena Domini. dava veinte dias de plazo, despues de la notificacion del en cada pueblo, dentro de los quales veinte dias avian de ayunar Miercoles, y Viernes, y Sabado, y dar limosna la que quisieran, y despues comulgar para conseguir la indulgencia, y rogar a nr̃o señor que diese prospero suceso al Conçilio que se celebrara en trento.

Dragut Arraez turco corsario se escapo por Mayo de como le tenia encerrado Andrea Doria. y a la (fol. 33) salida topo con vna nao, que el visorrey de Siçilia embiava cargada de muniçiones a Andrea Doria, y la tomo toda. y mas vna galera de las de Sicilia, que iva con ella con la paga para la gente. dizese que era la capitana.

Por el mes de Mayo al principio (*b*) se dixo que Andrea Doria tenia encerrado de los Gelves al cosario turco Dragute Arraez, y que el xeque de los gelves tratava con Andrea Doria de le dar la persona del cosario, y la gente y galeras, y que la ropa quedase para el xeque, con tal que el Emperador le perdonase el tributo de todos los años pasados despues que se hizo su feudatario, que fue año 15...(*c*) y que el tributo corriese desde aquel dia.

(Fol. 38[r]) De Roma VI de Agosto. — Hase de preponer a esto el Monitorio penal... (cf. ms. Escorial II-v-4, n° 164)..., (fol. 44)... de casa en casa armas.

(Fol. 44[r]) De Roma primero de Noviembre 1551. — Las nuevas son que tenemos al Papa mas Imperial que algunos lo quisieran...

(Fol. 45[r]) De Roma primero de Diciembre 1551.

(Fol. 46[v]) De trento a 11 de Otubre 1551. Dia de la session que se hizo. — Por esta sabra vr̃a m.

(Fol. 49[r]) De Gonçalo de Palacios embiada a Camora desde Madrid en 25 de Enero 1552. — Lo de Italia quiero decir a V. m. aunque me pese...

(Fol. 50[r]) Lo que refiere Dimas de Gustaldo español natural de Albarrazin, capitan de vna fusta del Duque de Nochera es lo siguiente. En Meçina a 12 de Deziembre año. 1551 (*d*).

(Fol. 52[v]) Lo que escrive el capitan Pedro de Avila desde transilvania a 19 de Deziembre. 1551. es lo siguiente.

(Fol. 55[r]) Del obispo de Çamora don Antonio del Aguila, quando fue con Maxi-

(*a*) Gonfalonero.

(*b*) « Este párrafo está antes que el anterior en el Cód. U-II-4. Dice : *casi al principio: encerrado en un rio* » (P. Miguélez).

(*c*) « Sic en el U-II-4 » (P. Miguélez).

(*d*) « Es copia de Paez en el Cód. U-II-4, fol. 386 » (P. Miguélez).

de 1555 : « dixomelo el Presidente Fonseca ». Est-ce Ocampo qui parle, lui qui, officiellement, était mort dans les *quatre*

miliano Rey de Bohemia, y con su muger la Reyna Doña Maria a Alemania desde España. — Escrita de Trento en el conçilio a 15. dias de Deziembre año. 1551. a su Hermano Don Alonso *del Aguila* (la numérotation des pages cesse avec le fol. 56).

(Fol. 58ʳ). Año Ī. D. L. II.

(Fol. 67ʳ) Lo que se ha hecho en la Consulta que su magᵗ tuvo en fin de Agosto este año de 1552.

(Fol. 68ʳ) De Alonso Ordoñez escrita de Madrid a su Hermana. en 16 de Noviembre. 1552.

(Fol. 69ʳ) De Roma 15. de Março. 1552.

(Fol. 71ʳ) Lo que se entiende de nuevo de la Corte de su magᵗ y de Italia, por cartas de Inspruch, donde su magᵗ estava, fasta los 9 de Abril. *de 1552*.

(Fol. 74ʳ) Lo que el Rey de Francia escrivio a los Principes de Alemaña, persuadiendoles a su Liga — trasladado de latin.

(Fol. 80ʳ) Lo que se sabe de nuevo por cartas de Genova en XXII de Mayo. y de Ynspruc, donde su magᵗ se hallava en los cinco del dicho mes.

(Fol. 81ʳ) Nuevas embiadas de Roma primero dia de Junio. año de 1552.

(Fol. 85ʳ) Del Doctor Carriovero Canonigo de Çamora residente en la Congregaçion eclesiastica de Madrid, sobre el subsidio de las dos quartas. — Escrita a su cabildo, desde Madrid en 16 de hebrero. año 1552.

(Fol. 86ʳ) Lo que su Alteza manda que se haga en lo que le fue pedido por el estado eclesiastico.

(Fol. 87ʳ) Lo que se entiende de nuevo por cartas de la corte de su magᵗ en Augusta 28 de Agosto. y de Genova. 1. de Setiembre. 1552.

(Fol. 89ʳ) Por cartas de Genova de primero de Setiembre de 1552. se entiende lo siguiente. — Que su magᵗ estava en Augusta, donde entro á los 20. de Agosto, bueno, y al rededor tenia su exercito.

(Fol. 91ʳ) Deziembre 1552. Embiada de Monçon donde estava el principe mi señor.

(Fol. 93ʳ) Año Ī. D. LIII. Nuevas de este año.

(Fol. 94ʳ) Relaçion embiada de Roma. a 22 de Enero. 1553.

(Fol. 97ʳ) Relaçion embiada por Don Diego de Azevedo a su muger : llego a Çamora en 20. de Agosto. de 1553.

(Fol. 99ʳ) Año 1553. — Relacion de lo que se entiende del exercito que su magᵗ. tiene en francia. y de los cosas de Alemaña e Inglaterra. año 1553.

(Fol. 104ʳ) De Inglaterra y Alemaña.

(Fol. 107ʳ) Carta del Duque de Najera al Rey de... *(sic)*... de otra que el Rey escribio a los Principes de Ale... *(sic)* empador. Agosto. 1553.

(Fol. 113ʳ) Año de Ī DLIII.

(Fol. 115ʳ) Copia de los muertos y heridos, y presos en la rota que se dio a Pedro Strozzi en el valle de Chenia junto a Marcheno (Marciano), a los 2 de Agosto. año. 1554.

(Fol. 116ʳ) Escrita de Roma. 1554.

(Fol. 121ʳ) Otra escrita de Roma de 6 de Setiembre. 1554.

(Fol. 126ʳ) De cartas venidas de Inglaterra. Iullio 1554.

(Fol. 127ʳ) Lo que se escrive de Italia por cartas de 6. y 11. de Agosto. 1554.

(Fol. 129ʳ) Escrita de Inglaterra. 1 dia de Agosto. 1554.

(Fol. 135ʳ) Relacion de lo que ha sucedido en Inglaterra este invierno de 1554 hasta treze de enero de 1555. anº,.. (fol. 148 ʳ) a la buelta, la cubierta : Ami señor Antonio Baraona mi señor en Alcañices.

(Fol. 149ʳ) Señor : yo estaua aguardando... (fol. 153ʳ) A la buelta la cubierta dize asi : A mi señor Antonio Baraona mi señor en Alcañices.

Voici, pour cet article et le précédent, la description que donne le P. Miguélez dans le Catalogue qu'il prépare : « U-II-4, fol. 444 al 449ᵛ. Seis hoj. let. m. s. XVI. — [Carta autógrafa de Juan Baraona á su tío Antonio Baraona en Alcañices, conteniendo el *Diario* del viaje, desde la Coruña á Inglaterra, del Príncipe Don Felipe desde el 12 de Julio de 1554]; Emp. « Su Alteza se embarcó en la curuña jueves á los doce de

premiers mois de cette même année? Ici, je dois ouvrir une parenthèse.

Julio, 1554.»... Acaba : « plega á Dios nos veamos todos presto. » — Al final *B* y la rúbrica.

— *Id.* fol. 450. Tres hoj. de la misma letra : [Carta autógrafa del mismo Juan Baraona á su tío Antonio Baraona en Alcañices]. Al final del fol. 451ᵛ la firma y rúbrica; y en el fol. sig. una postdata con 23 lineas del mismo. — Son noticias interesantes sobre los ingleses y el mal trato que daban á los españoles con gran pesadumbre de la Reina Dª María.

¿Estos *Baraonas* serán parientes del autor del poema : *Las lágrimas de Angélica?*)

(Fol. 154ʳ) Año Ī. D. L. V. Nuevas deste año. — En los nueve primeros meses deste año llevaron al Rey de aca a Flandres honze millones de oro : dixomelo el Presidente Fonseca.

(Fol. 154ᵛ) Capitulo de vna carta embiada de Roma. escrita alla en 19 de enero. 1555.

(Fol. 155ʳ) En 23 de Março. 1555. murio el papa Julio terçio... (fol. 155ᵛ) Marcelo segundo y luego murio ultimo dia de abril, dizen que atosigado. En doze dias de Abril, que fue Viernes de la Cruz. 1555. a la seis horas de la mañana murio la Reyna Doña Juana nuestra señora natural en Tordesillas... En XXII de Mayo fue elegido por Pontifice romano el cardenal que llamaron teatino...(fol. 157ʳ) Por agosto al principio se concluyeron las cortes...

(Fol. 159ᵛ) Carta escrita de Roma en siete de Junio. 1555. por un criado del cardenal Don Fray Juan de Toledo, hijo del Duque de Alva viejo Don Fadrique de Toledo, y tyo del Duque de Alva que agora es Don Fernando de Toledo.

(Fol. 161ʳ) Lettra de la Congregacion ecclesiastica residente en Valladolid sobre el subsidio a las Iglesias cathedrales del Reyno; escrita de Valladolid vltimo dia de Setiembre. 1555.

(Fol. 163ᵛ) Año Ī. D. LVI. Nuevas de este año.

(Fol. 169ʳ) Carta del Emperador a todas las Iglesias de Castilla y Leon, sobre la renunciacion que hizo de estos Reynos.

(Fol. 170ᵛ) Alçaronse los pendones por el Rey Don Felipe... 28 dias del mes de Março, año de 1556...

(Fol. 171ʳ) Mediado mayo se publico en todos los Reynos de españa. y los que dellos dependen un Jubileo... porque Dios alargase las pazes entre el Emperador y Rey de Francia, y todos los otros principes christianos. A la vuelta : Al muy magnifico señor Florian Docampo, mi señor. residente en Çamora (un an après la lettre où Paz annonce la mort d'Ocampo). — Sigue el sumario impresso, y orden para ganar y gozar el santo Jubileo. Publicose por el mes de Mayo, año. 1556.

(Fol. 172ᵛ) Letra del Duque de Alba al Papa Paulo 4. Sobre las alteraçiones de Italia. Agosto 1556.

(Fol. 176ᵛ) El estado de las cosas que se tratan con su santidad hasta el dia 25 de Agosto. 1556. es el siguiente.

(*Ibid.*) En (un blanc) dias del mes de Junio murio el Rey Don Juan de Portugal...

(Fol. 197ʳ) Por este mes de junio murio el cardenal arçobispo de Toledo, Juan Martinez del Guijo. Proveyeronle primero de obispo de Cartagena, y despues de Arçobispo de Toledo : la causa fue tenerle en poco... fue hombre rustico y grosero, y muy macorral (*a*) en toda cosa, poco letrado, y de ruynes letras al tiempo viejo.

(Fol. 179ʳ) Año Ī. D. LVII. En 20 dias de Enero... 1557 murio Antonio de Fonseca, Presidente del consejo Real.

(Fol. 187ʳ) Relaçion de nuevas embiadas desde Cambrai con cartas de XI de Agosto. 1557. De lo sucedido desde que nr̃o campo entro en francia hasta el dicho dia.

(Fol. 192ᵛ) Italia. — Lo que se entiende por cartas de los ministros de su magᵗ en Italia de XII. de Agosto y treze. de 1557.

(Fol. 196ʳ) Del capitan Gonzalo de Palacios, capitan de infanteria en Italia, escrita a su hermano Pedro de Palacios desdel Campo que estava sobre Paliano en primero dia de Setiembre 1557. añ.

(*a*) *Mazorral.*

Dans le travail auquel j'ai renvoyé tout à l'heure, j'ai cité (p. 100) une lettre publiée par Cano, puis par Pérez Pastor et datée de Zamora, 3 juillet 1555. Pérez Pastor indique bien que cette lettre est à la Bibliothèque de l'Escorial, mais non dans quel manuscrit, ni si c'est l'original. Il en reproduit une autre, déjà donnée par Cano, et datée de Zamora, 3 mai 1559. Mais cette lettre est adressée à Vergara, et celui-ci était mort le 20 février 1557. Il est difficile de faire fond sur de tels documents, qui peuvent avoir été mal copiés. Je n'ai donc pu trancher la question de savoir si Ocampo était mort ou non à l'époque où Paez annonçait sa mort, demandait et obtenait sa succession. Dans une lettre publiée par Gachard et adressée le 9 juillet 1558 par Charles-Quint à Juan Vásquez, M. Morel-Fatio (p. 69 et 82) relève une phrase qui prouve tout au moins que dans sa retraite de Yuste l'empereur croyait Ocampo encore en vie; et, d'autre part, un passage trouvé par lui (p. 357) dans Gómara montre chez ce dernier, en 1557, la même croyance. Enfin, des *quitaciones de corte* conservées à Simancas il résulte que le traitement d'Ocampo comme *cronista* fut payé jusqu'en 1559; une note toutefois s'y trouve qui avertit que l'intéressé mourut en 1558 (p. 79). Si le P. Miguélez peut retrouver la lettre du 3 juillet 1555, originale et signée[1], je serai

(Fol. 203r) De Han en Picardia, postrero de Setiembre. 1557. De Alonso de Armenteros, soldado... (fol. 207r)... De Han, postrero de Setiembre. 1557. — Servidor de vra. m. Alonso de Armenteros.

(Fol. 207r) Octubre 1557.

(Fol. 207v) De Bruselas çinco de Noviembre. 1557.

(Fol. 208r) Año Ī. D. LVIII.

(Fol. 209r) Lo que se sabe por carta de Bruselas de 22 de Março. 1558.

(Fol. 211r) Julio. 1558. — Lo que refiere de palabra un gentilhombre Portogues, que partio de Flandes a 10. de Junio. (1558. es lo siguiente...

(Fol. 211v) De Hernando Delgadillo : escrita en Valladolid a X de Julio. 1558.

(Fol. 212r) De Valladolid. 23. de Julio. de 1558. — el mesmo Delgadillo.

(Ibid.) De Valladolid IIII de Agosto. 1558. Anoche miercoles paso v.n correo para Salamanca con la nueva de como es desembarcado Don Diego de Azevedo, viene en esta armada el Arçobispo de Toledo, y el regente Figueroa, dizen que por Presidente de las ordenes, y Don Diego de Acuna; hizieronse a la vela en Flandes el dia de San Juan, hanse detenido en Inglaterra : no han llegado cartas ningunas, desembarcaron (Ce dernier mot est une réclame. La suite manque.)

1. « No la he visto en ningún códice de los consultados y catalogados. En el Cód. U-II-4, fol. 466, hay una carta recibida en Zamora al fin de Julio de 1556, según nota que le pone Paez; pero no se dice de quién, ni para quién fué. Son noticias sueltas de Roma, entre ellas, sobre la prisión de Garcilaso de la Vega y el mal trato que le daban. » (P. Miguélez.)

encore plus convaincu; mais dès à présent je n'ai qu'à m'incliner, et je me méfierai des gens qui annoncent la mort d'un fonctionnaire et demandent ensuite sa place.

Le dernier document du manuscrit Ff 100 est daté du 4 août 1558. Il est coupé, je l'ai dit, au bas d'un folio. Était-il suivi de beaucoup d'autres? On peut supposer tout ce qu'on veut; mais il est possible aussi que ce qui s'est perdu, c'est, comme il arrive souvent pour des liasses, le dernier ou les derniers folios. En tout cas, rien ne nous empêche plus d'admettre que ce recueil ait été l'œuvre d'Ocampo. Pourtant, voici une restriction qui m'est suggérée par une constatation inattendue. J'ai dit que le n° 164 du manuscrit U-II-4 de l'Escorial (fol. CCCLXXX recto et verso) est de la main de Paez. Or, la copie de ce document se trouve dans le Ff 100, où elle occupe les folios 38 recto à 44 recto. La note « hase de preponer a esto el Monitorio penal » empêche de croire à une coïncidence. Le recueil dont Ff 100 est une copie peut avoir été formé à l'aide des papiers d'Ocampo, mais Paez a passé par là. Qu'y a-t-il de lui, qu'y a-t-il d'Ocampo, c'est ce qu'il est difficile de dire. Il me paraît seulement probable que ce recueil original était, comme l'original de Ff 99, fort analogue à U-II-4, auquel, comme on voit, il a même emprunté une pièce, qui se trouve être de Paez.

Mais nous pouvons augmenter la part d'Ocampo dans toute cette documentation. Voici, au folio 196 recto, la copie d'une lettre du capitaine Gonzalo de Palacios, capitaine d'infanterie en Italie, à son frère Pedro de Palacios. Elle est du 1er septembre 1557. Au folio 49r il y en a une autre du même, envoyée de Madrid à Zamora le 25 janvier 1552. Or, ce Pedro de Palacios est un des correspondants d'Ocampo; j'ai reproduit plus haut une lettre signée de lui et contenue dans le manuscrit U-II-4 de l'Escorial. Au folio 9 verso, on a transcrit une lettre envoyée de Vélez Málaga au corregidor de Zamora, Francisco Carrillo, en juillet 1548; au folio 55 recto, une de l'évêque de Zamora, D. Antonio del Aguila, datée de Trente, 15 décembre 1551, et adressée à son frère D. Alonso del Aguila; au folio 85 verso, une du *Doctor* Carriovero, chanoine de Zamora,

envoyée de Madrid le 16 février 1552. Il est assez naturel de penser que toute cette correspondance a figuré dans les papiers d'Ocampo.

On trouvera en note tout au long ce qui, dans le manuscrit Ff 100 (fol. 32), concerne les démêlés entre Octave Farnèse et le pape, puis la lutte d'André Doria contre Dragut. A propos d'Octave Farnèse, il y est question du *monitorio penal* qui fait l'objet de la note rappelée tout à l'heure. De même que ce qui suit cette note, ce qui précède, à partir du folio 32, peut donc être attribué à Paez. Mais la lettre de Pedro de Palacios, que j'ai reproduite, a pu fournir quelques indications, quoique nous y trouvions beaucoup moins de détails que dans le passage de Ff 100 qui nous occupe. En tout cas, les deux documents cadrent l'un avec l'autre. Il semble que nous ayons là un échantillon de ce que fut la collaboration posthume d'Ocampo avec son successeur. La collection qu'il avait formée, celle que conserve l'Escorial, Paez l'a enrichie et utilisée, si bien qu'il est difficile de distinguer l'œuvre propre de l'un et de l'autre.

Mais les deux manuscrits de Madrid, dont l'examen nous mène à cette première conclusion, procèdent eux-mêmes au moins en partie d'une autre collection également formée par Ocampo, également utilisée par Paez, qui l'a en quelque mesure complétée avec la collection de l'Escorial. Il y aurait eu deux séries, classées soit par Ocampo lui-même, soit par Paez, de documents destinés à l'élaboration de la chronique impériale. Pourquoi deux séries[1], et non une seule? Peut-être faut-il expliquer cette anomalie par l'état où Ocampo avait laissé ses papiers, par la façon dont ceux-ci furent transmis à Paez, qui aurait constitué une première série par ordre chronologique,

1. « Más bien *tres:* porque el Códice III-&-23 en gran parte es copiado por Paez del Códice U-II-4. » (P. Miguélez). Sur ce ms. III-&-23, cf. Morel-Fatio, *Historiographie de Charles-Quint*, p. 92-93. On en a publié des extraits aux tomes II (p. 381-392) et IX (p. 543-566) des *Docum. inéditos*.

« Este (Paez) tuvo libreria grande de mano y libros muy escojidos con que illustro la libreria de Sant Laurencio del Escurial, porque despues de muerto se llevo lo mejor aquel monasterio, sin estos tenia diversos y peregrinos libros impresos. » (Fr. Jerónimo Román, *Prol.* de *Republicas del Mundo*, cité par C. Pérez Pastor, *La imprenta en Medina del Campo*, p. 194.)

puis une seconde. Je dois dire qu'une étude plus approfondie des trois manuscrits donnerait peut-être la clef du mystère. Quoi qu'il en soit, je crois que ce que j'ai dit achève de montrer que Florian d'Ocampo avait pris au sérieux ses fonctions de chroniste, et que s'il n'a pas fait grand'chose lui-même pour débrouiller ses matériaux, il a du moins su faire travailler ses correspondants. C'était son premier devoir et la première partie de son programme[1].

GEORGES CIROT.

1. « Respecto á otros datos pedidos á Zamora, no he tenido todavía la contestación completa y satisfactoria. El Archivo de aquella Catedral se quemó el año 1591. En la parroquia de Santa Frotis donde fué algún tiempo párroco Florián de Ocampo, el libro más antiguo que allí existe es del año 1570, y no hay rastro ninguno de Ocampo. Están registrando el Archivo del Ayuntamiento para ver si allí existe letra *autógrafa* del cronista. Y éste sería el dato más importante para confrontarla con algunos documentos del Escorial. Según dicen de Zamora, Florián (después de párroco de Santa Frotis) fué nombrado racionero de la Catedral; más tarde, canónigo de la misma; y que por último, no le dieron la dignidad de Chantre por haber escrito una historia de Zamora en que defendía que no era Numancia. » (P. Miguélez.) Sur ce dernier point, cf. mon travail *De operibus historicis Iohannis Ægidii Zamorensis*, p. 73.

Ai-je besoin de dire combien je suis reconnaissant au P. Miguélez et au P. Antolín de leur charitable intervention ? Les quelques lecteurs que pourra intéresser cette bien incomplète contribution á l'étude d'une question fort embrouillée n'apprécieront pas moins que moi-même le désintéressement et la complaisance dont ont fait preuve, en cette circonstance comme en bien d'autres, les Pères Augustins de l'Escorial.

NOTES
SUR LES ESPAGNOLS EN FRANCE
DEPUIS LE XVI[e] SIÈCLE JUSQU'AU RÈGNE DE LOUIS XIII

I

Bien que nous ne possédions pas encore d'étude complète sur les Français espagnolisants aux xvi[e] et xvii[e] siècles, toutes les histoires littéraires de la France contiennent, suivant leur importance, quelques pages consacrées à l'influence exercée sur notre littérature par les dramaturges et les romanciers espagnols. L'action momentanée, mais profonde, de l'Espagne sur notre langue, sur nos modes, sur notre art même est également connue, mais il semble que jusqu'à ce jour on a peu étudié le rôle démographique et social des habitants de la Péninsule ibérique qui se sont établis en France durant près de trois cents ans.

Embrassant une matière aussi vaste, je n'ai ni la prétention ni la possibilité de traiter un sujet complexe; toutefois, il m'a paru qu'on pouvait rapidement fixer les cadres d'une enquête dont les conclusions ne seraient peut-être pas sans intérêt pour l'histoire de la formation de notre population.

Multiples sont les causes qui attirent les étrangers dans un pays; on peut cependant les grouper sous quatre chefs principaux : parmi les plus marquantes, je discerne les raisons d'ordre politique, économique, religieux et intellectuel. Aussi bien, je m'efforcerai de marquer l'influence que ces divers motifs ont eue sur l'immigration des Espagnols et des Portugais en France. Ces forains ont été beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense généralement. L'attention, lorsqu'on parle des étrangers en France au xvi[e] siècle, est toujours tournée

vers les Italiens; les habitants de la Péninsule ibérique ont cependant profondément marqué leur empreinte dans notre population et nombreuses sont les familles françaises qui descendent d'Espagnols ou de Portugais établis dans le royaume depuis l'époque des derniers Valois. Dans une série d'études consacrées à l'histoire des Juifs espagnols et portugais établis à Bordeaux, M. Cirot a marqué l'influence qu'avait exercée sur la population, le commerce, voire même sur les locutions locales, la colonie qu'ils avaient fondée dans ce port[1]. J'ai essayé, dans une monographie sur la formation de la population de Nantes, d'effectuer un travail analogue au sien. D'autres, peut-être, sollicités par l'attrait de ces questions d'ethnographie, s'adonneront à des recherches d'où pourrait sortir une histoire de notre population.

II

Le premier traité d'alliance entre la France et la Castille date de l'année 1336; pendant cent quarante ans, les souverains des deux royaumes se lièrent par diverses stipulations réciproques. Les rois de Castille soutinrent les Français dans leurs luttes contre les Anglais, et les routiers de Duguesclin apportèrent le secours de leurs armes à Henri de Transtamare au cours de ses campagnes contre Pierre le Cruel. Aux conventions politiques sont généralement annexés des pactes économiques; aussi bien, aux cinq instruments signés entre les rois de France et Alphonse XI, Henri II et leurs successeurs, furent joints des traités mentionnant des avantages concédés aux Espagnols trafiquant en France et aux Français commerçant en Castille. En l'année 1363, notamment, Charles V prit sous sa spéciale protection les marchands castillans établis en France et il mit sous la sauvegarde du trône leurs navires, leurs marchandises et leurs biens. Maintes fois les privilèges octroyés par Charles V furent renouvelés. Chaque change-

1. *Recherches sur les Juifs espagnols et portugais* (*Bull. hisp.*, 1906-8); *Les Juifs de Bordeaux* (*Revue historique de Bordeaux*, 1909, n° 6; 1911, n° 3).

ment de souverain amenait l'envoi d'ambassadeurs et de ministres plénipotentiaires chargés d'entretenir l'étroite alliance entre les deux royaumes. Mais, de ces liens d'amitié, les Espagnols profitèrent sans doute plus que les Français; accablés par l'occupation anglaise, les sujets de Charles VI et de Charles VII avaient peu le loisir de s'adonner aux entreprises commerciales; à la sortie des havres, leurs navires étaient pillés par l'ennemi qui respectait au contraire les vaisseaux espagnols, car les rois d'Angleterre cherchant toujours à détacher la Castille de la France ne se souciaient point de faire naître des querelles trop fréquentes avec les souverains de ce pays[1].

Pendant toute la durée de l'occupation anglaise, le négoce français fut dant le marasme et les étrangers profitèrent des circonstances pour s'établir dans le royaume. Dès le xve siècle, on trouve des forains établis à demeure dans quelques-unes de nos cités maritimes.

A Charles VII devait incomber la tâche de chasser de France les Anglais envahisseurs et à Louis XI échut le souci de rendre à son royaume la prospérité des temps passés. Le premier parmi les rois de France, Louis XI inaugura la ligne de conduite que devaient reprendre après lui Henri IV et Colbert: protectionniste, il souhaitait que ses sujets profitassent seuls des avantages que procure le trafic international et il rêvait de constituer de grandes sociétés de navigation dont les navires auraient sillonné la Méditerranée. Mais, pour développer la production du royaume, il fit en même temps appel aux étrangers susceptibles d'initier les Français aux industries dans lesquelles ils étaient passés maîtres et il octroya aux forains venant trafiquer dans les ports des avantages multiples. Malgré les démêlés qu'il eut à soutenir avec Henri IV, roi de Castille, contre lequel il avait soutenu le roi d'Aragon, il renouvela aux Castillans les privilèges qui leur avaient été anciennement accordés. Les Espagnols et les Portugais furent bien accueillis à Bordeaux, à la Rochelle, à Rouen, à Dieppe et

1. G. Daumet, *Étude sur l'alliance de la France et de la Castille aux XIVe et XVe siècles*. Paris, 1898.



à Harfleur[1]. C'est de l'époque de Louis XI que date la formation des colonies espagnoles et portugaises qui, au cours du XVIe siècle, devaient se développer dans ces différentes villes.

En Bretagne, Pierre II et François II, continuant la politique de Jean IV et de Jean V, renouvelaient eux aussi les accords passés par leurs prédécesseurs avec les rois de Castille et de Léon[2].

Malgré les scissions qui, sous les règnes de Louis XI et de Charles VIII, s'étaient produites entre la France et l'Espagne, les négociants de la péninsule continuèrent à fréquenter les ports de l'Atlantique et de la Manche. Charles VIII prorogea tous les privilèges dont ils jouissaient en France et les étendit à la Bretagne[3]. Louis XII agit comme son père et stipula même des faveurs spéciales pour les Espagnols résidant à Nantes et dans les autres ports bretons[4].

Au milieu du XVe siècle, on rencontre des Espagnols et des Portugais installés dans nos cités commerçantes : les uns habitent Bordeaux, La Rochelle, Nantes et Rouen; d'autres, étaient établis à Marseille, Narbonne, Montpellier et même à Troyes, où ils avaient été attirés par l'importance commerciale des foires de Champagne. Cette population espagnole était éparse dans les différentes villes de France, mais elle n'allait pas tarder à recevoir un appoint considérable de nouveaux arrivants par suite des événements qui se déroulèrent dans le royaume des rois catholiques.

Le mariage d'Isabelle la Catholique avec Ferdinand d'Aragon avait unifié l'Espagne chrétienne. En 1480, le pape ayant accordé aux souverains espagnols l'autorisation de créer un tribunal d'inquisition pour juger les hérétiques, la persécution commença contre les juifs et les marranes; les autodafés se prolongèrent jusqu'en l'année 1492. Le 31 mars de cette même année, on proclama l'exil de tous les juifs d'Espagne. Tous ne

1. H. Sée, *Louis XI et les bonnes villes;* De la Roncière, *Histoire de la Marine française*, t. II; — R. Francisque-Michel, *Les Portugais en France et les Français au Portugal*, Paris, 1882; — Malvezin, *Histoire du commerce de Bordeaux*, Bordeaux, 1892, 4 vol.

2. De la Borderie, *Histoire de Bretagne*, t. III et IV.

3. Ordonnances des rois de France, t. XXI, pp. 225 et suiv.

4. Arch. de la Loire-Inférieure. Reg. des Mandements, B. 18.

partirent pas vers la Turquie, Naples ou le Portugal. La France en recueillit un grand nombre, et à partir de la fin du xv[e] siècle on remarque une recrudescence marquée d'immigrants originaires de la Péninsule[1]. Ils vinrent fortifier dans les villes françaises les embryons des colonies espagnoles que la politique française des derniers rois avait contribué à faire naître. Mais c'est au xvi[e] siècle principalement que les groupements espagnols et portugais prirent en France un développement considérable.

C'est à juste titre que Marot écrivait en 1534[2] :

> ... Les Français ont parmi eux
> Toujours des nations étranges,

car le xvi[e] siècle marque en France le triomphe de l'étranger. En aucun temps de notre histoire on n'a assisté à une infiltration de forains analogue à celle qui s'est produite sous les règnes des derniers Valois. Italiens, Allemands, Écossais, Espagnols se sont abattus sur la France et l'ont traitée en pays conquis. Les uns tiennent le roi et les villes en tutelle : ce sont les créanciers du Trésor, des grands et des municipalités. Ils prêtent de l'argent au souverain et comme à un fils de famille dont les dépenses excèdent les ressources, ils font subir à leur débiteur les conditions les plus onéreuses et lui soutirent des avantages de toutes sortes. Ces avantages s'appellent faveurs commerciales, bénéfices, évêchés, places dans les Parlements, les Chambres des Comptes, titres de noblesse et surtout lettres de naturalité. Les mariages étrangers, celui de François I[er] avec Éléonore d'Autriche, celui de François II avec Marie Stuart et principalement l'union d'Henri II avec Catherine de Médicis sont autant de causes qui attirent dans le royaume cette nuée de forains qui, à la faveur du désordre et de l'anarchie gouvernementale, s'installent aussi bien dans les ports que dans les villes de l'intérieur. Sauf au temps de Henri II, nous n'avons plus de marine, partant nous n'avons plus de com-

1. Th. Reinach, *Histoire des Israélites*. *Bulletin des Études juives*, articles nombreux sur la question des immigrations de marranes et de juifs en France.
2. Clément Marot, *Épître à Lyon Jamet de Sancay*. Pièce XLII, édition de 1731.



merce extérieur possible, car pendant ce siècle tourmenté, les vaisseaux de guerre doivent protéger les navires marchands. L'agriculture et le commerce sont délaissés. La noblesse est aux armées, les bourgeois des villes sont molestés en raison de leurs opinions religieuses, catholiques et huguenots étant en guerre permanente; les habitants des campagnes abandonnent les terres qu'ils cultivent, car ils sont pillés par les hommes d'armes français, italiens ou espagnols, quand les propriétés ne sont pas dévastées par les reîtres allemands. Le négoce de l'argent est aux mains des Italiens, des Allemands et des Espagnols; les receveurs des tailles, des aides, les trésoriers de l'ordinaire et de l'extraordinaire des guerres sont tous étrangers ou à peu près.

De toutes parts s'organise en France la conquête pacifique du pays, et ce par suite de la faiblesse du gouvernement royal. Tandis que l'invasion étrangère se poursuit méthodiquement dans le royaume, les autres pays au contraire défendent pied à pied leur nationalité[1]. A Valladolid, au début de l'année 1518, les procureurs des villes s'assemblent et délibèrent; ils ne veulent prêter à Charles-Quint le serment de fidélité qu'autant que le nouveau roi aura juré de n'accorder en Espagne aucune charge et aucune lettre de naturalité à un étranger. Durant tout le cours du XVI[e] siècle, les nationaux français éprouvent mille difficultés à commercer en Espagne; à Bilbao et à Cadix on les pourchasse, et les officiers de la *Sacca* leur cherchent des noises continuelles malgré les accords et les stipulations des traités de commerce.

On est accoutumé de penser que l'invasion étrangère s'est, au XVI[e] siècle, limitée aux seuls Italiens. Évidemment, ce sont ces forains qui ont obtenu les situations les plus nombreuses, les plus brillantes; ce sont eux qui ont le plus contribué à peupler les villes où la faveur royale les installait, qui comme gouverneur, qui comme bénéficiaire d'abbayes, qui encore comme receveur des deniers publics. Mais, dans la France cosmopolite des Valois, les Espagnols ont également une place

1. En 1517, le gouvernement anglais prit des mesures pour faire partir tous les étrangers.



marquée. Du 14 janvier 1526, date de la signature du traité de Madrid à l'année 1598, époque de la signature du traité de Vervins, l'Espagne est la première puissance du monde, elle fait la loi à l'Europe, ses vaisseaux sillonnent les mers, et ses habitants, poussés par le désir de la fortune, soutenus par un gouvernement fort, attirés en France par la faiblesse du nôtre, viennent s'habituer dans nos villes, monopolisent à leur profit la majeure partie du commerce et fortifient par leur arrivée les colonies espagnoles qui s'étaient formées au cours des siècles antérieurs.

En dehors de ces considérations d'ordre général, des circonstances particulières vinrent affermir la situation des Espagnols en France. En 1530, François I[er] épouse Éléonore d'Autriche. Aussitôt la cour se peuple de dames d'honneur, de filles de chambre, d'officiers espagnols, amenés par la nouvelle souveraine. Béatrix Pacheco, Inès Mendoza, Guyomar de Sercon, Maria d'Arenes, Marthe Fernandez, Agnès de Velasco entourent la souveraine; Elvira et Theresa Vasquez, Messye Alvarez de Toledo, Maria de Valeazar, Francisca de Salles sont ses femmes de chambre. L'huissier des appartements de la reine s'appelle Pedro d'Escalante et introduit près d'elle ses officiers: Pero Laxo, Diricq de Melo, Philippe, Diego et Fernando d'Ordongnes. L'officier de vénerie de la reine a nom Pierre de Horozo, son médecin est Francisco de Torrès, son boucher vient de la Péninsule et se nomme Jean d'Espagne. Le roi a également introduit des Espagnols dans sa maison. Diego de Mendoça est successivement échanson, panetier, valet tranchant, premier maître d'hôtel du roi. Il obtient la concession des hôtels de Flandre et de Bourgogne. Naturalisé à son arrivée en France, il accomplit par la suite diverses missions diplomatiques à Strasbourg et en Allemagne, puis reçoit du roi des pensions. Mendoça n'est pas le seul diplomate espagnol au service de François I[er]. Antonio Rincon joua dans les affaires extérieures de France un rôle de premier plan, jusqu'au moment où il fut assassiné en traversant l'Italie. Chambellan du roi, il reçut en échange de ses bons services la terre de Pierrelate. François I[er] récompensait généreusement

ses amis et serviteurs; il combla de faveurs Gabriel Guzman, jacobin espagnol qu'il employa parfois pour des missions secrètes. Libertas Cornelis connut aussi les générosités du roi. Parmi les personnages de moindre envergure figure à la cour de François I[er] Jean d'Alman, qui distrait le roi en jouant aux cartes avec lui et, « comme il est très subtil dans l'art de manier les tarots, » il reçoit, en 1538, 225 livres de récompense[1].

La reine Éléonore avait obtenu de son royal époux des lettres de naturalité pour tous les gentilshommes, dames, demoiselles et autres officiers de sa maison. Cette faveur leur permettait de tester librement et aux ecclésiastiques elle donnait la latitude de posséder des bénéfices sans avoir à payer aucune finance. Elle s'intéressa, soit comme souveraine, soit comme reine douairière, aux Espagnols qui l'avaient suivie en France, elle prit également souci de veiller aux intérêts de ses filles d'honneur qui avaient épousé des officiers de sa maison. En 1548, Pierre Salzedo, capitaine de Hardelot, fait don par contrat de mariage à Henriette de Breuil, fille d'honneur de la reine douairière, de l'usufruit de tous ses biens[2]. Diego de Mendoza, sur les instances de la reine, fait donation à Agnès de La Motte de ses maisons de rue Mauconseil[3].

Si l'on parcourt le *Catalogue des actes de François I[er]*, on reconnaîtra aisément que, sous son règne, les lettres de naturalité furent libéralement octroyées aux Espagnols. En dehors des noms que j'ai eu l'occasion de citer[4], je relève ceux de Jean Palacio, gentilhomme de l'hôtel; de François Millanès, de François Encise, de Alfonso Beyra, qui s'installa à Draguignan, de Pierre Malvanda, natif de Burgos, qui obtint le droit de tenir bénéfices en France.

Le roi est féru des produits étrangers, qu'ils viennent d'Italie, d'Allemagne ou d'Écosse; après son mariage avec Éléonore, il s'adresse fréquemment à l'Espagne pour ses commandes. A Fontainebleau, il fait planter des raisins acquis dans la

1. *Catalogue des actes de François I[er]*. Voir à tous les noms cités.
2. Tuetey et Campardon : *Insinuation du Châtelet*, n° 3765.
3. *Ibidem*, n° 3766.
4. Voir plus loin.

Péninsule ; aux Espagnols il achète des chevaux de selle, des armures, des gants parfumés et divers autres produits.

Quelques années durant, les rapports de François Ier et de Charles-Quint avaient été courtois. Lorsque l'empereur traversa la France, à la fin de l'année 1539 et au début de l'an 1540, il fut reçu avec enthousiasme. Malgré les avis de Triboulet, François Ier fit dresser à Paris des arcs de triomphe; Marot composa des vers en son honneur et la population se pressa sur le passage de Charles-Quint. Mais l'assassinat de Rincon et de Fregoso et toute une série d'événements politiques vinrent troubler l'harmonie qui régnait en apparence entre les deux souverains. La guerre éclata de nouveau. François Ier publia son cri de guerre et le 4 septembre 1543 il décréta que tous les Espagnols et autres étrangers sujets de l'empereur qui avaient obtenu des lettres de naturalité devaient être expulsés du royaume dans le délai de deux mois s'ils ne s'étaient mariés en France. Seuls, quelques personnages de qualité, comme Ramon de Grenoillas, médecin, natif d'Aragon, étaient dispensés de cette obligation [1].

Cette mesure, si elle fut exécutée ponctuellement, dut avoir sa répercussion dans différentes parties de la France. En effet, on abandonne difficilement un pays où l'on possède des intérêts considérables et ceux des négociants espagnols étaient suffisamment importants pour les déterminer à modifier définitivement leur statut personnel et à devenir sujets du roi en se conformant aux désirs de François Ier.

Tandis qu'à la faveur des événements les Espagnols s'installaient en France, d'autres circonstances allaient valoir à notre pays un surcroît de population hispano-portugaise. Les persécutions contre les marranes et néo-chrétiens ne se ralentissaient pas en Espagne. Au Portugal, Jean III avait, en 1531, obtenu du pape Clément VII l'autorisation d'établir l'Inquisition dans son royaume et à partir du moment où commença à fonctionner ce tribunal, on vit se renouveler en Portugal des scènes analogues à celles qui avaient eu lieu en Espagne à la

1. *Catalogue des actes de François Ier*. Actes 13323 et 13435.



fin du xve siècle. Malgré les difficultés qu'éprouvaient les marranes pour s'enfuir du Portugal, quelques-uns de ces néo-chrétiens vinrent trouver Henri II et lui ayant exposé la situation qui leur était faite, le roi de France leur donna l'autorisation de s'établir à Bayonne et à Bordeaux. Tous les lecteurs du *Bulletin hispanique* savent comment cette petite colonie de juifs portugais prospéra dans le midi de la France. A certaines époques, la colonie portugaise de Bordeaux rencontra des obstacles, mais elle les surmonta et pendant trois cents ans elle s'accrut continuellement grâce à la sollicitude que lui témoignèrent les pouvoirs publics. Tous les marranes portugais ne se fixèrent pas à Bordeaux et à Bayonne. Au cours du xvie siècle, beaucoup vinrent chercher un refuge dans d'autres cités : ils s'insinuèrent d'abord lentement dans la population, puis vers 1592, quand Juifs, marranes, néo-chrétiens furent chassés du Portugal, il arrivèrent par groupes plus compacts et se fixèrent en France fort nombreux.

Le royaume ne recruta pas au xvie siècle que des juifs portugais, il vint aussi des catholiques et des vieux chrétiens. Ce fut encore une révolution politique qui les amena. En 1580, Philippe II s'étant emparé du Portugal, un prétendant au trône surgit contre lui : Antonio de Crato. Après avoir essayé d'intéresser à son sort le gouvernement d'Angleterre, Antonio de Crato vint trouver Catherine de Médicis qui lui donna asile ; il fut suivi en France par une troupe de partisans, et ceux-ci n'eurent garde de rentrer en Portugal où le vigilant Philippe II les eût fait appréhender. A la mort d'Antonio, la majeure partie des fidèles qui l'avaient suivi furent pensionnés par Henri IV, d'autres entrèrent dans quelques grandes maisons [1].

Non satisfait de l'immense empire sur lequel il régnait, l'insatiable Philippe II convoitait encore quelques provinces françaises et la Bretagne notamment. L'aide qu'il prêta aux ligueurs français, les secours en hommes et en argent qu'il accorda aux membres de la Sainte Union, les difficultés sans cesse renaissantes qu'il fit à Henri IV durant les premières

1. Vicomte A. de Faria, *D. Antonio, prieur de Crato, XVIIIe roi de Portugal*, Milan, 1909. *Extraits* et autres ouvrages du même auteur.

années de son règne, l'étroite alliance qu'il contracta avec Mercœur, sont des faits trop connus pour qu'il soit utile de les rappeler longuement. Des bandes de soldats espagnols, des affidés du roi d'Espagne parcoururent la France en tous sens, prenant et occupant les villes, agitant les populations, fomentant des troubles et des conflits. Comme toujours, en pareil cas, des déserteurs, des chefs de bandes s'implantèrent dans nos cités et nos campagnes. Trois cents soldats espagnols demeurèrent en Bretagne et ne rejoignirent pas les forces que commandait don Juan d'Aguila. A Paris, à Rouen, à Amiens[1], dans le Morbihan, il est à croire que l'on rencontrerait des familles d'origine espagnole dont l'ascendant premier fut quelque soldat mécontent de son chef ou de la maigre paye que lui allouait chichement le souverain de l'empire sur lequel ne se couchait jamais le soleil.

Au cours des vingt-cinq dernières années du XVI[e] siècle commença à se dessiner en France un mouvement de réaction très violent contre les étrangers originaires des pays du Sud. Je n'ai pas à m'occuper ici de la campagne nationaliste qui fut dirigée contre les Italiens. Pierre de l'Estoile a pris soin de nous conserver de nombreuses pièces, pasquils, libelles ou pamphlets dirigés contre ces imposteurs et inventeurs d'impôts, mais il convient de noter brièvement la campagne qu'entreprirent les Français pour se soustraire à l'influence espagnole. Plusieurs motifs incitèrent les sujets de Henri III et de Henri IV à entamer la lutte contre les Espagnols naturalisés ou non. Raisons commerciales, raisons politiques surtout, militèrent en faveur de cette campagne nationale.

Dans un grand nombre de villes, Espagnols et Portugais s'étaient créé des situations privilégiées, ils avaient monopolisé le trafic des marchandises; les Français les jalousaient et d'autant plus vivement qu'on leur cherchait mille chicanes lorsqu'ils voulaient s'établir dans les ports de la Péninsule. La piraterie espagnole sévissait sur les côtes de l'Atlantique et de la Manche, nos négociants ne pouvaient faire sortir leurs

1. Noël Valois, *Arrêts du Conseil d'État*, n° 7274 : Arrêt de 1602 donnant mainlevée d'objets saisis sur Louis Alvarez de Lillo, Espagnol.

navires sans être exposés à les voir pillés tantôt par des corsaires, tantôt par des émissaires de la Sainte Union[1].

L'arrogance des Espagnols était sans bornes, aussi bien au point de vue commercial qu'au point de vue politique. Dès son avènement au trône, Henri IV écrivait: « La patience est déjà échappée aux Français contre l'arrogance des Espagnols qui leur est insupportable[2]. »

Au cours de l'année 1570, les Nantais avaient déjà formulé des plaintes contre les procédés du consul d'Espagne qui favorisait ses nationaux; ils protestaient contre les difficultés que soulevaient les autorités de Bilbao quand un Français voulait commercer en Espagne; en 1578, les États de Bretagne se plaignaient des pilleries des Espagnols. Sous le proconsulat de Mercœur, les doléances des Bretons furent encore plus vives que par le passé, car les navires sortant des ports et havres de Bretagne étaient soumis à des visites inquisitoriales de la part des marins de Philippe II[3]. A Rouen, en 1584, les habitants exprimaient leurs doléances sur les obstacles apportés au commerce par les Espagnols[4]. Quelques années plus tard, les membres du Parlement de Normandie gémissaient en songeant à l'envahissement de leur ville par les habitants de la Péninsule. Un peu partout, on cherchait à supplanter les Espagnols, mais que pouvaient faire les naturels français avec un gouvernement aussi mal dirigé que celui de Henri III?

Après la Saint-Barthélemy, au moment de la formation de la Sainte Union, durant les troubles de la Ligue, à l'époque où l'infante d'Espagne cherchait par l'entremise de son père Philippe II à faire valoir ses droits sur la Bretagne, tandis que Mayenne, Mercœur et les autres ligueurs attiraient dans le pays les troupes espagnoles, les intérêts matériels des Français passèrent au second plan. Les gens sensés, les politiques qui désiraient avant tout maintenir l'unité territoriale commencèrent contre l'Espagne une lutte acharnée. Libelles, pamphlets,

1. *Bull. hisp.*, 1912-1913: *Notes sur les rapports de Nantes et de l'Espagne.*
2. *Lettres missives de Henri IV*, t. III, p. 252, et t. V, pp. 416-7, 437, 519-20, 577.
3. J. Mathorez, *Notes sur les rapports de Nantes avec l'Espagne.* (*Bull. hisp.*, 1912-1913).
4. De Fréville, *Histoire du commerce maritime de Rouen*, t. II, pièces justificatives.

pasquils, brochures, traités de tous formats attaquèrent la Ligue et l'Espagne. Du terrain économique, la lutte passa sur le terrain politique, et si les Seize et Philippe II eurent à leur solde des pamphlétaires dont les œuvres sont encore curieuses à lire, ils ne comptèrent point dans leur camp des hommes comme Passerat, Rapin, Le Roy et Florent Chrestien.

On constituerait une bibliothèque avec les libelles parus contre les Espagnols entre les années 1587 et 1598, date de la signature du traité de Vervins[1]. Chaque jour voyait naître des pamphlets dans le genre de *l'Anti-Espagnol ou Exhortation de ceux de Paris qui ne se veulent pas faire Espagnols*, mais toutes ces élucubrations furent effacées par l'apparition de la *Satyre Ménippée*. En trois semaines, quatre éditions de ce chef-d'œuvre de satire politique furent épuisées et sa lecture rallia sans doute au blanc panache de Henri IV autant de Français que ses victoires d'Arques et d'Ivry.

Les sujets de Henri IV étaient excédés de la domination espagnole et ils avaient pris ce peuple en profonde antipathie. Le roi partageait à son égard l'opinion générale de son peuple.

Henri IV avait de bons motifs pour haïr les Espagnols qui lui avaient causé tant de soucis et l'avaient obligé à conquérir son royaume à la pointe de l'épée. De son aversion pour les sujets de Philippe III, nous avons de nombreuses preuves; les lettres missives du roi sont pleines de mots acrimonieux pous les habitants de la Péninsule. Il se plaint de l'arrogance des Espagnols, des mauvais traitements que les Français subissent au delà des Pyrénées, malgré traités et accords[2]. Une anecdote rapportée dans la correspondance du roi montre à quel point s'était haussée son antipathie à l'égard des Espagnols. Il écrivait un jour à la marquise de Verneuil les lignes suivantes: « Je treuvay ce matin à la messe des oraisons en espagnol entre les mains de nostre fils, il m'a dit que vous les

1. Pierre de l'Estoile, *Mémoires Journaux*, éd. Lemerre, t. IV et suivants, *passim*. — Lenient, *La satire en France au XVIe siècle*, Paris, 1866. — Pour la période suivante, sous Henri IV, J. Mathorez, *A propos d'une campagne de presse contre l'Espagne* (*Bulletin du Bibliophile*, août et septembre 1913).

2. *Lettres missives de Henri IV. Documents inédits*, t. III, p. 252, et V, pp. 416, 417, 519, 520, 577, etc.

luy aviés données. Je ne veux pas qu'il sache seulement qu'il y ait une Espagne. »

A vrai dire, le roi ne pouvait exprimer trop brutalement ses sentiments à l'égard de ses ennemis. Il s'était donné pour tâche de réconcilier entre eux tous les Français, à quelque opinion qu'ils appartinssent.

La politique d'apaisement que s'était imposée Henri IV était rendue complexe par suite de la présence des partis politiques français dont les aspirations étaient diverses et contraires. En ce qui concerne les relations avec l'Espagne, trois groupes s'étaient formés.

A la cour, Sully partageait l'aversion du roi pour tout ce qui était italien ou espagnol. Dans ses *Œconomies royales*, il parle avec mépris « de ces hommes qui auraient voulu veoir toute la politique française tourner sur les pivots de Rome et de l'Espagne ». Hostile à Philippe III, Sully ne souhaitait cependant pas une nouvelle guerre qui aurait compromis l'œuvre de relèvement économique à laquelle il s'était attaché.

En face de lui se dressait tout un groupe nationaliste qui aurait voulu que le roi Henri IV, faisant état de ses droits sur la Navarre, déclarât la guerre à l'Espagne. Ce parti était composé de soldats désœuvrés, de quelques protestants qui traitaient les Espagnols de *grouillis de poux* et d'*ulcères puantes*. Malgré tous les libelles et les pamphlets répandus en France par les partisans du *Soldat françois*, Henri IV ne bronchait pas. Du reste, les hommes au pouvoir qui partageaient les idées de Sully ou celles des nationalistes, désireux d'une plus grande France, étaient contre-balancés par un tiers parti à la tête duquel se trouvaient Sillery, Jeannin et Villeroy. Tous trois étaient attachés à l'alliance espagnole. Villeroy, « ligueur dans les moëlles, toujours depuis enclin à ses restes et à l'Espagne autant et plus souvent que la politique et la prudence le permettaient », était d'une opinion diamétralement opposée à celle de Sully.

Pris entre ces trois feux, Henri IV suivit la ligne de conduite qu'il s'était tracée. A Sully, il donna satisfaction en le laissant rechercher l'amitié des hommes du Nord, vers lesquels le por-

taient son tempérament protestant, ses tendances religieuses et d'autres motifs moins honorables. Au parti de Villeroy, il accorda également le rappel des Jésuites, « ces prêtres espagnols », comme les appelait le populaire. Au clan nationaliste, il refusa toute satisfaction apparente. Le peuple était las de la guerre et le roi n'entendait pas jouer une nouvelle « partie de quitte à double » avec son adversaire.

Mais pour affaiblir l'Espagne, Henri IV prit des moyens détournés ; il l'attaqua sur le terrain économique [1]. Dans cette péninsule si fière et si orgueilleuse de sa puissance commerciale au XVIe siècle, les néo-chrétiens ou juifs convertis possédaient encore, malgré les persécutions, de grandes richesses. Ils les avaient acquises par le travail, l'activité et l'esprit d'initiative hardie qui caractérisent les Israélites. Le roi de France n'ignorait pas quels éléments de prospérité ils apporteraient dans son royaume, s'il pouvait les y attirer. Par ailleurs, il avait quelques obligations d'argent à certains Portugais établis à Bordeaux ou dans d'autres villes. Eduardo Darte, Andriado lui avaient fourni des subsides et il se montrait reconnaissant des services qu'ils lui avaient rendus avant ses succès définitifs. Henri IV reprit donc à l'égard des néo-chrétiens, des marranes et des Portugais la politique de ses prédécesseurs : il les protégea et les favorisa. Forts de l'appui royal, les Portugais émigrèrent en France en nombre plus important que par le passé. Bordeaux, Nantes et Rouen recueillirent ces nouveaux arrivants. Par suite d'une convention tacite, les autorités fermaient les yeux sur leurs origines suspectes et ne voulaient voir que les services rendus ou à rendre par d'habiles trafiquants. Les commerçants des villes furent parfois clairvoyants. A Nantes, en 1603, le bureau de la municipalité constatant que plus de cinq cents Portugais s'étaient infiltrés dans la population, avait pris une délibération pour les jeter hors des murs, mais le roi intervint et déclara qu'il prenait ces Portugais sous sa protection [2]. Ils demeurèrent en Bretagne. A

1. Henri IV interdit tout commerce avec l'Espagne en 1603. Au cours de l'année 1604, son gouvernement veilla avec un soin jaloux à l'application de cette défense. Voir Noël Valois, *Arrêts du Conseil d'État*, nos 8328, 8582 et autres.

2. J. Mathorez, *Notes sur les rapports de Nantes avec l'Espagne* (*Bull. hisp.*, 1912-1913).

Bordeaux, le maréchal d'Ornano, maire de la cité, défendit de « médire ni méfaire aux marchands portugais et autres étrangers qui voudraient se retirer dans la dite ville pour y vivre et commercer »[1]. La municipalité de La Rochelle, où s'étaient également installés des Espagnols et des Portugais, se révolta bien contre cette intrusion de commerçants étrangers, mais il semble que les délibérations du corps de ville demeurèrent inefficaces.

Par ses mesures de tolérance, Henri IV avait attiré dans le royaume des éléments nouveaux de prospérité en même temps qu'il avait diminué l'Espagne. Mais à supposer que sa politique ait réussi à faire émigrer quelques centaines de Portugais, le résultat eût été fort modeste. Il obtint avec les « Morisques » un succès plus considérable.

« L'Espagne, écrit Richelieu dans ses *Mémoires*, était remplie de Morisques qui étaient ainsi appelés parce que, de père en fils, ils descendaient des Maures qui l'avaient autrefois subjuguée et commandée sept cents ans durant. Les mauvais traitements qu'ils recevaient du roi et le mépris qu'ils souffraient des vieux chrétiens firent que la plus grande part d'entre eux conservèrent l'impiété et fausse religion de leurs ancêtres contre Dieu pour la haine particulière qu'ils avaient contre les hommes. » Henri le Grand, « ayant eu avis que plusieurs de ces pauvres gens s'acheminaient vers son royaume, qui est réputé par tout le monde l'asile des affligés, touché de compassion, » les accueillit en France, ajoute le cardinal. Cette manière de présenter les faits serait en tout point exacte si Richelieu n'avait omis d'ajouter que les mesures d'exil prises contre les Morisques par Philippe III, en décembre 1609, furent peut-être provoquées par des soulèvements fomentés par les agents du roi de France.

Les descendants des Maures avaient en Espagne une situation privilégiée au point de vue commercial. Tenus à l'écart des fonctions publiques, soumis à la réprobation universelle, ils m'apparaissent avoir été traités comme le sont présentement

1. Cirot, *Rev. hist. de Bordeaux*, 1909, p. 370.

les nègres aux États-Unis. Pour seules occupations, ils avaient le négoce et le commerce; ils y étaient passés maîtres et, avec les néo-chrétiens, les marranes et les Juifs, ils constituaient un des éléments de la prospérité de la péninsule. Henri IV n'ignorait pas ces faits; par une sorte de prescience politique, dès 1587, il s'était abouché avec les plus influents des Morisques. Le fait ressort d'une lettre en date du 10 avril de cette même année, lettre assez énigmatique d'ailleurs, puisqu'elle ne contient que ces mots : « Je vous recommande les porteurs, ils peuvent servir aux Morisques. »

Avant même d'avoir été proclamé roi de France, le roi de Navarre cherchait déjà à Philippe II des difficultés dans ses États. Il agissait loyalement, puisque le souverain espagnol créait à Henri III des embarras en s'associant aux ligueurs français. Après son avènement au trône, Henri IV continua ses démarches auprès des Morisques et ceux-ci, s'il faut en croire une pétition adressée au roi de France, mais qui semble inspirée par ses agents, lui demandèrent aide et protection. Dans un mémoire envoyé en 1602 à Paris, les Morisques écrivaient au roi dans les termes suivants : « Nous, ceux de Valence, sommes soixante-seize mille maisons, plutôt plus que moins, nous pouvons faire soixante mille hommes sans dépeupler nos dites maisons, nous sommes les maîtres et nous ne voulons rien savoir que la volonté de S. R. M. le roi de France. » Ils ajoutaient qu'on les accablait d'impôts, qu'on leur supprimait leurs dernières libertés, qu'on leur imposait le baptême par force. Enfin, documentant plus complètement Henri IV, ils faisaient valoir que leurs frères, les *Tagarinos* d'Aragon, étaient quarante mille et que les *Madegales* de Castille n'étaient guère moins nombreux. Les uns, disaient les Morisques, sont de la religion du Christ, d'autres de celle de Moïse, mais tous sont prêts à mourir pour vous. L'Espagne est ruinée, mal administrée et gouvernée. Sortez-nous des difficultés que nous suscitent les Espagnols, écrivaient en terminant les descendants des Maures[1].

1. *Mémoires de de La Force*, éd. de M. Desgranges, t. Ier, pp. 341 et suiv.



Henri IV envoya en Espagne un nouvel agent : Panissault, avec mission d'exciter encore les mécontents. En 1603, Philippe III ayant su les motifs du séjour de cet agent secret, le roi de France mandait à son ambassadeur M. de la Force : « J'ay eu advis certain d'Espagne que le roi a sceu l'occasion du voyage de Panissault et de la soulevation que l'on me promettoit des Morisques d'Aragon, de quoy, j'ai vouleu vous donner avis à l'instant [1]. » La main du roi de France se retrouve donc dans les diverses émeutes qui furent fomentées en Espagne par les Morisques.

Importuné des soulèvements des Morisques, las d'entendre les récriminations de son peuple, tiraillé sans doute par les nationalistes xénophobes de son royaume, Philippe III, le 9 décembre 1609, chassait d'Espagne tous les Morisques. Dès le mois de février 1610, Henri IV publiait un édit qui obligeait ses officiers à faire entendre à ces exilés « que ceux qui voudraient vivre en la religion catholique auraient permission de s'installer en deçà des rivières de la Gironde et de la Dordogne ». En même temps, il prenait des mesures pour protéger ceux qui cherchaient à gagner la Barbarie et les pays d'Orient; il envoyait à Saint-Jean-de-Luz le sieur de la Clielle avec mission de surveiller l'embarquement des Morisques; il affirmait au Grand Bacha qu'il veillait sur ses protégés et que lui-même donnerait toute facilité à ceux qui voudraient s'installer dans son propre royaume.

D'après les estimations des écrivains espagnols, neuf cent mille Morisques abandonnèrent l'Espagne. Leur départ causa dans le commerce et dans l'industrie un trouble considérable. Pour l'apprécier, on peut comparer la perturbation qui se produisit alors en Espagne à celle qu'apporta en France la Révocation de l'Édit de Nantes, et encore n'estime-t-on guère qu'à trois cent mille le nombre des Huguenots qui émigrèrent à la suite des mesures prises par Louis XIV et Louvois. De ces Morisques la France recueillit un grand nombre; on ne saurait déterminer le chiffre des nouveaux émigrants faute de toute

1. *Lettres missives de Henri IV*, 27 juillet 1603.

statistique; le *Mercure françois* qui relate les événements fixe à quarante mille le nombre des exilés établis dans le royaume, mais il ne s'agit là que d'une approximation. Quoi qu'il en soit, ces *Morisques* se répandirent partout; ils continuèrent à faire le trafic des marchandises et à se livrer à leurs occupations favorites. Il est assez difficile de les distinguer des autres Portugais ou Espagnols résidant en France, car les noms sont similaires et lorsque Tallemant des Réaux nous raconte les aventures du Morisque Lopez, il n'est pas bien certain que cet antiquaire du XVII[e] siècle ne soit pas un Portugais établi à Paris.

L'habileté politique de Henri IV avait contribué aux mesures prises par le roi d'Espagne; sans prendre les armes, il avait poussé son ennemi à provoquer lui-même la décadence de son royaume et il s'était enrichi à ses dépens.

Malgré les avantages faits aux étrangers par Henri IV, il n'apparaît pas que, sous son règne, les habitants de la Péninsule, autres que les Juifs Portugais et les Morisques, se soient portés en masse vers la France. Sans doute des soldats espagnols, des déserteurs, des réfugiés politiques comme Antonio Perez, demeurèrent bien dans le royaume et y fondèrent leur foyer; mais depuis la signature de la paix de Vervins, l'Espagne avait perdu sa force d'expansion, l'axe de la politique européenne s'était déplacé à notre profit. Les débuts du XVII[e] siècle marquent un temps d'arrêt dans l'infiltration espagnole en France, et c'est alors que s'ouvre la période d'assimilation définitive des habitants de la Péninsule qui s'étaient antérieurement fixés dans nos cités maritimes et dans nos villes de l'intérieur.

III

J'ai sommairement essayé de retracer les diverses causes qui ont attiré les Espagnols et les Portugais en France pendant près de deux cents ans; il me faut maintenant rechercher brièvement quelle pouvait être l'importance de leurs colonies dans quelques villes de France. Je ne saurais prétendre à

effectuer un travail analogue à celui que j'ai consacré à la ville de Nantes, néanmoins à l'aide de quelques documents on pourra se rendre compte de l'affluence des habitants de la Péninsule dans les cités françaises. Les sondages que j'ai entrepris donneront peut-être à d'autres mieux qualifiés que moi l'idée de s'intéresser à ces recherches d'ethnographie moderne.

Du sud au nord, sur toute la côte de l'Atlantique, Espagnols et Portugais ont fondé des groupements dont les éléments se sont assimilés à la population française avec plus ou moins de rapidité. Les événements politiques, les circonstances économiques les ont attirés, et lorsqu'ils ont été habitués à la France, ils y sont demeurés définitivement et ont fait souche dans leur patrie d'élection.

Les auteurs des différentes histoires de la ville de Bordeaux ont toujours marqué l'importance des colonies étrangères fondées dans cette grande cité. Professeurs, médecins, conseillers au Parlement, négociants, banquiers étaient fréquemment d'origine foraine.

Parmi les Espagnols et les Portugais, je note Antoine Gouvea et ses frères qui étaient professeurs au collège de Guyenne. Ce fut même à leur instigation, dit-on, que le roi Henri II prit sous sa protection les Portugais néo-chrétiens qui vinrent le solliciter en 1550. Les Da Costa, les Mendès, les de Teyva enseignèrent à Bordeaux. Ramon de Granollers, Gabriel de Taregua, Bertrand Lopez y exercèrent la médecine. Dominique Ram, d'Aragon, fut conseiller au Parlement de Guyenne. Parmi les négociants on peut citer les noms de Jehan de Villances, Alfonso Fernandez, Ramon de Lunas, Antonio Mendès, Jean da Costa, Pierre de Alsato, Diego Mendez, Diego de Castro, Pierre Lopez de Villanova. Enfin, il est probable que la famille de Touailles, dont un membre légua sa fortune à Catherine de Médicis, était originaire d'Espagne et non d'Italie, car le prénom de Lopez que portèrent les Toalha décèle une origine hispanique[1].

1. Malvezin, *Histoire du commerce de Bordeaux*, passim.— Camille Jullian, *Histoire de la ville de Bordeaux*. — Vindry, *Les Parlementaires français au XVIe siècle*.



Sur le développement de la colonie portugaise de Bordeaux au cours des siècles, je n'ai pas à insister; dans ses études, M. Cirot a montré l'évolution et la prospérité de ce groupement qui n'a cessé de s'accroître pendant plus de deux cents ans[1].

Au xv[e] siècle, il existait déjà à La Rochelle une colonie espagnole ; elle s'accrut au moment du siège de Nantes par les Français, car plusieurs facteurs de la Péninsule abandonnèrent ce port au profit de La Rochelle lors des troubles qui marquèrent l'avènement de la duchesse Anne. Le fait est constaté dans le préambule d'une ordonnance de Charles VIII en date du 29 décembre 1493. Pendant le xvi[e] siècle, Espagnols et Portugais firent à La Rochelle un trafic considérable; ils y avaient des facteurs si nombreux et si riches qu'ils fondèrent dans cette cité un hospice. La présence de cet établissement charitable a donné son nom à tout un quartier de la ville: le canton de Navarre[2].

Située à mi-chemin des côtes septentrionales de la Péninsule ibérique et des villes maritimes de la Bretagne, La Rochelle servait de lieu de rencontre entre les armateurs espagnols et les pilotes bretons. Les armateurs imposaient à leurs capitaines allant à Terre-Neuve des pilotes armoricains[3]. En 1540, il fut décidé que l'importation en droiture de marchandises italiennes ou espagnoles ne pourrait être effectuée que par Rouen et La Rochelle. Aussi bien, ces diverses considérations et mesures contribuèrent-elles à peupler d'Espagnols cette dernière ville; au milieu du xvi[e] siècle on y rencontre aussi beaucoup de Portugais. Parmi les familles étrangères fixées à La Rochelle, je relève les noms de Charle de Jacque[4], natif de Pampelune, d'Antoine Casalis[5], des Gonzalvez Cabeça et des Barbosa-Cabessa. La famille portugaise des Barbosa-Cabessa a marqué dans l'histoire de la ville : en 1620, Gaspard, seigneur du Clou-Doré, devint maire de la ville[6]. Les d'Albaigne ont également

1. Cirot, *op. cit.*
2. Musset, *Le Vieux La Rochelle.*
3. Musset, *Les Rochelais à Terre-Neuve.*
4. *Catalogue des actes de François I[er].* Acte 21477.
5. Arch. dép. de Charente-Inférieure, E 10.
6. Jourdan, *Éphémérides de La Rochelle*, 2 vol., 1861-1871, p. 544.

habité La Rochelle. De 1562 à 1564, Pellegrino d'Albagni fut deux fois parrain d'enfants nés au sein de familles protestantes[1].

Une délibération prise le 22 février 1603 par le corps de ville de La Rochelle marque l'importance des colonies étrangères établies dans la cité. « Se fondant sur ce qu'il résultait d'un recensement récent qu'une telle quantité d'Espagnols, de Portugais, d'Anglais, d'Écossais et d'Allemands étaient venus et venaient chaque jour se glisser avec leur famille parmi les habitants et qu'il était à craindre qu'ils ne surpassassent en nombre les originaires », le corps de ville ordonna à tous ceux qui étaient venus de déguerpir dans les deux mois à moins qu'ils ne fussent établis depuis douze ans. Pour l'avenir, défense était faite à tout étranger, de quelque qualité et condition qu'il fût, de demeurer à La Rochelle sans l'autorisation de la municipalité.

La Bretagne a toujours été un pays d'élection pour les Espagnols et les Portugais. En abordant aux côtes armoricaines, quelques galiciens se rappelaient peut-être leurs anciennes origines celtiques et ils retrouvaient chez les sujets des ducs quelques survivances des anciennes coutumes de leurs ancêtres[2]. Mais le plus grand nombre des habitants de la Castille et de l'Aragon étaient surtout attirés par le trafic lucratif que leur procurait la Bretagne. A l'importation ils vendaient des fers et des laines, pour l'exportation ils achetaient des vins, des blés et principalement des toiles bretonnes. Durant tout le xve siècle, une série de traités passés entre les rois de Castille et de Léon et les ducs de Bretagne avaient régularisé les relations commerciales des deux péninsules. Plusieurs Espagnols avaient été attachés à la cour des ducs et de la duchesse Anne. Ferrando de Cordoue ciselait des bijoux pour François II; Lopez de Castillo, Jehan de Castillo et Alienor de Castillo appartenaient à la maison de la duchesse Anne. Lorsque, au mois de mai 1489, le roi de Castille avait envoyé un secours

1. Arch. dép. de Charente-Inférieure, E 1, acte de baptême de 1562, et E 3, acte de baptême de 1564. Dans le second acte le nom est écrit : Pellegrino d'Albaynyo.

2. Dom Louis Gougaud, *Les Chrétientés celtiques*, Paris, 1911. Aux VIe et VIIe siècles des Bretons avaient émigré en Galice (voir p. 111 et suiv.).

de 2,000 soldats à la future reine de France, quelques-uns de ces hommes d'armes étaient demeurés en France. Jean de Mondragon, qui fut gouverneur de Rennes en 1510, descendait d'Antoine de Mondragon, l'un des capitaines espagnols venus en Bretagne en 1489.

Ayant déjà étudié les colonies espagnole et portugaise de Nantes, je n'insisterai pas sur leur importance au point de vue social. Nantes fut toujours la véritable capitale de la Bretagne par suite du développement de son commerce et la richesse de ses marchands; nonobstant l'attrait que pouvait offrir cette cité, les étrangers qui affluèrent vers la Bretagne ne s'y fixèrent pas tous. Quelques Espagnols entrés dans les ordres étaient curés de paroisse dans les environs de Nantes. Vas Ferrando Olivarez figure comme recteur de la paroisse de Carquefou en 1509. Thomas Fernandez était également recteur de cette même paroisse en 1602[1].

Dans le monde du négoce, on rencontre des Espagnols et des Portugais à Auray[2], à Redon[3], à Rennes[4]. Au début du XVIIe siècle, les Da Costa étaient industriels à Rennes et à Clisson. Il y eut également une colonie d'Espagnols à Vitré, centre prospère du commerce des toiles. Les Magon, avant de porter leurs pas à Saint-Malo et à Paris, s'étaient établis à Vitré. Esteban Frain fit souche à Vitré, il était l'un des négociants les plus considérables de cette ville au XVI[e] siècle[5].

Les relations commerciales entre l'Espagne et Vitré étaient fort développées, et les facteurs espagnols avaient introduit l'habitude de lire et de parler le castillan dans cette coquette cité. Les Vitréens cultivaient la langue du Cid, ils achetaient chez Plantin d'Anvers la *Celestina*, *tragi-comedia de Calisto y Melibea*, les œuvres de Delrio sur la Magie. Plus tard, ils ornèrent leurs bibliothèques du *Miroir Général de la Grammaire* d'Ambrosio de Salazar, de la *Grammaire espagnole* de César

1. Joseph de Goué, *Une paroisse bretonne, son histoire et ses seigneurs*, Nantes, 1912.
2. Dubuisson Aubenay, *Itinéraire de Bretagne*. Éd. des Bibliophiles bretons, *passim*.
3. Trévédy, *Le port de Redon au XIV[e] siècle*.
4. Archives d'Ille-et-Vilaine, C 1743 et C 1751. — Archives de la Loire-Inférieure, série C, et Kerviller, *Bio-bibliographie bretonne*.
5. Frain de la Gaulayrie, *Les Vitréens et le commerce international*.

Oudin et de l'*Historia y Annales del Santissimo Rosario*, parue à Madrid. Par rapport à sa population, Vitré est l'une des villes de Bretagne dont la bibliothèque publique comporte le chiffre le plus important de travaux écrits en langue espagnole[1]. Cette simple constatation marque bien l'importance du groupement hispanique de cette ville bretonne.

Dans la vieille cité malouine, les Espagnols avaient de tous temps possédé des comptoirs; ils y avaient marqué leur empreinte de telle manière que Chateaubriand, jeune, en avait été frappé. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il écrivait : « Mes compatriotes avaient quelque chose d'étranger qui rappelait l'Espagne. Des familles de Cadix résidaient à Saint-Malo. La position insulaire, les citernes, les murailles de granit de Saint-Malo lui donnent un air de ressemblance avec Cadix[2]. »

Au plein cœur de la Bretagne bretonnante, la monnaie espagnole avait eu cours durant de si longs siècles qu'actuellement encore, dans le Finistère, on compte par réaux. D'autres souvenirs, mais qui datent surtout de l'époque où les Espagnols occupèrent le Blavet, indiquent à quel degré les habitants de la Péninsule ont pris pied en Bretagne.

Si de cette province je passe en Normandie, je rencontre à Rouen toute une population hispanique. Attirés par les privilèges que les rois de France leur avaient octroyés, Espagnols et Portugais se réunirent à l'embouchure de la Seine comme ils l'avaient fait à celle de la Loire. Il serait peut-être curieux d'effectuer pour Rouen une étude spéciale sur les colonies étrangères qui se sont fixées dans cette ville. Ne pouvant la tenter ici, je me bornerai à indiquer brièvement l'importance du groupement hispano-portugais établi à Rouen.

Sous le seul règne de François I[er] je note, parmi les plus connus des Espagnols, François de Bergeart, Olivier et Diego de Pardo, importateurs de garance; Alonso Aranda, Melchior de Monghien, originaire de Burgos; Antoine Massias, Thomas de Médine, Pierre de Médine. Ce dernier figure parmi les

1. Frain de la Gaulayrie, *Avec les Vitréens chez les Imprimeurs flamands, hollandais, etc.*, Vitré, 1913.
2. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. I[er], page 48.



créanciers du roi, et c'est sans doute pour le remercier des services qu'il lui a rendus que François Ier lui accorde une charge au Parlement de Normandie[1].

Les faits qui se sont passés à Nantes ont dû se produire à Rouen; la colonie espagnole s'est développée avant le groupement portugais, mais lorsque celui-ci a pris son essor, il semble avoir été plus considérable que le clan formé par les Espagnols. Ces deux colonies ont prospéré concurremment à Rouen et ont envahi le commerce du port. A la fin du XVIe siècle, le Parlement de Normandie s'inquiétait de cette invasion étrangère : « Notre commerce maritime s'étiole et meurt, il n'y a pas vingt familles françaises en Espagne, tandis que la seule ville de Rouen compte plus de soixante maisons flamandes, portugaises et espagnoles », écriront en 1610 les conseillers au Parlement, indiquant ainsi nettement la prospérité des maisons étrangères et se faisant l'écho des doléances des négociants du port.

Les Portugais habitant à Rouen se réunissaient dans un quartier spécial, ils fréquentaient notamment le *Clos des Gallées*, au voisinage du port; ils avaient leurs tavernes :

Les tavernes de Saint-Gervais
Sont pour les Cauchois et Bouveetz.
Hors le Pont, au clos des Gallez,
Pour Sannietz et Portugallais[2].

Les Portugais de Rouen, comme les Espagnols de Nantes, avaient une chapelle aux Cordeliers, et dans le cloître du couvent ils possédaient un cimetière pour inhumer leurs parents décédés. D'après Farin, l'annaliste rouennais, on comptait dans ce cimetière un assez grand nombre de tombes dont les épitaphes étaient rédigées en langue portugaise[3].

Cette langue avait acquis droit de cité à Rouen, on la parlait dans le milieu des commerçants. Portugais et Français effectuaient ensemble des opérations dans lesquelles l'avan-

1. *Catalogue des actes de François Ier*, passim. — Vindry, *Les Parlementaires français au XVIe siècle*.
2. A. de Montaiglon, *Recueil d'anciennes poésies françaises*, t. XI, p. 77.
3. Farin, *Annales de Rouen*, édition de 1668, t. III, p. 281.

tage ne restait pas toujours aux seconds s'il faut en croire un proverbe normand. Lorsqu'à Rouen on voulait parler d'un homme sûr de lui et quelque peu vaniteux, on disait qu'il se comportait :

> Se bravant comme un coq sieuvy de ses gélines
> O comme un Portugais dans la Bourse o marchands.

Les divers historiens de Rouen ont tous remarqué combien cette cité était espagnolisée au XVI[e] siècle : il apparaît, en effet, qu'elle comptait dans ses murs au moins autant d'Espagnols que la ville de Nantes. Ils avaient surtout été attirés en Normandie par le commerce des laines et des draps. Généralement ils importaient les laines à l'état brut, puis les lavaient, les teignaient et les tissaient à Rouen. Sur la paroisse Saint-Vivien, il existait une maison connue sous le nom de *Foullerie des Espagnols*. La question du lavage des laines suscita même un procès entre les habitants de Rouen et les Espagnols fixés dans leur ville, mais le Parlement de Normandie, par un arrêt de 1521, donna gain de cause aux étrangers et il les prit sous sa spéciale sauvegarde[1].

Sans vouloir citer tous les noms d'Espagnols que fournissent les documents et les inscriptions funéraires recueillies aux Cordeliers de Rouen, il convient cependant de signaler spécialement quelques familles marquantes ayant fait souche en Normandie. Celle des Civille a laissé son nom à une rue de Rouen, celle des Quintanadoine est célèbre dans l'histoire religieuse, enfin celle des Chalon est notoire dans l'histoire littéraire puisque c'est un de ses membres, Rodrigue de Chalon, qui conseilla à Pierre Corneille la lecture des œuvres de Guilhem de Castro.

Alonço de Civille (Séville) « de Hispania oriundus », disent les lettres de naturalité qui lui furent octroyées en 1484, fut le premier de ce nom à s'établir à Rouen ; il y fit le commerce des laines et de la banque ; son fils Alonce II, seigneur de Bouville, s'allia à une Rouennaise et de leur union naquirent

1. Gosselin, *Documents pour servir à l'histoire de la Marine normande pendant les XVI[e] et XVII[e] siècles*, Rouen, 1876.

deux filles dont l'une épousa un Sanchez et l'autre Jean de Quintanadoine, seigneur de Bosc-Gérard.

La famille des Quintanadoine a surtout été illustrée par l'un de ses membres : Jean de Quintanadoine, le fondateur de l'ordre des Carmélites en France. Son aïeul Jean Ier s'était installé à Rouen et y exerçait le commerce des laines[1]. Il fit rapide fortune et acquit aux environs de la ville les seigneuries de Bretigny-sur-Brionne et du Bosc-Gérard[2]. En 1550, il mourut et fut inhumé dans la Chapelle des Espagnols de Saint-Étienne des Tonneliers, où sa femme, Isabeau de Civille, reposait déjà.

De leur union étaient nés huit enfants dont l'un, Fernandez, épousa demoiselle Cavelier de Villequier. Le fils né de ce mariage, Jean II, était un lecteur fervent de sainte Thérèse, il entra dans les ordres. Ayant fait un voyage en Espagne, il fut frappé de la piété des filles du Carmel et fonda à Paris et à Rouen des monastères de Carmélites; il décéda à Rouen le 8 juillet 1634, âgé de soixante-dix-neuf ans; on l'inhuma dans la chapelle du couvent qu'il avait fondé et on lui composa une pieuse épitaphe[3].

Pedro Jalon signe des actes à Rouen en 1576; il y meurt en 1580; un de ses fils, Marc de Chalon, trésorier de Saint-Étienne la Grande, avait épousé Inès de Talma-Carillo, fille d'un Espagnol de Rouen; un autre de ses enfants, Pierre de Chalon, avait contracté union avec Inès Fernandez; Rodrigue de Chalon, qui appartenait à cette nombreuse famille, termina sa carrière comme maître des requêtes d'Anne d'Autriche. C'est lui qui, étant lié avec la famille des Corneille, conseilla à Pierre de lire les œuvres de Guilhem de Castro; et c'est peut-être à l'amitié qui unissait les Corneille et les Chalon que nous devons l'apparition du premier chef-d'œuvre de notre grand poète.

Dans le monde commercial de Rouen on pourrait relever maints autres noms d'Espagnols notables, mais il faudrait consacrer à cette ville une monographie pour montrer l'in-

1. Gosselin, *op. cit.*
2. Vesly, *Jean de Quintanadoine* (*Bull. de la Société libre d'émulation de Rouen*, 1913, p. 492).
3. Farin, *Histoire de la ville de Rouen*, t. III, p. 427.

fluence espagnole sur sa population. Toutefois, il me faut encore citer le nom de Balthazar Sanchez, qui vint, en 1548, pour travailler de son état de sucrier et raffineur de sucre et s'engagea vis-à-vis du sieur Dubosc à lui enseigner l'état de sucrier raffineur[1]. Si je mentionne les noms de Balthazar d'Espinosa, fondeur de cire, de Gomez Dacosta, de Georges Fernandez, de Julien Otho, médecins établis à Rouen à la fin du XVI[e] siècle, si je nomme au passage Albaro de la Tour, marchand de vins, Melchior Mouchique, négociant en gingembre, c'est pour affirmer l'importance du groupement hispanique de Rouen. Pour cette colonie on imprimait des œuvres espagnoles et l'on pourrait aisément dresser un catalogue des impressions faites au début du XVII[e] siècle, chez Berthelin ou Laurens Mauny, afin de satisfaire aux goûts des Espagnols établis à Rouen.

Ce n'est pas à Rouen seulement que l'on rencontre des Espagnols et des Portugais. A Dieppe, leur présence est également signalée par les historiens locaux; à Saint-Sever, près d'Avranches, vivait de pensions et de secours Cuminge de Suza. Ce compagnon fidèle d'Antonio de Crato l'avait suivi en France ainsi que Diego Botelho et que Jean Varella, qui gérait, sur la fin de sa vie, les affaires du cardinal de Gondi[2]. En passant en revue les différentes villes de France, on rencontrerait presque partout des Espagnols et des Portugais, les uns naturalisés et en voie d'être assimilés, les autres, nouveaux venus, cherchant à faire fortune ou à se faire une situation. A Troyes, les foires de Champagne avaient attiré de multiples négociants étrangers et ceux qui étaient arrivés de la Castille ou de l'Aragon avaient fait élection de domicile dans un quartier de la ville[3]. Sous le règne des Valois, la vallée de la Loire était le séjour favori de la cour. Rois et seigneurs aimaient les riches armures et les épées bien trempées. Quand ils ne se fournissaient pas chez les Italiens ou n'achetaient pas des contrefaçons allemandes, ils acquéraient

1. Gosselin, *op. cit.*, p. 88.

2. Vicomte de Faria, *D. Antonio de Crato, XVIII[e] roi de Portugal* (Notes, Extraits et Documents), t. I[er]; Milan, 1909.

3. Bourquelot, *Histoire des Foires de Champagne.*

des armures espagnoles vendues par Christophe Sigillas, dit Gibelles, Cedra, de Trez, qui tenaient boutique à Tours[1].

Il n'est pas une cité française où l'on ne puisse citer quelques habitants originaires de la Péninsule ibérique. Si quelques-uns regagnèrent leur patrie après avoir séjourné en France, la majeure partie de ces immigrés ne furent pas tentés de rentrer dans un pays où régnaient le despote Philippe II et la terrible Inquisition.

Par suite de sa proximité de l'Espagne, le midi de la France a toujours attiré Espagnols et Portugais. Au temps de sa prospérité, Narbonne en avait compté parmi ses habitants, mais peu à peu ils avaient abandonné cette ville où le commerce avait cessé d'être prospère[2]. Au XVIe siècle, François Ier avait naturalisé Martin de Pareja et Jean de Barremi, natifs d'Espagne, habitués à Tarascon, Alfonso Beyra, habitant Draguignan, Louis Saporta, médecin à Arles, Domingo Alienaguyn, maître charpentier à Caumont en Condomois; Pierre de Labia et son fils Jacques habitaient Avignon. A Toulouse, Antonio Ferrer, natif de Saragosse, et Sancho de Mena exerçaient le commerce; un peu plus avant dans le cours du XVIe siècle, on rencontre parmi les conseillers au Parlement de Toulouse Pierre d'Ispania, qui épousa une Française, et Pierre de Busca, qui contracta alliance avec Marie d'Ispania[3].

On suppose bien que Marseille, la cité cosmopolite par excellence, a accueilli dans ses murs bon nombre de trafiquants espagnols qui y ont établi leurs pénates. Lyon, centre du marché de l'argent aux XVIe et XVIIe siècles, compte aussi des immigrants espagnols et portugais. Ceux-ci y étaient attirés par suite de l'important commerce de librairie qui s'y effectuait. Les libraires de Salamanque, de Burgos, de Medina del Campo s'approvisionnaient à Lyon et, pour leurs achats, ils utilisaient des facteurs installés à poste fixe ou des représentants qui venaient au moment des foires[4].

1. E. Giraudet, *Les Artistes tourangeaux*.
2. Célestin Port, *Histoire du Commerce de Narbonne*.
3. *Catalogue des actes de François Ier*, passim. — J. Vindry, *Les Parlementaires au XVIe siècle*.
4. Président Baudrier, *Bibliographie lyonnaise*.

Au XVIe siècle, on comptait à Lyon des banquiers espagnols et portugais, parmi les premiers on citera notamment les de Pierre. Galseran, Callopa, Lesbre, Berenguer, Grenoillas. Diez, Castro, Mendez, Rodriguez, Gomez, Lopez, Sarran figurent au nombre des banquiers portugais[1].

Par Avignon sont entrés en France des étrangers nombreux, la cité papale était essentiellement cosmopolite. Au XVIe siècle, les de Villèle — les Vileila — étaient partis de Barcelone avec l'intention de se préparer à la prêtrise; mais, arrivés dans le Comtat-Venaissin, ils changèrent d'opinion et s'adonnèrent au commerce; depuis lors, leurs descendants n'ont pas abandonné la France[2].

Comme Narbonne, Montpellier eut, aux beaux jours de son commerce, des immigrants ibériens qui y vinrent faire fortune; quand le trafic de la place diminua, cette ville conserva cependant des colonies étrangères qu'attiraient l'éclat et le rayonnement de son Université de médecine[3].

Parmi les étudiants étrangers qui firent leurs études à Montpellier, on compte quelques Espagnols comme Pierre de Nocres et Jean Falco, qui fut régent à l'Université; mais ce sont surtout les Portugais d'origine juive qui cultivèrent la médecine avec le plus de ferveur. Dans le catalogue de la sainte cohorte des étudiants admis à l'honneur de coiffer le bonnet de docteur[4], on relève une foule de noms suivis de cette mention : lusitanien. Tous ces médecins ne demeuraient pas à Montpellier; leurs études achevées, ils essaimaient en France et dans quelques villes on rencontre de véritables dynasties de médecins portugais; rarement, toutefois, les jeunes docteurs s'installaient sans avoir séjourné quelque temps à la grande faculté languedocienne[5].

1. Arch. mun. de Lyon, C C. 29152, 156, 275, 276. — Vigne, *La Banque à Lyon*, p. 96.

2. Je dois ce renseignement à l'aimable archiviste de Vaucluse, M. Duhamel.

3. A. Germain, *Histoire du Commerce de Montpellier*. — A. Germain, *Les Pèlerins de la Science à Montpellier* (*Revue du Languedoc*, 1878).

4. *Catalogue des actes de François Ier*. Actes 2829, 8684, 19589. Tous les deux furent naturalisés. — Calmette, *Cartulaine de l'Université de Montpellier*, *passim*.

5. A Nantes, les Vaz et les Mello se succédèrent de père en fils comme médecins, — à Bordeaux, les médecins portugais étaient nombreux ainsi qu'à Rouen. Voir *Bulletin des Études juives*.

Cette célébrité de l'Université de Montpellier se maintint durant le XVIIe et le XVIIIe siècle, et c'est de son sein que sortirent Diego Mourao, qui exerçait à Aix, en Provence, en 1629; Fernando Mendez de Beïra; Lopez, professeur à Bordeaux en 1623; Robio de Castro, professeur à Toulouse et conseiller du roi; Manoël d'Oliveira, et tant d'autres dont les noms ont plus ou moins marqué dans l'histoire de la science médicale[1].

Quelques familles d'origine espagnole ou portugaise ont essaimé dans toute la France, et quelques-uns de leurs membres se retrouvent dans diverses régions du royaume.

Lorsque les marranes et néo-chrétiens furent chassés de la péninsule, Marseille, Avignon, Toulouse et Bordeaux avaient recueilli de nombreux émigrés espagnols[2]. Parmi celles qui entrèrent en France à ce moment, quelques familles ont spécialement marqué soit par le développement de leur commerce, soit par les situations en vue qu'elles ont occupées ou les alliances brillantes qu'elles ont contractées.

C'est au XVe siècle qu'arriva en France Antonio Lopez de Villanova, dont le nom se transforma rapidement en Louppes de Villeneuve. Il possédait des comptoirs à Avignon, à Bordeaux et à Toulouse. Son fils, Pierre, était lié avec le père de Montaigne qui épousa Antoinette Louppes. Bertrand de Villeneuve, beau-père de l'auteur des *Essais*, continua d'exercer à Bordeaux le commerce que ses parents avaient fondé[3].

Parmi les familles notoires originaires d'Espagne, on peut citer celle des Fortia. Les Fortia s'étaient établis en France à la fin du XVe siècle. Au temps de François Ier, Bernard Fortia, marchand à Tours, acquit les greffes de Saumur et d'Angers[4]; son fils, Pierre-Marc, lui succéda dans ces deux charges. Guillaume de Fortia était auditeur des comptes à Montpellier[5], Jacques[6] résidait aussi dans cette ville, tandis que Jean s'était

1. R. Francisque Michel, *Les Portugais en France et les Français en Portugal*. Appendice : *Les médecins portugais*.
2. *Bulletin des Études juives*, VI, 21; VII, 228; IX, 66; X, 236; XI, 83.
3. Malvezin, *Histoire du Commerce de Bordeaux*, tome II, pp. 50 et suiv.
4. *Catalogue des actes de François Ier*, tome V, actes 16828 et 10126.
5. *Ibidem*, actes 5908 et 9543.
6. *Ibidem*, acte 25211.

fixé à Montpellier[1]. Au XVI[e] siècle, les Fortia occupèrent des charges dans les finances. François de Fortia était receveur des parties casuelles du Trésor royal en 1571[2]. Sous le règne de Henri IV, un Fortia était candidat à la situation de lieutenant civil à la Cour, « emploi des plus beaux et des plus lucratifs »[3], mais le roi repoussa sa candidature parce qu'il était juif. C'était à la cour une opinion bien arrêtée que celle de l'origine juive des Fortia. Dans deux pasquils, adressés à M. de Fortia, Baïf y fait allusion, il écrit de lui qu'il :

Croid un peu du vieil Testament
Et ne croid rien à l'Évangile.

Quand M. de Piles, un Fortia lui aussi, tua le fils de Malherbe en combat singulier, le poète, se souvenant des bruits qui couraient sur le compte de cette famille, terminait le sonnet consacré à la mémoire de son enfant par ces mots :

... et les auteurs du crime
Sont filz de ces bourreaux qui t'ont crucifié[4].

Les Fonseca — *alias* les Fonsèques — sont mentionnés dans les documents dès le milieu du XV[e] siècle. Rodrigue de Fonseca était propriétaire du château de Cheverny en 1476[5]. Ses descendants s'allièrent en France avec les familles les plus notables. René de Fonsèque, baron de Surgères, épousa Anne de Cossé-Brissac et de leur union naquit une fille, Hélène de Fonsèque, qui fut fille d'honneur de Catherine de Médicis et est surtout connue pour avoir inspiré à Ronsard cent quinze sonnets et quelques pièces fugitives. Au temps où le poète composait ses vers en l'honneur d'Hélène, on se souvenait encore de l'origine espagnole des Surgères; s'adressant à sa Muse, le poète dit :

De toy, ma belle Grecque, ainçois belle Espagnole
Qui tires tes ayeuls du sang ibérien[6].

1. *Catalogue des actes de François I*[er], acte 25211.
2. Bourde de la Rogerie, *Inventaire des pièces du château de Keriolet.*
3. P. de l'Estoile, *Mémoires, Journaux*, éd. Lemerre, tome VII, p. 57.
4. Œuvres de Malherbe. Sonnet sur la mort de son fils : *Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle*, etc.
5. Jacques Soyer, Guy Trouillard et Joseph de Croy, *Cartulaire de la ville de Blois*, 1907. *Notices biographiques*, p. 291.
6. Ronsard, éd. Blanchemain, t. I[er], p. 290.

La belle Hélène mourut fille, mais on retrouve la survivance des Fonsèque en une autre Hélène, dame de Surgères, nièce de l'inspiratrice de Ronsard. Cette dernière épousa Isaac de la Rochefoucaud et en eut quatre enfants[1].

Les Fonseca ont rempli diverses fonctions : Jean de Fonsèque fut évêque de Tulle, son frère René fut écuyer et échanson de Henri II[2].

Pour compléter cette esquisse rapide de l'infiltration ibérique en France jusqu'à la mort de Henri IV, il resterait à examiner l'influence de l'Espagne sur notre littérature et notre langue. Mais, avec une compétence que je ne possède pas, d'autres personnes ont déjà dit en termes excellents ce que je ne ferais que répéter[3]. La lecture des auteurs du XVIe siècle prouve que les gens cultivés connaissaient la langue espagnole. Quelques-uns, Ronsard entre autres, souhaitaient voir se propager son étude. Bien qu'elles soient moins nombreuses qu'au siècle suivant, le nombre des traductions des œuvres des dramaturges et des romanciers espagnols marque toutefois qu'on ne se désintéressait pas en France du mouvement intellectuel qui se dessinait au delà des Pyrénées. Dans le domaine intellectuel, il y eut pénétration réciproque entre les deux royaumes; les auteurs espagnols étaient aussi bien accueillis en France que nos sculpteurs et peintres l'étaient en Espagne[4]. Beaucoup d'entre eux ont travaillé pour Charles-Quint et Philippe II, ils ont exercé leur influence sur l'art espagnol et ont laissé des traces multiples de leur passage dans la Péninsule.

Exception faite de nos artistes, très peu de nos compatriotes passèrent en Espagne. Le tempérament des Français les porte peu aux voyages lointains et à l'émigration. Sauf quelques Cantaliens qui, dès le XVIe siècle, avaient pris l'habitude de se rendre en Espagne pour y chercher fortune, très peu

1. Louis Vialart, *Histoire généalogique de la maison de Surgères*. Paris, 1717.
2. Tuetey et Campardon, *Insinuations du Châtelet*, acte n° 3716 du 31 mars 1551.
3. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, 3 vol. in-8°. — E. Picot, *Les Français italianisants au XVIe siècle;* nombreux détails sur les Français ayant écrit en langue espagnole. — Brunot, *Histoire de la formation de la langue française*, et les chapitres de l'*Histoire de la littérature française*, de M. Petit de Juleville.
4. André Michel, *Histoire de l'Art*, chapitres consacrés à la *Renaissance en Espagne et en Portugal.*



de Français allèrent y fonder des comptoirs. Ils étaient du reste mal reçus dans la Péninsule. Les sujets de Charles-Quint et de Philippe II étaient xénophobes et prétendaient se réserver exclusivement les profits de leur important trafic international.

Espagnols et Portugais ont au contraire émigré en France en nombre considérable; tout en ayant été moins multipliés que les Italiens qui nous débordèrent, ils nous ont fourni un contingent sensible de population active et commerçante. Vieux-chrétiens, néo-chrétiens ou marranes, juifs et morisques ont peuplé nos cités marchandes et se sont rapidement assimilés à la population autochtone. Les alliances matrimoniales, le goût de la propriété foncière, l'acquisition de charges à la Cour et aux Parlements, l'amabilité naturelle de l'habitant ont contribué à retenir tous les forains que les pays étrangers ont déversés sur notre territoire. Les juifs portugais — exception faite de ceux de Bordeaux qui jouissaient d'un statut spécial — se sont peu à peu convertis et sont, eux aussi, entrés dans les familles catholiques et protestantes; au milieu du XVII[e] siècle, on rencontre dans le clergé séculier bon nombre de prêtres dont les noms décèlent une ascendance israélite.

Il n'est pas toujours aisé cependant de reconnaître l'origine espagnole ou portugaise de certaines familles, car les noms se sont rapidement transformés. Quelques-uns ont été francisés, d'autres ont été déformés, certaines syllabes non accentuées étant tombées; bien des étrangers ont abandonné leur nom patronymique pour ne conserver que le titre obtenu ou l'appellation tirée de la possession d'une terre seigneuriale. Nonobstant, en examinant les actes de baptême et les contrats, il est relativement facile de remonter à l'origine des familles, surtout lorsqu'elles sont demeurées stables dans une région, et c'est le cas le plus fréquent.

Le courant d'immigration ibérique qui s'était produit en France pendant près de deux cents ans s'était ralenti sous le règne de Henri IV; il décrut encore sous celui de Louis XIII. Malgré son mariage avec Anne d'Autriche, le roi n'avait qu'anti-

pathie pour les Espagnols; aussi supportait-il mal la présence à la Cour de tout le personnel de confesseurs, médecins, filles de chambre et autres personnages que la jeune souveraine avait amenés avec elle. Il leur reprochait d'exploiter la reine et de lui soutirer ses revenus. Malgré ses protestations d'amour pour la France, Anne d'Autriche était soupçonnée d'entretenir avec son pays d'origine des correspondances secrètes. Au mois de décembre 1618, Louis XIII chassa tous ces Espagnols qui vivaient dans l'entourage de la souveraine. Ce fut l'origine d'une affaire qui agita beaucoup la cour; Anne d'Autriche pleura, puis se consola[1].

Si les mariages espagnols ont eu sur la France une répercussion considérable au point de vue littéraire et sous le rapport des modes[2], ils ne semblent pas avoir exercé, démographiquement parlant, une influence analogue à celle que produisit le mariage de François Ier et d'Éléonore d'Autriche. Les temps, d'ailleurs, étaient changés. Les deux peuples avaient l'un pour l'autre une aversion marquée et la politique de Sully avait attiré en France les hommes du Nord; les Hollandais devaient, au XVIIe siècle, supplanter les Espagnols et les Italiens. En outre, l'Espagne, affaiblie, ne possédait plus cette force d'expansion qu'elle avait eue sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II.

Néanmoins, l'infiltration des Espagnols et des Portugais en France ne s'arrêta point complètement; nous verrons encore par la suite s'introduire ces étrangers dans notre population, mais ils n'arriveront plus aussi nombreux qu'aux XVe et XVIe siècles. Les cités commerçantes ne seront plus transformées en succursales de Cadix et de Bilbao, et si le commerce français subit parfois des crises et des défaillances, il ne sera plus monopolisé, en quelque sorte, par les forains originaires du Midi de l'Europe.

J. MATHOREZ.

1. L. Batiffol, *Le roi Louis XIII à vingt ans*, Paris. Sur tous ces points, voir pp. 390 et suivantes.

2. A. Morel-Fatio, *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol.*



VARIÉTÉS

Les Carthaginois en Espagne[1].

Depuis le IXe siècle avant J.-C., il y avait quelques établissements phéniciens en Espagne, mais seule la grande politique continentale des Barcides inaugura une ère de progrès à l'intérieur de la péninsule. Jusqu'au IIIe siècle les colonies étaient très limitées. Hamilcar leur a ajouté un « hinterland ».

Avant la fondation des villes des Barcides — Leukon Teichos et Carthagène — il n'y avait que quatre villes puniques en Espagne : Cadix, Malaga, Six et Abdera. Ce fait est prouvé par les monnaies, dont les émissions (exc. de Cadix), commencent à la fin du IIIe siècle. Seules, ces quatre cités frappent des monnaies avec des légendes phéniciennes. Vers l'an 210 avant J.-C. commence l'époque où l'influence carthaginoise fut la plus intensive, antérieurement à l'infiltration de l'élément italique. Il est impossible qu'aucune ville phénicienne, à ce moment, ait frappé des monnaies à légendes non puniques et qu'aucun établissement phénicien se cache parmi les nombreuses villes dont nous possédons des monnaies à légendes ibériques.

Dans les auteurs anciens nous trouvons Cadix (Scymnus, 160 sqq., Diodore, XXV, 14, etc.), Malaga (Strabon, III, 4, 2[2]), et Abdéra (Strabon, III, 4, 3), nommées comme villes puniques[3].

De ces villes, Cadix a une position privilégiée ; elle est, comme

1. [Traduction du huitième chapitre de l'*Histoire des Carthaginois de 218 à 146*, par *Ulrich Kahrstedt*, 1er livre : *L'Empire Carthaginois en 218*. Nous avons accueilli avec plaisir l'intéressante étude de M. Kahrstedt, où nous trouvons la confirmation de nos propres idées sur la nécessité de réduire la part d'importation et d'influences des Phéniciens dans la Péninsule hispanique. Mais nous faisons des réserves sur un certain nombre de détails ; par exemple, nous n'admettons pas le jugement de l'auteur sur les sculptures du Cerro de los Santos, les têtes de vaches et de bœufs de Costig, où les influences orientales ne nous semblent pas douteuses ; sur le vase Cerralbo, où la palme n'est pas portée par un homme, et qui n'est certainement pas romain ; sur les nécropoles et les sanctuaires d'Ebusus, où l'on a retrouvé récemment beaucoup de figurines d'argile pré-puniques, mais où le punique abonde, où l'ibérique et le romain sont l'exception. P. P.].

2. Strabon n'a pas de tradition sur une fondation de Malaga par les Phéniciens, mais il conclut l'origine punique de la forme (σχῆμα) de l'établissement.

3. Toutes les autres villes de la côte sud — Carteia, Baelo, Baesippo, etc. — sont ibériques. Les « turres Hannibalis », qu'on trouvait partout au pays de l'histoire barcide, n'ont rien à faire avec Hannibal ; c'étaient de petits châteaux, des tours ou des ruines comme on les voit encore aujourd'hui en Espagne.

Utique, une fondation très ancienne et a pu maintenir son indépendance même après son incorporation à l'empire de Carthage; Cadix était la seule ville de l'empire qui ait frappé des monnaies, ce n'est qu'ici que les émissions remontent à une époque antérieure à l'an 200 (Head, *Hist. num.*, 2e édit., p. 2).

Les trois villes à l'est du détroit de Gibraltar sont nommées Bastulophoenices (Ms. Blastophoenices), par Appien, *Ibér.* 56. Le terme est correct; les colonies phéniciennes en Afrique sont les villes libyphéniciennes, c'est-à-dire les villes des « Phéniciens en Libye », les colons de Malaga, etc., sont les Phéniciens au pays des Bastuli ou Bastetani. Appien dit que les villes étaient fondées par Hannibal. Il est évident que cela n'a pas de valeur historique; les colonies du pays des Bastuli remontent à une époque plus ancienne. Il est seulement intéressant de voir que, pour des auteurs comme Appien, toute l'histoire des Phéniciens en Espagne se limitait à l'histoire d'Hannibal, et que tout ce que les Phéniciens avaient laissé en Espagne devint une œuvre du grand ennemi de Rome[1].

Nous avons une connaissance détaillée seulement de Cadix (Laigue, *Bull. Com.*, 1912, 322 sqq, et *Rev. arch.*, 1892, II, 291 sqq., P. Paris, *L'art et l'industrie*, p. 91 et s.). La trouvaille principale est un grand sarcophage anthropoïde, de la forme sidonienne, pas carthaginoise, et peut-être importé (Renan, chez Laigue). La même nécropole nous a fourni quelques autres sarcophages, quelques-uns plus anciens que le grand sarcophage, mais généralement d'un travail inférieur. Dans quelques autres tombeaux, on a trouvé un collier punique, un anneau d'or, quelques amulettes phéniciennes d'une forme bien connue à Carthage (Déchelette, *Rev. Arch.*, 1908, II, 410), et un œil d'Osiris. La plupart de ces objets remontent au IIe siècle, c'est-à-dire à la domination romaine. Nous ne connaissons qu'un seul nom punique à Cadix, il se trouve sur un sceau (Hübner, *Mon. ling. Iber.*, 188). Quelques caractères puniques se mêlent à l'inscription ibérique sur un quartz trouvé à Cadix (Delgado, *Método de clasificación*, I, CXXXI; P. Paris, *L'art et l'industrie*, I, 117 sq.), et actuellement perdu.

Les villes bastulophéniciennes nous ont livré quelques caractères puniques sur un vase grec d'Abdera et un scarabée de style égyptien, provenant de Malaga[2].

1. On a supposé que les « Blastophéniciens » étaient une nation demi-ibérique, faute qu'on a faite aussi en parlant des Libyphéniciens, qu'on croyait une race demi-libyque. Heiss, *Monnaies d'Espagne*, a appelé « blastophénicienne » une écriture ibérique du sud de la péninsule (Asido, Illuro), qui a une certaine ressemblance avec les caractères phéniciens. On n'ignore plus que c'est impossible. Le pays des Bastetani figure, sous la forme Mastia, dans les traités commerciaux de Rome et de Carthage (Polybe, III, 24, 4). La transition de B en M n'est pas singulière : on rappelle le Bagradas-Macaras, près de Carthage.

2. Hübner, *loc. cit.* A Malaga se trouve un mur très ancien, qui est peut-être

L'étendue et la population de ces villes puniques étaient, sans doute, très petites. Strabon dit (III, 5, 3), que Cadix était παντάπασι μικρά; c'était une ville de quatorze hectares[1] et de quelques milliers d'habitants. Les trois établissements à l'est du détroit peuvent avoir contenu 10,000 habitants. Il y avait, sans doute, d'autres petits établissements, isolés ou fondés dans les villes ibériques de la côte — nous possédons un exemple de ces derniers à Villaricos — mais on ne peut pas douter qu'avant l'époque d'Hamilcar le nombre des Phéniciens vivant en Espagne fût de moins de 20,000[2].

C'est sur cette base punique que les Barcides ont construit leur empire continental. Nous ne pouvons pas en fixer l'étendue avec une sûreté suffisante, mais la tradition suffit pour nous donner une idée de son état. Avant sa fameuse expédition contre Sagonte, Hannibal a attaqué les Olcades et les Vaccéens et battu ces tribus pendant son séjour sur le Tage. Mais il n'a pas poursuivi cette victoire, et ni les Olcades ni les Vaccéens ne furent jamais soumis à l'empire. Ils formaient le glacis qu'Hannibal ne devait pas occuper lui-même, mais où il fallait se mettre en respect pour garantir la possession des territoires au sud du Tage.

Pendant la guerre des Scipions contre les Carthaginois, en Espagne, les armées se battent toujours entre la Sierra Morena et la Sierra Nevada. Comme dans un couloir étroit, l'un essaye de pousser l'ennemi vers l'est, l'autre vers l'ouest. Les régions au nord ne font pas partie du théâtre de la guerre ; un officier carthaginois y va une fois pour en tirer des mercenaires, un corps romain s'y oppose, mais généralement tout le pays au delà de la Sierra Morena est un territoire neutre.

Du côté de l'est, l'empire carthaginois touche l'Èbre, à l'ouest, probablement la bouche du Tage, où nous trouvons un général punique au temps de l'attaque de Carthagène par Scipion (Polybe, X, 7, 5). L'empire des Barcides embrassait les côtes sud-est, sud et sud-ouest de la péninsule et s'étendait à environ 200 kilomètres à l'intérieur. Son étendue était de 250,000 kilomètres carrés. La population n'était pas très dense ; on peut supposer vingt habitants par kilomètre carré dans la vallée du Bétis, mais pas plus de deux ou trois dans les parties montagneuses. Le nombre des Espagnols qui se trouvaient sous la domination punique ne dépassait pas deux millions. La capitale était

punique (P. Paris, *L'art et l'industrie*, I, 20 sq.), mais je ne vois pas de possibilité de le dater avec sûreté.

1. Sur la topographie de Cadix pré-romaine, voir *Archäol. Anzeiger*, 1912, p. 217, sqq.

2. Juan Roman, *Islas Pithyusas*, parle des nombreux établissements puniques à l'ouest du détroit et cite à ce propos Scylax, 1. M. Roman ne savait pas le grec et s'est servi de la traduction latine du texte de Scylax, donnée dans l'édition des « Geographi minores », qui, vraiment, parle des colonies à l'ouest. Un coup d'œil sur l'original suffit pour nous montrer que c'est une erreur. Scylax parle des Bastulo-phéniciens.

Carthagène, fondation d'Hasdrubal, ville d'une circonférence de 20 stades et d'une population de 10-15,000 âmes (Polybe, X, 11, 4; 17, 6).

L'empire se composait d'un grand nombre de tribus et de territoires hétérogènes : ce fut, sans doute, une grande œuvre de la diplomatie barcide de les réunir, et le vieux Caton avait raison d'admirer l'organisation des Barcides. Mais il est naturel que cette œuvre ne fût pas encore achevée vingt ans après le premier débarquement des Barcides en Espagne, et que les intentions des Carthaginois n'aient jamais été celles que les Romains ont eues dans leurs organisations et colonisations, de pénétrer le pays de leur propre civilisation, de propager leur langue, de pacifier toutes les tribus et d'ouvrir tout le pays au grand commerce. Il n'y avait jamais eu de routes puniques dans la vallée du Bétis, de ponts sur les fleuves, de fortifications carthaginoises pour protéger les paysans soumis contre les tribus indépendantes de la montagne. A tout cela on ne pensait pas encore au troisième siècle et au temps de Caton. Nous ne connaissons pas de traces d'une colonisation punique, mais seulement de l'importation et du commerce carthaginois. Le pays ne parla jamais la langue punique; le nombre des Sémites était trop petit — 20,000 environ dans les colonies prébarcides et 10 à 20,000 dans les nouvelles villes — et la civilisation ibérique était trop avancée.

Les traces du commerce punique se trouvent sur la côte est et dans la vallée du Bétis. C'est à Villaricos, l'ancienne ville de Baria, qu'on a découvert un établissement phénicien. Baria est resté toujours une ville essentiellement ibérique[1], mais sa situation et la richesse de la région attiraient des familles puniques, commerçants et ouvriers. Villaricos nous a fourni la première inscription punique de l'Espagne (*Compt. rend. Acad. Inscr.*, 1904, 36; *Ephem. semit. Epigr.*, II, 186) et un grand nombre d'objets importés par les Phéniciens : des amulettes, etc., de style égyptien comme dans les nécropoles des premières époques de Carthage (P. Paris, *L'art et l'industrie*, I, 96 sqq; Siret, *Rev. Arch.*, 1907, II, 391, sqq.; Joulin, *Rev. Arch.*, 1910, I, 220 sqq.), et la céramique, les poteries, les terres cuites, les œufs d'autruche, bien connus des nécropoles du IVe au IIe siècle à Carthage (Siret, Joulin, *l. l.*). Un vase d'origine punique est aussi trouvé à Herrerias, près de Villaricos, (cf. P. Paris, *l. l.*, 321)[2]. En outre, on trouve des vases

1. Cf. P. Paris, *Archäol. Anzeig.*, 1910, 316 sqq.

2. Le fragment d'un sphinx, mentionné par Paris et Siret, est peut-être ibérique. Ces ornements étaient très communs dans l'art local (Hübner, *Arch. Iahrb.*, 1898, 125; P. Paris, *L'art et l'industrie*, I, 121).

3. Dechelette, *Rev. Arch.*, 1908, II, 40 sqq. Le progrès de l'incinération des morts ne prouve rien, le mélange des deux formes de sépultures se trouvant partout. Les tombeaux à jarres sont trop tardifs pour nous laisser penser à une influence carthaginoise.

grecs et italiques des IVe et IIIe siècles (Siret, *l. l.*; Joulin, p. 222). On ne peut pas juger si ces derniers objets y sont venus apportés par des commerçants carthaginois ou par les Massaliotes à une époque antérieure à l'occupation de cette côte par les armées des Barcides.

Baria était toujours une ville ibérique; les tombeaux de la ville et des environs contiennent un grand nombre des armes qu'on a données aux morts, selon la coutume ibérique; l'élément punique restait toujours en minorité et n'avait qu'une importance locale, même après le temps d'Hamilcar, où il s'est étendu un peu vers l'intérieur (Herrerias, etc.).

Nous nous formons une bonne idée de l'état de la vallée du Bétis par les fouilles exécutées aux environs de Carmona et d'Osuna. Le caractère essentiel de toutes les nécropoles de cette région (Vientos, Entremalo, Parias, Cruz del Negro, Alcantarilla, Acebuchal, Alcaudete, Viso del Alcor, etc.) est ibérique; la plupart des objets trouvés sont d'origine locale[1]. Mais partout s'y mêlent quelques objets de provenance punique, dont nous connaissons les analogues à Carthage aux IIIe et IIe siècles; des jarres puniques sont découvertes à Entremalo, Vientos et Parias au nord de Carmona (Bonsor, *Rev. Arch.*, 1899, II, 299, 310 sqq.), à Alcaudete et dans les Alcores au sud de cette ville (*l. l.*, p. 256). Alcantarilla nous a fourni des vases, comme les nécropoles de Carthage (Bonsor, *l. l.*, p. 248), Cruz del Negro, quelques lampes et scarabées importés de l'Afrique du Nord (*l. l.*, p. 276 sqq).

Les objets d'ivoire sont assez nombreux, parfois semblables aux trouvailles d'un style oriental à Carthage. Quelques autres exemplaires nous montrent un style qui rappelle l'archaïsme grec (Heuzey, *Compt. rend. Acad. Inscr.*, 1900, p. 16 sqq.), d'autres sont couverts de figures phéniciennes (Engel-Paris, *Nouv. Arch. miss. scient.*, XIII, p. 482 sqq). Sur un peigne trouvé à Carmona, on voit un signe qui est peut-être un W phénicien[2].

D'autre part, nous n'avons pas d'édifices puniques en Espagne. Un explorateur a cru découvrir un temple souterrain de l'époque punique dans la nécropole de Carmona. Il s'agit d'un tombeau romain

1. Quelques archéologues (p. ex. Siret et Bonsor) ont déclaré punique tout ce qu'ils ont trouvé; Bonsor appelle la céramique qui, évidemment, n'a rien à faire avec la poterie punique, « gréco-punique ». Siret (*Rev. Arch.*, 1907, II, p. 373 sqq.) a soumis le monde aux Phéniciens. M. Déchelette a réfuté ces théories fantastiques (*Rev. Arch.*, 1908, II, 219 et sqq). La chronologie proposée par M. Bonsor (*l. l.*, p. 378 sqq.) est absolument impossible à accepter; il croit, par exemple, que les époques d'incinération des morts sont celles de l'influence sémitique.

2. Bonsor, *l. l.*, p. 283 sqq.; Engel-Paris, *l. l.* Le caractère punique des objets d'ivoire des Alcores me semble douteux, à en juger par la photographie donnée par Paris, *Promen. arch.*, pl. 31; je ne connais pas les originaux. Les analogies puniques en Étrurie que M. Bonsor, *l. l.*, a signalées pour ses trouvailles de Carmona, n'ont rien de phénicien; on n'ignore pas que l'influence phénicienne en Italie a été exagérée.

qui est, seulement, plus grand que les caveaux voisins[1]. Osuna était, évidemment, un centre principal de la vallée du Bétis aux temps préromains. La ville était ibérique, sa situation, les grandes sculptures et le grand mur de fortification sont des preuves irréfutables (P. Paris, *Promen. arch.*, pl. 36 sqq.). Néanmoins, on y a découvert deux tombeaux puniques, les seuls de l'intérieur de la péninsule. C'étaient, sans doute, des commerçants — nous connaissons les marchandises que ces hommes et leurs compatriotes y ont apportées : peignes d'ivoire et un vase d'albâtre (Paris, *Arch. Anz.*, 1904, p. 140; Engel-Paris, *Nouv. Arch. miss. scient.* XIII, p. 357 sqq.).

Le Musée de Séville (n° 2996) contient la figurine d'une déesse-mère avec sa fille, qui rappelle les objets puniques de Carthage et d'Ebusus. Elle provient de Valle de Abdalagis, au nord de Malaga, il est donc très possible qu'elle ait été importée par les commerçants de cette colonie phénicienne.

Le commerce punique s'est étendu à la Catalogne, la seule région de l'Espagne qu'il ait atteinte au delà des frontières de la domination carthaginoise. Emporiae nous a livré quatre amphores puniques et quelques petits vases (au Musée de Gérone), un fragment d'amphore avec le signe de Tanit (au Musée de Barcelone), une lampe, également ornée du symbole de la grande déesse de Carthage, actuellement propriété de Sr D. Pedro Villanueva, à Barcelone, quelques autres lampes puniques, propriété de Sr D. Manuel Cazurro, à Gérone, enfin un grand nombre de fragments de colliers, de scarabées, amulettes, etc., semblables aux objets carthaginois, conservés à Barcelone et Gérone[2].

Des amphores puniques ont été découvertes à Cabrera-de-Mataro, sur la côte, au nord de Barcelone; elles sont perdues ou appartiennent à des particuliers (Pellicer, *Estudios sobre Iluro*, Mataro, 1887, p. 127). Elles ont été importées probablement d'Ebusus.

Voilà les objets puniques ou soumis à l'influence punique, provenant de la péninsule ibérique. Il y a encore d'autres objets qui sont publiés et parfois mentionnés comme puniques, même par des savants non espagnols. La prédilection des amateurs espagnols — excepté ceux de la Catalogne — pour les Carthaginois leur fait publier certaines trouvailles comme phéniciennes, qui sont ibériques ou même romaines et l'impossibilité d'un contrôle fait entrer ces erreurs dans la littérature

1. J'espère qu'il ne faut plus parler des statues puniques d'Elche, d'Osuna, etc. On croyait parfois que ces monuments montraient quelque influence orientale. Leur caractère purement ibérique est maintenant acquis.

2. Quelques-unes des trouvailles conservées au Musée de Barcelone proviennent, peut-être, de Tharros (Sardaigne), elles ont été achetées par le Musée à un collectionneur. Une part de la céramique d'Emporiae est, sans doute, importée d'Ebusus au temps romain; quelques amulettes de Gérone rappellent Naukratis plus nettement que Carthage.

scientifique. J'ai déjà dit que, par exemple, les sculptures du Cerro de los Santos, Elche, etc., n'ont rien de punique. C'est un mérite de M. P. Paris d'avoir repoussé ces idées exagérées sur l'étendue de la civilisation phénicienne en Espagne; je cite l'éléphant de Carmona, les sphinx et les taureaux d'Albacete, et d'autre part les objets de métal, que l'on affirmait être des produits puniques et qu'il a restitués à leur vraie origine (*L'art et l'industrie*, I, p. 121 sqq. p. 324 sq.; II, p. 263). Mais d'autres objets encore qui, même chez M. Paris, passent comme puniques ou peut-être phéniciens, sont purement ibériques, par exemple une sculpture de Cartama (un loup, qui ressemble à un ours, mangeant un agneau; *L'art et l'industrie*, I, p. 137 sqq.); l'analogie avec un prétendu groupe phénicien de Palerme, signalée par P. Paris, est trop vague pour prouver une influence étrangère; la stèle de Marchena (palme et cheval, *L'art et l'industrie*, I, p. 326 sq.) dont le sujet rappelle les monnaies de Carthage, mais qui est beaucoup mieux exécutée qu'aucune sculpture carthaginoise; un bijou orné de quelques caractères ibériques (*l. l.*, p. 117 sq.) et les reliefs du Tajo Montero, près d'Estepa (p. 340 sq.) [1].

Les dernières fouilles où on a supposé l'origine punique de quelques édifices et objets trouvés sont celles de M. le marquis de Cerralbo à Arcobriga, Galiana et quelques autres endroits autour de son château de S. Maria de Huerta (sur la ligne de Madrid à Saragosse). Il a publié (*El Alto Jalon*, p. 123 sqq.) un vase qu'il croit punique à cause d'un dessin qui ressemble à un autel de Malte. Il y a une ressemblance, c'est une palme qui est portée par un homme sur le vase et sort d'un grand vase sur les quatre côtés de l'autel (j'ai vu l'original). L'autel provient de Hagiar-Kim qui, comme on ne l'ignore pas, est purement néolithique, et n'est pas phénicien du tout; le vase a été trouvé (M. de Cerralbo eut l'amabilité de m'en montrer l'emplacement) au sommet d'un escalier qui forme la communication d'une place romaine au faîte de la colline d'Arcobriga, et, évidemment, est romain lui-même. On ne peut pas douter que le vase ne soit d'origine préromaine et seulement encore utilisé au temps des Romains, mais qu'il est postérieur à l'époque punique. M. de Cerralbo le place à cette dernière époque, parce qu'il prend un grand nombre des murailles romaines d'Arcobriga pour ibériques ou même puniques. Il s'agit des murailles qui ont des piliers verticaux entre lesquels règne une construction d'*opus incertum*. Le marquis les signale comme puniques, parce qu'il en a trouvé d'exactement analogues dans les publications françaises

1. Cf. p. 341 [2] un exemple amusant, mais encore typique de l'archéologie locale de cette région. Il me faut joindre mes regrets à ceux de M. P. Paris (II, p. 202, note) sur l'état de la section archéologique de la Bibliothèque Nationale à Madrid. *L'art et l'industrie* de P. Paris n'y existait pas dans l'hiver 1911-1912. Il est donc assez difficile de travailler en Espagne sur l'antiquité du pays. En revanche, à la bibliothèque du Musée de Barcelone, j'ai trouvé tout ce que j'ai demandé.



relatives aux bâtiments découverts sur la Byrsa de Carthage, mais il n'a pas remarqué que ces murs sont romains et ont été toujours publiés comme romains; on n'ignore pas qu'on n'a pas encore trouvé d'édifices phéniciens à Carthage. Le *pronaos* de *Alto Jalon*, p. 118 sq., n'a rien de punique, non plus que les fortifications de la p. 121. L'empire des Barcides n'embrassa jamais les régions du Jalon; ni Hamilcar, ni Hasdrubal, ni Hannibal n'ont jamais vu cette partie de l'Espagne. M. de Cerralbo a publié comme demi-puniques quelques fragments de vases (9 fragments appartenant à 3 [?] vases) provenant de Galiana. Je confesse ne pas connaître le « terme de comparaison », qui lui fait croire qu'ils soient soumis à une influence étrangère. A Carthage, en Libye, dans les colonies phéniciennes de l'Orient et de l'Occident, il n'y a rien de semblable; les vases sont néolithiques commes les autres objets trouvés à Galiana et dans les nécropoles voisines; ils appartiennent vraiment à une époque de culture plus développée que le reste des trouvailles. C'est dans la collection magnifique du marquis de Cerralbo qu'on peut le mieux étudier le développement de cette céramique, qui est plus rude à Somaën et dans quelques autres nécropoles du voisinage, et dont les fragments de Galiana représentent une forme plus élégante.

J'en ai assez dit sur les traces vraies ou supposées du commerce et de l'industrie puniques. D'autres traces bien connues sont les grandes trouvailles de monnaies. Partout, dans l'Espagne de l'Est et du Sud, on trouve les monnaies des Barcides imitant les types carthaginois (Zobel de Zangroniz, *Moneda antigua española*, p. 13 sqq.; Head, p. 3 sq.). Les grands trésors proviennent du Sud-Est de la péninsule; Zobel mentionne ceux de Carthagène et de Cheste (Valencia), le dernier se rapportant vers la fin de la guerre d'Hannibal [1]. On voit que le territoire de Carthagène et les provinces voisines formaient le centre de l'empire.

Les Baléares ne furent jamais une possession carthaginoise. En 208, les officiers carthaginois s'y rendent pour enrôler non des recrues, mais des mercenaires (Tite Live, XXVII, 20, 7); Magon, en 206, touche les îles, mais il y débarque à main armée et a besoin d'un camp fortifié pour soutenir les attaques des indigènes. Et ce n'est que dans Minorque qu'il peut rester : à Majorque, les Carthaginois sont battus (Tite Live, XXVIII, 37, 5 sqq.; Zonare IX 10, 10) [2].

1. Quelques trésors semblables n'ont pas encore été publiés; ils proviennent de la même partie de l'Espagne (information que M. Cazurro a bien voulu me donner). — Pour n'oublier rien, je mentionne qu'il y a des tombeaux en forme de demi-cylindre en Asturies (CIL, II 5691) et à Barcelone (6178). Ces tombeaux sont fréquents en Afrique, mais ces exemples espagnols ne remontent qu'à l'époque des empereurs, il s'agit peut-être des Africains, habitant en Espagne, mais pas des Phéniciens de l'époque des Barcides.

2. On n'a pas découvert d'objets puniques dans les Baléares, excepté des monnaies d'Ebusus. « L'influence orientale » dans le style des têtes de taureaux de Costig (au Musée de Madrid) est imaginaire.

D'autre part, les Pithyuses étaient remplies des colons phéniciens. Ici, les Sémites ne se bornaient pas à quelques établissements fortifiés, mais se répandaient sur l'île entière. Le nombre des indigènes était, sans doute, assez petit et le danger pour les colons beaucoup moindre que sur les côtes du continent où l'on se trouvait en face du réservoir énorme des grandes tribus ibériques.

Une active industrie phénicienne en résulta; un vase de la nécropole de Puig d'en Valls en forme de candélabre rappelle une trouvaille de Carthage (Román, *Islas Pithyusas*, pl. 11). Ereso nous a livré des terres-cuites de style punique, dont la plupart pourraient provenir des tombeaux de la capitale africaine : voir la déesse de Román, pl. 2 et 31, les bustes des pl. 3, 7 et 13, une déesse mère avec sa fille (mutilée) de la pl. 5, une femme à disque (6, 1), déesses ornées comme la Grande Mère d'Éphèse (7, 1; 14, 1; 20, 3). On a découvert des lampes phéniciennes (3, 14), des colliers (57, 6), des masques en terre cuite (10, 1), des amphores puniques (14, 2 sqq.), etc. Les petites trouvailles comprennent des scarabées, dont quelques-uns prouvent une certaine influence grecque (10, 3 sqq.; 20, 3), des amulettes de style égyptien (12, 1 sqq.), dont l'un est d'une forme intermédiaire entre le symbole de Tanit et l'hiéroglyphe ʿnh (la vie), des anneaux et des marques de fabrique puniques (31, 7).

La nécropole de Purmany nous a fourni des objets puniques : des colliers, des amulettes (pl. 12) et des terres cuites (pl. 17, 1); Marina de las Monjas et Formentera ne contenaient pas d'objets d'origine punique certaine. Quelques têtes de terre cuite de Pueblo de San Rafael (voir pl. 11 et 32), des objets de verre (pl. 30) ont au contraire ce caractère. De Talemanca nous possédons une déesse de style oriental (58, 1), des mains de terre cuite (59, 1 sqq.), la figurine d'une femme (60, 1), une lampe punique (61, 2), etc., pour ne pas donner une liste des nombreuses petites trouvailles puniques de toutes les nécropoles de l'île : bijoux, sceaux, amulettes, fragments de poteries et de tous les objets, principalement des fragments de poteries que leur caractère ou leur état de conservation ne permet pas d'appeler soit puniques, soit ibériques.

Nous voyons une industrie florissante; l'élément grec est faible, plus faible qu'à Carthage, il n'y a qu'un seul mot grec sur un sceau provenant d'Ereso (Román, pl. 31, 8). Les trouvailles de style punique ou égyptien ressemblent à celles de la capitale; on ne sait pas, généralement, si les produits ont été faits dans les fabriques d'Ebusus ou de Carthage. L'île a la même apparence qu'aurait eue Carthage, sans l'infiltration de l'élément étranger. L'absence d'importation massaliote prouve qu'Ebusus était livrée au monopole commercial maintenu par Carthage. Cet élément ne manquerait pas, si le commerce était libre.

Les communications qui reliaient Ebusus au continent ibérique

étaient sans doute très actives; une minorité de la population restait toujours ibérique, et il est naturel qu'on y ait découvert une quantité d'objets rappelant l'industrie ibérique de la péninsule (voir la tête de Román, pl. 1 et 36, une autre tête, pl. 8, les vases, pl. 31, 72, 76 et les estampes ibériques sur la poterie des pl. 15 et 58, 11).

Ebusus était une colonie phénicienne, contenait une population dense, en majorité punique, en minorité ibérique — nous l'apprenons des auteurs anciens, et les fouilles l'ont confirmé. La ville d'Ebusus formait le centre de l'élément punique. Le paysage, surtout sur la côte ouest (la côte tournée vers le continent), était d'un caractère mêlé ou purement ibérique. Le nombre d'habitants était, probablement, moins grand qu'aujourd'hui (25.000), on peut l'imaginer de 18,000 à peu près, dont 10,000 Phéniciens et 8.000 Ibères.

U. KAHRSTEDT.

L'Architecture romane en Catalogne avant le XIIe siècle.

J'aurais voulu faire connaître plus tôt aux lecteurs du *Bulletin hispanique* le second volume de MM. Puig y Cadafalch, A. de Falguera et J. Goday : *L'architecture romane en Catalogne, du IXe au XIe siècle.* Le livre est de ceux qui peuvent attendre, de ceux qui restent; il est assez solidement construit pour défier le temps.

Ce bel in-4° de 640 pages, illustré de plus de 500 gravures, est l'un des plus remarquables travaux qui aient jamais été consacrés à une architecture régionale Il est le fruit de recherches minutieuses et de longues lectures : les auteurs ont exploré la province, analysé ses monuments en architectes et ses documents en historiens; mais leur curiosité ne s'est pas confinée dans les frontières de la Catalogne : ils connaissent les ouvrages des savants étrangers, ils suivent les progrès de l'archéologie générale et ses théories les plus nouvelles. Je leur reprocherais plutôt d'y attacher, par instants, une importance que ces théories ne méritent pas toujours.

Quoi qu'il en soit, ce volume apporte à l'histoire monumentale un tel contingent de notions inédites, de faits et d'idées, qu'il est fort audessus des comptes rendus systématiquement laudatifs. Je voudrais le résumer ci-après en toute sincérité : le plus souvent, je suis d'accord avec les auteurs et je n'insisterai pas; sur quelques points, où je pense autrement qu'eux, je discuterai un peu longuement.

Dès le titre, le lecteur se pose une question. M. Puig et ses collaborateurs se proposent d'étudier dans ce volume l'architecture catalane jusqu'à la fin du XIe siècle : comment distinguent-ils des œuvres de ce siècle les œuvres du siècle suivant? Il faut savoir que la docu-

mentation est, pour les pays catalans, exceptionnellement copieuse : les textes recueillis par M. Puig (pp. 350-351) fournissent la date de trente-quatre édifices religieux du XIe siècle[1], dont un nombre assez élevé sont parvenus jusqu'à nous. De quelques églises on peut même dire quand elles furent entreprises et quand elles furent consacrées. Les inductions s'appuient l'une l'autre : quand les mêmes caractères architecturaux se retrouvent pour les mêmes dates documentaires, l'attribution atteint une rigueur scientifique (p. 346). Au surplus, une circonstance historique permet de contrôler ces résultats : jusqu'à la fin du XIe siècle, la Catalogne du Sud est restée sous la domination musulmane; or, il se trouve que cette frontière délimite précisément l'aire géographique du style qui prend fin vers 1100 (p. 353).

Le plan des églises n'est pas un indice chronologique : ce qui permet d'assigner tel édifice à telle date, ce sont les moyens d'exécution, construction et décoration, en particulier les détails de l'appareil (p. 344).

Il reste entendu que les formes n'ont pas du coup pénétré dans toute la région : les cantons éloignés des foyers d'art, les recoins de la montagne ont pu être plus ou moins en retard.

Tels sont les principes. Je les crois irréprochables. L'application qui en est faite soulève quelques difficultés.

La plus grave peut-être a trait à l'église Saint-Vincent de Cardona, qui aurait été commencée en 1020 et terminée en 1040 (pp. 166-167 et p. 350) : la différence est si considérable entre certaines églises des premières années du XIe siècle et celle-là, le progrès des unes à l'autre est si accentué que j'ai bien de la peine à les croire contemporaines. A Cardona, ces arcs à ressauts, ces piles très découpées, ces contreforts, cette coupole sur trompes, toute cette structure savante ne peut pas avoir été conçue et réalisée à la même date que les églises incomparablement plus archaïques de Ripoll ou de Saint-Martin-de-Canigou. A ces objections, M Puig répond que Cardona n'est pas une œuvre catalane, mais une œuvre étrangère, élevée par des étrangers sur le sol de la Catalogne; mais on en peut dire autant de quelques autres églises, comme Saint-Martin-de-Canigou, déjà nommé, lesquelles restent néanmoins dans le cadre des classifications chronologiques.

A la vérité, on trouverait à Saint-Pierre de Barcelone « un cas isolé » de coupole sur trompes plus ancienne encore que celle de Cardona, puisqu'elle remonterait à 945 (p. 490); mais cette église a été l'objet d'une consécration nouvelle en 1147, et il n'est guère vraisemblable que l'on ait procédé à cette cérémonie parce qu'on avait

1. On pourrait ajouter quelques dates : par exemple, consécration de Sainte-Eugénie, non loin de Perpignan, en 1051, et consécration Du Riquer, près de Prades, en 1073 (V. mon *Art religiós en el Rosselló*, pp. 34 et 35).

« perdu le souvenir de la première consécration » (p. 117); d'ailleurs, le procès-verbal de 945 existait il n'y a pas longtemps (p. 115). Il est à présumer qu'une réfection plus ou moins complète motiva la cérémonie de 1147; pour ma part, je croirais volontiers que la coupole fut construite à ce moment-là.

Dans l'église abbatiale d'Arles-sur-Tech, M. Puig et ses collaborateurs jugent que le chevet est du XI[e] siècle (p. 194). Je comprends les choses différemment : cette église a été consacrée en 1046, puis en 1157; son orientation est renversée. Je pense que ce renversement résulte des travaux du XII[e] siècle : l'abside fut alors démolie pour être reconstruite à l'ouest.

Les modifications que je propose portent, en somme, sur quelques faits particuliers. Dans l'ensemble, le système chronologique paraît solidement établi.

Ce premier point étant fixé, le style des IX[e]-XI[e] siècles étant isolé de celui qui a suivi, comment sont faites les églises catalanes de cette époque? En ce qui concerne le IX[e] siècle, on est réduit à de vagues hypothèses (pp. 91-92) : l'information positive commence au X[e] siècle.

Les plans sont très divers : M. Puig publie des chapelles bien curieuses, rondes avec un renflement qui est l'abside. Il s'occupe de l'église triangulaire de Planès et il en donne, après le D[r] Sabarthez, une description et des figures exactes que les archéologues français devraient bien lui emprunter, au lieu de reproduire sur cette construction des erreurs qui ont vraiment trop duré. Circulaire, triangulaire, ce sont là des plans exceptionnels : les plans ordinaires comportent une nef terminée par une abside; une nef avec transept, abside et absidioles; trois nefs avec abside et absidioles; jamais de déambulatoire.

Ces dispositions se prêtent à des variantes. La plus raffinée se trouve dans une église que j'ai le remords d'avoir vue plusieurs fois d'un peu loin sans en deviner l'attrait : Saint-Saturnin de Tabernoles, entre la frontière d'Andorre et La Séo d'Urgel. Les bras du transept sont arrondis; sur l'abside s'ouvrent trois absidioles et, sur l'absidiole centrale, trois absidioles plus petites, prises dans l'épaisseur du mur (p. 182). Cette église a été consacrée, dit M. Puig, en 1036-1040[1].

L'ancienne cathédrale de Vich, démolie jadis, était à une nef, transept, quatre absidioles ouvertes sur le transept, abside au fond d'un chœur (p. 240); de chaque côté, la longueur du transept était coupée en deux par un pilier qui soutenait deux arcs. Y avait-il une tribune

1. Un membre de la famille andorrane de Plandolit, religieux bénédictin de Montserrat, avait recueilli de nombreux documents sur Tabernoles; il m'en montra les copies il y a une douzaine d'années. Peut être serait-il possible de trouver dans ces documents des précisions nouvelles sur l'histoire de ce très curieux édifice.

dans l'un et l'autre bras, comme à Saint-Sever de Gascogne[1]? Toujours est-il que l'ancienne cathédrale de Vich n'était pas de type catalan.

L'une des particularités les plus frappantes des plans que donne M. Puig est la fréquence des absides dont les murs sont évidés de niches à l'intérieur.

Les plans présentent parfois des irrégularités plus ou moins sensibles. M. Puig y voit des erreurs d'exécution (p. 362) et ne s'y arrête pas. J'avoue que j'aurais été curieux de savoir si, à Frontinyá, la déviation très accentuée du mur méridional du transept est due à des causes locales. Il n'est peut-être pas absolument démontré que toutes les déviations de ce genre soient de simples accidents.

En élévation, les églises romanes catalanes sont, sans exception, dépourvues de triforium (p. 505). Quelques-unes, principalement élevées dans la partie Ouest de la province, ont des fenêtres au-dessus des grandes arcades (pp. 229-230 et 508). J'avais cru que les églises roussillonnaises à collatéraux dans lesquelles la maîtresse nef prend jour directement au dehors sont parmi les plus anciennes; M. Puig ne le pense pas (pp. 506-508), et sans doute je me suis trompé: Fuilla excepté, les églises dont il s'agit ne nous sont point parvenues dans leur état primitif; Torreilles, Arles, Saint-Estève et la cathédrale d'Elne ont été remaniées. Il se peut qu'il n'y eût pas de fenêtres dans la nef de Torreilles avant ces travaux; à Elne, au contraire, les modifications ont eu pour résultat de supprimer des fenêtres, dont un spécimen a été dégagé naguère[2].

Arles et Elne avaient apparemment, au XIe siècle, une simple charpente au-dessus de la nef centrale. L'une et l'autre église marquent la transition entre la basilique à couverture de bois et l'église voûtée.

Cette évolution est représentée par un spécimen d'un type différent à Saint-Michel-de-Cuxa, près de Prades, dans la portion occidentale de la nef centrale. C'est ce qui subsiste d'une église commencée en 956 et dédiée en 974. Commentant un texte du XIe siècle, j'ai exposé, il y a quelque vingt ans[3], que le constructeur de Saint-Michel-de-Cuxa, après avoir monté ses maçonneries à un niveau élevé, *altius*, jeta enfin, *tandem*, des arcs, évidemment des arcs transversaux sur lesquels il posa les pannes du toit. M. Puig estime que le texte comporte une interprétation différente: les arcs que ce texte mentionne sont peut-être les grandes arcades entre nef et collatéraux. Une telle explication ne paraît guère admissible pour plusieurs raisons: les grandes arcades

1. Voir mon étude sur *L'Église abbatiale de Saint-Sever*, dans le *Bulletin archéologique*, 1900, notamment les dessins des pages 43 et 44.

2. Voir la note de M. de Lacvivier dans la *Revue de l'art chrétien*, de 1913, p. 43.

3. *L'Art religieux en Roussillon*, p. 49; dans le *Bulletin archéologique* de 1892, p. 571. Cf. l'édition catalane, p. 62.

ont été construites avant que la maçonnerie atteignît un niveau élevé, *altius;* elles ne terminent pas la construction, *tandem;* Saint-Michel n'avait pas, à ce moment, de bas-côtés, car la largeur de la nef répond aux dimensions indiquées pour l'église, 40 pans; d'ailleurs, les bas-côtés sont d'un autre appareil; l'aspect de la tranche des grandes arcades montre qu'elles ont été percées après coup; les piliers, qui ne ressemblent à aucun support roman de la Catalogne, sont les bouts subsistants d'un mur qui a été évidé.

Les édifices à charpentes sur arcs transversaux furent assez nombreux en Catalogne durant la période gothique; pour l'époque romane, Saint-Michel-de-Cuxa est une insigne rareté et bien intéressante: l'analogie avec certaines églises syriennes et avec des églises romanes de la Normandie mérite d'être soulignée.

Les nefs sous charpente sont en très petit nombre; la règle à peu près constante est que l'église romane catalane est entièrement voûtée. M. Puig a bien raison de faire observer que les théories sur l'absence des voûtes antérieurement à 1100 sont inapplicables aux pays catalans (p. 124).

De telles précisions ont une portée générale: elles n'intéressent pas seulement l'archéologie catalane. Il vient de paraître un article dont l'auteur prête à la Touraine un rôle capital dans l'élaboration de l'architecture romane: « Les constructeurs tourangeaux ont été les premiers à voûter les églises[1]. » Si M. l'abbé Plat avait connu le livre de M. Puig, il aurait évité une erreur aussi formelle: même pour qui admet les dates alléguées en faveur de la Touraine, la priorité est incontestablement acquise à la Catalogne. Voilà déjà un point essentiel au sujet duquel l'ouvrage des archéologues catalans empêche les archéologues français de s'égarer en des hypothèses erronées.

Parmi les voûtes en usage dans cette contrée, M. Puig distingue (p. 505): la coupole sur trompes, semi-sphérique ou à pans coupés, qui répond uniquement à une idée symbolique ou à un souci d'imitation; en avant du chevet, sur le carré du transept, elle forme le *cimbori*, qui se propage après 1060 (p. 350); — la voûte d'arêtes, qui sert à porter soit des plans horizontaux ou peu inclinés, soit des charpentes; — le berceau, qui soutient une couverture à deux versants; — le demi-berceau, qui est adopté sous les toits en appentis. Les voûtes d'arêtes sont dues surtout à une importation; elles sont établies dans les cryptes, sur quelques bas-côtés, enfin, pour un petit nombre de cas, sur la presque totalité de l'église, nef et collatéraux. Les berceaux étaient lisses au xe siècle (p. 349); les doubleaux apparurent dès le commencement du siècle suivant (p. 163), par exemple à Casserres, qui a été, paraît-il, dédié en 1006 (pp. 149-150); ils se multiplièrent

1. *La Touraine berceau des écoles romanes du Sud-Ouest.* Extr. du *Bulletin Monumental*, p. 12.

dès 1020-1060 (p. 349). Les divers arcs sont en plein cintre (p. 350); l'arc brisé n'est pas connu avant le XIIe siècle. M. Puig énonce une hypothèse ingénieuse sur l'origine de cette forme (p. 482): l'arc brisé pourrait provenir de ce que les maîtres d'œuvre, voulant utiliser des cintres larges pour faire des arcs étroits, ont coupé ces cintres et en ont réuni les deux extrémités. Il n'aurait pas été inutile de prouver par des exemples concrets que cette théorie correspond à des faits objectifs.

Au-dessus des voûtes était monté un massif de moellonage, dont le dessus dessinait la double pente du toit (pp. 471 et 479). Je puis ajouter que cette maçonnerie était quelquefois autre chose qu'un remblai inerte: à Saint-Martin-de-Canigou, des murs étaient montés sur les grandes arcades, de façon à faire porter principalement sur ces arcades et sur les colonnes les pesées de la couverture.

En somme, à s'en tenir aux traits essentiels, les grandes églises catalanes du type le plus ordinaire sont à trois nefs, voûtées soit de trois berceaux en plein cintre, soit d'un berceau et de deux demi-berceaux, sans charpente, les deux voûtes latérales épaulant la voûte centrale (p. 506).

Si nous passons aux supports, nous constatons que les colonnes engagées sont ignorées de l'architecture catalane avant le XIIe siècle (pp. 122 et 211-212). Les colonnes pleines qui sont à Saint-Pierre de Barcelone seraient du Xe siècle, aussi bien que les colonnes qui sont dans le cloître à la cathédrale de Manresa (p. 336); mais dans les unes et les autres l'astragale fait corps avec le chapiteau (fig. 284, 471 et 479). Ce serait chez nous un indice que la colonne est du XIe siècle au plus tôt et, après avoir étudié les chapiteaux de Ripoll qui sont représentés figures 481-483, on peut se demander si ce critérium ne doit pas être retenu pour dater les colonnes catalanes. La raison, je le sais, n'est pas décisive; en ce qui concerne Manresa, il faut ajouter celle-ci que le tailloir est franchement roman.

Quant aux murs, ceux qu'on éleva au début du XIe siècle sont d'appareil grossier, « œuvre de meulier »; ceux de la fin du même siècle sont d'appareil très soigné, « œuvre de tailleur de pierre » (pp. 285 et 482).

Les clochers du XIe siècle sont fréquemment de grosses tours carrées, dont la hauteur égale le périmètre (p. 377). Il n'existe pas de clochers-arcades en Catalogne pour cette période (p. 376). Les pauvres clochers de l'Andorre ont retenu l'attention de M. Puig; il s'occupe notamment de celui de Santa-Coloma (pp. 304 et 380): c'est une tour que le maître d'œuvre aurait voulu faire ronde, mais la difficulté de tourner sur plan courbe les cadres des fenêtres a conduit à une forme bizarre, « triangulaire curviligne ». Anthyme Saint-Paul m'a communiqué, peu avant sa mort, la photographie d'un clocher des Pyrénées françaises qui rappelle celui de Santa-Coloma.

La décoration me retiendra moins longuement. Les peintures font l'objet d'une belle publication de l'*Institut d'estudis catalans;* M. Puig et ses collaborateurs étaient dispensés d'insister. Je ne sais s'ils n'ont pas vieilli certains ouvrages, notamment la décoration d'Angolasters, en Andorre: si l'on en juge par les caractères paléographiques des inscriptions, ces peintures et les peintures voisines qui sont dans l'église de Saint-Romain-de-Vila ne semblent pas remonter au XIe siècle. L'*Institut d'estudis catalans* rendrait, une fois de plus, aux études archéologiques un inappréciable service s'il colligeait les inscriptions du pays: un grand nombre étant datées, on pourrait aisément suivre l'évolution de l'épigraphie catalane et en tirer un grand secours pour l'archéologie. Aussi bien je crois savoir qu'un érudit est à l'œuvre.

La décoration architecturale comprend surtout des dents d'engrenage (p. 522); des bandes et arcatures lombardes (p. 349), à l'abside dès le Xe siècle et souvent sur les murs latéraux au XIe siècle; enfin, depuis le commencement du XIe siècle et avec une fréquence vraiment surprenante, une fausse galerie (p. 521) en haut des absides et même au sommet des murs de flanc.

L'une des raisons qui rendent très attachantes les recherches de MM. Puig, de Falguera et Goday sur l'art catalan, c'est que ces savants, loin de s'arrêter à la surface des faits, en recherchent dans le temps et dans l'espace les causes, même lointaines. Ils ont lu et vu beaucoup, beaucoup comparé et réfléchi, ce qui leur permet nombre de rapprochements instructifs.

L'art roman est à leurs yeux un art populaire, auquel tout le monde apportait sa contribution: paysans, moines, clercs, abbés (p. 78). Les habitants du village, qui étaient obligés de travailler aux fortifications, travaillaient pareillement à l'église, sous la conduite de maîtres d'œuvre qui besognaient eux-mêmes de leurs mains. Le volume renferme une jolie page sur ces anciens *mestres de casas*, tailleurs de pierre, modestes architectes, quelque peu frottés de droit, géomètres plus ou moins précis, hommes d'affaires intervenant dans les ventes d'immeubles (pp. 61-63). Des sculptures les montrent à la tâche, assis sur un siège bas, la laye en mains.

Leur art rudimentaire était perméable; il se laissait pénétrer par les influences que charriaient les grands courants de peuple à peuple, relations commerciales, pèlerinages, rapports de hiérarchie des églises régulières et séculières (pp. 16 et ss.). Entre Catalans et Musulmans, il n'y eut pas échange de civilisation; les deux races se rencontraient sans se mêler, « comme l'huile et l'eau » (pp. 36-37); les formules d'art venaient surtout de la France et de l'Italie.

Au sujet de l'action exercée par l'Orient, M. Puig, dans le corps du volume, paraît maintes fois près d'admettre que l'art catalan reflète l'art byzantin. « Byzance... était le Paris des Xe et XIe siècles » (p. 171);

son rayonnement éblouit parfois les archéologues les plus rassis. Peut-être le nom prestigieux de l'Orient revient-il un peu trop souvent sous la plume de M. Puig : la construction en général (p. 345), le parvis, qui lui rappelle l'atrium des « maisons hellénistiques » (p. 359), la basilique couverte de bois (p. 121), les absides triconques (p. 182), le plan rayonnant (p. 508), le *cimbori* (pp. 372 et 510), les coupoles (pp. 166 et 490), les doubleaux (pp. 145 et 485), etc., tout lui est prétexte pour chercher dans le Levant des analogies avec notre architecture romane occidentale. Mais, du moins, quand le moment vient pour lui d'envisager dans son ensemble sa propre enquête, de parler net et de formuler ses conclusions, il affirme « l'origine romaine des formes constructives catalanes » (p. 493). Le caractère dominant de la construction catalane, savoir la voûte en berceau, est d'origine « essentiellement romaine » (p. 511), de même que la forme apparente est d'origine lombarde (p. 512).

L'importance de cet élément lombard saute aux yeux dès qu'on examine la riche illustration du volume : j'ai signalé plus haut les niches dans les absides, les bandes et arcatures, les fausses galeries au sommet des murs et spécialement des absides ; le type des clochers et des tours octogonales élevées au-dessus des *cimboris*, les arcs plus épais à la clef qu'aux naissances, les ouvertures cruciformes pratiquées dans certains pignons, viennent également du nord de l'Italie. Dans telle région où le style catalan était sans consistance, l'art lombard s'est affirmé davantage encore, jusque dans l'ordonnance d'ensemble et dans le mode de voûtement (p. 238). M. Puig a pu laisser entendre que certaines églises, comme celle de Cardona, n'ont de catalan que leur situation géographique (p. 169).

De ces analogies, l'histoire donne l'explication : M. Puig enregistre, d'après les textes, la présence des Lombards en Catalogne (pp. 76-78), les relations entretenues avec des abbayes italiennes (p. 19), des voyages d'abbés catalans en Italie (p. 66). Au sujet de l'église de Saint-Martin-de-Canigou, qui offre avec des églises italiennes de si profondes affinités, il relève ce fait que l'un des moines fondateurs du monastère s'appelait *Lombardus* (p. 127).

Il reste un dernier problème : à quelle école doit-on rattacher l'architecture catalane du XIe siècle? Une question de ce genre est toujours délicate, parce qu'elle est complexe; elle est faite de plusieurs questions qui appellent quelquefois des réponses différentes : telle architecture régionale peut se rapprocher d'une seconde architecture par la construction et d'une troisième par la décoration. C'est ce que M. Puig a clairement compris : lombarde par la décoration, l'église catalane du XIe siècle ressemble par la construction aux églises de la France méridionale; en Catalogne, et là seulement, ces deux éléments se combineraient pour constituer un style original.

Le problème du voûtement, dit encore M. Puig, comporte deux solutions principales. Ou bien les voûtes sont fractionnées en travées et concentrent l'effort de renversement sur les angles de ces travées : c'est le système des voûtes d'arêtes, lequel conduit au gothique. Ou bien les voûtes répartissent leurs pesées tout le long du mur : c'est le système des berceaux, le système roman par excellence (p. 505). Le premier est une importation lombarde ; le second serait commun à la Catalogne et à ce vaste territoire qui s'étend de la Loire aux Pyrénées et au Rhône.

Cette dernière affirmation ne sera pas admise sans difficulté. Dans le Sud-Ouest de la France, deux grandes écoles peuvent être rapprochées de la Catalogne, savoir l'école poitevine, d'une part, l'école auvergnate et languedocienne, de l'autre. Les églises importantes du Poitou sont à déambulatoire, les voûtes d'arêtes y couvrent habituellement les bas-côtés, les piliers ont d'autres formes que dans les églises catalanes. Les grandes églises du Languedoc s'écartent davantage du type catalan : elles ont en plan un déambulatoire, en élévation un triforium ; les voûtes d'arêtes y sont d'usage courant sur les bas-côtés ; les piliers présentent des colonnes engagées. A tout prendre, l'église catalane rappelle mieux une autre école française, que M. Puig a un peu négligée, l'école provençale : chevet de même plan, même conception de piliers à pilastres, mêmes voûtes continues, en berceau ou en demi-berceau, même empreinte lombarde sur la composition architecturale des extérieurs, même emploi de quelques motifs, dents d'engrenage, bandes et arcatures lombardes [1].

Les bas-côtés provençaux sont plus souvent étroits ; les bas-côtés très resserrés, comme ceux de Cardona, de Palau-Sabardera, de Palau-de-Rialp ou de San-Quirse-de-Culera (pp. 164, 184, 190 et 207), sont exceptionnels en terre catalane. Les piliers provençaux sont plus franchement allongés dans le sens de l'axe et plus découpés. Enfin, des fenêtres sont très souvent percées dans les murs de flanc des nefs provençales [2]. Cette dernière différence est la plus importante. Encore ne faut-il pas se laisser prendre aux mots, ni exagérer les faits. Regardons avec quelque attention la coupe de quelques églises de la Provence : les fenêtres, basses, logées en partie dans les reins de la

1. En présentant à l'Académie des Inscriptions le volume dont je rends compte, M. de Lasteyrie a dit : « Cette étude sur l'architecture catalane offre un intérêt particulier pour l'histoire de notre propre architecture du Moyen Age. Beaucoup de nos églises *de la région méditerranéenne* ont, en effet, des liens de parenté incontestables avec les églises romanes de la Catalogne » (*Académie des Inscriptions, Comptes rendus des séances de l'année 1912*, p. 635).

2. Il faut ajouter que, dans les églises catalanes à bas-côtés, la nef est quelquefois éclairée directement. C'est, en dehors des exemples recueillis par M. Puig, le cas de Sant-Pere-de-Gallegans, à Gérone, qui est du XII° siècle. Il est à remarquer que telle est la coupe type donnée par M. Lampérez pour les églises romanes de la Haute-Catalogne (*Arquitectura cristiana en España*, t. I, pl. 4).



maîtresse voûte, ne modifient pas sensiblement l'économie de la construction ; entre la cathédrale de Vaison, où ces fenêtres existent, et l'église de Silvacane, où elles n'existent pas, l'écart n'est pas très appréciable.

Il semble que les archéologues les plus réputés et le plus justement aient été impressionnés par la géographie politique lorsqu'il ont étudié cette question de géographie monumentale. En réalité, la portion Est du Languedoc appartient plus à l'école provençale qu'à l'école languedocienne; dans leurs grandes lignes, la nef de Saint-Nazaire de Carcassonne et celle de Fontfroide reproduisent Silvacane plutôt que Saint-Sernin de Toulouse.

Cette proposition est également vraie des églises catalanes : comme structure, elles sont plus étroitement apparentées à la Provence qu'au Languedoc; elles ont, en outre, avec celle-là, dans leur ordonnance et leur décoration, des analogies qu'elles n'ont pas avec celui-ci.

Faut-il conclure que l'architecture catalane du XIe siècle appartient à l'école provençale ? Ce sont là, pour une part, des querelles de mots : les archéologues qui discutent avec une si belle ardeur sur le nombre des écoles n'ayant pas pris soin de définir ce qu'est une école, les débats de ce genre manquent un peu de base et de portée. Je constate simplement que l'architecture romane catalane se rapproche de l'architecture provençale plus que d'aucune autre.

A la vérité, le volume dont je m'occupe concerne les temps antérieurs au XIIe siècle, c'est-à-dire une époque où nos écoles françaises n'ont pas encore pris une physionomie bien personnelle. M. Puig aura l'occasion de revenir sur ce problème dans le tome suivant : je souhaite qu'avant de le résoudre il accorde plus d'attention aux monuments de notre littoral méditerranéen.

Au fond, c'est la seule divergence sérieuse qui me sépare de M. Puig : je crois l'église catalane moins byzantine et plus provençale; je citerais moins Strzygowski, davantage Revoil et Labande. Est-il besoin d'ajouter que ce désaccord, d'ailleurs partiel, sur les conclusions ne m'empêche aucunement de rendre hommage à l'ampleur et à la pénétration de l'enquête ?

Les constructions de la Catalogne romane, vigoureuses et massives, ont traversé les siècles sans avoir besoin de ces réfections qui, pour d'autres œuvres plus fragiles, sont incessantes. Ces constructions se présentent à nous avec des caractères d'authenticité, de sincérité, qui en font des témoins singulièrement précieux de l'histoire monumentale.

D'autre part, la documentation est d'une rare abondance. Tout cela constitue un sujet d'études merveilleux. Or, par l'étendue et la conscience de la recherche, par le soin de la mise en œuvre, par le talent de l'exposition, par la richesse de l'illustration et spécialement

par l'ingénieuse clarté des dessins, le livre de MM. Puig, de Falguera et Goday est digne de ce sujet. Il serait difficile d'en faire un plus bel éloge.

J.-A. BRUTAILS.

Sur un tableau au dos duquel il y a une inscription espagnole l'attribuant à Raphaël.

Dans la collection toujours grossissante et même un peu effarante des tableaux attribués à Raphaël, en voici un qui se recommande à l'attention, et plus particulièrement à celle des hispanisants. Il porte en effet, au dos, une inscription, et cette inscription, en espagnol, semble bien contenir le nom *Sanzio.* Et le fait qu'elle mentionne aussi un pape du nom de Clément, un duc, une duchesse, un couvent royal de Santa Clara, cela d'une façon indubitable, qu'enfin l'écriture et l'orthographe paraissent anciennes l'une et l'autre, nous autorise à ne pas la considérer comme sans importance, non plus que le tableau lui-même comme sans intérêt. Tout au moins le tout est-il curieux à signaler.

Comment le tableau est-il sorti des mains de la famille espagnole qui l'aurait possédé? Le possesseur actuel l'a acheté à une famille française qui, sans avoir aucune idée de l'existence de l'inscription, le considérait néanmoins comme un tableau de très grande valeur, dû à Raphaël, et affirmait le tenir d'un aïeul qui aurait fait les guerres d'Espagne. Est-ce ledit aïeul qui opéra le grattage au couteau dont l'inscription porte les traces bien fâcheuses? Qu'il en soit ainsi ou autrement, il semblerait que celui qui a emporté le tableau de l'endroit où il était n'avait pas intérêt à ce qu'on en sût la provenance.

Quant à imaginer une mise en scène bien préparée dans un dessin de lucre ou de mystification, l'honorabilité du possesseur du tableau, les circonstances dans lesquelles il s'est adressé à moi, me permettent de ne pas m'en préoccuper. Il faudrait supposer un truquage fort habile et, en tout cas, pas très récent. Je supposerai plutôt l'inscription authentique et sincère, et je l'examinerai *in abstracto*.

Le nom du couvent de Sainte-Claire pourrait donner lieu à une équivoque. On sait en effet que, parmi les madones attribuées d'une façon plus ou moins contestable à Raphaël, il en est une qui porte le nom de Vierge de Sainte-Claire. Eugène Müntz en donne la bibliographie jusqu'à l'année 1883, dans *Les Historiens et les Critiques de Raphaël* (Paris, Rouam, 1883, p. 96); et la Revue *L'Art* lui a consacré un article, illustré d'une reproduction et intitulé *La Madone de Santa Chiara* (1882, p. 161). Il s'agit d'un tableau représentant la Vierge avec l'enfant Jésus, longtemps conservé par les religieuses du couvent de Santa Chiara d'Urbino, et faisant alors partie de la collection Hooker,



à Rome. Une autre analogie que ce tableau offre, en dehors du nom de Sainte-Claire, avec celui dont je m'occupe, c'est qu'il porte également au dos une inscription où se lit, avec le nom de Raphaël Sanzio, une courte phrase, mal lue, paraît-il, par Pungileoni, auquel s'en est rapporté Passavant, et rectifiée, je ne saurais dire si c'est avec toute certitude, par Farabulini. Dans l'inscription de notre tableau, il s'agit d'un couvent *royal* de Sainte-Claire, ce qui exclut toute possibilité de penser au monastère italien.

Les dimensions de notre tableau sont 349 millimètres pour la hauteur et 272 pour la largeur.

La planche I, jointe au présent fascicule, me dispensera de décrire le tableau lui-même, sur la valeur et l'authenticité duquel je me récuse d'une façon absolue : une madone, avec l'enfant Jésus et le petit saint Jean-Baptiste, thème traité par Raphaël dans plusieurs de ses œuvres; et le groupe rappelle tout particulièrement celui des mêmes personnages dans la *Petite Sainte Famille* du Louvre.

Une large et jolie guirlande de fleurs, due sans doute, en tout cas, à un autre peintre que Raphaël, entoure comme un cadre le médaillon. Le tout est peint sur un parchemin collé sur une planche de bois fort jauni, dont les bords sont taillés en biseau.

C'est sur le dos de la planche de bois, dans le sens de la largeur et dans la partie supérieure, qu'a été faite l'inscription (voir pl. II). Celle-ci se trouvait à peu près complètement disparue quand le possesseur actuel du tableau en a fait l'acquisition, en 1908. Les quelques traces qui en subsistaient encore lui donnèrent l'idée de la faire réapparaître par des procédés chimiques, ce à quoi s'employa d'abord l'éminent professeur de chimie de la Faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux, M. Blarez : non sans succès, puisque une partie redevint quelque peu apparente. Puis, M. Casanova, ex-préparateur à la même Faculté, après examen, fournit une solution appropriée, à base de sulfure d'ammonium hydraté (hydrosulfure d'ammonium), à l'aide de laquelle on parvint au résultat fort appréciable dont la reproduction (très légèrement réduite) de notre planche II donnera une idée : idée insuffisante, malheureusement, les parties blanchies par le premier réactif employé n'ayant rien donné à la photographie (le nom *Sanzio*, à la fin de la quatrième ligne, s'y distingue à peine); tandis que le reste, grâce aux verres de couleurs employés, à cause du ton extrêmement jaunâtre du bois, par l'habile photographe Chambon, a pu être reproduit avec une netteté que ne dépasse guère l'original. Je dois dire que les parties blanches, si elles laissent deviner certains mots qui ne paraissent pas dans la phototypie, sont les plus abîmées et, pour moi, les plus désespérées. J'ai fait ce que j'ai pu pour déchiffrer le tout, depuis le mois d'octobre 1912, époque où l'inscription, enfin reparue telle qu'elle est, me fut

soumise. Malheureusement, malgré l'emploi mainte fois réitéré de la solution, qui ravivait momentanément les traits, je n'ai pu parvenir à un résultat tout à fait satisfaisant. Je crois avoir lu ce qui est lisible; le reste est affaire d'interprétation, d'après le contexte et d'après les traits qui peuvent se distinguer.

Les particularités orthographiques sont de celles qui se rencontrent couramment assez tard encore au cours du XVIIe siècle. Elles se réduisent du reste à peu de chose en somme : *u* pour *v* dans le corps d'un mot; *x* pour *j* dans les mots où il a pris le son de l'aspirée gutturale; *z* au lieu du *c* actuel : *conuento*, *prouenia* (*pro* en abréviation); *traxo* (ou *traxe?*); *dezir*. On les retrouve même dans des imprimés comme l'édition des *Empresas politicas* de D. Diego Saavedra Fajardo parue en 1666 (inconnue de Salvá). Elles ne nous induisent donc pas nécessairement, à elles seules, à remonter bien haut. A signaler aussi *donation,* pour *donacion*; mais je n'oserais rien en conclure.

Sans me risquer à être plus affirmatif en ce qui concerne l'écriture, je ferai observer que l'inscription, étant faite d'une main appliquée, peut avoir une apparence plus moderne par cela même. Mais il ne serait pas difficile d'alléguer des spécimens de *bastardilla* assez analogue et tout aussi régulière, datés des trente ou quarante dernières années du XVIe siècle. Qu'on voie, par exemple, le fac-similé que MM. Cristóbal Espejo et Julián Paz ont donné d'une lettre de change (en espagnol) datée d'Anvers, 1561, dans leur ouvrage sur *Las antiguas ferias de Medina del Campo* (Valladolid, 1912, p. 114); celui de l'écriture appliquée de la duchesse d'Albe (lettre du 8 mai 1568), que M. Morel-Fatio a donné dans le *Bulletin hispanique*, 1905, planche II; ceux que j'ai mis moi-même aux pages 470 et 471 de mon livre sur *Mariana historien,* l'un de Mariana lui-même, en date du 8 novembre 1601, et l'autre de son copiste (même époque); celui que je donne d'une lettre de 1551, page 317 du présent fascicule. On admettra sans doute que l'écriture de notre inscription peut bien être datée du XVIe siècle... sauf les réserves déjà faites.

Voici cette inscription, ou du moins ce que j'ai pu en lire, et ce que j'ai cru pouvoir supposer là où elle n'est pas lisible.

Les mots en italique sont ceux que je crois lire, mais dont je ne suis pas sûr; ceux que je mets entre parenthèses sont purement conjecturaux, mais supposés d'après le contexte et la place disponible ainsi que les quelques traits devinés. Les autres me paraissent incontestables, quoique tous ne paraissent pas dans la phototypie. Je laisse en blanc ce que je ne puis ni lire ni conjecturer avec quelque fondement.

Su Santidad Clemente *(viendo iba)* *prendado* deste Cuadrito el Excellentis-
[simo Señor Duque,
en recompensa de una donation de *muchos miles* de Reales, cantidad q̃ *su*
[*Señora* *(dio)* à la

Madre Abadesa del Real Conuento de Santa Clara, para obras interiores de [su *(conuento)* ademas de otras varias limosnas *(y obras pias le dio)* Essa bella y santa Imagen [*(q hizo Rafael)* Sanzio, y la traxo de Roma (*a*) la *Duquesa*, *(que como mañana se) pondra* en su ([*me mandó)* dezir como prouenia del Santo *Padre* ( ) *Oratorio de la Señora* Duquesa ( ) [a (veinte) y dos dias del mes de Agosto de *mil* y *quin*ientos y Setenta y tres años.

*Ju*ⁿ*guillem* Gutierrez.

Sans pouvoir l'affirmer d'une façon absolue, je crois qu'il y a *quinientos*. Le mot *seiscientos* ne prendrait pas plus de place, et c'est justement la première partie du mot qui est à peu près complètement invisible; mais je crois bien voir, avant *ientos*, la lettre *n* en forme de η grec comme à d'autres endroits; et d'autre part, si la première lettre n'apparaît malheureusement ni dans la phototypie ni dans l'original avec ses traits caractéristiques, on en aperçoit un trait terminal (juste sur la huitième nervure de gauche à droite), et elle me paraît être bien plutôt un *q* qu'une *s* : d'abord parce que les autres *s* initiales affectent la forme majuscule et ne descendent pas autant au-dessous de la ligne, ensuite parce que tous les jambages des *y*, des *g* (*Agosto*, 7ᵉ ligne) et *q* (*Duque*, 1ʳᵉ ligne) sont de même très nettement orientés vers la gauche et presque parallèlement à la ligne.

Si, comme il semble, la date marquée au bas de l'inscription est bien « mil *quin*ientos y setenta y tres años, » le pape Clément dont il s'agit ne peut être que Clément VII, et l'on conçoit que son numéro d'ordre ne soit pas indiqué (quoiqu'il ne soit pas impossible, après tout, de voir des traces de *setimo* là où je suppose *viendo* après son nom) : il n'y avait pas eu d'autre pape de ce nom depuis Clément VII.

S'il s'agit de Clément VII, l'histoire de notre tableau pourrait être reconstituée de la façon suivante :

Au temps de Clément VII (1523-1534), il n'existait en Espagne qu'un seul couvent royal de Sainte-Claire, celui de Gandía, fondé en 1462 par des religieuses françaises qui s'y étaient installées par ordre de Jean II, roi d'Aragon (d'où le titre de royal donné au couvent), ainsi que le racontent le P. Ribadeneira dans sa *Vida del Padre Francisco de Borja* (l. II, chap. IX), et, probablement d'après lui, Fray Juan Carrillo, dans sa *Relacion de la Real fundacion del Monasterio de las Descalças de S. Clara de la villa de Madrid* (Madrid, 1616, fº 19ᵛ).

C'est dans ce monastère que se retira, en 1511, Doña María Enríquez, fille de D. Enrique Enríquez, cousine germaine de Ferdinand le Catholique et deux fois bru du pape Alexandre VI. Elle avait épousé en premières noces un fils de ce pape et de la Vannoza, Don Pedro Luis de Borja, premier duc de Gandía (voir Fernández de

Béthencourt, *Historia genealógica y heráldica de la Monarquía española*, t. IV, p. 51 et 67), et, en secondes noces, Don Juan de Borja, deuxième duc de Gandía, frère du précédent. Son second mari mourut en 1497 (Béthencourt, p. 52 et 74). Elle prit le voile en 1512, sous le nom de Sor María Gabriela; elle fut abbesse cinq années de suite à partir de 1530, semble-t-il, par conséquent jusqu'après la mort de Clément VII. Carrillo a imprimé 1540, mais c'est évidemment une faute d'impression, que M Fernández de Béthencourt corrige, sans y insister, en 1530 (Carrillo, f° 68; Béthencourt, p. 77).

Elle mourut en 1539, alors que sa fille, Doña Isabel de Borja, sous le nom de Sor Francisca de Jesús, était abbesse elle-même (Béthencourt, p. 77-78). Celle-ci était entrée avant elle, vers 1510, à l'âge de douze ans, dans cette maison, qu'elle quitta en 1551 pour aller fonder, sur la demande de Doña Juliana de Aragón, duchesse de Frias, le couvent de Sainte-Claire, à Casa-la-Reina (Rioja); puis elle fut désignée pour aller fonder à Madrid le monastère du même ordre dû à l'initiative de l'infante Doña Juana, fille de Charles-Quint et princesse de Portugal; mais elle mourut sur ces entrefaites, en 1557 (Béthencourt p. 78-79; Carrillo, f° 75v).

Doña María Henríquez fut la grand'mère, et Doña Isabel la tante de saint François de Borja, fils de Don Juan II de Borja, troisième duc de Gandía. Le P. Ribadeneira, dans sa *Vida del Padre Francisco de Borja* (l. I, ch. VI), et Fr. Juan Carrillo, dans sa *Relacion* (Segunda parte del libro primero) parlent longuement de ces deux saintes femmes et de leur vie dans le monastère de Gandía, où saint François eut aussi une autre tante, Sor María de Jesús (Carrillo, f° 86v), plus trois sœurs : Sor María de la Cruz, Sor Juana Bautista et Sor Juana Evangelista (Ribadeneira, l. II, ch. IX, et Béthencourt p. 92-93), et enfin deux demi-sœurs, filles de la duchesse, sa marâtre (voir ci-après), Sor María Gabriela et Sor Juana de la Cruz (Béthencourt, p. 99; Carrillo, f° 137).

Le fils de Doña María Enríquez, Jean II, âgé de dix-huit mois à la mort de son père (Béthencourt, p. 80), fut mis en possession des états de celui-ci. Nous savons qu'il agrandit, favorisa et dota généreusement le couvent royal des religieuses de Santa Clara de Gandía (Béthencourt, p. 83). Il mourut en 1543. Il avait épousé 1° Doña Juana de Aragón, fille naturelle de Don Alonso de Aragón, archevêque de Saragosse, petite-fille de Ferdinand le Catholique et cousine germaine de Charles-Quint (Béthencourt, p. 86), laquelle mourut en 1520, et fut la mère de Saint François de Borja; 2° Doña Francisca de Castro y Pinós (1523), qui mourut longtemps après son mari, en 1576 (p. 90).

Don Francisco de Borja (saint François), quatrième duc de Gandía, hérita des états de son père, mais y renonça en 1551 en faveur de son fils, Don Carlos, qui fut le cinquième duc de Gandía (Béthencourt,

p. 126). Don Carlos avait épousé en 1548 Doña Magdalena de Centellas, qui mourut après lui, en 1596 (Béthencourt, pp. 132-136).

En 1562, Don Diego de Aragón, fils naturel du duc de Segorbe, fut tué par Don Diego et Don Felipe Manuel de Borja, fils de Don Juan II et de Doña Francisca de Castro y Pinós, demi-frères de saint François par conséquent; et Don Diego fut étranglé dans sa prison (Béthencourt, p. 94). Don Carlos abandonna alors son palais de Gandía et se retira à Baza. Il était pourtant revenu à Gandía lorsque, en 1575, Philippe II le nomma ambassadeur extraordinaire à Gênes (Béthencourt, p. 127). En 1572, un procès avec un parent de sa femme l'avait presque ruiné (Béthencourt, p. 133). Souffrant de la goutte et de la pierre, il s'était définitivement retiré dans ses états de Gandía dès avant 1586, et il y mourut en 1592, dans son palais de Castelló de Rugat (Béthencourt, p. 131).

La note écrite au dos de notre tableau aurait été rédigée à un moment où il y avait deux duchesses, la femme du duc Don Carlos, et celle du duc Don Juan II, la mère du malheureux exécuté, laquelle avait été en procès avec le duc Don Francisco, sans d'ailleurs que celui-ci lui en ait su mauvais gré (Béthencourt, p. 89).

De quel duc, de quelle abbesse, de quelle duchesse, pour les prendre dans l'ordre où il est question d'eux, l'inscription nous parle-t-elle?

Le duc, *el Excellentissimo Señor Duque,* ne pourrait être que Don Juan II, puisqu'il est cité sur la même ligne que Clément VII, et que, semble-t-il, c'est son offrande à l'abbesse qui a provoqué le don de ce pape.

A moins que ce ne soit avant le sac de Rome, de 1523 à 1527, la mère abbesse, d'après ce qui a été dit plus haut, doit être la mère du duc Jean II, Doña María Enríquez. Aussitôt après le sac de Rome, il semblerait douteux, au premier abord, que le pape ait fait des gracieusetés à une famille espagnole. Toutefois, dès le 16 janvier 1529, nous le voyons désigner le duc Jean II comme protecteur d'un autre couvent, celui de Nuestra Señora de Valldigna (Béthencourt, p. 84). Le cadeau papal a pu venir vers la même époque ou peu après. On comprend mieux la générosité du duc si l'abbesse est sa propre mère. Mais à vrai dire l'identification de cette abbesse n'a pour nous qu'une importance secondaire.

La duchesse? La femme du duc Don Carlos? Mais en ce cas l'inscription eût spécifié que le duc nommé était Don Juan, pour éviter un quiproquo. Ce ne peut donc être que la veuve du duc Jean II. On s'explique assez que quelques années avant sa mort, ayant déjà fait son testament (à Valence, en 1571 : cf. Béthencourt, p. 90), elle ait voulu fixer d'après ses souvenirs personnels l'histoire du présent pontifical, qu'elle destinait sans doute à quelqu'un de ses enfants, ou encore au couvent de Gandía, peut-être à celui de Madrid, dont sa

fille, Sor Juana de la Cruz, était abbesse depuis la fondation (1559: cf. Carrillo, f° 144, 146v; Béthencourt, p. 101).

En tout cas, le signalement que Carrillo (f° 53-56) donne des images saintes possédées par le couvent de Madrid, ou ne correspond pas à notre tableau, ou est trop vague. Il est vrai que l'auteur ne s'étend que sur celles qui opéraient des miracles. Et je regrette fort de n'avoir pu consulter l'*Historia del Convento de Santa Clara de Gandía* que cite M. Fernández de Béthencourt, p. 97.

Ma conclusion, subordonnée à la lecture *quinientos*... et à un acte de foi, est donc que le tableau serait un présent du pape Clément VII au duc Jean II de Gandie, destiné ou en tout cas donné à la seconde femme de ce duc, marâtre de saint François.

Le signataire, Juan Guillem (?) Gutiérrez, ne nous est pas connu. Gutiérrez est un patronymique trop commun pour pouvoir nous servir d'indication. Il s'agirait probablement d'un secrétaire, d'un chapelain, d'un familier de la duchesse. Peut-être faut-il lire *Gutierre* et non *Guillem* (*gu* en tout cas est très visible), et *Fr.* (*Fray*) au lieu de *Ju*n. Mais je crois bien voir *Ju*n ou *Jo*a au commencement de la signature. L'abréviation de ce prénom *Juan* est assez variable. Peut être *J*n*agustin Gutierrez*? On remarquera le paraphe.

Sommes-nous en face d'une œuvre de Raphaël, comme semble le suggérer ce que nous apercevons du mot final de la quatrième ligne, quatre et même cinq lettres sur six, *S zio, S nzio*? A d'autres d'en juger. Mais il convient de remarquer que le nom du peintre vient parfaitement à sa place en cet endroit de la notice. La lettre qui précède paraît être une *l*.

Je le répète, je crois bien qu'il faut lire *quinientos*. Je n'en suis pas assez certain pour l'affirmer sans réserves. Mais même au cas où il y aurait *seiscientos,* ce qui nous donnerait la date de 1673, il n'en serait pas moins vrai qu'un tableau donné par un pape dans les conditions dont l'inscription nous procure au moins un aperçu ne pouvait pas être considéré par lui comme sans valeur, et l'attribution à Raphaël garderait encore toute la force qu'on peut raisonnablement reconnaître à une tradition vaticanesque attestée par une grande famille espagnole. Mais de quelle famille serait-il question alors? Je ne puis le deviner. Peut-être toujours de celle des Borja, peut-être d'une autre. Le pape serait alors Clément IX ou Clément X. Le couvent royal de Santa Clara pourrait être celui de Madrid comme celui de Gandía. J'avoue que je suis mal documenté pour envisager cette hypothèse, aussi bien que les autres qui peuvent se présenter à l'esprit.

Au surplus, signaler le tableau, à cause de l'inscription, c'est tout ce que j'ai voulu faire. *Sub iudice.*

GEORGES CIROT.

NÉCROLOGIE

Boris de Tannenberg.

Le *Bulletin hispanique* a déjà rendu à Boris de Tannenberg l'hommage qui lui était dû pour la sympathie qu'il nous témoigna toujours et la précieuse collaboration qu'il nous apporta si généreusement à plusieurs reprises. Nos lecteurs n'ont pas oublié les fines *Silhouettes* qui portent sa signature, ni cet *In memoriam*, si vibrant et si ému, qu'il consacra au grand Colombien, Rufino José Cuervo, dont il avait été l'un des plus fidèles amis. Si aujourd'hui son nom revient dans notre *Bulletin*, à la place où l'on remémore ceux qui ont disparu, c'est qu'il nous a semblé que cette figure si séduisante méritait ce que les Allemands nomment un *Nachruf:* un adieu et un affectueux souvenir.

Né à Moscou le 28 mars 1864, Boris de Tannenberg passa sa première enfance dans le centre de notre pays, à Royat, puis en Allemagne. Sa famille s'étant définitivement fixée à Paris dès 1873, il entra comme élève à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, puis au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs et à l'école Bossuet, qui l'envoyait suivre les cours de Louis-le-Grand, où il eut pour maîtres Hatzfeld, Merlet et d'autres. L'enseignement de tels professeurs marqua d'une empreinte ineffaçable cette nature slave si souple. Plus tard, à la vérité, quand il put compléter par lui-même son information littéraire et élargir son horizon, ce dressage lui apparut sans doute comme un peu étriqué, mais il en retint ce qu'il possède de salutaire pour la discipline de l'esprit, il sut gré à ces fortes rhétoriques de lui avoir au moins appris à écrire et à composer très correctement en français. Au dire de ses camarades, dont plusieurs sont devenus des savants éminents, Tannenberg donnait au lycée l'impression d'un élève très brillant, également doué pour les sciences et les lettres. Si les circonstances l'avaient aidé, il aurait fait probablement une belle carrière universitaire; mais marié fort jeune, à dix-neuf ans, ses nouveaux devoirs et des charges de famille qui s'accrurent beaucoup ne lui permirent pas de poursuivre ses études aussi loin qu'il l'aurait voulu et d'arriver à l'agrégation. Il devint professeur libre et trouva bientôt auprès de nombreuses familles parisiennes un accueil empressé, car il sut acquérir en peu de temps cet art si difficile et si

délicat de « la nourriture et institution des enfants ». Sa méthode pédagogique, composée de chaleur, d'entrain, de fermeté intelligente et de principes moraux et religieux, obtint le succès qu'elle méritait. Que de natures lâches et molles il a su raffermir, que de mauvais penchants il a redressés, que de vocations il a éveillées! Parmi ses élèves de la première heure, il en est un au moins dont le nom ne saurait être passé sous silence : Edmond Rostand. Introduit dans la famille de notre charmant poète, il devina tout de suite les dons rares du futur auteur de *Cyrano*, il prit la défense de la poésie, il calma les appréhensions de parents un peu timorés. Nous devons à Tannenberg quelque chose dans la rapide éclosion d'un si prestigieux talent, et l'intimité qui s'établit entre maître et élève, au cours de leurs longues causeries, profita certainement beaucoup à celui-ci, qui en garde le souvenir le plus reconnaissant. Déjà alors Tannenberg se sentait attiré vers l'Espagne, et il fit partager son engouement au jeune disciple, tout prêt à s'éprendre de la poésie héroïque et fringante du *Romancero*. Les premiers vers de Rostand — et ce sont des adaptations très réussies de Zorrilla — se lisent dans la *Poésie castillane contemporaine* de Tannenberg, publiée en 1889. Voilà donc un livre assuré de vivre, non seulement par sa valeur propre, mais par le soin que nos bibliophiles et nos fureteurs de curiosités littéraires mettront à le rechercher.

De professeur libre, Tannenberg ne tarda pas à s'élever au rang de chef d'institution. Il prit des pensionnaires, il ouvrit une École qui, avec l'appui de quelques membres du haut clergé parisien, réussit au delà de toute espérance, à cause surtout de la place qu'y occupèrent l'éducation morale, la formation de l'esprit et du caractère, l'enseignement des bonnes manières, si négligé aujourd'hui dans notre société démocratique et qu'on devrait cependant maintenir comme un des plus précieux vestiges de l'ancienne France. Bref, le jeune maître se transforma entièrement en éducateur, sans négliger pour cela ni l'enseignement proprement dit, qu'il savait rendre très varié et qu'il répandait aussi dans d'autres maisons que la sienne, ni ses études personnelles, qui embrassaient toutes les littératures modernes, depuis la Russie jusqu'à l'Espagne. Mais c'est en sa qualité d'hispanisant que nous avons à l'envisager ici.

Un hasard l'ayant mis très jeune encore en présence de Castelar, il étonna et charma le grand tribun par son aisance à parler le castillan et par ses connaissances déjà fort étendues en choses d'Espagne. Les vacances approchaient; il fut convenu entre eux que Tannenberg viendrait les passer à Madrid, où Castelar, qui lui offrait l'hospitalité, l'introduirait auprès du monde littéraire espagnol. Le premier résultat de ce séjour outre-monts nous l'avons dans cette *Poésie castillane contemporaine* dont il vient d'être parlé : livre plein

de fraîcheur et de vie, très suffisamment renseigné, très intelligent, un peu mince pourtant et qui laisse hors du cadre trop de poètes marquants. Une figure s'y détache avec un relief extraordinaire, celle de Zorrilla, que Tannenberg alla visiter dans la demeure de ses vieux jours à Valladolid. Les réponses, mêlées de détachement et de coquetterie, du poète démodé, qui se survécut si longtemps, sont un document autobiographique d'indéniable valeur par les aveux qui s'y glissent, par bien des détails précis qui redressent l'opinion courante sur l'art du poète, ses facultés d'improvisation, etc. N'y voit-on pas un Zorrilla à la poursuite de la rime et raturant! L'autre volume, que Tannenberg a intitulé *L'Espagne littéraire. Portraits d'hier et d'aujourd'hui* (1903), nous offre comme morceau de résistance l'étude très poussée, très largement comprise de Menéndez y Pelayo. Maintenant que l'illustre historien de la littérature espagnole est entré au temple de mémoire, on peut trouver que cette étude tourne çà et là au panégyrique, certaines lacunes et certains partis pris de ce puissant travailleur, entre autres son inintelligence vraiment assez choquante de la littérature française classique, ne sont pas indiqués; mais le portrait ayant été peint du vivant du modèle, il convenait de ne pas l'assombrir. Au demeurant, rien n'a mieux instruit notre public et, qui sait? peut-être quelques Espagnols aussi, des qualités essentielles, des mérites divers et incontestables du grand restaurateur des gloires littéraires nationales. Il n'est que de se remémorer l'état de nos études en Espagne, lors de l'avènement du nouveau Pelayo montagnard, pour avoir la mesure exacte de ce que son labeur bienfaisant de plus de trente années et la contagion de son exemple ont produit d'heureux et de durable. Le chapitre sur Pereda paraîtra à certains égards moins instructif et moins pénétrant. Je ne sais si le côté moralisateur de l'œuvre n'a pas causé au critique quelques illusions. Sans rien vouloir pronostiquer de fâcheux, ne peut-on pas se demander ce qui restera des romans sociaux de Pereda? Ne subiront-ils pas la même dépréciation, et pour les mêmes motifs, que ceux du bon Fernán Caballero? Tout ce qui chez l'un comme chez l'autre dépasse le *cuadro de costumbres*, tout ce qui trahit une arrière-pensée et une intention de propagande ou d'endoctrinement se fanera sans doute assez vite, au moins en tant qu'œuvre d'art: seul l'historien de la morale prendra plaisir à y noter le reflet des tendances ou des préoccupations d'une époque.

Ce qui distingue nettement Tannenberg des autres hispanisants de notre pays, c'est la volonté qu'il a eue de s'en tenir à la littérature contemporaine; toujours il a préféré les vivants aux morts, et s'il lui est arrivé de revenir en arrière jusqu'au XVIIIe siècle (jamais au delà), il ne l'a fait que pour découvrir les sources de courants plus modernes. La plupart d'entre nous au contraire nous nous cantonnons dans le

passé et nous ne prêtons d'attention qu'aux siècles défunts. Il y a à cela plusieurs raisons. D'abord, l'intérêt qu'inspire à des étrangers la littérature espagnole classique par ses mérites intrinsèques et par sa diffusion au dehors, en un mot par son caractère momentané de littérature universelle. Puis, à cette première raison s'en ajoutent d'autres, si l'on peut dire, de prudence. Les morts ont cet avantage qu'ils ne répondent pas : ni la louange ni la critique ne les émeut. Il en va d'autre sorte avec les vivants. A en juger de loin et selon les apparences, il ne semble pas que le monde littéraire espagnol jouisse d'une harmonie plus parfaite que le nôtre : à Madrid comme à Paris, chacun accuse volontiers son voisin de ne savoir ni écrire ni penser. Sur les bords du Manzanarès sévissent des piques et des brouilles, des coteries et des cénacles. Comment se démêler en ce labyrinthe? Si vous louez X de son talent d'écrivain ou de penseur, vous vous faites un ennemi mortel d'Y, et Z ne se montre guère plus satisfait. Il faut beaucoup de dextérité pour se tirer d'embarras et pour ne pas s'exposer aux rancunes de tous ceux qui peuvent se croire offensés par une réserve, une omission de leur nom, un compliment adressé à quelque émule. Tannenberg eut le courage, qui nous manque souvent, de risquer l'aventure et le bonheur de réussir à nous décrire plusieurs écrivains espagnols assez notables de ce temps, sans avoir à porter la peine de quelques critiques très anodines. . ou même de ses éloges. Les rapports personnels qu'il entretint d'ailleurs avec la plupart d'entre eux facilitèrent beaucoup sa tâche : l'enthousiasme si sincère qui l'animait, l'équité de ses jugements et sa bonne grâce le rendaient pour ainsi dire invulnérable.

Vers la fin de sa vie, Tannenberg fut pris du désir de remonter lui aussi dans le passé de l'Espagne, mais sans quitter le domaine de la pédagogie, devenu l'objet de ses préoccupations les plus constantes; il médita d'écrire un livre sur Vivès, ce rival espagnol d'Érasme, qu'il se proposait d'étudier surtout comme éducateur et moraliste. La charge de plus en plus absorbante de son École de Passy, les responsabilités et les soucis qui l'accablaient ne lui laissèrent pas le loisir de dessiner même le plan de cet ouvrage. Il mourut, ayant au moins la satisfaction de laisser sa chère École aux mains d'un fils digne de lui succéder, mais n'ayant pas pu réaliser bien d'autres rêves. Ce qu'il a accompli au profit de l'Espagne suffira certes à le classer au nombre des meilleurs connaisseurs de ce pays, devenu pour lui une seconde patrie, et rendra toujours très présent aux amis qui déplorent sa fin si prématurée un ensemble de qualités d'esprit et de cœur qu'il est bien rare de trouver réunies.

A. MOREL-FATIO.

BIBLIOGRAPHIE

J. Saroïhandy, *Vestiges de phonétique ibérienne en territoire roman* (extrait de la *Revue Internationale des Études Basques*, 1913, n° 4). Paris, H. Champion; in-8° de 23 pages, avec une carte.

L'article de M. Saroïhandy est intéressant et suggestif. Il établit qu'à l'est du Pays Basque et le long de la chaîne des Pyrénées, soit dans les hautes vallées qui se trouvent sur le versant français, soit dans celles qui constituent du côté de l'Espagne une partie du Haut-Aragon, les explosives sourdes du latin *(p, t, k)* ont éprouvé un double et curieux traitement, inverse en quelque sorte de celui qui existe ailleurs. D'une part ces consonnes sourdes se conservent entre voyelles : c'est ce qui fait qu'en Ossau, Aspe et Barétous, on a par exemple des mots *apelha*, *hata*, *plecá*, correspondant aux formes béarnaises qui sont ordinairement *abelhe*, *hade*, *plegá*, de même qu'on a dans une partie du Haut-Aragon *lupo*, *critá*, *taleca*, etc., remplaçant les formes espagnoles comme *lobo*, *cridar*, *talega*. D'autre part, les anciennes sourdes latines s'affaiblissent et deviennent sonores lorsqu'elles étaient placées derrière une consonne liquide : on trouve donc dans le béarnais montagnard *crumbá* et *plandá* au lieu de *crumpá*, *plantá;* dans l'aragonais *cambo*, *sendí*, *suarde*, à la place des formes espagnoles *campo*, *sentir*, *suerte*. D'ailleurs les aires géographiques où se manifestent ces divers phénomènes sont assez inégales, et ne se recouvrent qu'en partie, comme le montre la carte provisoire dressée sommairement par M. Saroïhandy. En Béarn, l'aire où les sourdes s'affaiblissent derrière liquide est la plus considérable, ayant des ramifications jusqu'à Nay et Monein. Dans l'Aragon, au contraire, elle est étroite et se limite aux deux gorges de Fanlo et de Sercué qui sont au sud de Gavarnie : mais ici les sourdes intervocaliques ont persisté sur une vaste bande de territoire qui s'étend depuis le Somport jusqu'au col de Benasque. Cette répartition géographique ne laisse pas d'être singulière, et peut même au premier abord paraître assez capricieuse : M. Saroïhandy l'explique en admettant que l'aire des phénomènes en question a été jadis bien plus vaste qu'elle ne l'est actuellement et que nous nous trouvons en présence des débris d'un ancien état linguistique qui peu à peu disparaît, en Espagne aussi bien qu'en France, sous la pression et l'envahissement des parlers de la plaine : cette supposition est, en effet, vraisemblable. De plus — et c'est à certains égards le point essentiel de l'article — il a établi un rapport

entre le double phénomène dont il s'agit, et les tendances de la phonétique euskarienne : il est vrai que ces tendances, nous ne les connaissons encore qu'assez imparfaitement, et nous ne commençons à les démêler que d'après des emprunts faits au latin, mais dont l'âge n'est pas toujours certain. Cependant, je crois qu'en gros le problème a bien été posé ici comme il devait l'être, et que c'est, en somme, à une influence ibérienne ou basque, à des prédispositions ethniques, si l'on préfère, qu'il faut demander l'explication des faits constatés sur les deux versants de la chaîne pyrénéenne. Il est vrai que sur la façon dont ces faits romans eux-mêmes se sont enchaînés ou succédé dans le temps et dans l'espace, nous n'entrevoyons encore que des probabilités et n'avons guère de certitudes proprement dites. Assez nombreuses semblent les objections qu'on serait, à première vue, tenté de faire aux conclusions de M. Saroïhandy, et en voici quelques-unes, au hasard, que je ne veux point, d'ailleurs, discuter ici, que je ne donne même pas comme des objections de principe et qui sont de valeur inégale. D'abord, est-il sûr que la théorie de la régression (*b*, *d*, *g* redevenus *p*, *t*, *k*), généralement admise jusqu'ici, notamment par M. Zauner, est à jamais ruinée? Peut-être. Cependant des cas de régression authentique semblent offerts par le béa. *pacaa* qui doit bien être *paganus*, par la forme d'Aspe *metoutch* à côté de *medout* (= medullum) : on peut répondre, il est vrai, que nous avons là ce que les Allemands appellent des *umgekehrte Sprachweisen*. D'autre part, la très large diffusion qu'ont, non plus dans la région montagneuse, mais à travers tout le Béarn, des formes telles que *bite* ou *betet*, reste bien assez étonnante : car si la première peut être attribuée à une influence ecclésiastique et savante de *vita*, il n'en est pas de même pour la seconde. M. Saroïhandy dira-t-il qu'à l'origine le *t* intervocalique s'était conservé dans tout le Béarn, et que ce mot *betet* en est la preuve? Du côté espagnol, d'après le texte même qu'il donne ici pour la petite zone de Sercué, je remarque que le mélange des formes est assez grand dans cette localité, puisque en face des mots comme *lupos* ou *capeza*, on y rencontre aussi par exemple *treballato* et *chugato*, dans lesquels *p* et *k* sont passés à la sonore. Enfin, et à propos notamment de l'évolution des sourdes derrière liquide, il y a une question qui reste en suspens, celle de l'âge du phénomène. Jusqu'à quel point du passé devons-nous le reculer? Avons-nous affaire à un phénomène primitif, en ce sens qu'il se serait produit, comme il est ici insinué, du jour même où le latin s'est introduit le long des Pyrénées? Évidemment non, et il y a un groupe au moins qui répugne à cette hypothèse et permet de l'écarter : c'est *nd*, puisque, dans cette région, il se réduit à *n* par assimilation. Lorsque *plantare* est devenu *plandare* et l'est resté, il faut bien admettre que la tendance qui a fait passer *mandare* à *manare* ne se faisait plus sentir, et voilà en tout cas un point de

repère qu'il eût été bon d'indiquer. En somme, les questions que soulève cet article sont de celles qui ne pouvaient être résolues du premier coup, qu'il y aura lieu de reprendre dans bien des détails, et que M. Saroïhandy lui-même se chargera, je l'espère, d'approfondir en plus d'un sens. Il aura eu en tout cas le très grand mérite d'attirer sur ces faits l'attention des linguistes, de montrer que les deux phénomènes sont liés ensemble plus qu'on ne l'avait dit jusqu'ici, d'avoir cherché, enfin, quelle était leur source commune et de l'avoir trouvée dans les tendances d'une population non romane.

E. BOURCIEZ.

Notes sobre la formació de les compilacions de « Constitucions y altres drets de Catalunya » y de « Capitols de Cort referents al General », par **R. d'Abadal y Vinyals** et **J. Rubió y Balaguer.** (Extrait de la revue *Estudis universitaris catalans.*) Barcelone, 1910, 40 pages.

Tous les érudits qui se sont occupés de la Catalogne ont eu à feuilleter le volumineux in-folio des *Constitucions y altres drets de Catalunya*. MM. R. d'Abadal et J. Rubió ont eu l'heureuse idée de publier, avec pièces justificatives à l'appui, l'historique de cette compilation.

Le recueil des *Constitucions* fut décidé par les *Corts* de 1412. Jacques Caliç et Bonanat Pere furent désignés par elles pour faire le travail; la *Diputació*, qui était une délégation permanente des *Corts*, donna mission à François Basset et à Narcisse de Sant-Dionis de reviser et de parfaire l'ouvrage.

Il fallut d'abord colliger les lois, les traduire en catalan, les disposer méthodiquement, — et ici les auteurs ont comparé le plan du Code de Justinien et le plan des *Constitucions*, — enfin faire exécuter des copies authentiques. Sur ces opérations diverses, MM. d'Abadal et Rubió fournissent des détails précis et parfois très intéressants.

L'idée n'était pas irréprochable de découper les textes législatifs en paragraphes, que l'on répartissait ensuite, d'après leur objet, entre des chapitres multiples : pour bien saisir la portée d'une disposition, le contexte est souvent indispensable. Les compilateurs auraient pu, semble-t-il, respecter l'intégrité des constitutions et donner des tables méthodiques détaillées. Tel qu'il est, le recueil des *Constitucions* tient dans l'histoire juridique une place considérable : on ne saurait trop féliciter et remercier MM. d'Abadal et Rubió d'en avoir exposé la genèse.

J.-A. BRUTAILS.

20 juin 1914.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.



PHOTOTYPIE CH. CHAMBON, BORDEAUX.

TABLEAU AU DOS DUQUEL EST UNE INSCRIPTION
ESPAGNOLE L'ATTRIBUANT A RAPHAËL

Phototypie Ch. Chambon, Bordeaux.

INSCRIPTION SUR BOIS AU DOS D'UN TABLEAU QU'ELLE ATTRIBUE A RAPHAEL

LORENZO DE PADILLA ET LA PSEUDO-HISTOIRE

I. Les œuvres de Lorenzo de Padilla.

Une préface d'un éditeur suspect, José Pellicer de Ossau, une notice dans la *Bibliotheca hispana nova* d'Antonio et dans les *Progresos de la historia en el Reino de Aragon* (éd. de 1878, p. 154[1]), une longue note dans l'*Historia critica de los falsos cronicones* de Godoy Alcántara (p. 21-29) et quelques lignes dans la préface aux *Inscriptiones Hispaniæ latinæ* d'Hübner (t. I, p. 20, n° 55), constituent, à part des allusions disséminées et abstraction faite de sa Chronique de Philippe I (*Doc. inéditos*, t. VIII)[2], toute la bibliographie relative à Lorenzo de Padilla, archidiacre de Ronda, le moins connu peut-être de tous les prédécesseurs de Mariana sous Philippe II. Il a droit pourtant à une place importante dans l'histoire de l'historiographie espagnole, non seulement à cause des œuvres qu'il a produites, de l'esprit de critique dont par endroits il a fait preuve, de ses recherches épigraphiques, mais aussi parce qu'il partage avec Juan de Rihuerga[3] l'honneur inquiétant et la responsabilité d'avoir, bien avant Román de la Higuera, cité les Chroniques de Dexter et de Maxime de Saragosse. Cette dernière raison à elle seule devrait attirer sur lui l'attention. Car enfin, malgré le brillant exposé de Godoy, la question des Fausses Chroniques reste mal posée si l'on ne tient pas compte des antécédents préhiguériens des deux pseudo-chroniques précitées; et sans doute c'est bien ce

1. On y trouve une liste des auteurs qui avaient parlé de lui et l'exposé des démêlés de Zurita avec Padilla.

2. Ceci était déjà prêt à paraître quand M. Morel-Fatio a publié son livre *Historiographie de Charles-Quint* (cf. *Bull. hisp.*, t. XV, p. 350, et t. XVI, p. 307), où il parle de Padilla (p. 97-100). Depuis, ayant eu l'occasion de retourner à Madrid, j'ai ajouté la note de la page 414.

3. Voir mon livre *Les histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II*, p. 71-75).

qu'a voulu faire Godoy, mais il est trop clair qu'il n'en a eu l'idée qu'après avoir rédigé son livre; et c'est après coup, dans une note longue comme un chapitre, qu'il a tâché de suppléer la grosse lacune initiale trop tard aperçue.

Victime innocente des fantaisies de Rihuerga, ou faussaire émérite lui-même, Padilla, en tout cas, n'en a pas imposé à tous ses contemporains. Dans *Progresos de la historia en el Reino de Aragon,* Dormer a reproduit deux lettres qui nous montrent assez le peu de cas que faisaient de lui Zurita et ses correspondants, Honorato Juan, et Gonzalo Argote de Molina. A la date de 1563, Honorato Juan, précepteur du prince D. Carlos, envoyait de Madrid à l'auteur des *Anales* la nouvelle que l'archidiacre de Ronda y avait apporté « je ne sais quelle grande histoire à lui, faite de rien peut-être, avec beaucoup de lumière sur l'Aragon..., laissez-moi rire! »[1]. Et Argote y Molina, en 1575, alors qu'il préparait une Histoire de Baeza restée inédite[2], avouait au même Zurita s'être fourvoyé avec les mille mensonges du même archidiacre de Ronda[3]. La réputation, on le voit, était mauvaise.

Nous aurions une autre raison encore de nous attacher à l'examen de l'œuvre de Padilla, si nous en croyions celui qui se donna la mission de la publier, sous une forme nouvelle, cent ans après qu'elle l'avait été déjà sous une autre et comme si elle ne l'avait jamais été, à savoir José Pellicer de Ossau, qui, dans la préface mise en tête du petit volume intitulé: *El libro primero de las Antiguedades de España que escrivio Don Lorenzo de Padilla...* (Valence, 1669)[4], accuse

1. Lettre de Honorato Juan à Zurita (dans Dormer, *Progresos*, l. IV, c. 6, n° 10, p. 498 de l'édition de 1878): « En el negocio del Arcediano de Ronda, no sé mas de que me dixeron en camino quando venia de Zaraicejo, que avia traido no sé que historia suya maxima, no sé si es de nihilo, y en ella gran luz en lo de Aragon, cosa bien graciosa. Despues que vine no he oydo hablar mas en ello, aunque me dizen que está aqui... De Madrid 28 de junio 1563. »

2. Voir Nic. Antonio, *Bibl. hisp. nova.*

3. Lettre à Zurita (*ib.*, l. IV, c. 17, n° 13, p. 598): « Mil vezes beso a v. m. las manos por la merced que me haze en mandarme que le avise de mi historia de Baeza; a mi me va muy bien con el favor de v. m. cuya orden ha sido toda la autoridad de mi persona. Porque el aver seguido al Arcediano de Ronda y a unos papeles de un Juan Garrido me avian destruido con mil mentiras de los trecientos Ganadores, que es el mayor disparate de la tierra... De Sevilla, 27 de octobre 1575. »

4. Bibl. Nac. de Madrid, n° $\frac{3}{20,822}$, exemplaire de Gayangos, auquel il manque



formellement Florian de Ocampo d'avoir pillé ce premier livre et d'en avoir tiré, sans même mentionner l'auteur, les quatre livres de sa Chronique générale. Ocampo se serait borné à diluer la matière sans même améliorer le style, au contraire; et, pour dissimuler son larcin, il aurait évité de citer Dexter et Maxime, en quoi il aurait porté grand préjudice à l'histoire nationale, puisqu'il en retranchait les rois indigènes nommés

la feuille 1 après la préface et les feuilles 24 et 25. Cette édition est décrite au n° 3318 de l'*Ensayo* de Gallardo, qui reproduit plusieurs passages de la préface de Pellicer. Dans ce que je citerai, je respecte jusqu'aux majuscules intempestives de l'imprimé.

« ... Don Lorenço de Padilla, Nieto de la Illustrissima Casa de los Condes de Santa Gadea, i hasta aqui Adelantados Mayores de Castilla; Arcediano de Ronda en la Santa Iglesia de Málaga, i Cronista del Emperador Don Carlos Maximo, a cuya Magestad Cesarea, i Catolica, Dedicò, los tres Libros de las Antiguedades de España, desde los Principios de su Poblacion, hasta la Conquista de Sevilla, i muerte del Santo Rey Don Fernando tercero...

Passò su Original a Poder de Florian Docampo, que le Sucediò en el Oficio, i en el Cuidado de Escriuir la Historia; mas no Publicó la de su Antecessor, como era Estilo; sino que Callando sus Escritos, i Nombre, se Valiò de aquel trabajo tan Inaccessible como Docto, i *Deste Primer Libro suyo*, que *Sacamos à Luz*, Compuso los Quatro de su Cronica general, Començando, i Feneciendo al Compas mismo; i Procurando Dilatar lo que Padilla estudiò en çeñir.

Hagase el Cotejo de vna Escritura, i Otra, i se hallarà, que assi en lo Geographico, como en lo Cronologico, i en lo Historial, de vna Historia Breue, se Formò vna Larga, i sin Mejorarla de Estilo, que en Esto no llegò a Igualarle... En ninguna Clausula le Nombra...

En el Veinte i Siete deste Siglo, Saliò à Luz su Noticia: procurando Autoriçar *Rodrigo Caro*, con Ella, la Existencia del Cronicon, que Comentò à Nombre de Dextro hijo de San Paciano. Y con el Pretexto mismo le han Alegado despues Diuersos Escritores. Cònservò Padilla, por Clausulas de Dextro, de Barcelona, i de Maximo Obispo de Zaragoça, la Memoria de diuersos Reyes de España, Olvidados de todos. Estos solo no quiso Trasladar Florian, ò por Diferenciarse anssi de Padilla, ò por no Concurrir con El, de forma, que se pudiesse creer que le havia Leido.

Resolviòse à seguir solamente los *Reyes Fabulosos del Beroso* que Publicò *Iuan Anio*, con los Comentarios que Llama Ridiculos Luis Vives; sin haçer Caudal de Padilla, que Abriò el Primero la Senda al Metodo de la Historia, en Español, i con Mayor Elegancia, que Dava de Si, la Eloquencia de aquel Tiempo...

... Peregrinò por España para Recoger Monumentos Antiguos, Piedras, Inscripciones, i Letreros...

Y aunque Siguiò los Reyes de Beroso, fue con Recato, i Venerando aquel Nombre; pero al mismo tiempo se Burla de los Comentos de Anio, i los Desprecia. Los que hallò en Dextro, Nombra con toda Confiança. Y en Callarlos hiço Florian, Agrauio conocido à la Causa Publica, i à la Pureça con que Deve ser tratada la Historia. Pues haviendo estado España tan sin Noticias de *Reyes Indigenas*, que por esta Raçon Osaron los Estrangeros à Introducir en Ella Principes Soñados, i haviendo Descubierto Padilla por Dextro, i Maximo los Muchos que Nombra, devia Florian Producirlos, ó para Concederlos, o para Confutarlos.

Y no pudo Ignorar Florian estos Reyes, aunque diessemos Caso, que no los viò en Padilla, pues los hallò en Fray Iuan de Rihuerga, Alegado Varias veces en esta Historia. Despreciale con Claridad Ocampo, pues diçe en el Prologo. *No Curando la Escritura del Obispo de Girona, ni de la Fray Iuan de Rihuerga, por el Peligro que Corrieramos en Seguirlas.*

par ces deux auteurs, acceptant en revanche le commentaire mensonger d'Annius au texte vénérable(!) de Bérose.

Pareille accusation contre l'imposteur notoire qu'est Ocampo, n'est-elle qu'une fantaisie du non moins notoire imposteur qu'était Pellicer, ce sera une question à examiner; et ce n'est pas là une des moins déroutantes, ni des moins plaisantes surprises que nous offre l'histoire de la pseudo-histoire en Espagne. Mais Padilla bénéficie, par le fait, de l'intérêt qui s'attache à toute affaire de spoliation ou de plagiat; si bien que, à ce titre encore, l'examen de son œuvre s'impose.

*
* *

Dans son *Diccionario geográfico*, à l'article *Burgos* (t. IV, p. 569), parlant du monastère de Fresdesval, Madoz dit que la communauté possédait une bibliothèque riche en manuscrits, recueillis, et pour la plupart rédigés (redactados) par D. Lorenzo de Padilla, insigne historien de Charles-Quint; et que ces manuscrits, les émissaires de Bonaparte les emportèrent dans leur pays lors de la guerre de l'Indépendance. Que cette bibliothèque fût importante, un simple fait le donne à penser: c'est à Fresdesval que Berganza trouva la Chronique dite de Silos. Et que Lorenzo de Padilla ait été pour elle si libéral, cela s'expliquerait par le fait que la réédification du monastère, au début du xvie siècle, était l'œuvre de sa famille, dont quelques membres y sont enterrés, nous dit encore Madoz.

Selon Pellicer, les œuvres laissées par Lorenzo de Padilla seraient au nombre de trois. D'abord un *Catálogo de los Santos de España,* imprimé à Tolède en 1538. Puis un *Nobiliario* resté manuscrit. Enfin une *Historia y Antigüedades de España*, dont l'original comprenait trois cents feuillets (hojas), et qui allait jusqu'à la conquête de Séville. C'est le premier livre de cette Histoire que Pellicer publia, ou prétendit publier en 1669[1]; il s'arrête avec le départ d'Annibal pour l'Italie.

1. (Fol. 53 v.) « Escritores que haçen Memoria deste Libro. Quantos publican Obras de Auctores de otra Edad, Procuran Calificarlos con la Auctoridad de Otros, que

Le *Catálogo de los Santos de España*, que Nicolas Antonio semble ne connaître que par une citation de Vaseo, est décrit au numéro 178 de la *Imprenta en Toledo* de Pérez Pastor. Lorenzo de Padilla, « arcediano de Ronda en la yglesia de Malaga » le dédiait « al muy Illustre señor don Francisco de los Cobos: comendador de Leon: Adelantado de Caçorla: senor de Sabiote: y del supremo consejo de su Magestad ».

Le *Nobiliario* n'est également connu d'Antonio, semble-t-il encore, que par des citations d'Ambrosio de Morales et d'Alfonso López de Haro. Il lui donne comme titre *Nobiliario o Linages de España*. Il en existe des copies à la Bibliothèque nationale de Madrid (K, 43, 123, cf. l'*Indice* de Gallardo) et au British Museum (Add. 12470, cf. Gayangos, t. I, p. 573).

Outre ces deux ouvrages et le *Libro primero de las Antigüedades de España* publié par Pellicer, Antonio cite *La Historia general de España*, en quatre parties, sans affirmer ni nier que

hayan hecho antes, Memorias Dellas. Porque Aparecer un Libro Antiguo sin haverse tenido Noticia primero Del, i de los Meritos de Quien le escrivio, haze no solo Novedad; pero Duda. Por esta Raçon, me ha parecido deçir, que a *Don Lorenço de Padilla* alegan Diuersos Modernos en Tres Generos de Escritos, que Permanecen Suyos. Vno es el *Catalogo de los Santos de España*, que Imprimiò en Toledo el Año Mil Quinientos y Treinta i Ocho. Este citan casi Quantos han Tratado de las Vidas de España. Otro Libro es el de *Su Nobiliario*. Hablan Del Argote de Molina, en la Nobleça de Andaluçia; Salaçar de Mendoça, en las Dignidades, Don Fray Prudēcio de Sandoval, en lo que escriviò de la Casa de Padilla; Don Antonio Suarez de Alarcon en sus Relaciones Genealogicas: i tiene Copia deste Nobiliario, Iorge Cardoso, Cronista de los Santos de Portugal, i sus Conquistas: Bien conocido por su Agio-Logio-Lusitano. La Obra Tercera de Don Lorenço de Padilla es la Historia, i Antiguedades de España; de La qual Publicamos este Primer Libro. Su Original, que es vn Volumen de Trecientas Hojas, llega con la Historia, hasta la conquista de Sevilla. Vino a mi Poder por Beneficio de Don *Iuan Lucas Cortés* Cavallero Sevillano, i tan Erudito, i Docto, como es Notorio dentro, i fuera de España. Vieronle antes, i le citan, i alegan; i en Particular este Primer Libro que Sacamos à Luz, otros Varones de Conocida Erudicion, i Legalidad. Estos fueron Alonso Tellez de Meneses, que en su Historia del Orbe, Traslado casi todo este Libro Primero. *Rodrigo Caro*, en cuyo Poder estuvo esta Historia de Padilla, la Alega varias veces en las Notas al Cronicon que corre con Nombre de Flavio Lucio Dextro; i por sus Alegaciones el maestro *Fray Francisco de Vivar*, Otros Comentadores Suyos. Alegale tambien con mucha frequencia *Don Francisco de Roxas*, Conde de Mora, en la Primera Parte de su Historia de la Imperial Ciudad de Toledo. Deste Libro saco Fray Luis de Ariz los Reyes Antiguos de España hasta Medon, i sus Hijos (i no mas) i los puso en el Catalogo que haçe al Principio de la Historia de Avila. Los que anade son por *Maximo* Obispo de Zaragoça, *Don Gaspar Ibañez de Segovia i Peralda*, marques de Agropoli... Vio este Volumen, i le Alega con mucha Atencion, i Verdad, en Varios Parrafos de su Discurso Historico, por el Patronato de San Frutos. Bastaràn estos Testimonios, para Claridad del ser desta Obra, i la Demostracion Principal, que Dude haçerse; es tener Yo tan de Manifiesto su Original. Madrid cinco de Iunio de 1669,

Don Joseph Pellicer
de Ossau i Tovar. »



ce soit la même que celle, en trois livres, dont Pellicer disait avoir tiré son *Libro primero*. Mais nous allons revenir sur cette question essentielle.

Antonio connaît trois autres ouvrages que ne signale pas Pellicer. C'est d'abord une *Geografía de España*, qu'il a vue en manuscrit chez Martín Vásquez Siruela. Ensuite un traité intitulé *Origen y sucesion de los príncipes de la casa de Austria hasta el R. D. Felipe II*, dont il dit « extabat olim in bibliotheca Regia Escurialensi ». Enfin un *Catálogo de los Arzobispos de Toledo*, propriété de Pedro Fernández del Pulgar, chanoine de Palencia.

L'*Indice* de Gallardo, qui ne mentionne aucun de ces trois derniers ouvrages[1], signale en revanche, avec les manuscrits du *Nobiliario* cité plus haut, des *Apuntamientos de antigüedades y especialmente genealogías y appellidos de España* (Z, 84); *Solares de los nobles de España* (K, 46, p. 82); *Solares nobles é infanzonados de España* (Z, 25). Puis un *Libro de las Leyes de España, y anotaciones sobre ellas* (Q, 29, 30). Enfin une *Crónica de los Emperadores, desde Carlo Magno hasta Carlos V* (T, 13, 14), et une *Historia de España* (Q, 19)[2].

C'est ce dernier ouvrage que nous examinerons dans le présent article. Mais auparavant, jetons un coup d'œil sur la *Crónica de los Emperadores*. Elle est contenue en deux manuscrits dont la cote nouvelle est 7086 et 7087, et qui sont foliotés le premier de 1 à 216, le second de 217 à 341. Ils mesurent 350 × 205. L'écriture est droite et date du milieu du

1. Si ce n'est, au mot *Loxa*, un extrait de la *Geografía* (ms. P. 159).

2. Voici le contenu de l'*Index* par fiches que l'on a bien voulu me communiquer: Padilla (D. Lorenzo de).

— Leyes y fueros antiguos de España; con 145 anotaciones por... Copiado del que se haya (sic) ms en la libreria del conde de Gondomar cuyo autor parece que fue D. Lorenço de Padilla. — I. 250,458 hojas. Letra de la 2ª mitad del s. XVIII. Fol.

— Leyes y fueros antiguos de España con anotaciones por... 2 vol. con 634 h. Let. bastarda de princ. del s. XIX. Fol. — Q 29 y 30.

— Leyes y fueros antiguos de España, con anotaciones por... 638 hoj. en 2 vol. Letra moderna. Fol. — I. 248 y 249.

— Libro de las leyes y pragmáticas de España, copiado del que se halla manuscrito en la libreria del conde de Gondomar. Letra del siglo XVIII. Fol. I. 335.

— Nobiliario, Letra del siglo XVIII, 430 hojas en fol. Procede de la Bibl. de Marqués de la Romana. — I. 251.

— Nobiliario. Letra del siglo XVIII, 422 hojas en fol. — K. 43.

— Nobiliario, copiado por D. Juan Baños de Velasco, cronista de S. M. el Rey D. Carlos II, 355 hojas en fol. — K. 123.

xvie siècle. Ce doit être une mise au net, et l'on y voit des corrections d'une autre main (B), également du xvie siècle. En voici le titre et le prologue, qui nous renseignent suffisamment sur le contenu et les motifs de ce travail, et qui nous donnent en même temps quelques renseignements sur l'auteur.

(F. 1) *Coronica del orixen y de los estados que preçedieron los Enperadores oçidentales desde carlo el mano asta*[1] *carlo el maximo nr̄o senor de gloriosa memoria dedicada a la Gran mag^{d} del catholico Monarca don felipe nro senor colexida Por Don lorençio de padilla arçidiano de rronda en la yglesia de malaga senor del valle de Audalaxir.*

(F. 2) Prologo.

Çiertamente flavia sacra catolica mag^{t} mediante averse dado muchos a colexir ystorias no siendo doctos y fundados en su çiençia an subçedido no pocas dudas y contradiçiones de manera que an escurecido las ystorias y puesto duda en ellas <de manera q̄ les *(mots illisibles)* de>[2] dōde viene a no darles el credito que se rrequiere a las semejantes çiençias de lo qual y de la ynorançia q̄ tienen los que las colixen en nr̄os tp̄os subçeden perjuiçio a muchos <contra quien los ynorantes an agrauiado> y esto lo digo contra Rafael bolaterano q̄ pocos tiempos ha que escriuio en ystoria y tratando del inbittisimo enperador maximiliano visaguelo de vra catholica mag^{d} dixo proçeder por baron de la Illma casa de los leones Romanos de donde dize que vbo origen la ser^{ma} casa da aspurje <don> de q̄ proçeden los ēperadores de la casa de avstria anteçesores de v. m^{d} y cierto Rafael bolaterano entendio mal a los autores que el da desto porque es al contrario de lo que el dize, ^{por}que la Illma casa de los Leones o sangre de los della proçedio de la casa de asburje y no la de asburje de la de los Leones y si Rafael bolaterano ya que se puso a escriuir ystoria tan general como escriuio tomara trauajo de trastornar y ber el archibo y libreria de la sancta yglesia Romana que esta en el baticano como an hecho en nros tiempos vnufrio y Jacobo destrada y otros doctos barones[3] no se enganara como se engano porque pareçe notorio que el linaje de los leones vbo origen en rroma de maximo sobrino <o hijo de sobrino> o hermano del papa leon noueno deste nonbre el qual tomaron por apellido los dezendientes deste maximo que fueron condes del monte abentino y estan muchos dellos enterrados en la yglesia de santalexo en rroma ser este santisimo padre leon noueno de la casa y linaje de los principes de asburge notoriamente pareçe

1. *Magn^{o} fasta.*
2. Je mets entre < > les mots biffés.
3. D'une autre main et au-dessus : *q̄ an escrito dtos...*

por la libreria o archibo baticano, y ansi lo confiesan onufrio y jacobo destrada en las obras que an colexido de los pontifices Romanos...

(Fol. 3, voir planche III) ...La ignorancia deste rrafael bolaterano Catholiga mag^{d} a causado maliçia en artos y a venido el negoçio a que ^{de}ella y la ynorançia an escripto <e dho> tratando del ynbitissimo ēperador Rodulfo <desta sex^{ma}> que avnque su persona fue muy balerosa no sera de las casas prencipales del ynperio <ella palabra es equiboca, puedese[1] entender en dos maneras pero a se de entender en lo que es dezir que no sera de las casas prençipales es ansi que no sera de las medianas sino>^{siendo} la mas principal y mejor e de alemania como tengo mostrado y fundado en obra que por si tengo colexida adicionando y declarando la ystoria que desto trata, e visto que esto ba suçintamente tratado en esta obra que tengo dha pareçiendome que no cunplia con la (fol. 3°) obligaçion que tengo al mandato <del ynbitisimo enperador carlos el maximo de gloriosa memoria> de colexir en mera ystoria y verdad las coronicas despaña como me aya sido neçesario ber las de fuera della para poder dar vien a entender las despaña vista la gran notoriedad que ay de lo que tengo dho por las coronicas de alemania acuerdo colexir por si la presente obra que tratara del orijen desta ser^{ma} casa y sangre donde. v. m^{d} proçede derechamente por baron e yra en la segunda parte de la pressente.

La primera tratara del origen del ynperio ocidental que ynstituyo el papa Adŗiano en la persona de carlomano Rey de francia e sera proseguido de todos los enperadores ocidentales que le an subçedido y de la casa y linaje que fue cada uno dellos porque ansi me fue mandado por el ynbitisimo carlo el maximo de gloriosa memoria visto que algunos avian colexido las Vidas de los ēperadores y se dexauan oscuro y por tratar el linaje de donde preçedieron los tales<y ansi> hira devisa en dos partes y la primera tratara[2] de<sto> l linaje donde proçedieron todos los enperadores ocidentales y la segunda solamente el origen desta ser^{ma} casa de austria donde .V. m^{d} proçede y de todos los prinçipes e monarcas que a abido della acauando y concluyendo en la vitoria que el ynbitisimo carlo el maximo ubo contra los herejes luteranos e <quiero>[3] q̄. v. m^{d} me tenga en seruj^{o} particular colexir esta segunda parte porque prometo a dios a .v. m^{d} como xpiano que despues de aber trauajado espaçio de treinta años los mejores de mi vida en colexir y sacar a luz las historias despaña desde los tiempos de tubal su primero poblador despues del gran dilubio asta que la catolica mag^{d} de carlo el maximo nro senor començo a reinar en ella comence de nuebo a colexir esta.

1. Plusieurs mots biffés également au-dessus.
2. Au-dessus : *de los emperadores dira el.*
3. Correction : *y suplico.*

Au folio 4 vient la liste des auteurs, parmi lesquels *Maneton egipçio* et *liprando*, puis :

Autores descripturas autenticas de los archibos de las ciudades y monesterios de alemania son estos y memorias escriptas por años.

ciudades
bormes
agusta
argentina
basilea
colonia
costancia
espira
rratisbona y otras yglesias
maguncia
miçenburgo
saltenburgo
patabia
fulda

Monesterio
sanct rroberto
Luçerna
san pedro de nigra silua
sanct ciriaco
abemaristela
albausia
sustenberga
mucen y otros muchos monesterios de que trataremos [1].

On voit tout d'abord que l'ouvrage est dédié à Philippe II et postérieur à la mort de Charles-Quint. En finissant, l'auteur déclare qu'il a commencé à l'écrire après avoir employé les trente meilleures années de sa vie à recueillir et publier « las ystorias », c'est-à-dire l'histoire d'Espagne depuis Tubal jusqu'à l'avènement de Charles-Quint. On voit aussi qu'il s'intitule « señor del Valle de Abdalajis », car c'est ainsi qu'il faut lire le nom de cette seigneurie, située à deux lieues d'Antequera, et qui, d'après ce que dit Madoz, semble n'avoir pas été jadis sans importance pour le possesseur.

L'objet que se propose l'archidiacre de Ronda est de prouver

1. On trouve dans ce manuscrit un certain nombre d'inscriptions.

que Raphaël Maffée s'est trompé en affirmant que l'empereur Maximilien descendait par les mâles de la maison des Léons de Rome, desquels la maison de Habsbourg aurait tiré son origine, alors qu'au contraire le pape Léon IX, dont un neveu ou un frère, nommé Maxime, fut la souche des Léons, comtes du Mont Aventin, était de la famille des Habsbourg.

Deux parties sont annoncées. Dans l'une, on trouvera l'histoire des empereurs d'Occident depuis Charlemagne, avec l'indication de leur origine, indication omise par les historiens jusqu'alors, et recommandée par Charles-Quint à l'auteur. Dans l'autre, celui-ci exposera les origines de la maison d'Autriche et l'histoire de tous ses princes, jusqu'à la victoire de Charles-Quint sur les Luthériens[1].

1. Voici quelques extraits tirés du T. 14:

(Fol. 303^r) « Año de xpo de MDXVII. Para mas lunbre de la presente trataremos de cada vn año por si en lo pasado en los tienpos deste gran monarca lo mas breve e conprehendioso que alcançaremos e digo que hexercitandose en los atos ya dh'os de armas el catolico monarca carlo el maximo devaxo la administraçion de su aguelo el enperador fue dios seruido que murio el catolico Rey don fernando padre de su madre (f° 303^v). Por el fin del mes de henero de los mill e quinientos e diez e seis anos deel naçimiento de xpo casi entrando en hedad de diez e seis anos cunplidos su magestad a quien los tres estados del rreino de espana fue enviado a suplicar que los viniese a gouernar como principe e hijo mayor de la catolica Reina dona Joana nra senora su madre y su magestad mientras se adereçaba para ello mando a su maestro adriano dean de lobaina ya dho que pasase a españa y fuese coadjutor juntamente con don fray fran^{co} Ximenez de cisneros cardenal y arçobispo de toledo para que governasen asta que el pasase en españa... »

(Fol. 310^r) « Año de MDXX... determinado de se pasar a coronar de cesar acordose ēbarcar en la coruna por se ber de camino con el Rey de yngalaterra y enbio a mandar a los < tres estados > a) pueblos de castilla que enbiasen sus procuradores a la coruna para celebrar cortes y darles parte de su hida a se coronar y algunos maliciosos ēpusieron a las gentes comunes q̄ su magestad queria en estas cortes ynponer nuebos seruicios y començaron se alvorotar los pueblos y saliendo su magestad de valladolid la buelta de galiçia por el mes de março deste año vn onbre popular so color que su magestad se yba del reino y que no lo dexasen salir de la villa toco una canpana de la yglesia de (fol. 310^v) san miguel que la villa tenia deputada para ponerse en armas quando la tocasen e oyda pusose en armas el pueblo e quando començo ya su magestad hera salido de vallīd y como supo que se aluorotava el pueblo mostrando animo su magestad quiso boluer a la villa mas guillermo de croy su camarero mayor y otros de su casa que alli yban aconsejaronle que no voluiese e si se castigase este aluoroto no subçedieran otros grandes que se pudiera muy levemente castigar mas guillermo de cro por cuyo pareçer su magestad se gouernaua no hizo ynstancia en ello sino desde tordesillas adonde su magestad vino a visitar y pedir la vendiçion de su madre prosiguio su camino la buelta de la coruna y llego a la çiudad de santiago donde estubo la semana santa y pascua de la Resurriçion[.] la ciudad de toledo y otras mediante no castigarse el aluoroto de valladolid començaron a se desvergonçar haciendoles entender algunos de mala intençion q̄ su magestad pidia nueuas ynpusiçiones en las cortes de la coruña mas no se pidio en ellas sino serbiçio hordinario para pasar su magestad a se coronar y algunas çiudades las mas lo otorgaron y otras

a) Biffé.



*
* *

L'*Historia de España*, qui est contenue dans le manuscrit Q 19 (nouvelle cote 5571), non paginé, a été copiée par une main très régulière, mais ignorante. On y voit des bévues nombreuses. On y lit « Publio Licinio Orasso » et autres choses du même genre. Beaucoup de blanc, destiné à des inscriptions qui n'ont pas été mises (il n'y en a aucune). Le volume ne comprend que trois livres, quoique l'on trouve en tête le sommaire de cinq. Il s'arrête avec la défaite du roi Rodrigue. Le premier livre a 28 chapitres; le second, 48; le troisième, 33.

Si nous comparons le contenu de ce manuscrit avec l'imprimé de la même bibliothèque portant la cote $\frac{2}{70220}$, il est facile de constater que nous avons de part et d'autre un texte identique, sauf variantes de formes, sauf aussi que dans l'imprimé on trouve les inscriptions absentes du manuscrit, et que l'imprimé s'arrête encore plus tôt que le manuscrit, à savoir au

lo contradixeron sus procuradores y su magestad se paso de santiago para la coruna a donde puesta en horden su armada como tubo tienpo se hizo a la vela por el mes de mayo de este año dexando por gouernador en espana a su maestro adriano y obpo de tertosa y cardenal y llegado con buen tenporal en flandes dio horden como paso luego a se coronar a la ciudad de aquis gran...

(Fol. 337v) « Año de MDXLVII. Visto por los luteranos el subçeso de su negoçio buscaron manera de ēviar a pedir misericordia a su magestad la (sic) çiudades de agusta e vlma y sus comarcas y lo mismo hizo hilderico duque de vitenberga y su magestad se vino a ulma a donde se allo al principio deste ano que se contaron mill e quinientos e quarenta y siete del nascimiento de xpo (fol. 338) treinta e vno de su Reino diez y siete de su ynperio J° duque de Saxonia como llego a su estado ē pocas (sic) dias no solamente cobro lo perdido mas ganole a mauriçio su primo mucha parte de su tierra(.) Avisado sumagestad ēuio en fauor de mauriçio a aluerto marques de blandanburque con diez e seis banderas y mill e ochoçientos cauallos...

(Fol. 339v) El papa paulo terçero en premio desta gran vitoria y triunfo declaro en nonbre de la santa yglesia xpiana titulo y dinidad de maximo a su magt lo que nunca la yglesia declaro a otro monarca ni ēperador porque a carlo el primero no le dio mas titulo que mano[a]...

(Fol. 341v) « ...y con esto çeso de proseguir y tratar mas de lo subçedido en los tienpos de su magd por que para fundamento de la presente que a sido mostrar y fundar como el ynbitisimo ēperador rrodulfo proçedio de la mayor y mejor casa del ynperio y mal prençipal para mas ilustraçion de hella e pasado y escripto e colexido los monarcas subçesores e deçendientes de la casa y linaje del ynbitisimo Rodulfo para q̄ vean que otra ninguna si no la suya a adquirido los supremos estados y dinidades de nobleça y ansi acauo en el tienpo que nr̄o senor el enperador adquirio de su madre la yglesia el supremo titulo e onor de maximo y el por su persona el mayor grado de honor que es en superlatibo grado el titulo de la vondad. — » (Fin.)

a) Corrigé en *magno* (autre encre).

milieu du règne de *Recisundo*. Le manuscrit a treize feuillets de plus après cet endroit; c'est l'équivalent de quatre folios de l'imprimé, auquel il manque donc en somme un *pliego*. L'imprimé porte des feuillets en blanc, remplaçant des feuillets perdus sans doute. Il n'est pas daté, mais il porte en marge du folio 1 une note anonyme ainsi libellée :

Quando imprimio el Catalogo de los Sanctos de España este autor q̄ se nombra D. Lorenço Ripadilla[1] Arcidiano de Ronda en la yglesia de Malaga. i fue el año 1538 aun n'o tenia el titulo de Coronista del Emperador. por los años de 1540 le arian la m̄d. i este libro imprimiria por los años 1570 tanbien puso (?) padilla en la impresion de los sanctos i mayores.

Cet imprimé n'est autre évidemment que celui dont Godoy Alcántara donnait le signalement page 23 (note) de son *Historia de los Falsos Cronicones*, et qui appartenait de son temps au marquis de La Romana. D'après ce que dit Godoy, la note ci-dessus serait d'Urrea[2]. Godoy qui connaissait le manuscrit, bien qu'il n'en donne pas la cote, avait noté que « se aproxima bastante al ejemplar impreso ». En fait, à part de nombreuses variantes de détails qui sont plutôt des fautes du copiste, en particulier celles qui concernent le nom de Dexter et que mentionne Godoy (nous y reviendrons), on peut considérer l'imprimé et le manuscrit comme donnant le même texte. On va du reste en juger par le prologue et le sommaire, que je transcris d'après le manuscrit, en mettant entre crochets ce qui manque dans l'imprimé, et en bas de page les variantes de celui-ci.

< A la > S. C. Flavia M. < de Don Philippo Hispaniarum Monarcha Flavio >[3].

Habrá espacio de 30 años que el Invictisimo Monarca Carlos Maximo de gloriosa memoria Nuestro Señor Padre de V. M. me

1. Mot refait sur un autre indéchiffrable qui contenait un *i : arci* ?

2. A qui il aurait appartenu avant de passer aux mains du Dr Juan Francisco Andrés de Uztarroz (Nic. Antonio, *Bibl. hisp. nova*, s. v. *Laurentius de Padilla*). Uztarroz († 1653) succéda à Francisco Giménez de Urrea dans l'office de *cronista* du royaume d'Aragon en 1647 (Latassa y Uriel, *Bibl. ant. y nueva de escr. aragoneses*, s. v. *Andrés de Uztarroz*).

3. Les articles sont souvent liés aux prépositions *á* ou *de*.

mandó que yo coligiese y sacase á verdadera historia las Cronicas de España, y por la misericordia de Dios he salido con ello; lo qual[1] me cuesta de trabajo y estudio : y lo doy por bien empleado, y tengo a buena dicha haberlo[2] acabado en los felicisimos tiempos de V. M : va dividido[3] en quatro partes, <que> cada una tiene[4] cinco libros que son por todos[5] veinte libros ó dos Decadas : comienzan á tratar de lo pasado en España desde el Diluvio : acaban en los Catholicos Reyes Don Fernando y Doña Ysabel de gloriosa memoria, como me fue mandado : los primeros cinco libros desta primera parte llegan[6] hasta los tiempos de[7] el Catolico Rey Don Fernando tercero de este nombre [que][8] acabó de speler despaña[9] el Imperio de los moros[10] de los[11] que trata cada uno destos cinco libros : veran el[12] principio < de cada una, y de las restantes tres partes > por sus compendios[13] va colegida esta obra en el estilo mas breve y compendioso que yo he podido alcanzar...

Los Autores a quien he seguido son los siguientes[14] *Berosio Caldio. Mancton*[15] *Egipcio*[16]. Marco Caton. Marco Sempronio. Marco Varon[17]. *Flavio Pictor*. Sesto Pompeo[18]. Tito Livio. Tortelo. Bisinio[19]. Rufino[20]. Casiodoro. Publio Victor. Justino. Cornelio. Tacito. Solino. Ptolomeo. Cornelio Nepote. Comentarios de Cesar. Misilio[21]. Marcelino. Lucio Floro. Diodoro Siculo. Dionisio Alicarnasio. Paterculo. Pomponio Seto. Eutropio. Suetonio tranquilo. Marciano. Rufo. Itinerario de Antonio Pio. Hermolao varvaro[22]. Columela. Philostrato. Lactancio Firmiano. Joan Andres. Sanct Geronimo. Sancto Thomas. Sancto Augustino. Historia Ecclesiastica[23]. Platina. Blondo. Marco

1. I (= Imprimé) *lo que*.
2. I *avello*.
3. I *diviso*.
4. I ajoute *de las quales*.
5. *Id*. I.
6. I *allegan*.
7. *que* au lieu de *de*.
8. om. I.
9. I *expeler de España*.
10. I aj. *o araues*.
11. I *lo*.
12. I *al*.
13. I *de la presente por sus cōpēdios. De los demas se dira al principio de cada una de las restantes tres partes*.
14. Sur deux colonnes dans le manuscrit, sur trois dans l'imprimé.
15. I *Maneton*.
16. I *Egicio*.
17. I *Varro*.
18. I *Pompeyo*.
19. I *Visinio*.
20. I *Rosino*.
21. I *Micilio*.
22. I *Barbaro*.
23. I *La eclesiastica historia*.

Antonio. Raphael Bolatelanio[1]. Marco Palmerio[2]. Miguel Ricardo. Polidoro[3] Virgilio. Luis Bivas[4]. Roberto Gagino. Paulo Hemilio[5]. Estravon[6]. Plinio. Y otros autores < que se recitan[7] >.

Autores Españoles son estos Pomponio Mela. Silvio Italico[8]. *Lucio Dextero*[9]. *Maximo*. Joan Abad. Sancto Isidro. Sancto Eliphonso[10]. Paulo Orosio. Ysidro Junior. Historia General[11]. Prudencio. El Arzobispo d^{n} Rodrigo. Don Lucas de tuy. *Don Pedro obispo de Leon.* Fray Gil de Zamora. El Becerro de Castilla. Cronica de Oña. Lope Garcia de Salazar. Anales despaña. Cronica de Aragon. Las de Navarra.

Marmoles escriptos en España de tiempo de Romanos en muchos çibdades y Villas que se iran explicando[12].

Gran numero de Escrituras[13] que he sacado de los Archivos y Becerros de muchos monasterios de Spaña, de las ordenes[14] de San Benito Premoste y Sanct Bernaldo.

< Gran numero de Previlegios de todos los Reynos despaña >, las quales Escripturas daré por autores en su tiempo, y en las Iglesias y Monasterios donde permanecen.

Compendio del primer Libro.

El[15] primero Libro de la presente trata de lo pasado en España espacio[16] de 2 ∂ 100[17] años, siguiendo la verdadera cuenta de los

1. I : *Bolaterano.*
2. I *Palmero.*
3. I *Apolidoro.*
4. I *Bives.*
5. I *Emilio.*
6. I *Extrabon.*
7. I *que tratare en su tiēpo.*
8. I *Silo.*
9. I *destero.*
10. I *Illefonso.*
11. I *La general Hystoria.*
12. I donne cette liste : « Marmoles escriptos en España de tiempo de las Romanos:

En Barcelona	Zambra	Cordoua	Salamanca
En Tarragona	Antequera	Peña Flor	Ledesma
En Monuiedre	Nescania	Ezija	Valladolid
En Valencia	Singilia	Loxa	Toledo
En Xativa	Alora	Osuna	Segovia
Denia	Cartama	Seuilla	Madrid
Villajoyosa	Malaga	Caçalla	El Villar pedroso
Cartagena	Archidona	El Llerena	Euora
Tierra de Lorca	Teua	Merida	Coymbra
Guadix	Osuna	Medellin	Alcaçar dosal
Cazlona	Granada	Las Broças	Braga
Martos	La puente de pinos	Caparra	Colipo
Jaen	Montoro	Alcantara	La Coruña
Arjona	El Carpio	La puente de Alconeta	Y otros pueblos. »
Alcaudete			

13. I ajoute : *authenticas.*
14. I *De la orden.*
15. I *En el*
16. I *en espacio.*
17. I *dos mil y cien.*

Hebreos: comienza en su primero poblador tubal, quinto hijo de Jafet y nieto de Noe; cuya venida fue en España á los ciento quarenta años de el[1] Diluvio; y[2] duró el Reyno en sus decendientes[3] 400 años: quitoselo[4] Hercoles Egipcio, < y duró el Reyno en >[5] el y sus descendientes[6] 300 años hasta los 800. del Diluvio, que se dividio el Reyno de España en[7] muchas señorias y Principes hasta los 900. de el Diluvio que los Fenices aportaron por mar a la mar Meridional[8] de España y se apoderaron de su costa < y á > los 1000. años del Diluvio pasó[9] á España Baco el Griego, y señoreó mucha parte de lo mas Oriental[10] de España, y ciento y cincuenta años despues Hercoles Griego[11], señoreó mucha parte de lo mas oriental de España: despues tevero[12] el griego[13] destruyda troya y[14] sus compañeros, se apoderó[15] de parte de la Costa Meridional de España y de la Occidental, asi[16] que vino á ser de[17] Fenices y Griegos mucha parte della; y á los 1300 años de el Diluvio <vinieron los Celtas>[18] de las Galias <y>[19] se apoderaron de la mayor parte de España, y se llamaron Celtiveros; y viendose apretados dellos los[20] Fenices <pidieron socorro>[21] á los Cartaginenses sus parientes[22] pasados 2000 años del Diluvio: los quales vista la fertilidad de España y la division que en ella habia, acordaron de conquistarla[23], y salieron con ello <: en 28 capitulos >.

Compendio del segundo libro.

Trata[24] como acerca de los 2100[25] años de el Diluvio pasaron los Romanos en España y < lanzaron á >[26] los Cartaginenses, y se apoderaron de mucha parte della... en 43 capitulos.

1. I *del*.
2. I om.
3. I *espacio de*.
4. I *quitoles el Reyno*.
5. I *Reynaron*.
6. I *espacio de*.
7. I *entre*.
8. I *mas meridional tierra*.
9. I *tambien passados*.
10. I *occidental*.
11. I *Hercules el Griego*.
12. I *Teucro*.
13. I aj. *y*.
14. I om.
15. I *apoderaron*.
16. I *meridional y ocidental de España. De manera*.
17. I *de los*.
18. I *atravesaron*.
19. I (au lieu de *y*) *ó Francia llamada Celta al presente gran numero de gentes que*.
20. I (au lieu de *dellos los*) *de los* (faute évidende).
21. I *embiaron a pedir favor*.
22. I aj. *Esto fue*.
23. I *la conquistar*.
24. I aj. *en el segundo libro*.
25. I *dos mil y cien*.
26. I *expelieron della*.

Compendio del tercero libro.

El tercero Libro tracta[1] de 260[2] años que los Godos[3] conquistaron y señorearon á España... en 33 capitulos.

Compendio del quarto libro.

Trata el 4° Libro grande y porfiada guerra que par espacio de 300 años pasó en España entre los < Arabes o > Moros, y los esforzados Visigodos, que ampararon y defendieron las partes septentrionales de Espana, y como siempre les fueron ganando la tierra á los Moros, hasta llegar al Rio Duero.

< Compendio del 5° Libro. >

< En > el Compendio de el 5° libro se dirá al principio de el porqué va por si, y trata de los grandes triunfos que adquirieron los Visigodos de los < Arabes > Moros hasta que los lanzaron[4] casi de toda Espana[5].

Le manuscrit ne porte ni titre ni nom d'auteur, mais celui-ci est nommé dans le titre du livre II (intitulé par erreur *Cap 2°*) : *Cap. 2° De la cronica de España que hizo Dr Lorenzo de Padilla, Arcediano de Ronda...*[6].

1. I aj. *espacio.*
2. I *dozientos sesenta.*
3. I *Visigodos.*
4. I *expelieron.*
5. I aj. *a los moros.*
6. Voici les titres des chapitres 12 à 28 (liv. I) :

Cap. 12. Como los Fenices pasaron á España, y de la gran riqueza que de alla sacaron, y como fundaron á Cadiz, Medina Sidonia y Malaga, y la fundacion de Almuñecar.

Cap. 13. De la division de España Ulterior de el Reyno de Palato, y fundacion de Palencia; lo que poblaron los Bascones ó Vaceos de los Pirineos en España, y los Galos en Galicia, que metieron los Turdulos, fundacion de Pontevedra, y lo que poseian Cantabros y Astures.

Cap. 14. Como pasaron a España los Fenices Bastulos, que dieron nombre á la Bastetania y fundacion de Adra, Archidona, Castulon, y Baza; y la fundacion de Carthago en Africa por estos Fenices Bastulos.

(Le titre du ch. 15 manque; le copiste a laissé un blanc).

Cap. 16. De los Reyes Fenices que hubo en España Criteo (*Eriteo* dans le texte) y otros q* se llamaron Reyes de Cartesia (*Tartesia)* y el aumento de Cadiz por los Fenices, y fundacion de el templo de Hercules y otro en Martos.

Cap. 17. Que prosigue de Tevoro *(Teucro)* Diomedes y Amphiloco, y Ulixes y de la fundacion de Tui Amphiloquia, o Orense, y Lisboa, y Sagunto, y lo que se dice de Astur, y lo que poblaron los Lacones griegos; y lo que se dice de los Curetes, y de el Reyno de Gargoris.

Cap. 18. De los principes que reynaron en Tartesia y Andalucia llamada Turdetania, que fueron Gargoris y Abidis, y de los 7 Conventos que este hizo, y de los dos Argantonios; y como se acabó el Reyno de Tartesia, y se dividio en Señorios.

Cap. 19. Como los Celtas de las Galias passaron en España, y se apoderaron de la mayor parte della, y los de Rodas fundaron a Rosas, y de los sucesores de Perino ; y como Celtos y Iberos fueron origen de los Celtiberos; y de la fundacion de Segovia y Coruña.

Cap. 20. Que prosigue de los Celtiberos que conquistaron la Taga, que es el Reyno de Toledo, y á los Vectones, y la fundacion de Sigüenza, y los nombres en que se

Comme la Chronique des Empereurs, cette Histoire est dédiée à Philippe II; et l'on y voit, dès le début, que l'auteur y parle des trente années de travail qu'elle lui a coûté: c'est exactement ce qu'il dit, dans sa Chronique, à propos de l'Histoire d'Espagne de Tubal à Charles-Quint. L'Histoire dont il parle là et celle que avons ici sont donc le même ouvrage. Seulement notre manuscrit ne nous en donne qu'une partie en somme minime, trois livres sur vingt. Padilla annonce en effet vingt livres, ou deux décades, constituant quatre parties, dont la première comprend cinq livres et va du Déluge jusqu'après les conquêtes de Ferdinand III sur les Maures. Quoiqu'il ne le dise pas explicitement, chacune des autres parties comportait sans doute le même nombre de livres, et l'ouvrage allait jusqu'aux Rois Catholiques Ferdinand et Isabelle, avec lesquels il s'arrêtait, suivant l'ordre donné à l'auteur. Celui-ci annonce que chaque partie sera précédée d'un *compendio*, c'est-à-dire d'un sommaire analogue à celui que nous trouvons à la suite de la préface, et qui indique le contenu des cinq premiers livres.

dividieron sus Regiones los Celtiberos y Carpentania, y esta Oretania y Arevacia de mas de la Celtiberia, y como fueron casi Señores de España.

Cap. 21. De lo que sucedio en España despues que los Celtiveros fueron Señores de la mayor parte de ella, de los Reyes Griegos en la Citerior Ega y Medon, y la division de los hijos sobre querer cada uno reynar y lo que se dice de la sequedad de España.

Cap. 22. Como Trarco Capitan de Nabucodonosor vino a molestar las costas de España, y las fortunas de Tiro con los Caldeos.

Cap. 23. Como poblaron en Espana los Griegos Focenses, y en las Galias a Marsella: la fundacion de Ampurias y Denia y otros pueblos de ellos.

Cap. 24. Como los Almonices Persas se apoderaron de parte de el Andalucia, y fundaron a Cordova, y como 30 años despues fueron lanzados de España por los Fenices Españoles, y la Embajada que ellos y los Celtiberos enviaron al gran Alexandro, tomando su liga, y como se trujo su estatua al templo de Hercules en Cadiz.

Cap. 25. Como tornaron a la guerra Españoles y Fenices, y la victoria que Turdulos hobieron de Celtas y Lusitanos y Fenices, y las tierras que les tomaron y fundaron de Lamego y Truxillo.

Cap. 26. Que prosigue la guerra de los Turdulos y sus victorias, y como los Fenices truxeron contra ellos à los Cartaginenses que los vencieron la fundacion de Bergia y Arjona, y como hecha entre ellos la paz pasaron los Cartaginenses la guerra contra los Griegos que en España moraban, y de el primero Bello Punico.

Cap. 27. Como la mayor parte de España vino debajo de Amilcar a la obediencia de los Cartaginenses: y la guerra que hubo con Turdulos, Oretanos y Vectones, hasta que fue muerto en batalla por ellos, y Asdrubal su yerno sucedió, que funód a Cartagena, y su muerte.

Cap. 28. Que prosigue los hechos de Cartaginenses y Anibal su gran capitan, y la gran batalla q' vencio a Carpentanos, Baceos, Cartos, y Arevacos al Rio Tajo, y como destruyo la Cibdad de Sagunto, y rompio la guerra con los Romanos, que fue el segundo Bello Punico.

Il déclare en outre que son travail, commandé par Charles-Quint, n'a été terminé que sous le règne de Philippe II. Il ne l'avait donc pas commencé avant 1526; et si nous en croyons la note d'Urrea, qui doit avoir raisonné par induction, ce serait seulement vers 1540, que, nommé chroniqueur de l'Empereur[1], il l'aurait entrepris. Ajoutons les trente années qu'il y consacra: cela nous mène bien à l'année 1570, aux environs de laquelle le même Urrea place l'impression de l'exemplaire unique encore aujourd'hui connu.

Godoy Alcántara s'était facilement rendu compte des transformations que Pellicer avait fait subir au texte de Padilla, tel que le présente ce manuscrit. Il n'a peut-être pas assez montré combien en somme les deux textes diffèrent. Nous avons donc à compléter la démonstration. Mais, pour qu'elle soit bien convaincante, il faut la faire porter sur de longs passages. Aussi bien vaut-il la peine de connaître ces deux rédactions un peu plus amplement. Voici donc, dans le Padilla de Pellicer, ce qu'on nous raconte des premiers successeurs d'Hercule:

Capitulo Quarto De los Principes que suçedieron a Hercules en España, i de la Fundacion de Sagunto...

(Fol. 15) Muerto Hercules, segun Beroso afirma, Sucediò en el Reyno de España Hespero, de quiē es ya fecha mencion en los Tiempos de Gerion, i Beto. Este casò con Eliberia Nieta de Hercules, segun Fray Iuan de Rihuerga, i Otros afirman, i creo Yo que las Cronicas de España llaman a este, corrupto el Nombre, *Pyrrhus*. Segun Beroso començó à Reynar a los Seis cientos i Cinquenta Años del Diluvio. Algunos Autores dicen, que deste fue dicha Hesperia, España, è Italia. Mas Santo Isidro dice tomar este Nombre España de cierta Estrella que està sobre Ella, llamada el Hespero. Las Cronicas de España dicen que Este ennobleçiò mucho a Cadiz, i que fue Principe mui dado à Montear, i exercitandose en ello, cerca de las Sierras Orvepedas, de lo vltimo del Reyno de Granada matando en esta Tierra muchos Ossos, Viendo que era agra (fol. 15v) dable para su Caça, Edificò en ella un Pueblo llamado Ursuena que agora dicen llamarse Ossuna, corrupto el Nombre. Este Pueblo en tiempo de los Romanos fue poblado Dellos, segun parece por Estrabon, en su Tercero Libro. El qual nombrando las Ciudades que en la Betica eran pobladas de

1. Cette nomination est fort problématique: cf. *Bull. hisp.*, t. XV, p. 356.

Romanos, hace mencion Desta entre ellas: i assimismo lo testifican muchas Insignias de Edificios Romanos, que en estos tiẽpos se hallã en el, i algunos Marmoles Escriptos: la substãcia del uno Dellos es esta. *La republica de Ossuna diò Estatua al Nobilissimo Emperador Marco Aurelio Vero.* Otro dice: *Lucio Vecio, Hijo de Cayo, diò, i edificò este Gran Don al Templo de Iupiter.* Y otro Marmol dice: *Octav. Calphurnio, Hijo de Marco Tullio Venna, Viviò Diez i Ocho Años; Aqui està puesto, Seale la Tierra leve.* Bolviendo a las Cronicas de España digo, que edificado a Ossuna Pirrhus, atravessò las tierras Orvepedas, i Andando en ellas fallò una gran Vega, que la regavan Muchas Aguas que salian de las Vertientes de las Sierras, i agradandole la Tierra edificò en ella una Ciudad que llamó *Eliberia* del (fol. 16) nombre de su muger. Algunos quieren que esta Ciudad fue poblada cerca de la sierra Elvira, en lo qual no tienen Razon: porque yo he fecho abrir, i sacar Algunos Edificios Antiguos cerca desta Sierra facia Pinòs, i he hallado Muchos Marmoles escriptos; los quales manifiestan ser el Pueblo que alli fue edificado *Ylurco* de quien hace Mencion Plinio en el Segundo Libro de su Natural Historia. Y esta Ciudad anssimismo fue poblada de Romanos; pues parece tener Senado por las Piedras ya dichas la substancia de las Quales es esta: *Lucio Decio Edil, Hijo de Lucio Ilurconense.* Y la substancia de otro dice: *El Senado Ilurconense mandò por Decreto dar Estatua a Fabio* y la substancia de otro dice: *Tiso Papiro Severo edificò Estatua á Tiberio Cesar, Hijo de Augusto, i Nieto de Iulio.* Lo que he podido colegir à cerca de la edificacion de Iliberia, digo que fue junto a Granada haçia la Cartuxa, donde haçia vnos Cerros destos, he visto algunas Insignias de Edificios Romanos, i un marmol que de aqui se truxo escrito al Abaycin; es su substancia esta: *El senado de Eliberia Dedicò de lo publico Estatua al Emperador Cesar, Marco Aurelio Piadoso, Felicissimo, è Invicto.* Por donde parece, que pues esta Ciudad tuvo Senado en sus tiempos, los Romanos la poblaron de sus Naturales: ni ansi la nombra Estrabon en su Tercero Libro, en el Numero de las Poblaciones Romanas. Dice pues la General Historia que edificada Eliberia, Pyrrhus, dexò en ella a su muger Preñada: se fue visitando à España, i llegando cerca del Rio Tajo, edificò un Castillo cerca de dos Torres que hallò; a donde despues fue edificada Toledo: la qual Ciudad dice Santo Esidro, en la primera Parte de sus Cronicas, que fue poblada en tiempo de los Macabeos; por Bruto, i Tolemon Capitanes Romanos. Titolivio, en la Tercera Decada, hablando de Toledo, dice, que era Chico Pueblo, i Fuerte. Afirma ansimismo la General Historia, que poblado el Castillo de Toledo, *Pyrrhus* se fue la buelta de los Montes Pireneos, adonde habitò toda su vida, i edificò Muchos Pueblos, i que de su Nombre fueron llamados estos Montes Pireneos. Lo qual es contra la opiniõ de todos los Auten-

ticos Historiadores: Porque este Hespero, paso despues en Italia adonde Reynò: i el Origen de llamarse estos Montes Pireneos, fue un Gran fuego que en ellos descendiò, i durò tantos Dias, que por sus Vertientes salia Gran Numero de Plata; i como *Ignis* en latin quiere decir Fuego, fueron assi llamados estos Montes. Bolviendo à Beroso, dice que a los Once Años que Hespero Reynava en España, muriò su muger Eliberia, a quien sucediò su Hija *Hesperides*, que era Casada con Atalo, Hermano de su Padre, que à la sacon Reynava en la Isla de Tinaeria (*sic*), que despues se llamò Sicilia; i avisado de la Muerte de su Suegra, se vino con su Muger a Reynar en España, i su Hermano Hespero se fue en Italia, i Reynò en cierta parte Della. Atalo tuvo en Hesperides vn Hijo, llamado Sicoro, i luego que tuvo Edad Reynò en España á los Seiscientos i Sesenta i Ocho Años del Diluvio, i Mil i Seiscientos i Noventa i Nueve antes de Christo: i su Padre Atalo se pasò en Italia. Reinò Sicoro con gran prosperidad Quarenta i seis Años en España: sucediole su Hijo *Sicano*...

Et voici ce qui correspond à tout ce morceau dans le manuscrit 5571. Les mots qui se retrouvent dans Pellicer sont en italiques. On verra qu'ils sont peu nombreux.

CAP. 10.

De el Reyno de Hespero, y su mujer Ilibera, y Italo su hermano, y los pueblos de Iliberia, llamados do son Granada, Colibre, y Osuna, y otros.

Por muerte de *Hercules, Hespero,* é Iliberato y Libia su muger, reynaron *à los 660 años de el Dilubio : las Cronicas de España dicen q^e* andando à caza *Pirrus* qūe es este Hespero en la comarca de Hispal, pareciendole tierra apacible para la *caza* un Bosque, edificó junto á él un pueblo que llamó *Ursuona,* que hoy es la villa de *Osuna :* esta fue *pueblo* principal *en tiempo de Romanos :* de él habla Cesar en sus Comentarios Plinio y *Estrabon* reedificaronle Romanos y llamaronla Getula Urbana.

De el nombre de Ilibia, o Iliberia dicen *las Coronicas de España* que tomó nombre la *Cibdad de Liberia* que ella fundó : algunos dicen en Granada, y otros algo desviada de ella; y cierto sus edificios no fueron sino el Alcazaba de esta Cibdad, y asi se hallaran en edificios Romanos al pie de la torre de la Iglesia de San Josefat, y muchas partes de las Cercas de el Alcazava, y cerca de Sancta Isabel, hallarán un marmol con tales letras (un blanc laissé pour l'inscription).

Quiere decir: La orden ó *Senado de Eliberia* mandó *de lo publico* de ella *dedicar Estatua* a Honera[1] de el felicissimo invicto *Emperador Cesar Marco Aurelio* probo, *piadoso* Monarca.

1. Pour *Honrra.*

Las Cronicas de los Moros sientan que Granada fue cosa distante de Eliberia, y distinta de ella, edificada acia el Rio Xenil á un pequeño pueblo, cortijo, ò Alqueria llamada la Cueva de Nata; y que se fué poblando ese lugar en tel manera entre los Rios Xenil y Darro, que llegó su poblacion hasta juntarse con la misma Eliberia, y que ansi perdió su nombre, y quedó el de Granada, y se hizo una mui principal Cibdad, mediante recoger se a ella los Moros de los pueblos que conquistaban los Christianos, la qual vecindad se há podido sustener la fertilidad de su tierra.

En los edificios que parecen cerca de la torre de Eluira, no fueron de esta Cibdad de Eliberia como algunos piensan sino de otra Cibdad q[e] fue cerca de *Pinos* en cierto cerro que llaman de los Infantes: y llamase esta Cibdad *Ilirico:* de ella *hace mencion Plino*, y hay marmoles en sus comarcas con letras que lo dicen, en especial una cuyas letras son tales (manque l'inscription). Quieren decir ser dedicada aquella obra a Perpetua hijo de Longino, natural de Ilirico.

Llamaron despues los Moros esta Ciudad, corrupto el nombre, Ilura; destruyóla el Rey Don Fernando Tercero, entrando poderoso en la Vega de Granada : reedificaronla los Moros dos leguas mas á Occidente en sitio fuerte, y es la que llaman Ilora.

Muchos pueblos que comienzan sus nombres en Yl, dicen ser edificados por esta Reyna; mas no hallo autor verdadero salvo que Tolomeo hace mencion de Ilurbida e Ilarea, que fueron en el Reyno de Toledo: Ilurbida creo yo que es Talavera.

Dicen las Cronicas de España, que este Principe y su muger andubieron poblando muchas Cibdades por España, y que de la otra parte en los mismos Pirineos poblaron otra ciudad que ansi mismo llamaron Ilibera, que hoy es Colibre, y ansi de muchos pueblos hacen mencion los Cosmographos que comienzan en Il en España, que fueron destruidos y reedificados, mezclando ese nombre con otros que le dieron, como Iliturgo que es Andujar la vieja è Ilipula cerca de Granada acia Asnalloz; y otra Ilipa cerca de Ronda, y otra Ilura cerca de Malaga, y la llamamos Alora, y à las altas sierras que comienzan en las Comarcas de Jaen, y atraviesan todo el Reyno de Granada, que Tolomeo llama Ilipulas[1], segun *Beroso* y otros autores tratan. Contra *Hespero y su muger Ilibera,* se reveló un hermano de el Hespero, llamado *Atalo*, á los diez años de su Reyno, y nació gran division en España, y se dieron batalla, y fue *Hespero* vencido y se pasó á *Italia* con los que le seguian[2], y se apoderó de *parte de ella:* mas no contentandose Atalo con echarlo de España, pasó contra el en Italia y pasaron grandes guerras, y otras cosas que no digo por no hacer al proposito de España.

1. Il faut un point ici, et une virgule après *tratan*.
2. Cf. le ms. 2775.

Cap. II.

De el Reyno de Atalo Sicoro, Osicano y Sicilio, y como se dividió España Luso en la Ulterior, y Tosta en la Citerior, y de Romo su hijo, que algunos dicen fundó a Valencia.

Atalo, segun Beroso y otros autores, apederado de España reynó en ella, y pasando á Italia dejó por Rey de España à su hijo *Sicoro* à los *680 años de el Diluvio:* reynó *40* años no consta cosa digna de memoria que en su Reyno subcediese: consuena con su nombre el Rio Segue, que nace en los Montañas de Cataluña, y corre por la Comarca de Lerida, y junto à ella, y se junto *(sic)* con el Rio Ebro cerca de Prades. *Sucedióle su hijo Sicano...*

Du Padilla de 1669, Godoy cite (p. 27, note) un passage qui concerne les rois Ega et Medon : « Y segun Dextero, le fue sucesor su hijo *Egla* o Ega, a los 1418 años del diluvio... »

Prenons donc dans le manuscrit 5571 le passage qui concerne les rois Ega et Medon, et nous nous convaincrons facilement que les deux rédactions sont bien différentes :

Grande exemplo dio á los Españoles para procurar unidad, ver el estrago que hicieron sus vecinos los Celtiberos, y segun Lucio deste no[1] trata acerca de los 1∂520. años de el Diluvio : los Griegos de la Citerior España meridional habian elegido un Rey llamado *Ega*, que fue mui justo y gobernó con mucha paz y quietud su Reyno por quarenta y quatro años, y sucediole su hijo llamado *Medon*, que reynó treinta y quatro, y siguió las obras de su Padre, y fue mui afable á sus subditos, y por su muerte quedó gran division entre tres hijos que dejó, queriendo cada uno reynar : esto fue á los 1∂600 años del Diluvio poco mas ó menos. (Livre I, ch. 21.)

Il n'y a que deux mots identiques : *Ega* et *Medon*. C'est peu. Quant aux six fils que le Padilla de Pellicer attribue à Medon, ils se réduisent ici à trois, et on ne les nomme point. Pas davantage il n'est question de leur mère *Aorelia*. Toute cette flore royale est encore en boutons. Et que le roi Ega soit mort à Calahorra, qu'il ait été enterré à Reiniega, c'est ce que le manuscrit n'indique d'aucune façon.

1. Pour *Destero*.

Voyons maintenant de part et d'autre le passage qui a trait à la sécheresse de vingt-six ans. D'abord dans Pellicer :

(Fol. 30v) *Capitulo septimo.*

De la gran Seca que ovo en España, i de las Regiones en que despues fue Divisa.

Diçe, pues, Dextero, que à los Setēta i Ocho Años ya dichos, de la Division de España entre los Hijos de Medon; que se contaron Mil y Quinientos i Setenta i Siete del Diluvio, i Setecientos i Quarenta antes de Christo, el Iuicio de Dios Visitó à España, i no Llovió en Veinte i Seis Años. Assi mismo affirma la General Historia de España, ser tan Grande esta Seca, que casi todas las Fuentes, i Rios de España, se secaron al Principio. Vista esta Gran Seca por los Españoles, desampararon la Tierra, salvo algunos Avaros, que Confiādo en el Pan i Haçienda, i Riqueças que poseian, se quedaron acà en España, pensando que no pasara tan adelante esta Persecucion. Y visto que durava, queriendo Desamparar à España, no pudieron salir della; porque mediante la sequedad de la Tierra, avia grandes, y profundas Aberturas, mediante faltalle el Iugo, que no pudieron passar : faltandoles los Mantenimientos Perescieron de Hambre. Y mirando los Desterrados Españoles, siempre lo que subcedia en su Patria, embiandola a visitar por Mar, a los Veinte i Cinco años desta Seca, se Levantaron en España tan Grandes Vientos, que producian tan Altos i Espesos Torvellinos, del gran Polvo que havia, que pensavan ser Humo, i que la Tierra se ardia. Y teniendo poca Esperança de bolver à España sus Naturales, diçen la General Historia, i otros Autores, que Passados estos Veinte i Seis años, Socorriendo la Misericordia de Dios à España, Lluvió en Ella mui Continos, i Grandes Aguas, por espacio de tres años : de manera que la Tierra pudo tornar à tomar substancia, i producir su Acostumbrado Fruto; de manera que España bolvió à su vsada Fertilidad. Y avisados sus Naturales Dello de Personas que siempre embiavan; los que se hallaron vivos, con sus Hijos, i subcessores, se Bolvieron à sus Antiguas Patrias. Y dice la General Historia, que Bueltos los Españoles, todos los Arboles hallaron secos, Salvos algunos Granados en la Rivera de Ebro, i algunos Olivos en la de Guadarquivir. Acerca de los Tiempos desta Seca, Difiere Fray Juan de Rihuerga de la Quenta de Dextero; i alegando con *Maximo Obispo* de Zaragoça, diçe ser Doçientos y Diez y Ocho años adelante, en los Tiempos de Tarquino el Soberbio, Ultimo Rey de Roma. Como quiera que Sea, nunca huvo Quietud en España, ni Unidad entre sus Naturales: por espacio de Ochocientos Años, que segun la Quenta de los Hebreos, passaron desde que muriò Medon, ya dicho, fasta los Veinte i Seis Años antes del Nascimiento de Christo; que Octoviano Augusto acabò de sosegar, i conquistar los Españoles, debaxo el Imperio Romano; con los Quales

truxo continua Guerra Espacio de Ciento i Setenta años, sobre Señorearlos : de todo lo qual dirè a V. M. muy extensamente en el Segundo libro de la Presente.

Et ensuite dans le manuscrit 5571 :

(Cap. 21) ...En esta sazon trata *Destero* que comenzó la gran sequedad en España, que duró *26 años : la General historia de España* dice que fue *tan grande* que en todos ellos *no llovió*, y *se secaron las fuentes y Rios*, y se despobló la tierra : mas yo creo que no fue tan grande la seca que se despoblase la tierra, sino que devieron ser estos años de mui pocas aguas, porque si en esta sazon se despoblára mala fuera de tornar à poblar, porque donde habia habitado la gente moza tubieranlo ya por naturaleza en 26 años, y los viejos ya serian muertos; y cierto ansi como España es abundante de todas las cosas necesarias, sino fuese seca como tratan todos los Cosmografos historiadores que de ella hablan, seria la mas abundante Provincia del mundo : algunos quieren decir que fue esta seca mas de 350 años antes. *Maximo obispo de Zaragoza* baron docto dice que fue *200 años adelante* de lo que trata Destero; yo acordé de seguir el medio, que es el tiempo que trata Destero, porque fue doctísimo y supo lo que escribió : algunos han escripto que fue mas de una seca lo que ha habido en España, ya pudo ser que cada uno de ellos escribio en los tiempos que fueron estas secas.

***

Il y a, on le voit, bien peu de rapports entre les deux textes; tout au plus des traces d'imitation lointaine. Pellicer a-t-il donc eu une autre rédaction? un autre ouvrage même? Notons-le, celui qu'il attribue à Padilla, aurait été dédié à Charles-Quint, et aurait consisté en « trois livres des Antiquités d'Espagne, depuis les débuts de sa colonisation jusqu'à la conquête de Séville et la mort de Ferdinand III ». Et c'est cet ouvrage que Florian de Ocampo aurait pillé sans vergogne. Or, il existe à la Bibliothèque Nationale de Madrid un manuscrit non inscrit au catalogue [1], portant la cote ancienne I. 234, et la nouvelle 2775, avec 392 folios numérotés, et qui, de prime abord, répondrait au signalement fourni par Pellicer. Sans parler du titre, écrit par une main plus mo-

1. Il ne figure même pas dans l'Index par fiches (voir plus haut p. 410.)

derne, en tête du folio 2 recto « Antiguidades de España recopiladas por D. Lo..co de Padilla », nous devons remarquer tout d'abord qu'il commence avec le déluge et s'arrête avec la mort de Ferdinand III, et ensuite qu'il est dédié à Charles-Quint (après la prise de Tunis et la défaite de Barberousse, 1535, puisqu'il y est fait une très claire allusion). Voici, d'ailleurs, la dédicace, que je transcris littéralement, et qui est de la même main (A) que le corps de l'ouvrage, mais qui a été biffée entièrement et remplacée par une autre, en bas du même folio recto (planche IV), de la même main (B) qui a fait les corrections des manuscrits 7086 et 7087.

Al Inuictiss° Monarcha Carlos Primero deste nombre <entre> d° los reyes de Spaña y quinto del mesmo nombre entre los Cesares y cuarto de los triunfadores de Aphrica y Quinto de la Galia cisalpina y Cuarto de la Alemania. Patron y defendedor de la fee. Dedica la Presente a sa gran Magestad su menor sieruo. Don Lorençio de Padilla Arcediano de Ronda en la igl'ia de Malaga.

Au-dessous donc, de la main des corrections de 7086 et 7087 :

Al imbictisimo emperador augusto carlo maximo africano gallico toscano germanico saxonico Rey despaña patrō y defendedor de la fe catolica.
Dedica la presente a su <augusta[1], y çesarea y flabia maxestad xpiana > magestad dō lorenço de padilla Arc^{no} de Rōda en la igl'a de Malaga.

Au folio 3 recto l'on trouve un sorte de prologue qui se continue aux pages suivantes, mais la partie contenue dans ce même folio 3 recto est biffée, et une main assez semblable, mais, semble-t-il, différente, a remplacé ce début par un autre qui tient tout le folio 2 verso et le haut du folio 3 recto, commençant et finissant de même. Voici le début primitif (planche IV) :

(Fol. 3) Inuictissimo Cesar
Determinado muchas vezes de escriuir los grandes triumphos q̄ de mano de Dios V. M. ha recebido para q̄ la isp̄tura les de perpetuidad

1. Au-dessus : *sagrada*.



de su merescim^{to} y conoscan los descendientes de v. m^{t}. la gran carga de imitacion que les dexa. estando en esta determinaciō considerado q̄ en ello haria pequeño seru^{o} a. v. m^{t} mediant ocuparse en ello muchos. y sera muy notorio. Acorde de darme a colegir la p̄n̄t para q̄ los sucesores de v. m^{t} despues de leydas las grandes victorias y triumphos q̄ por sus cronicas paresceran : vean ansi mismo ē la p̄n̄te: la carga de ymitacion q̄ v. m^{t} en ellos estuuo a sus antepasados y tambien conoscan q̄ v. m^{t}. siguio en esto el dho de boeçio q̄ es ser el p̄nçipal bien Redundant de la nobleza la carga de obligaciō q̄ tienen los q̄ la poseen en ymitar a sus pasados. <bastara Inuictissimo cesar> (ces trois mots spécialement biffés) para dar todo el origen y Rayz q̄ a esto conuenia començar de tractar en la p̄nte desde la gran monarchia y Reyno q̄ tuuierō en españa los esforcados visigodos triumphadores de Europa y Roma su cabeça a los q̄les. v. mag^{t} sucede en ispaña juridica mēte : mas vista q̄ para illustrar los fechos de v. m^{t}. complia traer mas de Rayz lo pasado en ispaña acorde de començar en la p̄nte desde lo q̄ se halla hauer sido en ella desde el gran diluuio y proseguir hasta. v. m^{t}. Y por q̄ conste ser historico y verdadero lo q̄ dire el papel y Razones q̄ hauia de gastar ē el prologo sera manifestar los nombres de los auctores a quien syguire en la q̄ son los siguientes.

Voici maintenant la seconde rédaction (planches V et VI) [1] :

(Fol. 2 verso) Determinado e muchas veces describir los grandes tri*unphos q̄* de mano de dios vr̄a mag^{t} a rreçibido para q̄ la escritu*ra les de* perpetuidad de sus merecimi^{o}s y conozcan por ellos *los descendientes* de v. mag^{t} la grā carga de ymitacion a que les *dexa obligados* y visto q̄ en ello aria peq̄ño servi^{o} constandome *de ocuparse* muchos en los escrevir acorde de darme a colexir la *presente* para que los sucesores de v. mag^{t} leidas las grādes victorias *y triun*fos de vras coronicas veā asimesmo por esta la carga *de imita*ciō q v. mag^{t} en ellas tuvo a sus antepasados porq̄ segun [...] [2] afirma este es el prīcipal viē q̄ redūda de la nobleza e *bien* benturanca deste siglo ētre los mortales ynbitisimo cesar conozco q̄ bastara començar a tratar ē la presente para dar el origen q̄ a esto cōvenia començādo en los esforcados visigodos desde q̄ conquystarō a españa a quiē v. mag^{t} le es en ella sucisor mas dos cosas me cōstrinerō a començar desdel grā dilubio la vna por ylustrar la tierra y la otra mas prīcipal los esforcados echos de v. mag^{t} porq̄ si lo mirā viē los letores no podra el de cartago q̄ al presente llamamos tunez q̄ las victorias q̄ ovieron despaña

1. La fin des neuf premières lignes (mots en italiques) est d'une main moderne sur un bout de papier rajusté.

2. ajouter *se*.



amilcar i anibal y otros capitanes q̄ sujetaron a espª a cartago por q̄ a esto les movio la codiçia vniversal de señorear y a v. mgᵗ del celo de la fe catolica por q̄ si en ella se arraigara el cruel tirano barbarroja grā detrim̄ᵗᵉ pasara la xpiandad o çesar ynbitisimo quādo por el segundo libro de la presente se veā los grādes triunfos e senorios q̄ rroma adquirio despª y por las cronicas de v. magᵗ los q̄ a ganado de rroma e ytalia con españa por q̄ luego q̄ v. magᵗ fue avisado q̄ su Ynperial exercito avia entrado a rroma sintio mas pesar q̄ la alegria y jatāçia q̄ de lo semejāte adquierierō alarico rrey bisogodo y genserico rey ebādalo y totila rrey ostrogodo y rricomedo y otros triunfadores de rroma y sus monarcas e antecisores de v. magᵗ arnavlfo y oto tercero y enrrico quarto de mª q̄ podremos dezir ser en esto v. mᵗ mas ymitador a Velisario y a te sus rreparadores q̄ a los destruídores ya dhōs pues en italia (fol. 3ʳ) ynbitiŝimo çesar mas podremos dezir aver vsado v. magᵗ de padre q̄ de triunfador pues vastara guardarles las livertades por ellos adquiridas mas vemos q̄ a rresistido cō grā poder muchas veçes al tirano turco culeimā la entrada e venida a ella y con esto ceso porq̄ dicho es de aristotelis en el quarto de sus eticas q̄ los q̄ mucho ablā nō solamᵗᵉ son a si enojosos sino a los q̄ los oyē y porende acuerdo q̄ las demas rrazones de mi prologo se gaste ē manifestar la sustācia de la obra de q̄ tratare y de los autores a quiē en ella siguire q̄ son estos.

La liste des sources commence au verso et fait suite à l'un et l'autre préambules.

(Fol. 3ᵛ)[1] Veroso caldeo, Maneton egipcio estrabon Capadoçio q̄ isūio[2] en griego Mirlénao griego. Josepho Judio q̄ isūio[3] en griego. ptolomeo ē griego Apiacco alexandrino griego Polibio griego. Plutarcho griego Xenophon griego Ascelepiades griego. En lengua latina ispuyerō[4] los auctores syguj•s[5]. Seneca natural de Cordoua. Lucano cordoues Sylo natural de Italica q̄ fue cerca de Seuilla. Paulo Orosio natural de tarragona. Luçio destero natural de Barcelona. Ponponio natural de menlaria q̄ fue junto a tarifa. Sancto Isydro natural de cartagena y obp̄o metropolitano de seuilla. Sancto elefonso obp̄o y metropolitano natural de toledo. Auctores latinos naturales de fuera de ispaña son estos. El bien aventurado sant hieronimo. Tito ljbio tortelo Visinjo. festo pompeyo Steuan de vrbis voeto fabio pictor. marco caton. marco sempronio. marco barrō. Rufino Cassiodoro.

1. Ce folio est de la même main que ce qui est biffé au folio 3 recto.
2. *escriuio.*
3. *escriuio.*
4. *escriuieron.*
5. *siguientes.*

publio victor. maximo. Justino. Cornelio tacito. Solino. plinio. Cornelio nepote. loa Comentarios de Cesar. Missilio. marçelino. luçio floro. Diodoro Siculo. Dionisio alicarnasio. Cayo Veleyo paterculo. pomponio lecto. Eutropio. Suetonio tranquilo. Dion. la tripartita. marçiano. tulio. Ruffo. Sancto Agustino. la Eccl'iastica hist[a]. Juan bocaçio. biçençio. Vadiano. Ermola Barbaro. el Itinerario de Antonjo pio. la segunda part de los Concilios. Iginjo. Columela. hilostrato. Lactançio firmiano. Joan andres obp̄o. platina. blondo. marco antonio sabellico. Raphael bolaterrano. paulo (fol. 4[r])[1] constantino. Y doy asi mismo a vr̄a mag[t] por auctores marmoles escriptos en lengua latina q̄ a el presente se hallan en los pueblos despaña siguientes. barcelona. tarragona. monviedro valencia. Xatiua. Pallares. Denia. Villajoyosa que es cerca de Alicante. Cartagena. guadix. cazlona ques junto a baeça. martos junto a Jahen. carcabuey junto a priego. cerça de luçena en vnos hedefiçios q̄ llamaron a este pueblo cizimbria. antequera. nascania. singillia que fueron hedificadas junto a antequera. malaga. carthama. Alora que son en tierra de malaga. Ronda archidona. teba. Moron. ossuna. granada. y en la puente de pinos cerça della. cordoba. eçija. sevilla. Toledo. segouia el villar pedroso cerca de guadalupe. Alcantara. la puente De alconete. caparra. las broças. merida. caliz. Autores que escrivieron en lengua castellana las cosas despaña son la gen[l] ystoria que mando colegir el sabio Rey don alonso hijo del. Rey. Don her[do] q̄ gano a seuilla. Don Rodrigo arçobp̄o De toledo que escrivio por mandado deste rrey don her[do]. don lucas obp̄o de tuy que escrivio por mandado de doña berenguella madre de este rrey. Don hernando, rreyna de Castilla. Don pedro obp̄o de leon que scriuio del rrey. Don alonso q̄ gano a toledo. fray: gil de çamora que escriujo por ynterçesion del rrey Don Sancho ultimo deste nonbre. Don Rodrigo Darevalo obispo de palençia que escriuio por mandado del Rey don enRique vltimo De este nonbre. el bezerro que mando escrevir el Rey don pedro. el monge gauberte. y mosen Juan quadros que tratan de las cosas De aragon y cataluña. y la coronica del monesterio de sant (fol. 4[v]) victorian. la coronica de sant saluador de oña de la orden De sant benitto. Coronicas particulares de las cossas de españa la vna tiene en su camara. el marques de los velez y otra fue de her[do] dias De toledo. Relator del rrey don Juan segundo que no nonbran sus autores otra que coligio ochoa de salazar. [la] Cronica del monesterio de la oliva de la horden del cistel trata de los rreyes de navarra. y otra de lo mismo q̄ tiene en su camara el condestable de navarra. Son autores las escripturas autenticas que se hallan y estan en los monsterios e iglesias y conçejos sig[s] en el monsterio de sant salvador de oña. en el de santa maria de

1. Autre main jusqu'au milieu du folio 12[v]. Après quoi une même main nouvelle jusqu'à la fin.



najara. en el de sant millan de la cogolla. en el de santo andres de çirueña. en el de santa colimbra[1]. y san pedro de cardeña. y san pedro de arlança q̄ son de la orden de sant benito. en san miguel de villa mayor de la orden de promoste. En el de santa maria del puerto junto a laredo. en la santa iglesia de toledo. En la de cordoua. De los pueblos. najara. j Montaler. cordoua y otros. Asi mismo Do a vr̄a. Mag[t] por Autores gran numero de previlegios de los prinçipes sig[os]. Don ordoño rrey de leon segundo deste nonbre. Començo su rreyno a los nouecientos y treze años de xp̄o. el conde fernan gonçalez de castilla a los nouecientos y çinquenta y nueve años de xp̄o. don sancho abarca rrey De navarra que començo a Reynar a los noveçientos y setenta y dos años De xp̄o. del conde garçi fernandez de castilla. que començo a los nueveçientos y setenta ās de xp̄o. Don garçia el tenbloso rrey de nauarra fue el comienço de su Reynar a los noueçientos y nouenta e seis a[os] de xp̄o. del conde Don sancho de castilla començo A los mill años de xp̄o. De don sancho el mayor rrey de navarra y cast[a] començo a los mill e veinte años de xp̄o. de don fernando rrey de Castilla. la nueva e leon[2] q̄ començo a los mill e treinta e çinco años de xp̄o. de don g-a[3] rrey de nauarra y castilla la vieja q̄ començo a los mill e treinta y ocho años de xp̄o. de don Ramiro rrey de aragon[4] a los mill e quarenta años de xp̄o. de don sancho rrey de nauarra. a los mill e çinquenta e quatro años De don sancho rrey de castilla y leon que començo a Reinar a los mill y. sesenta. e quatro. años. de don alonso rrey de leon[5] y castilla y toledo q̄ començo a Reynar en castilla a los mill y setenta y dos. años de xp̄o. de don alonso Rey de aragon[6] y nauarra. començo a Reynar a los mill y ciento y ocho años de xp̄o. de doña vrraca rreyna de castilla començo a rreynar a los mill y ciento e nueve años de xp̄o. de don alonso enperador de las españas q̄ començo a Reynar en castilla a los mill y ciento y diez y siete años de ihu xp̄o. de don sancho rrey de castilla... de don remon principe de aragon y conde de barçelona... de don al[o] Rey de aragon y conde de barcelona... del rrey don sancho de navarra que començo a los mill y ciento y cinquenta anos... del rrey Don enrrique quarto... y asi mismo a vr̄a mag[t] por autores a los que dire que escriuieron en dr[o] ciuil de quien me he aprouechado. el digesto el fuero Judgo que ordenaron los visigodos... las siete partidas... los antiguos fueros que ordeno el rrey don sancho de castilla y navarra. començo a rreynar a los mill e veinte años de xp̄o. las leyes del estilo de castilla. el fuero de burgos

1. *r* biffé.
2. Au-dessus, d'une autre main: *primero deste nōbre*.
3. De même : *su ermano*.
4. *primero*.
5. *sesto deste nōbre*.
6. *primero deste nōbre*.

o cast[a]. que ordeno el rrey don alonso dh'o. las leyes de najara que hizo el enperador don alonso nieto del que gano a toledo... leyes q̄ hizo el rrey don alonso vltimo en valladolid y en alcala. hordenamiento q̄ hizo el rrey don pedro en valladolid año de mil e trezientos y cinquenta y dos. hordenamientos q̄ hizo el rrey don enRique en burgos año de mill e trezientos y sesenta y siete y en toro año de mill e trezientos y setenta y vno y setenta e tres. y setenta y quatro en burgos y setenta y siete en soria. y hordenamientos fhos por el rrey don Juan primero en burgos año de mill e trezientos y setenta y nueve. y en soria año siguiente. y en bribresca año de mill y trezientos y ochenta y siete. hordenami[o]s del Rei don enrrique terçero en segouia año de mill e quatroçientos y diez. ordenamientos hechos por el rrey don Juan su hijo en diuersas Cortes y pueblos y vezes. De todos los quales autores me entiendo approuechar y alegar en su lugar cada uno en lo que dixere.

Si nous prenons garde qu'en tête du folio 2, au-dessous du titre et de la même main, se trouvent ces mots : « S. Pablo de Cor[a] n° 21 tab. 1 », nous ne pourrons douter d'avoir là le manuscrit même qu'Antonio décrit sous le titre *La Historia general de España*, dédié à Charles-Quint, commençant « Invictissimo Cesar. Determinado e muchas veces, etc., » et vu chez les Dominicains de San Pablo de Cordoue par Martín Vázquez Siruela, chanoine prébendé de Séville, qui même collationna avec ce manuscrit des extraits qu'il avait déjà par devers lui. Dans quelles conditions Siruela avait pu prendre ces extraits sur une copie de l'original de Cordoue (copie appartenant à Don Pedro de Cárdenas y Angulo) et voir cet original ensuite, c'est ce qu'il explique lui-même dans une lettre que Godoy (p. 22, note) reproduit sans dire (c'est malheureusement son habitude) où il l'a trouvée, et qui est datée de 1655. C'est en 1645 que Siruela avait vu le manuscrit de Cordoue. Et quelques jours précisément avant d'écrire sa lettre, il avait eu l'occasion de voir un autre manuscrit « desta misma historia de don Lorenzo de Padilla », acheté par son ami Don Cristóbal Pérez Caro, et sur le signalement duquel nous reviendrons. Mais continuons la description de celui de Cordoue, entré à la Bibliothèque Nationale de Madrid après la rédaction de l'*Indice* qu'on a imprimé à la suite de l'*Ensayo* de Gallardo.

La liste des sources est elle-même suivie d'un sommaire des cinq livres de la première des quatre parties qu'annonce l'auteur. On remarquera qu'ici encore celui-ci emploie l'expression « veinte libros o dos decadas ». Et il déclare que chacune des trois autres parties sera précédée d'un sommaire semblable[1].

1. D'après Dormer (*Progresos*, p. 158), avant d'appartenir au couvent de Cordoue, ce ms. aurait été entre les mains du Dr Juan Francisco Andrés de Uztarroz. Celui-ci s'en serait donc défait bien avant sa mort (1653, cf. p. 11, n. 2), puisqu'en 1645 déjà c'est dans ledit couvent que Siruela consultait le manuscrit. Dormer n'aurait-il pas fait une confusion?

Voici les titres des 42 premiers chapitres :

Fol. 14v	cap. I	de los nonbres y termino y discreçion[a] de españa.
18v	II	como tubal quinto hijo de jafe poblo en españa despues de pasado el gran dilubio.
20v	III	como Reyno en españa yvero hijo de tubal
20v	IV	de Jubalda terçero Rey,
21v	V	de brigo quarto Rey y de los pueblos que edifico en españa.
22v	VI	de tago Rey de españa
23v	VII	de beto Rey de españa
24v	VIII	de Girion Rey de españa.
25v	IX	como Reinaron los hijos de gerion y vino contra ellos ercules Exicio.
26	X	como libio Ercules dexo por Rey de españa a yspal y se paso en ytalia.
26v	XI	como Ercules bolujo en españa y murio en ella.
27v	XII[b]	de las çibdades y pueblos que edificaron los españoles en nombre de ercules.
28v	XIII	como Reynaron en españa espero y atalo y siculo[c] y de la primera poblaçion de Roma que fue de españoles.
29v	XIV	de los Reys de españa sicano y çiçelo y luso.
30	XV	de testa Rey de españa del origen y poblaçion de la çibdad de sagunto.
31v	XVI	de Romo Rey en españa.
33	XVII	Como los feniçes poblaron en españa.
34v	XVIII	de los pueblos y tierra que edificaron y poseyeron estos feniçes en españa.
36	XIX	como vaco el segundo edifico en lo vltimo de españa alguna parte della.
37	XX	como Reyno en españa un principe llamado palante.
37v	XXI	como ercules el griego bino en españa.
39v	XXII	como Reyno en españa perimus que las cronicas della llaman pirrus.
40v	XXIII	como permius poblo e edifico la çibdad de toledo y despues se puso a lo ultimo de españa a donde acabo su bida.
41v	XXIV	como fue edificado el suntuoso templo de libio ercules en su sepultura.
42v	XXV	de melicola rey en españa y de abido.
42v	XXVI	como acabada la segunda guerra troyana Vlixes y otros muchos principes griegos vinieron a poblar en españa.
44	XXVII	de otras dibersidades de gentes que poblaron en españa.

a) *descripcion.*
b) A partir de ce chapitre, la numération avançait de deux unités et a été corrigée par une main ancienne.
c) corrigé en *sicoro.*



(F° 6^{v}) Yra pues invictissimo cesar esta obra dedicada a. vr̄ am^{t}. diuisa en quatro volumines. o partes y cada vna terna çinco libros de man'a q̄ seran por todos veinte libros. o dos decadas. y en el primero libro diré lo acaescido en españa por espaçio de dos mill y cient a°s q̄ segun la q^{ta}[1] que traen los hebreos paβo esta cantidad de tienpo desde el gran diluvio hasta q̄ los exercitos Romanos vinieron a españa contra los campos cartaginenses q̄ eran senores della y este libro comienza desde los ciento y quarenta e tres años del dilluvio. que tubal quinto hijo dajafet y nieto de noe vino en españa y comença a poblar la tierra della con las gentes que consigo truxo y Reino sobrellas y le fue subçesor su hijo ybero a los dozientos y noventa y ocho años del dilluvio y a este su hijo Jubalda a los trezientos y sesenta y cinco años del dilluvio a quien subçedio brigo... tago... beto... gerion... Reinaron este y treβ hijos suyos despues de su uida en españa espaçio de setenta años y quitoles el rreyno dello ercules el libio. y dexo por rrey despaña a yspal... por cuya muerte hercules boluio en españa a los seiscientos y treinta y siete años del diluvio donde murio y fue sepultado en gauiz[2] o caliz. y le subçedio en españa espero... atallo... sicoro... sicano... siscello... luso... testo despues de los novecientos años del dilluvio en cuyo tienpo ciertos naturales de la isla q̄ se llama el Jacinto[3] vinieron por mar y poblaron y hedificaron en vn pueblo que agora se llama monviedro çerca de valencia vna çiudad q̄ llama-

45^{v}	XXVIII	de algunos prinçipes que Rejnaron en españa hasta la gran seca.
46^{v}	XXIX	de la gran seca que obo en españa.
47	XXX	de las regiones o partes en que fue dibisa españa.
49	XXXI	de la tierra que poseian de españa ciertas gentes llamadas sedetanos y bascones y cantabros.
51	XXXII	de la parte de españa que poseian los celtiberos y carpetanos.
52	XXXIII	de la tierra que poseian los oretanos ɛ bastetanos ɛ costetanos.
53	XXXIV	de la tierra que poseyeron en españa los turdulos y turdetones (après coup ajouté : *y bastulos*).
55	XXXV	de la tierra que poseian celticos (*y bectones* ajouté après coup) y vaceos y astures y gallegos y lusitanos en españa.
57	XXXVI	de la lengua y habla de españa.
58	XXXVII	como los griegos de marsella poblaron en España algunos lugares. De sus naturales.
59^{v}	38 *(sic)*	como vinieron en españa çiertas gentes llamados almonices y se apoderaron de mucha parte della.
61	39	de como la ēbidia de los españoles contra los feniçes causo sugetar los cartagineses a mucha parte despaña
62	XL	como concluida la paz entre Roma y cartago amilcar hijo de anibal torno a pasar en España con exercito y conquisto la mayor parte della.
63	XLI	como el grande Anibal sucedio ē la gobernaçion despaña.
64	XLII	como anibal fue sobre la ciudad de sagunto y la destruyo.

1. Quenta.
2. Corrigé en *Gadiz*.
3. Corrigé en *Jaçānto?* et au-dessus : *q es en el mar jonio*.

ron sagunto. de quien se hara larga minçion. a el principe dho subçedio Romo... en cuyo tiempo vaco[1]. despues de auer navegado a oriente. boluio contra el poniente paßo el estrecho q̄ se llama de gibraltar a la sazon. y nauego en el gran mar y en la vltima costa de españa. poblo y hedifico algunos lugares. y despues de esto a los mill y veinte años del dilluvio Reino en españa palante en cuyo tienpo los fenices començaron a navegar desde siria a españa y en la vltima costa del mar mediterraneo della poblaron y hedificaron lugares de sus naturales y despues a los mill y setenta años del dilluvio ercules arfeo[2] y sus compañeros los argonautes navegaron asi mismo la buelta de españa y hedificaron en ella pueblos de las gentes q̄ consigo truxeron. y despues a los mill y ciento e cinquenta a°s del dilluvio destruyda la segunda vez troya. ulixes y otros principes griegos navegaron la buelta de españa a donde hedificaron algunos pueblos y los abitaron de su gente en cuya sazon Reynaua en españa o parte della. vn prinçipe llamado melicola y demas destas gentes dh'as. poblaron en españa otros llamados yberios. y otras llamadas celtas. asi mismo açerca de los mill y dozientos y setenta y quatro años del dilluvio Reino en españa un prinçipe llamado argantonio y fuele subçesor un hijo del mismo nonbre a los mill y trezientos y ochenta y nueve años del dilluvio. y a este otro llamado ega a los mill e quatro cientos y diez y ocho a este medon a los mill e quatro cientos y setenta y doß. a quien subçedieron ciertos hijos y nascio entrellos gran discordia y durando a los mill e quynientos y ochenta y dos años del dilluvio visito la justiçia de dios a españa de manera. q̄ no llovjo en ella o en la mayor parte por espaçio de veinte e seis años. y paßada esta seca no se halla escripto cosa ser pasada en españa digna de memoria espaçio de treinta años saluo aver contienda entre los feniçes y griegos q̄ poblaron en ella mediante ser politicas cada vna de estas gentes. asi mismo a los mill e seteçi°s y diez años del dilluvio los griegos de foçis pobladores de marsella hedificaron en españa. pueblos y los abitaron de sus naturales ansi mismo[3] mill y noueçientos y setenta e çinco años del dilluvio aportaron en españa en la costa del mar setentrional della mucho numero de navios y armada q̄ trayan ciertas gentes llamados almoniçes y tomaron tierra y se apoderaron de mucha parte de españa por espaçio de treinta años hasta tanto q̄ fueron expelidos por los feniçes mediante el fauor e ayuda que les enbiaron sus parientes los Cartaginenses. De lo qual Redundo a estos grande onor y estima entre las gentes de españa y tanto q̄ en nonbre de todos. enbiaron sus embaxadores a el magno alexandro cuya monar-

1. Corrigé en *baco*.
2. *orfeo? argeo?*
3. Ce mot est biffé.

quia a la sazon triumphaua en asia e en toda auropa[1] cuyos enbaxadores oyo alexandro y puβo amistad con los espanoles los quales pagando con enbidia la libertad q̄ les dieron los feniçes les començaron a hazer guerra de man'a que vino en su ayuda. anibal el primero a los doβ mill y treinta y siete años del dilluvio q̄ fueron dozientos y ochenta antes del nasçimjº de xp̄o. y este capitan Restituyo su tierra a los feniçes. y conoscido la fertilidad de españa y la diuision de la gente della los Cartagineses acordaron de la conquistar para su inperio y concluyda[2] entre Roma y Cartago la primera guerra. Amilcal[3] hijo de Anibal dh'o q̄ vino en españa conquistaron[4] mucha parte della. murio en cierta batalla y subcediole su yerno asdrubal. y despues su hijo el grande anibal que acabo de conquistar mucha parte de españa y despues çerco a la gran çibdad de sagunto q̄ es monviedro y la destruyo a los mill y dozientos años del dilluvio. q̄ fueron çerca de doz°s y diez y ocho antes de xp̄o donde sacaba el primero libro[5] : — <ynvictiβimo çeβar los que esto leyeren. y despues el gran triumpho que. vr̄a mag' gano desta gran çibdad de cartago no pueden dexar de confesar q̄ fue mas justo q̄ los q̄ de españa ganaron amilcal[6] y anibal sus capitanes pues nos consta. q a ellos les movio la cobdiçia de señorear y Robar a los miseros españoles. y a vr̄a. m' el zelo de la fee catholica. por desarraigar de esta gran çibdad a el eternal tirano enemigo de la santa fee barbarroxa[7]...>

(Fol. 9) .....[8] < y mayor triunfo a ganado vrā m'. de Roma q̄ sus capitanes ganaron de españa pues como gran monarca avisado del gran sacco q̄ su exercito hizo en Roma rrescibio dello mayor pesar quel plazer y alegria q̄ desto tomaron Alarico... y genserico... y sotilla... y rricomedo... arnaulfo y octo terçero... y enrrico quarto.. el qual escandalo vrā m' Remedio luego que lo supo. y la boluio en su libertad... pues con ytallia mas a vsado vrā m'. como padre de patria q̄ triunfador pues no solamente les a guardado sus antiguas libertades mas resistido con gran poder muchos vezes del cruel y gran tirano turco zuleymā q̄ se la[9] querido llevar en las vñas[10] >.

(Fol. 12) el quinto libro q̄ es el ultimo de la primera parte de la presente hara mençion de lo paβado en españa espaçio de dozientos y treinta años desde los mill y veinte años de xp̄o. hasta los mill y dozientos y cinquenta y uno...

1. Sic.
2. Corrigé en *començada*.
3. Corrigé en *Amilcar*.
4. Corrigé en *conquisto*.
5. Ce qui suit est biffé; en marge on lit: « esto tildado nō se a de sacar ».
6. Corrigé en *amilcar*.
7. Suit l'analyse du 2ᵉ livre.
8. Biffé; en marge: « esto tildado nō se a de sacar sinō pro seguir adelᵉ ».
9. *se la ha*.
10. Suit l'analyse du 3ᵉ livre et du 4ᵉ.



(Fol. 14r) ..... y estando este principe en la çibdad de sevilla triyvnfante murio a los mill y dozientos y cinquenta e vn años de xp̄o. donde doy fin al quinto libro. y a la primera parte de la presente cuya sustançia de lo que trata he dh'o a vra magt. y asi lo dire al prinçipio de cada vna de las Restantes tres partes de que tratare...

Le dernier chapitre tient les folios 391v-392v.

Capitulo L.II como el Rey don fernando mando a su hijo don alonso a tornar a cobrar el Reyno de murçia y el se quedo en sebilla donde murio.

(Finit)... fue sepultado con muchas lagrimas en la sancta yglesia de seuilla y asi acabo este catholico principe con cuya muerte doi fin a la primera parte de la presente.

Il convient de dire dès à présent que l'Académie de l'Histoire possède de ce manuscrit une copie exécutée en 1859, et non cataloguée. Il y est noté que l'original fut écrit en 1538. Le copiste a omis les chapitres qui traitent de l'Espagne fabuleuse, pour nous les plus intéressants. Il n'a mis que la seconde dédicace et la seconde rédaction du prologue, puis est passé au chapitre 30. Il a ajouté à la fin les chapitres 17, 18 et 25 qui traitent de la venue des Phéniciens et des Grecs en Espagne, ainsi que les inscriptions, absentes de leurs places respectives[1].

1. Historia y antigüedades de España escritas por Don Lorenzo Padilla. Arcediano de Ronda dignidad de la Sta Yglesia de Málaga. Copia fielmente sacada de su original, el cual se escribió en 1538. (Écusson vide) Año de 1859.

Sur un autre folio : « Nota. — Don Lorenzo Padilla Arcediano de Ronda dignidad de la Santa Yglesia de Málaga descendiente de la ilustrisima casa de Sta Gadea, para poner en claro la Geografia antigua y moderna de España y recoger monumentos viajó por varias partes de la península y en 1538 escribió sus Antiguedades cuyo ms. se asegura disfrutó Florian de Ocampo para la composicion de su crónica. Don José Pellicer publicó en Valencia en 1669, otros dicen 1679, el primer libro que solo llega hasta la toma de Sagunto, el que no hemos visto. Existen algunas aunque pocas copias, y el original se conserva en la biblioteca nacional de Madrid.

En esta copia se han omitido todos los capitulos que tratan de la España fabulosa y despues de la introduccion se principia con el capitulo 30. Los capitulos 17, 18 y 25 que tratan de la venida á España de los fenicios y griegos que por inadvertencia se omitieron van colocados al fin, como tambien las inscriptiones que no se colocaron en sus respectivos lugares.

Se debe advertir que el original esta confuso en muchos lugares asi por su antigüedad como por lo enmendado y escrito entre renglones y márgenes, y aun falto en algunos renglones y folios, como verá el lector. Muchos inscripciones estan en los márgenes y por haberse rozado los cantos no se entienden bien. Las inscripciones que estan en medio de los folios no son las que menos faltas tienen y asi copiamos algunas conociendo ó sospechando sus errores, pero sin poderlos enmendar porque no podemos ver los originales, ni tenemos buenas copias a la mano como era

La copie est très inexacte. Dans les douze premières lignes du prologue, il y a déjà trois grosses erreurs : *conociendo* pour *conozcan*, *obligacion* pour *ymilacion*, *estuvo* pour *tuvo*.

Godoy reproduit, page 24 (note), des extraits que Siruela avait tirés d'une copie de l'original de Cordoue avant d'avoir vu cet original. Voici le passage tel qu'il est dans le manuscrit 2775. On constatera, comme Siruela l'avait constaté lui-même quand il opéra la confrontation, que l'identité est complète, abstraction faite de quelques légères différences de lecture ou d'orthographe. Cette copie perdue, que possédait D. Pedro Cárdenas y Angulo, était donc aussi fidèle que possible. D'autre part, pour commencer la comparaison avec le texte de Pellicer, nous pouvons mettre en italiques les mots communs à ce texte et à notre manuscrit.

(Fol. 45°) cap. XXVIII. De algunos principes que Rejnaron en españa hasta la gran seca. açerca de *los mill y dozientos y ochenta años del dilubio* dize destero baron ylustre Reynar en españa un principe llamado argantonio. este ill^{mo} destero fue *natural de barcelona* muy dado a las letras y caballeria. y fue prefeto del pretorio del emperador *teodosio* segundo que era vna gran dinidad quen tiempo de los ditadores se llamaba maestro de los caballeros. este destero fue muy amigo del *bien abenturado sant Jeronimo* y le dedico el libro que < del > [1] hizo de los illustres xpianos esta obra que escribio deste^{ro} [2] fue ystoria dedicada al emperador teodoxio segundo. y alguna parte que yo e avido de cierto quaderno haze mençion de Reinar este argantonyo y otros principes que dire. y demas de destero estrabon en su terçero libro dize Reinar argantonio sobre çierta Region y gentes despaña llamados los *tartesios*. y segun tito libio trata (fol. 46) estos tartesios abitaron la tierra que al presente se llama los campos de tarifa... Estrabon dize que Reino este argantonio sobre los tartesios

menester. Es de creer que muchas de las piedras que vió el autor ya no existan y su memoria solo se conservará en esta obra.

(Folio suivant) No se como diga me diga porque ya que pudiese haber yerro y poner à don Sancho Abarca, por su padre, a D^{n} Sancho Yñiguez, ó p^{r} su abuelo d^{n} Iñigo Arista, que regnarie en tiempo del Conde D^{n} Fernan Gonzalez, no salian los limites del reino de Navarra de los montes pirineos; porque segun la misma general historia y todas las crónicas de Navarra.. segun la cronica de la orden (en tout trois quarts de page).

Asi principia el ms. original que como se deja conocer tiene alguna falta, pues lo que se copia en esta plana ni principia ni acaba. »

Le copiste n'a pas vu que c'était un folio hors de place.

1. Biffé.

2. *ro* au-dessus de la ligne et ajouté après coup.



ciento y cincuenta años. luçio *destero* dize q̄ *Reino çiento y diez* y le *suçedio* vn *hijo* de su u*mado*[1] *argantonio* como el. y avn q̄ le fue suçesor en el nombre y Reino *no* le *fue semejante* en lo demas : por que le faltaron *las obras* del padre y la principal fue la codiçia por que se dio tanto a ella que echava muy continos pechos en su < hurtos[2] > no para complir neçesidades : ni sostener exerçitos sino para sostener su abaraçia[3] y diose tanto a la *codiçia* que allego grandes tesoros y visto por los suyos que myentras mas Rico era mas los sugetaba con pechos *Rebelaronse* contra el de manera que vinieron a las armas y pasaron muchas discordias en su tierra en tal manera q̄ nunca los pudo asosegar : reino este principe *treinta y* cinco *años*.

Mais avant de continuer la comparaison de l'édition de 1669 avec l'original de Cordoue, nous avons une constatation matérielle à faire. Pellicer parle de trois livres, et non de cinq : bien que, selon lui, le récit aille jusqu'à la mort de Ferdinand III, ce qui est vrai d'ailleurs, nous l'avons vu, de notre manuscrit. Ce n'est donc pas, à coup sûr, ce manuscrit qu'il a eu sous les yeux. Au surplus, il n'a compté que trois cents feuillets. Or, nous en avons ici 392. Il y a déjà là de quoi clore le procès. Mais il vaut la peine d'insister sur la confrontation.

Prenons donc dans notre manuscrit le chapitre où il est question des successeurs d'Hercule. Quelques mots, quelques expressions du texte de Pellicer s'y retrouvent : nous les mettrons ici encore en italiques. Et, pour faire ressortir en même temps les similitudes qui existent entre cette rédaction du manuscrit 2775 et celle du manuscrit 5571, nous placerons entre guillemets les mots ou passages littéralement ou à peu près littéralement identiques dans les deux, par conséquent passés de celle que nous avons maintenant sous les yeux, qui est la plus ancienne, dans celle que nous examinions tout à l'heure. Quelques-uns sont passés aussi dans l'édition de Pellicer.

(Folio 28 v) Capitulo quinze[4] Como Reynaron en españa espero y atalo. y siculo[5] y de la primera poblacion de Roma que fue de españoles.

1. Sic. *u* transformé ensuite en *ll*, sans doute pour faire *llamado*.
2. Biffé ; au-dessus : *subditos* (main B).
3. Sic.
4. Corrigé en *treze*.
5. Corrigé en *sicoro*.



En su quinto libro afirma veroso como a los veynte años que manyto trezeno enperador de vavilonia gobernava los Asirios Reynava en españa vn principe llamado *espero* esto fue a los *seysçientos* y sesenta e ocho años del diluvio segund la cuenta que trae veroso. visingo[1] dize que ercules nombro a este por suçessor en españa la qual del fue llamada a *esperia*. Ayudale en esto deodorio syculo. en el quarto libro y otros autores latinos *santo ysidro*. y los que an seguido a los griegos *dizen tomar este nonbre españa de* la *estrella* oçidental dh'a en el primer capitulo. Reynando este en españa Rito por otro nombre « llamado *Atalo* » que era su « *hermano* » afirma « *veroso* » que « se revelo » cõ el Reyno. y « lo echo de españa ». y *espero* se paso *en ytalia* con los que le siguieron. este fue a los seysçientos e ochenta años del dilubio. son asimismo autores desto ygino. y tortel y otros que le siguen Despues desto « no contento Atalo con » Reynar en españa (segun los autores alegados) dejo Rey en españa vn hijo llamado *Siculo*[2] y « *paso* con[3] *en* (fol. 29) *Ytalia* » con Exercito « a los seysçientos y » noventa y ocho « años del dilubio ». y puso canpo contra su hermano espero. y vbieron battalla y lo desbarato y se apodero de mucha parte de la tierra. y dos hijas que tenia la vna llamada electra casso con Canbo blascon prinçipe de los latinos o Janigenes. y otra llamada Roma consagro y dio por Reyna a los aborigenes. concuerdan con veroso en este marco. caton. y cayo senpronio ẽ las obras que tratã del origen de ytalia. y marco barro en el primero libro de la lengua latina y fabio pictor en el primero libro del origen de Roma. la mayor parte de los quales autores dizen que no solamente dio por Reyna esta hija a los Aborigenes mas a çiertas gentes que trujo consigo de españa naturales llamados syculos. y estos aborigenes dize festo ponpeyo q̄ fueron de las primeras gentes que pasaron de grecia en ytalia. siendo su primer cavdillo saturno. estos y los españoles y syculos dizen los autores alegados que fundaron y edificaron la çibdad de Roma. llamando la del nonbre de esta su Reyna. mas no permaneçio esta poblaçion que hizieron. porque despues de la muerte de atalo se despoblo y perdio esta çiudad. y estuvo despoblada y oluidada espaçio de quatro çientos años fasta la venida de evandro <lo>[4]. no solamente fuerõ espelidos estos españoles siculos de la poblaçion que hizieron mas <espelidos y>[5] hechados de toda ytalia los quales se rrecogieron con sus mugeres y hijos a la ysla de trinacria o çeçilia. Desto son autores Dionysio Alicarnasio[6] en su primero libro (fol. 29v)

1. Pour *iustino*?
2. Corrigé par une autre main en *Sicoro*.
3. Sic.
4. *Lo* biffé.
5. *Espelidos y* biffé.
6. *o* ajouté après coup.

y filostrato. y otros muchos. por eso no se atenga nadie a osar afirmar q̄ los Romanos vbieron origen de los españoles. syculos. porque todos los autores alegados. que esto tratan no afirman tal cosa. saluo mostrar como fue poblada y fundada muchas vezes Roma antes que Romulo la edificase. y que no le dio el el nonbre mas el origen de sus pobladores de quien procedieron los prinçipes Romanos que conquistarō la mayor parte del mundo. todos los autores Romanos. y griegos concuerdan q̄ fueron de los pastores. y gentes que rromulo congrego para la poblar. y bien creo yo que tan eçelentes honbres como fueron senpronio. y marco caton. y fabio pictor. y que tan de Rayz trataron en sus obras del origen de Roma y de ytalia que si hallaran ser de españoles que no lo dexaran de dezir. y lo tubieran por mas honrra que de gentes tan bajas ꝛ Raezes como las que Romulo junto para la poblar. boluiendo a *sicoro* Rey de españa digo que no hallo otra « memoria » del saluo que « consuena con su nonbre el » del « Rio sigre ».

Cherchons à présent le passage où il est question des rois Ega et Medon (cf. p. 426). Il fait suite immédiatement à celui qui a été cité page 441 et où il est parlé des Argantonios. On va voir que les analogies avec le manuscrit 5571 d'une part et avec l'édition de Pellicer de l'autre, pour être un peu plus nombreuses, n'empêchent pas ce texte d'avoir sa physionomie toute spéciale.

(Fol. 46^{v}) « acerca de los *mill y* » *quatro* « *cientos y veinte años del dilubio* » dize « *destero* » Reinar en españa vn principe « llamado *ega* fue » muy « justo » y prudente « y goberno con mucha quietud » sus <hijos>[1] suditos. *secutando*(?)a[2] la *Justiçia* sin ninguna açēsion (?) « *Reino quarenta y quatro años* » *murio en la çibdad de calagorra* del qual pueblo no sabre dezir de su origen ni prinçipio salbo que despues en tiempo de los *Romanos la poblaron* de sus naturales : segun en el segundo libro tratare. a ega « *suçedio* » en el Reino « *su hijo medon* » despues de los *mill y quatro cientos y setenta años*[3] *del dilubio* : « Reino treinta y quatro » años siendo amado mas que temido de los suyos : mediante ser pacifico y manso de condiçion. y por su muerte *naçio* « *gran* dibision entre » sus « *hijos* » *mediante* « queran cada uno Reinar » en la tierra de su padre.

Le nombre des fils de Medon est ici indéterminé. Il est de

1. Biffé.
2. *a* paraît biffé.
3. Pellicer : *y dos*.

trois dans le manuscrit 5571, et de six dans Pellicer, qui, de plus, donne les noms, si bien que plus on va, plus on trouve de précision. Dans cette rédaction, il n'y a d'ailleurs rien de plus sur les fils de ce Medon, et on arrive aussitôt au

(Fol. 46ᵛ) Capitulo XXXI *de la gran seca que obo en españa.*

Segun lucio a « *destero* » açerca de los mill y quiᵒs y ochenta años del dilubio y *setenta y ocho años* de la muerte de *medon* començo la gran *seca* en españa y « *no llobio* » en ella en espaçio de « *veinte y* » sete « *años* » e *la general ystoria* y otros escriptores *de españa* dizen que fue *tan grand esta seca que todos* los « *rios* y *fuentes* » *despaña* « *se secaron* » y q̄ los naturales primeros q̄ la desampa[ar]on se salbaron y los que quisieron permaneçer *pereçieron* y dizen ser tan grandes las *pol*boredas que alçaban los ayres q̄ era vistas fuera despaña y *pensavan ser humo* de fuegos que se vuiesen[1] encendido. y *pasados* los *veinte y seis años socorriendo dios* con su *misericordia llobio* tanto en españa los *tres* primeros *años* q̄ *la tierra* tomo (fol. 47ʳ) para *tornar a produzir su acostumbrado fruto y sus naturales boluieron a ella* y no hallaron *arbol* verde *salbo* çiertos *granados y olibos ē las riberas de* los Rios *ebro y guadalq̄ibir* bien « creo yo que esta seca no fuese tan grande » como nr̄as ystorias dizen : por que « si una bez españa se despoblara mala fuera de tornar » en si en tampocos tiempos como dizen las ystorias por q̄ los naturales si vna vez salieran della pocos dellos bolvieran a cabo de treynta años : mediante q̄ los q̄ yban biejos no serian bibos : y los que fueron mançebos « donde °biniesen[2] abitado treinta años lo ternian ya por naturaleza » y abrian adquirido hazienda cō abito para biuir y de Ruin boluntad bolberian a españa a ganar de nuebo y edificar y plantar(.) « *maximo* » que se yntitula « *obispo de çaragoça* » : haze mençion desta seca como destero y no entan[3] mañera como la general ystoria y ottras cronicas despaña : mas difiere ē el tiempo de destero por q̄ dize ser « *dozientos* años adelante » açerca de los mill y seteçientos y ochenta del dilubio casi ē los tiempos q̄ bruto puso ē libertad a *Roma* por muerte de luçio *tarquino* su setimo *Rey*, que se contaron dozientos y beinte y siete de la fundaçion de Roma y quatro çientos y veinte y quatro antes del naçimiento de xp̄o de manera que segun la quenta de destero esta seca fue mas de *seteçientos y beinte años antes de xp̄o* y y estotro autor dozientos años menos.

Nous pouvons revenir maintenant au manuscrit de Cristóbal Pérez Caro que, dans sa lettre de 1655, Siruela déclare avoir

1. Corrigé en *abian*.
2. Le premier *n* barré, ce qui fait *obiesen*.
3. Sic. suppléer *larga* ou un mot analogue.

eu entre les mains peu auparavant. Voici ce qu'il en dit : « Es bien antiguo, y creo que del tiempo del mismo autor, algo mas contraido y no tan limado, como el original de Córdova. Quanto à las noticias de Flavio Dextro, falta la primera : porque este manuscripto no trae la nómina de autores que en el otro se pone al principio. » On pourrait penser à un prototype du manuscrit 5571 ; mais celui-ci a la liste des auteurs. Il resterait donc possible que ce manuscrit fût celui qui tomba entre les mains de Pellicer. Mais comment admettre que l'édition de Pellicer représente un texte simplement « plus résumé et pas aussi bien fini » que celui de Cordoue? Et au surplus, bien que Cristóbal Pérez Caro ait été l'ami de Juan Lucas Cortés[1], rien ne nous conduit à supposer que le manuscrit de Pérez Caro soit le même que posséda Cortés, et d'où Pellicer affirme avoir tiré son édition (cf. p. 408).

Que Cortés ait possédé un manuscrit de Padilla intitulé *Antiguedades de España*, c'est ce qu'affirment Antonio[2] et Mondéjar[3], qui semblent bien considérer ce manuscrit comme celui qui servit à Pellicer. Mais Mondéjar marque ainsi la série des propriétaires : Rodrigo Caro, Siruela, Cortés. Or, une lettre de Nicolás Antonio à ce dernier, datée de Rome, 21 mars 1656[4], fait allusion à la vente des livres de Siruela, mort en 1664[5], puis, en particulier, comme s'il s'agissait d'un achat de Cortés, à un manuscrit où il question de Dexter et qui pourrait bien être un Padilla. Mais rien ne prouve que le manuscrit possédé par Siruela soit le même que celui-ci vit au pouvoir de Cristóbal Pérez Caro. Grand acheteur de manuscrits, il peut avoir acquis après 1655 (date de la lettre où il parle de ce dernier) le manuscrit de Rodrigo Caro qui vint ensuite au pouvoir de Cortés; et Pérez Caro peut bien avoir gardé le sien. Ce qui toutefois étonne, c'est qu'ayant assisté Rodrigo Caro à son lit de mort en 1648[6], Siruela ne semble pas encore

1. Cf. Gallardo, *Ensayo*, t. II, col. 606.
2. *Bibl. hisp. nova.*, s. v. *Iosephus Pellizer*.
3. Dans Dormer, *Progresos*, p. 158, et Godoy, p, 29, note.
4. Publiée à la suite de la *Censura de hist. fabulosas*, p. 654, et au tome I de l'*Epistolario español* d'E. de Ochoa (*B. A. E.*), p. 587.
5. *Bibl. hisp. nova*, s. v. *Martinus Vazquez Siruela*.
6. Gallardo, *Ensayo*, t. II, col. 226.

en 1655 connaître le précieux manuscrit. Mondéjar s'en serait-il rapporté à ce que dit Pellicer : « Rodrigo Caro en cuyo poder estuvo esta Historia de Padilla » (cf. p. 5)? Il devait connaître pourtant le manuscrit de Cortés; Pellicer semble le dire, et nous savons que Mondéjar et Cortés furent en relations à partir de 1664[1]. Il y a là quelque chose qui nous échappe.

De toute façon, Pellicer a-t-il bien eu entre les mains le manuscrit possédé par Cortés? C'est possible, car il a été en rapport avec cet érudit et avait même gagné son estime[2]. Et puisqu'il le dit dans sa préface, du vivant de Cortés, cela ne peut être que probable. Et il est probable aussi que ce manuscrit, il l'a reproduit assez fidèlement. Comment eût-il osé faire autrement? N'oublions pas d'ailleurs que Pellicer, suspect à plus d'un titre, n'a pas toujours été malhonnête. C'est lui qui a publié le premier la Chronique dite d'Albelda; il l'attribuait au prêtre Dulcidius et se trompait en cela; mais son texte était conforme à un manuscrit. Nous pouvons donc ici encore croire à sa bonne foi.

Les manuscrits de Cortés furent dispersés en 1702. Quelques-uns furent acquis par Luis de Salazar y Castro, dont la bibliothèque est devenue en partie la propriété de l'Académie de l'Histoire[3], d'autres par le cardinal Aquaviva, le reste par des étrangers[4]. Qu'est devenu le Padilla que Pellicer considérait comme l'original?

Le manuscrit de Cristóbal Pérez Caro n'étant ni le 2775, ni le 5571, ni probablement celui de Cortés, il y aurait donc eu quatre rédactions différentes du même ouvrage. On peut admettre que le 2775 représente une première rédaction, et le 5571 une refonte, rédigée une trentaine d'années plus tard par Padilla lui-même. Mais les deux autres?

Quoi qu'il en soit, nous pouvons maintenant conclure en dressant ainsi la liste des manuscrits et des éditions ci-dessus

1. Voir la lettre de Cortés à Antonio (7 mai 1664) dans la *Censura*, p. 649, et dans l'*Epistolario español*, t. II, p. 112.
2. Même lettre.
3. Cf. *Bull. hisp.*, t. XIV, p. 33.
4. Gallardo, *Ensayo*, t. II, col. 609.

énumérés, en réunissant sous une même lettre ceux qui contiennent ou contenaient le même texte :

A. — Manuscrit de Cordoue (Bibl. Nac. de Madrid, 2775, ancien I. 234.),

Copie de Pedro Cárdenas y Angulo, vue par Siruela (perdue ?).

Extraits pris par Siruela (reproduits en partie par Godoy, p. 24-25, note).

Copie de l'Académie de l'Histoire.

B. — Manuscrit de Cristóbal Pérez Caro (perdu ?).

C. — *a*) Manuscrit de la Bibl. Nac. de Madrid, 5571, ancien Q. 19.

b) Exemplaire imprimé de la Bibl. Nac. de Madrid 2/70220.

D. — *a*) Manuscrit de Rodrigo Caro, Siruela et Juan Lucas Cortés (perdu ?).

b) Édition de Pellicer.

GEORGES CIROT.

SONETTI SPAGNUOLI TRADOTTI IN ITALIANO

1. Due sonetti dell' abate Figàri tradotti dallo spagnuolo

Nella sua nota *Intorno al soggiorno di Garcilasso de la Vega in Italia*[1], il Croce facendo conoscere la versione che il Doni ci dette nei *Pistolotti Amorosi* (in Venezia, appresso Gabriel Giolito de' Ferrari, 1558, f. 40 sg) del noto sonetto di Garcilaso *Pasando el mar Leandro el animoso*, la raffrontò con quella del Conti e ne la giudicò migliore. Gli parve che, se non riproduce la soave armonia dell' originale, nella sua « fedeltà letterale » non manca di una certa forza e franchezza e si rivela « composizione tutta italiana di disegno e di movimento, di periodo e di lingua; ma italiana del Cinquecento, e non italiana del Settecento, come è invece nelle eleganze della versione del Conti ». Sarà lecito ora a noi di ricordare la versione di un altro sonetto non meno celebre del poeta spagnuolo, il XIV *Como la tierna madre que el doliente?* Ne è traduttore un poeta ormai dimenticato, ma che ai suoi tempi fu ritenuto uno dei migliori poeti sacri, l'abate genovese Pompeo Figàri, tra i fondatori d'Arcadia *Montano Falanzio*[2]. Un po inverniciata all' arcadica appare la versione ma nel complesso non priva di pregi, anche se venga paragonata a quella incomparabilmente più elegante che ce ne dette il Conti nella sua *Scelta di Poesie*

1. B. Croce, *Intorno al soggiorno di Garcilasso de la Vega in Italia. Nota.* Napoli, 1894, p. 16 sg.

2. Alcune rime del Figàri furono stampate nel secondo tomo delle *Rime degli Arcadi.* Roma, 1716, pp. 267-94; altre nel primo tomo delle *Rime di* Gio: Batt. Felice Zappi *e di* Faustina Maratti *sua consorte. Ediz. veneta XV. Espurgata ed accresciuta di altre Rime de' più celebri Arcadi di Roma...* In Venezia, 1818, pp. 147-151. Postuma fu data alla luce la *Spositione poetica de' Salmi penitenziali e graduali con alcune rime sacre e morali...* In Genova, 1761.

castigliane del secolo XVI[1] e all' altra più fedele sì ma sbiadita del gesuita Masdeu[2]. Eccola senz' altro[3]:

Come tenera madre a cui dolente
 Infermo fanciullin chiede quell' esca,
 Cui s'egli ottien si può temer che cresca
 A gran passi maggiore il mal presente;

Pur tra' pianti di lui cieca sua mente
 Non prevede qual danno indi gli accresca,
 E con quel cibo al fin che sì l'adesca,
 Mentre il consola, al suo morir consente:

Così a l'egro mio cuore, il cui pensiero
 Vaga Ninfa in bramar pose sua sorte,
 Io pur toglier vorrei cibo sì fiero.

Ma nel folle desío questo è sì forte,
 Che, poichè in van più contraddirgli io spero,
 Ahi che a la sua consento e a la mia morte!

Anche a un altro sonetto spagnuolo volse l'attenzione il Figàri, quello famoso *A Cristo crucificado*, che è stato attribuito a Sant' Ignazio di Loyola, a San Francesco Saverio, a Pietro de los Reyes e alla serafica Madre Santa Teresa di Gesù. Ma nessuna di queste attribuzioni ha fondamento, come ha provato il Foulché-Delbosc[4], e il sonetto *No me mueve, señor, para quererte* deve considerarsi come opera d'uno spirito intimamente penetrato dall' amore divino che, in uno slancio di mistico fervore, si rivelò inconsciamente *vero* e *grande* poeta. E rileggiamola ancora una volta questa commossa e ispirata poesia che ci torna compiacente nella memoria, tra tanti sonetti e canzoni di cui ostentò così larga e inutile dovizie la poesia sacra del Cinque et Seicento; e rileggiamola

1. *Scelta di poesie castigliane tradotte in verso toscano e illustrate dal* Conte G. B. Conti... P. I, t. II, Madrid, 1782, p. 38.
2. Nel *Saggio apologetico della letteratura spagnuola*... Genova, 1781, p. II, t. III, p. 236 sg.
3. *Rime degli Arcadi*, vol. cit , p. 285. Nota il Lampillas, nel *Saggio* cit., p. 237, che il sonetto trovasi nella *Scelta* del padre Ceva (Venezia, 1760, p. 237) come originale del poeta genovese, senza sapere che era stato sempre stampato come tale, anche prima.
4. R. Foulché-Delbosc, *Le sonnet « A Cristo crucificado »*, in *Revue hispanique*, II (1895), p. 120 sgg.

poi nella pallida traduzione, con cui tentò riecheggiarla l'abate Figàri[1]:

No me mueve, Señor, para quererte,
El cielo que me tienes prometido;
Ni me mueve el infierno merecido,
Para dejar por eso de ofenderte:

Muévesme tú, Señor, muéveme el verte
Clavado en esa cruz y escarnecido:
Muéveme el ver tu pecho tan herido,
Muévenme tus afrentas y tu muerte:

Muévenme, ó Sumo bien, de tal manera,
Que aunque no huviera cielo, yo te amara,
Y aunque no huviera infierno, te temiera.

No tienes que me dar por que te quiera,
Porque si lo que espero no esperara,
Lo mismo que te quiero te quisiera

Eccone ora la traduzione del Figàri[2]:

Premio, che a ben amarti il cor conforte,
Il promesso non è regno superno;
E non è solo il sí temuto Inferno,
Che di offenderti, o Dio, timor mi apporte.

Tu mi muovi, o mio Dio, mi muove il forte
Duolo, onde affisso e lacero ti scerno
Su quella croce, muovemi il tuo scherno,
Muovonmi le tue piaghe, e la tua morte.

Muovemi al fine il tuo sí grande amore:
Sicchè amor senza Cielo in me pur fora,
Fora ancor senza Inferno in me timore.

Speme di dono alcun non m'innamora;
Che, ció che spero non sperando, il cuore
Tanto ti adorería, quanto t'adora.

A complemento degli articoli che il Foulché-Delbosc dedicò all' anonimo sonetto, notava il Menéndez y Pelayo[3] la strana

1. Seguo il testo del Caramuel (*Conceptus evangelici* (1665), p. 223), riferito dal Foulché-Delbosc, in *Revue hispanique*, VI (1899), p. 57.
2. *Rime dello Zappi ed altri Arcadi* già cit., p. 151.
3. Nel prologo alla *Historia de la liter. española* del Fitzmaurice-Kelly, tradotta da A. Bonilla. Madrid, s. a. ma del 1901, p. XXXII sg.

analogia che esso presenta con la chiusa del *Romolo* del marchese Virgilio Malvezzi, ch' egli riferiva nella traduzione del Quevedo stampata nel 1631. « Non ho tra mano — scriveva — il *Romolo* in italiano, ma suppongo che il Quevedo traducesse fedelmente, senza aggiungere di sua fattura un così strano finale alla vita del primo re di Roma. » E non s'ingannava. Ecco, difatti, il passo del testo italiano[1]: « Non vi amo, Signore, solo perchè mi havete creato, anzi tornerei al niente per voi. Non vi amo, perchè mi promettete la visione beata della vostra Divina essenza, anzi anderei volentieri all' inferno per voi. Non vi amo, mio Dio, per timore di male, che s' è vostra volontà, l'appetisco, come sommo bene. Vi amo perchè siete tutto amabile, perchè voi siete l'amore stesso... ». Siccome non è credibile, conchiudeva il compianto Maestro, che in un libro politico e profano andasse a ricercare i suoi affetti mistici l'autore del sonetto, abbiamo un indizio di più che già nel 1629, anno in cui fu stampato il *Romolo*, esisteva il sonetto o forse qualche altro testo, in prosa o in versi, in latino o in volgare, che racchiudeva gli stessi concetti.

2. Un sonetto italiano tradotto in ispagnuolo e sonetti spagnuoli tradotti in italiano.

La definizione d'Amore dopo aver travagliato le menti dei più antichi poeti, nel secolo XIV tornò ad essere materia di poesie d'intenzioni serie o burlesche, delle quali qui non ricordo che il sonetto *Molti poeti han già descritto Amore*, che va sotto il nome dell' Orcagna ma di paternità dubbia, e la canzone *Io non descrivo in altra guisa Amore* di Francesco da Barberino, che ha per soggetto l'illustrazione di una figura che rappresentava Amore diversamente del solito. Chi potrebbe poi noverare tutte le poesie che più tardi trattarono il medesimo tema? Mi contenterò di ricordare il sonetto di Serafino Aquilano *Pensato ho già fra me che cosa è Amore;* quello di Jacobo de Gennaro *Quel vano che per nome è detto Amore;* quello notissimo del Pistoia *Che cosa è Amore? È un fanciullin*

1 *Il Romulo del sig.* Marchese Virgilio Malvezzi... In Venetia, 1666, p. 81 sg.



da gioco, che, secondo il Pèrcopo[1], è probabilmente una risposta al son. *O lume, o specchio o delfico splendore* che il Bellincioni inviava al Tebaldeo, chiedendogli *Che cosa el sia e donde nasca Amore;* i distici dell' Alciato *In statuam Amoris*, ecc. A questo ciclo di poesie deve riconnettersi un sonetto italiano, di cui non c'è riuscito rintracciare il nome dell' autore, e che fu tradotto in ispagnuolo da due noti poeti del Cinquecento : Gutierre de Cetina ed Hernando de Acuña; sonetto che ebbe non poca diffusione se, perduta la paternità originaria, lo ritroviamo, con leggiere varianti, in una raccolta di poesie popolari del Cinquecento[2] :

Vorrei saper da voi comme egli è fatta
quella rete d'amor che tanti à presi,
comme po' circundar tanti paesi
e comme il tempo ormai non l' à disfatta.

E si l' è ceco amor, comme se adatta
a fare i strali da sè de foco accesi :
e tanti che n' à dati e che n' à spesi
vorrei saper da voi donde li accatta.

E se l' è ver quel ch' àn scritto i poeti
da una man l'arco tien, l'altro la face
comme po' operar nè stral nè rete.

Or dica pur quel che li pare e piace
ch' amore à l'arco le saette e rete,
solo è un bel viso che diletta e piace.

Riferirò ora la traduzione del Cetina[3] :

Traducción de un soneto toscano.

Querría saber, amantes, cómo es hecha
Esta amorosa red, que á tantos prende;
Cómo su fuerza en todo el mundo extiende,
Ó cómo el tiempo ya no la desecha.

1. A. Cammelli, *I « Sonetti faceti », secundo l'autografo ambrosiano, editi ed illustr. da* E. Pèrcopo, Napoli, 1908, p. 57.
2. A. Saviotti, *Un codice musicale del secolo XVI*, in *Giorn. stor. d. lett. ital.*, vol. XIV (1889), p. 237.
3. Gutierre de Cetina, *Obras con introducción y notas de* D. Joaquín Hazañas y la Rua, Sevilla, 1895, t. I, p. 160 sg.

Si Amor es ciego, ¿ cómo se aprovecha
A hacer las saetas con que ofende?
Si no las hace Amor, ¿ quién se las vende?
¿ Con cuál tesoro compra tanta flecha?

Si tiene, como escriben los poetas,
En una mano el arco, en otra el fuego,
Las saetas, la red, ¿ con qué las tira?

Las armas del Amor, tirano ciego,
Un volver de ojos es que alegre os mira :
No el arco, ni la red, fuego y saetas.

Ed ecco ora la versione dell' Acuña [1] :

Dígame quien lo sabe cómo es hecha
La red de amor, que tanta gente prende,
Y cómo, habiendo tanto que la tiende
No está del tiempo ya rota ó deshecha.

Y cómo es hecho, el arco que Amor flecha,
Pues hierro ni valor se le defiende,
Y cómo, ó dónde halla, ó quién la vende
De plomo, plata y oro tanta flecha?

Y si dicen que es niño, ¿ cómo viene
A vencer los gigantes? y si es ciego,
¿ Cómo toma al tirar cierta la mira?

Y si (como se escribe) siempre tiene
En una mano el arco, en otra el fuego
¿ Cómo tiende la red y cómo tira?

Alla *proposta*, l'Acuña aggiunse di suo tre *risposte* per le rime, e mi piace di riferirle qui per essere raro il volumetto che le contiene [2] :

Respuesta.

De amor se hace, y por el mesmo es hecha,
La red de Amor que tanta gente prende,
Y como la refuerça el que la tiende
No está ni puede estar rota ó deshecha :

1. *Varias Poesias del gran poeta* D. HERNANDO DE ACUÑA *Capitan en el exercito de el Emperador Carlos Quinto*... En Salamanca, año de 1591, fol. 97. Intorno all' Acuña, v. ora le ottime *notizie biografiche* raccolte da N. A. Cortés, *D. H. d. A.*, Valadolid, s. a [ma del 1914].
2. *Op. cit.*, fol. 98.

Hermosura es el arco que Amor flecha,
Del cual ninguna fuerça se defiende,
Y el gusto humano es quien le da y [le] vende
De diversos metales tanta flecha.

Nace niño, y por horas crece y viene
A ser más que gigante, y siendo ciego,
Vuélvese un Argos al tomar la mira;

Y un monstruo tan extraño, que aunque tiene
En una mano el arco, en otra el fuego,
Con mil tiende la red, y con mil tira.

Otra respuesta.

La red de Amor, pues por amor es hecha,
No es de maravillar si á todos prende,
Ni que pues él la coge y él la tiende,
La guarde sin estar rota ó deshecha.

Ni que del arco que Amor hace y flecha
Trabaje en vano aquel que se defiende,
Ni que se engañe quien le da y le vende
(Mirando y deseando) tanta flecha.

Es niño y vence, porque él solo viene
A poder lo imposible, tal que, ciego,
Muy cierta sin mirar toma la mira;

Y nos hace sentir que á un tiempo tiene
Las manos en el aire y en el fuego,
Y prende con la red, y abrasa, y tira.

Otra respuesta.

La red de amor es invisible y hecha
De suerte, que sin verse enlaza y prende,
Y de valerle tanto al que la tiende
Procede el nunca estar rota, ó deshecha.

Deleite forja el arco que amor flecha
Del qual nuestro valor mal se defiende
Y el flaco natural le da y le vende
(Para daño del mundo) tanta flecha;

Amor es fuerça indómita, aunque viene
En figura de niño, y aunque es ciego,
Sola su voluntad es punto y mira:

Y assi (pudiendo quanto quiere) tiene
En una mano el arco, en otra el fuego,
Quando tiende la red, y quando tira.

Che il Cetina e l'Acuña traducessero un sonetto nostro non è a meravigliare : in Ispagna, nel Cinquecento, tradurre dagl' italiani si riteneva press' a poco lo stesso che far di proprio. Meraviglia ci desterà invece che un poeta italiano della fine del Cinquecento, Paolo Filippi dalla Briga, volle appropriarsi tutt' e quattro i sonetti dell' Acuña traducendoli in italiano, senza sapere che con la traduzione della *proposta* riportava a casa nostra roba nostra. Chi riscontri i sonetti italiani con quelli spagnuoli, si accorgerà subito che la prima risposta corrisponde alla terza dell' Acuña, la seconda alla prima e l'ultima alla seconda[1]. Ecco il sonetto *Quesiti sopra l'arme e figura d'Amore* seguito dalle tre risposte :

Dicami, chi lo sa, in qual modo è fatta
Quella rete d'Amor che allaccia e prende?
E come, essendo tanto ch' ei la stende,
Non vien dal tempo mai rotta o disfatta?

E di qual tempra è l'arco e com l'adatta
Ei sí chè da' suoi colpi non difende
Spada nè scudo? E qual mercante vende
I strali, ond' avvien ch' egli ognuno abbatta?

E s' egli è pur fanciul, come i Giganti
Vince ed atterra? E s' egli è senza luce,
Come piglia a colpir giusta la mira?

E s' egli al fin, come l' afferman tanti,
Ne la man l' arco e le faccelle adduce,
Come stende la rete e come tira?

Prima risposta per le rime.

Quella rete d' Amor' in modo è fatta,
Che invisibilemente allaccia e prende;
E dal valor di lui che la distende,
Nasce che unqua non fia rotta o disfatta.

1. *Rime di Paolo Filippi alla Nobilissima sua Donna dedicate.* In Torino, in fondo a *I Complimenti* di lui. In Torino, per Gio. Domenico Tarino, 1608, pp. 306-307.



Diletto è l'arco che ad Amor s'adatta,
Da cul nostro valor mal si difende;
E 'l senso natural gli dà e gli vende
Tanti strali, onde il mondo atterri e abbatta.

Amor è forza indomita a gli Amanti,
E se ben vien fanciullo e senza luce,
La sua volontà sola è punto e mira.

Con questa forza ei abatte alti Giganti,
E ne le mani il foco e l'arco adduce,
Quando stende la rete e quando ei tira.

Seconda risposta.

Fassi d'Amore e per Amore è fatta
Quella rete d'Amor che allacia e prende;
E perchè la rinforza chi la stende,
Esser non può giammai rotta o disfatta.

Bellezza è l'Arco che ad Amor s'adatta,
Da cui spada nè scudo ci difende;
E 'l gusto umano è che gli dà e gli vende
I strali ond' ei ciascun ferisca e abbatta.

Nasce fanciullo ed i maggior Giganti
Crescendo avanza, e non havendo luce,
Diventa un Argo a pigliar giusta mira.

È un mostro tal nel petto de gli Amanti,
Che benchè in mano e l'arco e 'l foco adduce,
Con mille man tende la rete e tira.

Terza risposta.

Quella rete d'Amor, se Amor l'ha fatta,
Meraviglia non è se allaccia e prende;
Nè, poi ch' ei la raccoglie e la distende,
Esser deve giammai rotta o disfatta.

Nè che da l'arco, ch' ei si bene adatta,
Invan travagli ogn' un che si difende;
L' otio è il mercante, che a buon pretio vende
Le saette, ond' avvien che i cori abbatta.

L'impossibil può fare: alti Giganti
Quinci fanciullo atterra, e senza luce
Certissima a colpir piglia la mira.

E mostra chiaro a tutti i ciechi Amanti,
Ch' a un tempo l'arco, a un tempo il foco adduce,
A un tempo allaccia, e a un tempo abbrugia e tira.

Di Paolo Filippi dalla Briga, uomo di lettere e di negozi della fine del secolo XVI poco o nulla sappiamo[1]: segretario dei serenissimi Principi di Savoia, dette alla luce un canzoniere encomiastico in lode della sua donna, Ippolita Rosa, e un epistolario scritto da lui in nome del Marchese d'Este. Durante uno dei suoi soggiorni in Ispagna compose il sonetto *Alla Madonna Santissima di Monserrato* e l'altro *Alla Miracolosa Madonna del Pilar di Saragozza*[2]. Altrove l'abbiamo ricordato tra gl' italiani che scrissero in ispagnuolo nel Cinquecento[3]; qui per il plagio dei quatto sonetti dell' Acuña che si riconnettono alle rappresentazioni figurate d'Amore, le uniche poesie che possano destarci un certo interesse fra le rime fredde, monotone e prive d'ispirazione che dedicò alla sua Donna. Le quali, pubblicate per la prima volta nel 1601 e più volte poi ristampate, sono ormai completamente dimenticate, e invano l'erudizione, con opera laboriosa di salvataggio, riuscirebbe a trarle a galla. A che costrutto? Ben presto le acque dell' oblio si richiuderebbero sopra di loro silenziosamente inesorabili.

EUGENIO MELE.

1. Vedi T. Vallauri, *Storia della poesia in Piemonte*, Torino, 1841, vol. I, p. 236.
2. *Op. cit.*, p. 297 e p. 298.
3. E. Mele, *Tra grammatici, maestri di lingua spagnuola*, ecc., in *Studi di filologia moderna*, a. VII (1914), fasc. 1-3, p. 25.

NUEVOS DATOS

ACERCA DEL HISTRIONISMO ESPAÑOL

EN LOS SIGLOS XVI Y XVII

(*Segunda serie*[1])

Siglo XVII

(*Suite.*)

1660

654. — Certificación de escribano de que en 17 de Enero de 1660 teniendo puestos carteles para el corral de la Cruz de la comedia *Los Esforcias de Milán*[2] que habian de hacer Juan de la Calle, y en el Príncipe Pedro de la Rosa la de *El Niño de la Guardia*[3], vino orden á la una de la tarde para que fuesen al Retiro á representar la fiesta de la Zarzuela, y que por esta razón no representaron en los corrales. Madrid, 22 Enero 1660.

(Arch. mun., 2ª, 468-29.)

655. — Certificación del escribano del Ayuntamiento de que Pedro de la Rosa había puesto carteles para representar la comedia de *San Francisco* en el corral de la Cruz hoy día de la fecha. Madrid, 3 Febrero 1660.

(Arch. mun., 2ª, 468-29.)

656. — Testamento de Mateo de Almansa, cobrador en la compañía de Pedra de la Rosa, autor de comedias.

Manda ser sepultado « en el entierro de la cofradia de Nuestra Señora de la Novena, a quien suplico haga por mi lo que fuere su obligacion como cofrade della ».

Testamentarios : Antonio de Rueda y Doña María de Riaza, su mujer.

Heredero : su mujer Dª María de Riaza. Madrid, 3 Febrero 1660.

(Juan García de Albertos, 1660, fº 9.)

1. [Voir le *Bull. hispan.*, 1906, p. 71, 148, 363; 1907, p. 360; 1908, p. 243; 1910, p. 303; 1911, p. 47, 306; 1912, p. 300, 408; 1913, p. 300; 1914, p. 209.]
2. Martínez de Meneses.
3. Lope de Vega.



657. — Partida de defunción de Mateo de Almansa.

« Matheo de Almansa casado con Dª Maria de Riaza calle del Niño casas junto a las de Maria de Quiñones murio en quatro de Febrero de 1660 años recibio los santos sacramentos testo ante Juan Garcia Albertos en tres de Febrero de 1660 años dexó mil misas de alma digo cien misas testamentarios la dicha su muger y Antonio de Rueda en el Mentidero, casas propias, dio de fabrica tres ducados. »

(S. Sebastián.)

658. — Poder de Jerónimo Alvarez Vallejo, autor de comedias, Carlos Vallejo y María Vallejo, sus hijos, Pedro Soriano, Teresa de Garay, Juan Camacho y Magdalena López, su mujer, Juan Rodríguez, Nicolás de Alcántara, José Delgado, Juan de Lobera, Polonia Baquedano, Juan Aguado y Antonia de Ulloa, su mujer, Miguel Pérez, Rafael Martínez, á Francisco Rodríguez Barroso, cobrador de la compañía, para concertar fiestas y para pleitear en nombre de todos. Toledo, 18 Febrero 1660.

(Juan García de Albertos, 1660, fº 96.)

659. — Conciertos de Esteban Núñez con los representantes que han de asistir en su compañía hasta Carnestolendas de 1661.

Felipe de Anteta y su muger Ursula Torres, el 1º como músico principal y la 2ª como representanta, ganarán la parte que se les señalare.

Cristóbal Caballero hará los cuartos papeles.

Josefa de la Rosa, su mujer, hará los cuartas damas.

Pedro Ferrer representará lo que se le repartiere.

Francisco Girón hará los papeles de barba.

José Loarte representante. Madrid, 3 Marzo 1660.

(Juan García de Albertos, 1660, fº 20 y sigª.)

660. — Testamento de Pedro de la Rosa.

« In Dei nomine, amen. Sepan quantos esta carta de testamento, ultima y postrimera voluntad, vieren, como yo Pedro de la Rosa, autor de comedias, que resido en esta corte, natural de la ciudad de Sevilla,... hago y ordeno mi testamento en la forma y manera siguiente:

. . . .

Mando se haga un novenario á la Virgen de la Novena que se lo tengo ofrecido, diciendo misa en su altar en cada un dia de los nueve, por la devocion que la tengo y soy cofrade de su cofradia y en cargo á los cofrades y mayordomos de ella pagar por mi alma lo que fuere de su obligación.

Mando á la dicha Antonia de Santiago, mi mujer, que en la parte que le pareciere haga poner el retrato que tengo de la imagen de Nuestra Señora de Regla, por ser milagrosa, y sea en la parte que cause mayor devocion por la que yo le tengo.

Item mando que luego que yo fallezca se le envien á fr. Pedro de la

Rosa, mi hijo y de Catalina de la Rosa, mi primera muger, cinquenta reales de á ocho para habitos y libros y lo que hubiere menester.

Item mando que de una deuda que debo en Granada, que sabe la dicha Antonia de Santiago, de tres mil y quinientos reales, la suplico la ajuste como pueda para que mi alma tenga descanso.

Item declaro debo a Francisco Fernandez, mercader, mil reales poco mas ó menos = y á su suegro, mercader de paños, ciento y tantos reales, mas ó menos, lo que el declarare.

Debo a Doña Gracia, mercera que posa en frente del Conde de Oñate, docientos reales, mas ó menos, lo que ella dijere en su conciencia.

Declaro que la dicha Antonia de Santiago, mi mujer, debe setenta reales á Juan Bueno en la calle Mayor ; paguensele.

A Miguel Cubero, vecino de la ciudad de Zaragoza, debo cinquenta reales de á ocho.

Y para ayuda de pagar mis deudas declaro me debe Juan Navarro, compañero que fue de mi compañía, mas de dos mil reales, que constará por los papeles que tengo.

Mas Pedro Carrasco, otro compañero, me debe mil reales, poco mas ó menos, lo que constare por mi libro de caja.

Tomas de San Juan y Juan de Malaguilla, compañeros, me deben noventa reales por mitad de los túnicas del año pasado. Demas de lo qual el dicho Tomas de San Juan me debe mucha suma de maravedis, por papeles que tengo suyos por quenta de los quales me ha pagado novecientos reales, y lo demas que resta es mucho; ajustese la quenta y de lo que pareciere deberme le perdono la mitad por ser pobre.

Item declaro debo á Geronimo de Porras, mercader, mil y ocho cientos reales sobre unas prendas de plata de que tiene memoria con fee de contraste, las quales dichas prendas son de Simon Aguado, el qual para el seguro dellas tiene en su poder una arca de vestidos mios, de que tengo la llave; la qual dicha arca de vestidos de consentimiento de ambos está hoy en poder de Antonio de Rueda; mando se paguen los dichos mil y ochocientos reales y se saquen las prendas y se le entreguen y se cobre el arca de mis vestidos.

Declaro que á Andres de Fuertes se le deben quatro mil y tantos reales de resto de mayor suma, a cuya paga nos obligamos yo y la dicha Antonia de Santiago, mi mujer, y en prendas de ello tiene una arca de vestidos, de que tengo la llave. Y esta cantidad sirvió y se convirtió en socorrer á los compañeros de mi compañía para poder venir á Madrid, dando á cada uno lo que hubo menester, y á esta causa deben pagar los dichos compañeros lo que cada uno debe en conformidad de la declaracion que dexo hecha Mateo de Almansa, mi cobrador, á la que me remito, para que se cobre de cada uno lo que tocare, y se pague la dicha cantidad al dicho Andres de Fuertes, y se me vuelva el arca de mis vestidos. = Y declaro que lo que debe allí,

segun la dicha declaracion, el dicho Tomas de San Juan, no entra ni se comprehende en lo que el susodicho á mi me debe, porque esto es distinto y debito aparte. = Y declaro que de qualesquier deudas que me deban y yo deba no entra en ellas lo que la compañía en el año antecedente está debiendo de monton, en que todos son inclusos sin reservarse ninguno en el año antecedente todos los que han sido sus compañeros; pero la deuda del dicho Andres de Fuertes, aunque yo y la dicha mi mujer nos obligamos, fue para socorrerlos y para este efecto, y por que diese el dinero le entregamos la dicha arca de vestidos, y deben pagar el dicho resto segun la declaracion del cobrador.

Item declaro tengo en poder de Onofre Januario, boticario, un espadin culebrino de plata empeñado en docientos reales de vellon; paguensele y cobrese.

Item declaro que Su Magestad, que Dios guarde, me está debiendo de diferentes particulares y representaciones mas de treinta mil reales, á quien suplico muy humilmente que por estar pobre y tener muchas deudas, me mande pagar y socorrerme para poderme enterrar y decir misas por mi alma, y luego que yo fallezca, mis testamentarios hagan diligencia en este particular, que fio de su grandeza me hará este favor y limosna.

Item declaro que yo fui casado de primero matrimonio con la dicha Catalina de la Rosa, mi muger, y hubimos por nuestro hijo legitimo al dicho padre fray Pedro de la Rosa, que hoy es religioso profeso de nuestro Padre San Francisco, y quando yo casé, ella ni yo no llevamos bienes al matrimonio; y quando yo casé de segundo matrimonio con la dicha Antonia de Santiago, yo llevé al matrimonio con ella bienes de valor de mil ducados, poco mas ó menos, que hubimos yo y la dicha Catalina de la Rosa y quedaron por su fin y muerte. = Y quando casé con la dicha Antonia de Santiago, ella traxo al matrimonio por bienes suyos los que constaran por la escriptura y recibo de dote que a su favor otorgué, á la qual me remito. Declarolo así para en guarda de su derecho.

Item mando á Manuel, mi criado que me está asistiendo, un vestido delgado de camino que yo tengo con sus cabos, y dos camisas y unas medias de sedas las que le quisieren dar.

Item mando á las mandas forzosas dos reales, con que las aparto y quito de mis bienes.

Declaro que la partida de noventa reales que llevo declarado me debe Juan de Malaguilla y Tomas de San Juan por razon de las tunicas que en ella se refiere, son quarenta y cinco reales, y estos los debe de su tunica Juan de Malaguilla.

Item declaro me debe Don Juan Velez trecientos reales que se los dí para que me escribiera una jornada de comedia, y otros trecientos reales Don Sebastian de Villaviciosa para el mismo efecto, y quatro-

cientos Don Juan Diamante, que se los di para lo mismo; mando entreguen la comedia á la dicha Antonia de Santiago, y no lo haciendo, la paguen el dinero. Y en esta cantidad estan inclusos dos zedulas de trecientos reales que dio el arrendamiento á los dichos Don Juan Velez y Don Sebastian de Villaciosa, á cada uno ciento y cinquenta reales, los quales se deben al arrendamiento y lo demas á mi.

Declaro me debe Don Juan de Zabaleta ciento y cinquenta reales; mando se cobren como el dispusiere el pagarlos.

Y para cumplir y pagar este mi testamento y mandas en el contenidas dexo y nombro por mis albaceas y testamentarios á la dicha Antonia de Santiago, mi muger, y á Antonio de Rueda, vecino de Madrid...

Item mando se dé á Nuestra Señora de la Novena un vestido de los mios, el que fuere de mas valor, para que se venda y lo que dél procediere se le dé de limosna.

Y en el remanente que quedare de todos mis bienes y hacienda, derechos y acciones, habidos y por haber, instituyo por mis unicos y universales herederos á Feliciana y Maria y Antonio de la Rosa, mis hijos legitimos y de la dicha Antonia de Santiago, mi muger, para que todo lo que fuere lo hagan y hereden por iguales partes con la bendicion de Dios y mia...

En la villa de Madrid, á quatro dias del mes de Marzo de mil y seiscientes y sesenta años..... = Pedro de la Rosa. = Ante mi Juan García de Albertos.

(Juan García de Albertos, 1660, fº 21.)

661. — Obligación de Antonio de Escamilla « á cuyo cargo está la compañia de representantes de Pedro de la Rosa, autor de comedias », de ir con dicha compañía á la villa de Peñaranda y en los días 31 de Mayo, 1, 2 y 3 de Junio á hacer cuatro representaciones de cuatro comedias nuevas, cobrando 6,000 reales y pagado el viaje desde Valladolid á Peñaranda. Madrid, 21 Marzo 1660.

(Juan García de Albertos, 1660, fº 18.)

662. — Obligación de Antonio de Escamilla y Francisca Díaz, su mujer, de ir con su compañía á la ciudad de Valladolid dentro de 10 días y representará todos los días hasta dos días después del Corpus y no faltará « excepto los dias que tardare en ir desde la dicha ciudad de Valladolid á la de Burgos á representar una comedia á Su Majestad, y representada, volverá á la dicha ciudad ».

Reciben 15,000 reales prestados para los gastos de la compañía. Madrid, 26 Marzo 1660.

(Juan García de Albertos, 1660, fº 68.)

663. — Obligación de Juan Navarro Oliver, Tomás de San Juan, Pedro Carrasco y su mujer Inés Gallo, Juan de Castro Salazar y su mujer Juana Caro y José Luesia de estar desde hoy con Antonio

de Escamilla « á cuyo cargo está la compañia de representantes que tuvo el año pasado de 1659 Pedro de la Rosa, autor de comedias », hasta Carnestolendas de 1661, ganando cada uno la parte que se le señalare. Madrid, 28 Marzo 1660.

(Juan García de Albertos, 1660, f° 66.)

664. — Testamento de Beatriz Antonia, mujer de Francisco García, *alias Pupilo, ausente en la ciudad de Sevilla.*

Manda se le entierre en los Trinitarios Descalzos de Madrid, que le acompañen los cofrades de Nª Sª de la Novena y que *hagan por mi lo que fuere de su obligacion.*

Testamentarios : su marido, D. Manuel Castellanos y Antonio de Rueda.

Heredero : su marido. Madrid, 5 Abril 1660.

(Juan García de Albertos, 1660, f° 72.)

665. — Obligación de Jerónimo Alvarez Vallejo, autor de comedias, de ir á la villa de Chiloeches para el martes infraoctava del Corpus y hacer con su compañía dos comedias de las que tiene puestas, cobrando 1,100 reales, y siendo llevados desde Madrid á Chiloeches y desde esta villa á Alcalá de Henares. Madrid, 6 Mayo 1660.

(Juan García de Albertos, 1660, f° 93.)

666. — Obligación de Jerónimo Alvarez Vallejo, autor de comedias, y en su nombre Francisco Rodríguez Barroso, de ir para 1° de Noviembre de este año á la ciudad de Zaragoza y hacer con su compañía 80 representaciones sucesivas de las comedias que tiene puestas para este año, que son 40, cobrando 50 reales de plata por cada representación, y 2,000 reales prestados para hacer el viaje. Madrid, 26 Junio 1660.

(Juan García de Albertos, 1660, f° 105.)

667. — Certificación de que en el corral del Príncipe estaban preparadas las tramoyas para representar el auto de *El Carmelo* la compañía de Osorio; pero que iban de orden de Su Magestad á Palacio á hacer « una comedia intitulada *La Reina Estuarda*[1] para que la estudiasen para representar á Su Magestad el lunes 26 de este, junto con tres sainetes y loa. » (Dicha comedia no se hizo hasta el dia 27.) Madrid, 23 Julio 1660.

(Arch. mun., 2ª-468-29.)

668. — Escritura de recibo de dote y arras otorgada por Diego Osorio, autor de comedias, en favor de su esposa Micaela de Andrade.

Bienes dotales de Micaela de Andrade = 35,541 reales.

Arras dadas por Diego Osorio = 5,500 reales. Madrid, 20 Octubre 1660.

(Juan García de Albertos, 1660, f° 138.)

1. Juan Bautista Diamante.



669. — Obligación de Santiago Valenciano, por su hija Antonia de Santiago, Isabel López, mujer de Juan Navarro Oliver, y Alonso de Gordojuela, músico, de ir á la villa de Alcazar y representar en la octava del Corpus de 1661 cinco comedias, ganando Antonia de Santiago 1,300 reales, Isabel López otros tantos y Alonso de Gordojuela 500. Madrid, 1° Noviembre 1660.

(Juán García de Albertos, 1660, fº 143.)

670. — Certificación de que la compañía nueva había puesto carteles para representar en la Cruz la comedia de *El Yerro del entendido*[1], hoy día de la fecha. Madrid, 21 Diciembre 1660.

(Arch. mun., 2ª-468-29.)

1661

671. — Certificación de que para el Príncipe había carteles puestos de la comedia *Amparar al enemigo*[2], que había de hacer la compañia de Juana de Cisneros y para la Cruz la comedia de *Solo en Dios la confianza*[3], que haría la compañía de Escamilla. Madrid, 10 Febrero 1661.

(Arch. mun., 2ª-468-29.)

672. — Certificación del escribano del Ayuntamiento de que no hay comedia en el corral de la Cruz, por estar ensayando la fiesta grande del Retiro, en cuyo ensayo parece que « Luisa Romero había caido de una tramoya con que había cesado la fiesta »[4]. Madrid, 22 Febrero 1661.

(Arch. mun., 2ª-468-29.)

673. — Certificación de que la compañía de Escamilla ha de hacer á S. M. y está ensayando « la comedia de *Finxir y amar*, de tres ingenios »[5], y que por esta causa no hay funcion en el corral de la Cruz. Madrid, 26 Febrero 1661.

(Arch. mun., 2ª-468-29.)

674. — Requerimiento á Sebastián de Prado, que no representaba en el corral de la Cruz, el cual dijo « que ha llegado con su compañía de 300 leguas de camino y que Maria de Prado, su hermana, ha llegado muy mala y también Bernarda Ramírez, su mujer, está con un brazo quebrado, y para poder empezar a representar en Madrid necesitan de mucho reparo y que la villa le meta gente que falta en su compañía, y en dandosela y estando las dichas enfermas en estado de poder representar, está presto de hacerlo sin hacer falta ». Madrid, 28 Abril 1661.

(Arch. mun., 2ª-468-29.)

1. Matos.
2. D. Antonio de Solís.
3. D. Pedro Rosete Niño.
4. Gaspar, músico de la compañía de Osorio, sustituyó á Luisa Romero.
5. Hasta ahora se ha tenido á Moreto por único autor de esta comedia.



675. — Varias certificaciones del escribano sobre que desde 26 de Mayo hasta 7 de Junio de 1661 no se representó en los corrales por estar las dos compañías ensayando la fiesta que se había de hacer á S. M. en el Coliseo del Retiro, de la cual se hizo la muestra general el día 5 de Junio, el día 6 (segundo día de Pascua del Espíritu Santo) se representó á S. M. y el 7 al Consejo y á la Villa en el mismo Coliseo. Madrid, 7 Junio 1661.

(Arch. mun., 2ª-468-29.)

676. — Certificación notarial de que desde 18 de Abril hasta 8 de Mayo de 1661 no ha representado en la Cruz « la compañía de Rosa por estar dispuesta y previniendose de orden de Su Magestad para ir á Francia, como con efecto fue, y consta de la declaracion al dicho Pedro de la Rosa, y la compañia de Sebastian de Prado por haber llegado de Paris de un viaje tan largo con los embarazos, enfermedades y demas causas que por su declaracion refiere no pudo representar hasta el dia 9 de Mayo deste presente año. » Madrid, 13 Agosto 1661.

(Arch. mun., 2ª-468-29.)

677. — Certificación de que hoy no representa en los corrales la compañía de Antonio de Escamilla por haber ido á Palacio « á hacer la fiesta de los años de la señora Reyna de Francia, viexa, con la comedia de repente para hacer la Loa, Bailes y Entremeses. » Madrid, 22 Septiembre 1661.

(Arch. mun., 2ª-468-29.)

678. — Certificación de que la compañía de Antonio de Escamilla ha representado hoy en el corral del Príncipe « la comedia intitulada *El mas piadoso es mi hijo* por razon y causa del feliz parto de la Reyna Nuestra Señora. » Madrid, 8 Noviembre 1661.

(Arch. mun., 2ª-468-29.)

679. — Certificación de que Diego Osorio no había puesto carteles porque, aunque hoy no se hacía en Palacio la fiesta grande de música, estaba « ensayando una comedia vieja que se intitula *De fuera vendrá*[1], con Loa y Sainetes nuevos para hacer esta noche fiesta a Su Magestad ». Madrid, 28 Noviembre 1660.

(Arch. mun., 2ª-468-29.)

1662

680. — Certificación notarial de que hoy primer día de Carnestolendas los compañías de José Carrillo y de Sebastián de Prado han hecho la fiesta á Su Magestad con la comedia de D. Román Montero[2]. Madrid, 19 Febrero 1662.

(Arch. mun., 2ª-468-29.)

1. Moreto.
2. La Barrera : « Mojiganga de *Cupido y Venus, maestros de escuela.* — Para el



681. — Certificación notarial de que los compañías de Simón Aguado y Antonio de Escamilla harán hoy á S. M. en el patinillo del Retiro la comedia *La presumida y la hermosa*[1]. Madrid, 2 Julio 1662.

(Arch. mun., III-476-8.)

682. — Certificación notarial de que Simón Aguado representa hoy en el Retiro á S. M. *El Aguila de Austria*[2]. Madrid, 9 Julio 1662.

(Arch. mun., III-476-8.)

683. — Certificación notarial sobre que Simón Aguado representa hoy en el patinillo del Retiro á S. M. *El Nacimiento de Pelayo* á los años de la Sra Infanta. Madrid, 12 Julio 1662.

(Arch. mun., III-476-8.)

684. — Certificación de que hoy no se hace la comedia de D. Francisco Salgado. Madrid, 26 de Julio de 1662.

(Arch. mun., III-476-8.)

685. — Certificación notarial de que el día 28 de Julio de 1662 se hizo la comedia de D. Francisco Salgado. Madrid, 28 de Julio de 1662.

(Arch. mun., III, 476-8.)

1663

686. — Certificación de que hoy 6 de Julio se hacen los ensayos de *La Arcadia* y que en el próximo Domingo se hará un particular á S. M. en el Buen Retiro representando la comedia *El Capitan Belisario*. Madrid, 6 de Julio 1663.

(Arch. mun., III-476-8.)

687. — Certificación de que hoy estrenó en el Retiro *La Arcadia*. Madrid, 12 de Julio de 1663.

(Arch. mun., III, 476-8.)

688. — Certificación de que hoy no hay representación en los corrales por que Antonio de Escamilla y José Carrillo ensayan á S. M. la comedia *Todo cabe en lo posible*[3] que se hará para los años de la Reina de Francia. Madrid, 16 Julio 1663.

(Arch. mun., III-476-8.)

689. — Certificación de que en el Retiro se hace hoy la comedia *Todo cabe en lo posible*. Madrid, 26 de Julio de 1663.

(Arch. mun., III-476-8.)

690. — Certificación de que Toribio de la Vega ha puesto carteles anunciando en la Cruz la comedia nueva *El marido de su hermana*,

fin de la comedia *Lavar sin sangre una ofensa*, de D. Román Montero: fiesta de S. M. en el Buen Retiro; año de 1662. Ms. autógrafo y firmado. Bibl. de Osuna.»

1. D. Fernando de Zárate.
2. Luis Vélez de Guevara.
3. Fernando de Avila y Sotomayor?



y que no representa por orden del Duque de Medinaceli. Madrid, 11 Octubre 1663.

(Arch. mun., III-476-8.)

691. — Certificación de que Toribio de la Vega, habiendo anunciado para el teatro de la Cruz la comedia *El vengador de su dama*, deja de hacerla por ensayar *El hechizo imaxinado* [1] que mañana se ha de hacer á S. M. por los años del Príncipe. Madrid, 5 Noviembre 1663.

(Arch. mun., III-476-8.)

1664

692. — « El asiento que se ha de hacer a Sebastian de Prado y Pedro de la Rosa, representantes de las dos raciones que les tengo concedidas en la despensa de mi Real casa ha de ser en quaderno aparte dividido del gremio de los criados de ella pero sin mezclarse con otro ningun genero de personas, en cuya conformidad dará el Bureo la orden necesaria para que se execute así. En Madrid á primero de Abril de 1664.

(Al pie.) Al Bureo.

(En la cubierta). M^d primero de Abril 1664.

Sobre el asiento de las raciones de Sebastian de Prado y Pedro de la Rosa, representantes.

Conde de Monteleon.

Conde de Barajas.

Marques de la Guardia.

Marques de la Aliseda.

En Bureo a 4 de Abril de 1664.

Cumplase lo que su Mag^d manda.

Diose razon en 5 de Abril de 1664. »

(Arch. de Palacio. Letra P.)

1665

693. — « Senor Grefier. S. M. (Dios le guarde) con su Real decreto de 31 de Mayo se ha servido mandar que la racion ordinaria de que hizo merced á Cosme Perez, representante, y despues se pasó en cabeza de Francisca Maria Perez, su hija, respecto de haber muerto, se le continue por todos los dias de su vida a Cosme Perez para que pueda sustentarse, por ser viejo y hallarse pobre.

Tendreislo entendido y se executará lo que S. M. ordena. Madrid, 3 de Junio de 1665. El Duque de Montalto. »

(Arch. de Palacio. Letra P, leg. 24.)

1. Zabaleta.

694. — Testimonio de que desde el día 17 de Septiembre de 1665 no se representó en los corrales del Príncipe y de la Cruz por la muerte del Rey, hasta el 2 de Mayo de 1667 que empezó a representar la compañía de Manuel Vallejo y en el de la Cruz hasta 15 de Agosto del mismo año.

(Arch. mun., III-476-8.)

1666

695. — Carta de recibo de la dote de Dª Luisa Romero otorgada por Carlos Vallejo, su marido.

Vestidos (muchos de representar), plata, tapicería, pinturas, oro y perlas, sortijas, &. Total : 158,721 reales.

Arras que da el marido : 2,000 ducados. Madrid, 4 Mayo 1666.

(Francisco Castellanos. 1660 á 66, fº 822.)

696. — Votos singulares que prohiben las comedias. Madrid, 6 Dᵉ 1666.

Licenciados D. Antonio de Contreras, D. Francisco Ramos, D. García de Medrano y D. Antonio de Vidania y D. Diego de Rivera.

(Arch. Antiguo del Consejo, 1ª serie, leg. 25 [1].)

1696

697. — Partida de defunción de Isabel de Góngora.

« Isabel de Gongora viuda calle de Cantarranas casas de Pedro Aguado murio en primero de Abril de mil seis cientos y sesenta y nueve años recibio los santos sacramentos testó ante Gaspar Acevedo en veinte y ocho de Marzo de dicho año, dexa ochenta misas, testamentarios Geronimo de Peñarroja, calle de las Huertas, y Gaspar Rodríguez, calle de Santa Polonia, dio de fabrica treinta y tres reales . . . . 33 »

(S. Sebastián.)

1670

698. — Memorial de Juan Ruiz de Somavilla, arrendador de los corrales de Madrid, pidiendo se le haga baja en este arrendamiento:

1° Porque á causa de la prohibición de las comedias « no hay quien las escriba ni haga sainetes » y faltan representantes en la corte, especialmente « los que S. M. permitió saliesen a Francia, accidente nunca visto ni que se pudo prevenir ».

1. En el mismo legajo se encuentran varias consultas sobre comedias de principios del siglo XVIII, y algún impreso de Valencia en pro y en contra de las comedias (siglo XVII).

2° Porque cuando en 1667 se permitieron las comedias, los representantes se hallaban extraviados y sólo se pudo formar una compañía para Madrid.

3° Porque en 1668 tuvo el solicitante que costear los Autos, en vez de hacerlo la Villa, como era costumbre.

4° Porque con motivo de la paz con Portugal varios comediantes se querían ir á aquel reino y á costa de mucho dinero consiguió que quedaran de asiento en Madrid las compañías de Vallejo y de Escamilla.

En 18 de Abril de 1670 se acordó bajar 4,000 ducados en vez de los 12,000 que pedía el arrendador, y en 17 de Mayo se amplió la baja hasta 6,000 ducados.

(Arch. mun., 2-469-3.)

1671

699. — Certificación de las ayudas de costa dadas á los autores de comedias que trabajaron en Madrid durante los años de 1660, 1661, 1662, 1664 y 1670.

(Arch. mun., 2-198-2.)

1673

700. — Certificación de que Simón Aguado salió de la Corte con su compañía para representar en el real sitio de Aranjuez donde ha estado hasta hoy. Madrid, 17 Mayo 1673.

(Arch. mun., 11-469-7.)

701. — Petición del arrendador de los corrales de Madrid para que se le haga rebaja en el arrendamiento porque « por orden de S. M. suspendio el que no se representasen comedias en esta corte a causa de la muerte de la Mag. C. I. de la señora Emperatriz desde el dia 7 de Abril pasado y se ha continuado hasta el 7 de Mayo ». Madrid, 17 Mayo 1673.

(Arch. mun., 11-469-4.)

702. — Certificación de que hoy se ha puesto cartel en el corral de la Cruz para representar Vallejo la comedia *El poder de la amistad* [1] y que en el Príncipe no había función porque la compañía de Felix Pascual « por orden del Sr. Duque del Infantado está ensayando la fiesta que se ha de hacer á los años de la Reina Nuestra Señora, que se intitula *Los Juegos Bacanales* [2], de D. Agustin de Salazar ». Madrid, 6 Diciembre 1673.

Se hizo en 22 de Diciembre.

(Arch. mun., 2ª, 469-7.)

1. Moreto.
2. Se publicó con el título de *Los Juegos Olímpicos*.



703. — Certificación de que Felix Pascual hará hoy en el Príncipe la comedia *Amor y honor* [1], y Manuel Vallejo en la Cruz *Tambien tiene el sol menguante* [2], pero que este suspende la representación por ensayar en Palacio la comedia á los años de la Reina. Madrid, 18 Diciembre 1673.

(Arch. mun., 11-469 7.)

704. — Certificación de que Manuel Vallejo representará hoy en el corral de la Cruz *El Hercules de Ocaña* [3] en los días 18, 19 y 20 del presente mes. Madrid, 18 De 1673.

(Arch. mun., 11-469-7.)

705. — Certificación de que Felix Pascual representará hoy en Palacio la fiesta de los años de la Reina. Madrid, 22 Diciembre 1673.

(Arch. mun., 11-469-7.)

1674

706. — Partida de defunción de Mateo de Godoy.

« Matheo Godoi casado con Damiana Arias calle del Niño casas propias murio en dos de Febrero de mil y seiscientos setenta y quatro recibio los santos sacramentos dio poder para testar a la dicha su muger y a Geronimo de Peñarroja que pasó ante Sebastian Aleman en catorce de Junio del año pasado de mil y seiscientos sesenta y ocho, testamentarios la dicha su muger dio de fabrica tres ducados . . . . 33 »

(S. Sebastián.)

707. — Certificación de que Simón Aguado, autor de comedias, salió de orden superior con su compañía el día 6 del presente para el Real sitio de Aranjuez donde ha estado hasta el 17 que comenzó á representar en la Cruz. Madrid, 17 Mayo 1674.

(Arch. mun., 2ª-469-7.)

708. — Certificación de que Manuel Vallejo va hoy á representar en el Parque *La Jitanilla* [4], por los años del Emperador. Madrid, 9 Junio 1674.

(Arch. mun., II-469-7.)

709. — Certificación de que Simón Aguado no representará la comedia anunciada *Dios hace justicia* [5] porque ha de hacer otra en Palacio á la fiesta del nombre de la Reina. Madrid, 26 Julio 1674.

(Arch. mun., II-469-7.)

710. — Certificación de que Manuel Vallejo que había de hacer hoy

1. De Luis Belmonte.
2. *No hay privanza sin envidia*, de tres ingenios, Luis Vélez, Rojas Zorrilla y ...?
3. De Juan Bautista Diamante.
4. ¿Será *La Gitanilla de Madrid*, de D. Antonio de Solís?
5. *Dios hace justicia á todos*, de D. Francisco de Villegas.

en el Principe la comedia *La Confusion de un retrato*[1] va á Palacio á representar. Madrid, 6 Diciembre 1674.

(Arch. mun., II-469-7.)

1675

711. — Certificación de que Manuel Vallejo no hará hoy la comedia nueva anunciada *Será lo que dios quisiere*[2] porque con Simón Aguado va á ensayar la comedia que se hizo en el Pardo y que mañana harán á SS. MM. en Palacio. Madrid, 2 Febrero 1675.

(Arch. mun., II-469-7.)

712. — Testamento de Mariana Vaca de Morales, hija de Juan de Morales Medrano y Jusepa Vaca.

Manda que su « cuerpo sea sepultado en la yglesia parroquial de San Sebastián desta corte en la capilla de Nuestra Señora de la Novena, que es de la cofradia de representantes ».

« Declaro que debo a la cofradia de Nuestra Señora de la Novena, de quando fui autora, una cantidad de maravedis, no se fixamente la que es y me remito al libro que para en poder de Juan Navarro por el qual constará lo que estoy debiendo; mando que lo que fuere se pague de mis bienes. »

Que se cobren las casas de la calle del Príncipe que están en poder de Andrea Piquenote con motivo de la quiebra de Bartolomé Dávila, que las compró á Juan de Morales.

Que se cobren las casas de la calle del Niño que tiene injustamente Dª Eugenia de Miranda hace ya 22 años.

Tiene en poder de Dª Ana de Villegas seis paños tapices de montería.

« Declaro que he sido casada con Antonio Garcia de Prado, mi legitimo marido ya defunto y durante el matrimonio tuvimos por nuestro hijo legitimo á Joseph de Prado, y para que conste así lo declaro y dejo reconocido por tal nuestro hijo. »

Albaceas : José de Prado y María de Anaya, su mujer.

Heredero : su hijo José de Prado.

Testigos : ... Pedro Quirante. Madrid, 8 Marzo 1675.

(Firma.) Mariana de Morales.

(Juan Bautista de Rivera, 1674 à 81, fº 138.)

713. — Partida de defunción de Mariana :

« Mariana Vaca viuda, calle de Cantarranas casas de los trinitarios descalzos, murio en once de Marzo de mil y seiscientos setenta y cinco, recibio los santos sacramentos testó ante Juan Bautista de Rivera escribano en ocho de dicho mes y año, deja quinientas misas,

1. De D. Francisco de Medina.
2. De D. Pedro Francisco de Lanini y Sagredo.

testamentarios José de Prado y María de Anaya su mujer, dicha calle y casa, dio de fabrica ocho reales. . . . . 8. »

(S. Sebastián.)

714. — Solicitud del arrendador de los corrales de Madrid pidiendo que Felix Pascual sea autorizado para representar con su compañía en ellos, mientras no viene Manuel Vallejo que ha ido al Real sitio de Aranjuez, de donde no volverá hasta que regrese S. M. á la corte. Madrid, 24 Abril 1675.

(Arch. mun., III-476-8.)

715. — Poder de José de Prado, « como unico y universal heredero de Mariana Vaca, mi madre ya difunta » á Francisco de Eguiluz, procurador, para que le defienda en sus pleitos. Madrid, 21 Mayo 1675.

(Juan Bautista de Rivera, 1674 à 81, f° 158.)

716. — Certificación de que Manuel Vallejo no hará hoy la comedia anunciada *Un bobo hace ciento*[1] por ir á Palacio esta tarde para hacer la fiesta á los años del Emperador juntamente con la compañía de Antonio de Escamilla. Madrid, 9 Junio 1675.

(Arch. mun., II-469-7.)

717. — Certificación de que Antonio de Escamilla no hará en el Príncipe la comedia *Dar favor contra su hijo* por estar ensayando la fiesta que se ha de hacer el día Sª Ana el nombre de la Reina. Madrid, 12 Julio 1675.

(Arch. mun., II-469-7.)

1676

718. — Poder de José de Prado á Jerónimo de Peñarroxa para cobrar lo que se le deba, para vender y « para que en mi nombre pueda hazer fundacion de una capellania que tengo obligación de fundarla en favor del Padre Sebastian de Prado, mi hermano, relixioso en el convento de Clerigos menores que llaman del Espiritu Santo desta corte, la qual la ha de hazer con todas las fuerzas y firmezas necesarias y en la forma que se lo tengo comunicado. » Madrid, 27 Julio 1676.

(Juan Bautista de Rivera, 1674 á 81, f° 261.)

1677

719. — Certificación de que las compañías de Antonio de Escamilla y Agustín Manuel no representan hoy en los corrales por hacer *Los Juegos Olímpicos*[2], fiesta á los años de la Reina. Madrid, 22 Diciembre 1677.

(Arch. mun., II-469-8.)

1. De D. Antonio de Solís.
2. De D. Agustín de Salazar y Torres.



1678

720. — Certificación de escribano sobre no haber representación en los corrales porque Antonio de Escamilla va á Palacio esta tarde para hacer á S. M. *El Hercules de Ocaña*[1]. Madrid, 6 Enero 1678.

(Arch. mun., II-469-8.)

721. — Certificación de que hoy no representan Agustín Manuel ni Antonio de Escamilla porque mañana han de hacer en Palacio *Alfeo y Aretusa*[2] por la fiesta de los años de la Archiduquesa Leopoldo. Madrid, 17 Enero 1678.

(Arch. mun., II-469-8.)

722. — Testamento de Dª María de Córdova, viuda de Andrés de la Vega, otorgado ante Manuel de Alderete Carrino.

(Era natural de Madrid, hija de Antonio Martínez, natural de la villa de Galvez, jurisdición de Toledo, y de Dª Isabel de Córdova, natural de Talavera de la Reina.)

Nombra heredero á su sobrino D. Antonio de Toledo Llespes.

Revoca el testamento otorgado ante Miguel Pérez Maldonado en 27 de Diciembre de 1677. Madrid, 16 de Febrero de 1678.

(Arch. mun., 2-456-3.)

723. — Certificación de que Agustín Manuel y Antonio de Escamilla no representan hoy en los corrales por ir á Palacio á hacer *La Fragua de Vulcano* en la fiesta del nombre de la Reina. Madrid, 6 Julio 1678.

(Arch. mun., II-469-8.)

724. — Certificación de que Antonio de Escamilla representará hoy en Palacio *El Aparecido*[3] por ser los años del Emperador. Madrid, 15 Noviembre 1678.

(Arch. mun., II-469-8.)

725. — Certificación de que hoy van á Palacio Matías de Castro y Antonio de Escamilla á representar *Dafne y Cloe* por ser los años de la Reina. Madrid, 22 Diciembre 1678.

(Arch. mun., II-469-8.)

1679

726. — Certificación de que Matías de Castro y Antonio de Escamilla no representan hoy en los corrales por ir á Palacio á hacer la comedia *Montescos y Capeletes*. — Madrid, 6 Enero 1679.

(Arch. mun., II-469-8.)

727. — Certificación de que Antonio de Escamilla y Matías de

1. De Juan Bautista Diamante.
2. Juan Bautista Diamante.
3. *Parecido en la corte* (?)

Castro no representan en los corrales hoy ni en los siguientes días por ensayar la comedia *Endimion y Diana*[1], que se hizo el día 18 á los años de la Emperatriz. Madrid, 7 Enero 1679.

(Arch. mun., II-469-8.)

728. — Certificación de que Antonio de Escamilla y Matías de Castro van hoy á Palacio á representar *La Duquesa Rosemunda*. Madrid, 13 Febrero 1679.

(Arch. mun., II-469-8.)

729. — Certificación de que Antonio de Escamilla y Matías de Castro van hoy á Palacio á representar *El gran tacaño*. Madrid, 14 Febrero 1679.

(Arch. mun., II-469-8.)

730. — Acuerdo de la Junta de fiestas del Corpus de Madrid para « que de los efectos aplicados para dichos gastos se saque la cantidad necesaria para desempeñar los vestidos de Agustin Manuel á quien se le da monitoria por lo que toca á la persona para que no se le moleste por ninguno de sus acrehedores por tiempo de un año en atencion á ser necesaria su persona para la representacion de dichos Autos y para la asistencia de la compañia que ha de representar en los corrales y las demas fiestas que se hicieren á Su Magestad ». Madrid, 23 Marzo 1679.

(Estaba Agustín Manuel detenido y adeudado en Segovia, se dió orden para que viniese a Madrid y está en la carcel de villa por deber 29,755 reales, unos por escrituras y otros por empeños de vestidos y alhajas. Estuvo casado con Mariana Romero y en segundas nupcias con Fabiana Laura.)

(Arch. mun., 2-199-14.)

731. — Certificación de que José de Prado, autor de comedias, no representa hoy en el corral del Príncipe por que á las dos de la tarde va al Palacio del Buen Retiro á hacer á SS. MM. la comedia *Amparar al enemigo*[2]. Madrid, 25 Abril 1679.

(Arch. mun., 2-469-9.)

732. — Memorial de Manuel Vallejo y los de su compañía pidiendo ayuda de costa por los 32 días que representaron en el Retiro á S. M., 16 en comedias particulares y los otros 16 en la comedia de *Alcina*. Madrid, 6 Julio 1679.

(Arch. Palacio. Espectáculos públicos y particulares.)

733. — Certificación de que Manuel Vallejo no representa en el teatro por estar ensayando la comedia *El mayor triunfo de amor* para la fiesta que el día 26 del presente se ha de hacer al nombre de la Reina. Madrid, 22 Julio 1679.

(Arch. mun., II-469-9.)

1. De D. Melchor Fernández de León.
2. De D. Antonio de Solís.



734. — Certificación de que Manuel Vallejo hará hoy en el Buen Retiro á SS. MM. la comedia *Serrallonga*. Madrid, 25 Diciembre 1679.
(Arch. mun., 2-469-9.)

1680

735. — Certificación de que José de Prado representa en el Buen Retiro la *Segunda parte de los Mudarras*. Madrid, 6 Enero 1680.
(Arch. mun., II-469-9.)
736. — Certificación de que Manuel Vallejo hará hoy en el Buen Retiro la comedia *Afectos de odio y amor* por no haberse podido poner *El celoso Estremeño*[1] que estaba ensayando. Madrid, 11 Enero 1680.
(Arch. mun., II-469-9.)
737. — Certificación de que José de Prado no representa en el Príncipe porque la mitad de su compañía ensaya una comedia para el día de la entrada de la Reina. Madrid, 11 Enero 1680.
(Arch. mun., II-469-9.)
738. — Certificación de que Manuel Vallejo y José de Prado no representan hoy en los corrales porque á las dos de la tarde harán los sainetes y la música en los tablados que se han hecho en la Plaza mayor para la salida de la reina al santuario de Atocha. Madrid, 14 Enero 1680.
(Arch. mun., II-469-9.)
739. — Certificación de que Manuel Vallejo va á las dos á Palacio á representar *El blason de los Mendozas*. Madrid, 21 Enero 1680.
(Arch. mun., II-469-9.)
740. — Certificación de que Manuel Vallejo representa hoy en Palacio *El celoso Estremeño*[2]. Madrid, 25 Enero 1680.
(Arch. mun , II-469-9.)
741. — Certificación de que José de Prado representa hoy en Palacio *El amor al uso*[3]. Madrid, 28 Enero 1680.
(Arch. mun., II-469-9.)
742. — Certificación de que José de Prado representará hoy á las dos de la tarde en Palacio la comedia *Abrir el ojo*[4]. Madrid, 1.° Febrero 1680.
(Arch. mun., II-469-9.)
743. — Certificación de que José de Prado hará hoy en Palacio *El desden con el desden*[5] á las dos de la tarde, y que á las tres irá

1. De D. Antonio Coello.
2. De D. Antonio Coello.
3. De D. Antonio de Solís.
4. De Rojas Zorrilla.
5. De Moreto.

Manuel Vallejo á Palacio y representará *Travesuras sin valor*[1], dejando de hacer en el Príncipe *El celoso Extremeño*[2], que había anunciado en los carteles. Madrid, 8 Febrero 1680.

(Arch. mun., II-469-9.)

744. — Certificación de que María Alvarez va hoy con su compañía á Palacio para representar *La bandolera de Italia*[3]. Madrid, 25 Febrero 1680.

(Arch. mun., II-469-9.)

745. — Certificación de que María Alvarez con su compañía va hoy á representar en Palacio *La bandolera de Baeza*. Madrid, 29 Febrero 1680.

(Arch. mun., II-469-9.)

746. — Relación de los gastos hechos para las dos fiestas que se representaron a Sus Magestades en el Salón de Palacio los dos días lunes y martes de Carnestolendas de este año.

Sobresalientes : A María de Anaya, 500 reales.

A Josef Benet, 300 reales.

A Luis López, 300 reales.

Vestuarios : A Rafael González por 16 varas de picote de Mallorca para un vestido á Bernarda Manuela para la comedia de *El Manchego*, que hizo la viuda, 536 reales.

A Manuela de Escamilla 400 reales en que se ajustó con ella un vestido de viuda con su toca larga en la comedia de *El celoso Estremeño* 440

A Francisco García por un vestido redículo para la comedia de *Entre bobos anda el juego* 200

Por dos libros de comedias donde estaban las comedias de *El celoso Estremeño* y la de *Entre bobos anda el juego* 100

Compañías : A la compañía de Manuel Vallejo por las dos fiestas de lunes y martes de Carnestolendas y la comedia de *El celoso Estremeño* 5,500

Madrid, 10 Abril 1680.

(Arch. de Palacio. Espectáculos públicos y privados.)

747. — « En este dia libró la ciudad á su mayordomo de propios 200 reales á la compañia de comedias de Cristobal Caballero que se halla en esta ciudad de ayuda de costa por ir á la ermita de Nª Sra de Córtes á hacer una comedia, por la celebridad al llevar á su Divina Magestad á su santa casa desde esta ciudad que ha estado en ella desde 22 de Mayo deste año por ante Juan Sanchez Lizano. Alcaraz, 19 Octubre 1680.»

(Cuentas de propios de 1675 à 1701 = legº 23, sin foliar.)

1. De tres ingenios, Moreto y ...
2. De D. Antonio Coello.
3. De un ingenio.

748. — Certificación de que Jerónimo García no ha puesto carteles porque va hoy á Palacio á representar á SS. MM. la comedia *Venir el amor al mundo*[1] con motivo de la fiesta del nombre del Rey. Madrid, 4 Noviembre 1680.

(Arch. mun., II-469-12.)

749. — Certificación de que Jerónimo García y Manuel Vallejo, autores de comedias, van hoy á Palacio á representar *Los Juegos olímpicos*[2] por los años de S. M. Madrid, 6 Noviembre 1680.

(Arch. mun., II-469-12.)

750. — Certificación de que Jerónimo García y Manuel Vallejo representan hoy en Palacio la comedia *Matar con buena intencion* á los años de la Reina madre. Madrid, 29 Diciembre 1680.

(Arch. mun., II-469-12.)

751. — Petición de Francisco Eguiluz, administrador de los corrales, sobre sus pérdidas habidas en los teatros:

1° Por representar la comedia de *Faraon* á S. M. en el Retiro después de Pascua de Resurrección de 1679.

2° Por representar, interrumpiendo la anterior fiesta, *El Palacio de Alcina*.

3° Por haber detenido 60 días cerca de Aranjuez á la compañía de María Alvarez, que había traído de Granada (donde se había declarado el contagio).

Pide que se le perdonese las pérdidas habidas hasta fin de Agosto y que se le rebaje la mitad desde este día en adelante. Madrid, 1680.

(Arch. mun., 2-199-13.)

1681

752. — Certificación de que Manuel Vallejo y Jerónimo García no representan al pueblo por estar ensayando por mañana y tarde la comedia *El alcázar del secreto*[3] que se hará el dia 18 á los años del Emperador de Alemania. Madrid, 15 Enero 1681.

(Arch. mun., II-469-12.)

753. — Certificación de que Jerónimo García hace hoy en Palacio la comedia *Apeles y Campaspe*. Madrid, 17 Febrero 1681.

(Arch. mun., II-469-12.)

754. — Certificación de que Juan Antonio Carvajal, autor de comedias, ensaya hoy y hará mañana á SS. MM. la comedia *Las Amazonas de Escitia*[4] á los años del Emperador. Madrid, 31 Mayo 1681.

(Arch. mun., II-469-12.)

1. O *Labrar flechas contra sí*, de Fernández de León.
2. De Salazar y Torres.
3. De D. Antonio de Solís.
4. De D. Antonio de Solís.

755. — Poder de José de Prado y María de Anaya, su mujer, á D. Juan Soto de la Cerda, vecino de Tendilla, y á D. Sebastián Grimaldo, vecino de Mondéjar, para tomar posesión de los bienes que quedaron por muerte de Ana de Moya, madre de María, que le corresponden como única y universal heredera y que están en poder de Juan Fernández de Moya, vecino de Tendilla y tío de la otorgante. Madrid, 11 Agosto 1681.

(Juan Bautista de Ribera, 1674 à 81, fº 1008.)

1683

756. — Certificación de que Francisca Bezón no ha puesto carteles de comedia para el corral del Príncipe por « estar ensayando por tarde y mañana de orden del Excmo. Sr. Condestable de Castilla una fiesta intitulada *Engaños hay que son justos*[1], con loa, todo nuevo, que se había de hacer a Sus Magestades mañana miercoles nueve deste mes á los años del Sr. Emperador ». Madrid, 8 Junio 1683.

(Arch. mun., II-469-12.)

757. — Certificación notarial de que Francisca Bezón no había puesto carteles para el corral del Príncipe porque estaba « ensayando una fiesta que habían de hacer a Sus Magestades el día 26 deste presente mes que era el de Santa Ana día del nombre de la Reyna Madre Nuestra Señora, intitulada *Amor vencido de celos*[2] y que esta orden se la habia dado para que ensayasen mañana tarde y noche por mandado del Excmo. Sr. Condestable de Castilla Josef de Cardenas alguacil desta corte y del Real Bureo, á quien vi estar asistiendo á dicho ensayo... y que los dias que faltaban hasta hacerse dicha fiesta les era forzoso ocuparlos en los ensayos y el general que habian de hacer en Palacio. » Madrid, 22 Julio 1683.

(Arch. mun., II-469-12.)

758. — Certificación notarial de que Manuel Vallejo y Francisca Bezón no habían puesto carteles en los corrales porque « de orden del Excmo. Sr. Condestable de Castilla estaban llamados cada uno con su compañia para ir entre diez y once de la mañana al Real Coliseo del Buen Retiro á hacer el ensayo general de la comedia que se habia de representar á Su Magestad á sus años mañana 6 del presente mes intitulada *Marmoles hace la envidia*[3] ». Madrid, 5 Noviembre 1683.

(Arch. mun., II-469-12.)

759. — Certificación de que hoy no representan en el Príncipe ni en la Cruz Francisca Bezón ni Manuel Vallejo por estar ocupados en los

1. Dr Alejandro Arboreda.
2. Dr Alejandro Arboreda.
3. Dr Alejandro Arboreda.



ensayos de la comedia *El Sitio de Viena*, con los sainetes y fin de fiesta, todo nuevo, que se ha de representar á SS. MM. el día 23 de este mes á los años de la Reina madre Dª Mariana de Austria. Madrid, 16 de Diciembre de 1683.

(Arch. mun., 2-456-3[1].)

760. — Certificación de que Manuel Vallejo no representaba hoy al pueblo porque de orden del Condestable de Castilla representará á S. M. la comedia, *Las Armas de la Hermosura*. Madrid, 25 Diciembre de 1683.

(Arch. mun., 2-456-3.)

761. — Certificación de que Manuel Vallejo y Francisca Bezón, autores de comedias no han puesto carteles hoy, porque han de volver á representar á SS. MM. *El Sitio de Viena*. Madrid, 27 Diciembre de 1683.

(Arch. mun., 2-456-3.)

1684

762. — Certificación de que Francisca Bezón, autora de comedias, no ha puesto carteles hoy por ensayar la música de la loa y sainetes y fin de fiesta de *Euridice y Orfeo*, que se ha de hacer á SS. MM. el domingo de Carnestolendas. Madrid, 4 de Febrero de 1684.

(Arch. mun., 2-456-3.)

763. — Certificación de que Manuel Vallejo, autor de comedias, hace hoy en Palacio *El Caballero de Olmeda*, burlesca. Madrid, 14 de Febrero de 1684.

764. — Certificación de que Manuel Vallejo, no ha puesto carteles por representar hoy á SS. MM. la comedia *Elegir al enemigo* á los años del Duque de Orleans. Madrid, 1º de Mayo de 1684.

765. — Certificación de que Eufrasia María y María Manuela, autoras de comedias, ensayan hoy con las compañías de Manuel Vallejo y Manuel de Mosquera *El golfo de las Sirenas* con las sainetes y fin de fiesta, todo nuevo, que se ha de hacer mañana día dos, en la Real Casa de Campo. Madrid, 1.º de Agosto de 1684.

766. — Certificación de que Manuel de Mosquera y Manuel Vallejo no representan al pueblo por hacer el ensayo general de *El Español Viriato*, con loa, sainetes y fin de fiesta, todo nuevo, que se ha de hacer el día 4 al nombre de S. M. Madrid, 3 de Noviembre de 1684.

767. — Certificación de que Manuel de Mosquera y Manuel Vallejo representan hoy en Palacio *El mayor triunfo de amor*, con loa, sainetes y fin de fiesta, todo nuevo, á los años del Rey N. S. Madrid, 6 Noviembre 1684.

1. Los nºˢ 760-789 proceden del mismo legajo.

763. — Certificación de Manuel de Mosquera hace con su compañía en Palacio *A cada paso un empeño*, con loa, sainetes y fin de fiesta, todo nuevo, á los años del Emperador. Madrid, 15 de Noviembre de 1684.

769. — Certificación de que Manuel Vallejo no representa al pueblo por ensayar hoy la comedia *Apolo y Leucothea*, con loa, sainetes y fin de fiesta, todo nuevo, á los años de la Reina. Madrid, 14 de Diciembre de 1684.

1685

770. — Certificación de que Manuel Mosquera no representa al pueblo por ensayar une « comedia nueva con loa y sainetes intitulada *La armonia es un encanto* » á los años de la Reina madre el día 26 del corriente. Madrid, 17 de Julio de 1685.

771. — Certificación de que Manuel de Mosquera no representa hoy al pueblo por ensayar « *La Profetisa Casandra*, con loa, sainetes y fin de fiesta, todo nuevo, que se ha de hacer en el Coliseo del Buen Retiro el día 25 del presente mes á los años de la reina doña Maria Luisa de Borbon ». Madrid, 2 de Agosto de 1685.

772. — Certificación de que Rosendo López no representa al pueblo por ensayar *Por mi Rey y por mi dama*, con loa, sainetes y fin de fiesta, todo nuevo, que se ha de hacer á SS. MM. el día 15 de este mes. Madrid, 7 de Noviembre de 1685.

773. — Certificación de que Rosendo López y Manuel de Mosquera no representan hoy al pueblo por ensayar *La Estatua de Prometeo*, con loa, sainetes y fin de fiesta, todo nuevo, que se ha de hacer á SS. MM. por los años de la Reina madre. Madrid, 19 de Diciembre de 1685.

1686

774. — Certificación de que Manuel de Mosquera y Rosendo López, autores de comedias, no representan al pueblo porque de orden del Condestable de Castilla ensayan la comedia *Apolo y Climene* [1] que se ha de hacer mañana á SS. MM. Madrid, 17 Enero 1686.

775. — Certificación de que Rosendo López y Manuel de Mosquera no representan hoy al pueblo por ensayar *El Hidalgo de Jaca*, que se ha de hacer á SS. MM. Madrid, 19 Enero 1686.

776. — Certificación de que Manuel Mosquera y Rosendo López, autores de comedias, no representan hoy al pueblo por ensayar la comedia *La Renegada de Valladolid*, que se ha de hacer á SS. MM. el martes de Carnestolendas. Madrid, 12 de Febrero de 1686.

1. D. José de Cañizares.

777. — Certificaciones de que Manuel Mosquera, autor de comedias, había representado en el Retiro, siendo para su compañía todo el útil y aprovechamiento, la comedia intitulada *El mejor par de los doce* (día 22 de Abril de 1686).

(Hubo también representación los días 23, 24, 25, 27, 28, 29 y 30 de Abril de 1686, 9 de Mayo, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 30, 31, 1° Junio, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.)

778. — Certificaciones de que Rosendo López, autor de comedias representó por su cuenta en el Retiro los días 2, 3, 5, 6, 7, 8, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29 de Mayo de 1686. Madrid, Mayo de 1686.

(Arch. mun., 2-456-3.)

779. — Certificación de que Manuel Mosquera no representa hoy en el Príncipe por haber hecho ayer en el Saloncillo del Buen Retiro la comedia *El Triunfo de la Paz* á SS. MM. y no tener preparada otra comedia. Madrid, 2 de Mayo de 1686.

780. — Certificación de que hoy no representa al pueblo porque ensaya *El Príncipe de Fez,* con loa, sainetes y fin de fiesta, todo nuevo, á los años de la madre de la Reina reinante. Madrid, 27 de Mayo de 1686.

781. — Certificación de que Rosendo López y su compañía no representan al pueblo por ensayar *Los Juegos Olímpicos,* con loa, sainetes y fin de fiesta que se ha de hacer á SS. MM. mañana en el Saloncillo del Retiro á la celebración de los años del Emperador de Alemania.

Sigue certificación del día nueve, conforme se indica en la anterior. Madrid, 8 de Junio de 1686.

782. — Certificación de que Rosendo López no representa hoy al pueblo por tener que ensayar los Autos « cuya muestra general se ha de hacer mañana en el Ayuntamiento ». Madrid, 10 Junio 1686.

1687

783. — Certificación de que Rosendo López no ha puesto carteles para hoy porque la compañía ensayaba la comedia intitulada *Los Amantes de Teruel*[1], burlesca, con loa, sainetes y fin de fiesta que había de hacer á SS. MM. el lunes de Carnestolendas. Madrid, 15 Enero 1687.

(Arch. mun., 2-456-3.)

784. — Certificación de que Simón Aguado y Agustín Manuel no representan hoy al pueblo porque hacen en el Coliseo el ensayo general de « *Los tres mayores imperios*, con loa, sainetes y fin de fiesta, todo nuevo, que se ha de hacer á SS. MM. en dicho sitio el día 25 del presente mes ». Madrid, 23 Agosto de 1687.

(Arch. mun., 2-456-3.)

1. D. Vicente Suárez de Deza y Avila.



785. — Certificación de que Simón Aguado no representa hoy al pueblo porque ensaya la comedia *El mayor monstruo de amor*, con loa, sainetes y fin de fiesta, que se ha de hacer á SS. MM. en el saloncillo del Buen Retiro el día 21 de este mes á la celebración de los años del Duque de Orleans. Madrid, 16 Septiembre 1687.

(Arch. mun., 2-456-3.)

786. — Certificación de que Simón Aguado representaba hoy en el Buen Retiro la comedia *La sangre vence imposibles*. Madrid, 24 Octubre 1687.

787. — Certificación de que Simón Aguado, autor de comedias, representó al pueblo, por su cuenta, las comedias siguientes:

Para vencer amor querer vencerle (25 Octubre 1687).

El Parecido (26 Octubre 1687).

El Garrote mas bien dado (27 Octubre 1687).

La Reina Sevilla (28 Octubre 1687).

El Maestro de danzar (29 Octubre 1687). Madrid, Octubre de 1787.

788. — Certificación de que Simón Aguado y Manuel Mosquera no representan hoy al pueblo por ensayar la comedia *Duelos de ingenio y fortuna*, con loa, sainetes y fin de fiesta, que se ha de hacer á SS. MM. en el Coliseo del Buen Retiro á la celebración de los años del Rey el día 6 de este mes.

Se dilató esta representación hasta el día nueve del mismo mes. Madrid, 1° de Noviembre de 1687.

789. — Certificación de que Angela de León, Simón Aguado y Agustín Manuel, autores de comedias, no representan al pueblo porque van esta tarde al Retiro para hacer *Guerras de celos y amor*[1], con loa, sainetes y fin de fiesta, á la celebración del día de el nombre del Rey. Madrid, 6 de Noviembre de 1687.

1688

790. — Certificación de que Agustín Manuel, autor de comedias, no ha puesto carteles porque de orden del Sr. Condestable de Castilla el Domingo 18 de este mes se ha de representar á S. M. la comedia *Qué mas castigo que celos*, nueva, de D. Francisco de Zamora, y estaban ensayando la música en casa del dicho autor. Madrid, 12 Enero 1688.

(Arch. mun., 2-456-5.)

791. — Certificación de que Manuel de Mosquera no representa hoy al pueblo por ensayar la fiesta que se ha de hacer en Palacio el día 22 á los años de la Reina Nª Sª *Ofensas mudan afectos* de D. Pedro de Arze, regidor de esta villa. Madrid, 20 Diciembre 1688.

(Arch. mun., 2-456-5.)

1. D. Matías de Ayala.

792. — Autos del Corpus del año 1688:

«A Simon Aguado, representante, que hizo una mojiganga y un entremés para el Auto que representó Damián Polope 700 reales de vellon.»

(Almacen de la Villa, 3-720-1.)

1689

793. — Certificación de que Manuel Mosquera no representa hoy al pueblo por ensayar *Venir el amor al mundo* de D. Melchor de León, que mañana se hará en Palacio. Madrid, 5 de Enero de 1689.

(Arch. mun., 2-456-5 [1].)

794. — Certificación de que Agustín Manuel y Damián Polope no representan al pueblo porque de orden de S. M. ensayan y estudian *No hay con amor competencia, La Púrpura de la rosa, Fieras afemina amor,* una zarzuela de D. Antonio de Zamora, otras tres fiestas para representar á SS. MM. y los Autos del Corpus. Madrid, 1.° de Mayo de 1689.

795. — Certificación de que Damián Polope no representa hoy al pueblo porque de orden del Condestable de Castilla ha de hacer en Palacio la comedia *Antes que amor es la patria y primer cerco de Roma*, de D. Francisco de Leiva, á los años del Rey. Madrid, 6 Noviembre 1689.

1690

796. — Certificación de que Agustín Manuel no representa hoy al pueblo por ensayar en el Coliseo una fiesta que se ha de hacer el día de Santa Ana, que se intitula *Fieras de celos y amor*, de D. Francisco Candamo. Madrid, 24 Julio 1690.

797. — Certificación de que Agustín Manuel y Damián Polope, no han puesto carteles para al pueblo por ir á representar en el Coliseo del Buen Retiro á SS. MM. la comedia *Triunfos de amor y fortuna*, de D. Antonio de Solís. Madrid, 22 Diciembre de 1690.

1691

798 — Certificación de que Agustín Manuel no representa hoy al pueblo por hacer en Palacio *El duelo contra su dama*, de D. Francisco Candamo, á los años de la Señora Archiduquesa. Madrid, 18 Enero 1691.

799. — Certificación de que Damián Polope representaba hoy en el

1. Del mismo legajo proceden los n.os 794-802.



saloncillo del Buen Retiro la comedia *Tambien se ama en el abismo*, de D. Agustín de Salazar, por los años del Emperador. Madrid, 9 Juino 1691.

800. – Certificación de que Damián Polope y Agustín Manuel no representan hoy al pueblo por hacer en el Coliseo del Buen Retiro *Icaro y Dédalo*, de D. Melchor de León. Madrid, 26 Julio 1691.

801. — Certificación de que Agustín Manuel representaba hoy en el sitio del Buen Retiro la comedia *Focas*, de D. Pedro Calderón, al día del Rey. Madrid, 4 Noviembre 1691.

802. — Certificación de que Agustín Manuel y Damián Polope no han puesto hoy carteles porque representan en Palacio *El Laurel de Apolo*, de Don Pedro Calderón. Madrid, 6 Noviembre 1691.

803. — Testamento de Matías de Castro, hijo de Pedro de Castro y de Dª Juana Moral de Negrete, y marido de Juana Gutiérrez.

Quiere ser enterrado en la capilla de Nª Sª de la Novena cuyo cofrade es.

Deja estos hijos :

Ventura de Castro, hijo del primer matrimonio con María de la Cruz, Juan, Damián, Juana, Isabel, Francisco, Catalina, Fernando y Pedro de Castro, hijos del 2.° matrimonio con Juana Gutiérrez.

No deja bienes.

Testigos : Joseph Garzes, Juan de Cárdenas y Juan Martínez de Castro.

(Juan Gómez, 1691 y 92, fº 500.)

804. — Matías de Castro casado con Juana Gutiérrez calle de Cantarranas, casas del convento, casas de los Trinitarios descalzos, murió en 23 de Diciembre de 1691 años, recibió los santos sacramentos, hizo una declaración ante Juan Gómez escribano de Su Magestad en dicho día, mes y año, en que declara no tiene bienes de que testar, y pide á la dicha su muger le entierre y haga el bien que pudiere y así lo hizo y le enterró en la capilla de Nuestra Señora de la Novena por ser cofrade, dió de fábrica ocho reales.

(S. Sebastián.)

1692

805. — « Habiendo resuelto que de aqui adelante no se permita á nadie entrar en los Corrales de Comedias sin pagar lo dispuesto por el sumo perjuicio que se sigue á los Hospitales y demas obras pias desta Corte á causa de depender su sustento de lo que les toca en el producto de los Corrales, como tambien á la gente de las Compañias y siendo conveniente ocurrir al mismo tiempo á los embarazos que en la solicitud de su observancia pueden ofrecerse á los ministros de justicia con los soldados de mis guardas os mando deis orden a los

capitanes dellas á fin de que todos los dias de comedia envien un cabo de escuadra á cada corral, que cuiden de que ningun soldado contravenga á ello previniendoles que si algunos pretendieren entrar con violencia les den quenta para que se le castigue conforme á su inobediencia. Señalado de la Real mano de Su Mag^{d} en Madrid 13 Henero 1692. — Al Condestable de Castilla. »

El Condestable como Mayordomo mayor, trasladó este Real decreto al Conde de los Arcos en 16 de Enero de 1692, y al siguiente día el Conde como capitán de los Reales guardas españolas, mandó fijar dicho decreto en cada uno de los corrales de Madrid para que ningún soldado de las tres guardias españolas amarillas de á caballo [1] ni vieja entre sin pagar en los dichos corrales.

(Protocolos.)

806. — Certificación de que Agustín Manuel y Damián Polope representan en Palacio *Ser fino y no parecerlo*, de D. Antonio de Zamora por el nombre del Rey. Madrid, 4 Noviembre 1692.

(Arch. mun., 2-456-10 [2].)

807. — Certificación de que Agustín Manuel representa hoy á SS. MM. *Lealtad vencen los hados*, de D. Pedro de Zayas. Madrid, 15 de Noviembre de 1692.

808. — Certificación de que Agustín Manuel representa hoy en Palacio *El esclavo en grillos de oro*, de D. Francisco Candamo. Madrid, 29 Noviembre de 1692.

809. — Certificación de que Agustín Manuel y Damián Polope hacen hoy en el Coliseo del Buen Retiro á SS. MM. la comedia *Como se curan los zelos*, de D. Francisco Candamo. Madrid, 22 Diciembre 1692.

1693

810. — Certificación de que Damián Polope representará hoy en Palacio *El Labirinto de Creta*, de Juan Bautista Diamante, á los años de la Sra Emperatriz. Madrid, 6 Enero 1693.

811. — Certificación de que Agustín Manuel ha de hacer hoy en Palacio la comedia *Piedra filosofal*, de D. Francisco Candamo, á los años de la Sra. Archiduquesa de Baviera. Madrid, 18 Enero 1693.

1694

812. — Certificación de que Agustín Manuel, autor de comedias, representa hoy en Palacio *La mas soberbia hermosura y el amante mas rendido*, de D. Tomás Moreno. Madrid, 16 de Mayo de 1694.

813. — Certificación de que Damián Polope, ha de representar hoy

1. Que llaman de la *lancilla*.
2. Del mismo legajo proceden los n°s 807-818.

en Palacio *Paces de ingenio y belleza*, de D. Manuel Vidal. Madrid, 4 Noviembre de 1694.

814. — Certificación de que Agustín Manuel y Damián Polope van á representar hoy en Palacio la comedia intitulada *Amor, firmeza y corona*, de D. Manuel Vidal. Madrid, 6 de Noviembre de 1694.

1695

815. — Certificación de que Andrea de Salazar, autora de comedias, viuda de Damián Polope, representaba hoy en el Buen Retiro *El primer templo de amor*, de D. Melchor de León, á los años de la Reina. Madrid, 28 Octubre 1695.

816. — Certificación de que Andrea de Salazar, viuda de Damián Polope, autora de comedias, y Carlos Vallejo, autor de comedias, hacen hoy en Palacio la comedia *Amor es entendimiento*, de D. Manuel Vidal. Madrid, 4 de Noviembre de 1695.

817. — Certificación de que Carlos Vallejo, representa hoy en el Coliseo á SS. MM. la comedia *Amor procede de amor*, de Don Manuel Vidal. Madrid, 6 Noviembre 1695.

818. — Certificación de que Agustín Manuel y Damián Polope, autores de comedias, representan hoy en Palacio la comedia *Amor, industria y poder*, de D. Lorenzo de las Llamosas. Madrid, 6 Noviembre 1695.

1696

819. — Certificación de que Carlos Vallejo, autor de comedias, no representa hoy al pueblo por hacer á SS. MM. en el Retiro *La segunda Celestina*, de Don Agustín de Salazar. Madrid, 6 de Marzo de 1696.

(Arch. mun., 2-456-12.)

1697

820. — Certificación de que Juan de Cárdenas, autor de comedias, no representa hoy al pueblo por que hace en Palacio *Montes afirman desden*. Madrid, 4 de Noviembre de 1697.

(Arch. mun., 2-456-14.)

1698

821. — « Fabiana Laura casada con Manuel Angel, calle de las Huertas casas de Isidro Valdes murió en veinte y tres de Enero de mil seiscientos y noventa y ocho años recibió los santos sacramentos, testó ante Pedro de Vilches Estremera escribano en 22 de dicho mes



y año, deja mil misas de limosna de tres reales y por sus testamentarios al dicho su marido... y por su unico heredero al dicho Manuel Angel, su marido. Enterróse en publico en esta iglesia de San Sebastian en la capilla de Nuestra Señora de la Novena por dejarlo así mandado por dicho testamento y dió de fabrica ocho reales. »

(S. Sebastián.)

822. — « A D. Pedro Lanini y D. Joseph Navarro, por decreto del Sr. corregidor 800 reales por la comedia que escribieron intitulada *La Coronacion de el Rey de Polonia.* »

(Memoria de los gastos que ha habido desde 31 de Marzo de 1698, en que empezaron á representar las compañías en los corrales de comedia de esta corte.)

(Arch. mun., 2-456-14.)

823. — Auto del corregidor de Madrid.

« En la villa de Madrid, á 29 días del mes de Noviembre de 1698 años, el señor Don Francisco de Vargas y Lezama, caballero de la orden de Calatrava, del Consejo y Contaduría mayor de Hacienda de S. M., corregidor desta villa,

Dijo: Que por quanto Carlos Vallejo y Juan de Cardenas, autores de comedias, no representan comedias proporcionadas, y por esta causa acude poca gente a verlas, de que resulta gran perjuicio, así á los Hospitales desta Corte por estar agregado a ellos el producto de el arrendamiento de los Corrales de comedias, como a los interesados en las sisas de 6ª parte, mediante lo qual su señoria mandó se notifique a los dichos Carlos Vallejo y Juan de Cardenas representen comedias proporcionadas y en la conformidad que estan obligados, y de calidad que no se experimenten semejantes inconvenientes y que el pueblo logre de buenos festejos, como conviene, con apercibimiento que no lo ejecutando así, se les sacaran a cada uno de los dichos Carlos Vallejo y Juan de Cardenas 500 ducados, ademas de que se pasará á lo que hubiere lugar en derecho, y lo señaló Su Señoria. = Vargas. = Ante mi Miguel Toribio. »

(Acad. de la Historia, 11-2-5.)

1700

824. — Aviso de la villa á Juan de Cárdenas, autor de comedias, para que acuda al corregidor de Madrid y firme la escritura de obligacion de la media fiesta; por la otra media, está á cargo de Teresa de Robles, autora de comedias. Madrid, 31 Marzo 1700.

(Arch. mun., clase 16-3-470-23.)

CRISTÓBAL PÉREZ PASTOR.



BIBLIOGRAPHIE

Eduardo Ibarra y Rodriguez, *Colección de documentos para el estudio de la historia de Aragon. Tomo IX. Documentos correspondientes al reinado de Sancio Ramires (1063-1093).*

Ce volume complète celui que M. José Salarrullana de Dios a publié en 1907, et qui comprenait une première série de documents provenant de San Juan de la Peña, relatifs à l'époque de Sancho Ramírez (cf. *Bull. hisp.*, 1909, p. 118). M. E. Ibarra y Rodríguez avait, en 1904, donné un premier volume (cf. *Bull. hisp.*, 1905, p. 71), comprenant les documents correspondant au royaume de Ramiro I (1034-1063) : c'était le tome I de la Collection de documents pour l'étude de l'histoire d'Aragon, dont le présent volume forme le tome IX. Celui-ci contient les documents privés du temps de Sancho Ramírez : M. Ibarra avait réservé à M. Salarrullana les documents royaux du même règne. Pour l'une comme pour l'autre de ces deux séries, ont été utilisés : 1° les parchemins conservés à l'Archivo histórico nacional de Madrid, provenant du monastère de San Juan de la Peña ; 2° un *Liber privilegiorum* du fameux monastère, en deux volumes, constitué au XVIIe siècle ; 3° un *Libro gótico,* où se retrouvent la plupart des documents que contient le précédent, et dont l'Académie de l'Histoire possède une transcription faite par Abad y Lasierra, transcription que M. Ibarra avait employée pour son volume relatif au règne de Ramiro I. La découverte de ce *Libro gótico,* et surtout du *Liber privilegiorum,* plus complet, a permis à l'ancien doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres de Saragosse (aujourd'hui *catedrático por oposición* à l'Université centrale, donnons-lui en la *enhorabuena!*) et à son ancien élève, M. Salarrullana, qu'il a libéralement fait profiter de sa découverte, de donner une collection plus riche pour ce règne. Nous n'avons donc rien perdu à attendre si longtemps la suite de cette publication. — M. Ibarra ne nous dit pas si le *Liber privilegiorum* contient des documents correspondant au règne de Ramiro I qui n'aient pas été inclus dans son premier volume.

Pour ce qui est du système adopté pour la transcription, je ne vois pas ce qu'on pourrait objecter. Respecter la lettre, si ce n'est pas une nécessité historiographiquement, c'en serait au moins une philologiquement. Comme M. Salarrullana, M. Ibarra a pris le parti, cette fois, de ponctuer et de mettre des majuscules conformément aux habitudes

modernes. En cela aussi, à mon humble avis, il a bien fait : la règle à suivre dépend un peu des circonstances et des textes publiés.

M. Ibarra n'a pas cru indispensable de nous donner dans son introduction, comme avait fait son collaborateur, une idée de l'intérêt que présentent les pièces publiées et les principales données qu'elles nous fournissent. Je le regrette un peu pour ma part; tout simplement, ma foi! parce que, comme beaucoup de lecteurs, j'aime bien trouver un travail tout fait et me donner le moins de mal possible pour savoir ce qu'il y a d'utile dans un livre. Or, il n'y a pas à dire, pour relever les choses intéressantes dans cette littérature d'archives, il faut un effort sérieux, et surtout une compétence, une habitude, des connaissances que tout le monde ne possède pas.

Je vois que l'éditeur a pris la peine de relever toutes les variantes. Ne s'est-il pas, là, donné vraiment trop de peine, bien souvent? je veux dire quand il met en bas de page *una vinea* comme variante à *una uinea;* et il y en a des quantités comme cela! Ne suffisait-il pas de dire quelles étaient, pour la graphie *u* ou bien *v*, les habitudes des copistes des différents manuscrits, habitudes courantes à leurs époques respectives?

A la fin il y a un index des noms de personnes et un des noms géographiques; puis un glossaire.

M. Ibarra y Rodríguez n'a pas besoin de faire de discours ni d'écrire des manuels pour enseigner aux étudiants la conscience dans le travail. Son exemple y suffit.

G. CIROT.

Georges Daumet, *Mémoire sur les relations de la France et de la Castille de 1255 à 1320.* Paris, Fontemoing (1913), 257 pages in-8°.

La publication d'une *Étude sur l'alliance de la France et de la Castille au XIVe et au XVe siècles* (Paris, 1898, t. CXVIII de la *Bibl. de l'École des Chartes*) avait évidemment mis l'auteur en goût et en mesure de s'occuper des rapports entre les deux pays à l'époque antérieure. Aussi, non content de faire connaître quelques à-côté fort intéressants de son premier sujet, tels que *Jean de Rye au siège d'Algeciras* (*Bull. hisp.*, 1910), *Louis de la Cerda ou d'Espagne* (*Bull. hisp.*, 1913), il est remonté au XIIIe siècle; et c'est précisément ce dernier travail qui pourrait servir de transition en même temps que d'épilogue au livre qu'il intitule *Mémoire sur les relations de la France et de la Castille de 1255 à 1320.* C'est, en effet, la question des droits des *La Cerda* qui fait l'objet le plus important de ce dernier ouvrage; elle a rempli plus des deux tiers (les deux derniers) de la période envisagée, et les événements des vingt années qui précèdent le

moment où elle s'est posée l'ont préparée et amenée. En fait elle remplit le nouveau livre de M. Daumet qui aurait donc pu prendre aussi bien pour titre : *La question des infants de la Cerda,* s'il n'avait préféré donner à son livre de 1898 un pendant où fût étudié l'ensemble des relations de la France et de la Castille à l'époque immédiatement précédente.

On voit que nous n'avons pas affaire ici à une improvisation. On pourrait s'en rendre compte rien qu'à parcourir les cent et quelques pages de pièces justificatives sur lesquelles s'appuie l'exposition, et copiées aux Archives nationales, dont M. Daumet est archiviste honoraire. L'exposition elle-même, sobre, précise et claire, bien divisée, nous renseigne à souhait sur la question principale, mais aussi par surcroît sur l'Espagne du temps d'Alphonse X, sur le caractère de ce roi et celui de Sanche IV, sur tel grand vassal comme D. Lope Díaz de Haro, qui se faisait pensionner par le roi de France tout en étant partisan de D. Sanche (et M. Daumet publie là-dessus des documents incontestables), sur les négociations lentes et souvent sans aboutissement, qui réunissent ici et là les envoyés des deux souverains, et qui du moins retardent indéfiniment la guerre.

A propos des droits sur la couronne de Castille que Philippe le Bel prétendait tenir de sa bisaïeule Blanche, fille d'Alphonse VIII (p. 101-102), cf. *Bull. hisp.*, 1913, p. 27, note 32. 2. Je publierai prochainement le passage de la Chronique générale (d'après les manuscrits portugais de Paris et de l'Acad. des Sciences de Lisbonne) où il est dit que le mariage de D. Fernando de la Cerda avec la fille de Louis IX, Blanche de France, fut précisément conclu pour concilier les droits du roi de France avec la situation de fait dont bénéficiait Alphonse X comme descendant de Bérengère. Ce passage d'ailleurs n'est qu'une addition très tardive (après le règne du roi Denis † 1325) au texte primitif et ne prouve qu'une chose, l'opinion plus ou moins courante alors sur la question. Si le roi saint Louis a cru réellement tenir de sa mère des droits sur la couronne de Castille, on comprend qu'il ait voulu marier d'abord son fils le prince Louis à la fille d'Alphonse X, Bérengère, puis sa fille Blanche au fils aîné du même roi, D. Fernando de la Cerda. Il réglait ainsi pacifiquement une compétition qui eût pu devenir sanglante.

G. CIROT.

Les « Partidas » a Catalunya durant l'edat mitjá. Thèse de doctorat, par **Raimond d'Abadal i Vinyals**. Barcelone, 1914 : in-8°, 107 pages.

La Catalogne du Moyen Age était, plus encore que l'ensemble du monde féodal, organisée pour la défense : un grand nombre de villages étaient fortifiés et s'appelaient *castra*, *castells*. La tenure des *castells*,

le régime auquel étaient soumis les *castellani* envers le seigneur, tout cela forme un très important chapitre du droit catalan médiéval. Or, au XIVe siècle, on remplaça le droit catalan en ces matières par le droit castillan des *Partidas*. Quelle était la différence entre l'un et l'autre, quels avaient été les prodromes de la substitution et quels en furent les résultats, c'est ce que M. d'Abadal étudie en une centaine de pages, d'une précision et d'une documentation remarquables. Il donne de cette portion des *Partidas* une version catalane, dont l'édition critique est établie d'après plusieurs manuscrits. C'est de la science objective, sûre et d'excellente qualité.

J.-A. BRUTAILS.

La bibliothèque française de Fernand Colomb, par **Jean Babelon.** Paris, Champion, 1913; 341 pages, in-8°.

Ce travail, publié sous les auspices de la Société française de Bibliographie, est dû à un jeune membre de l'École française d'Espagne, à laquelle il fait honneur. Nous ne pouvons guère que le signaler ici, car les 276 livres qui s'y trouvent décrits n'ont pour la plupart aucun rapport avec l'Espagne: exception faite pour les numéros 27, *Chemin de Paris à Saint-Jacques en Galice;* 56, *Entrée de la Très Sacrée Majesté impériale en la ville d'Augsbourg, le 15 juin 1530;* 69, *Juan Flores, Le jugement d'amours;* et c'est tout, si je ne me trompe. Ce n'est d'ailleurs pas aux hispanisants que s'adresse l'auteur, mais à ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre littérature. Cela ne veut pas dire du reste qu'il est sans intérêt pour les hispanisants de savoir comment était constitué le fonds français de la bibliothèque de Fernand Colomb, ce qu'un bibliophile espagnol pouvait acheter en fait de livres français entre 1530 et 1536. Il s'agit souvent de ce qu'on appellerait aujourd'hui des bouquins, trouvés à l'étalage et achetés d'occasion pour quelques *sous* (heureux temps!): il est vrai que le sou valait plus qu'aujourd'hui; mais il y en avait encore 47 1/2 au ducat. On sait que la bibliothèque du fils naturel de Colomb, la Fernandine, dont l'auteur du *Chronicon rerum memorabilium Hispaniæ*, le professeur Jean Vassée, fut quelque temps bibliothécaire, du vivant même de son fondateur, est devenue ce qu'on appelle la Colombine et n'en est à vrai dire que le fonds initial: celui-ci s'est enrichi depuis, tout en s'appauvrissant d'autre part, comme tant d'autres dépôts, par le prêt, le laisser-aller, le vol, et peut-être aussi la dent des rats. Comme le montre M. Babelon dans sa concise et substantielle introduction, Fernand Colomb s'intéressait un peu à tout, achetait de tout, faisait du folk-lore (peut être bien sans le savoir), puisqu'il achetait les plus humbles plaquettes, aujourd'hui rarissimes, de la littérature la plus populaire et la plus récente.

M. Henry Harrisse avait donné en 1887 des *Excerpta Colombiniana* où il fournissait entre autres le signalement des livres français appar-

tenant ou ayant appartenu à la Colombine. Le travail de M. Babelon ne fait pas double emploi avec cette publication, car ce sont seulement les livres actuellement à la Colombine qu'il décrit, et c'est livres en mains qu'il a fait sa description, non d'après des fiches plus ou moins exactes de catalogue. D'autre part, le catalogue complet de la célèbre bibliothèque est en voie d'exécution (les Espagnols ne nous laisseront bientôt plus rien à faire chez eux), mais il n'en était qu'à la lettre H, et M. Babelon avait naturellement à donner sur les ouvrages qui l'intéressaient des détails qui ne se trouvent pas dans la partie publiée dudit catalogue. Les explications que M. Babelon donne à ce sujet comme au sujet des *Excerpta* de Harrisse le mettent complètement à couvert d'un reproche qui serait fâcheux, celui d'avoir employé son temps à faire une chose déjà faite.

G. CIROT.

La vida y la obra de Pedro de Mena y Medrano, por **Ricardo de Orueta y Duarte**, Madrid, 1914, Impr. de Blass y Cía; 340 pages, grand in-8°.

Ce magnifique volume porte l'enseigne de la *Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas (Centro de estudios históricos)*. L'un recommandera l'autre.

De nombreuses et belles gravures donneront tout d'abord l'idée de l'œuvre de cet intéressant sculpteur (1628-1688), le plus espagnol peut-être des sculpteurs espagnols du XVIIe siècle; mais il faudra lire d'excellentes pages, tant dans l'introduction, où sont caractérisées les tendances artistiques de l'époque, que dans le chapitre où M. R. de Orueta cherche à faire comprendre, d'une façon synthétique, ce qu'est l'artiste, en montrant ce qu'a été l'homme, profondément religieux, étranger à toute inspiration livresque, à toute influence étrangère (directe tout au moins), mais sensible à celle du Greco, qui vient voiler, dirait-on, de tristesse et même de laideur ascétique, mais animer et diversifier un art d'abord quelque peu conventionnel et assez disposé peut-être, si l'on en juge par plus d'une œuvre, à sculpter plutôt des figures belles, jolies même, élégantes et majestueuses. Sa technique nous est ici finement détaillée; son indépendance progressive vis-à-vis d'Alfonso Cano, rendue évidente, et aussi sa dette à l'égard de Gregorio Hernández. Le goût pour l'individualisme succédant aux habitudes commodes d'une statuaire religieuse purement idéaliste; le désir de représenter vraiment des êtres vivants, qui pensent, aiment et souffrent; l'admirable puissance de représentation psychique dont témoignent le Saint François d'Assise de Tolède et celui de Copenhague, le San Pedro de Alcántara de Málaga et celui de Madrid, le San Pascual Bailón, le Saint François de Borgia, le Saint François-Xavier, le Saint Ignace de Loyola, le San Francisco de

Jerónimo de Málaga, le San Diego de Alcalá de Grenade, le San Juan de Dios de Málaga et celui de Grenade, la Sainte Madeleine de Madrid tout cela est mis en relief, tout comme l'inégalité de cette œuvre extrêmement variée et abondante, qu'expliquent d'une part l'inévitable décadence et d'autre part l'industrialisation que l'artiste finit par faire de son talent. Une documentation précise touchant la biographie et les productions de Mena appuie toute cette étude, pénétrante, mesurée, et très neuve, sur l'auteur, assurément admiré déjà, du Chœur et particulièrement du Saint Isidore de la Cathédrale de Málaga, du rétable de la Vierge de Bethléem à Santo Domingo de Málaga, des Crucifix de Málaga et de Madrid, des *Piedad* et des *Mater dolorosa* de Málaga ou d'ailleurs, des saints franciscains et de tant d'autres sculptures, mais mal connu et par conséquent mal apprécié encore, faute d'un travail d'ensemble comme celui que vient de nous donner M. de Orueta; et qui met sous nos yeux une collection dispersée à Madrid, à Málaga, à Grenade, à Séville, à Cordoue, à Tolède, à Vélez-Málaga, à Murcie, etc.

G. CIROT.

Geografia general de Catalunya dirigida por **Francesch Carreras y Candi.** *Catalunya. Descripció política-histórica-social* por **Francesch Carreras y Candi.**

Dans cette Géographie générale de la Catalogne, où sont successivement étudiés l'orographie, l'hydrographie, la géologie, la flore, la faune, la minéralogie, la spéléologie, l'anthropologie, l'agriculture, la langue, la géographie économique et commerciale, la « descripció política-histórica-social », c'est-à-dire l'histoire, c'est cette dernière partie que s'est réservée M. Francesch Carreras y Candi. Il l'a traitée avec le souci de ne rien oublier, depuis la préhistoire jusque vers 1833, il l'a illustrée de gravures et de cartes extrêmement nombreuses qui, à elles seules, donneraient une valeur incontestable à cette publication. Comme manuel, on peut dire que c'est excellent. L'auteur connaît les derniers travaux, les cite, et souvent donne son opinion personnelle. Sur l'histoire si compliquée des royaumes pyrénaïques, il offrira tout au moins quelque chose de plus précis et de plus net que ce qu'on nous a servi jusqu'à présent. C'est un compendium de faits et de dates que les érudits eux-mêmes ne seront pas fâchés d'avoir à leur portée. Ils auront confiance dans le savoir et la préparation antérieure de l'auteur, qui ne s'est pas improvisé historien, et que de nombreux travaux destinaient à écrire un tel livre d'ensemble. Ensemble imposant qui occupe 339 pages. Il n'est pas besoin d'être un *catalanista* intransigeant pour accueillir avec joie cette Histoire de la Catalogne.

G. CIROT.

CHRONIQUE

— Le Catalogue nº CCIII de la librairie A. Picard et fils, concernant la bibliothèque de feu Enrique Piñeyro, porte en manière d'introduction une notice de M. Morel-Fatio. Nous nous faisons un devoir de reproduire ici cet hommage à un de nos collaborateurs les plus attachés :

« Enrique Piñeyro, — dont les livres seront bientôt très dispersés, car beaucoup iront sans doute fort loin d'ici, passeront ou repasseront l'Atlantique, — mériterait certes une biographie détaillée et non pas une simple notice écourtée et d'occasion. Né à La Havane le 19 décembre 1839, mort à Paris le 11 avril 1911, ce grand patriote et cet écrivain de race a fourni une carrière politique et littéraire qui sera retracée un jour par quelque Cubain en mesure de traiter dignement ce beau sujet. Je ne puis que rappeler ici certains traits d'un homme que j'ai beaucoup fréquenté et estimé depuis son établissement définitif à Paris, vers 1880.

» Ayant rencontré Piñeyro dans la demeure hospitalière de José Maria de Heredia, je fus frappé par la noblesse et l'élégance de son port, son front de penseur, ses yeux profonds, ce quelque chose de triste et d'inspiré répandu en son visage et qui se traduisait aussi par sa voix grave et voilée; il lui fallait pour l'animer et la rendre plus sonore la conversation sur des questions brûlantes et le choc des idées.

» Quoique fils d'un professeur de l'Université de La Havane, Piñeyro, comme la majeure partie de ses compatriotes, s'était, je pense, surtout formé lui-même. Il se choisit ses maîtres en Espagne, en France et en Angleterre, mais sans jamais abdiquer l'indépendance de son jugement. Je ne parlerai pas ici de l'homme politique qu'il devint de bonne heure, du champion de l'indépendance de Cuba, pour laquelle il combattit avec ténacité jusqu'au jour du triomphe, la compétence me manquerait pour cela. Il n'est pas possible cependant de faire abstraction de ce côté de son activité qui se mêla et se confondit toute sa vie avec les autres. Outre qu'une partie notable de ses écrits est consacrée aux gloires politiques de son pays, il demeurait, même sur le terrain littéraire, le fervent adepte d'idées qui, en politique comme en morale ou en religion, ont été la nourriture quotidienne des grands coryphées libéraux du XIXᵉ siècle. De là le médiocre intérêt qu'il

portait à plusieurs grands noms de la littérature espagnole du siècle d'or dont les tendances trop « obscurantistes » lui étaient odieuses; de là, en revanche, l'admiration un peu excessive qu'il avait vouée à Quintana, le patriote éclairé et le chantre du progrès, dont le ton déclamatoire offensait sans doute ce fin lettré, mais qui restait néanmoins à ses yeux le grand poète de l'affranchissement de l'Espagne et de ses colonies.

» Le rôle politique de Piñeyro et ses opinions très libres en matière philosophique, lui ont nui auprès du monde littéraire espagnol, surtout auprès des représentants des idées traditionalistes. Je me souviens que Menéndez y Pelayo, par exemple, me reprocha plusieurs fois mon amitié pour celui qu'il traitait de « flibustier cubain ». Pourtant le grand historien de la littérature espagnole n'a pas pu rester insensible à la valeur de beaucoup d'écrits de Piñeyro, mais son point de vue nationaliste et ses croyances lui interdisaient, hélas! de reconnaître publiquement le talent de cet adversaire.

» Les livres de Piñeyro, que M. Picard offre aujourd'hui aux amateurs de beautés et de curiosités littéraires et historiques, reflètent à la vérité les goûts et les préoccupations constantes de celui qui les a réunis, gardés avec soin et la plupart revêtus de bonnes reliures : ces livres ne donnent toutefois pas la mesure exacte de ses connaissances si étendues et si variées et de la vaste portée de son esprit. Piñeyro s'intéressant plus particulièrement aux choses modernes, il est naturel que sa bibliothèque renfermât surtout des livres d'auteurs du XIXe siècle ; mais en ce qui concerne l'Espagne, le maître écrivain, le connaisseur très expert de l'histoire de la langue qu'il était remontait volontiers beaucoup plus haut. Cervantès et plusieurs autres classiques lui étaient familiers ; il savait y prendre de bonnes recettes, sans se laisser subjuguer et sans viser à un purisme affecté et de mauvais aloi. Il avait trop d'idées libres et avancées pour ne pas se sentir à l'étroit dans le vocabulaire trop restreint propre aux contemporains des premiers Philippe.

» Sa pratique journalière du français et de l'anglais, ses lectures attentives de nos grands poètes et de la si riche littérature anglaise du XIXe siècle lui avaient enseigné l'art d'écrire soigneusement, de finir et de polir, qui est si rare en Espagne. Il possédait tout à fait le don de l'*essay*, du portrait littéraire à la Sainte-Beuve, où l'analyse des œuvres se combine si heureusement avec des données biographiques bien choisies, la peinture des milieux et des jugements, suggérés par le sujet, mais qui ne prennent jamais la forme doctrinale et pédante coutumière à certains magisters trop nombreux encore parmi nos critiques attitrés. Dominant la production essentielle d'au moins trois littératures, il disposait de beaucoup de termes de comparaison, il ne risquait pas de se laisser aveugler par telle ou telle œuvre prônée dans

tel ou tel cénacle, il gardait toujours la plénitude de son pouvoir d'appréciation. Je ne sais quelle place lui donneront les Espagnols dans le temple de leurs écrivains, lorsque les passions seront calmées et qu'il jugeront le talent de Piñeyro sans autre préoccupation que de peser en une exacte balance la qualité de son style. Là où l'on peut dès aujourd'hui penser librement, dans toute l'Amérique latine et ailleurs, Piñeyro passe déjà et, à juste titre, pour un maître de pensée et de langage : toujours des idées hautes, vigoureusement et sobrement déduites en un verbe plein, élégant et correct. Que ceux qui en douteraient lisent seulement l'étude magistrale qu'il consacra, dans le *Bulletin hispanique*, à Blanco White, ce si curieux type d'Espagnol déraciné, l'un des principaux acteurs du drame qui se joua en Espagne vers la fin du XVIIIe siècle.

» Bien des amis de Piñeyro voudront conserver de lui un souvenir qui leur remémorera le charme de son commerce si affable, la richesse de son information, la noblesse de ses fortes convictions. Grâce au catalogue rédigé par M. Picard, il leur sera facile de le choisir parmi ces beaux livres qu'il aimait tant à feuilleter. »

~~ *A propos d'une campagne de presse contre l'Espagne*, par Jules Mathorez, extrait du *Bulletin du Bibliophile*, 1913. Il s'agit des polémiques suscitées par la publication du libelle intitulé *Le soldat françois*, dû à Pierre de l'Hostal et paru en 1603. A ces polémiques prirent part, entre autres, le fou de cour Maistre Guillaume et la folle de cour Mathurine. Détails intéressants sur ces querelles entre nationalistes (c'étaient alors les protestants) et pacifistes (ayant des fous pour chefs de file).

~~ Il serait bien intéressant de suivre au jour le jour, depuis le début de l'odieuse guerre que nous a suscitée la *fides germanica*, l'attitude de la presse espagnole. Citons parmi les grands journaux favorables à notre cause, *El Liberal, El Imparcial*, *El Heraldo, La Correspondencia de España*, *El País*. Remercions le critique Azorín de la sympathie qu'il nous a témoignée, notamment dans l'*A B C* du 22 septembre 1914; M. E. Gómez Carrillo, du *Liberal;* M. Ricardo Ruiz Ferry, ancien élève du Collège français de Madrid, et M. Daniel Martínez, de *El Heraldo*. Le *Bulletin hispanique* ne s'est pas interdit l'histoire contemporaine. Si les circonstances s'y prêtent, il montrera quelque jour comment à la prétendue campagne de diffamation dont l'Allemagne se prétend victime, s'oppose réellement une campagne depuis longtemps commencée, et plus que jamais alimentée, pour dresser contre nous un pays ami, un peuple chevaleresque qui n'a pas un seul ennemi en France Il faudrait étendre l'enquête aux pays espagnols de l'Amérique, et d'autre part au Portugal, ainsi qu'au Brésil. Elle nous ménagerait plus d'une surprise.

G. C.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chroniques.

III. Bibliographie.

IV. Gravures.

V. Planches.

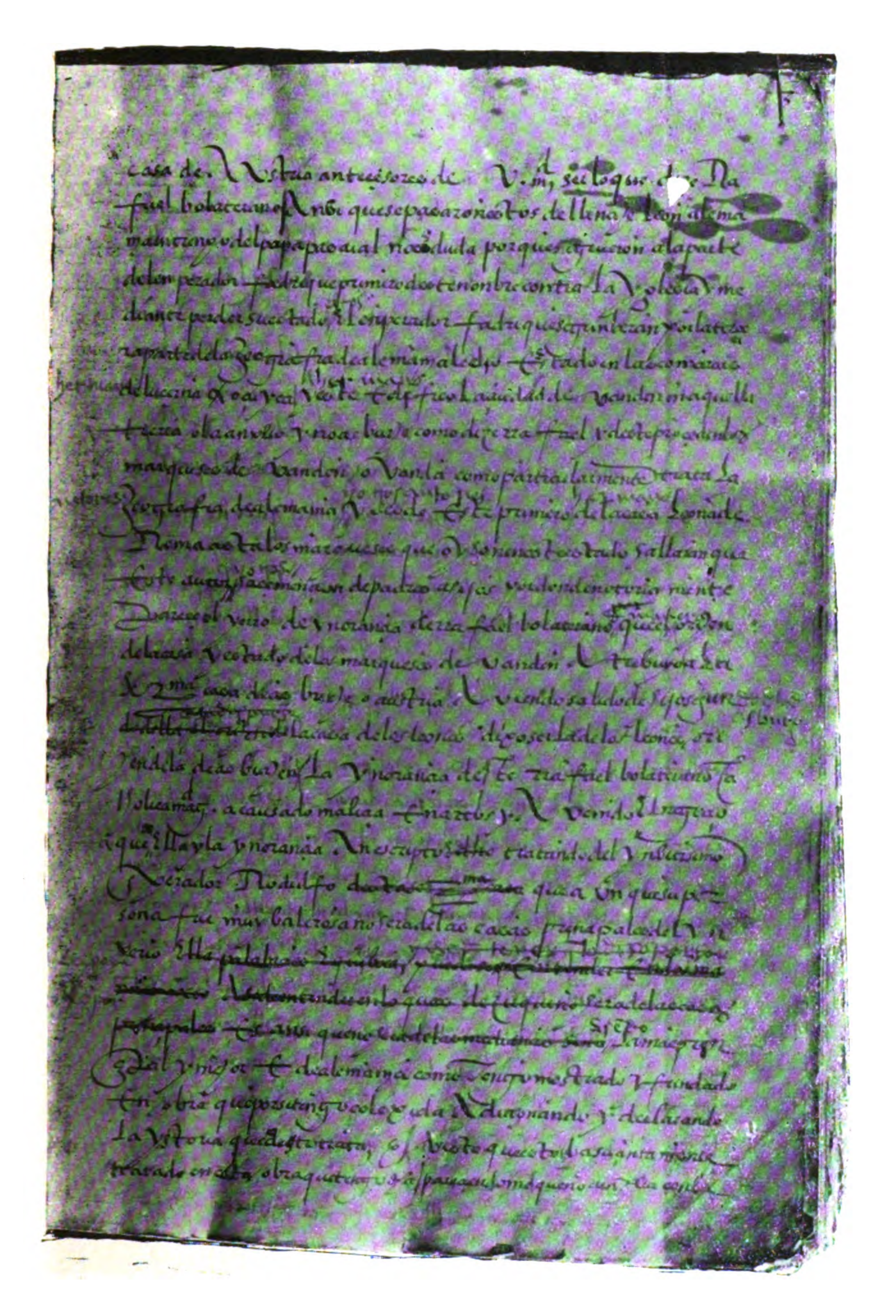
---

25 octobre 1914.

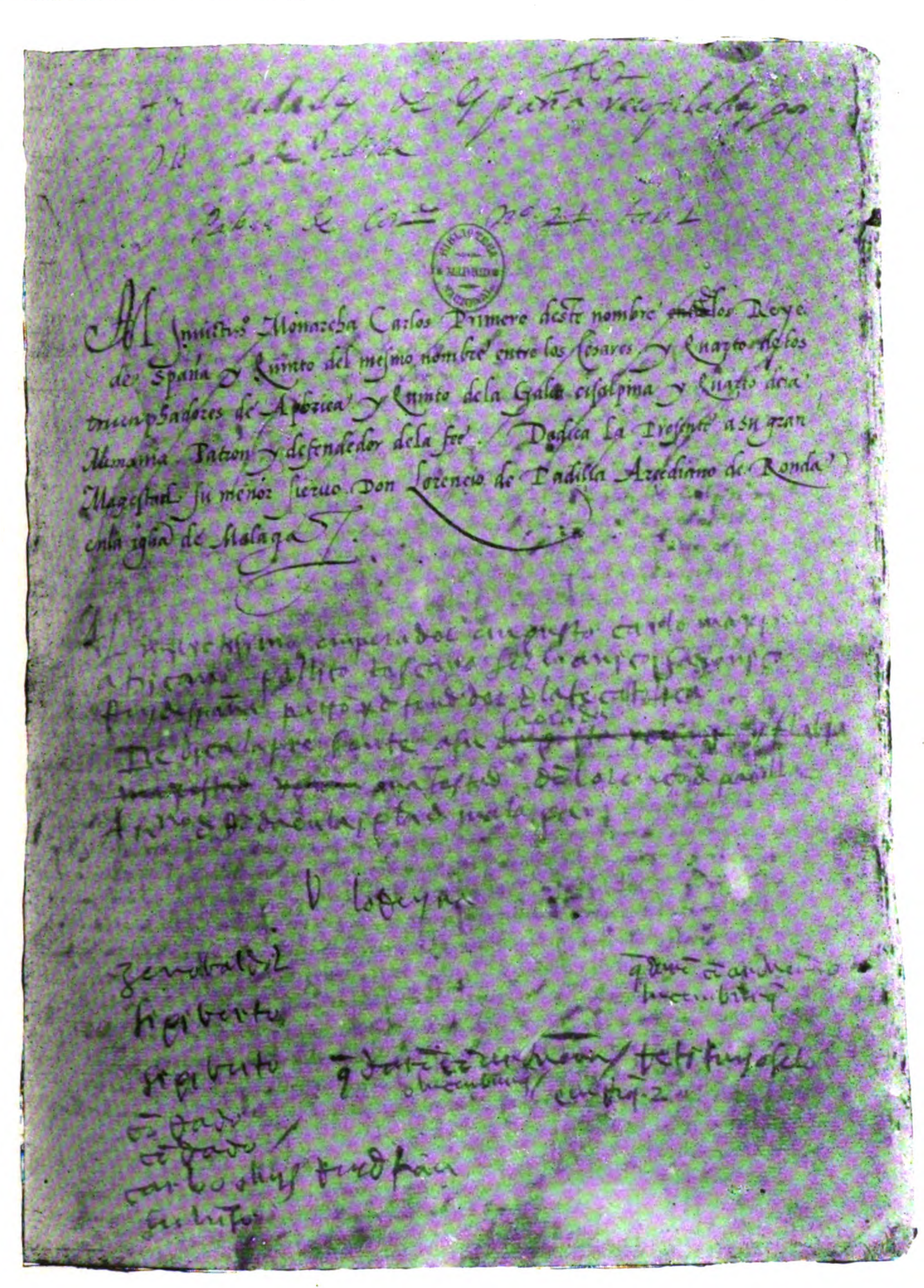
LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.



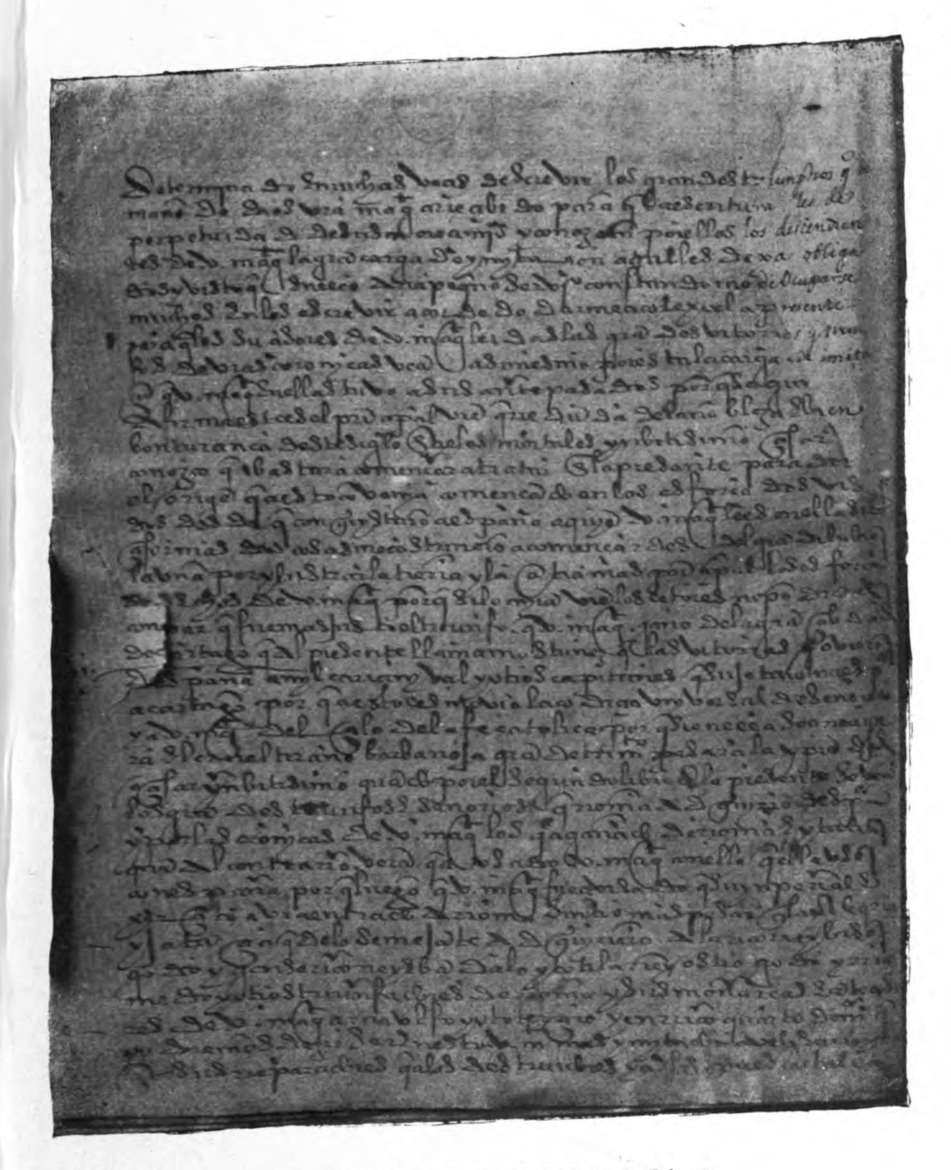


Ms. Bibl. Nacional de Madrid 7086, fol. 3r

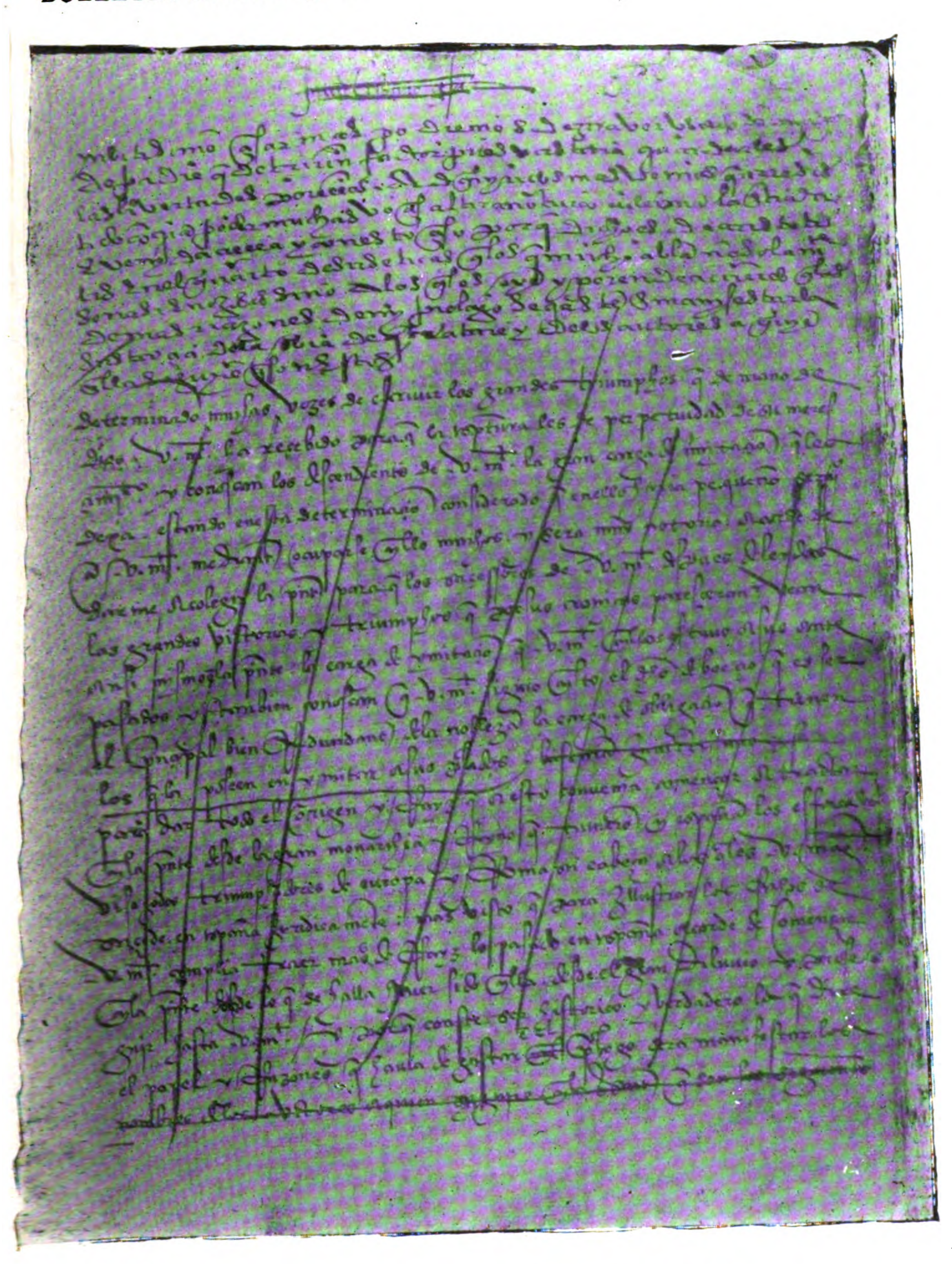


Al Invictissimo Monarcha Carlos Primero deste nombre entre los Reyes de Spaña y Quinto del mesmo nombre entre los Cesares y Quarto de los triumphadores de Aphrica y Quinto de la Galia cisalpina y Quarto de la Alemania. Patron y defendedor de la fee. Dedica la presente a su gran Magestad su menor sieruo Don Lorenzo de Padilla Arcediano de Ronda en la iglia de Malaga.

Ms. Bibl. Nacional de Madrid 2775, fol. 2r



Ms. Bibl. Nacional de Madrid 2775, fol. 2v



Ms. Bibl. Nacional de Madrid 2775, fol. 3r